



1901



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'incartamento

Reale Grande

Scansia Alf. 8 Palabellotti 2.

N.º d'ord.

1819





Palat. XXIII-40.

551514-11
ŒUVRES

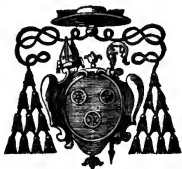
DE MESSIRE

JACQUES-BENIGNE
BOSSUET

ÉVÊQUE DE MEAUX,

CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS
& Ordinaire en son Conseil d'Etat, Précepteur de Monseigneur
LE DAUPHIN, &c.

TOME DIXIÈME.



A PARIS;

Chez { JEAN-BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur du Roi.
ANTOINE BOUDET, Libraire-Imprimeur.

MDCCXLVIII

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE;

P10106

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

NOUS allons rendre compte dans cet Avertissement , 1°. Des **Élévations** à Dieu sur tous les **Mistères** de la Religion. 2°. Du **Traité** du Libre-Arbitre , & de la **Concupiscence** ; & enfin du **Traité** de la Connoissance de Dieu & de Soi-même , qui font la matière de ce Volume. Ces **Ouvrages** n'ont été imprimés pour la première fois , que long-tems après la mort de leur illustre Auteur. On est redevable de l'**Edition** de chacun de ces **Traités** aux soins de feu M. l'Evêque de Troyes, qui les a fait imprimer sur les **Manuscrits** Originaux qu'il a trouvé parmi les Papiers de M. de Meaux , son Oncle.

Les **Élévations** à Dieu sur tous les **Mistères** de la Religion font un des fruits des sentimens de piété qui étoient profondément gravés dans le cœur

de M. Bossuet. Ce sçavant Evêque , dans son excellent Discours sur l'Histoire Universelle , avoit établi les fondemens inébranlables de la Religion : il en avoit démontré la sainteté & la durée perpétuelle ; mais l'inimitable précision avec laquelle il avoit traité un sujet aussi noble & aussi vaste , lui paroissant plus propre à éclairer l'esprit , qu'à toucher le cœur ; il crut ne pouvoir employer les dernières années de sa vie plus saintement & plus utilement , qu'en donnant à ces grandes vérités un éclat de lumière & de vivacité destiné particulièrement à échauffer le cœur , & à y exciter l'amour de la Religion , & la résolution de s'y attacher , & de la suivre.

Après une Prière à JESUS-CHRIST , qui renferme tout le Plan de l'Ouvrage , l'Auteur entrant en matière , développe & rapproche les unes des autres les sublimes idées de Dieu , de Jesus-Christ , & de ses Misteres , que le Saint Esprit a répandues dans les Ecritures : il donne de la Religion une connoissance parfaite , & il inspire l'amour à ses Lecteurs.

M. de Meaux a donné à cet Ouvrage le titre d'Élévations ; parce que les Vérités qui en sont l'objet n'y sont pas expliquées d'une manière sèche , & purement spéculative : tout y est plein d'onction & de sentimens. A mesure que les grandes Vérités se dévelopent , on se sent porté à les aimer , à les adorer , à s'y attacher ; elles donnent à l'ame une sainte vigueur qui l'élève au-dessus d'elle-même , & la détache des images sensibles , pour l'attacher uniquement à Dieu & à Jesus-Christ par l'amour le plus chaste & le plus pur.

Cet Ouvrage est divisé par Semaines , suivant l'ordre

naturel des matieres: les Semaines sont partagées en différentes réflexions, dont le nombre est plus ou moins considérable, suivant l'abondance du sujet. Toutes ces Semaines se réduisent à vingt-cinq, qui sont les deux parties Principales de cet Ouvrage. Dans les dix premières, M. Bossuet parle de l'Être souverain Créateur de toutes choses; de ses divins Attributs; de la Trinité; de la Création de l'Univers, & de l'Homme en particulier, pour qui Dieu a fait toutes choses, & qui lui-même est fait pour Dieu, à qui il doit rapporter & son être, & ses actions: Sa défobéissance lui attire la colere de Dieu, il ne peut par lui-même se réconcilier avec l'Être souverain qu'il a offensé. Dieu a pitié de sa Créature; il aide sa foiblesse, en lui promettant de lui envoyer un Médiateur puissant, seul capable d'opérer la réconciliation: Il fait publier cette nouvelle à son Peuple par ses Prophètes; le Messie est déclaré l'unique source de la vraie Justice, & la Foi en son nom est la seule voie par laquelle le Pécheur puisse retourner à Dieu: La Loi ancienne l'annonce par-tout, & ce qui se passe au milieu du Peuple de Dieu, ne renferme que des Figures, dont Jesus-Christ est la réalité. Toutes ces sublimes Vérités sont développées par M. Bossuet avec une onction, une force, une netteté qui ne laisse rien à desirer. Par-tout on trouve à s'instruire, à se consoler, à s'édifier.

L'onzième Semaine, & celles qui la suivent jusqu'à la fin forment la seconde Partie de cet Ouvrage; tout ce que M. de Meaux a dit jusqu'ici est tiré des Livres de l'Ancien Testament: Il va à présent puiser dans l'Evangile, pour raconter les merveilles

du Messie; on voit d'abord paroître Jean-Baptiste son Précurseur, qui par toutes les circonstances de sa Vie & de sa Mort, prépare les hommes à tous les Mystères de J. C. Le Verbe sort du sein de son Pere; la Sagesse éternelle se manifeste aux hommes; le Fils de Dieu se revêt d'une chair mortelle dans le sein d'une Vierge; sa Naissance est annoncée par des prodiges; toute gloire est rendue à Dieu par sa médiation, & il rapporte aux hommes tous les biens & toutes les douceurs d'une véritable paix.

Peu de jours après sa Naissance, Jésus-Christ est persécuté; il fuit en Egypte avec sa Famille, il semble annoncer, dès son Enfance, que ceux qui sont à lui doivent avoir part à ses persécutions; les Innocens sont massacrés à cause de lui. Il revient d'Egypte, accompagne ses Parens à Jérusalem pour célébrer la Pâque, paroît dans le Temple au milieu des Docteurs; de retour à Nazareth, il demeure caché jusqu'à son Baptême. M. de Meaux fait remarquer ici les profondeurs d'une sagesse cachée dans tout le tems de l'Enfance de Jésus-Christ, & il oppose cette divine obscurité à l'orgueil humain, à l'ambition, à la vanité, & aux mouvemens tumultueux qui agitent continuellement les hommes.

Enfin, Jésus-Christ va paroître, Jean-Baptiste sort du désert, l'annonce, & vient préparer les voies du Seigneur, par les terreurs de la Pénitence; il abat les superbes & les impénitens par les reproches qu'il fait aux Pharisiens & aux Saducéens; mais comme la prédication de la Pénitence n'a pas-seulement pour objet d'abaisser les cœurs superbes, mais qu'elle tend aussi à relever les consciences humiliées & abattues;

il leur annonce l'avènement du Messie , qui , en les baptisant dans le Saint Esprit & dans le feu , fera paroître la vérité & la grace ; les ombres & les ténèbres seront dissipées ; les esprits seront éclairés ; & les cœurs , amollis par l'opération toute-puissante du Sauveur du monde , aimeront le bien & le pratiqueront.

Saint Jean baptisoit aussi , mais son Baptême n'étoit qu'une préparation à celui que Jésus Christ devoit instituer. Le Baptême de Jean ne donnoit ni le Saint Esprit , ni la grace , ni par elle le feu de la charité qui consume tous les péchés : cet effet étoit réservé au Baptême de Jésus-Christ. Si vous n'avez que des larmes que la terreur fait répandre , ce n'est encore , dit M. Bossuet , que l'Eau & le Baptême de Jean ; mais si vous commencez à aimer Dieu comme l'Auteur & la source de toute Justice , Jésus-Christ commence à vous baptiser intérieurement de son feu ; son Sacrement perfectionnera l'Ouvrage.

Le Baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain , & sa retraite ensuite dans le Désert , où il est tenté , fournit à M. de Meaux le sujet des plus belles leçons. Il fait voir ce que c'est que la vie Chrétienne , les tentations qu'on a à vaincre , les combats qu'on a à soutenir , les armes qu'on doit employer pour éviter les ruses du Tentateur , & pour résister aux efforts continuels d'une Puissance si redoutable.

Cet Ouvrage n'a pas été achevé , comme le Lecteur le verra , & sans doute avec un extrême regret. Après la retraite de Jésus-Christ dans le Désert , M. de Meaux alloit entrer dans le Mystère de sa Prédication , il commençoit par considérer les lieux , les tems

& la maniere dont ce Mistere devoit s'opérer; il se proposoit ensuite de développer tous les secrets de la sagesse & de la science qui sont renfermés dans les circonstances de la Vie de Jesus-Christ, de sa Passion, de sa Mort, de sa Résurrection, de son Ascension, de la descente du S. Esprit, de l'établissement & de la formation de son Eglise; mais obligé de céder à des douleurs aiguës, pour lesquelles il avoit trop long-tems paru indifférent, il mourut quelque tems après avoir commencé la vingt-cinquième Semaine, dont il n'a fait que la première Élévation. Ce Saint Prélat s'y propose de considérer en général les différens endroits dans lesquels J. C. devoit prêcher; il y fait voir que dans le Mistere de la Prédication de Jesus-Christ, tout est réglé par la Sagesse éternelle, qu'Elle seule est le principe & la fin de toutes ses démarches, & il en tire cette Instruction: Apprenons, dit-il, que ce n'est point par caprice, par amusement, ou par inquiétude qu'il faut changer de lieu, & que tous nos voyages, toutes nos démarches doivent être réglées par la raison, & par l'exemple de Jesus-Christ. On peut suppléer à ce qui manque à cet Ouvrage par la lecture des Méditations qui commencent au tems où Jesus-Christ a prêché, & qui finissent aux Discours que ce Divin Sauveur fit à ses Apôtres, étant prêt de subir le supplice de la Croix; elles font la matière du Tome IX^e de cette Collection.

Les Élévations, pour lesquelles le Privilège avoit été obtenu dès 1708. & dont on avoit dès-lors commencé l'impression, ne parurent qu'en 1727. à Paris, en deux volumes in-12. Quatre ans après, au mois de Juin 1731. on inséra dans un Ouvrage public

blic une Lettre d'un Ecclesiastique qui entreprenoit de faire voir que cet Ouvrage n'étoit point de M. l'Évêque de Meaux.

M. Bossuet, Évêque de Troyes, prit avec zèle la défense du Livre des Élévations. Il présenta Requête au Parlement de Paris, demandant permission de déposer au Greffe le Manuscrit Original de ce Livre entièrement écrit de la main de M. de Meaux ; comme aussi de faire assigner les Auteurs de la Lettre & de l'Ouvrage dans lequel elle avoit été insérée , pour rétracter ce qu'ils avoient avancé. Il y eut en conséquence un Arrêt qui fut prononcé le 7 Septembre 1733. par lequel la rétractation fut ordonnée , les Parties assignées comparurent , désavouèrent ce qui avoit été avancé de leur part , & demanderent Acte de leurs désaveux , ce qui leur fut accordé.

EN 1731. M. l'Évêque de Troyes publia en un seul Volume *in-12.* deux petits Ouvrages de M. de Meaux , intitulés : Traités du Libre-Arbitre & de la Concupiscence. Dans le premier, M. de Meaux traite du Libre-Arbitre , de sa dépendance absolue , & de sa chute par le péché du premier Homme. L'Auteur commence par donner une notion de la liberté , & il marque la différence qu'il y a entre ce qui est permis ; ce qui est volontaire , & ce qui est libre. L'Homme est libre , M. de Meaux le prouve ; mais c'est Dieu qui gouverne souverainement son Libre-Arbitre , il en ordonne l'exercice , & il en conduit tous les mouvemens. Il faut , dit M. Bossuet , que l'usage de la liberté , & les effets qui en dé-

pendent , soient compris dans l'ordre de la Providence ; autrement on établit une sorte d'indépendance dans la Créature ; & on y reconnoît un certain ordre dont Dieu n'est point la première cause. L'idée claire & distincte de Dieu prouve cette dépendance , comme le sentiment intérieur & l'expérience nous démontre notre liberté.

M. de Meaux convient de la difficulté qui se trouve à accorder ces deux vérités , mais il ne veut pas pour cela qu'on en abandonne aucune. La première règle de notre Logique , dit-il ; c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues , quelque difficulté qui survienne , lorsqu'on veut les concilier ; il faut au contraire , pour ainsi parler , tenir fortement comme les deux bouts de la chaîne , quoiqu'on ne voye pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. M. Bossuet rapporte en suite plusieurs moïens pour accorder notre liberté avec les Décrets de Dieu. Il expose à ce sujet les différentes opinions des Théologiens , & donne en suite son sentiment.

Le premier moïen est de mettre l'essence de la liberté dans le volontaire , & ensuite de soutenir que les Décrets de Dieu ne nous ôtant pas le vouloir , ils ne nous ôtent pas non plus la liberté. Mais si la liberté n'est autre chose que le pouvoir de choisir , ou de ne choisir pas , de faire telle action , ou de ne la faire pas , de vouloir , ou de ne vouloir pas , comment accorder cette idée avec des Décrets qui font à la vérité vouloir , mais qui paroissent détruire le pouvoir de choisir.

Les Partisans de cette opinion répondent qu'il ne

faut chercher la perfection de la liberté que dans l'origine de notre nature, dans l'état d'innocence; Dieu alors laissoit la volonté à elle-même, il n'y avoit point de Décrets divins dans lesquels ses Actes particuliers fussent compris. Il n'en est pas de même, disent-ils, dans l'état où la nature s'est trouvée après le péché: Dieu y régle, par un Décret absolu, ce qui dépend de nos volontés; ils ne prennent pas la liberté dans cet état sous la même notion qu'auparavant; ils la placent dans le volontaire, & renvoyent la liberté de choix dans le premier état où ils ne reconnoissent ni Décrets absolus, ni moiens efficaces pour nous faire vouloir.

M. de Meaux rejette cette opinion par deux raisons; la première, c'est que dans l'état même où nous sommes à présent, notre propre sentiment, notre expérience nous assure que nous avons cette liberté de choix dont il s'agit. La seconde, c'est que les Décrets absolus de la Providence ne doivent point être attribués à Dieu, en conséquence d'un état, plutôt que d'un autre; dans l'état d'innocence, & dans l'état de la nature tombée, ces Décrets sont des suites essentielles de la souveraineté de Dieu, & de la dépendance de la Créature: dans ces deux états, Dieu est également puissant & sage; il doit être en tout état la cause de tout le bien qui se trouve dans la Créature, & par conséquent l'Auteur du bon usage du Libre-Arbitre. Si Dieu veut donc à présent conduire nos conseils, nous faire prendre des résolutions, & en régler les événemens par des moiens efficaces, ce n'est point la condition particulière de l'état présent qui l'y oblige; c'est une suite de sa propre sou-

veraineté , & de la dépendance de la Créature : ainsi l'homme , après avoir perdu l'innocence , doit maintenant à Dieu la conservation de cette santé précieuse , parce qu'il n'y a aucun bien qu'il ne lui doive , & qu'il ne soit obligé de rapporter à l'ordre de sa providence & de sa bonté , dans quelque état qu'on le considère.

Le second moien pour concilier la liberté avec les Décrets de Dieu , est la science moienne ou conditionnée , par laquelle on présuppose que Dieu voit ce que fera l'homme , s'il le prend dans un tems & dans un état plutôt que dans un autre. M. de Meaux découvre le foible de cette opinion , par ce simple raisonnement , Dieu voit ce que fera l'homme , ou dans son Décret , c'est-à-dire , parce qu'il l'a ainsi ordonné ; ou dans l'objet même , comme considéré hors de Dieu , & indépendamment de son Décret. Si on admet le dernier , on suppose les choses futures sous certaines conditions , avant que Dieu les ait ordonnées , & même hors de ses Conseils éternels , ce qui est impossible. Si on dit qu'elles sont futures sous telles conditions , parce que Dieu les a ordonnées sous ces mêmes conditions , la difficulté reste entière , & il faudra revenir à la question proposée , & examiner comment ce que Dieu ordonne peut demeurer libre.

M. Bossuet parle ensuite d'un troisième moien , qu'il appelle , avec les Théologiens , la contemperation , la suavité , la délectation victorieuse. Les Auteurs de cette opinion disent que nous choisissons en conséquence des préparations & des attrait par lesquels Dieu nous met en certaines dispositions , &

qui nous inclinent aussi doucement qu'efficacement à une chose plutôt qu'à une autre. Parmi ceux qui tiennent pour cette opinion, il y en a qui disent que cet attrait, ce plaisir supérieur & victorieux se fait suivre de l'âme par nécessité, & ne lui laisse de liberté que celle qui consiste dans le volontaire; d'autres veulent que la volonté, pour être libre, puisse résister à l'attrait, quoique Dieu fasse qu'elle n'y résiste pas.

M. de Meaux rejette ce moien comme insuffisant, & peu convenable à l'idée que nous avons de la liberté, & il adopte, pour sauver celle-ci, & établir en même-tems notre dépendance de Dieu, une prémotion, ou prédétermination physique, par le moien de laquelle il prétend concilier notre liberté avec les Décrets de Dieu. La volonté de Dieu, dit-il, est la cause de tout ce qui est, & nous ne concevons rien en lui par où il fasse tout ce qu'il lui plaît, si ce n'est que sa volonté est très-efficace; cette efficacité est si grande, que non seulement les choses sont, dès que Dieu veut qu'elles soient, mais encore qu'elles soient telles, dès que Dieu veut qu'elles soient telles: comme donc un homme est, dès-là que Dieu veut qu'il soit, il est libre, dès-là que Dieu veut qu'il soit libre, & il agit librement, dès que Dieu veut qu'il agisse librement; toutes les volontés des hommes & des Anges, continue M. Bossuet, sont comprises dans la volonté de Dieu, comme dans leur cause première & universelle; & elles ne sont libres, que parce qu'elles y ont été comprises comme libres: cette cause première met par conséquent dans les actions humaines, non seulement leur être, tel qu'elles

l'ont , mais encore leur liberté même ; & cette liberté est dans l'ame , non seulement dans le pouvoir qu'elle a de choisir , mais encore lorsqu'elle choisit actuellement ; & Dieu qui est la cause immédiate de notre liberté , la doit produire dans son dernier acte , de façon que le dernier acte de la liberté consistant dans son exercice , il faut que cet exercice soit encore de Dieu. Tel est le sentiment de ceux qu'on appelle Thomistes ; & c'est celui qu'adopte M. de Meaux. Il répond ensuite aux principales objections qu'on peut faire contre ce système.

Dans le même Volume où M. Bossuet parle du Libre-Arbitre , il traite aussi de la Concupiscence. Ce Traité , comme le Titre même le fait voir , est une exposition de ces Paroles de Saint Jean, *N' aimez pas le Monde , ni ce qui est dans le Monde.*

M. de Meaux enseigne d'abord ce que c'est que le Monde que l'Apôtre nous défend d'aimer. Ce sont ceux qui préfèrent les choses visibles & passagères , aux invisibles & éternelles , c'est-à-dire , qu'il ne faut pas les aimer dans leurs erreurs , dans leurs Maximes & dans leur corruption , c'est ce que l'Apôtre appelle Concupiscence , Orgueil , Vanité : *Il n'y a dans le Monde*, dit Saint Jean, *que Concupiscence de la Chair , Concupiscence des Yeux , & Orgueil de la Vie.* Telles sont les sources de la corruption dont le Monde est rempli. Le Sçavant Prélat explique ce que c'est que la Concupiscence de la Chair , aussi bien que celle des Yeux , il remonte au principe de l'un & de l'autre , & fait voir quelle est son origine , quels sont ses progrès , & les moïens dont on doit

se servir pour se garantir de la contagion de ces deux Concupiscences.

De-là il passe à la troisième, que l'Apôtre appelle *Orgueil de la Vie*. La racine de cet orgueil est l'Amour propre, si opposé à l'Amour de Dieu. M. de Meaux en détaille les effets, & il fait voir que depuis le trône, jusques dans la Cellule du Solitaire; depuis le Philosophe, jusqu'à l'Ignorant; depuis celui qui passe pour Vertueux, jusqu'au Débauché; en un mot, tout ce qui respire, tout ce qui pense, porte avec soi la racine de l'Orgueil; c'est un mal inhérent à nos entrailles, dit M. Bossuet, mal difficile à détruire, tant son poison est subtile & imperceptible. Il est pourtant des remèdes pour une maladie si intimement attachée à notre propre être; le Saint Prélat nous exhorte à en faire usage, en suivant l'exemple de Jésus-Christ, que Dieu nous a envoyé pour nous guérir. Par la triple Concupiscence, dont parle l'Apôtre, l'Homme est devenu superbe, curieux, sensuel; Dieu nous a donné pour Sauveur & pour modèle son propre Fils, qui, revêtu de l'infirmité de notre chair, a appris aux hommes à opposer l'humilité à l'orgueil; qui a condamné toute curiosité, excepté celle du salut des Hommes, & qui a rejeté loin de lui toute sensualité, en se livrant aux humiliations & aux souffrances, & en devenant pour nous un homme de douleurs.

CE X^e Volume est terminé par le Traité de la Connoissance de Dieu & de Soi-même, que M. de Meaux avoit composé pour l'Instruction de M. le Dauphin, comme on le voit par la Lettre qu'il écrivit au Pape

Innocent XI. en 1679. que nous avons rapporté dans le Tome VIII^e de cette collection.

Ce grand Maître voyant son Auguste Élève parvenu à un certain âge , crut devoir lui enseigner méthodiquement la Philosophie , il en forma le plan

Luc. XXI. 34.

sur ce précepte de l'Evangile : *Considérez-vous attentivement vous-même ; & sur cette Parole de David :*

Psal. CXXXVII. 6.

O Seigneur , j'ai tiré de moi une merveilleuse connoissance de ce que vous êtes.

Ces deux Passages lui fournirent l'idée du Traité de la Connoissance de Dieu & de Soi-même , dans lequel , en expliquant la structure du Corps & la nature de l'Esprit par les choses que chacun éprouve en soi-même , il a fait voir qu'un homme qui sçait se rendre présent à lui-même trouve Dieu plus présent que toute autre chose. Il n'est pas loin de chacun de nous , dit saint Paul , c'est en lui que nous vivons , que nous sommes nés , & que nous sommes : Il nous a donné à tous , dit-il deux Versets au-dessus , la vie , la respiration & toutes choses. A l'exemple de l'Apôtre , M. de Meaux entreprit donc d'exciter dans le Prince son Élève , par la considération de l'Homme en lui-même , ce sentiment de la Divinité que la Nature a mis dans notre Ame dès son origine.

Il y a dans l'Homme trois choses à considérer ; l'Ame , le Corps , & l'Union de l'un avec l'autre : Par cet examen , M. de Meaux conduit à la connoissance du Créateur de l'Ame & du Corps , & de l'Auteur de leur union. Tel est le partage de ce Traité.

M. de Meaux fait d'abord connoître l'Ame dans toutes les facultés intellectuelles qui paroissent dans les opérations de l'entendement & de la volonté.

Par

Par l'entendement , l'Homme connoît le vrai & le faux ; il connoît les choses corporelles , & les choses spirituelles , celles qui sont sensibles , celles qui ne le sont pas : il pense , il raisonne , il réfléchit , il juge. Par la volonté , l'Homme suit le bien , & suit le mal , il choisit les moyens pour parvenir à l'un , & pour éviter l'autre.

Quoique l'on donne aux facultés de l'Ame des noms différens par rapport à leurs diverses opérations , cela ne nous oblige pas à les regarder comme des choses différentes : car l'entendement n'est autre chose que l'Ame , en tant qu'elle conçoit , la volonté n'est autre chose que l'Ame , en tant qu'elle veut , & qu'elle choisit. De même la mémoire & l'imagination ne sont autre chose que l'Ame qui retient , qui se souvient , qui se représente les choses sous des images qu'elle se fait ; toutes ces facultés ne sont au fond que la même Ame qui reçoit différens noms , à cause de ses diverses opérations.

De l'Ame il passe à l'examen du Corps , & donne un détail anatomique très-suivi de son admirable structure ; il fait voir l'ordonnance merveilleuse qui y régit , l'économie si bien ménagée dans tant de parties , si propres aux usages pour lesquels elles sont destinées , & si bien arrangées , qu'il n'en est aucune à qui on pût désirer une autre place , & tellement assorties , qu'elles concourent toutes pour s'entre-aider mutuellement , & pour contribuer à la conservation , & à la défense du tout. On est toujours surpris , lorsqu'on examine avec attention la multitude des machines de tout genre & de toute espèce , qui toutes agissent de concert par un jeu aussi admirable ,

qu'il est aisé & commode pour toutes les opérations du Corps. Par des ressorts également forts & délicats, toutes les parties de ce Corps s'étendent, se rétrécissent, s'ouvrent, se ferment, se dilatent, ou se pressent, se tendent, ou se relâchent, se joignent, ou se séparent, & tous ces différens mouvemens contribuent à la nourriture, & à la conservation de ce surprenant Edifice.

Après avoir considéré l'Ame & le Corps séparément l'un de l'autre, M. Bossuet examine leur union: ces deux substances si différentes ne font qu'un seul tout naturel, dont les parties ont entre elles une intime & nécessaire communication, & forment ensemble une société parfaite. L'Ame, comme la plus noble partie, préside dans cette société. Le Corps lui est soumis, & s'il est composé de tant de ressorts & de machines, c'est pour être en état d'obéir plus promptement à l'Ame qui le gouverne.

Cette Ame unie au Corps doit faire une partie de son bonheur, veiller à sa conservation, connoître ses besoins, & chercher les moyens d'y pourvoir; mais comme par sa nature les idées de l'Ame en général sont universelles, abstraites, séparées de toute matiere, elle a eu besoin d'être avertie de ce qui regarde ce Corps en particulier, auquel elle est unie; cela se fait par le moyen des sensations; par la vue, par l'ouïe, & par les autres sens, elle discerne parmi les objets ce qui est propre ou contraire au Corps.

D'un autre côté, ce Corps, pour être capable de servir aux sensations de l'Ame, a dû être capable de recevoir des impressions de tous côtés, puisque

c'étoit à ces impressions que les sensations doivent être unies : il a fallu aussi qu'il fût en état de prêter ses mouvemens aux différens desseins de l'Ame, & comme ses desseins se multiplient à l'infini, le Corps, si propre par lui-même à recevoir des impressions, a dû l'être aussi pour exercer mille mouvemens divers. De-là, tous ces ressorts si bien arrangés, cette disposition de valvules, ce battement de cœur & des artères, cette distribution du sang & des esprits, & ces effets si variés de la respiration, &c. Tout ce mécanisme ne peut être considéré sans ravissement, & sans porter par lui-même à admirer la Sagesse souveraine qui en a établi les règles.

Après avoir fait considérer la grandeur & la sagesse du Créateur dans la formation de l'Homme, & des parties qui le composent, M. de Meaux passe à l'examen de la Bête, & il fait voir que c'est l'effet d'un art admirable, d'avoir si industrieusement travaillé sa matière, qu'on soit tenté de croire qu'elle agisse par elle-même, & par une industrie qui lui est propre. Ce n'est point son industrie ni sa finesse qu'il faut admirer, dit M. Bossuet: Il n'y a point d'industrie, où il n'y a point d'invention, les Bêtes en sont absolument incapables; ce qu'il y a d'admirable dans elles, c'est la sagesse de celui qui les a construites avec tant d'art, qu'elles semblent même agir avec art. Les animaux n'ont ni art, ni réflexion, ni invention, ni liberté; mais moins il y a de raison en eux, plus il y en a dans celui qui les a fait.

Cependant la légère ressemblance qu'il y a entre les organes de l'Homme & ceux de la Bête, a porté quelques-uns à imaginer, & même à vouloir prouver

qu'il y avoit peu de différence de l'un à l'autre ; c'est ainsi que l'homme , Animal superbe , qui s'attribue à lui-même tout ce qu'il y a d'excellent , fait des efforts pour trouver que les Bêtes le valent bien.

M. de Meaux rapporte & détruit les argumens allégués en faveur de cette opinion montreuse , & il établit les différences essentielles qui se trouvent entre l'Homme & les Animaux. Il répond à l'objection tirée de la ressemblance des organes : 1°. Qu'il y a bien de la différence entre les organes de l'un & de l'autre , que les organes ne consistent pas dans cette masse grossière que nous voyons , & que nous touchons , mais qu'ils dépendent de l'arrangement des parties délicates & imperceptibles , dont on aperçoit quelque chose en y regardant de près , mais dont toute la finesse ne peut être sentie que par l'esprit. 2°. La preuve qu'on veut tirer des organes considérés en eux mêmes , est encore plus défectueuse : on ne peut point en conclure qu'il y ait également de part & d'autre une faculté pensante & raisonnante : ce qui fait raisonner n'est point l'arrangement des organes , c'est un rayon , une image de l'Esprit divin ; c'est une impression , non point des objets , mais des vérités éternelles qui résident en Dieu comme dans leur source.

En effet , ce n'est point par l'arrangement des organes que nous connoissons notre raison , c'est par expérience , c'est parce que nous nous sentons capables de réflexion ; ce qui ne se trouve point dans les Animaux. Ici M. Bossuet examine en passant par quel principe on peut croire que les Bêtes agissent ,

& après avoir prouvé qu'elles n'agissent point par raisonnement , il cherche à découvrir ce que Dieu a mis en elles pour les faire agir convenablement , comme elles font. On dit communément que les Bêtes agissent par instinct. Il s'agit de sçavoir ce qu'on entend par cet instinct. Il y a deux sentimens à ce sujet.

Les uns prétendent que l'instinct des animaux est un sentiment , c'est-à-dire, qu'il y a dans les Bêtes une Ame sensitive , capable de sensations , d'imagination , de passions , mais uniquement dominée par les objets , & incapable de réflexion. Cet instinct n'est donc autre chose que le plaisir & la douleur , les appétits , ou les aversions que la nature a attachés aux impressions que certains objets font sur les corps. C'est apparemment dans ce sens que le Poëte dit des Abeilles , qu'elles sont portées à avoir soin de leurs petits par le sentiment d'une certaine douceur , dont il paroît ignorer le mécanisme.

Hinc nescio quâ dulcedine latæ

Progeniem nidosque fovent . . . Georg. IV.

D'autres ne reconnoissent autre chose dans l'instinct des animaux qu'un mouvement mécanique semblable à celui des Horloges , ou d'autres machines ; leurs mouvemens , selon ceux-ci , ne sont point produits par des sensations , ils supposent seulement l'organisation des parties , l'impression des objets sur le cerveau , & la direction des esprits suffisante pour faire jouer les muscles.

L'une & l'autre de ces opinions concourent éga-

lement à refuser aux Animaux toutes sensations proprement dites, tout raisonnement, toute réflexion, & dès-là, sans prendre aucun parti entre ces deux sentimens, il en résulte toujours une différence bien remarquable entre l'Homme & l'Animal : il suffit pour cela de faire quelques réflexions sur ce que l'on observe dans l'Ame raisonnable. On y trouve, il est vrai, des opérations sensitives, toutes engagées dans la matière, mais on y remarque de plus des opérations intellectuelles, si supérieures au Corps, & si peu comprises dans son organisation, qu'au contraire elles le dominant, & le font obéir. Par ces opérations intellectuelles, nous appercevons des vérités éternelles, claires & incontestables : ces vérités sont l'objet naturel de notre entendement, c'est par elles qu'il rapporte toutes les actions humaines à leur règle, tous les raisonnemens aux premiers principes connus par eux-mêmes comme éternels & invariables; tous les ouvrages de l'art & de la nature, toutes les figures, tous les mouvemens aux proportions cachées, qui en font la beauté & la force; & enfin, tout généralement aux Décrets de la Sagesse de Dieu, & à l'ordre immuable qu'il a établi. Ce dernier rapport est ce qui doit le plus nous intéresser, & ce qui nous importe plus de bien connoître. Ce n'est point pour fixer, ou pour exciter dans l'Homme une admiration stérile qu'on entreprend de développer la connoissance de lui-même & de l'exposer à ses yeux; il s'agit de l'élever par ce moyen à une connoissance plus sublime, & la seule qui soit vraiment utile, c'est-à-dire, à la connoissance de celui de qui nous avons tout reçu, à

qui nous devons tout , & en qui seul réside la véritable félicité.

L'Edition que nous donnons aujourd'hui de ce *Traité* a été faite sur celle de 1741. qui est bien plus correcte que celle qui avoit déjà paru en 1722. sous le Titre d'*Introduction à la Philosophie , ou de la Connoissance de Dieu & de Soi-même*. L'Edition de 1741 a été revue sur le Manuscrit original de M. de Meaux.



TABLE DES TRAITÉS
contenus dans ce Volume.

A	Vertiffement de l'Éditeur,	<i>pag. j.</i>
	Les Élévations à Dieu fur tous les Mifteres	
	de la Religion Chrétienne,	<i>i.</i>
	Traité du Libre-Arbitre,	<i>377.</i>
	Traité de la Concupifcence,	<i>429.</i>
	Traité de la Connoiffance de Dieu, & de Soi-	
	même,	<i>501.</i>

FIN DE LA TABLE.

ÉLÉVATIONS



ÉLÉVATIONS A DIEU

SUR

TOUS LES MISTÈRES
de la Religion Chrétienne.

PRIERE A JESUS-CHRIST.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.



ESUS, mon Sauveur, vrai Dieu & vrai homme, & le vrai CHRIST promis aux Patriarches & aux Prophètes dès l'origine du monde, & fidèlement donné dans le tems au saint Peuple que vous avez choisi, vous avez dit de votre sainte & divine bouche :

C'est ici la vie éternelle, de vous connoître, vous qui êtes le *Joan. XVII. 3.*
seul vrai Dieu, & JESUS-CHRIST que vous avez envoyé.
En la foi de cette parole, je yeux, avec votre grace, me

Tome X.

A

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

I. Joan. V. 20.

Rom. IX. 5.

Joan. XVII. 3.

Matt. I. 13.

I. Pet. I. 4.

I. Joan. II. 4.

Joan. XIV. 21.

rendre attentif à connoître Dieu, & à vous connoître.

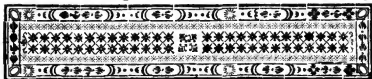
Vous êtes Dieu vous-même, & un seul Dieu avec votre Pere, selon ce qu'a dit votre Disciple bien-aimé en parlant de vous: *Celui-ci est le vrai Dieu, & la vie éternelle*: Et saint Paul: *Que vous êtes né des Patriarches, Dieu béni au-dessus de tout*. Et quand vous dites: *Que la vie éternelle est de connoître Dieu & JESUS-CHRIST*, ce n'est pas pour vous distinguer d'avec Dieu: loin de nous un tel blasphème; mais pour nous rendre attentifs à votre Divinité unie à nous par le mystere de l'Incarnation, qui vous rend le vrai Emmanuel, Dieu avec nous: & par vous, nous fait entrer en société avec Dieu; selon ce que dit saint Pierre, que *Nous sommes participans de la Nature Divine*.

Je m'approche donc de vous autant que je puis, avec une vive foi, pour connoître Dieu en vous & par vous; & le connoître d'une maniere digne de Dieu; c'est-à-dire, d'une maniere qui me porte à l'aimer, & à lui obéir: selon ce que dit encore votre Disciple bien-aimé: *Celui qui dit qu'il connoît Dieu, & ne garde pas ses Commandemens, c'est un menteur*; Et vous même: *Celui qui fait mes Commandemens, c'est celui qui m'aime*.

C'est donc uniquement pour vous aimer, que je veux vous connoître: & c'est pour m'attacher à faire votre volonté, que je veux vous connoître & vous aimer: persuadé qu'on ne peut vous bien connoître, sans s'unir à vous par un chaste & pur amour.

Pour vous bien connoître, ô mon Dieu & cher Sauveur, je veux toujours, avec votre grace, vous considérer dans tous vos états & tous vos mysteres; & connoître avec vous en même tems votre Pere qui vous a donné à nous, & le Saint-Esprit que vous nous avez donné tous deux. Et toute ma connoissance ne consistera qu'à me réveiller, & à me rendre attentif aux saintes & pures idées que je trouverai en moi-même, dans les lumieres de la foi, ou peut-être dans celles de la raison, aidée & dirigée par la foi même. Car c'est ainsi que j'espere parvenir à vous aimer, puisque le propre de la foi, selon ce que dit

Gal. V. 6. Saint Paul, c'est d'être opérante & agissante par amour. Amen.



PREMIERE SEMAINE.

Elévations à Dieu sur son unité & sa perfection.

PREMIERE ÉLÉVATION.

L'Etre de Dieu.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

DE toute éternité Dieu est : Dieu est parfait : Dieu est heureux : Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il ? Je lui répons : Pourquoi Dieu ne seroit-il pas ? Est-ce à cause qu'il est parfait : & la perfection est-elle un obstacle à l'Etre ? Erreur insensée : au contraire la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait seroit-il , & le parfait ne seroit-il pas ? C'est-à-dire , pourquoi ce qui tient le plus du néant seroit-il , & que ce qui n'en tient rien du tout ne seroit pas ? Qu'appelle-t-on parfait ? Un Etre à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait ? Un Etre à qui quelque chose manque. Pourquoi l'Etre à qui rien ne manque ne seroit-il pas ; plutôt que l'Etre à qui quelque chose manque ? D'où vient que quelque chose est , & qu'il ne se peut pas faire que le rien soit : si ce n'est parce que l'Etre vaut mieux que le rien ; & que le rien ne peut pas prévaloir sur l'Etre , ni empêcher l'Etre d'être ? Mais par la même raison : l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait , ni être plutôt que lui , ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit : & pourquoi le néant de Dieu que *Psal. XIII. 1.* l'impie veut imaginer dans son cœur insensé , pourquoi , dis-je , ce néant de Dieu l'emporteroit-il sur l'Etre de Dieu : & vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être ?

O Dieu ! on se perd dans un si grand aveuglement. L'im-

A ij

pie se perd dans le néant de Dieu qu'il veut préférer à l'Être de Dieu, & lui-même, cet impie, ne songe pas à se demander à lui-même, pourquoi il est. Mon ame, ame raisonnable, mais dont la raison est si foible, pourquoi veux-tu être ? & que Dieu ne soit pas ? Hélas, vauds-tu mieux que Dieu, Ame foible, ame ignorante, dévoïée, pleine d'erreur & d'incertitude dans ton intelligence ; pleine dans ta volonté de foiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais desirs, faut-il que tu sois, & que la certitude, la compréhension, la pleine connoissance de la vérité, & l'amour immuable de la justice & de la droiture ne soit pas.

SECONDE ÉLEVATION.

La perfection & l'éternité de Dieu.

O N dit, Le parfait n'est pas ; le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudroit faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier, & en soi, & dans nos idées ; & que l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Dis, mon ame, comment entens-tu le néant, sinon par l'Être ? Comment entens-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive ? Comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit ? Mon ame, n'entens-tu pas que tu as une raison ; mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre, & qu'elle se trompe ? Mais comment entens-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité ; & comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence, & de la lumière : ou comment enfin l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait : comment dans la volonté le dérèglement & le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture, & de la vertu ? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut : avant tout dérèglement,

EVÊQUE DE MEAUX. 5

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, & qui, ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir, ni défaillir. Voilà donc un Etre parfait : voilà Dieu, nature parfaite & heureuse. Le reste est incompréhensible, & nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait & heureux ; pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

D'où vient donc que l'impie ne connoît point Dieu : & que tant de Nations, ou plutôt que toute la terre ne l'a pas connu : puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection ? D'où vient cela ? si ce n'est par un défaut d'attention, & parce que l'homme, livré au sens & à l'imagination, ne veut pas, ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures, dont son esprit, embarrassé d'images grossières, ne peut porter la vérité simple.

L'homme ignorant croit connoître le changement avant l'immutabilité, parce qu'il exprime le changement par un terme positif, & l'immutabilité par la négation du changement même : il ne veut pas songer, qu'être immuable, c'est être, & que changer, c'est n'être pas : & l'Etre est, & il est connu devant la privation, qui est non-Etre. Avant donc qu'il y ait des choses qui ne sont pas toujours les mêmes, il y en a une, qui, toujours la même, ne souffre point de déclin : & celle-là non seulement est, mais encore elle est toujours connue, quoique non toujours démêlée ni distinguée, faute d'attention. Mais quand, recueillis en nous-mêmes, nous nous rendons attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité : nous trouverons que la perfection est ce que l'on connoît le premier : puisque, comme nous avons vu, on ne connoît le défaut que comme une déchéance de la perfection.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

Encore de l'Etre de Dieu, & de son éternelle béatitude.

JE suis celui qui suis. Celui qui est m'envoie à vous : C'est ainsi que Dieu se définit lui-même ; c'est-à-dire, que Dieu est celui en qui le non-Etre n'a point de lieu : qui par conséquent

Exod. 3. 14.

est toujours, & toujours le même : par conséquent immuable, par conséquent éternel : toustermes qui ne font qu'une explication de celui-ci : *Je suis celui qui est*. Et c'est Dieu qui donne lui-même cette explication par la bouche de Malachie, lorsqu'il dit chez ce Prophète : *Je suis le Seigneur, & je ne change pas*.

Dieu est donc une intelligence, qui ne peut ni rien ignorer, ni douter de rien, ni rien apprendre, ni perdre, ni acquérir aucune perfection : car tout cela tient du non-Etre. Or, Dieu est celui qui est, celui qui est par essence. Comment donc peut-on penser que celui qui est, ne soit pas ; ou que l'idée qui comprend tout l'Etre ne soit pas réelle : ou que pendant qu'on voit que l'imparfait est, on puisse dire, on puisse penser, en entendant ce qu'on pense, que le parfait ne soit pas ?

- Ce qui est parfait est heureux, car il connoît sa perfection, puisque connoître sa perfection est une partie trop essentielle de la perfection pour manquer à l'Etre parfait. O Dieu, vous êtes bienheureux ! O Dieu, je me réjouis de votre éternelle félicité ! Toute l'Ecriture nous prêche : *Que l'homme qui espere en vous est heureux* : à plus forte raison êtes-vous heureux vous-mêmes, ô Dieu en qui on espere ! Aussi Saint Paul vous appelle-t-il expressément *Bienheureux* : *Je vous annonce ces choses selon le glorieux Evangile de Dieu bienheureux*. Et encore : *C'est ce que nous montrera en son tems celui qui est bienheureux, & le seul puissant : Roi des rois, & Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, & habite une lumière inaccessible à qui appartient la gloire, & un Empire éternel : Amen*. O Dieu bienheureux ! je vous adore dans votre bonheur. Soiez loué à jamais, de me faire connoître & sçavoir que vous êtes éternellement & immuablement bienheureux. Il n'y a d'heureux que vous seul, & ceux qui, connoissant votre éternelle félicité, y mettent la leur. Amen.



QUATRIÈME ÉLÉVATION.

 ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES

L'Unité de Dieu.

E Contes Israël: Le Seigneur notre Dieu, est le seul Seigneur: *Deut. VI. 4.*
 car il est celui qui est. Celui qui est, est indivisible,
 tout ce qui n'est pas le parfait, dégénère de la perfection.
 Ainsi le Seigneur ton Dieu étant le parfait, est seul, & *Ibid. III. 24. IV. 35, 39.*
 n'y a point un autre Dieu que lui. Tout ce qui n'est pas celui
 qui est par essence & par sa nature, n'est pas & ne sera pas
 éternellement, si celui qui est seul ne lui donne l'Être.

S'il y avoit plus d'un seul Dieu, il y en auroit une infinité: s'il y en avoit une infinité, il n'y en auroit point. Car chaque Dieu n'étant que ce qu'il est, seroit fini, & il n'y en auroit point à qui l'infini ne manquât: ou il en faudroit entendre un qui contiendrait tout, & qui dès-là seroit seul. *Ecoute, Israël:* Ecoute dans ton fond: n'écoute pas à l'endroit où se forgent les phantômes, écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures & simples idées. Ecoute-là, Israël, & là dans le secret de ton cœur, où la vérité se fait entendre, là retentira sans bruit cette parole: *Le Seigneur notre Dieu est un seul Seigneur. Devant lui les Cieux ne sont pas: tout est devant lui comme n'étant point: tout est réputé comme un néant, comme un vuide, comme une pure inanité: parce qu'il est celui qui est, qui voit tout, qui sçait tout, qui fait tout, qui ordonne tout, & qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est.* *Deut. VI. 4. Is. XL. 17, 22, Ps. XXXVIII. 6. Rom. IV. 17.*

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

La Présence, & la Providence de Dieu.

Qui est celui qui appelle toute la suite des générations dès le commencement? C'est moi le Seigneur, qui suis le premier & le dernier: qui, dans le centre de mon éternité, vois tout commencer & tout finir. *Is. XLI. 4.*

Babylone assemble tes Devins, que dis-je, tes Devins, assem-

ELEVATIONS
SUR
LES MYSTERES.

If. XLI. 21, 22,
23, 24.

ble tes Dieux. *Qu'ils viennent : qu'ils nous annoncent les choses futures : qu'ils nous annoncent du moins tous les tems passés, (& qu'ils fassent la liaison des uns avec les autres :)* nous serons attentifs à vos paroles. Dites-nous ce qui arrivera, que nous sachions les choses futures : annoncez-les nous, & nous avouerons que vous êtes des Dieux. Faites-nous du bien & du mal, si vous pouvez : car si vous le pouvez faire à votre gré, vous pouvez le prévoir & le deviner. Mais vous n'êtes rien ; tant que vous êtes de faux Dieux. Votre ouvrage n'est rien, non plus : il est au rang de ce qui n'est pas : celui qui vous choisit pour son Dieu est abominable. C'est ainsi que le Prophète Isaïe, & avec lui tous les Saints convainquent de néant les Dieux des Païens.

If. XLI. 25, &
suv.

Mais moi, dit le Seigneur par la bouche de ce saint Prophète, comme je fais tout, je prédis ce que je veux. Qui sera celui qui le fera venir de l'Orient : qui l'appellera de loin, afin qu'il le suive ? Qui dissipera devant son épée les Nations comme de la poussière, & les Armées devant son arc, comme de la paille que le vent emporte ? Je le ferai venir de l'Aquilon & de l'Orient, celui que je sçais & que je vois de toute éternité : & qui a paru le premier dans mes oracles. C'est Cyrus que j'ai nommé pour être le libérateur de mon Peuple. Il connoitra mon nom : tous les Princes seront devant lui comme des gens qui amassent de la boue. Qui est-ce qui l'a annoncé dès le commencement ? C'est moi le Seigneur, c'est là mon nom, je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni ma louange aux Idoles. Ce que j'ai annoncé au commencement, voilà qu'il arrive. Je découvrirai encore de nouvelles choses : devant qu'elles paroissent, je vous les ferai entendre. Israël, tu es un Peuple dissipé : qui t'a donné en proie à tes ennemis, si ce n'est le Seigneur lui-même, parce que nous avons péché ; & il a répandu sur nous le souffle de sa colere ?

Ibid. 22, 24, 25.

If. XLIII. 1, 2,
30, 31, 33, 35,
38, 39, 41.

Et maintenant, dit le Seigneur, je te crée de nouveau, Jacob : & je te forme, Israël ! Je suis le Seigneur ton Dieu & ton Sauveur, ô Israël ! Je suis : il n'y a point de Dieu devant moi, & il n'y en aura point après. Je suis, je suis le Seigneur, & il n'y a que moi qui salue. Dès le commencement je suis : je suis le Seigneur votre Saint, le Roi & le Créateur d'Israël. Ne songez plus aux choses passées : j'en vais faire de nouvelles. J'ai formé ce Peuple pour moi, & je veux qu'il raconte mes louanges.

If. XLIV. 6, 24,
25, 26, 28.

Je suis le premier & le dernier encore un coup, & il n'y a de

de Dieu que moi seul. Je suis le Seigneur qui fais tout ; qui rends inutiles tous les présages des Devins : je leur renverse l'esprit , & je change leur sagesse en folie. Mais au contraire , j'exécuterai après plusieurs siècles & je ferai revivre la parole du Prophète mon serviteur , que j'ai inspiré : & j'accomplirai les prédictions de mes Messagers. Je dis à Jérusalem ruinée & changée en solitude : Tu seras pleine d'habitans. Je dis aux Villes de Juda : Vous serez rebâties , je releverai vos ruines , & je remplirai vos rues solitaires & abandonnées. J'ai dit à Cyrus : Vous êtes le prince que j'ai choisi : vous accomplirez ma volonté. J'ai dit à Jérusalem : Vous serez bâtie : & au Temple réduit en cendres : Vous serez fondé de nouveau. J'ai nommé Cyrus pour accomplir cet Ouvrage.

Voici ce qu'a dit le Seigneur à Cyrus , mon oint , que j'ai pris par la main pour lui assujettir les Nations , & mettre en fuite les Rois devant lui : Je te livrerai les Trésors cachés , ce qu'on aura recélé dans les lieux les plus cachés , te sera ouvert : afin que tu sçaches que je suis le Seigneur , le Dieu d'Israël , qui te nomme par ton nom. Je ne t'ai pas fait pour l'amour de toi , mais pour l'amour de Jacob mon serviteur , & d'Israël que j'ai choisi. C'est pour lui que je t'ai nommé par ton nom. Je t'ai représenté , je t'ai figuré tel que tu es. Tu ne me connoissois pas , & moi je te revêtois de puissance ; afin que du Levant jusqu'au Couchant , on sçache qu'il n'y a de Dieu que moi ; & que moi , & non pas un autre , je suis le Seigneur. C'est moi qui crée la lumière , & qui répans les ténèbres : je pardonne & je punis : je distribue le bien & le mal , la paix & la guerre , selon le mérite d'un chacun : Je suis le Seigneur qui fais toutes choses. Ainsi parloit Isaïe. Et deux cens cinquante ans après , Cyrus vainqueur , selon cet Oracle , vit la Prophétie , & publia cet Edit : Voici ce que dit Cyrus , Roi des Perses : le Dieu du Ciel , le Seigneur m'a livré tous les Royaumes de la terre , & m'a commandé de rebâtir sa Maison dans Jérusalem. If. XLV. 1, 2, 4, 5, 6, 7. I. Paral. XXXVI. 22, 23. I. Esai. I. 1, 2. VI. 2, 3.

Cent autres pareils exemples justifient la préséance , & la providence de Dieu ; mais celui-ci comprend tout , & ne laisse rien à désirer.



SIXIÈME ÉLÉVATION.

La toute-puissante protection de Dieu.

If. XL. 9, 10, 11. **M**ontez à la cime d'une montagne élevée, vous qui évangélisez, vous qui annoncez à Sion la bonne nouvelle de son salut : élevez une voix puissante, vous qui annoncez à Jérusalem son bonheur : élevez votre voix, ne craignez pas. Dites aux Villes de Juda : Voici votre Dieu qui vient à votre secours ; c'est votre Dieu qui vient avec force, & avec un bras dominant : il vient, & avec lui vient sa récompense, & son ouvrage ne manquera pas. Comme un Pasteur paît son troupeau : comme il ramasse avec son bras pastoral ses tendres agneaux, & qu'il porte lui-même les petits qui ne peuvent pas se soutenir : ainsi fera le Seigneur.

If. XL. 12, 13, 14, 16. Qui est celui qui a mesuré l'immensité des eaux par sa main ; & qui a pesé les cieux avec son poignet, & avec trois doigts toute la masse de la terre ? Qui est celui qui a mis les montagnes & les collines dans une balance, & a pu faire que toute la terre se servant à elle-même de contrepoids, demeurât dans l'équilibre au milieu des airs ? Qui a aidé l'esprit du Seigneur, ou qui lui a servi de Conseiller, & lui a montré dans ces grands Ouvrages ce qu'il falloit faire ? S'il faut lui offrir des Sacrifices selon sa grandeur, le Liban n'aura pas assez de bois, ni la terre assez d'animaux pour son holocauste. C'est-à-dire, que le cœur de l'homme, quoique plus grand que tout l'Univers, & que toute la nature corporelle, n'aura pas assez d'amour, ni assez de desirs à lui immoler. Le cœur de l'homme se perd, quand il veut adorer Dieu.

If. XL. 21, 22, 26. Savez-vous bien le commencement de toutes choses ? Avez-vous compris les fondemens de la terre, ni comme Dieu se repose sur son vaste tour, & en fait comme son siège, ou comme l'escabeau de ses piés ? Levez les yeux, & voyez qui a créé tous ces luminaires : qui les fait marcher comme en ordre de bataille, & les nomme chacun par son nom, sans en omettre un seul, dans sa puissance. Jacob, qui vous défiant de cette puissance, dites en vous-même : Mes voies sont cachées au Seigneur, il ne sçait plus où je suis, & mon Dieu n'exercera pas son juge-

ment sur moi, pour me punir, ou pour me sauver. Ignorez-vous que le Seigneur est éternel : qu'il a marqué, & créé les limites de la terre ? Sans défaillance, sans travail, sans lassitude, il agit sans cesse, & sa Sagesse est impénétrable. Il rend la force à celui qui est épuisé, il donne du courage, & de la vertu à celui qui n'est plus. La jeunesse la plus robuste tombera en faiblesse malgré sa vigueur ; mais ceux qui espèrent au Seigneur verront leurs forces se renouveler de jour en jour : quand ils croiront être à bout, & n'en pouvoir plus, tout d'un coup ils pousseront des ailes semblables à celles d'un aigle : ils courront, & ne se laisseront point : ils marcheront, & ils seront infatigables. Marchez donc, Ames pieuses, marchez : & quand vous croirez n'en pouvoir plus, redoublez votre ardeur & votre courage, car le Seigneur vous soutiendra.

Je vous tirerai, dit le Seigneur, des extrémités de la terre. *If. XLI. 9, 10, & suiv.*
Je vous ai pris par la main, & je vous ferai revenir du bout du monde : je vous ai dit : Vous êtes mon serviteur, je vous ai choisis, & ne vous ai pas rejeté. Ne craignez donc rien, puisque je suis avec vous : ne vous laissez point affaiblir, puisque je suis votre Dieu. Je vous ai fortifié, je vous ai secouru, & la droite de mon Juste, de mon Christ, a été votre soutien. Tous vos ennemis seront confondus, & seront comme n'étant pas : vous demanderez où ils sont, & vous les verrez disparus : vos rebelles qui vous livroient de continuelles assauts, seront comme n'étant pas, tous leurs efforts seront vains, & comme un néant ; parce que, moi qui suis le Seigneur, je vous ai pris par la main, & je vous ai dit dans le fond du cœur : Ne craignez point : je vous ai aidé. Jacob, qui étoit petit & faible comme un vermisseau, qui à peine se peut traîner : Israélites, qui étiez languissans, abattus, & réduits au rang des morts : je vous ai ressuscités, moi le Seigneur, par mon secours tout puissant, & je suis votre Rédempteur, moi le Saint d'Israël. Vous mettrez vos ennemis en fuite : vous serez sur eux comme un chariot neuf armé de tranchans de fer : vous détruirez leurs armées, leurs forteresses, fussent-elles élevées comme des montagnes, vous les réduirez en poudre : vous pousserez vos ennemis devant vous, comme un tourbillon fait la poussière : & vous vous réjouirez dans le Seigneur, & votre cœur transporté d'aise triomphera dans le Saint d'Israël.

Il ne faut pas dire que ce soient ici des miracles, des

I. Reg. XV. 19.

effets extraordinaires de la toute-puissance de Dieu. Dieu ne montre des effets sensibles de cette puissance, que pour nous convaincre de ce qu'il fait en toute occasion plus secrètement. Son bras n'est pas moins fort, quand il se cache, que quand il se déclare; il est toujours & par tout le tout-puissant, le triomphateur en Israël, comme il s'appelle lui-même, le protecteur invincible & toujours présent de ses amis.

If. XLIV. 1, 2, & c.

Ecoute donc Jacob mon serviteur, Israël que j'ai élu. Voici ce que dit le Seigneur : Moi qui te forme, qui te crée, qui te tire du néant à chaque moment : qui suis ton secours dès le ventre de ta mère, dès le commencement de ta vie, dans ta plus grande foiblesse, & parmi les plus impénétrables ténèbres. Mon serviteur que j'ai aimé, homme droit, que j'ai choisi, je t'envierai du Ciel mes consolations : j'épancherai des eaux abondantes sur celui qui aura soif, je verserai des torrens sur cette terre desséchée : je répandrai mon esprit sur toi, je te rendrai fécond en bonnes œuvres, & je bénirai tes productions. Ecoutez ces paroles, âmes désolées, que Dieu semble avoir délaissées dans son courroux, mais que son amour cependant met à l'épreuve. Vous vivrez, c'est moi qui le promets, moi qui suis le véritable & le saint, le fidèle & le tout-puissant : je fais tout ce que je veux. Le Seigneur a juré, & il a dit : Si ce que je pense n'arrive pas, si ce que je résous ne s'accomplit point, je ne suis pas Dieu : mais je suis Dieu, je suis le Dieu des armées, le Dieu qui fait tout ce qu'il lui plaît dans le Ciel & dans la terre. Le Seigneur a prononcé, & qui pourra anéantir son jugement : le Seigneur a étendu son bras, & qui en pourra éviter les coups, ou en détourner l'effet ?

Job. XL. 3, 4.

SEPTIÈME ÉLÉVATION.

La bonté de Dieu, & son amour envers les siens.

If. XLIX. 15.

C'est un pere, c'est une mere, c'est une nourrice. Une mere peut-elle oublier son enfant qu'elle a porté dans son sein ? Et quand elle l'oublieroit, je ne vous oublierai pas, dit le Seigneur. Le Seigneur ton Dieu t'a porté sur ses bras, comme un petit enfant. Comme un aigle qui porte ses petits, qui étend

Deut. I. 31.

Deut. XXXII.

10, 11.

ses ailes sur eux , qui vole sur eux , & les provoque à voler : ainsi Dieu ne détourne point ses regards de dessus son nid , & le garde comme la prunelle de son œil. Il nous porte à ses mammelles pour nous allaiter , il nous met sur ses genoux , & non content de nous nourrir , il joint à la nourriture les tendresses & les caresses : comme une mere caresse son enfant qui suce son lait , ainsi je vous consolerais , dit le Seigneur.

Plus que tout cela : c'est un amant passionné , c'est un tendre époux. *Voici ce que dit le Seigneur à Jérusalem , à l'ame fidelle. Quand tu es venue au monde , tu étois dans l'impureté de ton pere Adam , dont tu avois hérité la corruption & le péché. Tu n'avois point été lavée d'eau , ni salée de sel , ni envelopée dans des langes : personne n'avoit eu compassion de toi , ni ne t'avoit regardée d'un œil de pitié , exposée & jetée à terre comme un avorton par un extrême mépris dès le jour de ta naissance , tu n'étois que pour ta perte , & personne n'avoit soin de toi. Voilà quelle est par elle-même la nature humaine conçue en iniquité , & dans le péché. Alors , dit le Seigneur , je t'ai vue en passant , pauvre & délaissée , & pendant que souillée encore de ton sang , & toute pleine de l'impureté de ta naissance , tu n'avois rien qui ne fit horreur , & que tu étois livrée inévitablement à la mort : Je t'ai dit : Je veux que tu viives. Vis malheureuse ame , c'est moi qui le dis , vis toute horrible que tu es dans l'impureté de ton sang ; dans l'ordure de ton péché. C'est ainsi que Dieu parle à l'ame qu'il lave par le Baptême.*

Mais ce n'est pas là qu'il borne ses soins : *Tu croissois , dit le Seigneur. Ta raison se formoit peu à peu : & tu devenois capable des ornemens qu'on donne à des jeunes filles , des vertus dont il faut parer les ames dès leur jeunesse. Tu commençois à pouvoir porter des fruits : ces mammelles s'enfloient & se formoient , & tu étois parvenue à l'âge qui donne des amans. Mais de peur que tu n'en prisses qui fussent indignes de toi , je me suis présenté moi-même à tes desirs. J'ai passé , & je t'ai vue en cet âge : & quoique tu fusses nue & pleine encore de confusion : sans raison , sans règle , par toi-même & dans tes premiers desirs , je t'ai épousée , je t'ai appelée dans ma couche & à des embrassemens qui purifient l'ame : j'ai contracté avec toi un mariage éternel. J'ai fait une alliance avec toi : j'ai juré par ma vérité que je ne t'abandonnerois pas , & tu es devenue mienne. Je t'ai lavée d'une eau sainte. Dès les premiers*

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

If. LXVI. 12, 13.

Ezech. XVI. 2, 3,
4, 5, 6.

Ibid. 7, 8, 9, 10.

jours de ta naissance où je t'avois ordonné de vivre, tu avois déjà été purgée par l'eau du Baptême; mais il a fallu te laver encore des mauvais desirs que la racine impure de ta convoitise pouffoit sans cesse, l'impureté du sang dont tu étois née, étoit encore sur toi, je l'ai ôtée par de saintes instructions, & j'ai mis sur toi toute la sainteté de ton Baptême. *Et je t'ai oint d'une huile sainte, par l'abondance de mes grâces. Je t'ai donné des habits de diverses couleurs: je t'ai ornée de toutes les vertus: & je t'ai chauffée avec soin, des plus belles peaux. Je t'ai environnée d'habits de fin lin, qui sont les justices des Saints: & je t'ai revêtue des choses les plus fines: je t'ai ôtée par ma grace tes desirs grossiers & charnels.*

Apoc. XIX. 8.

Mon amour a été plus loin, & ne voulant pas seulement que tu fusses nette & pure: mais encore riche & opulente: *Je t'ai donné les grands ornemens, des brasserelets dans tes bras: un riche collier autour de ton sein, des cercles d'or & des pierreries pendantes à tes oreilles, & une couronne sur ta tête. Tu reluisois toute d'or & d'argent & tout étoit riche & magnifique dans tes habits. Je te nourrissois de ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis: toutes les douceurs étoient servies sur ta table. Par ces ornemens, par ces soins, ta beauté avoit reçu un si grand éclat, que tout le monde en étoit ravi. Je t'ai élevée jusques dans le trône. Tout l'Univers ne parloit que de ta beauté: de cette beauté que moi seul je t'avois donnée, dit le Seigneur Dieu, qui suis le beau & le bon par excellence, & l'Auteur de toute beauté & de tout bien dans mes créatures.*

*Ezech. XVI. 11,
12, 13, 14.*

Regarde, ame chrétienne, quel amant, quel époux t'a été donné. Il t'a trouvée étant laide, il t'a fait belle, il n'a cessé de t'embellir de plus en plus: il a prodigué sur toi tous ses dons, toutes ses richesses: il t'a placée dans son trône: il t'a fait Reine: ses Anges t'ont admiré comme l'épouse du Roi des rois, comme reçue dans sa couche, unie à son éternelle félicité. Comblée de sa gloire & de ses délices, qu'avois-tu à désirer, âme chrétienne, pour connoître toutes les bontés & tout l'amour de cet Epoux bienfaisant?



HUITIÈME ÉLÉVATION.

 ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Bonté & amour de Dieu envers les Pécheurs pénitens.

ON dit par commun proverbe : Si un mari quitte sa femme, & que se retirant de lui elle épouse un autre mari, la reprendra-t-il ? Cette femme ne sera-t-elle pas souillée & abominable ? Et toi, ame pécheresse, tu t'es livrée à tous tes amans. Ce n'est pas moi qui t'avois quittée, non je suis un Epoux fidèle, & qui jamais ne fait divorce de moi-même : c'est toi, ame infidelle, qui m'as abandonné, & t'es donnée non pas à un seul amant, mais à mille & mille corrupteurs. Reviens toutefois à moi, dit le Seigneur, & je te recevrai.

Jerem. II. 1.

Regarde de tous côtés, & tant que ta vue se pourra étendre : tu ne verras que des marques de tes infamies. En quel lieu ne t'es tu pas prostituée ame impudique, & livrée à tous les desirs de ton cœur ? Tu étois comme exposée dans les chemins publics, & il n'y avoit créature aucune qui ne captivât ton cœur. Te répéterai-je tes vengeances, tes envies, tes haines secretes, ton ambition à laquelle tu sacrifiois tout, tes amours impurs & désordonnés ? Toute la terre a été souillée de tes prostitutions & de tes malices. Tu as le front d'une impudique, tu n'as pas rougi de tes excès. Reviens donc du moins dorénavant : appelle-moi, mon pere, mon époux & le conducteur de ma virginité. Pourquoi veux-tu toujours t'éloigner de moi comme une femme courroucée, & veux-tu persister dans ton injuste colere ? Tu as dit que tu ferois mal, tu t'en es vanté, & tu l'as fait & tu l'as pu : Je t'ai abandonnée à tes voies. Reviens, infidelle, & je ne détournerai pas mes yeux de toi : parce que je fais le Saint, dit le Seigneur : & ma colere ne sera pas éternelle. Connois seulement ton iniquité, & que tu as prévarié contre le Seigneur. Il n'y a point d'arbre feuillu dans la forêt qui ne soit témoin de ta honte, il n'y a point de vain plaisir qui ne t'ait déçue : & tu ne m'as point écouté, dit le Seigneur. Convertissez-vous, enfans rebelles, convertissez-vous.

Ibid. 1, 3, 4, 5.

Ibid. 12, 13, 14.

Revenez à la maison paternelle, enfans prodigues, on vous rendra votre premiere robe, on célébrera un festin pour votre retour, toute la maison sera en joie, & votre pere tou-

Luc XV. 22, 23, & suiv.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Luc XV. 31, 32.
Ibid. 6, 7.

ché d'une tendresse particuliere, s'excusera envers les Justes qui ne l'ont jamais quitté en leur disant : *Vous êtes toujours avec moi ; mais il faut que je me réjouisse , parce que votre frere étoit mort , & il est ressuscité : il étoit perdu , & il a été retrouvé.* Réjouissez-vous avec moi , & avec tout le Ciel , qui fait une fête de la conversion des pécheurs , & conçoit une joie plus grande pour le retour d'un seul , que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes , qui n'ont pas besoin de pénitence.

Jerem. III. 14.
Ezech. XVIII.
23, 30, 31, 32.

Revenez donc , enfans désobéissans , revenez épouses infidelles ; parce que je suis votre époux. Est-ce ma volonté que l'impie périsse , & non pas qu'il se convertisse , & qu'il vive ? Convertissez-vous ; faites pénitence , & votre péché ne vous tournera pas à ruine. Eloignez de vous toutes vos prévarications , & vos désobéissances , & faites-vous un cœur nouveau & un nouvel esprit. Et pourquoi voulez-vous mourir , maison d'Israël pendant que moi que vous avez offensé , je veux votre vie ! Non , je ne veux point la mort du pécheur , dit le Seigneur Dieu , revenez & vivez.

If. XLIII. 25, 26.

C'est moi , c'est moi-même qui efface vos iniquités pour l'amour de moi-même , & pour contenter ma bonté : & je ne me ressouviendrai plus de vos péchés. Seulement , souvenez-vous de moi. Entrons en jugement l'un avec l'autre : je veux bien me rabaisser jusques-là : Plaidez votre cause : avez-vous de quoi justifier vos ingratitude , après que je vous ai pardonné tant de fois ?

Ibid. XLIV. 21.
22, 23.

Jacob souvenez-vous-en , ne m'oubliez pas. J'ai effacé comme un nuage vos iniquités : j'ai dissipé vos péchés , comme le Soleil dissipe un brouillard. Pécheurs , retournez à moi , parce que je vous ai rachetés. O cieux , chantez ses louanges : terre , faites retentir vos louanges d'une extrémité à l'autre : montagnes , portez vos cantiques jusques aux nues , parce que le Seigneur a fait miséricorde. Autant que le Ciel est élevé au-dessus de la terre , autant a-t-il exalté & affermi ses miséricordes : autant que le Levant est loin du Couchant , autant a-t-il éloigné de vous vos iniquités. Comme un pere a pitié de ses enfans , ainsi Dieu a eu pitié de nous : parce qu'il connoit nos foiblesses & de quelle masse nous sommes pétris. Nous ne sommes que boue & poussiere ; nos jours s'en vont comme une herbe , & tombent comme une fleur : & notre ame , plus fragile encore que notre corps , n'a point de consistance.

Psal. CII. 4, 22.
13, 14, 15.

NEUVIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

L'amour de Dieu méprisé, & implacable.

PArce que vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu avec plaisir & dans la joie de votre cœur, dans l'abondance de tous biens, vous serez assujettis à un ennemi implacable que le Seigneur enverra sur vous, dans la faim & dans la soif, dans la nudité & dans la disette; & il mettra sur vos reins un joug de fer dont vous serez accablés. Et comme le Seigneur a pris plaisir de vous bien faire, de vous multiplier, de vous enrichir à pleines mains; ainsi il prendra plaisir de vous perdre, de vous détruire, de vous écraser. Pesez ces paroles: la mesure de vos tourmens sera l'amour méprisé.

Deut. XXVIII.
47, 63.

Pourquoi criez-vous vainement, & que vous sert de pousser jusqu'au Ciel vos plaintes inutiles sous la main qui vous brise? Votre fracture est incurable; la gangrene est dans votre plaie, & il n'y a plus de remède: il n'y a plus pour vous de baume ni de ligature. Je vous ai frappé d'un coup d'ennemi, d'une plaie cruelle; non d'un châtiment paternel pour vous corriger, mais du coup d'une main vengeresse & impitoyable pour contenter une inexorable justice. Vos péchés sont devenus durs par la dureté de votre cœur, par vos habitudes invétérées, par votre inflexibilité dans le mal. Et moi aussi, dit le Seigneur, je m'endurcirai sur vous, & j'oublierai que je suis pere. Vous implorerez en vain ma miséricorde poussée à bout par vos ingratitude: votre insensibilité fait la mienne. Je vous ai fait ce cruel & insupportable traitement à cause de la multitude de vos crimes, & de vos durs péchés: à cause de la dureté inflexible de votre cœur rebelle, & opiniâtre.

I. Pet. II. 17.
IV. Reg. XXI.
12, 13.

Il est tems que le jugement commence par la Maison de Dieu. Amenez-moi Jérusalem: amenez-moi cette ame comblée de tant de graces: Je la perdrai: je l'effacerai comme on efface une écriture dont on ne veut pas qu'il reste aucun trait: je passerai & repasserai un filet de fer sur son visage, & il n'y restera rien de sain & d'entier.

DIXIÈME ÉLEVATION.

*La sainteté de Dieu. Dieu est le Saint D'Israël,
le très-Saint, le trois fois Saint.*

Psal. LXX. 21.

If. XII. 6, & ailleurs.

Levit. XI. 44, 45.

XIX. 1, & ailleurs.

IV. Reg. XXX.

21, 28.

If. XXXVII. 23,

29

Dieu se délecte particulièrement dans le nom de Saint. Il s'appelle très-souvent le *Saint d'Israël* : il veut que sa sainteté soit le motif, soit le principe de la nôtre, *Soiez Saints, parce que je suis Saint*. Sa sainteté qui fait la consolation de ses fidèles, fait aussi l'épouvante de ses ennemis. *A qui est-ce que tu t'attaques, Rabface insensé : de qui as-tu blasphémé le nom : contre qui as-tu élevé ta voix, & lancé tes regards superbes : contre le Saint d'Israël ? Pendant que tu t'emportoies comme un furieux contre moi, ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je mettrai un frein à ta bouche, & un cercle de fer à tes narines ; & je te ramènerai au chemin par où tu es venu.*

Dan. IV. 10, 11.

14

Et ailleurs : *Le vigilant & le saint est descendu du ciel, c'est un Ange, si vous voulez : quoi qu'il en soit, sa puissance est dans sa sainteté. La sentence est partie d'en-haut : Et il a crié puissamment : Coupez l'arbre, abattez ses branches, il a été ainsi ordonné dans l'assemblée de ceux qui veillent toujours : c'est la sentence des Saints, dont la force est dans leur sainteté. Et après :*

Ibid. VII. 18, 22.

Le Royaume a été donné au peuple des Saints du Très-Haut : parce qu'il est Saint, & le tout-puissant protecteur de la sainteté. Les Païens mêmes sçavoient la puissance attachée à la sainteté du nom divin. La Reine vint dire au Roi Baltazar : Il y a un homme dans votre Royaume qui a en lui-même l'esprit des saints Dieux : c'étoit-à-dire, l'esprit de prédiction, & d'une efficace divine.

Ibid. V. 10, 11.

If. VI. 1, 2, 3, 4.

J'ai vu le Seigneur assis sur un Trône élevé & haut : & ce qui étoit au dessous de lui remplissoit le Temple. Des Seraphins étoient autour, l'un avoit six ailes, & l'autre autant : deux ailes couvroient la face du Seigneur, deux voiloient ses pieds, & les deux autres servoient à voler. Et ils crioient l'un à l'autre : & ils disoient, Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées : toute la terre est remplie de sa gloire. Et les gonds des portes trembloient à la voix de celui qui crioit : & la maison fut remplie de fumée. Voilà donc la sainteté de Dieu : voilà pourquoi il est

appellé le Saint d'Israël. Il se manifeste à son prophète comme le très-Saint, le trois fois Saint, dans ses trois Personnes : & la gloire & la majesté qui remplissent toute la terre sont l'éclat de sa sainteté, dont il est revêtu comme d'un vêtement, dit David. Et S. Jean, dans l'Apocalypse, voit quatre animaux qui ne cessent de crier jour & nuit : Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui étoit, qui est, & qui doit venir. Remarquez ce cri par-tout, il n'y a rien qu'on publie avec un cri plus grand & plus persévérant : rien qui éclate plus hautement dans tout l'Univers, que la sainteté de Dieu.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES

Psalm. CIII. 1.

Apoc. IV. 8.

La sainteté est l'abrégé, & comme un précis des perfections divines. Le fils de Dieu même dans sa dernière Oraison parlant à son Père, comme pour renfermer en un seul mot ses perfections, l'appelle mon Père saint, mon Père juste : *Joan. XVII. 4, 25.* & on ne trouve pas dans son Evangile, qu'il lui ait donné d'autre titre que ces deux qui n'en font qu'un. Lui-même il est connu sous le nom de Saint & de Juste : *La chose sainte qui naîtra en vous, sera appelée le Fils de Dieu. Luc. I. 35.* Les démons parlent comme l'Ange : *Je sçais qui vous êtes, le Saint de Dieu. Marc. I. 24.* Daniel l'avoit nommé en esprit à cause de son onction, le Saint des Saints. Isaïe l'appelle le Juste. Saint Pierre unit ensemble ces deux qualités en disant : *Vous avez renié le Saint & le Juste. Act. III. 14.*

ONZIÈME ÉLÉVATION.

Ce qu'on entend par la Sainteté.

LA Sainteté est en Dieu une incompatibilité essentielle avec tout péché, avec tout défaut, avec toute imperfection d'entendement & de volonté.

Premièrement, l'injustice, l'iniquité ; le péché ne peut être en lui : il est la règle, & bon par essence, sans qu'il puisse y avoir en lui aucun défaut. Il n'entend & ne veut, que ce qu'il faut entendre & vouloir : son entendre & son vouloir sont sa nature, qui est toujours excellente. Sa perfection morale & sa perfection naturelle ne sont qu'un : il est également indéfectible par son Être, & infaillible dans son intelligence & sa volonté.

ÉLÉVATION
SUR
LES MYSTÈRES.

Ezech. XXXVII.
28.

Rom. III. 26.

Psal. V. 5, 6, 7.

té : par conséquent, incompatible avec tout péché, avec tout défaut.

Secondement. Il appartient à lui seul de purifier du péché les consciences souillées : il est *Saint & sanctificateur* : il est *Juste & justifiant le pécheur*, comme dit S. Paul.

Troisièmement. Il est incompatible avec les pécheurs ; & les rejette de devant lui par toute sa sainteté, & par toute son essence. *Le matin*, dans le tems que les pensées sont les plus nettes, & qu'on en doit offrir à Dieu les prémices, Seigneur, dit le Psalmiste, *je me présenterai devant vous, & je verrai clairement dans votre lumière, que vous êtes un Dieu qui ne voulez point l'iniquité. Le malin n'habite point auprès de vous : & les injustes ne subsisteront point devant vos yeux. Vous laissez tous ceux qui commettent des péchés : vous perdez tous ceux qui proferent des mensonges : l'homme sanguinaire, & l'homme trompeur sont en abomination devant le Seigneur.*

Quatrièmement. Les pécheurs l'attaquent inutilement par leur rébellion : & sa sainteté demeure inviolable au milieu des impiétés, des blasphèmes, des impuretés dont tout l'Univers est rempli par la malice des hommes, & des démons.

Cinquièmement Il demeure saint, quoique pour punir les pécheurs il les livre à leurs mauvais desirs, parce que les y livrer n'est pas les produire. Dieu ne fait que se soustraire lui-même à un cœur ingrat ; & cette soustraction est sainte, parce que Dieu se soustrait justement lui-même à ceux qui le quittent, & punit leur égarement volontaire en les frappant d'aveuglement. Il fait tout dans l'homme excepté le seul péché où son action ne se mêle point. Celui qu'il permet ne le souille point, parce que lui seul il en peut tirer un bien infini & plus grand que n'est la malice de tous les péchés ensemble : comme quand il tire de la malice des Juifs un sacrifice si saint, qu'il y a de quoi expier tous les crimes.

Sixièmement. Il purifie les justes par mille épreuves : il les met dans le creuset & dans le feu, dans le feu de cette vie, dans le feu de l'autre : & rien de souillé n'entre en son Royaume.

Enfin, sa sainteté est la conviction de toute l'iniquité des hommes : *Malheur à moi*, s'écrie Isaïe, après avoir vu la majesté du trois fois Saint : *Malheur à moi avec mes lèvres impures, au milieu d'un peuple souillé. J'ai vu de mes yeux le Roi des Armées : Va*, dit-il, & dit à ce peuple : *Ecoutez & ne com-*

prenez pas. Aveugle le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles, ferme ses yeux. C'est l'effet de la sainteté de Dieu, lorsqu'elle a été méprisée. Je serai sanctifié au milieu d'eux en les punissant : je laverai mes mains dans leur sang : & ma juste vengeance fera éclater ma sainteté.

Les choses saintes sont pour les Saints, s'écrioit-on autrefois avant la Communion. Il n'y a qu'un Saint ; un seul Seigneur : un seul JESUS-CHRIST, répondoit le Peuple. O Seigneur ! Sanctifiez-nous, afin que nous sanctifions & glorifions votre nom. En vérité, en vérité, je vous le dis : Je ne vous connois pas : retirez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité. *Math. VII. 23.*

Approchez pécheurs pénitens : purifiez-vous dans la source de la pureté : *Si vos péchés sont rouges comme l'écarlate : Is. I. 18. : je les blanchirai comme la neige.* Quel merveilleux changement ! L'Ethiopien n'a plus la peau noire, elle éclatte d'une céleste blancheur : la sainteté de Dieu a fait cet ouvrage. *Soyez donc Saints, parce que je suis Saint. Soyez Saints, Ministres de Dieu & de ses Autels, Dispensateurs de sa parole & de ses Mystères : parce que Dieu vous a choisis pour sanctifier son Peuple. Peuple de Dieu soyez Saint, parce que Dieu habite au milieu de vous : sanctifiez vos ames où il veut établir sa demeure, & vos corps qui sont les Temples de son Saint-Esprit.* *Levit. XI. 44, 45. I. Petr. I. 16. Levit. XXVI. 12. I. Cor. III. 16, 17. II. Cor. VI. 16.*

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.





SECONDE SEMAINE.

Elévations à la Très-Sainte Trinité.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

PREMIERE ÉLÉVATION.

*Dieu est fécond : Dieu a un Fils.**If. LXXI. 9.*

POURQUOI Dieu n'auroit-il pas de Fils ? Pourquoi cette nature bienheureuse manqueroit-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures ? Le nom de Pere est-il si déshonorant & si indigne du premier Etre , qu'il ne lui puisse convenir selon sa propriété naturelle ? *Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même ?* Et s'il est si beau d'avoir des enfans par l'adoption , n'est-il par encore plus beau & plus grand d'en engendrer par nature ?

Je sçais bien qu'une nature immortelle n'a pas besoin, comme la nôtre mortelle & fragile, de se renouveler, de se perpétuer. Mais en soi, n'est-il pas beau de produire un autre soi-même par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication, en un mot par fécondité, & par la richesse d'une nature heureuse & parfaite.

C'est par une participation de cette bienheureuse fécondité que l'homme est fécond. Qu'on laisse cette féconde efficacité dans sa pureté primitive, d'elle-même elle sera toujours regardée comme riche & comme parfaite. Et d'où viendrait cette perfection, sinon de celle de Dieu toujours fécond en lui-même, & toujours pere ?

Prov. XXX. 4.

Quand le Sage a prononcé ces paroles : *Qui est celui qui*

est élevé au plus haut des Cieux par sa puissance, & qui en descend continuellement, par ses soins ? Qui tient les vents en ses mains ? Qui tient la mer dans ses bornes, & mesure les extrémités de la terre ? Quel est son nom, & quel est le nom de son Fils, si vous le sçavez ? Ce n'est pas-là une simple idée, & des paroles en l'air : il a prétendu proposer un mystère digne de Dieu, & quelque chose de très-véritable & de très-réel, quoiqu'en même tems incompréhensible. Dans sa nature infinie, il y a vu un Pere qu'on ne comprend pas, & un Fils dont le nom n'est pas connu. Il n'est donc plus question que de le nommer, & on le doit reconnoître, pourvu qu'on avoue qu'il est ineffable.

C'est-à-dire, que pour connoître le Fils de Dieu, il faut s'élever au dessus des sens, & de tout ce qui peut être connu & nommé parmi les hommes : il faut ôter toute imperfection au nom du Fils, pour ne lui laisser que ceci, que tout Fils est de même nature que son Pere, sans quoi le nom de Fils ne subsiste plus. Un enfant d'un jour n'est pas moins homme que son pere : il est un homme moins formé, moins parfait, mais pour moins homme, cela ne se peut, & les essences ne se peuvent pas diviser ainsi. Mais si un homme & un fils de l'homme peut être imparfait, un Dieu, & un Fils de Dieu ne le peut pas être. Otons donc cette imperfection au Fils de Dieu, que demeurera-t-il autre chose, sinon ce qu'ont dit nos Peres dans le Concile de Nicée, & dès l'origine du Christinianisme, qu'il est *Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu* : Fils parfait d'un Pere parfait, d'un Pere qui n'attendant pas sa fécondité des années, est Pere dès qu'il est, qui n'est jamais sans Fils : dont le Fils n'a rien de dégénéral, rien d'imparfait, rien à attendre de l'âge ; car tout cela n'est que le défaut de la naissance des hommes.

Dieu le Pere. n'a non plus besoin de s'associer à quelque autre chose que soi, pour être Pere & fécond : il ne produit pas hors de lui-même cet autre lui-même, car rien de ce qui est hors de Dieu, n'est Dieu. Dieu donc conçoit en lui-même, il porte en lui-même son fruit, qui lui est coéternel. Encore qu'il ne soit que Pere, & que le nom de Mere qui est attaché à un sexe imparfait de soi, & dégénéral, ne lui convienne pas, il a toutefois un sein comme maternel où il

*Pf. CIX. 3.
Joan. I. 18.*

porte son Fils: *Je t'ai, dit-il engendré aujourd'hui d'un sein maternel : ex utero.* Et le Fils s'appelle lui-même, *le Fils unique qui est Dieu dans le sein du Pere*: caractère uniquement propre au Fils de Dieu. Car où est le fils, excepté lui, qui est toujours dans son pere, & ne sort jamais de son sein? Sa conception n'est pas distinguée de son enfantement; le fruit qu'il porte est parfait dès qu'il est conçu, & jamais il ne sort du sein qui le porte. Qui est porté dans un sein immense, est d'abord aussi grand & aussi immense que le sein où il est conçu, & n'en peut jamais sortir. Dieu l'engendre, Dieu le reçoit dans son sein, Dieu le conçoit, Dieu le porte, Dieu l'enfante: & la Sagesse éternelle, qui n'est autre chose que le Fils de Dieu, s'attribue dans Salomon, & *d'être conçue, & d'être enfantée*: & tout cela n'est que la même chose.

*Prov. VIII. 24,
25.*

Joan. I. 18.

Luc. IX. 35.

Dieu n'aura jamais que ce Fils, car il est parfait, & il ne peut en avoir deux: un seul & unique enfantement de cette nature parfaite en épuise toute la fécondité, & en attire tout l'amour. C'est pourquoi le Fils de Dieu s'appelle lui-même l'Unique, le Fils unique *Unigenitus*: par où il démontre en même tems qu'il est Fils, non par grace & par adoption, mais par nature. Et le Pere confirmant d'en-haut cette parole du Fils, fait partir du Ciel cette voix: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis plu*: c'est mon Fils, je n'ai que lui, & aussi de toute éternité je lui ai donné, & lui donne sans fin tout mon amour.

SÉCONDE ÉLEVATION.

Dieu de Dieu: le Fils de Dieu ne dégénère pas.

UN Dieu peut-il venir d'un Dieu? Un Dieu peut-il avoir l'Etre d'un autre que de lui-même? Oui, si ce Dieu est Fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre, comme Créateur qui le tire du néant; mais il ne répugne pas à un Dieu, de venir d'un autre, comme d'un Pere qui l'engendre de sa propre substance. Plus un fils est parfait, ou s'il on peut ainsi parler, plus un fils est fils, plus il est de même nature & de même substance que son pere, plus il est un avec lui: & s'il pouvoit être de même nature & de même substance individuelle,

duelle , plus il seroit fils parfait. Mais quelle nature peut être assez riche , assez infinie , assez immense pour cela , si ce n'est la seule infinie & la seule immense , c'est-à-dire , la seule Nature divine ? C'est ainsi qu'il nous a été révélé que Dieu est Pere , que Dieu est Fils , & que le Pere & le Fils sont un seul Dieu : parce que le Fils engendré de la substance de son Pere , qui ne souffre point de division , & ne peut avoir de parties , ne peut être rien moins qu'un Dieu , & un même Dieu avec son Pere : car qui dit substance de Dieu , la dit toute , & dit par conséquent , Dieu tout entier.

Qui sort de Dieu de cette sorte , c'est-à-dire , de toute sa substance , possède en même tems son éternité toute entière , selon ce que dit le Prophète : *Sa sortie est dès le commencement , dès les jours de l'éternité* : parce que l'éternité est la substance de Dieu , & quiconque est sorti de Dieu , & de sa substance , en sort nécessairement avec une même éternité , une même vie , une même majesté. Car si un pere transmet à son fils toute sa noblesse , combien plus le Pere Eternel communique-t-il à son Fils toute la noblesse , avec toute la perfection , & l'éternité de son Etre. Ainsi le Fils de Dieu nécessairement est coéternel à son Pere : car il ne peut y avoir rien de nouveau ni de temporel dans le sein de Dieu. La mutation & le tems , dont la nature est de changer toujours , n'approche point de ce sein auguste ; & la même perfection , la même plénitude d'Etre qui en exclut le néant , en exclut toute nature changeante. En Dieu tout est permanent , tout est immuable ; rien ne s'écoule dans son Etre , rien n'y arrive de nouveau ; & ce qu'il est un seul moment , si on peut parler de moment en Dieu , il l'est toujours.

Mich. V. 2.

Au commencement le Verbe étoit : remontez à l'origine du monde , le Verbe étoit. Remontez plus haut , si vous pouvez , & mettez tant d'années que vous voudrez les unes devant les autres , il étoit : il est comme Dieu celui qui est. Saint Jean disoit dans l'Apocalypse : *La grace vous soit donnée par celui qui n'est autre que celui qui est , qui étoit , & qui viendra* : C'est Dieu. Et un peu après : c'est J. C. dont saint Jean dit : *Le voilà qui vient dans les nuës*. Et c'est lui qui prononce ces paroles : *Je suis l'Alpha & l'Omega : le commencement & la fin : dit le Seigneur Dieu , qui est , & qui étoit , & qui viendra*. Jesus-Christ est donc comme son Pere , celui qui est , & qui étoit : il est celui

Joan I. 1.

Apoc. I. 4, 7, 8.

dont l'immensité embrasse le commencement & la fin des choses : & comme Fils, & étant de même nature, de même substance que son Pere, il est aussi de même Être, de même durée, & de même éternité.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

Images dans la Nature : De la Naissance du Fils de Dieu.

Voyez cette délicate vapeur que la mer doucement touchée du soleil, & comme imprégnée de sa chaleur; envoie jour & nuit comme d'elle-même vers le ciel, sans diminution de son vaste sein. C'est pourtant le plus pur de sa substance, & quelque chose de même nature, quoique non de même matière, que les eaux qu'elle se réserve. Ainsi, dit Salomon, la Sagesse que Dieu engendre dans l'éternité, est une vapeur de sa toute-puissante vertu, & une très-pure émanation de sa clarté.

Sap. VII. 25.

On peut entendre encore par cette vapeur, la chaleur même qui sort du soleil, dont nul ne se peut cacher, comme dit David. Quoi qu'il en soit, on voit que le Sage cherche par toutes ces comparaisons à nous faire entendre une génération qui n'altère ni n'entame point la substance : & dans le Pere & le Fils une distinction qui n'en ôte point l'unité. C'est ce qui ne se trouve pas dans les créatures, & encore moins dans les créatures corporelles; mais il nous propose pourtant ce qu'il y a de plus épuré dans la nature sensible, pour en tirer des images, les plus dégagées qu'il sera possible, de l'altération qui paroît dans les productions ordinaires.

Considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production & comme le fils du soleil : elle en sort sans le diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre le progrès du tems. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née & s'est répandue avec lui, & on y voit toute la beauté de cet astre. Ainsi, disoit Salomon, la sagesse sortie du sein de Dieu, est la délicate vapeur, la très-pure émanation, le ravilissement : l'éclat de sa lumière éternelle : ou comme parle saint Paul, c'est le rayon resplendissant de la gloire de Dieu, & l'empreinte de sa substance. Dès que la lumière

Sap. VII. 25.

Heb. I. 3.

est, elle éclate : si l'éclat & la splendeur du soleil n'est pas éternelle, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus : & par une contraire raison, si la lumière étoit éternelle, son éclat & sa splendeur le seroient aussi. Or Dieu est une lumière où il n'y a point de ténèbres : une lumière qui n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, & ne connoît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat qui est son Fils, est éternel comme lui, & ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi parler, tiennent au soleil, son éclat ne se détache jamais : ainsi, sans se détacher de son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement : & mettre Dieu sans son Fils, c'est mettre la lumière sans rayon & sans splendeur.

Mais passons à l'autre expression de saint Paul. *Le Fils de Dieu*, dit l'Apôtre, est le caractère & l'empreinte de la substance de son Père. Lorsqu'un sceau est appliqué sur de la cire, cette cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en elle, en tire la ressemblance toute entière, & se l'incorpore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Regardez-la bien, aucun trait ne lui est échappé : & cependant tout est demeuré dans le sceau sous lequel elle a pris sa forme. Ainsi le Fils de Dieu a tout pris du Père sans lui rien ôter, il en est la parfaite image, l'empreinte, l'expression toute entière ; non de sa figure, car Dieu n'en a point, mais comme parle saint Paul, de sa substance : selon la force de l'original, on pourroit traduire, de sa Personne. Il en porte tous les traits : c'est pourquoi il dit : *Qui me voit, voit mon Père* : Et ailleurs : *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en soi*. Comme le Père ressuscite les morts & leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît. Et il n'exprime pas seulement son Père dans les effets de sa puissance ; il en exprime tous les traits, tous les caractères naturels & personnels ; en sorte que si on pouvoit voir le Fils, sans voir le Père, on le verroit tout entier dans son Fils.

Heb. I. 3.

Joan XIV. 9.
Ibid. v. 26.
Ibid. v. 21.

Mais qui pourroit expliquer quels sont ces traits & ces caractères du Père éternel qui reluisent dans son Fils ? Cela n'est pas de cette vie ; & tout ce qu'on en peut dire, c'est que n'y ayant rien en Dieu d'accidentel, tous ces traits du Père que le Fils porte empreints dans sa Personne, sont de la substance ou de la Personne du Père. Il est cette impression sub-

stantielle que le Père opere de tout ce qu'il est, & c'est en opérant cette impression qu'il engendre son Fils.

Voici dans le Sage quelque chose de plus délicat. La sagesse éternellement conçue dans le sein de Dieu, *est un miroir sans tâche de sa majesté, & l'image de sa bonté*. C'est quelque chose de trop grossier pour le Fils de Dieu, que l'impression d'un cachet, ou que l'expression de la ressemblance dans une image qu'on taille avec un ciseau, ou qu'on fait avec des couleurs. La nature a quelque chose de plus délicat : & voici dans de claires eaux, & dans un miroir, un nouveau secret pour peindre & faire une image. Il n'y a qu'à présenter un objet, aussitôt il se peint lui-même, & cet admirable tableau ne dégénère par aucun endroit de l'original : c'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit ni à l'original ; ni à la glace polie où il s'est imprimé lui-même tout entier. Pour achever ce portrait, on n'a pas besoin du secours du tems, ni d'une ébauche imparfaite ; un même instant le commence & l'achève ; & le dessein, comme le fini, n'est qu'un seul trait.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

Image plus épurée dans la Créature raisonnable.

Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa chaleur, un cachet, son expression, une image ou taillée ou peinte. Un miroir & les ressemblances que les objets y produisent sont choses mortes : Dieu a fait une image plus vive de son éternelle & pure génération ; & afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite.

Gen. I. 26.

Il l'a faite, lorsqu'il a dit : *Faisons l'homme*. Il voulut alors faire quelque chose, où fût déclarée l'opération de son Fils, d'un autre lui-même, puisqu'il dit : *Faisons*. Il voulut faire quelque chose qui fut vivant comme lui, intelligent comme lui, saint comme lui, heureux comme lui : autrement, on ne sçauroit ce que voudroit dire, *Faisons l'homme à notre image & ressemblance*. *À notre image*, dans le fond de sa nature : *à notre ressemblance*, par la conformité de ses opérations avec la nôtre éternelle & indivisible.

C'est par l'effet de cette parole : *Faisons l'homme à notre image*, que l'homme pense ; & penser, c'est concevoir ; toute pensée est conception & expression de quelque chose : toute pensée est l'expression, & par-là une conception de celui qui pense, si celui qui pense, pense à lui-même & s'entend lui-même ; & c'en seroit une conception & expression parfaite, éternelle, substantielle, si celui qui pense étoit parfait, éternel, & s'il étoit par sa nature tout substance, sans rien avoir d'accidentel en lui-même, ni rien qui puisse être surajouté à sa pure & inaltérable substance.

Dieu donc, qui pense substantiellement, parfaitement, éternellement, & qui ne pense, ni ne peut penser qu'à lui-même, en pensant, conçoit quelque chose de substantiel, de parfait & d'éternel comme lui : c'est-là son enfanteinent, son éternelle & parfaite génération. Car la Nature divine ne connoît rien d'imparfait ; & en elle la conception ne peut être séparée de l'enfantement. C'est donc ainsi que Dieu est pere ; c'est ainsi qu'il donne la naissance à un Fils qui lui est égal : c'est-là cette éternelle & parfaite fécondité, dont l'excellence nous a ravi, dès que sous la conduite de la Foi nous avons osé y porter notre pensée. Concevoir & enfanter de cette sorte, c'est être la perfection & l'original : & concevoir & enfanter comme nous faisons, à notre manière imparfaite, c'est être fait à l'image & ressemblance de Dieu.

Nous pouvons donc maintenant répondre à la question de Salomon : *Dites-nous son nom, & le nom de son Fils, si vous le sçavez*. Nous le sçavons à présent qu'il nous l'a appris. Son nom est le *Verbe*, la parole : non une parole étrangère & accidentelle, Dieu ne connoît rien de semblable : mais une parole qui est en lui une personne subsistante, coopératrice, concrétatrice, composant & arrangeant toutes choses avec lui, comme dit le même Salomon ; une personne qui n'a point commencé, puisque, dit saint Jean : *Au commencement elle étoit : une personne qui est un avec Dieu, puisque, dit le même saint Jean, elle est Dieu, & que Dieu essentiellement est un : une personne qui est pourtant distincte de Dieu, puisque, continue le même Apôtre, elle est en Dieu, avec Dieu, chez Dieu, apud Deum : son Fils unique qui est dans son sein, in sinu Patris, qu'il envoie au monde, qu'il fait paroître dans la chair comme le Fils unique de Dieu. Voilà son nom : c'est le Verbe, c'est-la*

Prov. XXX. 4.

Joan. I. 1.

Prov. VIII. 27,
30.

Joan. I. 1, 2.

Ibid. 18.

parole: la parole, dis-je, par laquelle un Dieu éternel & parfait se dit lui-même à lui-même tout ce qu'il est; & conçoit, & engendre, & enfante tout ce qu'il dit; enfante par conséquent un parfait, un coéternel, coessential & consubstantiel.

Ne trouvons point ce mystère indigne de Dieu, puisqu'il ne lui attribue rien qui ne soit parfait: ne trouvons point incroyable que Dieu ait révélé le mystère de son éternelle génération à ceux qu'il avoit faits à sa ressemblance, en qui il avoit imprimé une foible image de cette éternelle & parfaite production. Soyons attentifs à nous-mêmes, à notre conception, à notre pensée; nous y trouverons une idée de cette immatérielle, incorporelle, pure, spirituelle génération, que l'Evangile nous a révélée.

Sans cette révélation, qui oseroit porter ses yeux sur cet admirable secret de Dieu? Mais après la foi, nous osons non seulement le contempler, mais encore en voici en nous une image: nous osons en quelque sorte transporter en Dieu cette conception de notre esprit, & la dépouillant de toute altération, de tout changement, de toute imperfection, il ne nous reste que la pure, que la parfaite, l'incorporelle, l'intellectuelle naissance du Fils de Dieu: & dans son Pere, une fécondité digne du premier Etre par plénitude, par son abondance, par l'infinité d'une nature parfaite, & parfaitement communicative, non seulement au dehors où tout ce qu'elle produit dégénère jusqu'à l'infini, parce qu'au fond il vient du néant, & ne peut perdre la bassesse de cette origine; mais encore en elle-même, & au dedans, où tout ce qu'elle produit, étant produit de sa substance & de toute sa substance, lui est nécessairement égal en tout.

CINQUIÈME ÉLEVATION.

Le Saint Esprit: La Trinité toute entière.

Dieu est donc fécond, Dieu a un Fils. Mais où est ici le S. Esprit: & où est la Trinité sainte & parfaite, que nous servons dès notre Baptême? Dieu n'aime-t-il pas ce Fils, & n'en est-il pas aimé? Cet amour n'est ni imparfait, ni

accidentel à Dieu , l'amour de Dieu est substantiel comme la pensée : & le S. Esprit qui sort du Pere & du Fils , comme leur amour mutuel , & de même substance que l'un & l'autre : un troisième consubstantiel , & avec eux un seul & même Dieu.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Mais pourquoi donc n'est-il pas Fils , puisqu'il est par sa production de même nature ? Dieu ne l'a pas révélé. Il a bien dit , que le Fils étoit *unique* , car il est parfait ; & tout ce qui est parfait est unique : ainsi le Fils de Dieu , Fils parfait d'un Pere parfait doit être unique ; & s'il pouvoit y avoir deux fils , la génération du fils seroit imparfaite. Tout ce donc qui viendra , ne sera plus fils : & ne viendra point par génération , quoique de même nature. Que sera-ce donc , que cette finale production de Dieu ? C'est une procession , sans nom particulier : le S. Esprit procède du Pere ; le S. Esprit est l'esprit commun du Pere & du Fils : *Le S. Esprit prend du Fils : Et : Le Fils l'envoie comme le Pere*. Taisez-vous , raisonne-mens humains : Dieu a voulu expliquer que la procession de son Verbe étoit une véritable & parfaite génération : ce que c'étoit que la procession de son S. Esprit , il n'a pas voulu le dire , ni qu'il y eut rien dans la nature qui représentât une action si substantielle , & tout ensemble si singulière. C'est un secret réservé à la vision bienheureuse.

Joan. II. 18.

Joan. XVI. 14.
X. 1, 7.

O Dieu saint Esprit ! vous n'êtes pas Fils , puisque vous êtes l'amour éternel & subsistant du Pere & du Fils : qui supposez par conséquent le Fils engendré , & engendré comme Fils unique ; à cause qu'il est parfait. Vous êtes parfait aussi , & unique en votre genre & en votre ordre : vous n'êtes pas étranger au Pere & au Fils , puisque vous en êtes l'amour & l'union éternelle : vous procédez nécessairement de l'un & de l'autre , puisque vous êtes leur amour mutuel : qui vous voudroit séparer d'eux , les sépareroit eux-mêmes entr'eux , & diviserait leur regne éternel.

Vous êtes égal au Pere & au Fils , puisque nous sommes également consacrés , au nom du Pere , & du Fils , & du S. Esprit : & que vous avez avec eux , un même temple qui est notre ame , notre corps , tout ce que nous sommes. Rien d'inégal , ni d'étranger au Pere , & au Fils ne doit être nommé avec eux en égalité : je ne veux pas être baptisé & consacré au nom d'un conservateur , je ne veux pas être le tem-

Math. XXVIII.

I. Cor. III. 16, 17.
VI. 19.

ple d'une créature : ce seroit une idolâtrie de lui bâtir un temple, & à plus forte raison, d'être, & se croire soi-même son temple.

SIXIÈME ÉLEVATION.

Trinité créée Image de l'Incréée, & comme elle incompréhensible.

Revenons encore à nous mêmes : nous sommes, nous entendons, nous voulons. D'abord, entendre & vouloir, si c'est quelque chose, ce n'est pas absolument la même chose ; si ce n'étoit pas quelque chose, ce ne seroit rien, & il n'y auroit ni entendre ni vouloir. Mais si c'étoit absolument la même chose, on ne les distingueroit pas, mais on les distingue : car on entend ce qu'on ne veut pas, ce qu'on n'aime pas, encore qu'on ne puisse aimer ni vouloir ce qu'on n'entend point. Dieu même entend & connoît ce qu'il n'aime pas, comme le péché : & nous combien de choses entendons-nous que nous haïssons & que nous ne voulons ni faire ni souffrir, parce que nous entendons qu'elles nous nuisent ? Nous entendons ce que c'est que se précipiter du haut d'une tour, & ce mouvement n'est pas moins bien entendu que les autres : mais cependant on ne le veut pas, à cause qu'il nous est nuisible.

Nous sommes donc quelque chose d'intelligent : quelque chose qui s'entend & s'aime soi-même, qui n'aime que ce qu'il entend ; mais qui peut connoître & entendre ce qu'il n'aime pas : toutefois en ne l'aimant pas, il sçait & entend qu'il ne l'aime pas : & cela même il veut le sçavoir, & il ne veut pas l'aimer, parce qu'il sçait ou qu'il croit qu'il lui est nuisible ; mais au contraire il veut ne l'aimer pas. Ainsi entendre & aimer sont choses distinctes, mais tellement inséparables, qu'il n'y a point de connoissance sans quelque volonté. Et si l'homme semblable à l'Ange connoissoit tout ce qu'il est, sa connoissance seroit égale à son Être : & s'aimant à proportion de sa connoissance, son amour seroit égal à l'un & à l'autre. Et si tout cela étoit bien réglé, tout cela ne feroit

roit ensemble qu'un seul & même bonheur de la même ame, & à vrai dire, la même ame heureuse, en ce que par la droiture de sa volonté conforme à la vérité de sa connoissance, elle seroit juste. Ainsi ces trois choses bien réglées, être, connoître & vouloir, font une seule ame heureuse & juste, qui ne pourroit ni être sans être connue, ni être connue sans être aimée, ni distraire de soi-même une de ces choses, sans se perdre toute entiere avec tout son bonheur. Car que seroit-ce à une ame, que d'être, sans se connoître, & que seroit-ce de se connoître, sans s'aimer de la maniere qu'il faut s'aimer pour être véritablement heureux : c'est-à-dire sans s'aimer par rapport à Dieu, qui est tout le fondement de notre bonheur.

Ainsi, à notre maniere imparfaite & défectueuse, nous représentons un mystère incompréhensible. Une Trinité créée que Dieu fait dans nos ames, nous représente la Trinité increée, que lui seul pouvoit nous révéler; & pour nous la faire mieux représenter, il a mêlé dans nos ames qui la représentent, quelque chose d'incompréhensible.

Nous avons vu qu'entendre & vouloir, connoître & aimer sont actes très-distingués : mais le sont-ils tellement, que ce soient choses entièrement & substantiellement différentes ? Cela ne peut être, la connoissance n'est autre chose que la substance de l'ame affectée d'une certaine façon ; & la volonté n'est autre chose que la substance de l'ame affectée d'une autre. Quand je change ou de pensée & de volonté, ai-je cette volonté & cette pensée sans que ma substance y entre ? Sans doute elle y entre : & tout cela au fond n'est autre chose que ma substance affectée, diversifiée, modifiée de différentes manieres, mais dans son fond toujours la même. Car en changeant de pensée, je ne change pas de substance ; & ma substance demeure une, pendant que mes pensées vont & viennent ; & pendant que ma volonté va se distinguant de mon ame, d'où elle ne cesse de sortir : de même que ma connoissance va se distinguant de mon Etre, d'où elle sort pareillement : & pendant que tous les deux, je veux dire ma connoissance & ma volonté, se distinguent en tant de manieres, & se portent successivement à tant de divers objets, ma substance est toujours la même dans son

fond, quoiqu'elle entre toute entière dans toutes ces manières d'être si différentes.

Voilà déjà en moi un prodige inconcevable; mais ce prodige s'étend dans toute la nature. Le mouvement & le repos, choses si distinctes, ne sont dans le fond que la substance qui se meut & qui se repose: qui change à la vérité, mais non dans son fond, quand elle passe du mouvement au repos, & du repos au mouvement. Car ce qui se meut maintenant, c'est la même chose qui se reposera bientôt: & ce qui se repose en ce moment, est la même chose qui bientôt sera mise en mouvement. Et le mouvement droit, & l'oblique, & le circulaire, sont des mouvemens divers entr'eux, mais qui n'ont qu'une seule & même substance: & cent circulations successives d'un même corps, ne sont au fond que ce même corps agité en cercle. Et tout cela est distinct & un: un en substance, distinct en manières; & ces manières quoique différentes n'ont toutes qu'un même sujet, un même fond, une seule & même substance.

Je ne sçais qui se peut vanter d'entendre cela parfaitement: ni qui pourra se bien expliquer à soi-même ce que les manières d'être, ajoutent à l'Être: ni d'où vient leur distinction dans l'unité & identité qu'elles ont avec l'Être même: ni comment elles sont des choses, ni comment elles n'en sont pas. Ce sont des choses: puisque si c'étoit un pur néant, on ne pourroit véritablement ni les assurer ni les nier: ce n'en sont point: puisqu'en elles-mêmes elles ne subsistent pas. Tout cela ne s'entend pas bien, tout cela est pourtant chose véritable; & tout cela nous est une preuve, que même dans les choses naturelles, l'unité est un principe de multiplicité en elle-même, & que l'unité & la multiplicité ne sont pas autant incompatibles qu'on le pense.

O Dieu, devant qui je me considère moi-même, & me suis à moi-même un grand énigme! J'ai vu en moi ces trois choses, être, entendre, vouloir. Vous, voulez que je sois toujours, puisque vous m'avez donné une âme immortelle, dont le bonheur ou le malheur sera éternel; & si vous vouliez, j'entendrais & voudrais toujours la même chose; car c'est ainsi que vous voulez que je sois toujours, quand vous me rendrez heureux par votre présence. Si je

ne voulois & n'entendois éternellement que la même chose, comme je n'ai qu'un seul Etre, je n'aurois aussi qu'une seule connoissance & une seule volonté; ou si l'on veut, un seul entendre & un seul vouloir. Cependant ma connoissance & mon amour ou ma volonté n'en seroient pas pour cela moins distingués entre eux, ni moins identifiés; c'est-à-dire, n'en seroient pas moins un avec le fond de mon Etre, avec ma substance. Et mon amour, ou ma volonté ne pourroient pas ne pas venir de ma connoissance: & mon amour seroit toujours une chose que je produirois en moi-même, & je ne produirois pas moins ma connoissance; & toujours il y auroit en moi trois choses, l'Etre produisant la connoissance, la connoissance produite, & l'amour aussi produit par l'un & par l'autre. Et si j'étois une nature incapable de tout accident survenu à sa substance, & en qui il fallut que tout fût substantiel, ma connoissance & mon amour seroient quelque chose de substantiel & de subsistant: & je serois trois personnes subsistantes dans une seule substance; c'est-à-dire, je serois Dieu. Mais comme il n'en est pas ainsi, je suis seulement fait à l'image & à la ressemblance de Dieu, & un craïon imparfait de cette unique substance, qui est tout ensemble, Pere, Fils & Saint Esprit: substance incompréhensible dans sa trine Divinité, qui n'est au fond qu'une même chose, souveraine, immense, éternelle, parfaitement une en trois personnes distinctement subsistantes, égales, consubstantielles, à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un seul amour: puisqu'on ne peut ni aimer le Pere, sans aimer son Fils; ni aimer le Fils, sans aimer son Pere; ni les aimer tous deux, sans aimer leur union éternellement subsistante, & leur amour mutuel. Et pour aider la Foi qui m'attache à ce mystere incompréhensible, j'en vois en moi-même une ressemblance, qui, toute imparfaite qu'elle est, ne laisse pas d'avoir quelque chose que je ne puis comprendre; & je me suis à moi-même un mystere impénétrable. Et pour m'ôter toute peine de perdre en Dieu toute ma compréhension, je commence par la perdre premièrement, non seulement dans tous les ouvrages de la nature, mais encore dans moi-même plus que dans tout le reste.

SEPTIÈME ÉLÉVATION.

Fécondité des Arts.

JE suis un Peintre, un Sculpteur, un Architecte : j'ai mon Art, j'ai mon dessein ou mon idée, j'ai le choix & la préférence que je donne à cette idée par mon amour particulier. J'ai mon art, j'ai mes règles, mes principes, que je réduis autant que je puis à un premier principe, qui est un : & c'est par-là que je suis fécond. Avec cette règle primitive, & ce principe fécond qui fait mon art, j'enfante au dedans de moi un Tableau, une Statue, un Edifice, qui dans sa simplicité est la forme, l'original, le modèle immatériel de ce que j'exécuterai sur la pierre, sur le marbre, sur le bois, sur une toile où j'arrangerai toutes mes couleurs. J'aime ce dessein, cette idée, ce fils de mon esprit fécond, & de mon art inventif. Et tout cela ne fait de moi qu'un seul Peintre, un seul Sculpteur, un seul Architecte ; & tout cela se tient ensemble, & inséparablement uni dans mon esprit ; & tout cela dans le fond, c'est mon esprit même, & n'a point d'autre substance ; & tout cela est égal & inséparable.

Lequel des trois que l'on ôte, tout s'en va ; le premier qui est l'art, n'est pas plus parfait que le second qui est l'idée ; ni le troisième qui est l'amour. L'art produit l'un & l'autre ; & on suppose qu'il existe, quand il les produit. On ne peut dire ce qui est plus beau, ou de commencer, ou de terminer, ou d'être produit ou de produire. L'art qui est comme le père, n'est pas plus beau que l'idée qui est le fils de l'esprit ; & l'amour qui nous fait aimer cette belle production, est aussi beau qu'elle par leur relation mutuelle chacune à la beauté des trois. Et quand il faudra produire au dehors cette peinture ou cet édifice, l'art & l'idée & l'amour y concourront également, & en uniré parfaite ; en sorte que ce bel ouvrage se ressentira également de l'art, de l'idée, & de l'amour ou de la secrète complaisance qu'on aura pour elle.

Tout cela, quoiqu'immatériel, est trop imparfait, & trop grossier pour Dieu. Je n'ose lui en faire l'application ; mais de-là aidé de la foi, je m'élève, & je prens mon vol ; &

cette contemplation de ce que Dieu a mis dans mon ame quand il l'a créée à sa ressemblance, m'aide à faire mon premier effort.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

Sagesse essentielle, personnelle, engendrante & engendrée.

Dieu m'a possédée, dit la Sagesse : c'est-à-dire, Dieu m'a engendrée, conformément à cette parole d'Eve, quand elle enfanta Caïn : *J'ai, dit-elle, possédé un homme par la grace de Dieu.* Il m'a engendrée, avant que de rien faire. Je suis ordonnée, & garde mon rang de toute éternité, & de toute antiquité, avant que la terre fût faite : les abîmes n'étoient pas encore, & j'étois déjà conçue. Dieu m'enfantoit devant les collines : c'est-à-dire, devant tous les tems, & de toute éternité, parce qu'il n'y a que l'éternité avant tous les tems. Mais Dieu n'a-t-il de sagesse que celle qu'il engendre ? A Dieu ne plaise. Car nous-mêmes nous ne pourrions pas produire en nous notre verbe. notre parole intérieure, s'il n'y avoit en nous un fond de raison dont notre verbe est le fruit : à plus forte raison y a-t-il en Dieu une sagesse essentielle, qui étant primitivement & originairement dans le Pere, le rend fécond pour produire dans son sein cette sagesse qui est son Verbe & son Fils, sa parole, sa raison, son intelligence, son conseil ; l'idée de ce divin ouvrier qui précède tous ces ouvrages ; le bouillonnement, pour ainsi dire, ou la première effusion de son cœur, & la seule production qui le fait nommer vraiment Pere avant tous les tems. C'est de-là donc, dit saint Paul, que vient toute paternité dans le ciel & dans la terre. C'est de-là, que nous est donnée, à nous qui croions au Fils unique, la puissance d'être enfans de Dieu à son image, en naissant non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu, qui par sa bonté & par la grace de son adoption, a daigné nous associer à son Fils unique.

Prov. VIII. 22.

Gen. IV. 1.

Prov. VIII. 22 ;
23, 24, 25.

Ephes. III. 15.

Joan. I. 12, 13.

NEUVIÈME ÉLÉVATION.

*La béatitude de l'Ame , Image de celle de Dieu
 heureux dans la Trinité de ses Personnes.*

Quand Dieu m'a fait à son image & ressemblance , il m'a fait pour être heureux comme lui , autant qu'il peut convenir à une créature ; & c'est pourquoi il me fait trouver en moi ces trois choses , moi-même qui suis fait pour être heureux , l'idée de mon bonheur , & l'amour ou le desir du même bonheur. Trois choses que je trouve inséparables en moi-même , puisque je ne suis jamais , sans être une chose qui est faite pour être heureuse ; & par conséquent qui porte en soi-même , & l'idée de son bonheur , & le desir d'en jouir provenant nécessairement de cette idée.

Qu'on me demande , laquelle de ces trois choses je voudrois perdre plutôt que l'autre , je ne sçaurai que répondre. Car premièrement , je ne veux point perdre mon Être : je veux , pour ainsi parler , encore moins perdre mon bonheur , puisque sans bonheur il vaudroit mieux pour moi que je ne fusse pas , conformément à cette parole du Sauveur sur son malheureux disciple : *Il vaudroit mieux à cet homme de n'avoir jamais été.* Je ne veux donc non plus perdre mon bonheur que mon Être , ni non plus perdre l'idée & l'amour de mon bonheur que mon bonheur , puisqu'il n'y a point de bonheur sans cette idée & cet amour.

S'il y a quelque chose en moi qui ait toujours été avec moi-même , c'est cette idée , & cet amour de mon bonheur ; car je ne puis jamais avoir été sans fuir ce qui me nuisoit , & desirer ce qui m'étoit convenable ; ce qui ne peut provenir que du desir d'être heureux , & de la crainte de ne l'être pas. Ce sentiment commence à paroître dès l'enfance , & comme on l'apporte en venant au monde , on doit l'avoir eu , quoique plus obscurément & plus sourdement , jusques dans le sein de la mere.

Voilà donc une idée qui naît en nous , avec nous , & un sentiment qui nous vient avec cette idée : & tout cela est en nous avant tout raisonnement & toute réflexion.

Quand la raison commence à poindre , elle ne fait autre chose que de chercher les moiens bons ou mauvais de nous rendre heureux : ce qui montre que cette idée & cet amour du bonheur est dans le fond de notre raison.

D'une certaine façon , cette idée qui nous fait connoître notre bonheur , & ce sentiment qui nous le fait aimer , font de tout tems notre seule idée & notre seul sentiment. Pour le sentiment , il est clair , puisque tous nos autres sentimens se rapportent à celui-là : & pour l'idée du bonheur , il n'est pas moins clair que c'en est une suite , puisque ce n'est que pour remplir celle-là , que nous nous rendons attentifs à toutes les autres. Supposons donc que Dieu qu'il nous donne tout , & peut aussi nous ôter ce qui lui plaît , nous ôte tout , excepté notre Etre , l'idée de notre bonheur , & le desir qui nous presse de le rechercher : nous serons quelque chose de fort simple , mais dans notre simplicité nous aurons trois choses qui ne diviseront point notre unité simple , mais plutôt qui concoureront toutes trois à sa perfection.

Alors serons-nous heureux ? Hélas point du tout ! Nous désirerons seulement de l'être , & par conséquent nous ne le serons pas , puisque le bonheur ne peut consister avec le besoin , dont le desir est la preuve.

Que faut-il donc ajouter à tout cela pour nous rendre heureux ? Il faut ajouter à l'idée confuse que j'ai du bonheur , la connoissance distincte de l'objet où il consiste : & en même tems changer le desir confus du bonheur en la possession actuelle de ce qui le fait.

Mais où peut consister mon bonheur que dans la chose la plus parfaite que je connoîtrai , si je la puis posséder ? Ce que je connois le plus parfait , c'est Dieu sans doute : puisque même je ne puis trouver en moi-même d'autre idée de perfection , que celle de Dieu. Il reste à sçavoir , si je le puis posséder ; mais qu'est-ce que le posséder , si ce n'est le connoître ? Se possède-t-il autrement lui-même , qu'en connoissant sa perfection ? je suis donc capable de le posséder , puisque je suis capable de le connoître , pourvu qu'en le connoissant je me porte aussi à l'aimer : puisque le connoître sans l'aimer , c'est le méconnoître en effet.

Après cette heureuse addition qui s'est faite à la connoissance & à l'idée que j'avois de mon bonheur , serois-je heu-

reux? Point du tout. Mais quoi? Je connois & j'aime Dieu, & cela même, avons-nous dit, c'est le posséder; & c'est posséder ce que je connois de meilleur, & nous avons dit que cela c'est être heureux: je le suis donc? Cependant si j'étois heureux, je n'aurois rien à desirer: puis-je dire que je n'ai rien à desirer? Loin de nous cet aveuglement: je ne suis donc pas heureux.

Il faut donc encore chercher en moi-même ce qui me manque. Je connois Dieu, je l'avoue, mais très-imparfaitement: ce qui fait que mon amour pour lui est trop foible, & de-là aussi me vient la foiblesse de desirer tant de choses bonnes ou mauvaises. J'ai donc à desirer, de connoître Dieu plus parfaitement que je ne fais: *De le connoître*, comme dit saint Paul, *ainsi que j'en suis connu*: de le connoître à nud, à découvert, en un mot de le voir *face à face*, sans ombre, sans voile, sans obscurité. Que Dieu m'ajoute cela, qu'il me dise comme à Moïse: *Je te montrerai tous bien*: alors je dirai avec saint Philippe, *Maître cela nous suffit*. Mais cela n'est pas de cette vie: quand ce bonheur nous arrivera, nous n'aurons rien à desirer pour la connoissance. Mais pour l'amour que sera-ce? Quand nous verrons Dieu *face à face*, pourrons-nous faire quelque chose de plus que l'aimer? Non sans doute: & saint Paul a dit que *l'amour demeure éternellement sans jamais se perdre*. Qu'aura donc de plus notre amour dans cette éternelle & bienheureuse occupation, sinon qu'il sera parfait venant d'une parfaite connoissance? Et il ne pourra plus changer comme il peut changer en cette vie: & il absorbera toutes nos volontés dans une seule, qui sera celle d'aimer Dieu: *Il n'y aura plus de gémissemens: & nos larmes seront essuyées pour jamais*: & nos desirs s'en iront avec nos besoins. Alors donc nous serons réduits à la parfaite unité & simplicité: mais dans cette simplicité nous porterons la parfaite image de la Trinité; puisque Dieu uni au fond de notre Être, & se manifestant lui-même, produira en nous la vision bienheureuse qui sera en un sens Dieu même, lui seul en étant l'objet comme la cause: & par cette vision bienheureuse il produira un éternel & insatiable amour qui ne fera encore autre chose en un certain sens que Dieu même vu & possédé: & *Dieu fera tout en tous*, & il sera tout en nous-mêmes: un seul Dieu uni à notre fond se produisant en nous

I. Cor. XIII. 12.

II. Cor. III. 18.

Exod. XXXIII.

19.
Joan. XIV. 8.

I. Cor. XIII. 8.

Apoc. VII. 17.

I. Cor. XV. 28.

ÉVÊQUE DE MEAUX. 41

nous par la vision , & se consommant en un avec nous par un éternel & parfait amour.

Alors s'accomplira notre parfaite unité en nous-mêmes , & avec tout ce que possédera Dieu avec nous : & ce qui nous fera tous parfaitement un, c'est que nous serons, & nous verrons, & nous aimerons ; & tout cela fera , en nous tous , une seule & même vie. Et alors s'accomplira ce que dit le Sauveur : *Comme vous mon Pere êtes en moi & moi en vous , ainsi ils seront un en nous* , en eux-mêmes , & un avec tous les membres du corps de l'Eglise qu'ils composent.

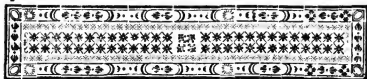
Formons donc en nous la Trinité sainte , unis à Dieu ; connoissans Dieu , aimans Dieu : & comme notre connoissance , qui à présent est imparfaite & obscure , s'en ira : & que l'amour est en nous la seule chose qui ne s'en ira jamais & ne se perdra point : Aimons , aimons , aimons : faisons sans fin ce que nous ferons sans fin ; faisons sans fin dans le tems , ce que nous ferons sans fin dans l'éternité. O que le tems est incommode ! Que de besoins accablans le tems nous apporte ! Qui pourroit souffrir les distractions , les interruptions , les tristes nécessités du sommeil , de la nourriture , des autres besoins ? Mais celles des tentations , des mauvais desirs , qui n'en seroit honteux autant qu'affligé ? *Malheureux homme que je suis , qui me délivrera de ce corps de mort ?* O Dieu que le tems est long , qu'il est pesant , qu'il est assommant ? O Dieu éternel , tirez-moi du tems , fixez-moi dans votre éternité ! En attendant , faites-moi prier sans cesse , & passer les jours & les nuits dans la contemplation de votre Loi , de vos vérités , de vous - même qui êtes toute vérité & tout bien. Amen , Amen.

ELEVATIONS
SUR
LES MYSTERES.

Joan. XVII. 21.

Rom. VII. 24.





TROISIÈME SEMAINE.

Elévations sur la Création de l'Univers.

ELÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

*Dieu n'en est pas plus grand, ni plus heureux,
pour avoir créé l'Univers.*

- R**ECUEILLI en moi-même, ne voyant en moi que péché, imperfection & néant; je vois en même-tems au-dessus de moi une nature heureuse & parfaite: & je lui dis en moi-même avec le Psalmiste: *Vous êtes mon Dieu, vous n'avez pas besoin de mes biens: vous n'avez besoin d'aucuns biens. Que me sert, dites-vous par votre Prophète, la multitude de vos victimes? Tout est à moi, mais je n'ai pas besoin de tout ce qui est à moi: il me suffit d'être & je trouve en moi toutes choses. Je n'ai pas besoin de vos louanges: les louanges que vous me donnez vous rendent heureux, mais ne me le rendent pas, & je n'en ai pas besoin: Mes œuvres me louent. Mais encore n'ai-je pas besoin de la louange que me donnent mes œuvres: tout me loue imparfaitement, & nulle louange n'est digne de moi, que celle que je me donne moi-même en jouissant de moi-même & de ma perfection.*
- Pf. XV. 2.* *Je suis celui qui suis. C'est assez que je sois: tout le reste m'est inutile. Oui, Seigneur, tout le reste vous est inutile, & ne peut faire aucune partie de votre grandeur: vous n'êtes pas plus grand avec tout le monde, avec mille millions de mondes, que vous l'êtes seul. Quand vous avez fait le monde, c'est par bonté & non par besoin. Il vous convient de*
- If. I. 4.*
- Psal. XVIII. 1.*
- Ezod. III. 14.*

pouvoir créer tout ce qui vous plaît : car il est de la perfection de votre Être, & de l'efficacité de votre volonté, non seulement que vous soiez, mais que tout ce que vous voulez, soit : qu'il soit, dès que vous le voulez, autant que vous le voulez, quand vous le voulez. Et quand vous le voulez, vous ne commencez pas à le vouloir : de toute éternité vous voulez ce que vous voulez, sans jamais changer : rien ne commence en vous, & tout commence hors de vous par votre ordre éternel. Vous manque-t-il quelque chose, parce que vous ne faites pas tant de choses que vous pouvez faire ? Tout cet Univers que vous avez fait, n'est qu'une petite partie de ce que vous pouviez faire, & après tout n'est rien devant vous. Si vous n'aviez rien fait, l'Être manqueroit aux choses que vous n'auriez pas voulu faire : mais rien ne vous manqueroit, parce qu'indépendamment de toutes choses, vous êtes celui qui est, & qui est tout ce qu'il faut être pour être heureux & parfait.

O Père éternellement & indépendamment de toute autre chose ! Votre Fils & votre Esprit saint sont avec vous : vous n'avez pas besoin de société, en voilà une en vous-même éternelle & inséparable de vous. Content de cette infinie & éternelle communication de votre parfaite & bienheureuse essence, à ces deux personnes qui vous sont égales, qui ne sont point votre ouvrage, mais vos coopérateurs, ou pour mieux dire avec vous un seul & même créateur de tous vos ouvrages ; qui sont comme vous, non par votre commandement ou par un effet de votre Toute-Puissance, mais par la seule perfection & plénitude de votre Être. Toute autre communication est incapable de rien ajouter à votre grandeur, à votre perfection, à votre félicité.

SECONDE ÉLÉVATION.

Avant la Création, rien n'étoit que Dieu.

Puisque j'ai commencé, je continuerai de parler à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière & cendre. Et de quoi vous parlerai-je, Seigneur ? Par où puis-je mieux commencer à vous parler que par où vous avez vous-même com-
 Gen. XVIII. 27.
 F ij.

mené à parler aux hommes ? J'ouvre votre écriture, & j'y trouve d'abord : *Au commencement Dieu a créé le Ciel & la Terre.* Je ne trouve point que Dieu qui a créé toutes choses, ait eu besoin, comme un ouvrier vulgaire, de trouver une matière préparée sur laquelle il travaillât, & de laquelle il fit son ouvrage. Mais n'ayant besoin pour agir que de lui-même, & de sa propre puissance, il a fait tout son ouvrage. Il n'est point un simple faiseur de formes & de figures dans une matière préexistente ; il a fait & la matière & la forme, c'est-à-dire, son ouvrage dans son tout. Autrement son ouvrage ne lui doit pas tout, & dans son fond il est indépendamment de son Ouvrier ; mais il n'en est pas ainsi d'un Ouvrier aussi parfait que Dieu. Lui qui est la forme des formes, & l'acte des actes, il a fait tout ce qui est, selon ce qu'il est, & autant qu'il est ; c'est-à-dire, que comme il a fait la forme, il a fait aussi ce qui étoit capable d'être formé, parce que cela même, c'est quelque chose qui ne pouvant avoir de soi-même d'être formé, ne peut non plus avoir de soi-même d'être formable.

C'est pourquoi je lis ainsi dans votre écriture toujours vé-
Gen. I. 1, 2. ritable : *Au commencement Dieu a créé le Ciel & la terre. Et la terre étoit inutile, informe, vuide, invisible, confuse : & les ténèbres couvroient la face de l'abyme, qui étoit la mer. Et l'Esprit de Dieu, le saint Esprit en figure, selon la première signification de la lettre, un vent, un air, que Dieu agitoit, étoit porté sur les eaux : ou, posoit sur elles.* Voilà cette matière confuse, sans ordre, sans arrangement, sans forme distincte. Voilà ce cahos, cette confusion, dont la tradition s'est conservée dans le genre humain, & se voit encore dans les Poètes les plus anciens. Car c'est ce que veulent dire ces ténèbres, cet abyme immense dont la terre étoit couverte, ce mélange confus de toutes choses, cette informité, si l'on peut parler de cette sorte, de la terre vuide & stérile. Mais en même tems, tout cela n'est pas sans commencement, tout cela est créé de Dieu : *Au commencement Dieu a créé le Ciel & la terre.* Cet esprit, cet air ténébreux qui se portoit sur les eaux, venoit de Dieu ; & n'étoit fait, ni agité que de sa main. En un mot toute cette masse, quoiqu'informe, étoit néanmoins sa créature ; le commencement & l'ébauche, mais toujours de la même main de son grand ouvrage.

O Dieu, quelle a été l'ignorance des Sages du monde ;

qu'on a appelé Philosophes? D'avoir cru que Vous, parfait Architecte, & absolu formateur de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matiere qui vous étoit coéternelle: informe néanmoins, & qui attendoit de vous sa perfection. Aveugles! Qui n'entendoient pas, que d'être capable de formes, c'est déjà quelque forme; c'est quelque perfection, que d'être capable de perfection: & si la matiere avoit d'elle-même ce commencement de perfection & de forme, elle en pourroit aussi-tôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement.

*Aveugles, conducteurs d'aveugles qui tombez dans le précipice, & y jettez ceux qui vous suivent! Dites-moi, qui a assujetti à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ce qui est de soi aussi-bien que Dieu, ce qui est indépendamment de Dieu même? Par où a-t-il trouvé prise sur ce qui lui est étranger & indépendant de sa puissance: & par quel art ou par quel pouvoir se l'est-il soumis? Comment s'y prendra-t-il pour le mouvoir? Ou s'il se meut de lui-même, quoiqu'encore confusément & irrégulièrement, comme on veut se l'imaginer dans ce cahos; comment donnera la regle à ces mouvemens, celui qui ne donne pas la force mouvante? Cette nature indomtable échaperoit à ses mains; & ne s'y prêtant jamais toute entiere, elle ne pourroit être formée toute entiere selon l'art & la puissance de son ouvrier. Mais qu'est-ce après tout que cette matiere si parfaite, qu'elle ait d'elle-même ce fond de son Etre, & si imparfaite, qu'elle attende sa perfection d'un autre? Son ornement, & sa perfection ne sera que son accident, puisqu'elle est éternellement informe. Dieu aura fait l'accident, & n'aura pas fait la substance? Dieu aura fait l'arrangement des lettres qui composent les mots, & n'aura pas fait dans les lettres la capacité d'être arrangées; O cahos & confusion dans les esprits, plus encore que dans cette matiere, & ces mouvemens qu'on imagine éternellement irréguliers & confus! Ce cahos, cette erreur, cet aveuglement étoit pourtant dans tous les esprits, & il n'a été dissipé que par ces paroles: *Au commencement Dieu a créé le ciel & la terre: & par celles-ci: Dieu a vu toutes les choses qu'il avoit faites, & elles étoient très-bonnes: parce que lui seul en avoit fait toute la bonté: toute la bonté, encore un coup, & non seulement la perfection & la fin, mais encore le commencement.**

Manh. XV. 14.

Gen. I. 1, 31.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

Dieu n'a eu besoin de trouver , ni un lieu pour placer le monde , ni un tems pour y assigner le commencement de toutes choses.

FOIBLE & imbécille que je suis , qui ne vois que des artisans mortels dont les ouvrages sont soumis au tems , & qui désignent par certains momens le commencement & la fin de leur travail , qui aussi ont besoin d'être en quelque lieu pour agir , & de trouver une place pour y fabriquer & y poser leur ouvrage ! Je veux imaginer la même chose , ou quelque chose de semblable , dans ce tout-puissant Ouvrier qui a fait le ciel & la terre : sans songer que s'il a tout fait , il a fait le tems & le lieu , & que ces deux choses , que tout autre Ouvrier que lui doit trouver faites , sont elles-mêmes partie de son ouvrage.

Cependant je veux m'imaginer , il y a six ou sept mille ans , & avant que le monde fût , comme une succession infinie de révolutions & de momens entrefuivis , dont le Créateur en ait choisi un pour y fixer le commencement du monde : & je ne veux pas comprendre , que Dieu qui fait tout , ne trouve rien de fait dans son ouvrage avant qu'il agisse. Qu'ainsi avant le commencement du monde il n'y avoit rien du tout que Dieu seul ; & que dans le rien il n'y a ni succession , ni durée , ni rien qui soit , ni rien qui demeure , ni rien qui passe : parce que le rien est toujours rien , & qu'il n'y a rien hors de Dieu , que ce que Dieu fait.

Elevez donc ma pensée au-dessus de toute image des sens & de la coutume , pour me faire entendre dans votre éternelle vérité que vous qui êtes celui qui est , êtes toujours le même sans succession ni changement , & que vous faites le changement & la succession par tout où elle est. Vous faites par conséquent tous les mouvemens , & toutes les circulations dont le temps peut être la mesure. Vous voyez dans votre éternelle intelligence toutes les circulations différentes que vous pouvez faire ; & les nommant , pour ainsi dire ,

toutes par leur nom, vous avez choisi celles qu'il vous a plu, pour les faire aller les unes après les autres. Ainsi la première révolution que vous avez faite du cours du Soleil, a été la première année; & le premier mouvement que vous avez fait dans la matière, a été le premier jour. Le tems a commencé selon ce qu'il vous a plu, & vous en avez fait le commencement tel qu'il vous a plu; comme vous en avez fait la suite & la succession, que vous ne cessez de développer du centre immuable de votre éternité.

Vous avez fait le lieu de la même sorte que vous avez fait le tems. Pour vous, ô Dieu de gloire & de majesté! Vous n'avez besoin d'aucun lieu: vous habitez en vous-même tout entier, sans autre étendue que celle de vos connoissances, vous sçavez tout; ou celle de votre puissance, vous pouvez tout: ou celle de votre Etre, de toute éternité vous êtes tout. Vous êtes tout ce qui est nécessairement; & ce qui peut ne pas être, & qui n'est pas éternellement comme vous, n'ajoute rien à la perfection & à la plénitude de l'Etre que vous possédez seul. Qu'ajouteroit à votre science, à votre puissance, à votre grandeur, quelque espece d'étendue locale que ce soit? Rien du tout. Vous êtes dans vos ouvrages par votre vertu, qui les forme & qui les soutient; & votre vertu c'est vous-même, c'est votre substance. Quand vous cesseriez d'agir, vous n'en seriez pas moins tout ce que vous êtes, sans avoir le soin ni de vous étendre, ni d'être dans vos créatures, ni dans quelque lieu ou espace que ce soit. Car le lieu ou l'espace est une étendue; & un espace ou étendue des proportions, des distances, des égalités, ne sont pas un rien, & si on veut que vous trouviez toutes faites ces distances, ces étendues, ces proportions, sans les avoir faites vous-même, on retombe dans l'erreur de ceux qui mettent quelque chose hors de vous qui vous soit nécessairement coéternel, & ne soit pas votre ouvrage.

O Dieu! dissipez ces fautes idées de l'esprit de vos serviteurs. Faites leur entendre que sans avoir besoin d'être nulle part, ou de vous faire une demeure, vous vous étiez tout à vous-même; & l'orsqu'il vous a plu, sans aucune nécessité, de faire le monde, vous avez fait avec le monde, & le tems & le lieu, toute étendue, toute succession, toute distance; & enfin que de toute éternité, & avant le commen-

cement il n'y avoit rien du tout que vous seul; vous seul encore une fois, vous seul n'ayant besoin que de vous-même. Tout le reste n'étoit pas; il n'y avoit ni tems, ni lieu, puisque le tems & le lieu sont quelque chose, il n'y avoit qu'une pure possibilité de la créature que vous vouliez faire; & cette possibilité ne subsistoit que dans votre Toute-puissance.

Vous êtes donc éternellement: & parce que vous êtes parfait, vous pouvez tout ce que vous voulez, & parce que vous pouvez tout ce que vous voulez, tout vous est possible; & il n'est possible radicalement & originairement, que parce que vous le pouvez.

Je vous adore, ô celui qui pouvez tout! Et je me soumetts à votre toute-puissance, pour ne vouloir éternellement que ce que vous voulez de moi, & ne me réserver de puissance que pour l'accomplir.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

Efficace & liberté du Commandement divin.

Gen. I. 3.

Dieu dit: *Que la lumière soit: & la lumière fut.* Le Roi dit: Qu'on marche, & l'armée marche; qu'on fasse telle évolution: & elle se fait; toute une armée se remue au seul commandement d'un Prince, c'est-à-dire, à un seul petit mouvement de ses levres. C'est parmi les choses humaines, l'image la plus excellente de la puissance de Dieu; mais au fond, que cette image est défectueuse! Dieu n'a point de levres à remuer; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer quelque son; Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même, & tout ce qu'il veut éternellement, s'accomplit comme il l'a voulu, & au tems qu'il a marqué.

Gen. I. 3, 6, 9, 14.
20.

Il dit donc: *Que la lumière soit: & elle fut. Qu'il y ait un firmament, & il y en eut un: Que les eaux s'assemblent, & elles furent assemblées: Qu'il s'allume deux grands luminaires, & ils s'allumerent: qu'il sorte des animaux, & il en sortit, & ainsi du reste. Il a dit: & les choses ont été faites: il a commandé & elles ont été créées. Rien ne résiste à sa voix. & l'ombre ne fuit*

Psal. XXXII. 9.

Judith. XVI. 17.

pas plus vite le corps, que tout fuit au commandement du Tout-Puissant.

Mais

Mais les corps jettent leur ombre nécessairement ; le Soleil envoie de même ses rayons ; les eaux bouillonnent d'une source comme d'elles-mêmes , sans que la source les puisse retenir ; la chaleur , pour ainsi parler , force le feu à la produire ; car tout cela est soumis à une loi & à une cause qui les domine. Mais vous , ô Loi suprême ; ô cause des causes ! Supérieur à vos ouvrages , maître de vos actions , vous n'agissez hors de vous qu'autant qu'il vous plaît. Tout est également rien devant vos yeux ; vous ne devez rien à personne ; vous n'avez besoin de personne ; vous ne produisez nécessairement que ce qui vous est égal , vous produisez tout le reste par pure bonté , par un commandement libre ; non de cette liberté changeante & irrésolue qui est le partage de vos créatures ; mais par une éternelle supériorité que vous exercez sur les ouvrages qui ne vous font ni plus grand , ni plus heureux ; & dont aucun , ni tout ensemble , n'ont droit à l'Être que vous leur donnez.

Ainsi , mon Dieu , je vous dois tout. Je devrois moins à votre bonté , si vous me deviez quelque chose : si votre libéralité étoit nécessaire. Je veux vous devoir tout , je veux être à vous de la manière la plus absolue & la plus entière ; car c'est celle qui convient mieux à votre suprême perfection , à votre domination absolue. Je consacre à votre empire libre & souverain tout ce que vous m'avez donné de liberté.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

Les six Jours.

LE dessein de Dieu dans la création & dans la description *Gen. I.*
 que son Saint-Esprit en a dictée à Moïse , est de se faire connoître d'abord comme le Tout-puissant & très-libre Créateur de toutes choses , qui sans être astreint à une autre loi , qu'à celle de sa volonté , avoit tout fait sans besoin & sans contrainte , par sa seule & pure bonté. C'est donc pourquoi lui qui pouvoit tout ; qui pouvoit , par un seul decret de sa volonté , créer & arranger toutes choses ; & par un seul trait de sa main , pour ainsi parler , mettre l'ébauche & le fini dans

Tome X.

G

son tableau, & tout ensemble le tracer, le dessiner & le parfaire; il a voulu néanmoins suspendre avec ordre l'efficace de son action, & faire en six jours ce qu'il pouvoit faire en un instant.

Mais la création du ciel & de la terre, & de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé les six jours qui ne commencent qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire & marquer l'ébauche de son ouvrage, avant que d'en montrer la perfection, & après avoir fait d'abord comme le fonds du monde, il en a voulu faire l'ornement avec six différens progrès qu'il a voulu appeler six jours. Et il faisoit ces six jours l'un après l'autre, comme il faisoit toutes choses; pour faire voir qu'il donne aux choses l'être, la forme, la perfection, comme il lui plaît, autant qu'il lui plaît, avec une entière & parfaite liberté.

Ainsi, il a fait la lumière, avant que de faire les grands luminaires où il a voulu la ramasser; & il a fait la distinction des jours, avant que d'avoir créé les astres dont il s'est servi pour les régler parfaitement; & le soir & le matin ont été distingués, avant que leur distinction & la division parfaite du jour & de la nuit fût bien marquée; & les arbres, & les arbustes, & les herbes ont germé sur la terre par ordre de Dieu, avant qu'il eût fait le soleil qui devoit être le père de toutes les plantes, & il a détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles, pour montrer que naturellement tout ne tient qu'à lui seul, & ne dépend que de sa seule volonté. Et il ne se contente pas d'approuver tout son ouvrage, après l'avoir achevé, en disant *qu'il étoit très-beau & très-bon*: mais il distingue chaque ouvrage en particulier, en remarquant que chacun est beau & bon en soi-même; il nous montre donc que chaque chose est bonne en particulier, & que l'assemblage en est très-bon. Car c'est ainsi qu'il distingue la beauté du tout d'avec celle des êtres particuliers; pour nous faire entendre que si toutes choses sont bonnes en elles-mêmes, elles reçoivent une beauté & bonté nouvelle, par leur ordre, par leur assemblage, par leur parfait assortissement, & ajustement les unes avec les autres, & par le secours admirable qu'elles s'entredonnent.

Ainsi, la création de l'univers, comme Dieu l'a voulu fai-

re, & comme il en a inspiré le récit à Moïse, le plus excellent, & le premier de ses Prophètes, nous donne les vraies idées de sa puissance, & nous fait voir que s'il a astreint la nature à certaines loix, il ne s'y astreint lui-même, qu'autant qu'il lui plaît : se réservant le pouvoir suprême de détacher les effets qu'il voudra, des causes qu'il leur a données dans l'ordre commun ; & de produire ces ouvrages extraordinaires que nous appellons miracles, selon qu'il plaira à sa Sagesse éternelle de les dispenser.

SIXIÈME ÉLEVATION.

Actes de Foi & d'Amour sur toutes ces choses.

Vous êtes tout-puissant, ô Dieu de gloire ! j'adroe votre immense & volontaire libéralité. Je passe tous les siècles, & toutes les évolutions & révolutions de la nature : je vous regarde comme vous étiez avant tout commencement & de toute éternité ; c'est-à-dire, que je vous regarde comme vous êtes : car vous êtes ce que vous étiez ; la créature a changé, mais vous, Seigneur, vous êtes toujours ce que vous êtes. Je laisse donc toute créature, & je vous regarde comme étant seul, avant tous les siècles. O la belle & riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre étoit pauvre sous les eaux, & qu'elle étoit vuide dans sa sécheresse, avant que vous en eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits & de vertus différentes ; avant la naissance des forêts ; avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes & de fleurs ; & avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux ! Que la mer étoit pauvre dans la vaste amplitude de son sein, avant qu'elle eut été faite la retraite de tant de poissons ! Et qu'y avoit-il de moins animé & de plus vuide que l'air, avant que vous y eussiez répandu tant de volatiles ? Mais combien le ciel même étoit-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles, & que vous y eussiez allumé le soleil pour présider au jour, & la lune pour présider à la nuit ! Que toute la masse de l'Univers étoit informe, & que le cahos en étoit affreux & pauvre, lorsque la lumière lui manquoit ! Avant tout cela, que le néant étoit pauvre, puisque ce n'étoit qu'un pur néant !

Mais vous, Seigneur, qui étiez, & qui portiez tout en votre puissance: *Vous n'avez fait qu'ouvrir votre main, & vous avez rempli de bénédiction le ciel & la terre.*

O Dieu, que mon ame est pauvre! C'est un vrai néant d'où vous tirez peu à peu le bien que vous voulez y répandre; ce n'est qu'un cahos, avant que vous ayez commencé à en débrouiller toutes les pensées. Quand vous commencez par la foi à y faire poindre la lumière, qu'elle est encore imparfaite, jusqu'à ce que vous l'ayez formée par la charité; & que vous qui êtes le vrai soleil de justice, aussi ardent que lumineux, vous m'avez embrasé de votre amour! O Dieu! Soiez loué à jamais par vos propres œuvres. Ce n'est pas assez de m'avoir illuminé une fois; sans votre secours je retombe dans mes premières ténèbres: car le soleil même est toujours nécessaire à l'air qu'il éclaire afin qu'il demeure éclairé. Combien plus ai-je besoin que vous ne cessiez de m'illuminer?

SEPTIÈME ÉLEVATION.

L'ordre des Ouvrages de Dieu.

Dieu a fait le fonds de son ouvrage, Dieu l'a orné, Dieu y a mis la dernière main; Dieu s'est reposé.

Quand il a fait le fonds de son ouvrage, c'est-à-dire, en confusion le ciel, & la terre, l'air, & les eaux: il n'est point dit qu'il ait parlé. Quand il a commencé à orner le monde, & à mettre l'ordre, la distinction & la beauté dans son ouvrage; c'est alors qu'il a fait paroître sa parole:

Gen. I. 3. Dieu a dit: Que la lumière soit; & la lumière fut. Et ainsi du reste.

La parole de Dieu, c'est sa Sagesse; & la sagesse commence à paroître avec l'ordre, la distinction & la beauté: la création du fonds appartenait plutôt à la puissance.

Et cette sagesse par où devoit-elle commencer, si ce n'étoit par la lumière, qui de toutes les natures corporelles, est la première qui porte son impression? La sagesse est la lumière des esprits; l'ignorance est comparée aux ténèbres. Sans la lumière tout est difforme, tout est confus; c'est elle qui la première embellit, & distingue les objets par l'éclat qu'elle y ré-

pard, & dont, pour ainsi dire, elle les peint & les dore. Paroissez donc lumière, la plus belle des créatures matérielles, & celle qui embellissez toutes les autres; & faites voir que votre auteur est tout lumière en lui-même: *Que la lumière est ce vêtement dont il se pare: Amictus lumine sicut vestimento.* Que la lumière qu'il habite est inaccessible en elle-même; mais qu'elle s'étend, quand il lui plaît, sur les natures intelligentes, & se tempère pour s'accommoder à de foibles yeux. Qu'il est beau & embellissant, qu'il est éclatant & éblouissant, lumineux, & par sa lumière obscur & impénétrable, connu & inconnu tout ensemble! Paroissez, encore une fois, belle lumière, & faites voir que la lumière de l'intelligence prévient & dirige tous les ouvrages de Dieu. Lumière éternelle, je vous adore; j'ouvre à vos rayons mes yeux aveugles; je les ouvre & les baisse tout ensemble, n'osant ni éloigner mes regards de vous de peur de tomber dans l'erreur & dans les ténèbres; ni aussi les arrêter trop sur cet éclat infini; de peur que scrutateur téméraire de la majesté, je ne sois ébloui par la gloire.

C'est à la faveur de votre lumière que je vois naître la lumière dans le monde; & que suivant vos ouvrages, j'en vois croître peu à peu la perfection; jusqu'à ce que vous y mettiez une fin heureuse & digne de vous, en créant, l'homme, le spectateur & l'admirateur de tous vos ouvrages & le seul qui peut profiter de tant de merveilles. Après cela que vous refait-il que le repos; pour montrer que votre ouvrage étoit parfait, & qu'il n'y avoit plus rien à y ajouter?

Beni soiez-vous, ô Seigneur! Dans le premier jour de lumière, où parut la création de la lumière; & tout ensemble le symbole du jour que vous deviez sanctifier dans le nouveau testament, qui est le Dimanche: où reluit tout ensemble, & la lumière corporelle dans cette parole: *que la lumière soit faite*, & la lumière spirituelle, dans la résurrection du Sauveur, & dans la descente du saint Esprit, qui a commencé à faire naître dans le monde la lumière de la Prédication apostolique.

Que ce soit donc là notre premier jour: que ce jour nous comble de joie: que ce soit pour nous un jour d'allégresse & de sanctification, où nous dirons avec David: *C'est ici le jour que le Seigneur a fait, rejouissons-nous, & tressailions d'aise en ce jour.* C'est le jour de la Trinité adorable: le Père y paroît par

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

*Psalm. CIII. 1.
I. Tim. VI. 16.*

Prov. XX. 27;

Gen. I. 3.

*Psalm. CXVII.
24.*

la création de la lumière; le Fils par sa résurrection, & le Saint-Esprit par sa descente sur ses Apôtres. O saint jour, ô jour heureux! puisse-tu être toujours le vrai Dimanche, le vrai jour du Seigneur, par notre fidelle observance, comme tu l'es par la sainteté de ton institution.

Voilà quel est notre premier jour. Mais n'oublions pas le sixième, où l'homme a été créé. Ne nous réjouissons-nous pas en ce jour de notre création? Elle nous est devenue bientôt malheureuse; & peut-être a-ce été celui de notre chute? du moins est-il bien certain que celui de notre chute l'a suivi de près. Mais admirons le mystère; le jour où le premier homme, le premier Adam a été créé, est le même où le nouvel homme, le nouvel Adam est mort sur la croix. C'est donc pour l'Eglise un jour de jeûne & de deuil dans toutes les générations suivantes: jour qui est suivi du triste repos de Jesus-Christ dans le sépulchre, & qui pourtant est plein de consolation par l'espérance de la résurrection future.

O homme! Vois dans ce sixième jour ta perte heureusement réparée par la mort de ton Sauveur. Renouvelle donc en ce jour la mémoire de ta création; & la figure admirable de la formation de l'Eglise, par celle d'Eve notre mere, & la mere de tous les vivans.

O Seigneur! donnez-moi la grace, en célébrant la mémoire des six jours de votre travail, de parvenir à celui de votre repos, dans un parfait acquiescement à vos volontés: & par ce repos de retourner à mon origine, en ressuscitant avec vous, & me revêtant de votre lumière, & de votre gloire.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

*L'assistance de la divine Sagesse dans la Création
de l'Univers.*

Prov. VIII. 22,
23, 24, &c.

IL n'y a ici qu'à lire ce bel endroit des proverbes, où la Sagesse incréée parle ainsi: *Le Seigneur m'a possédée, m'a engendrée au commencement de ses voies.* Je suis moi-même ce commencement, étant l'idée ouvrière de ce grand artisan, & le modele primitif de toute son architecture. Il m'a engen-

drée dès le commencement, & avant qu'il eût rien fait. Avant donc tous ces ouvrages j'étois, & j'étois par conséquent de toute éternité, puisqu'il n'y a que l'éternité avant tous les siècles. *De toute éternité, j'ai été ordonnée, selon la Vulgate : j'ai été le commandement & l'ordre même de Dieu qui ordonne tout : J'ai été fondée, disent les Septantes : j'ai été l'appui & le soutien de tous les Etres, & la parole par laquelle Dieu porte le monde. J'ai eu la primauté, la principauté, la souveraineté sur toutes choses selon l'original hebreux. J'ai été dès le commencement, & avant que la terre fût. Les abîmes n'étoient pas encore, & moi j'étois déjà conçue : déjà formée dans le sein de Dieu & toujours parfaite. Devant qu'il eût fondé les montagnes avec leur masse pesante : devant les collines & les côreaux j'étois enfantée. Il n'avoit point fait la terre ni les lieux habitables & inhabitables, selon les Septantes ; ni ce qui tient la terre en état, & ce qui l'empêche de se dissiper en poudre, selon l'Hébreu : selon la vulgate, les gonds & les soutiens de ce lourd & sec élément. J'étois avec lui, non pas seulement quand il formoit, mais encore quand il préparoit les cieux : quand il tenoit les eaux en étangs, & les formoit en cercle, avec son compas par la rondeur de la terre : quand il levoit les cieux : quand il affermissoit la source des eaux, pour couler éternellement & arroser la terre : quand il faisoit la loi à la mer : & la renfermoit dans ses bornes : Quand il affermissoit la terre sur ses fondemens, & la tenoit balancée par un contrepoids : j'étois en lui & avec lui, composant, nourrissant, réglant, & gouvernant toutes choses : me réjouissant tous les jours, & disant à chaque jour avec Dieu, que tout étoit bon, & me jouant en tout tems : me jouant dans l'Univers par la facilité, la variété, & l'agrément des ouvrages que je produisois : magnifique dans les grandes choses, industrieuse dans les petites ; & encore riche dans les petites, & inventrice dans les grandes. Et mes délices étoient de converser avec les enfans des hommes : formant l'homme, d'une manière plus familière & plus tendre, comme la suite le fera paroître : car l'homme mérite bien sa méditation particulière, que nous ferons dans les jours suivans.*

Cependant, admirons l'ouvrage de la Sagesse de Dieu assistante & coopérante avec sa puissance. Louons-le avec le Sage, & metrons en abrégé toutes ses louanges, en disant encore avec lui : *Le Seigneur a fondé la terre avec sa Sagesse : son* Prov. III. 19, 20.

Intelligence a établi les cieux : les abîmes sont sortis sous sa conduite ; & c'est par elle que la rosée s'épaissit en nuages.

Concluons : Dieu a orné & ordonné le monde par sa parole : c'est dans l'ornement & dans l'ordre , que l'opération de sa parole & de sa sagesse commence à paroître , lorsqu'il a mis la distinction , & la beauté dans l'Univers. Ce n'est pas que Dieu n'en ait fait le fonds ; comme l'ordre & l'ornement par sa Sagesse. Car , comme nous avons vu , si la sagesse seule , pouvoit ordonner & former le monde , elle seule pouvoit aussi le rendre capable d'ordre & de forme. On attribue donc principalement à la parole & à la sagesse , l'ordre & l'ornement de l'Univers : parce que c'est où son opération paroît plus distincte , & plus propre. Mais au reste , il faut dire avec saint

Joan. I. 1 , 3. Jean : Le Verbe étoit au commencement : par lui tout a été fait :

Gen. II. 1. & rien n'a été fait sans lui. Par lui donc ont été faits le ciel & la terre avec tout leur ornement. Tout l'ouvrage de Dieu est plein de sagesse : & la Sagesse nous en doit apprendre le bon usage.

Le premier bon usage qu'on en doit faire , c'est de louer Dieu par ses œuvres. Chantons-lui donc ici en action de grâces le cantique des trois enfans , & invitant tous les ouvrages de Dieu à le bénir , finissons en nous y invitant nous-mêmes , & en disant par-dessus tout : *O enfans des hommes , bénissez le Seigneur ! Qu'Israël bénisse le Seigneur : bénissez-le , vous qui êtes ses Ministres & ses Sacrificateurs : bénissez-le , Serviteurs du Seigneur : Ames des justes bénissez-le , bénissez-le , ô vous tous qui êtes saints & humbles de cœur ; louez-le & l'exaltez aux siècles des siècles. Amen.*

*Dan. III. 82, 83,
84, 85, 86, 87.*





QUATRIÈME SEMAINE.

*Elévations sur la création des Anges
& celle de l'Homme.*

PREMIERE ÉLÉVATION.

La Création de ces purs Esprits.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

DIEU, qui est un pur esprit, a voulu créer de purs esprits comme lui; qui comme lui vivent d'intelligence & d'amour; qui le connoissent & l'aiment, comme il se connoît & s'aime lui-même; qui comme lui soient bienheureux en connoissant & aimant ce premier Être, comme il est heureux en se connoissant & aimant lui-même; & qui par-là portent empreint dans leur fond un caractère divin, par lequel ils sont faits à son image & ressemblance.

Des créatures si parfaites sont tirées du néant comme les autres: & dès-là toutes parfaites qu'elles sont, elles sont peccables par leur nature. Celui-là seul par sa nature est impeccable, qui est de lui-même, & qui est parfait par son essence. Mais comme il est le seul parfait, tout est défectueux excepté lui: *Et il a trouvé de la dépravation même dans ses Anges.*

Job. IV. 18.

Ce n'est pourtant pas lui qui les a fait dépravés: à Dieu ne plaise. Il ne sort rien que de très-bon d'une main si bonne & si puissante: tous les esprits sont purs dans leur origine, toutes les natures intelligentes étoient saintes dans leur création: & Dieu y avoit tout ensemble formé la nature, & répandu la grace.

Tome X.

H

Il a tiré de ses trésors, des esprits d'une infinité de sortes. De ces trésors infinis sont sortis les Anges : de ces mêmes trésors infinis sont sorties les âmes raisonnables ; avec cette différence, que les Anges ne sont pas unis à un corps, c'est pourquoi ils sont appelés des esprits purs, au lieu que les âmes raisonnables sont créées pour animer un corps : & quoiqu'en elles-mêmes elles soient des esprits purs & incorporels, elles composent un tout qui est mêlé du corporel & du spirituel : & ce tout est l'homme.

O Dieu ! soyez loué à jamais dans la merveilleuse diversité de vos ouvrages. Vous qui êtes esprit, vous avez créé des esprits : & en faisant ce qu'il y a de plus parfait, vous n'avez pas dénié l'Être à ce qu'il y a de plus imparfait. Vous avez donc fait également, & les esprits & les corps : & comme vous avez fait des esprits séparés des corps, & des corps qui n'ont aucun esprit ; vous avez aussi voulu faire des esprits qui eussent des corps : & c'est ce qui a donné lieu à la création de la race humaine.

Qui doute que vous ne puissiez & séparer & unir tout ce qui vous plaît ? Qui doute que vous ne puissiez faire des esprits sans corps ? A-t-on besoin d'un corps, pour entendre, & pour aimer, & pour être heureux ? Vous qui êtes un esprit si pur, n'êtes-vous pas immatériel & incorporel ? L'intelligence & l'amour, n'est-ce pas des opérations spirituelles & immatérielles, qu'on peut exercer sans être uni à un corps ? Qui doute donc que vous ne puissiez créer des intelligences de cette sorte ? & vous nous avez révélé que vous en avez créé de telles.

Vous nous avez révélé que ces pures créatures *sont innombrables*. Un de vos prophètes éclairé de votre lumière, & comme transporté en esprit parmi vos Anges, en a vu un *millier de milliers qui exécutoient vos ordres : & dix mille fois cent mille qui demeuroient en votre présence* : sans y faire autre chose que vous adorer, & admirer vos grandeurs. Il ne faut pas croire, qu'en parlant ainsi, il ait entrepris de les compter. Cette prodigieuse multiplication qu'il en a faite par les plus grands nombres, nous signifie seulement qu'ils sont innombrables & que l'esprit humain se perd dans cette immense multitude. Comptez, si vous pouvez, ou le sable de la mer, ou les étoiles du Ciel ; tant celles qu'on voit, que

celles qu'on ne voit pas : & croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des Anges. Il ne coute rien à Dieu de multiplier les choses les plus excellentes : & ce qu'il a de plus beau, c'est pour ainsi dire, ce qu'il prodigue le plus.

O mon Dieu ! je vous adorerais devant vos saints Anges : je chanterais vos merveilles en leur présence & je m'unirais en foi & en vérité à cette immense multitude des habitans de votre saint temple, de vos adorateurs perpétuels, dans le sanctuaire de votre gloire.

O Dieu ? qui avez daigné nous révéler que vous les avez faits en si grand nombre, vous avez bien voulu nous apprendre encore que vous les avez distribués en neuf chœurs ; & votre Ecriture qui ne ment jamais, & ne dit rien d'inutile, a nommé des Anges, des Archanges, des Vertus, des Dominations, des Principautés, des Puissances, des Trônes, des Chérubins, des Séraphins. Qui entreprendra d'expliquer ces noms augustes, ou de dire les propriétés & les excellences de ces belles créatures ? Trop content d'oser les nommer avec votre Ecriture toujours véritable, je n'ose me jeter dans cette haute contemplation de leurs perfections : & tout ce que j'aperçois, c'est que parmi ces bienheureux Esprits, les Séraphins qui sont les plus sublimes, & que vous mettez à la tête de tous les célestes escadrons les plus près de vous, n'osent pourtant lever les yeux jusqu'à votre face. Votre Prophète qui leur a donné six ailes, pour signifier la hauteur de leurs pensées, leur en donne deux pour les mettre devant votre face : deux pour les mettre devant vos pieds. Tout est également grand en votre nature, & ce qu'on appelle la face, & ce qu'on appelle les pieds ; il n'y a rien en vous qui ne soit incompréhensible. Les esprits les plus épurés ne peuvent soutenir la splendeur de votre visage : s'il y a quelque endroit en vous par où vous sembliez vous rapprocher d'eux davantage, & qu'on puisse par cette raison appeler vos pieds, ils le couvrent encore de leurs ailes & n'osent le garder. De six ailes, ils en emploient quatre à se cacher à eux-mêmes votre impénétrable & inaccessible lumière, & à adorer l'incompréhensibilité de votre Etre, & il ne leur reste que deux ailes pour voltiger, si on l'ose dire, autour de vous, sans pouvoir jamais entrer dans vos profondeurs, ni sonder cet abyme immense de perfection, devant lequel ils battent à peine des

Hij

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Pf. CXXXVII.
1, 2.

Pf. XC. 4. CIII.

4. Manh. XVIII.

10.
I. Theff. IV. 15.
Eph. I. 21.
Coloss. I. 16.
Isai. VI. 2.
XXXVII. 16.

If. VI. 2.

Ibid.

ailes tremblantes, & ne peuvent presque se soutenir devant vous.

O Dieu, je vous adore avec eux ! Et n'osant mêler mes lèvres impures avec ces bouches immortelles qui font retentir vos louanges dans tout le Ciel ; j'attens qu'un de ces célestes Esprits me vienne toucher du feu des charbons qui brûlent devant votre Autel. Quelle grandeur me montrez-vous dans ces esprits purifiants ! Et vous me montrez cependant que ces esprits qui me purifient, sont si petits devant vous.

SECONDE ÉLEVATION.

La Chute des Anges.

Job. XV. 15.

Ibid. IV. 18.

II. Pt. II. 4.

Joan. VIII. 44.

Is. XIV. 12.

Ezech. XXVIII.
12, 13, 14, 15.

TOut peut changer excepté Dieu. Rien n'est immuable (par soi-même) parmi ses Saints, & les cieux ne sont pas purs en sa présence. Ceux qu'il avoit créés pour le servir n'ont pas été stables : & il a trouvé de l'impureté & de la dépravation dans ses Anges. C'est ce que dit un ami de Job : & il n'en est pas repris par cet homme irrépréhensible. C'étoit la doctrine commune de tout le monde, conformément à cette pensée : Dieu, dit saint Pierre, n'a point épargné les Anges pécheurs : mais il les a précipités dans les ténèbres infernales, où ils sont tenus comme par des chaînes de fer & de gros cordages, pour y être tourmentés & réservés aux rigueurs du jugement dernier. Et JESUS-CHRIST a dit lui-même parlant de Satan : Il n'est pas demeuré dans la vérité.

Comment êtes-vous tombé du Ciel, ô bel Astre du matin ? Vous portiez en vous le sceau de la ressemblance, plein de sagesse & d'une parfaite beauté, vous avez été avec tous les esprits sanctifiés dans le paradis de votre Dieu, tout couvert de pierres précieuses, des lumières & des ornemens de sa grace. Comme un Cherubin a des ailes étendues, vous avez brillé dans la sainte montagne de Dieu au milieu des pierres embrasées : paraissez dans vos voyes dès le moment de votre création, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous. Comment s'y est-elle trouvée, par où y est-elle entrée ? L'erreur a-t-elle pu s'insinuer au milieu de tant de clartés, ou la dépravation & l'iniquité parmi

de si grandes graces? Vraiment tout ce qui est tiré du néant en tient toujours. Vous étiez sanctifié, mais non pas Saint comme Dieu : vous étiez réglé d'abord, mais non pas comme Dieu, la règle même. Une de vos beautés étoit d'être doué d'un libre-arbitre; mais non pas comme Dieu, dont la volonté est sa règle, & dont le libre-arbitre est indéfectible. Esprit superbe & malheureux, vous vous êtes arrêté en vous-même: admirateur de votre propre beauté, elle vous a été un piège. Vous avez dit: Je suis beau, je suis parfait, & tout éclatant de lumière: & au lieu de remonter à la source d'où vous venoit cet éclat, vous avez voulu, comme vous mirer en vous-même. Et c'est ainsi que vous avez dit: *Je monterai jusqu'aux cieux, & je serai semblable au Très-Haut.* Comme un nouveau Dieu vous avez voulu jouir de vous-même. Créature si élevée par la grace de votre Créateur, vous avez affecté une autre élévation qui vous fût propre: & vous avez voulu *vous élever un trône au dessus des astres*, pour être comme le Dieu & de vous-même & des autres esprits lumineux, que vous avez attirés à l'imitation de votre orgueil: *Et voilà que tout-à-coup vous êtes tombé, & nous qui sommes en terre, nous vous croyons dans l'abîme au dessous de nous.* C'est vous qui l'avez voulu, Ange superbe: & il ne faut point chercher d'autre cause de votre défection, que votre volonté propre.

Is. XIV. 13, 14
15.

Dieu n'a besoin ni de foudre, ni de la force d'un bras indomtable, pour atterrir ces rebelles: il n'a qu'à se retirer de ceux qui se retirent de lui; & qu'à livrer à eux-mêmes ceux qui se cherchent eux-mêmes. Maudit esprit, laissé à toi-même, il n'en a pas fallu davantage pour te perdre. Esprits rebelles qui l'avez suivi, Dieu, sans vous ôter votre intelligence sublime, vous l'a tournée en supplice: vous avez été les Ouvriers de votre malheur: & dès que vous vous êtes aimés vous-mêmes plus que Dieu, tout en vous s'est changé en mal. Au lieu de votre sublimité naturel, vous n'avez plus eu qu'orgueil & ostentation: les lumières de votre intelligence se sont tournées en finesse & artifices malins: l'homme que Dieu avoit mis au dessous de vous, est devenu l'objet de votre envie: & dénués de la charité qui devoit faire votre perfection, vous vous êtes réduits à la basse & malicieuse occupation d'être premièrement nos séducteurs,

& ensuite les bourreaux de ceux que vous avez séduits. Ministres injustes de la justice de Dieu, vous l'éprouvez les premiers : vous augmentez vos tourmens, en leur faisant éprouver vos rigueurs jalouses : votre tyrannie fait votre gloire, & vous n'êtes capables que de ce plaisir noir & malin, si on le peut appeler ainsi, que donne un orgueil aveugle & une basse envie. Vous êtes ces esprits privés d'amour, qui ne vous nourrissez plus que du venin de la jalousie & de la haine. Et comment s'est fait en vous ce grand changement ? Vous vous êtes retirés de Dieu, & s'il s'est retiré : c'est-là votre grand supplice, & sa grande & admirable justice. Mais il a pourtant fait plus encore : il a tonné, il a frappé : vous gémissiez sous les coups incessamment redoublés de sa main invincible & infatigable. Par ses ordres souverains la créature corporelle qui vous étoit soumise naturellement, vous domine & vous punit : le feu vous tourmente ; sa fumée, pour ainsi parler, vous étouffe, d'épaisses ténèbres vous tiennent captifs dans des prisons éternelles. Maudits esprits, hais de Dieu, & le haïssant, comment êtes-vous tombés si bas ? Vous l'avez voulu, vous le voulez encore, puisque vous voulez toujours être superbes, & que par votre orgueil indomté vous demeurez obstinés à votre malheur.

Créature, quelle que tu sois, & si parfaite que tu te croyes, songe que tu as été tirée du néant : que de toi-même tu n'es rien : c'est du côté de cette basse origine que tu peux toujours devenir péchereuse : & dès-là éternellement & infiniment malheureuse.

Superbes & rebelles, prenez exemple sur le prince de la rébellion & de l'orgueil : & voyez, & considérez, & entendez, ce qu'un seul sentiment d'orgueil a fait en lui, & dans tous ses Sectateurs.

Fuyons, fuyons, fuyons-nous nous-mêmes : rentrons dans notre néant, & mettons en Dieu notre appui, comme notre amour. Amen, Amen.



TROISIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

La persévérance, & la béatitude des Saints Anges :

Leur Ministère envers les Elus.

IL y eut un grand combat dans le Ciel : Michel & ses Anges contre le dragon : le dragon & ses anges combattoient : & la force leur manqua : ils tomberent du Ciel, & leur place ne s'y trouva plus.

Apoc. XII. 7, 8.

Quel est ce combat ! Quelles sont les armes des puissances spirituelles ! Nous n'avons point à combattre contre la chair & le sang, mais contre des malices spirituelles qui sont dans les cieux, & dans cet air ténébreux qui nous environne.

Ephes. VI. 12.

Il ne faut donc point s'imaginer dans ce combat, ni des bras de chair, ni des armes matérielles, ni du sang répandu comme parmi nous : c'est un conflit de pensées & de sentimens. L'ange d'orgueil qui est appelé le dragon, soulevoit les anges, & disoit : Nous serons heureux en nous-mêmes, & nous serons comme Dieu notre volonté. Et Michel disoit au contraire : *Qui est comme Dieu ?* Qui se peut égaler à lui ? D'où lui est venu le nom de Michel, c'est-à-dire, *Qui est comme Dieu ?* Mais qui doute dans ce combat, que le nom de Dieu ne l'emporte ? Que pouvez-vous foibles esprits : foibles, dis-je, par votre orgueil, que pouvez-vous contre l'humble armée du Seigneur qui se rallie à ce mot : *Qui est comme Dieu ?* Vous tombez du Ciel comme un éclair : & votre place qui y étoit si grande y demeure vuide. O quel ravage y a fait votre désertion ! Quels vastes espaces demeurent vacans ! Ils ne le seront pas toujours, & Dieu créera l'homme pour remplir ces places que votre désertion a laissé vacantes. Fuyez, troupe malheureuse. *Qui est comme Dieu ?* Fuyez, devant Michel, & devant ses Anges.

Voilà donc le Ciel purifié : les esprits hautains en sont bannis à jamais : il n'y aura plus de révolte, il n'y aura plus d'orgueil, ni de dissention : c'est une Jérusalem, c'est une ville de paix, où les saints Anges unis à Dieu, & unis entr'eux, voyent éternellement la face du Pere : & assurés de leur félicité ; atten-

Manh. XVIII,
10.

dent avec soumission le supplément de leurs ordres qui leur viennent de la terre.

Saints & bienheureux Esprits, qui vous a donné de la force contre cet esprit superbe, qui étoit un de vos premiers princes, & peut-être le premier de tous ? Qui ne voit que c'est le nom de Dieu, que vous avez mis à votre tête, en disant avec saint Michel, *Qui est comme Dieu ?* Mais qui vous a inspiré cet amour victorieux pour le nom de Dieu ? Ne vous est-il pas permis de penser que Dieu même vous a inspiré, comme il a fait aux saints Hommes, cette dilection invincible & victorieuse qui vous a fait persévérer dans le bien ; & de chanter en action de grace de votre victoire, ce que dit à Dieu un de ses Saints : *C'est à vous qu'ils doivent leur Être : c'est à vous qu'ils doivent leur vie : c'est à vous qu'ils doivent de vivre justes : c'est à vous qu'ils doivent de vivre heureux.* Ils ne se sont pas faits eux-mêmes meilleurs, & plus excellens que vous ne les avez faits ; ce degré de bien, qu'ils ont acquis en persévérant, leur vient de vous. Et comme dit un autre de vos Saints : *La même grace qui a relevé l'homme tombé, a opéré dans les Anges Saints le bonheur de ne tomber pas : elle n'a pas délaissé l'homme dans sa chute, mais elle n'a pas permis que les Anges bienheureux tombassent.*

J'adore donc la miséricorde qui les a fait heureux en les faisant persévérans ; & appelé par votre Apôtre au témoignage des *Anges élus*, je reconnois en eux, comme en nous, votre élection en laquelle seule ils se glorifient. Car si je disois qu'ils se glorifient ; pour peu que ce fut, en eux-mêmes, je craindrois, Seigneur, & pardonnez-moi, si je l'ose dire, je craindrois, en les rangeant avec les déserteurs, de leur en donner le partage.

Mais quoi donc, a-t-il manqué quelque chose aux mauvais Anges du côté de Dieu ? Loin de nous cette pensée ; ils sont tombés par leur libre-arbitre. Et quand on demandera pourquoi Satan s'est-il soulevé contre Dieu ? La réponse est prête : C'est parce qu'il la voulu. Car il n'avoit point, comme nous, à combattre une mauvaise concupiscence qui l'entraîna au mal comme par force ; ainsi sa volonté étoit parfaitement libre, & sa désertion est le pur ouvrage de son libre-arbitre. Et les Saints Anges, comment ont-ils persévéré dans le bien ? Par leur libre-arbitre, sans doute, & parce qu'ils l'ont

Aug. in Ps. LXX.

*Bern. Serm. XXII.
in cant. n. 6.*

1. Tim. VI. 11.

l'ont voulu. Car n'ayant point cette maladie de la Concupiscence, ni cette inclination indélébile vers le mal dont nous sommes tyrannisés, ils n'avoient pas besoin de la prévention de cet atrait indélébile qui nous incline vers le bien, & qui est dans les hommes enclins à mal faire, le secours médicinal du Sauveur. Au contraire dans un parfait équilibre la volonté des Saints Anges donnoit seule, pour ainsi parler, le coup de l'élection; & leur choix que la grace aidait, mais qu'elle ne déterminoit pas, fortoit comme de lui-même par sa propre & seule détermination. Il est ainsi, mon Dieu, & il me semble que vous me faites voir cette liberté dans la notion que vous me donnez du libre-arbitre, lorsqu'il a été parfaitement sain.

Il étoit tel dans tous les Anges. Mais cependant ce bon usage de leur libre-arbitre, qui est un grand bien, & en attire un plus grand encore, qui est la félicité éternelle, peut-il ne pas venir de Dieu? je ne le puis croire; & je crois, si je l'ose dire, faire plaisir aux Saints Anges, en reconnoissant que celui qui leur a donné l'Être comme à nous, la vie comme à nous, la première grace comme à nous, la liberté comme à nous, par une action particulière de sa puissance & de sa bonté, leur a donné comme à nous, encore par une action de sa bonté particulière, le bon usage du bien, c'est-à-dire, le bon usage de leur libre-arbitre, qui étoit un bien, mais ambigu, dont on pouvoit bien & mal user; que Dieu néanmoins leur avoit donné; & combien plus leur a-t-il donné le bien dont on ne peut pas mal user, puisque ce bien n'est autre chose que le bon usage; tout vient de Dieu: & l'Ange non plus que l'Homme, *n'a point à se glorifier en lui-même*, par quelque endroit que ce soit, *mais toute sa gloire est en Dieu*. Il lui a donné la Justice commencée: & à plus forte raison la Justice persévérante qui est plus parfaite, comme plus heureuse, puisqu'elle a pour sa récompense cet immuable affermissement de la volonté dans le bien, qui fait la félicité éternelle des Justes.

I. Cor. II. 19, 31.

Oui, Saints Anges, je me joins à vous, pour dire à Dieu que vous lui devez tout, & que vous voulez lui tout devoir, & que c'est par-là que vous avez triomphé de vos malheureux compagnons; parce que vous avez voulu tout devoir à celui à qui vous deviez l'Être, la vie & la justice; pendant

ELEVATIONS
SUR
LES MYSTERES

IV. Reg. XIX.

35. If. XXXVII. 36.

Exod. XII. 29.

que ces orgueilleux oubliant ce qu'ils lui devoient, ont voulu se devoir à eux-mêmes leur perfection, leur gloire, leur félicité.

Soiez heureux, Saints Anges: venez à notre secours. Périsse en une nuit, par la main d'un seul de vous, les innombrables armées de nos ennemis: périsse en une nuit par une semblable main tous les premiers nés de l'Egypte, persécutrice du Peuple de Dieu.

Saint Ange, qui que vous soiez, que Dieu a commis à ma garde, repoussez ces superbes Tentateurs, qui, pour continuer leur combat contre Dieu, lui disputent encore l'homme qui est sa conquête, & vous le veulent enlever. O Saint Ange, puissant Protecteur du Peuple Saint, dont vous offrez à Dieu les prières comme un encens agréable! O Saint Michel: que je puisse dire sans fin avec vous: *Qui est comme*

A'oc. VIII. 3.

Luc. I. 26.

Dan. IX. 21, 22,

23, &c.

Tob. V. 17, 21, 27,

III. 3. XI. 13,

14, 15.

Dieu! O Saint Gabriel, qui êtes appelé *la force de Dieu!* Vous qui avez annoncé à Marie la venue actuelle du Christ, dont vous aviez prédit à Daniel l'arrivée future: inspirez-nous la sainte pensée de profiter de vos prédictions. O Saint Raphaël, dont le nom est interprété *la médecine de Dieu*, guérissez mon ame d'un aveuglement plus dangereux que celui du saint homme Tobie: liez le Démon d'impudicité, qui attaque les enfans d'Adam, même dans la sainteté du Mariage: liez-le, car vous êtes plus puissant que lui, & Dieu même est votre force. Saints Anges, tous tant que vous êtes *qui voyez la Face de Dieu:* & à qui *il a commandé de nous garder dans toutes nos voies:* développez sur notre foiblesse les secours de toutes les sortes que Dieu vous a mis en main pour le salut de ses Elus, pour lesquels *il a daigné vous établir des esprits administrateurs.*

Marc. XVIII. 10.

Pf. CX. 11.

Heb. I. 7, 14.

XXVIII. 2, 5.

Math. IV. 7.

Luc XXII. 43.

O Dieu! envoyez-nous vos Saints Anges: ceux qui ont servi JESUS-CHRIST après son jeûne: ceux qui ont gardé son Sépulcre, & annoncé sa Résurrection: celui qui l'a fortifié dans son agonie: car JESUS-CHRIST n'avoit pas besoin de son secours pour lui-même; mais seulement parce qu'il s'étoit revêtu de notre foiblesse; & ce sont ces membres infirmes que cet Ange consolateur est venu fortifier en la personne de leur chef.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Sur la dignité de la nature humaine. Création de l'Homme.

Vous l'avez abaissé un peu au-dessous de l'Ange ; vous l'avez couronné d'honneur & de gloire ; & vous l'avez proposé à tous les Ouvrages de vos mains. C'est ce que chantoit David en mémoire de la création de l'homme. Et il est vrai que Dieu l'a mis un peu au-dessous des Anges : au-dessous , car uni à un corps , il est inférieur à ces Esprits purs , mais seulement un peu au-dessous ; car , comme eux , il a la vie & l'intelligence , & l'amour ; & l'homme n'est pas heureux par la participation d'un autre bonheur que de celui des Anges , Dieu est la commune félicité des uns & des autres ; & de ce côté , égaux aux Anges , leurs frères , & non leurs sujets , nous ne sommes qu'un peu au-dessous d'eux. Psal. VIII. 6, 7.
Apoc. XIX. 10.
XXII. 9.

Vous l'avez couronné d'honneur & de gloire , selon l'ame & selon le corps. Vous lui avez donné la justice , la droiture originelle , l'immortalité , & l'empire sur toute créature corporelle. Les Anges n'ont pas besoin de ces créatures qui ne leur sont d'aucun usage , n'ayant point de corps. Mais Dieu a introduit l'homme dans ce monde sensible & corporel pour le contempler , & en jouir. Le contempler , selon que David le venoit de dire par ces mots : *Je verrai vos Cieux qui sont l'œuvre de vos doigts : je verrai la Lune & les Etoiles que vous avez fondées , au milieu de la liqueur immense qui les environne , & dont vous avez réglé le cours par une loi d'une inviolable stabilité. L'homme doit aussi jouir du monde , selon les usages que Dieu lui en a prescrits : du Soleil , de la Lune & des Etoiles , pour distinguer les jours , les mois , les saisons & les années. Tout le reste de la nature corporelle est soumis à son empire ; il cultive la terre & la rend féconde ; il fait servir les Mers à ses usages & à son commerce : elles sont la communication des deux mondes qui forment le globe de la terre , tous les animaux reconnoissent son empire , ou parce qu'il les domte , ou parce qu'il les emploie à divers usages ; mais le péché a affoibli cet empire , & ne nous en a laissé que quelques malheureux restes.* Psal. VIII. 4.
Gen. II. 14.

Comme tout devoit être mis en la puissance de l'homme ; Dieu l'a créé après tout le reste, & l'introduit dans l'Univers, comme on introduit dans la sale du festin celui pour qui il se fait, après que tout est prêt, & que les viandes sont servies. L'homme est le complément des œuvres de Dieu : & après l'avoir fait comme son chef-d'œuvre, il demeure en repos.

Dieu honore l'homme : pourquoi se deshonoré-t-il lui-même, *en se rendant semblable aux bêtes*, sur qui l'empire lui est donné.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

Sur les singularités de la Création de l'Homme. Première singularité dans ces Paroles : Faisons l'Homme.

Ibid. 13. 21.

Gen. II. 16.

Homme animal, qui te ravilis jusqu'à *te rendre semblable aux bêtes* : & souvent te mettre dessous, & envier leur état : il faut aujourd'hui que tu comprennes ta dignité par les singularités admirables de ta création. La première, est d'avoir été fait, non point, comme le reste des créatures, par une parole de commandement, *Fiat, que cela soit*, mais par une parole de conseil, *Faciamus, faisons*. Dieu prend conseil en lui-même, comme allant faire un ouvrage d'une plus haute perfection, &, pour ainsi dire, d'une industrie particulière, où reluisît plus excellemment la sagesse de son Auteur. Dieu n'avoit rien fait sur la terre, ni dans la nature sensible, qui pût entendre les beautés du monde qu'il avoit bâti, ni les règles de son admirable architecture ; ni qui pût s'entendre soi-même à l'exemple de son Créateur ; ni qui de soi-même se pût élever à Dieu, & en imiter l'intelligence & l'amour, & comme lui être heureux. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même, & voulant produire un animal capable de conseil & de raison, il appelle en quelque manière à son secours un autre lui-même, à qui il dit : *Faisons* : qui n'est donc point une chose faite, mais une chose qui fait comme lui, & avec lui, & cette chose ne peut être que son Fils & son éternelle Sagesse, engen-

drée éternellement dans son sein, par laquelle, & avec laquelle il avoit à la vérité fait toute chose, mais qu'il déclare plus expressement en faisant l'homme.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Gardons-nous donc bien de nous laisser entraîner aux aveugles impulsions de nos passions, ni à ce que le monde appelle hazard & fortune. Nous sommes produits par un conseil manifeste; toute la sagesse de Dieu y est, pour ainsi dire, appelée. Ne croions donc pas que les choses humaines puissent aller un seul moment à l'aventure: tout est régi dans le monde par la Providence; mais sur-tout ce qui regarde les hommes est soumis aux dispositions d'une sagesse occulte & particuliere; parce que de tous les ouvrages de Dieu, l'homme est celui d'où son Ouvrier veut tirer le plus de gloire. Soions donc toujours aveuglement soumis à ses ordres; & mettons-là toute notre sagesse. Quoi qu'il nous arrive d'imprévu, de bizarre & d'irrégulier, en apparence, souvenons-nous de cette parole: *Faisons l'homme*; & du conseil particulier qui nous a donné l'Être.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

Seconde distinction dans la Création de l'Homme: Dans ces Paroles, à notre image & ressemblance.

Faisons l'homme à notre image & ressemblance. A ces admirables paroles, élève-toi au-dessus des Cieux, & des Cieux des cieux, & de tous les Esprits célestes, ame raisonnable, puisque Dieu t'apprend que pour te former, il ne s'est pas proposé un autre modèle que lui-même. Ce n'est pas aux Cieux, ni aux Astres, ni au Soleil, ni aux Anges mêmes, ni aux Archanges, ni aux Séraphins qu'il te veut rendre semblable: *Faisons*, dit-il, *à notre image*: & pour inculquer davantage: *Faisons à notre ressemblance*: qu'on voie tous nos traits dans cette belle créature, autant que la condition de la créature le pourra permettre.

S'il faut distinguer ici l'image & la ressemblance, ou si c'est comme on vient de le proposer, pour inculquer davantage cette vérité, que Dieu emploie ces deux mots à peu

près de même force, je ne sçais si on le peut décider. Quoi qu'il en soit, Dieu exprime ici toutes les beautés de la nature raisonnable, & à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par sa grace : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connoissance de Dieu, amour infus de ce premier Être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité, si on eût persévéré dans la justice où l'on avoit été créé.

- Chrétiens, élevons-nous à notre modèle, & n'aspirons à rien moins qu'à imiter Dieu. *Soiez miséricordieux*, dit le Fils de Dieu, *comme votre Pere céleste est miséricordieux*. Dieu est bon par sa nature, il ne fait que le bien, & ne fait du mal à personne que forcé. Ainsi, *faisons du bien à tout le monde, & même à tous nos ennemis* : Comme Dieu, *qui fait luire son Soleil sur les bons & sur les mauvais, & pleut sur le champ du Juste, comme sur celui du Pécheur*. Dieu est indulgent, & s'apaise aisément envers nous, malgré notre malice : pardonnons à son exemple. Il est Saint, *Soiez Saints comme je suis Saint, moi le Seigneur votre Dieu*. En un mot, il est parfait : *Soiez parfaits, comme votre Pere céleste est parfait*. Qui peut atteindre à la perfection de ce modèle ? Il faut donc croire toujours, & ne se donner aucun repos, ni aucun relâche.
- Philip. III. 13, 14.* C'est pourquoi S. Paul *s'avance toujours dans la carrière : oubliant ce qu'il laissoit derrière, & ne cessant de s'étendre en avant par de nouveaux & continuel efforts*. Pesez toutes ces paroles, cet oubli, cette extention, cette infatigable ardeur. C'est au bout d'une telle course, qu'on trouve la couronne & le prix proposé par la vocation divine en JESUS-CHRIST. Que nul Chrétien ne s'imagine être exempt de ce travail, ou que cette perfection n'est pas pour lui. Cette voie demande, dit S. Augustin, *des gens qui marchent sans cesse : elle ne souffre pas ceux qui reculent, elle ne souffre pas ceux qui se détournent : enfin, elle ne souffre pas ceux qui s'arrêtent pour peu que ce soit*. En quelque point qu'ils s'arrêtent, là les prend l'orgueil : là les prend la paresse : ils pensent avoir avancé, ou avoir fait quelque chose, & dans ce relâchement, leur pesanteur naturelle les entraîne en bas, & il n'y a plus de ressource.

SEPTIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.*L'Image de la Trinité dans l'Âme raisonnable.*

Faisons l'homme : nous l'avons dit. A ces mots l'image de la Trinité commence à paroître. Elle reluit magnifiquement dans la Créature raisonnable : semblable au Pere , elle a l'Etre : semblable au Fils , elle a l'Intelligence : semblable au Saint Esprit , elle a l'Amour : semblable au Pere , au Fils , & au Saint Esprit : elle a dans son Etre , dans son Intelligence , dans son Amour , une meme félicité , & une même vie. Vous ne sçauriez lui ôter rien , sans lui ôter tout. Heureuse Créature , & parfaitement semblable , si elle s'occupe uniquement de lui. Alors parfaite dans son Etre , dans son Intelligence , dans son Amour , elle entend tout ce qu'elle est , elle aime tout ce qu'elle entend : son Etre & ses opérations sont inséparables : Dieu devient la perfection de son Etre , la nourriture immortelle de son Intelligence , & la vie de son Amour. Elle ne dit , comme Dieu , qu'une parole , qui comprend toute sa Sagesse : comme Dieu , elle ne produit qu'un seul amour qui embrasse tout son bien : & tout cela ne ment point en elle. La Grace survient sur ce fonds & relève la nature : la gloire lui est montrée , & ajoute son complément à la Grace. Heureuse Créature encore un coup , si elle sçait conserver son bonheur ! Homme tu l'as perdu. Où s'égare ton Intelligence , où se va noier ton Amour ? Hélas , hélas ! Et sans fin hélas ! Reviens à ton origine.

Gen. I. 26.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

L'Empire de l'Homme sur soi-même.

Faisons l'homme à notre image & ressemblance : afin qu'il commande aux poissons de la mer , aux oiseaux du Ciel , aux bêtes , & à toute la terre , & à tout ce qui se remue , ou rempe dessus. Troisième caractère particulier de la création de l'homme : c'est un animal né pour le commandement : s'il commande aux animaux , à plus forte raison , se commande-t-il

Gen. I. 26.

à lui-même, & c'est en cela que je vois reluire un nouveau trait de la divine ressemblance. L'homme commande à son corps, à ses bras, à ses mains, à ses pieds; & dans l'origine nous verrons jusqu'à quel point tout étoit soumis à son empire. Il lui reste encore quelque chose du commandement absolu qu'il avoit sur ses passions. Il commande à sa propre intelligence, qu'il applique à quoi il lui plaît: à sa propre volonté par conséquent, à cause de son libre-arbitre, comme nous verrons bientôt: à ses sens intérieurs & extérieurs, & à son imagination qu'il tient captive sous l'autorité de la raison, & qu'il fait servir aux opérations supérieures. Il modère les appétits qui naissent des images des sens; & dans l'origine il étoit maître absolu de toutes ces choses. Car telle étoit la puissance de l'Image de Dieu en l'ame, qu'elle tenoit tout dans la soumission & dans le respect.

Travaillons à rétablir en nous-mêmes l'empire de la raison: contenons les vives faillies de nos pensées vagabondes; par ce moyen nous commanderons en quelque sorte aux oiseaux du Ciel. Empêchons nos pensées de remper toujours dans les nécessités corporelles, comme font les reptiles sur la terre, par ce moyen nous dominerons ces bas sentimens, & nous en corrigerons la bassesse. Ceux-là s'y laissent dominer, qui, toujours occupés de leur santé, de leur vie mortelle, & des besoins de leur corps, sont plongés dans la chair & dans le sang, & se remuent sur la terre à la manière des reptiles, c'est-à-dire, qu'ils n'ont aucuns mouvemens, que ceux qui sont terrestres & sensuels. Ce sera dompter des Lions, que d'assujettir notre impétueuse colère. Nous dominerons les animaux venimeux, quand nous saurons réprimer les haines, les jalousies, & les médisances. Nous mettrons le frein à la bouche d'un cheval fougueux, quand nous réprimerons en nous les plaisirs. Quelle nécessité de pousser plus loin la similitude, ni de nous appliquer celle des poissons? Nous pourrions dire seulement, que leur caractère particulier est d'être muets, de ne respirer jamais l'air, & d'être toujours attachés à un élément plus grossier. Tels sont ceux, qui, possédés du Démon sourd & muet, n'écou- tent pas la prédication de l'Evangile, & sont empêchés par une mauvaise honte de confesser leurs péchés. Ils sont toujours dans des sentimens grossiers, & entrevoient à peine la

lumière

Mat. IX. 24.

lumière du Soleil. Sortons de ces mouvemens charnels où nous nageons, pour ainsi parler, par le plaisir que nous y prenons; nous exerçons une espece de basse liberté, en nous promenant d'une passion à une autre, & ne sortant jamais de cette basse sphère, ni de cet élément grossier. Quoi qu'il en soit, dominons en nous tout ce qu'il y a d'animal, de volage, de rempant. S'il se faut servir de notre imagination, que ce soit en l'épurant de toutes pensées corporelles & terrestres: & l'occupant saintement des Mistères de JESUS-CHRIST, des exemples des Saints, & de toutes les pieuses représentations qui nous sont offertes par l'Ecriture: non pour nous y arrêter, mais pour nous élever plus haut, après en avoir tiré le suc, c'est-à-dire les instructions dont nos âmes se doivent nourrir: par exemple, des mistères de la Vie & de la Passion de Notre Seigneur, l'esprit de pauvreté, de douceur, d'humilité & de patience.

Pour donc corriger l'abus, & l'égarement de notre imagination vagabonde & dissipée, il la faut remplir d'images saintes. Quand notre mémoire en sera pleine, elle ne nous ramènera que ces pieuses idées. La roue agitée par le cours d'une rivière va toujours, mais elle n'emporte que les eaux qu'elle trouve en son chemin: si elles sont pures, elle ne portera rien que de pur; mais si elles sont impures, tout le contraire arrivera. Ainsi, si notre mémoire se remplit de pures idées, la circonvolution, pour ainsi dire, de notre imagination agitée ne puisera dans ce fonds, & ne nous ramènera que des pensées saintes. La meule d'un moulin va toujours, mais elle ne moudra que le grain qu'on aura mis dessous: si c'est de l'orge, on aura de l'orge moulu; si c'est du bled, & du pur froment, on en aura la farine. Mettons donc dans notre mémoire tout ce qu'il y a de saintes & de pures images, & quelle que soit l'agitation de notre imagination, il ne nous reviendra du moins ordinairement dans l'esprit que la fine & pure substance des objets dont nous nous serons remplis. Remplissons-nous de JESUS-CHRIST, de ses actions, de ses souffrances, de ses paroles. Pour donner plus d'un objet à nos sens, remplissons-nous des saintes idées d'un Abraham immolant son fils: d'un Jacob, arrachant à Dieu par un saint combat la bénédiction qu'il en espéroit: d'un Jo-

seph, laissant son habit entre les mains d'une impudique, pour en tirer son chaste corps : d'un Moïse, qui n'ose approcher du Buïsson ardent, que le feu ne consume pas, & qui se déchauffe par respect : d'un Isaïe, qui tremble devant Dieu, jusqu'à ce que ses lèvres soient purifiées : d'un Jérémie, qui bégaye si humblement devant Dieu, & qui n'ose annoncer sa parole : des trois jeunes hommes, dont la flamme d'une fournaïse brulante respecte la foi : d'un Daniel, aussi sauvé par sa foi des dents des Lions affamés : d'un Jean-Baptiste prêchant la pénitence sous la haire & sous le cilice : d'un Saul, abattu par la puissante parole de Jésus qu'il persécutoit : & de toutes les autres belles images des Prophètes & des Apôtres. Votre mémoire & votre imagination consacrées comme un Temple saint par ces pieuses images ne vous rapporteront rien qui ne soit digne de Dieu.

Prenez-garde seulement de ne laisser jamais votre imagination s'échauffer trop : parce qu'excessivement échauffée & agitée, elle se consume elle-même par son propre feu, & obscurcit les pures lumières de l'intelligence, qui sont celles qu'il faut faire luire dans notre esprit ; & à qui l'imagination doit seulement préparer un trône, comme elle fit au saint Prophète Ezéchiel, & aux autres saints Prophètes ses Compagnons, inspirés du même esprit.

NEUVIÈME ÉLÉVATION.

*L'Empire de Dieu exprimé dans celui de l'Âme
sur le Corps*

ON passe toute sa vie dans des miracles continuels, qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, & sans connaître aucun des organes de ses mouvemens, je le tourne, je le remue, je le transporte où je veux : seulement parce que je le veux. Je voudrois remuer devant moi une paille, elle ne branle, ni ne s'ébranle en aucune sorte : je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties plus pesantes, qu'à peine pourrois-je porter, si elles étoient détachées ;

toute la masse du corps, & les mouvemens que je commande, se font comme par eux-mêmes, sans que je connoisse aucun des ressorts de cette admirable machine: je sçais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre, tout suit naturellement: j'articule cent & cent paroles entendues, ou non entendues, & je fais autant de mouvemens connus & inconnus des lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête: je lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux: j'en dilate, j'en retrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près ou de loin, & sans même que je connoisse ce mouvement, il se fait dès que je veux regarder ou négligemment, & comme superficiellement, ou bien déterminément, attentivement, ou fixement quelque objet.

Qui a donné cet empire à ma volonté; & comment puis-je mouvoir également, ce que je connois, & ce que je ne connois pas? Je respire sans y penser, & en dormant; & quand je veux, ou je suspens, ou je hâte la respiration, qui, naturellement, va toute seule, elle va aussi à ma volonté; & encore que je ne connoisse ni la dilatation, ni le resserrement des poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre: je les resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale facilité. Pour parler d'un ton plus aigu, ou plus gros, ou plus haut, ou plus bas, je dilate encore, ou je resserre une autre partie dans le gosier, qu'on appelle trachée artère, quoique je ne sçache même pas si j'en ai une: il suffit que je veuille parler ou haut, ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-même; en un moment je fais articulement & distinctement mille mouvemens, dont je n'ai nulle connoissance distincte, ni même confuse le plus souvent; puisque je ne sçais pas si je les fais, ou s'il les faut faire. Mais, ô Dieu! Vous le sçavez, & nul autre que vous ne sçait ce que vous sçavez seul; & tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés & les mouvemens de nos corps; & vous avez établi ce concert inviolable, quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le régir.

Elle y est donc, non point comme dans un vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe; elle y est par son em-

pire, par sa présidence, pour ainsi parler, par son action. Ainsi vous êtes en nous, & vous ne pouvez en être loin, puisque c'est *par vous que nous vivons, que nous nous mouvons, & que nous sommes*. Et vous êtes de la même sorte dans tout l'Univers; au-dessus en le dominant, au-dedans en le remuant, & faisant concourir en un toutes ses parties: au-dessous, en le portant, comme dit Moïse, *avec vos bras éternels*. Il n'y a point de Dieu comme Dieu, ajoute cet homme divin, *par son empire magnifique les vents vont de-çà & de-là, & les nubes courent dans le Ciel*. Il dit aux astres, *Marchez*: il dit à l'abyme & à la baleine, *Rendez ce corps englouti*: il dit aux flots, *Appaisez-vous*: il dit aux vents, *Soufflez*, & mettez-moi en pièces ces gros mats; & tout suit à sa parole. Tout dépend naturellement d'une volonté: les corps & leurs mouvemens dépendent naturellement d'un esprit & d'une intelligence toute-puissante: Dieu peut donner à la volonté, qu'il fait à l'image de la sienne, tel empire qu'il lui plaît, & par-la nous donner l'idée de sa volonté qui meut tout, & fait tout.

Rendons-lui l'empire qu'il nous donne: & au lieu de *faire servir nos membres à l'iniquité*, puisque c'est Dieu qui nous les soumet; *faisons-les servir*, comme dit S. Paul, *à la justice*.

DIXIÈME ÉLÉVATION.

Autre admirable singularité de la Création de l'Homme:

Dieu le forme de sa propre main, & de ses doigts.

Que la terre produise des herbes & des plantes. Que les eaux produisent les poissons & les oiseaux: Que la terre produise les animaux. Tous les animaux sont créés par commandement, sans qu'il soit dit que Dieu y ait mis la main. Mais quand il veut former le corps de l'homme, *il prend lui-même de la boue entre ses doigts*, & il lui donne sa figure. Dieu n'a point de doigts ni de mains, Dieu n'a pas plus fait le corps de l'homme, que celui des autres animaux; mais il nous montre seulement dans celui de l'homme un dessein & une attention particulière. C'est parmi les animaux le seul qui

est droit ; le seul tourné vers le Ciel, le seul où reluit, par une sibelle & si singulière situation : l'inclination naturelle de la nature raisonnable aux choses hautes. C'est de-là aussi qu'est venue à l'homme cette singulière beauté sur le visage, dans les yeux, dans tout le corps. D'autres animaux montrent plus de force : d'autres plus de vireffe & plus de légèreté, & ainsi du reste : l'excellence de la beauté appartient à l'homme, & c'est comme un admirable réjaillissement de l'Image de Dieu sur sa face.

 ONZIÈME ÉLÉVATION.

*La plus excellente distinction de la Création de l'Homme
dans celle de son Ame.*

ENcore un coup, Dieu a formé les autres animaux en cette sorte : *Que la terre, que les eaux produisent les plantes & les animaux* : Et c'est ainsi qu'ils ont reçu l'être & la vie. mais Dieu, après avoir pris dans ses mains toute-puissantes la boue dont le corps humain a été formé, il n'est pas dit qu'il en ait tiré son ame ; mais il est dit : *Qu'il inspira sur sa face un souffle de vie* : & que c'est ainsi qu'il en a été fait en ame vivante. Dieu fait sortir chaque chose de ses principes : il produit de la terre les herbages & les arbres avec les animaux, qui n'ont d'autre vie qu'une vie terrestre & purement animale ; mais la vie de l'homme est tirée d'un autre principe, qui est Dieu. C'est ce que veut dire ce souffle de vie, que Dieu tire de sa bouche pour animer l'homme. Ce qui est fait à la ressemblance de Dieu, ne sort point des choses matérielles ; & cette Image n'est point cachée dans ces bas élémens pour en sortir, comme fait une statue, du marbre & du bois. L'homme a deux principes : selon le corps, il vient de la terre ; selon l'ame, il vient de Dieu seul : & c'est pourquoi, dit salomon, *pendant que le corps retourne en la terre d'où il a été tiré, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné*. C'est ainsi qu'il vient de Dieu, non qu'il soit en Dieu en substance, & qu'il en sorte, comme quel-

Gen. I. 11, 12, 14.

Gen. II. 7.

Ecl. XII. 7.

ques-uns l'ont imaginé; car ces idées sont grossières & trop corporelles; mais il est en Dieu, comme dans son seul principe, & sa seule cause; & c'est pourquoi on dit qu'il le donne. Tout le reste est tiré des Elémens; car tout le reste est terrestre & corporel, ce qu'on appelle les esprits dans les animaux, ne sont que des parcelles détachées, & une vapeur du sang. Ainsi tout vient de la terre, mais l'ame raisonnable, faite à l'image de Dieu, est donnée de lui & ne peut venir que de cette divine bouche.

Pf. XLVIII. 13,
21.

Hélas, hélas! L'homme qui a été mis dans un si grand honneur, distingué des animaux par sa création, s'est égalé aux bêtes insensées, & leur a été fait semblable.





CINQUIÈME SEMAINE.

Suite des singularités de la Création de l'Homme.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Dieu met l'Homme dans le Paradis, & lui amène tous les Animaux pour les nommer.

APRE'S avoir formé l'homme, Dieu commence à lui faire sentir ce qu'il est dans le monde par deux mémorables circonstances. L'une, en lui plantant de sa propre main un jardin délicieux qu'on appelle Paradis, où il avoit ramassé toutes les beautés de la nature, pour servir au plaisir de l'homme, & par-là l'élever à Dieu qui le combloit de tant de biens. L'autre, en lui amenant tous les animaux comme à celui qui en étoit le maître, afin de lui faire voir que non-seulement toutes les plantes & tous les fruits de la terre étoient à lui; mais encore tous les animaux, qui par la nature de leurs mouvemens sembloient moins sujets à son empire.

Pour le Paradis, Dieu ordonna deux choses à l'homme : l'une de le cultiver : & l'autre, de le garder : c'est-à-dire, d'en conserver la beauté; ce qui revient encore à la culture. Car au reste, il n'y avoit pas d'ennemi qui pût envahir ce lieu tranquille & saint. *Ut operatur, & custodiret illum.* Dieu apprenoit à l'homme par cette figure, à se garder soi-même, & à garder à la fois la place qu'il avoit dans le Paradis. Pour la culture, ce n'étoit pas cette culture laborieuse qui a été

Gen. II. 15.

la peine de notre péché , lorsqu'il a fallu comme arracher dans la sueur de notre front , du sein de la terre , le fruit nécessaire à la conservation de notre vie : la culture donnée à l'homme pour son exercice , étoit cette culture comme curieuse , qui fait cultiver les fruits & les fleurs , plus pour le plaisir que pour la nécessité. Par ce moyen l'homme devoit être instruit de la nature des terres , & du génie des plantes , de leurs fruits , ou de leurs semences : & il y trouvoit en même tems la figure de la culture des vertus.

En amenant les animaux à l'homme , Dieu lui fait voir qu'il en est le maître , comme un maître dans sa famille qui nomme ses serviteurs , pour la facilité du commandement. L'Écriture , substantielle & courte dans ses expressions , nous indique en même tems les belles connoissances données à l'homme : puisqu'il n'auroit pas pu nommer les animaux , sans en connoître la nature & les différences , pour ensuite leur donner des noms convenables , selon les racines primitives de la langue de Dieu lui avoit apprise.

C'est donc alors qu'il connut les merveilles de la Sagesse de Dieu , dans cette apparence , & cette ombre de Sagesse , qui paroît dans les industries naturelles des animaux. Louons Dieu avec Adam , & considérons un moment toute la nature animale , comme l'objet de notre raison. Qui a formé tant de genres d'animaux , & tant d'espèces subordonnées à ces genres , toutes ces propriétés , tous ces mouvemens , toutes ces adresses , tous ces alimens , toutes ces forces diverses , toutes ces images de vertu , de pénétration , de sagacité , & de violence ? Qui a fait marcher , remper , glisser les animaux ? Qui a donné aux oiseaux , & aux poissons , ces rames naturelles qui leur font fendre les eaux & les airs. Ce qui , peut-être , a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble , comme animaux d'un dessein à peu près semblable ; le vol des oiseaux semblant être une espèce de faculté de nager dans une liqueur plus subtile , comme la faculté de nager dans les poissons , est une espèce de vol , dans une liqueur plus épaisse. Le même Auteur a fait ces convenances & ces différences : celui qui a donné aux poissons leur triste , & , pour ainsi dire , leur morne silence , a donné aux oiseaux leurs chants si divers : & leur a mis dans l'estomac ; & dans le gosier , une espèce de lyre & de guitare ,
 pour

pour annoncer, chacun à leur mode, les beautés de leur Créateur. Qui n'admireroit les richesses de sa Providence, qui fait trouver à chaque animal jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable ? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille ; mais au contraire, que l'abondance y regne par-tout, excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité & l'avarice.

Ainsi l'on peut dire, que tous les animaux sont à l'usage de l'homme, puisqu'ils lui servent à connoître & à louer Dieu. Mais, outre cet usage plus universel, Adam connu dans les animaux des propriétés particulières, qui leur donnoient le moyen d'aider par leur ministère celui que Dieu faisoit leur seigneur. O Dieu, j'ai considéré vos ouvrages, & j'en ai été effraïé ! Qu'est devenu cet empire, que vous nous aviez donné sur les animaux ? On n'en voit plus parmi nous qu'un petit reste, comme un foible mémorial de notre ancienne puissance, & un débris malheureux de notre fortune passée.

Rendons grâces à Dieu de tous les biens qu'il nous a laissés dans le secours des animaux : accoutumons-nous à le louer en tout. Louons-le dans le cheval qui nous porte, ou qui nous traîne : dans la brebis qui nous habille, & qui nous nourrit, dans le chien qui est notre garde, & notre chasseur : dans le bœuf, qui fait avec nous notre labourage. N'oublions pas les oiseaux, puisque Dieu les a amenés à Adam comme les autres animaux ; & qu'encore aujourd'hui apprivoisés par notre industrie, ils viennent flatter nos oreilles par leur aimable musique : & chantes infatigables & perpétuels, ils semblent vouloir mériter la nourriture que nous leur donnons. Si nous louons les animaux dans leur travail, & pour ainsi dire, dans leurs occupations, ne demeurons pas inutiles : travaillons, gagnons notre pain chacun dans son exercice, puisque Dieu l'a mis à ce prix depuis le péché.



SECONDE ÉLÉVATION.

La Création du second Sexe.

EN produisant les autres animaux, Dieu a créé ensemble les deux sexes : mais la formation du second est à l'égard de l'homme une singularité de sa création.

Que servir à l'homme d'être introduit dans ce Paradis de délices, dans tout un vaste pays que Dieu avoit mis en son pouvoir, & au milieu de quatre grands fleuves dont les eaux traînoient des trésors ? Au reste sous un Ciel si pur, que sans être encore obscurci par ces nuages épais qui couvrent le nôtre & produisent les orages, il s'élevoit de la terre par une bénigne chaleur, une vapeur douce qui se distilloit en rosée, & qui arrosoir la terre & toutes ses plantes. L'homme étoit seul, & le plus seul de tous les animaux ; car il voioit tous les autres partagés & appareillés en deux sexes :
Gen. II. 20. & , dit l'Ecriture, *il n'y avoit que l'homme, à qui on ne trouvoit point d'aide semblable à lui.* Solitaire, sans compagnie, sans conversation, sans douceur, sans espérance de postérité, & ne sçachant à qui laisser, ou avec qui partager ce grand héritage, & tant de biens que lui Dieu avoit donnés, il vivoit tranquille, abandonné à la Providence, sans rien demander. Et Dieu aussi de lui-même, ne voulant laisser aucun défaut dans son ouvrage : dit ces paroles : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul : donnons-lui une aide semblable à lui.*
Ibid. 18.

Peut-être donc va-t-il former le second sexe, comme il avoit formé le premier ; non : il veut donner au monde dans les deux sexes, l'image de l'unité la plus parfaite, & le symbole futur du grand mystère de Jesus-Christ. C'est pourquoi il tire la femme de l'homme même, & la forme d'une côte superflue qu'il lui avoit mise exprès dans le côté. Mais, pour montrer que c'étoit-là un grand mystère, & qu'il falloit regarder avec des yeux plus épurés que les corporels ; la femme est produite dans une extase d'Adam, & c'est par un esprit de prophétie qu'il connut tout le dessein d'un si bel ouvrage.
Gen. II. 21. *Le Seigneur Dieu envoya un sommeil à Adam : un sommeil, disent nous les Saints, qui fut un ravissement & la plus*

parfaite de toutes les extases ; & Dieu prit une côte d'Adam , & il en remplit de chair la place. Ne demandez donc point à Dieu , pourquoi voulant tirer de l'homme la compagne qu'il lui donnoit , il prit un os plutôt que de la chair ; car s'il avoit pris de la chair , on auroit pu demander de même , pourquoi il auroit pris de la chair plutôt qu'un os. Ne lui demandons non plus ce qu'il ajouta à la côte d'Adam , pour en former un corps parfait ; la matière ne lui manque pas , & quoi qu'il en soit , cet os se ramollit entre ses mains. C'est de cette dureté qu'il voulut former ces délicats & tendres membres , où dans la nature innocente il ne faut rien imaginer qui ne fut aussi pur qu'il étoit beau. Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine ; & sans trop vanter leur délicatesse , songer après tout qu'elles viennent d'un os funéraire , où il n'y avoit de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.

Mon Dieu , que de vains discours je prévois dans les Lecteurs au récit de ce Mystère ! Mais pendant que je leur raconte un grand & mystérieux ouvrage de Dieu , qu'ils entrent dans un esprit sérieux , & s'il se peut dans quelque sentiment de cette admirable extase d'Adam , pendant laquelle il édifia , il bâtit en femme la côte d'Adam : grave expression de l'Ecriture , pour nous faire voir dans la femme quelque chose de grand & de magnifique ; & comme un admirable édifice où il y avoit de la grâce , de la majesté , des proportions admirables , & autant d'utilité que d'ornement.

La femme ainsi formée est présentée de la main de Dieu au premier homme , qui aiant vu dans son extase ce que Dieu faisoit ; C'est ici , dit-il d'abord , l'os de mes os , & la chair de ma chair : elle s'appellera Virago , parce qu'elle est formée de l'homme : & l'homme quittera son père & sa mère , & il s'unira à sa femme. On peut croire par cette parole que Dieu avoit formé la femme d'un os revêtu de chair ; & que l'os seul est nommé comme prévalant dans cette formation.

Quoi qu'il en soit , encore une fois , sans nous arrêter davantage à des questions curieuses , & remarquant seulement en un mot ce qui paroît dans le texte sacré : considérons en esprit cette épouse mystérieuse , c'est-à-dire , la sainte Eglise tirée , & comme arrachée du sacré côté du nouvel Adam pendant son extase : & formée , pour ainsi parler , par cette

L ij

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Gen. II. 22.

Ibid. 23, 24.

1. Pet. II. 5.

plaie dont toute la consistance est dans les os & dans les chairs de JESUS-CHRIST qui se l'incorpore par le Mystere de l'Incarnation, & par celui de l'Eucharistie qui en est une extension admirable. Il quitte tout pour s'unir à elle : il quitte en quelque façon son pere qu'il avoit dans le Ciel, & sa mere la Sinagogue d'où il étoit issu selon la chair, pour s'attacher à son Epouse ramassée parmi les Gentils. C'est nous qui sommes cette Epouse; c'est nous qui vivons des os & des chairs de JESUS-CHRIST par les deux grands Mysteres qu'on vient de voir. *C'est nous qui sommes*, comme dit saint Pierre, *cet édifice spirituel: & le Temple vivant du Seigneur*, bâti en esprit dès le tems de la formation d'Eve notre mere, & dès l'origine du monde. Considérons dans le nom d'Eve, qui signifie mere des vivans, & l'Eglise mere des véritables vivans, & la bienheureuse Marie la vraie mere des vivans, qui nous a tous enfantés avec JESUS-CHRIST qu'elle a conçu par la foi. O homme! Voilà ce qui t'est montré dans la création de la femme; pour prévenir par ce sérieux toutes les frivoles pensées qui passent dans l'esprit des hommes au souvenir des deux sexes, depuis seulement que le péché en a corrompu l'institution. Revenons à notre origine; respectons l'ouvrage de Dieu & son dessein primitif; éloignons les pensées de la chair & du sang, & ne nous plongeons point dans cette boue, pendant que dans le récit qu'on vient d'entendre, Dieu prend tant de soins de nous en tirer.

 TROISIÈME ÉLÉVATION.

Dieu donne à l'Homme un Commandement, & l'avertit de son Franc-Arbitre, & tout ensemble de sa sujétion.

Gen. II. 26, 17.

Vous mangerez de tous les fruits du Paradis : mais vous ne mangerez point de l'arbre de la science du bien & du mal : car au jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort : la mort vous sera inévitable.

Eve fut présente à ce commandement, quoique par anticipation, il soit rapporté avant sa production ou en tout cas,

Gen. III. 3. il fut répété en sa présence, puisqu'elle dit au serpent : *Le*

Seigneur nous a commandé de ne point manger de ce fruit : si ce n'est qu'on aime mieux croire qu'elle apprit d'Adam la défense de Dieu : & que dès-lors il ait plut à Dieu de nous enseigner que c'est un devoir des femmes, d'interroger, comme dit saint Paul, dans la maison & en particulier leurs maris : & d'attendre d'eux les ordres de Dieu.

Quoi qu'il en soit, Dieu fait deux choses par ce commandement ; il enseigne à l'homme premierement son libre arbitre, & secondement sa sujétion.

Le libre arbitre est un des endroits de l'homme où l'image de Dieu paroît davantage. Dieu est libre à faire ou ne pas faire au dehors tout ce qu'il lui plaît, parce qu'il n'a besoin de rien, & qu'il est supérieur à tout son ouvrage : qu'il fasse cent mille mondes, il n'en est pas plus grand ; qu'il n'en fasse aucun, il ne l'est pas moins. Au dehors le néant ou l'être lui est égal, & il est maître ou de ne rien faire, ou de faire tout ce qu'il lui plaît. Que l'ame raisonnable puisse aussi faire d'elle-même, ou du corps qui lui est uni, ce qui lui plaît ; c'est assurément un trait admirable, & une admirable participation de l'Être divin. Je ne suis rien ; mais parce qu'il a plu à Dieu de me faire à son image & d'imprimer dans mon fond une ressemblance, quoique foible, de son libre arbitre, je veux que ma main se leve, que mon bras s'étende, que ma tête, que mon corps se tourne, cela se fait ; je cesse de le vouloir, & je veux que tout se tourne d'un autre côté ; cela se fait de même. Tout cela m'est indifférent ; je suis aussi bien d'un côté que d'un autre ; & de tout cela il n'y en a aucune raison que ma volonté ; cela est, parce que je le veux ; & je le veux, parce que je le veux ; & c'est-là une dernière raison, parce que Dieu m'a voulu donner cette faculté ; & quand même il y a quelque raison de me déterminer à l'un plutôt qu'à l'autre, si cette raison n'est pas pressante, & qu'il ne s'agisse pour moi que de quelque commodité plus ou moins grande, je puis aisément ou me la donner, ou ne me la donner pas ; & je puis ou me donner ou m'ôter de grandes commodités, & si je veux, des incommodités & des peines aussi grandes. Et tout cela, parce que je le veux ; & Dieu a soumis cela à ma volonté ; & je puis même user de ma liberté jusqu'à me procurer à moi-même de grandes souffrances, jusqu'à m'exposer à la mort, jusqu'à me la donner ; tant je suis maître de moi-même, par ce trait

de la divine ressemblance , qu'on appelle le libre-arbitre. Et si je rentre au dedans de moi , je puis appliquer mon intelligence à une infinité d'objets divers , & à l'un plutôt qu'à l'autre , & à tout successivement , à commencer par où je veux ; & je puis cesser de le vouloir , & même vouloir le contraire ; & d'une infinité d'actes de ma volonté , je puis faire ou celui-ci ou celui-là , sans qu'il y en ait d'autre raison , sinon que je le veux ; ou s'il y en a d'autre raison , je suis le maître de cette raison pour m'en servir ou ne m'en servir pas , ainsi que je le veux. Et par ce principe de libre-arbitre , je suis capable de vertu & de mérite ; & on m'impute à moi-même le bien que je fais , & la gloire m'en appartient.

Il est vrai que je puis aussi me détourner vers le mal ; & mon œuvre m'est imputée à moi-même. Et je commets une faute dont je puis aussi me repentir , ou ne me repentir pas ; & ce repentir est une douleur bien différente des autres que je puis souffrir. Car je puis bien être fâché d'avoir la fièvre , ou d'être aveugle , mais non pas me repentir de ces maux , lorsqu'ils me viennent malgré moi. Mais si je mens , si je suis injuste , ou médifant , & que j'en sois fâché ; cette douleur est un repentir que je puis avoir & n'avoir pas : heureux si je me repens du mal , & que volontairement je persévère dans le bien.

Voilà dans ma liberté un trait défectueux , qui est de pouvoir mal faire ; ce trait ne me vient pas de Dieu , mais il me vient du néant dont je suis tiré. Dans ce défaut je dégénère de Dieu qui m'a fait ; car Dieu ne peut vouloir le mal : & le Psalmiste lui chante : *Vous êtes un Dieu qui ne voulez pas l'iniquité*. Mon Dieu , voilà le défaut & le caractère de la créature ! Je ne suis pas une image & ressemblance parfaite de Dieu , je suis seulement fait à l'image : j'en ai quelque trait , mais parce que je suis , je n'ai pas tout ; & on m'a tourné à la ressemblance ; mais je ne suis pas une ressemblance , puisqu'enfin je puis pécher. Je tombe dans le défaut par mille endroits ; par l'imperfection , par la multiplicité , par la variabilité de mes actes ; tout cela n'est pas en Dieu , & je dégénère par tous ces endroits ; mais l'endroit où je dégénère le plus , le foible , & pour ainsi dire la honte de ma nature , c'est que je puisse pécher.

Dieu dans l'origine m'a donné un précepte ; car il étoit

juste que je sentisse, que j'étois sujet. Je suis une créature à qui il convient d'être soumise ; je suis née libre , Dieu l'a voulu ; mais ma liberté n'est pas une indépendance ; il me falloit une liberté sujette ; ou , si l'on aime mieux parler ainsi avec un Pere de l'Eglise , une servitude libre sous un Seigneur souverain : *Libera servitus* : & c'est pourquoi il me falloit un précepte pour me faire sentir que j'avois un maître. O Dieu , le précepte aisé que vous m'avez donné d'abord ! Parmi tant d'arbres & de fruits , étoit-ce une chose si difficile de m'abstenir d'un seul ? Mais vous vouliez seulement me faire sentir par un joug aisé , & avec une main légère , que j'étois sous votre empire. O Dieu ! Après avoir secoué le joug , il est juste que je subisse celui des travaux , de la pénitence & de la mort , que vous m'avez imposé. O Dieu ! Vous êtes mon Roi : faites ce que vous voudrez par votre justice , mais n'oubliez pas vos miséricordes.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

*Sur l'Arbre de la Science du bien & du mal :
& sur l'Arbre de Vie.*

ON peut entendre que *Dieu avoit produit de la terre , tout* Gen. II. 9. *arbre beau à voir , & agréable au goût : & il avoit mis aussi dans le milieu du Paradis l'arbre de vie , & l'arbre de la science du bien & du mal.* Dieu pouvoit annexer aux plantes certaines vertus naturelles par rapport à nos corps ; & il est aisé à croire que le fruit de l'arbre de vie , avoit la vertu de réparer le corps par un aliment si proportionné & si efficace , que jamais on ne seroit mort en s'en servant. Mais pour l'arbre de la science du bien & du mal , comme c'étoit-là un effet qui passoit la vertu naturelle d'un arbre , on pourroit dire que cet arbre a été ainsi appelé par l'événement ; à cause que l'homme , en usant de cet arbre contre le commandement de Dieu , a appris la malheureuse science qui lui fait discerner par expérience le mal que son infidélité lui attiroit , d'avec le bien où il avoit été créé , & qu'il devoit sçavoir uniquement , s'il eût persévéré dans l'innocence.

On peut encore penser que la vertu de donner à l'homme la science du bien & du mal, étoit dans cet arbre une vertu surnaturelle, semblable à celle que Dieu a mise dans les Sacramens ; comme dans l'eau, la vertu de régénérer l'intérieur de l'homme, & d'y répandre la vie de la Grâce.

Quoi qu'il en soit, sans rechercher curieusement le secret de l'œuvre de Dieu, il me suffit de sçavoir que Dieu avoit défendu absolument & dès l'origine, l'usage de l'arbre de la science du bien & du mal, & non pas l'usage de l'arbre de vie. Voici ses paroles : *Mangez du fruit de tous les arbres du Paradis, mais ne mangez point de celui de l'arbre de la science du bien & du mal.* Il n'y avoit donc que ce seul fruit qui fût défendu ; & celui de l'arbre de vie ne le fut qu'après le péché, conformément à cette parole : *Prenons garde qu'il ne mette encore la main sur l'arbre de vie, & qu'il ne vive éternellement.*

O Dieu ! je me soumets à vos défenses ; je renonce à toute science curieuse, puisque vous m'en défendez l'usage ; je ne devois sçavoir par expérience que le bien : je me suis trop mal trouvé d'avoir voulu sçavoir ce que vous n'aviez pas voulu m'apprendre ; & je me contente de la science que vous me voulez donner. Pour l'arbre de vie, vous m'en aviez permis l'usage, & je pouvois être immortel avec ce secours ; & maintenant vous me le rendez par la croix de mon Sauveur. Le vrai fruit de vie pend à cet arbre mystérieux ; & je le mange dans l'Eucharistie de dessus la Croix, en célébrant ce mystère selon le précepte de JESUS-CHRIST, en mémoire de sa mort, conformément à cette parole : *Faites ceci en mémoire*

Luc. XXII. 19.

I. Cor. XI. 26.

de moi : Et celle-ci de saint Paul : Toutes les fois que vous mangerez de ce pain céleste, & que vous boirez de cette coupe bénite, vous annoncerez, vous publierez, vous célébrerez la mort du Seigneur. C'est donc ici un fruit de mort & un fruit de vie. Un fruit de vie, puisque JESUS-CHRIST a dit : Vos

Joan. VI. 49, 50.

pères ont mangé la manne, & ils sont morts ; mais quiconque mangera du pain que je vous donnerai, ne mourra jamais. L'Eucharistie est donc un fruit, & un pain de vie. Mais en même

Heb. II. 9.

tems c'est un fruit de mort, puisqu'il falloit pour nous vivifier que JESUS goûtât la mort pour nous tous : & que rappelés à la vie par cette mort, nous portassions continuellement en nos

II. Cor. IV. 10.
V. 15.

corps la mortification de JESUS, par la mort de nos passions ;
 &

& en mourant à nous-mêmes & à nos propres desirs, pour ne vivre plus qu'à celui qui est mort & ressuscité pour nous. Prenons ces paroles, & vivons avec JESUS-CHRIST, comme lui mortifiés selon la chair, & vivifiés selon l'esprit, ainsi que disoit saint Pierre.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

*Dernière singularité de la Création de l'Homme
dans son immortalité.*

Nous ne comptons plus les admirables singularités de la création de l'homme, tant le nombre en est grand; mais la dernière est l'immortalité. O Dieu, quelle merveille! tout ce que je vois d'animaux autour de moi sont sujets à la mort; moi seul avec un corps composé des mêmes éléments, je suis immortel par mon origine.

Je pouvois mourir cependant, puisque je pouvois pécher; j'ai péché, & je suis mort; mais je pouvois ne pas mourir, parce que je pouvois ne pas pécher, & que c'est le péché seul qui m'a privé de l'usage de l'arbre de vie.

Quel bonheur! Quelle perfection de l'homme! Fait à l'image de Dieu par un dessein particulier de sa sagesse; établi dans un paradis, dans un jardin délicieux, où tous les biens abondoient, sous un ciel toujours pur & toujours benin; au milieu des riches eaux de quatre fleuves; sans avoir à craindre la mort; libre, heureux, tranquille, sans aucune difformité ou infirmité, ni du côté de l'esprit, ni du côté du corps; sans aucun besoin d'habits, avec une pure & innocente nudité; ayant mon salut & mon bonheur en ma main; le Ciel ouvert devant moi, pour y être transporté, quand Dieu voudroit, sans passer par les ombres affreuses de la mort! Pleure sans fin homme misérable, qui as perdu tous ces biens; & ne te console qu'en JESUS-CHRIST qui te les a rendus: & encore dans une plus grande abondance!



SIXIÈME SEMAINE.

*Elévations sur la Tentation & la Chute
de l'Homme.*

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

PREMIERE ÉLÉVATION.

Le Serpent.

Gen. III. 1.

LE Serpent étoit le plus fin de tous les animaux. Voici dans la foiblesse apparente d'un commandement si étrange du récit de nos malheurs, la profondeur admirable de la Téologie Chrétienne. Tout paroît foible ; tout a ici en apparence un air fabuleux ; un serpent parle ; une femme écoute ; un homme si parfait & très-éclairé se laisse entraîner à une tentation grossière ; tout le genre humain tombe avec lui dans le péché & dans la mort ; tout cela paroît insensé ; mais c'est ici que commence la vérité de cette sublime sentence de saint Paul : *Ce qui est en Dieu une folie (apparente) est plus sage que la sagesse des hommes ; & ce qui est en Dieu une foiblesse (apparente,) est plus fort que la force de tous les hommes.*

I. Cor. I. 25.

Commençons par la finesse du serpent ; & ne la regardons pas comme la finesse d'un animal sans raison, mais comme la finesse du diable, qui, par une permission divine, étoit entré dans le corps de cet animal. Comme Dieu paroissoit à l'homme sous une figure sensible, il en étoit de même des Anges. Dieu parle à Adam, Dieu lui amène les animaux, & lui amène sa femme qu'il venoit de tirer de lui-même ; Dieu lui paroît comme quelque chose qui se promène dans le pa-

radis ; il y a dans tout cela une figure extérieure , quoiqu'elle ne soit point exprimée ; & il étoit juste , l'homme étant composé de corps & d'ame, que Dieu se fit connoître à lui selon l'un & l'autre ; selon les sens comme selon l'esprit. Il en étoit de même des Anges , qui conversoient avec l'homme en telle forme que Dieu permettoit , & sous la figure des animaux. Eve donc ne fut point surprise d'entendre parler un serpent , comme elle ne le fut pas de voir Dieu même paroître sous une forme sensible ; elle sentit qu'un Ange lui parloit , & seulement il paroît qu'elle ne distingua pas assez si c'étoit un bon ou un mauvais Ange , n'y ayant aucun inconvénient que dès-lors *l'Ange des ténèbres se transfigurât en Ange de lumière.* I. Cor. XI. 14.

Voilà donc de quoi s'élever à quelque chose de plus haut que ce qui paroît : & il faut considérer dans cette parole du serpent une secrète permission de Dieu , par laquelle l'esprit tentateur se présente à Eve sous cette figure.

Pourquoi il déterminâ cet Ange superbe à paroître sous cette forme , plutôt que sous une autre ; quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le sçavoir , l'Ecriture nous l'insinue en disant que *le serpent étoit le plus fin de tous les animaux* : c'est-à-dire , celui qui s'insinuoit de la manière la plus souple & la plus cachée , & qui , pour beaucoup d'autres raisons que la suite développera , représentoit mieux le démon dans sa malice , dans ses embûches , & ensuite dans son supplice. Gen. III. 1.

Les hommes ignorans voudroient qu'Eve , au lieu d'entendre le serpent , se fût d'abord effrayée , comme nous faisons à la vue de cet animal ; sans songer que les animaux , soumis à l'empire de l'homme , n'avoient rien d'affreux pour lui dans l'origine : au contraire , pour ainsi dire , rempoient devant lui aussi-bien que le serpent , par une marque divine , comme imprimée sur sa face qui les tenoit dans sa sujétion. Le Démon n'avoit donc garde de se servir de la forme du serpent pour effrayer Eve , non plus que pour la fléchir à ses volontés par une espèce de force : mais cet esprit cauteleux alla par adresse , & par les subtiles insinuations que nous allons voir.

Jusqu'ici il ne paroît rien que d'excellent dans la nature de l'homme , à qui tous les animaux paroissent soumis , & même ceux qui à présent nous sont naturellement le plus d'hor-

teur. JESUS-CHRIST a rétabli cet empire d'une manière plus haute, lorsqu'il a dit, racontant les prodiges que fera la foi dans ceux qui croient : *Ils domteront les serpents, & les poisons qu'ils boiront ne leur nuiront pas.* Ce miracle s'accomplira en nous d'une façon admirable, si parmi tant d'erreurs, tant de tentations, tant d'illusions, & pour ainsi dire, dans un air si corrompu, nous sçavons avec la grace de Dieu conserver notre cœur pur, notre bouche simple & sincère, nos mains innocentes.

SECONDE ÉLÉVATION.

La Tentation : Eve est attaquée avant Adam.

SEigneur, faites-moi connoître les profondeurs de Satan ; & les finesse malignes de cet esprit, à qui il vous a plu de conserver toute sa subtilité, toute sa pénétration, toute la supériorité naturelle de génie qu'il a sur nous, pour vous en servir aux épreuves où vous voulez mettre notre fidélité, & faire connoître magnifiquement la puissance de votre grace.

Voici le premier ouvrage de cet esprit ténébreux. Sa malignité & sa jalousie le portent à détruire l'homme que Dieu avoit fait si parfait & si heureux, & à subjuguier celui à qui il avoit donné tant d'empire sur toutes les créatures corporelles ; afin que ne pouvant renverser le trône de Dieu en lui-même, il le renverse autant qu'il peut dans l'homme qu'il a élevé à une si haute puissance.

Nous avons donc à considérer par quels moyens il a réussi dans cet ouvrage, afin de connoître ceux par lesquels nous lui devons résister, & nous relever de notre chute : c'est-à-dire, relever en nous l'empire de Dieu abbatu.

Nous étions à la vérité au-dessous de l'Ange : mais comme *Psal. VIII. 6.* nous avons vu, *un peu au-dessous* : car nous lui étions égaux dans le bonheur de posséder le souverain bien ; & nous avions comme lui une intelligence & un libre-arbitre aidé de la Grâce, capable avec cette Grâce de s'élever à cette bienheureuse jouissance. Nous pouvions donc aisément résister à Satan, qui l'avoit perdue, & qui vouloit nous la faire perdre,

Quelque avantage qu'il eût sur nous du côté de l'intelligence, loin de pouvoir nous forcer, la Grace que nous avions & qu'il avoit rejetée & entierement perdue par sa faute, nous rendoit ses supérieurs en force & en vertu; ainsi il ne pouvoit rien contre nous que par persuasion, & c'étoit aussi ce qui flattoit son orgueil, de soumettre notre esprit au sien par adresse, & de nous faire donner dans les pièges qu'il nous tendoit.

Le premier effet de cet artifice, est d'avoir tenté Adam par Eve, & d'avoir commencé à nous attaquer par la partie la plus foible. Quelque parfaite que fût & dans le corps & encore plus dans l'esprit la première femme immédiatement sortie des mains de Dieu, elle n'étoit selon le corps qu'une portion d'Adam, & une espèce de diminutif. Il en étoit à proportion à peu près de même de l'esprit: car Dieu avoit fait régner dans son ouvrage une sagesse qui y rangeoit tout avec une certaine convenance. Ce n'est point Eve, mais Adam qui nomma les animaux: c'étoit à Adam & non point à Eve qu'il les avoit amenés. Si Eve, comme sa compagne chérie, participoit à son empire, il demeureroit à l'homme une primauté qu'il ne pouvoit perdre que par sa faute & par un excès de complaisance. Il avoit donné le nom à Eve comme il l'avoit donné à tous les animaux, & la nature vouloit qu'elle lui fût en quelque sorte sujette. C'étoit donc en lui que résidoit la supériorité de la sagesse: & Satan le vient attaquer par l'endroit le moins fort, &, pour ainsi dire, le moins muni.

Si cet artifice réussit à cet esprit malicieux, il ne faut pas s'étonner qu'il le continue, & qu'il tâche encore d'abattre l'homme par les femmes, quoique d'une autre manière; parce qu'il n'avoit point encore de concupiscence. Il suscita contre Job sa propre femme, & souleva contre lui cette ennemie domestique, pour pousser à bout sa patience. Tobie, qui devoit être après lui le modèle de cette vertu, eut dans sa maison une semblable persécution. Les plus grands Rois sont tombés par cet artifice. Qui ne sçait la chute de David & de Salomon? Qui peut oublier la foiblesse d'Herode, & la meurtrière de saint Jean-Baptiste? Le diable, en attaquant Eve, se préparoit dans la femme un des instrumens les plus dangereux pour perdre le genre humain: & ce n'est pas sans

aïson que le Sage a dit qu'elle avoit assujetti les plus puissans ,
& donné la mort aux plus courageux.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

*Le Tentateur procède par interrogation , & tâche d'abord
de produire un doute.*

Gen. III. 1, 2, 3, 4.

Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu de manger de cet arbre ? Et un peu après : Vous ne mourrez pas. La suite de ces paroles fait voir qu'il vouloit induire Eve à erreur ; mais s'il lui avoit proposé d'abord l'erreur où il vouloit la conduire , & une contradiction manifeste au commandement & à la parole de Dieu , il lui auroit inspiré plus d'horreur que de volonté de l'écouter ; mais avant que de proposer l'erreur , il commence par le doute : *Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu ?* Il n'ose pas dire : Il vous a trompé ; son précepte n'est pas juste ; sa parole n'est pas véritable : il demande , il interroge , comme pour être instruit lui-même , plutôt que pour instruire celle qu'il vouloit surprendre. Il ne pouvoit commencer par un endroit plus insinuant , ni plus délicat.

La première faute d'Eve , c'est de l'avoir écouté , & d'être entrée avec lui en raisonnement. Dès qu'on a voulu la faire douter de la vérité , & de la justice de Dieu , elle devoit fermer l'oreille , & se retirer. Mais la subtilité de la demande l'ayant rendu curieuse , elle entra en conversation & elle y périt. La première faute de ceux qui errent ou par l'erreur de l'esprit , ou par la séduction & l'égarement de leurs sens , c'est de douter. Satan dit tous les jours , & aux Hérétiques , & à tous ceux qui sont entraînés dans leurs voluptés & leurs passions , ce malheureux , *Pourquoi* : & s'il lui a réussi contre Eve avant la concupiscence & les passions , faut-il s'étonner qu'il ait des succès si prodigieux avec ce secours ? Faisons , faisons : & dès le premier *Pourquoi* , dès le premier doute qui commence à se former dans notre esprit , bouchons l'oreille ; car pour peu que nous chancelions , nous périrons.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.*Réponse d'Eve, & réplique de Satan qui se découvre.*

Nous mangeons de tous les fruits du Paradis : mais pour l'arbre qui est au milieu, Dieu nous a défendu d'en manger le fruit, & d'y toucher, sous peine de mort. Telle fut la réponse d'Eve, où il n'y a rien que de véritable, puisqu'elle ne fait que répéter le commandement & les paroles du Seigneur. Il ne s'agit donc pas de bien répondre, ni de dire de bonnes choses, mais de les dire à propos. Eve eût dû ne point parler du tout au tentateur, qui lui venoit demander des raisons d'un commandement suprême où il n'y avoit qu'à obéir, & non point à raisonner. Combien de fois y est-on trompé ? Tout en disant de bonnes choses, on s'entretient avec la tentation ; mais il faut rompre commerce à l'instant. C'étoit le cas, non de résister, mais de pratiquer le commandement de Dieu ; & se bien garder, sous prétexte de rendre raison au séducteur, de faire durer le tems de la séduction. Le Fils de Dieu nous a bien donné un autre exemple dans le tems de sa tentation. Les paroles de l'Ecriture qu'il allégué ne sont pas un entretien pour raisonner avec le tentateur, mais un refus précis avec cette exécration : *Va-t-en, Satan*. Au lieu qu'Eve curieuse veut raisonner, & entendre les raisonnemens du Serpent.

Gen. III. 2, 3.

Matth. IV. 10.

Aussi voit-il insensiblement augmenter ses forces. Comme il vit qu'Eve étoit éblouie de la nouveauté, & que déjà elle entroit dans le doute qu'il lui vouloit suggérer ; il ne garde plus de mesures, & lui dit sans ménagement : *Vous ne mourrez pas. Car Dieu sçait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts : & vous serez comme des Dieux, sçachans le bien & le mal*. Il insinuoit par ces paroles que Dieu avoit attaché au fruit de cet arbre une divine vertu, par où l'homme seroit éclairé sur toutes les choses qui pouvoient le rendre bon ou mauvais, heureux ou malheureux. Et alors, dit-il, par une si belle connoissance, vous deviendrez si parfaits, que vous serez comme des Dieux. De cette sorte, il flate l'orgueil, il pique & excite la curiosité. Eve commence à

Gen. III. 4, 5.

regarder ce fruit défendu, & c'est un commencement de désobéissance: car le fruit que Dieu défendoit de toucher ne devoit pas même être regardé avec complaisance. *Elle vit*, dit l'Écriture, *qu'il étoit beau à la vue, bon à manger, agréable à voir.* Elle n'oublie rien de ce qui pouvoit la satisfaire. C'est vouloir être séduite, que de se rendre si attentive à la beauté & au goût de ce qui lui avoit été interdit. La voilà donc occupée des beautés de cet objet défendu, & comme convaincue que Dieu étoit trop sévère de leur défendre l'usage d'une chose si belle; sans songer que le péché ne consiste pas à user des choses mauvaises par leur nature, puisque Dieu n'en avoit point fait, ni n'en pouvoit faire de telles, mais à mal user des bonnes. Le tentateur ne manqua pas de joindre la sujétion, & pour ainsi dire, le sifflement intérieur à l'extérieur; & il tâcha d'allumer la concupiscence qu'Eve jusqu'à lors ne connoissoit pas. Mais dès-qu'elle eut commencé à écouter & à raisonner sur un commandement si précis, à ce commencement d'infidélité, on peut croire que Dieu commença aussi à retirer justement sa Grâce; & que la concupiscence des sens suivit de près le désordre qu'Eve avoit déjà introduit volontairement dans son esprit. Ainsi elle mangea du fruit? & le serpent demeura vainqueur. Il ne poussa pas plus loin la tentation du dehors: & content d'avoir bien instruit & persuadé son Ambassadeur, il laissa faire le reste à Eve. Remarquez qu'il lui avoit parlé non seulement pour elle, mais encore pour son mari: en lui disant, non point: Tu seras; Et, Pourquoi Dieu t'a-t-il défendu? Mais: *Vous serez comme des Dieux: & , Pourquoi vous a-t-on fait cette défense?* Le démon ne se trompa pas en croyant que cette parole portée par Eve à Adam auroit plus d'effet, que s'il la lui eût portée lui-même. Voilà donc par un seul coup trois grandes plaies. L'orgueil entra avec ces paroles: *Vous serez comme des Dieux.* Celles-ci, *Vous sçavez le bien & le mal*, exciterent la curiosité. Et ces regards attentifs sur l'agrément & sur le bon goût de ce beau fruit firent entrer jusques dans la moëlle des os l'amour du plaisir des sens. Voilà les trois maladies générales de notre nature, dont la complication fait tous les maux particuliers dont nous sommes affligés. Et saint Jean les a ramassées dans ces paroles. *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde. Parce que*

tout ce qui est dans le monde, est ou la concupiscence de la chair, c'est-à-dire manifestement la sensualité : ou la concupiscence des yeux, qui est la curiosité : ou enfin l'ambition & l'orgueil répandu dans toute la vie : qui est le propre nom du troisième vice dont la nature & la vie humaine est infectée.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

La Tentation & la chute d'Adam. Réflexion de S. Paul.

*E*Ve prit le fruit, & le mangea ; & en donna à son mari, qui en mangea. La tentation & la chute d'Adam passe en ce peu de mots. Le premier & le plus beau commentaire que nous aïons sur cette matière est celui de saint Paul ; Adam n'a pas été séduit, & Eve a été séduite dans sa prévarication.

Gen. III. 6.

I. Tim II. 14.

Il faut ici entendre en deux sens, qu'Adam ne fut point séduit. Il ne fut point séduit, premièrement, parce que ce n'est point à lui que s'attaqua d'abord le séducteur : secondement, il ne fut pas séduit, parce que d'abord, comme l'interprètent les saints Docteurs, il céda plutôt à Eve par complaisance, que convaincu par ses raisons. Les saints Interprètes, & entr'autres, saint Augustin dit expressément qu'il ne voulut point contrister cette seule & chère compagne : *Sociali necessitudini paruisse* : ni se laisser dans son domestique & dans la mère future de tous ses enfans une éternelle contradiction. A la fin néanmoins il donna dans la séduction : prévenu par sa complaisance, il commença lui-même à goûter les raisons du serpent, & conquit les mêmes espérances que sa femme : puisque ce n'étoit que par lui qu'elles devoient passer à tous ses enfans, où elles ont fait tous les ravages que nous voyons encore parmi nous.

Aug. de Civitate Dei. Lib. XIV. cap. 3.

Adam crut donc qu'il sauroit le bien & le mal, & que sa curiosité seroit satisfaite. Adam crut qu'il seroit comme un Dieu, auteur par son libre arbitre de la fausse félicité qu'il affectoit, ce qui contenta son orgueil ; d'où, tombé dans la révolte des sens, il chercha de quoi les flatter dans le goût exquis du fruit défendu. Qui sait si, alors déjà corrompu, Eve ne commença pas à lui paroître trop agréable ? Malheur

à l'homme qui se peut plaire en quelqu'autre chose qu'en Dieu ; tous les plaisirs l'assiégent , & tour à tour , ou tout ensemble ils lui font la Loi. Quoi qu'il en soit , la suite va faire paroître que les deux époux devinrent un piège l'un à l'autre : & leur union qui devoit être toujours honnête , s'il eussent persévéré dans leur innocence , eut quelque chose dont la pudeur & l'honnêteté fut offensée.

 SIXIÈME ÉLEVATION.

Adam & Eve s'aperçurent de leur nudité.

Gen. III. 7.

ET aussitôt leurs yeux furent ouverts : & s'étant aperçus qu'ils étoient nus , ils se couvrirent de feuilles de figuier cousues ensemble , & se firent une ceinture : l'original porte , un habillement autour des reins. Hélas ! nous commençons à n'oser parler de la suite de notre Histoire , où il commence à nous paroître quelque chose qu'une bouche pudique ne peut exprimer , & que de chastes oreilles ne peuvent entendre. L'Écriture s'enveloppe ici elle-même , & ne nous dit qu'à demi mot ce que sentirent en eux-mêmes nos premiers parens. Jusqu'ici leur nudité innocente ne leur faisoit point de peine. Voulez-vous sçavoir ce qui leur en fait ? Considérez comme ils se couvrent , & de quoi. Ce n'est point contre les injures de l'air qu'ils se couvrent de feuilles ; Dieu leur donna dans la suite des habits de peaux pour cet usage , & les en revêtit lui-même. Ici ce n'est que des yeux & de leurs propres yeux qu'ils veulent se défendre. Ils n'ont besoin que de feuilles , seulement ils en choisissent des plus larges & des plus épaisses , que la vue puisse moins percer. Ils s'en avisent d'eux-mêmes ; & c'est ainsi que *leurs yeux furent ouverts* : non qu'auparavant ils fussent aveugles , comme l'ont cru quelques Interprètes. S'ils l'eussent été , ni Adam n'eût vu les animaux ou Eve même qu'il nomma : ni Eve n'aurait vu ou le serpent ou le fruit. Dire donc que *les yeux leur furent ouverts* , c'est une manière honnête & modeste d'exprimer qu'ils sentirent leur nudité ; & c'est par-là qu'ils commencèrent en effet , mais pour leur malheur , à connoître le mal. En un mot , leur esprit qui s'est soulevé contre Dieu , ne

Ibid. 11.

Ibid. 7.

peut plus contenir le corps auquel il devoit commander. Et voilà incontinent après leur péché, la cause de la honte que jusqu'alors ils ne connoissoient pas. Achéons, pour ne pas revenir à ce désordre honteux. Nous en naissons tous, & c'est par-là que notre naissance & notre conception, c'est-à-dire, la source même de notre Être, est infectée par le péché originel. O Dieu ! Où en sommes-nous, & de quel état sommes-nous déchus !

SEPTIÈME ÉLEVATION.

Enormité du Péché d'Adam.

Qu'il pourroit dire combien énorme a été le crime d'être tombé en sortant tout récemment des mains de Dieu, dans une si grande félicité, dans une si grande facilité, de ne pécher pas ? Voilà déjà deux causes de l'énormité : la félicité de l'état d'où tout besoin étoit banni ; la facilité de persévérer dans ce bienheureux état d'où toute cupidité, toute ignorance, toute erreur, toute infirmité étoit ôtée. Le précepte, comme on a vu, n'étoit qu'une douce épreuve de la sujétion, un frein léger du libre arbitre, pour lui faire appercevoir qu'il avoit un maître, mais le maître le plus benin qui lui imposoit par bonté le plus doux & le plus léger de tous les jougs. Il est tombé néanmoins ; & Satan en a été le vainqueur. Quoiqu'on ait peine à connoître par où le péché a pu pénétrer ; c'est assez que l'homme ait été tiré du néant pour en porter la capacité dans son fond ; c'est assez qu'il ait écouté, qu'il ait hésité pour en venir à l'effet.

A ces deux causes de l'énormité du péché d'Adam, ajoutons-y l'étendue d'un si grand crime qui comprend en soi tous les crimes, en répandant dans le genre humain la concupiscence qui les produit tous ; par lequel il donne la mort à tous ses enfans qui sont tous les hommes, qu'il livre tous au démon pour les égorger, & coopérer avec celui dont le Fils de Dieu a dit pour cette raison : *Qu'il a été homicide dès le commencement.* Mais s'il a été homicide, Adam a été le parricide de soi-même & de tous ses enfans qu'il a égorgés non dans le berceau, mais dans le sein de leur mère & même

Joan. VIII. 44.

avant la naissance ; il a encore égorgé sa propre femme , puisqu'au lieu de la porter à la pénitence qui l'auroit sauvée , il achève de la tuer par sa complaisance. O le plus grand de tous les pécheurs , qui te donnera le moyen de te relever d'une si affreuse chute ! Quel asyle trouveras-tu contre ton vainqueur ? A quelle bonté auras-tu recours ? à la seule bonté de Dieu ; mais tu ne le peux , & c'est-là le plus malheureux effet de ta chute ; tu ne peux que fuir Dieu , comme on va voir , & augmenter ton péché. Craignons donc du moins dans notre foiblesse le péché qui nous a vaincus dans notre force.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

Présence de Dieu redoutable aux Pécheurs : nos premiers parens augmentent leur crime en y cherchant des excuses.

Gen. III. 8, 9,
10, 11.

Comme Dieu se promenoit dans le Paradis : (car pour les raisons qui ont été dites , nous avons vu qu'il leur apparoissoit sous des figures sensibles :) ils en entendirent le bruit. Adam & Eve se cachèrent de devant la face du Seigneur dans Pépauissier du bois du Paradis. Et le Seigneur Dieu appella Adam , & lui dit : Où es-tu ? Et Adam lui répondit : J'ai entendu dans le Paradis le bruit de votre présence , & je l'ai redoutée , parce que j'étois nud , & je me suis caché. Et Dieu lui dit : Mais qui t'a montré que tu étois nud , si ce n'est que tu as mangé du fruit que je t'avois défendu.

Il est dit dans l'Écriture que Dieu se promenoit à l'air durant le midi. Ces choses en elles-mêmes si peu convenables à la majesté de Dieu , & à l'idée de perfection qu'il nous a donnée de lui-même , nous avertissent d'avoir recours au sens spirituel. Le midi qui est le tems de la grande ardeur du jour nous signifie l'ardeur brulante de la justice de Dieu , lorsqu'elle vient se venger des pécheurs ; & quand il est dit que Dieu dans cette ardeur se promène à l'air , c'est qu'il tempère par bonté l'ardeur intolérable de son jugement. Car c'étoit déjà un commencement de bonté , de vouloir bien reprendre Adam ; au lieu que sans le reprendre , il pouvoit le précipiter dans les Enfers , comme il a fait l'Ange

rebelle. Adam n'avoit point encore appris à profiter de ces reproches , & comme à respirer cet air plus doux : plein des terreurs de sa conscience, il se cache dans la forêt, & n'ose paroître devant Dieu.

Nous avons vu l'homme pécheur qui ne se peut souffrir lui-même ; mais sa nudité ne lui est jamais plus affreuse, que par rapport, non point à lui-même, mais à Dieu, *devant qui tout est à nud & à découvert*, jusqu'aux replis les plus intimes de sa conscience. Contre des yeux si pénétrants, des feuilles ne suffisoient pas ? Adam cherche l'épais des forêts, & encore n'y trouve-t-il pas de quoi s'y mettre à couvert. Il ne faut pas s'imaginer qu'il crut se soustraire aux yeux invisibles de Dieu : il tâcha du moins de se sauver de la présence sensible qui le bruloit trop ; à peu près comme feront ceux qui crieront au dernier jugement : *Montagnes tombez sur nous : collines enterrez-nous*. Mais la voix de Dieu le poursuit : *Adam, où es-tu ?* Combien loin de Dieu & de toi-même ? Dans quel abyme de maux, dans quelles misères, dans quelle ignorance, dans quel déplorable égarement.

Heb. IV. 13 ;
Luc. XXIII. 30 ;

A cette voix, étonné, & ne sachant où se mettre : *Je me suis caché*, dit-il, *parce que j'étois nud*. Mais qui t'a dit que tu étois nud, dit le Seigneur, si ce n'est que tu as mangé du fruit défendu ? Adam lui répondit : *La femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté du fruit, & j'en ai mangé*. C'est ici que les excuses commencent, vaines excuses qui ne couvrent pas le crime, & qui découvrent l'orgueil & l'impénitence. Si Adam, si Eve avoient pu avouer humblement leur faute, qui sçait jusqu'où se seroit porté la miséricorde de Dieu ? Mais Adam rejette la faute sur la femme, & la femme sur le serpent, au lieu de n'en accuser que leur libre arbitre. De si frivoles excuses étoient figurées par les feuilles de figuier, par l'épaisseur de la forêt dont ils pensoient se couvrir. Mais Dieu fait voir la vanité de leur excuse. Que sert à l'homme de dire : *La femme que vous m'avez donnée pour compagne ?* Il semble s'en prendre à Dieu même. Mais Dieu lui avoit-il donné cette femme pour compagne de sa désobéissance ? Ne devoit-il pas la régir, la redresser ? C'est donc le comble du crime, loin de l'avouer, d'en vouloir rejeter la faute sur sa malheureuse compagne, & sur Dieu même qui la lui avoit donnée.

Gen. III. 10, 11
12.

Ne cherchons point d'excuses à nos crimes : ne les rejetons pas sur la partie foible qui est en nous : confessons que la raison devoit présider & dominer à ses appétits : ne cherchons point à nous couvrir : mettons-nous devant Dieu : peut-être alors que sa bonté nous couvrira d'elle-même , & que nous serons de ceux dont il est écrit : *Bienheureux ceux dont les iniquités ont été remises , & dont les péchés ont été couverts.*

NEUVIÈME ÉLEVATION.

Ordre de la Justice de Dieu.

IL faut ici distinguer l'ordre du crime d'avec l'ordre de la justice divine. Le crime commence par le serpent, se continue en Eve & se consomme en Adam ; mais l'ordre de la justice divine est de s'attaquer d'abord au plus capital. C'est pourquoi il s'en prend d'abord à l'homme en qui se trouvoit , dans la plénitude de la force & de la grace , la plénitude de la desobéissance & de l'ingratitude. C'étoit à lui qu'étoit attachée la totalité de la grace originelle , c'étoit à lui que les grands dons avoient été communiqués ; & à lui qu'avoit été donné & signifié le grand précepte ; c'est donc par lui que Dieu commence : l'examen passe ensuite à la femme ; il se termine au serpent ; & rien n'échappe à sa censure.

DIXIÈME ÉLEVATION.

Suite des excuses.

ET Dieu dit à Eve : *Pourquoi avez-vous fait cela ? elle répondit : Le serpent m'a trompée.* Mais pourquoi vous laissez-vous tromper ? N'aviez-vous pas tout ensemble votre libre arbitre & ma Grace ? Pourquoi avez-vous écouté ? La conviction étoit facile , mais Dieu en laisse l'effet à la conscience d'Eve ; & se tournant vers le serpent dont l'orgueil & l'obstination ne lui permettoit pas de s'excuser ; sans lui demander de , *Pourquoi* , ainsi qu'il avoit fait à Adam & à Eve ,

il lui dit décisivement & tout court: *Parceque vous avez fait cela, vous serez maudit parmi tous les animaux; vous marcherez sur votre estomac, & la terre sera votre nourriture.* Voilà trois caractères du Serpent. D'être en exécration & en horreur plus que tous les autres animaux; c'est aussi le caractère de Satan, que tout le monde maudit: de marcher sur son estomac, de n'avoir que des pensées basses, & ce qui revient à la même chose, de se nourrir de terre, c'est-à-dire, de pensées terrestres & corporelles, puisque toute son occupation est d'être notre tentateur, & de nous plonger dans la chair & dans le sang. La suite marque encore mieux le caractère du diable, qui le pousse à porter des plaies en trahison, & à attaquer par l'endroit le plus foible; c'est ce que Dieu explique par ces paroles: *Tu lui dresseras des embuches, & lui mordras le talon.* Comme donc les caractères du diable doivent être représentés par ceux du serpent, Dieu qui le prévoyoit, le détermina à se servir de cet animal pour parler à Eve, afin qu'étant l'image du diable par ses embuches, il en représentât encore le juste supplice; en sorte que ces caractères que nous venons de marquer, convinssent au serpent en parabole, & au diable en vérité.

Considérez un moment, comment Dieu attere cet esprit superbe, enflé de sa victoire sur le genre humain. Quel autre en a remporté une plus entière? Par un seul coup tout le genre humain devient le captif de ce superbe vainqueur. Vantez-vous de vos conquêtes, Conquérans mortels: Dieu qui a humilié le serpent au milieu de son triomphe, saura vous abattre.

ÉLÉVATION
SUR
LES MISTÈRES.

Psal. XXXI. 14.

Gen. III. 15.

ONZIÈME ÉLÉVATION.

Le supplice d'Eve: Et comment il est changé en remède.

LE Seigneur dit à la femme: *Je multiplierai tes calamités & tes enfans: tu enfanteras dans la douleur.* La fécondité est la gloire de la femme; c'est-là que Dieu met son supplice: ce n'est qu'au péril de sa vie qu'elle est féconde. Ce supplice n'est pas particulier à la femme? La race humaine est maudite; pleine dès la conception & dès la naissance de

Ibid. 16.

confusion & de douleurs , & de tous côtés environnée de tourment & de mort ; l'enfant ne peut naître sans mettre sa mere en péril ; ni le mari devenir pere sans hazarder la plus chere moitié de sa vie. Eve est malheureuse & maudite dans tout son sexe , dont les enfans sont si souvent les meurtriers : elle étoit faite pour être à l'homme une douce société, sa consolation, & pour faire la douceur de sa vie ; elle s'enorgueillissoit de cette destination ; mais Dieu y mêle la sujétion ; & il change en une amere domination cette douce supériorité qu'il avoit d'abord donné à l'homme. Il étoit supérieur par raison ; il devient un maître sévère par humeur ; sa jalousie le rend un tyran ; la femme est assujettie à cette fureur, & dans plus de la moitié de la terre les femmes sont dans une espece d'esclavage. Ce dur empire des maris , & ce joug auquel la femme est soumise , est un effet du péché. Les mariages sont aussi souvent un supplice qu'une douce liaison ; & on est une dure croix l'un à l'autre , & un tourment dont on ne peut se délivrer ; unis & séparés, on se tourmente mutuellement. Dans le sens spirituel , on n'enfante plus qu'avec peine ; toutes les productions de l'esprit lui coûtent : les soucis abregent nos jours ; tout ce qui est desirable est laborieux.

Par la rédemption du genre humain , le supplice d'Eve se change en grace. Sa premiere punition lui rendoit sa fécondité périlleuse, mais la Grace , comme dit saint Paul , fait
I. Tim. II. 15. qu'elle est sauvée par la production des enfans. Si sa vie y est exposée, son salut y est assuré , pourvu qu'elle soit fidèle à ce que demande son état ; c'est-à-dire , qu'elle demeure dans la foi conjugale ; dans un amour chaste de son mari : dans la sanctification & la piété, comme naturelle à son sexe, bannissant les vanités de la parure & toute mollesse, par la sobriété, la modération & la tempérance : comme ajoute le même saint Paul,



DOUZIÈME ÉLÉVATION.

Le Supplice d'Adam : Et premièrement le travail.

Dieu dit à Adam : *Parce que tu as écouté la parole de ta femme. C'est par où commence l'accusation : l'homme est convaincu d'abord d'une complaisance excessive pour la femme ; c'est la source de notre perte , & ce mal ne se renouvelle que trop souvent. Continuons : Parce que tu as mangé du fruit que je t'avois interdit , la terre est maudite dans ton travail : Tu ne mangeras ton pain qu'avec la sueur de ton visage : & le reste. C'est par où commence le supplice : mais il est exprimé par des paroles terribles : La terre est maudite dans ton travail : la terre n'avoit point péché : & si elle est maudite, c'est à cause du travail de l'homme maudit qui la cultive : on ne lui arrache aucun fruit , & sur-tout le fruit le plus nécessaire , que par force & parmi des travaux continus.*

Gen. III. 17.

Ibid. 19.

Ibid. 17.

Tous les jours de ta vie. La culture de la terre est un soin perpétuel qui ne nous laisse en repos, ni jour ni nuit, ni en aucune saison : à chaque moment l'espérance de la moisson & le fruit unique de tous nos travaux peut nous échaper : nous sommes à la merci du Ciel inconstant qui fait pleuvoir sur le tendre épi , non seulement les eaux nourissantes de la pluie , mais encore la rouille inhérente & consumante de la niellure.

Ibid.

La terre se produira des épines & des buissons. Féconde dans son origine & produisant d'elle-même les meilleures plantes , maintenant si elle est laissée à son naturel , elle n'est fertile qu'en mauvaises herbes ; elle se hérissé d'épines : menaçante & déchirante de tous côtés , elle semble même nous vouloir refuser la liberté du passage , & on ne peut marcher sur elle sans combat.

Ibid. 18.

Tu mangeras l'herbe de la terre. Il semble que dans l'innocence des commencemens , les arbres devoient d'eux-mêmes offrir & fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits ; mais depuis que l'envie de fruit défendu nous

Ibid.

eut fait pécher, nous sommes assujettis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force ; & le bled dont se forme le pain qui est notre nourriture ordinaire , doit être arrosé de nos sueurs. C'est ce qu'insinuent ces paroles : *Tu mangeras l'herbe : & ton pain te sera donné à la sueur de ton visage.* Voilà le commencement de nos malheurs : c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins & la faim qui nous persécute.

Ibid. 19. *Jusqu'à ce que tu retourne à la terre dont tu as été formé, & que tu devienne poussière.* Il n'y a point d'autre fin de nos travaux ; ni d'autre repos pour nous , que la mort & le retour à la poussière , qui est le dernier anéantissement de nos corps. Cet objet est toujours présent à nos yeux : la mort se présente de toutes parts : la terre même que nous cultivons nous la met incessamment devant la vue : c'est l'esprit de cette parole ; *L'homme ne cessera de travailler la terre dont il est pris, & où il retourne.*

Homme, voilà donc ta vie : éternellement tourmenter la terre , ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant , jusqu'à ce qu'elle te reçoive toi-même , & que tu ailles pourrir dans son sein. O repos affreux ! O triste fin d'un continuel travail !

TREIZIÈME ÉLÉVATION.

Les habits, & les injures de l'air.

Gen. III. 21. **E**T le Seigneur Dieu fit à Adam & à sa femme, des habits de peaux, & il les en revêtit. l'homme ne devient pas seulement mortel, mais exposé par sa mortalité à toutes les injures de l'air d'où naissent mille sortes de maladies. Voilà la source des habits que le luxe rend si superbes : la honte de la nudité les a commencés ; l'infirmité les a étendus sur tout le corps ; le luxe veut les enrichir, & y mêle la mollesse & l'orgueil. O homme, reviens à ton origine. Pourquoi t'en orgueillir dans tes habits ? Dieu ne te donne d'abord que des peaux pour te vêtir, plus pauvre que les animaux dont les fourrures leur sont naturelles : infirme & nud

que tu es, tu te trouves d'abord à l'emprunt: ta disette est infinie; tu empruntes de tous côtés pour te parer. Mais allons à l'origine, & voyons le principe du luxe: après tout il est fondé sur le besoin; on tâche en vain de déguiser cette foiblesse en accumulant le superflu sur le nécessaire.

L'homme en a usé de même dans tout le reste de ses besoins qu'il a tâché d'oublier & de découvrir en les ornant. Les maisons qu'on décore par l'architecture, dans leur fond ne sont qu'un abri contre la neige & les orages, & les autres injures de l'air: les meubles ne sont dans leur fond qu'une couverture contre le froid: ces lits qu'on rend si superbes, ne sont après tout qu'une retraite pour soutenir la foiblesse, & soulager le travail par le sommeil: il y faut tous les jours aller mourir, & passer dans ce néant une si grande partie de notre vie.

QUATORZIÈME ÉLÉVATION.

Suite du supplice d'Adam: La dérision de Dieu.

ET Dieu dit: Voyez Adam qui est devenu comme un de nous, sachant le bien & le mal, prenons donc garde qu'il ne mette encore la main sur le fruit de vie, & ne vive éternellement. Cette dérision divine étoit due à sa présomption. Dieu dit en lui-même & aux Personnes Divines, & si l'on veut aux saints Anges. Voyez-moi ce nouveau Dieu qui ne s'est pas contenté de la ressemblance divine que Dieu avoit imprimée au fond de son ame; il s'est fait Dieu à sa façon: voyez comme il est sçavant, & qu'en effet il a bien appris le bien & le mal à ses dépens: prenons garde qu'après nous avoir si bien dérobé la science, il ne nous dérobe encore l'immortalité. Remarquons que Dieu ajoute la dérision au supplice. Le supplice est dû à la révolte; mais l'orgueil y attiroit la dérision: *Je vous ai appelés, & vous avez refusé d'entendre ma voix: j'ai tendu les bras, & personne ne m'a regardé: vous avez méprisé tous mes conseils, vous avez négligé mes avis & mes reproches: & moi aussi à mon tour je rirai dans votre perte: je me moquerai de vos malheurs & de votre mort.*

Gen. III. 22.

Prov. I. 24, 25, 26.

Oij

Psal. LI. 6, 7.

C'est, direz-vous, pousser la vengeance jusqu'à la cruauté ; je l'avoue : mais Dieu aussi deviendra cruel & impitoyable. Après que sa bonté a été méprisée, il poussera la rigueur jusqu'à tremper & laver ses mains dans le sang du pécheur. Tous les justes entrèrent dans cette dérision de Dieu. *Et ils riront sur l'impie, & ils s'écrieront : Voilà l'homme qui n'a pas mis son secours en Dieu ; mais qui a espéré dans l'abondance de ses richesses : & il a prévalu par sa vanité.* Cette vanité insensée lui offroit une flatteuse ressemblance de la Divinité même. *Adam est devenu comme un de nous :* il a voulu être riche de ses propres biens : voyez qu'il est devenu puissant. Ainsi ces redoutables & saintes dérisions de la Justice Divine suivies de celles des Justes, ont leur origine dans celles où Dieu insulte à Adam dans son supplice. JESUS-CHRIST qui nous a mis à couvert de la justice de Dieu, l'orsqu'il en a porté le poids, a souffert cette dérision dans son supplice : *S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la Croix, & nous croirons en lui : que Dieu, qu'il se vante d'avoir pour Père, le délivre.* C'est ainsi que lui insultoient les impies dans son supplice, mêlant à la cruauté l'amertume de la moquerie : de cette sorte il a expié la dérision qui étoit tombée sur Adam, & sur tous les hommes.

Matt. XXVII.

40, 42, 43.

C'est au milieu de cette amère & insultante dérision, que *Gen. III. 23. Dieu le chasse du paradis de délices, pour travailler à la terre d'où Ibid. 24. il a été pris.* Et voilà à la porte de ce paradis délicieux un Chérubin qui roule en sa main une épée de feu : en sorte que ce même lieu auparavant si plein d'attraits, devient un objet d'horreur & de terreur.



QUINZIÈME ÉLÉVATION.

 ÉLÉVATIONS
 SUR
 LES MYSTÈRES.

La mort , vraie peine du péché.

AU jour que vous mangerez du fruit défendu, vous mourrez *Gen. II. 17.*
 de mort. Dans l'instant même vous mourrez de la mort de l'ame, qui sera incontinent séparée de Dieu, qui est notre vie, & l'ame de l'ame même. Mais encore que votre ame ne soit pas actuellement séparée de votre corps à l'instant même du péché, néanmoins à cette instant elle mérite de l'être: elle en est donc séparée quant à la dette, quoique non encore par l'effet: nous devenons mortels: nous sommes dignes de mort: la mort nous domine: notre corps dès-là devient un joug à notre ame, & nous accable de tout le poids de la mortalité & de l'infirmité qui l'accompagnent. Justement, Seigneur, justement: car l'ame qui a perdu volontairement Dieu qui étoit son ame, est punie de sa défection par son inévitable séparation d'avec le corps qui lui est uni; & la perte qu'a fait le corps par nécessité, de l'ame qui le gouverne & le perfectionne, est le juste supplice de celle que l'ame a faite volontairement de Dieu, qui la vivifioit par son union.

Justice de Dieu, je vous adore! Il étoit juste que composé de deux parties dont vous aviez rendu l'union immuable, tant que je demeurerois uni à vous par la soumission que je vous devois, après que je me suis soulevé contre vos ordres inviolables, je visse la dissolution des deux parties de moi-même auparavant si bien assorties: & que je visse mon corps en état d'aller pourrir dans la terre, & de retourner à sa première boue. O Dieu je subis la sentence! & toutes les fois que la maladie m'attaquera, pour petite qu'elle soit, ou que je songerai seulement que je suis mortel, je me souviendrai de cette parole: *Tu mourras de mort*, & de cette juste condamnation que *Ibid.* vous avez prononcée contre toute la nature humaine. L'horreur que j'ai naturellement de la mort me fera une preuve de mon péché: car, Seigneur, si j'étois demeuré innocent, il n'y auroit rien qui pût me faire horreur. Mais maintenant je vois la mort qui me poursuit, & je ne puis éviter ses as-

Aug.

Rom. V. 12, 14.

freuses mains. O Dieu ! faites-moi la grace que l'horreur que j'en ressens, & que votre saint fils JESUS n'a pas dédaigné de ressentir, m'inspire l'horreur du péché qui l'a introduite sur la terre. Sans le péché nous n'aurions vu la mort que peut-être dans les animaux : encore un grand & saint Docteur semble-t-il dire qu'elle ne leur seroit point arrivée dans le paradis, de peur que les yeux innocens des hommes n'eussent été frappés de ce triste objet. Quoi qu'il en soit, ô Jesus ! Je déteste le péché plus que la mort, puisque *c'est par le péché que la mort a régné sur tout le genre humain depuis Adam notre premier Pere, jusqu'à ceux qui vous verront arriver dans votre gloire.*

SEIZIÈME ÉLEVATION.

La mort éternelle.

DAns la grande peine du péché : celle qui lui est seule proportionnée, c'est la mort éternelle, & cette peine du péché est enfermée dans le péché même. Car le péché n'étant autre chose que la séparation volontaire de l'homme qui se retire de Dieu, il s'en suit de-là que Dieu se retire aussi de l'homme, & s'en retire pour jamais, l'homme n'ayant rien par où il puisse s'y rejoindre de lui-même : de sorte que par ce seul coup que se donne le pécheur, il demeure éternellement séparé de Dieu, & Dieu forcé par conséquent à se retirer de lui, jusqu'à ce que, par un retour de sa pure miséricorde, il lui plaise de revenir à son infidelle créature. Ce qui n'arrivant que par une pure bonté que Dieu ne doit point au pécheur, il s'ensuit qu'il ne lui doit autre chose qu'une éternelle séparation & soustraction de sa bonté, de sa grace, & de sa présence ; mais dès-là son malheur est aussi immense, qu'il est éternel.

Car que peut-il arriver à la créature privée de Dieu, c'est-à-dire, de tout bien ? Que lui peut-il arriver sinon tout mal ?

Matth. XXV. 41.

Allez maudits au feu éternel. Et où iront-ils ces malheureux repoussés loin de la lumière, sinon dans les ténèbres éternelles ? Où iront-ils éloignés de la paix, sinon au trouble, au désespoir, au grincement de dents ? Où iront-ils en un

mot éloignés de Dieu, sinon en toute l'horreur que causera l'absence & la privation de tout le bien qui est en lui comme dans la source! *Je te montrerai tout le bien*, dit-il à Moïse, en me montrant moi-même. Que pourra t-il donc arriver à ceux à qui il refusera sa face & sa présence désirable, sinon qu'il leur montrera tout le mal, & qu'il leur montrera non seulement pour le voir, ce qui est affreux, mais ce qui est beaucoup plus terrible, pour le sentir par une triste expérience. Et c'est-là le juste supplice du pécheur qui se retire de Dieu, que Dieu aussi se retire de lui, & par cette soustraction le prive de tout le bien, & l'investisse irrémédiablement & inexorablement de tout mal. O Dieu ! ô Dieu ! je tremble : je suis saisi de frayeur à cette vue. Consolez-moi par l'espérance de votre bonté : rafraîchissez mes entrailles, & soulagez mes os brisés, par JESUS-CHRIST votre Fils qui a porté la mort pour me délivrer de ses terreurs, & de toutes ses affreuses suites, dont la plus inévitable est l'enfer.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Exod. XXIII. 19.





SEPTIÈME SEMAINE.

Sur le Pêché Originel.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

*Tous les Hommes dans un seul Homme : Premier fondement
de la justice de Dieu dans le Pêché Originel.*

AG. XVII. 26.

La fait que toute la race humaine venue d'un seul homme ; se répande sur toute la terre. C'est ici une des plus belles & des plus remarquables singularités de la création de l'homme. Nous ne lisons point que les animaux viennent de même d'un seul, ni que Dieu les ait réduits d'abord à un seul mâle & à une seule femelle : mais Dieu a voulu que tous tant que nous sommes d'hommes répandus par toute la terre, dans les îles, comme dans les continens, nous sortissions tous d'un seul mariage ; dont l'homme étant le chef, un seul homme par conséquent est la source de tout le genre humain.

Le desir de nous porter tous à l'unité, est la cause de cet ordre suprême de Dieu, & les effets en sont admirables.

Premièrement, Dieu pouvoit donner l'être à tous les hommes, comme à tous les Anges, indépendamment les uns des autres : sur-tout l'ame raisonnable ne pouvant, comme incorporelle, dépendre par elle-même d'aucune génération, néanmoins il a plu à Dieu, que non seulement le corps, mais encore l'ame dépendit selon son Être de cette voie, & que les ames se multipliasent autant que les générations humaines :

nes :

nes : & il a voulu encore que toutes les races se réduisissent à la seule race d'Adam ; en sorte que tous les hommes, & selon le corps & selon l'ame, dépendissent de la volonté & de la liberté de ce seul homme.

Vous portez deux nations dans votre sein, disoit Dieu à Rebecca. Quel spectacle ! En deux enfans encore enfermés dans les entrailles de leurs meres, deux grandes & nombreuses Nations, & la destinée de l'une & de l'autre. Mais combien est-il plus étonnant de voir en Adam seul toutes les Nations ; tous les hommes en particulier, & la commune destinée de tout le genre humain ?

Gen. XXV. 23.

Dieu avoit fait l'homme si parfait, & lui avoit donné une si grande facilité de conserver, & pour lui & pour toute sa postérité, le bien immense qu'il avoit mis en sa personne, que les hommes n'avoient qu'à remercier cette divine bonté d'avoir renfermé en lui tout le bonheur de ses enfans qui devoient composer tout le genre humain. Regardons-nous tous en cette source : regardons-y notre être & notre bien-être : notre bonheur & notre malheur. Dieu ne nous voit qu'en Adam, dans lequel il nous a tous faits : quoi qu'Adam fasse, nous le faisons avec lui : parce qu'il nous tient renfermés, & que nous ne sommes en lui moralement qu'une seule & même personne : s'il obéit, j'obéis en lui, s'il pèche, je pèche en lui : Dieu traitera tout le genre humain, comme ce seul homme, où il a voulu le mettre tout entier, l'aura mérité. J'adore, Seigneur, votre justice quoiqu'impénétrable à mes sens & à ma raison : pour peu que j'entrevoie les règles sacrées, je les adore & je m'y soumetts.

SECONDE ÉLÉVATION.

Le Pere récompensé & puni dans les Enfans : Second fondement de la justice de Dieu dans le Pêché Originel.

Quand Dieu fit l'homme si parfait ; quand il voulut faire dépendre de lui seul l'Être & la vie de toutes les Nations, de toutes les races, de tous les hommes particuliers jusqu'à l'infini, si Dieu vouloit ; il mit en même tems une

telle unité entre lui & ses enfans, qu'il pût être puni & récompensé en eux, comme il seroit en lui-même; & peut-être plus. Car Dieu a inspiré aux parens un tel amour pour leurs enfans, que naturellement les maux des enfans leur sont plus sensibles & plus douloureux que les leurs; & qu'ils aiment mieux les laisser en vie, que de leur survivre: de sorte que la vie de leurs enfans leur est plus chère que la leur propre. La nature, c'est-à-dire, Dieu, a formé ainsi le cœur des peres & des meres: & ce sentiment est si intime & si naturel, qu'on en voit même un vestige & une impression dans les animaux, lorsqu'ils s'exposent pour leurs petits, & se laissent arracher la vie plutôt que d'en abandonner le soin.

Ce caractère paternel a dû se trouver principalement dans celui qui est non seulement le premier de tous les Peres, mais encore Pere par excellence: puisqu'il a été établi le Pere du genre humain. Après donc que, dès l'origine & nouvellement sorti des mains de Dieu, il eut transgressé ce commandement si facile par lequel Dieu avoit voulu éprouver sa soumission & l'avertir de sa liberté, il étoit juste qu'il le punit non seulement en lui-même, mais encore dans ses enfans, comme étant une portion des plus chères de sa substance, & quelque chose qui lui est plus intimement uni que ses propres membres. De sorte que les enfans futurs de ce premier Pere, c'est-à-dire, tout le genre humain qui n'avoit d'être, ni de subsistance qu'en ce premier Pere, devinrent le juste objet de la haine & de la vengeance divine: tout est en un seul; & tout est maudit en un seul: & ce Pere malheureux est puni dans tout ce qu'il contient en lui-même d'enfans, depuis la première jusqu'à la dernière génération. ●

Si Dieu est juste à punir, il l'est encore plus à récompenser. Si Adam eût persévéré, il eût été récompensé dans tous ses enfans, & la justice originelle eût été leur héritage commun. Maintenant ils ont perdu en leur Pere ce que leur Pere avoit reçu pour lui & pour eux; & privée de ce grand don, la nature humaine devient & malheureuse & maudite dans ses branches, parce qu'elle l'est dans sa tige.

Considérons la justice humaine, nous y verrons une image de cette justice de Dieu. Un pere dégradé perd sa noblesse & pour lui & pour ses enfans, sur-tout pour ceux qui sont à naître; ils perdent en lui tous leurs biens, lorsqu'il mérite

ÉVÊQUE DE MEAUX. 115

de les perdre. S'il est banni & exclu de la société de ses Citoyens & comme du sein maternel de sa terre natale, ils sont bannis avec lui à jamais. Pleurons, malheureux enfans d'un Pere justement proscrit: race dégradée & deshéritée par la Loi suprême de Dieu: & bannis éternellement, autant que justement, de la Cité sainte qui nous étoit destinée dans notre origine, adorons avec tremblement les régles sévères & impénétrables de la justice de Dieu, dont nous voyons les vestiges dans la justice, quoiqu'inférieure, des hommes. Mais voici le comble de nos maux.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

La justice originelle dont Adam a été privé pour lui & pour ses Enfans : Troisième fondement de la justice de Dieu dans le Péché Originel.

Dieu a fait l'homme droit: & il s'est enveloppé dans plusieurs questions. Cette droiture où Dieu avoit d'abord fait l'homme, consistoit premièrement dans la connoissance. Il n'y avoit point alors de question: Dieu avoit mis dans le premier homme la droite raison qui consistoit en une lumière divine par laquelle il connoissoit Dieu directement comme un être parfait & tout-puissant.

Eccles. VII. 10.

Cette connoissance tenoit le milieu entre la foi, & la vision bienheureuse. Car encore que l'homme ne vît pas Dieu face à face, il ne le voyoit pourtant pas comme nous faisons, à travers une énigme, & comme par un miroir. Dieu ne lui laissoit aucun doute de son Auteur, des mains duquel il sortoit; ni de sa perfection, qui reluisoit si clairement dans ses œuvres. Si S. Paul a dit, que les merveilles invisibles de Dieu, & son éternelle puissance, & sa divinité, sont manifestées dans ses œuvres à ceux qui les contemplent: en sorte qu'ils sont inexcusables de ne le pas reconnoître, & adorer, combien plus Adam l'eût-il connu? L'idée que nous portons naturellement dans notre fond de la perfection de Dieu, en sorte que nous penchons naturellement à lui attribuer ce qu'il y a de plus parfait, étoit si vive dans le premier homme, que rien ne la pouvoit offus-

I. Cor. XIII. 12.

Rom. I. 20.

quer. Ce n'étoit pas, comme à présent, que cette idée brouillée avec les images de nos sens se recule, pour ainsi dire, quand nous la cherchons : nous n'en pouvons porter la simplicité, & nous n'y revenons qu'à peine & par mille détours. Mais alors, on la sentoît d'abord, & la première pensée qui venoit à l'homme dans tous les ouvrages & dans tous les mouvemens qu'il voyoit ou au-dedans ou au-dehors, c'est que Dieu en étoit le parfait Auteur.

Par-là il connoissoit son ame comme faite à l'image de Dieu, & entierement pour lui : & au lieu que nous avons tant de peine à la trouver, & que nous la confondons avec toutes les images que nos sens nous apportent, alors on la démêloit d'abord d'avec tout ce qui n'étoit pas elle.

De cette sorte on connoissoit d'abord sa parfaite supériorité au-dessus du corps, & l'empire qui lui étoit donné sur lui : en sorte que tout y devoit être dans l'obéissance envers l'ame, comme l'ame le devoit être envers Dieu.

Une si grande & si droite lumière dans la raison étoit suivie d'une pareille droiture dans la volonté. Comme on voyoit clairement & parfaitement combien Dieu est aimable ; & que l'ame n'étoit empêchée par aucune passion ou prévention, de se porter à lui, elle l'aimoit parfaitement : & unie par son amour à ce premier Être, elle voyoit tout au-dessous d'elle : principalement son corps, dont elle faisoit sans résistance ce qu'elle vouloit.

Nous éprouvons encore un reste de cet empire que nous avons sur nos corps. Nous emportons sur lui beaucoup de choses contre la disposition de la machine, par la seule force de la volonté. A force de s'appliquer, l'esprit demeure détaché des sens, & semble ne communiquer plus avec eux : combien plus en cet heureux état, sans aucun effort, & par la seule force de la raison toujours maîtresse par elle-même, tenoit-on en sujétion tous les corps ?

Il n'y avoit qu'une dépravation volontaire qui pût troubler cette belle économie, & faire perdre à la raison son autorité & son empire. Quand l'homme s'est retiré de Dieu, Dieu a retiré tous ses dons. La première plaie a été celle de l'ignorance : ces vives lumières nous ont été ôtées. *Nous sommes livrés aux questions* : tout est mis en doute jusqu'aux premières vérités. La raison étant devenue si foible par la faute de

la volonté, à plus forte raison la volonté qui avoit commis le péché s'affoiblit elle-même. Le corps refusa l'obéissance à l'ame qui s'étoit soustraite à Dieu. Dans le désordre des sens, la honte qui n'étoit pas encore connue, se fit bientôt sentir : chose étrange ! Nous l'avons déjà remarqué : mais cette occasion demande qu'on repasse encore un moment sur ce triste objet.

Nos premiers parens ne furent pas plutôt tombés dans le péché, qu'ils connurent leur nudité : & contraints de la couvrir d'une ceinture, dont nous avons déjà montré l'usage, ils témoignèrent par-là où la révolte & la sédition intérieure & extérieure s'étoit mise. *Comment avez-vous connu : & qui vous a indiqué que vous étiez nud ? D'où vient que vous vous cachiez dans l'épaisseur de la forêt pour ne point paroître à mes yeux ?* Craigniez-vous que je ne trouvasse quelque chose de mal & de deshonnête dans mon ouvrage, moi qui ne puis rien faire que de bon, & qui en effet en revoyant ce que j'avois fait, en avoit loué la bonté. Etrange nouveauté dans l'homme, de trouver en soi quelque chose de honteux ! Ce n'est pas l'ouvrage de Dieu, mais le sien, & celui de son péché. Et quels yeux craignoit-il en se cachant ? ceux de Dieu : ceux de la compagne de son crime & de son supplice : les siens propres ! O concupiscence naissante, on ne vous reconnoît que trop !

Gen. III. 11, 8.

Mais quoi : disons en un mot, que c'est de-là que nous naissons ; tout ce qui naît d'Adam lui est uni de ce côté-là ; enfans de cette révolte, cette révolte est la première chose qui passe en nous avec le sang. Ainsi, dès notre origine nos sens sont rebelles : dès le ventre de nos meres où la raison est plongée & dominée par la chair, notre ame en est l'esclave, & accablée de ce poids. Toutes les passions nous dominent tour à tour, & souvent toutes ensemble, & même les plus contraires. Dieu retire de nous les lumières, comme il avoit fait à Adam, & encore plus. Ainsi nous sommes frappés de la plaie de l'ignorance, & de celle de la concupiscence : tout le bien, jusqu'au moindre, nous est difficile, tout le mal, quelque grand qu'il soit, a des attraites pour nous.

Toutes les pensées de l'homme penchoient au mal en tout tems. Gen. VI. 5.
Pesez ces paroles : *toutes ses pensées* ; & celles-ci : *en tout tems*. Nous ne faisons pas tout le mal, mais nous y penchons, il ne manque que les occasions, & les objets déterminent :

118 ŒUVRES DE M. BOSSUET

ÉLEVATIONS SUR LES MISTÈRES

Gen. VI. 53.
Rom VII. 13, 14,
15, & seq.

Psal. LVI. 4.
Gen. VI. 6.
Psal. L. 7.

Eph. II. 3.

l'homme laissé à lui-même n'éviteroit aucun mal. Ajoutez ces paroles qui précèdent : *La malice des hommes étoit grande sur la terre : Et celles-ci : Mon esprit ne demeurera pas en l'homme, parce qu'il est chair.*

Je l'avois fait pour être spirituel, même dans la chair, parce que l'esprit y dominoit : & maintenant il est devenu charnel même dans l'esprit, que la chair domine & emporte. Cela commence dès-le ventre de la mere : *Erraverunt ab utero : Dieu voit le mal dans sa source, & il se repent d'avoir fait l'homme.* L'homme n'étoit plus que péché dès la conception : *Je suis conçu en iniquité : ma mere m'a conçu en péché.* Tout est uni au péché d'Adam qui passe par le canal de la concupiscence. L'homme livré à la concupiscence la transmet à sa postérité, & ne pouvoit faire ses enfans meilleurs que lui. Si tout naît avec concupiscence, tout naît dans le désordre : tout naît odieux à Dieu : & nous sommes tous naturellement enfans de colere.

QUATRIÈME ÉLEVATION.

*Les suites affreuses du Péché Originel par le Chapitre XL.
de l'Ecclesiastique.*

Eccli. XL. 1, &
seq.

IL y a une grande affliction, & un joug pesant sur les enfans d'Adam : depuis le jour de leur sortie du sein de leur mere, jusqu'au jour de leur sepulture dans le sein de la mere commune. Nos miseres commencent avec la vie, & durent jusqu'à la mort : nul ne s'en exemte. Quatre sources intarissables les font couler sur tous les états & dans toute la vie, les soucis, les terreurs, les agitations d'une espérance trompeuse, & enfin le jour de la mort. Les maux qui viennent de ces quatre sources empoisonnent toute la vie. Tout en ressent la violence & la pesanteur ; depuis celui qui est assis sur le thrône, jusqu'à celui qui est abattu à terre & sur la poussiere : depuis celui qui est revêtu de pourpre & des plus belles couleurs, jusqu'à celui qui est couvert d'une toile grossiere & crue : on trouve par-tout, fureur, jalousie, tumulte, incertitude, & agitation d'esprit : les menaces d'une mort prochaine, les longues & implacables coleres, les querelles

& les animosités. Quelle paix parmi tant de furieuses passions ! Elles ne nous laissent pas en repos pendant le sommeil. Dans le silence & la tranquillité de la nuit, dans la couche où l'on se repose fait des travaux du jour, on apprend, on expérimente un nouveau genre de trouble. A peine a-t-on goûté un moment les douceurs d'un premier sommeil : & voilà qu'il se présente à une imagination échauffée toute sorte de fantômes & de monstres, comme si l'on avoit été mis en sentinelle dans une cour. On se trouble dans les visions de son cœur. On croit être poursuivi par un ennemi furieux, comme dans un jour de combat : on ne se sauve de cette crainte qu'en s'éveillant en sursaut : on s'étonne d'une si vaine terreur : & d'avoir trouvé tant de périls dans une entière sûreté.

On a peine à se remettre d'une si étrange épouvante, & on sent que sans aucun ennemi on se peut faire à soi-même une guerre aussi violente que des bataillons armés. Les songes nous suivent jusqu'en veillant. Qu'est-ce que les terreurs qui nous saisissent sans sujet, si ce n'est un songe effrayant ? Mais qu'est-ce que l'ambition & une espérance fallacieuse qui nous mène de travaux en travaux, d'illusion en illusion, & nous rend le jouet des hommes ; sinon une autre sorte de songe qui change de vains plaisirs en des tourmens effectifs ? Que dirai-je des maladies accablantes, qui inondent sur toute chair depuis l'homme jusqu'à la bête, & cent fois plus encore sur les pécheurs ? Et où arrive-t-on par tant de maux, & à quelle mort ? Laisse-t-on du moins venir la mort doucement & comme naturellement, pour nous être comme une espèce d'asile contre les malheurs de la vie ! Non ; L'on ne voit que des morts cruelles : dans le combat, dans le sang, l'épée, l'oppression, la famine, la peste, l'accablement, tous les fleaux de Dieu : toutes ces choses ont été créées, pour les méchans, & le déluge est venu pour eux. Mais le déluge des eaux n'est venu qu'une seule fois : celui des afflictions est perpétuel, & inonde de toute la vie dès-la naissance.

Après cela peut-on croire que l'enfance soit innocente ? O Seigneur ! Vous jugez indigne de votre puissance de punir des innocens. Pourquoi donc répandez-vous votre colère sur cet enfant qui vient de naître ? A qui a-t-il fait tort ? De qui a-t-il enlevé les biens ? A-t-il corrompu la femme de son prochain ? Quel est son crime ? Et pourquoi commencer à l'accabler

Sap. XII. 15.

d'un joug si pesant ? Répétons encore : *Un joug pesant sur les enfans d'Adam*. Il est enfant d'Adam : voilà son crime. C'est ce qui le fait naître dans l'ignorance & dans la foiblesse : ce qui lui a mis dans le cœur la source de toute sorte de mauvais desirs : il ne lui manque que de la force pour les déclarer. Combien faudra-t-il le tourmenter pour lui faire apprendre quelque chose ? Combien fera-t-il de tems comme un animal ? n'est-il pas bien malheureux d'avoir à passer par une longue ignorance, à quelques raisons de lumière ? Regardez, disoit un Saint, cette enfance laborieuse : de quels maux n'est-elle pas opprimée ? Parmi quelles vanités, quels tourmens, quelles erreurs : & quelles terreurs prend-t-elle son accroissement ? Et quand on est grand, & même qu'on se consacre à servir Dieu, que de dangereuses tentations, par l'erreur qui nous veut séduire : par la volupté qui nous entraîne : par la douleur & l'ennui qui nous accable : par l'orgueil qui nous enfle ? Et qui pourroit expliquer ce joug pesant dont sont accablés les enfans d'Adam ? ou croire que sous un Dieu bon, sous un Dieu juste, on dût souffrir tant de maux, si le péché originel n'avoit précédé.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

Sur un autre Passage, où est expliqué la pesanteur de l'Ame, accablée d'un Corps mortel.

LE corps qui se corrompt appesantit l'ame : & cette demeure terrestre rabbat l'esprit qui voudroit penser beaucoup & s'occuper de beaucoup de soins importants. Nous trouvons difficile de juger des choses de la terre : & nous trouvons avec peine les choses que nous avons devant les yeux : mais qui pourra pénétrer celles qui sont dans le Ciel ? C'est pourtant pour celles-là que je suis né. Mais que je suis malheureux ! Je veux me retirer en moi-même : je veux penser : je veux m'élever à la contemplation dans un doux recueillement, & aux vérités éternelles ; ce corps mortel m'accable ; il émousse toutes mes pensées, toute la vivacité de mon esprit ; je retombe dans mes sens ; & replongé dans les images dont ils me remplissent, je ne puis retrouver mon cœur qui s'égare, & mon esprit qui se dissipe.

C'est

C'est cet état malheureux, de l'ame asservie sous la pesanteur du corps, qui a fait penser aux Philosophes, que le corps étoit à l'ame un poids accablant, une prison, un supplice semblable à celui que ce Tiran faisoit souffrir à ces ennemis, qu'il attachoit tout vivans avec des corps morts à demi pourris. Ainsi, disent ces Philosophes, nos ames vivantes sont attachées à ce corps, comme à un cadavre. Ils ne pouvoient concevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans un monde gouverné par un Dieu juste sans quelque péché précédent; & ils donnoient aux ames une vie hors du corps avant la naissance, où s'abandonnant au péché elles fussent précipitées des cieus dans cette prison du corps. Voilà ce qu'on pouvoit dire, quand on ne connoissoit point la chute du genre humain dans son auteur. Les mêmes Philosophes se plaignoient encore contre la nature, comme étant non pas une bonne mere, mais une marâtre injuste, qui nous avoit formé avec un corps nud, fragile, infirme & mortel, & un esprit foible à supporter le travail, aisé à troubler par les terreurs, inquiet dans les douleurs, & enclin aux cupidités les plus déréglées. De dures expériences ont fait connoître à ces Philosophes le joug pesant des enfans d'Adam; & sans en sçavoir la cause, ils en sentoient les effets. Adorons donc ce Dieu qui nous en relève les principes: adorons les regles sévères de sa Justice, & acquiesçons en tremblant à la rigoureuse sentence du Ciel.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

*Sur d'autres passages : où est expliquée la tyrannie
de la Mort.*

Souvenez-vous que la mort ne tarde pas : connoissez la Loi du sépulcre, & que rien ne vous la fasse oublier : elle est écrite sur tous les tombeaux, & dans tout le monde : quiconque naît, mourra de mort. Eccli. XIV. 12.

C'est une Loi établie à tous les hommes de mourir une fois ; & après viendra le jugement. Heb. IX. 27.

L'empire étoit donné au diable sur tous les mortels durant tou- Ibid. 11, 14, 15.

Tome X.

te leur vie: il tenoit captifs sous la terreur de la mort tous ceux qui vivent asservis à cette dure Loi.

Voilà deux terribles servitudes que nous amène l'empire de la mort. On ne peut avoir de repos sous sa tyrannie : à chaque moment elle peut venir , & non-seulement renverser tous nos desseins , troubler tous nos plaisirs , nous ravir tous nos biens ; mais ce qui est encore infiniment plus terrible nous mener au jugement de Dieu.

Joan. III. 18.

On est pour ces deux raisons dans une éternelle & insupportable sujétion : l'on n'en peut sortir que par JESUS-CHRIST. *Celui qui croit en lui , ne sera point jugé , celui qui n'y croit pas , est déjà jugé.* Sa sentence est sur lui , & à tout moment elle est prête à s'exécuter.

Tels sont les effets de la chute d'Adam & du péché originel. Comment pouvons-nous nous en relever ? C'est ce que nous avons maintenant à dire.

SEPTIÈME ÉLÉVATION.

Le Genre humain enfoncé dans son ignorance , & dans son péché.

Gen. IV. 17.

VOici l'effet le plus malheureux ; & tout ensemble la preuve la plus convainquante du péché originel. Le genre humain s'enfoncé dans son ignorance , & dans son péché. La malice se déclare dès la première génération. Le premier enfant qui rendit Eve féconde fut Caïn , malin & envieux. Dans la suite Caïn tue Abel le juste , & le vice commence à prévaloir sur la vertu. Le monde se partage entre les enfans de Dieu qui sont ceux de Seth , & les enfans des hommes qui sont ceux de Caïn : la race de Caïn qui eut le monde & les plaisirs dans son partage , est la race aînée. C'est dans cette race qu'on a commencé à se faire une habitation sur la terre : *Caïn bâtit la première Ville & l'appella du nom de son fils Henoch.* On commençoit à vouloir s'immortaliser par les noms , & on sembloit oublier l'immortalité véritable. Dans cette race les filles commencent à se faire de nouveaux attraits : les enfans de Dieu s'y laissent prendre : le plaisir des sens l'emporte ; & ce

font les filles de ceux qu'on appelloit les enfans des hommes, c'est-à-dire, les enfans de la chair, qui attirent dans la corruption par leur beauté, par leur mollesse, par leurs parures, par leurs caresses trompeuses, ceux qui vivoient selon Dieu & selon l'esprit. C'est dans cette race que l'on commence à avoir deux femmes: Lamec épousa Ada & Sella: le meurtre de Caïn s'y perpétua: Lamec dit à ses deux femmes comme en chantant: *J'ai tué un jeune homme*. Cette qualité & l'aveu qu'il fait à ses femmes de ce meurtre font soupçonner que sa jalousie contre une jeunesse florissante avoit donné lieu à ce meurtre. Quoi qu'il en soit, la race de Caïn commence à verser le sang humain: & non seulement cette race prévaut, mais encore elle entraîne l'autre dans ses désordres. Tout est perdu, & Dieu est contraint de noier le monde dans le Déluge.

Genes. IV. 13;

Ainsi la piété n'eut rien de ferme. Avant que de mourir, Adam la vit périr en quelque façon dans toute sa race, & non-seulement dans la postérité de Caïn, mais encore dans celle de Seth: il est dit d'Enos, fils de Seth: *qu'il commença à invoquer le nom du Seigneur*. Dieu étoit en quelque sorte oublié: il fallut qu'Enos en renouvelât le culte qui s'affoiblissoit même dans la race pieuse. Quelques-uns veulent entendre cette invocation d'Enos d'un faux culte: le premier sens est le plus naturel. Quoi qu'il en soit, il seroit toujours vrai que le faux culte auroit bientôt commencé; même parmi les pieux & dans la famille de Seth.

Ibid. 2. 26.

Quelque tems après on remarque par deux fois comme une chose extraordinaire, même dans la race de Seth, qu'Hénoch un de ses petits enfans *marcha avec Dieu: & que tout d'un coup il cessa de paroître parmi les hommes, parce que Dieu l'enleva*, d'un enlèvement semblable à celui d'Elie, & le retira miraculeusement du monde qui n'étoit pas digne de l'avoir, tant la corruption étoit entrée dès-lors même dans la race de Seth. Hénoch étoit le septième après Adam, & Adam vivoit encore: & cependant la piété dégéneroit à ses yeux, & la corruption devenoit si universelle, qu'on regardoit comme une merveille même parmi les enfans de Seth, qu'Hénoch marchât avec Dieu.

Gen. V. 22. 24.
Heb. XI. 5.

L'Apôtre saint Jude par inspiration particuliere nous a conservé une prophétie d'Hénoch dont voici les termes. *Let. Ep. Jud. 14. 15.*

Q ij

Seigneur va venir avec des milliers de ses saints Anges , pour exercer son jugement contre tous les hommes , & reprendre tous les impies de toutes les œuvres de leur impiété , & de toutes les paroles dures & blasphématoires que les pécheurs impies ont proférées contre lui. C'est ainsi , dit saint Jude , que prophétisoit Hénoc le septième après Adam. Quoique les hommes eussent encore parmi eux leur premier pere qui étoit sorti immédiatement des mains de Dieu , ils tombèrent dans une espèce d'impieété & d'athéisme , oubliant celui qui les avoit faits : & Hénoc commença à leur dénoncer la vengeance prochaine & universelle que Dieu devoit envoyer avec le Déluge.

Les choses furent dans la suite poussées si avant , qu'il ne resta qu'une seule famille juste , & ce fut celle de Noé. Encore dégénéra-t-elle bientôt : Cham & sa race furent maudits , la famille de Japhet , comme Cham & ses enfans , fut livrée à l'idolâtrie. On la voit gagner peu à peu aussi-tôt après le Déluge : la créature fut adorée pour le Créateur ; l'homme en vint jusqu'à adorer l'œuvre de ses mains. La race de Sem étoit destinée comme pour succéder à celle de Seth d'où elle étoit née : mais le culte de Dieu s'y affoiblit sitôt , qu'on croit même que Tharé , pere d'Abraham étoit idolâtre , & qu'Abraham fut persécuté parmi les Chaldéens d'où il étoit , parce qu'il ne voulut point adhérer à leur culte impie. Quoi qu'il en soit , pour le conserver dans la piété , Dieu le tira de sa patrie , & le sépara de tous les Peuples du monde , sans lui permettre ni de demeurer dans son País , ni de se faire aucun établissement dans la terre où il l'appelloit. La corruption s'étendoit si fort , & l'idolâtrie devenoit si universelle , qu'il fallut séparer la race des enfans de Dieu , dont Abraham devoit être le chef , par une marque sensible. Ce fut la circoncision : & ce ne fut pas en vain que cette marque fut imprimée où l'on sçait , en témoignage immortel de la malédiction des générations humaines , & du retranchement qu'il falloit faire des passions sensuelles , que le péché avoit introduites , & desquelles nous avons à naître. O Dieu ! Où en est réduit le genre humain ? Le sacrement de la sanctification a dû nous faire souvenir de la première honte de notre nature : on n'en parle qu'avec pudeur , & Dieu est contraint de flétrir l'origine de notre Etre. Il faut le dire une fois , & couverts de honte mettre nos mains sur nos visages.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

Sur les horreurs de l'Idolâtrie.

ÉLÉVATION
SUR
LES MISTÈRES.

Sup. XIII, 1, 14.

L Ifons ici les Chapitres XIII. & XIV. du Livre de la Sageffe sur l'Idolâtrie. En voici un abrégé. Les fentimens des hommes font vains, parce que la connoiffance de Dieu n'eft point en eux, ils n'ont pu comprendre celui qui étoit par tant de beaux objets présentés à leur vue; & regardant les ouvrages, ils n'en ont pu comprendre le fage Artifan. Appellant Dieux & arbitres fouverains du monde, ou le feu, ou les vents & l'air agité, ou l'eau, ou le foleil, ou la lune, ou les étoiles qui tournent en rond fur nos têtes: fans pouvoir entendre, que fi touchés de leur beauté, ils les ont appellés Dieux, combien plus celle de leur Créateur leur devoit paroître merveilleufe? car il eft pere du beau & du bon: la fource de toute beauté & le plus parfait de tous les Etres. Et s'il y a de la force dans ces corps qu'ils ont adorés, combien doit être plus puiffant celui qui les a faits? car par la grandeur de la beauté de la créature, on pouvoit voir & connoître intelligiblement le Créateur. Mais encore ceux-là font-ils les plus excufables, puifqu'ils fe font égarés peut-être en cherchant Dieu dans fes œuvres qui les invitoient à s'élever vers leur principe. Quoiqu'en effet ils foient toujours inexcufables; puifque s'ils pouvoient parvenir à connoître la beauté d'un fi grand ouvrage, combien plus facilement, en devoient-ils trouver l'auteur? Mais ceux-là font fans comparaifon plus aveugles & plus malheureux, & leur efpérance eft parmi les morts, qui, trompés par les inventions & l'industrie d'un bel ouvrage, ou par les fuperbes matieres dont on l'aura compofé, ou par la vive refsemblance de quelques animaux, ou par l'adrefle & le curieux travail d'une main antique fur une pierre inutile & infenfible, ont adoré les ouvrages de la main des hommes en dreflant un bois pefant, refte du feu dont ils ont fait cuire leur nourriture; & le foutenant avec peine par des liens de fer dans une muraille; le peignant d'un rouge qui sembloit lui donner un air de vie; à la fin vient à l'adorer, à lui

Sap. XIV. 1.

demander la vie & la santé qu'il n'a pas, à le consulter sur son mariage & sur ses enfans; & lui fait de riches offrandes: ou porté sur un bois fragile dans une périlleuse navigation, il invoque un bois plus fragile encore. Un pere affligé fait une image d'un fils qui lui a été trop tôt ravi; & pour se consoler de cette perte, il lui fait offrir des sacrifices comme à un Dieu: toute une famille entroit dans cette flatterie. Les Rois de la terre faisoient adorer leurs statues; & n'osant se procurer ce culte à eux-mêmes, à cause de leur mortalité trop manifeste de près, ils croient plus aisément pouvoir passer pour Dieux de plus loin. Telle a été l'illusion de la vie humaine; emportés par leur passion & leur amour pour leurs Rois, les hommes en ont adoré les statues, & ont donné au bois & à la pierre le nom *incommunicable*: ils ont immolé leurs enfans à ces faux Dieux. Il n'y a plus rien de saint parmi les hommes. Les mariages n'ont pu conserver leur sainteté: les meurtres, les perfidies, les troubles & les parjures ont inondé toute la terre. L'oubli de Dieu a suivi; les joies publiques ont amené des Sectes impies: les périls publics ont introduit des divinations superstitieuses & fausses: on n'a plus craint de se parjurer; quand on a vu qu'on ne juroit que par un bois ou une pierre, & la justice & la bonne foi se sont éteintes parmi les hommes.

 Rom. I. 20, 21.
 & seq.

Il faut lire encore l'endroit de saint Paul, dont voici le précis, & où il dit: Que les invisibles grandeurs de Dieu, son éternelle puissance & sa divinité paroissent visiblement dans ses créatures, & que cependant les plus sages, ceux qui en étoient les plus convaincus, lui ont refusé le culte qu'ils sçavoient bien qu'on lui devoit, & ont suivi les erreurs d'un Peuple ignorant, qui changeoit la gloire d'un Dieu immuable en la figure des reptiles les plus vils: laissant évanouir toute leur sagesse, & devenus insensés, pendant qu'ils se glorifioient du nom de sage. Ce qui aussi a obligé Dieu à les livrer à des passions & des désordres abominables contre la nature, & à permettre qu'ils fussent remplis de tout vice, impiété, médisance, perfidie, insensibilité: en sorte qu'ils étoient sans compassion, sans affection, sans foi. Parce que connoissant la justice & la vérité de Dieu, ils n'ont pas voulu le servir, & ont préféré la créature à celui qui étoit le Créateur, béni aux siècles des siècles.

Ce déluge d'idolâtrie s'est répandu par toute la terre. L'in-

clination qu'y avoient les Juifs , que tant de châtimens divins ne pouvoient en arracher , montre la pente commune & la corruption du genre humain. Ce culte étoit devenu comme naturel aux hommes. Et c'est ce qui faisoit dire au Sage : que les Nations idolâtres étoient méchantes par leur naissance : que la semence en étoit maudite dès le commencement : que leur malice étoit naturelle, & que leurs perverses inclinations ne pouvoient jamais être changées.

Un dérèglement si étrange , & à la fois si universel , devoit avoir une origine commune. Montrez-la moi autre part que dans le péché originel , & dans la tentation , qui disant à l'homme , *Vous ferez comme des Dieux* , posoit dès-lors le fondement de l'adoration des fauses divinités.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Sap. XII. 10, 11.

Gen. III. 5.





HUITIÈME SEMAINE.

La délivrance promise depuis Adam jusqu'à la Loi.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

La promesse du Libérateur dès le jour de la perte.

Gen. III. 15.

CE fut le jour même de notre chute, que Dieu dit au serpent notre corrupteur : *Je mettrai une inimitié éternelle entre toi & la femme : entre ta race & la sienne : elle brisera ta tête.*

Joan. VIII. 44.

Premièrement, on ne peut pas croire que Dieu ait voulu effectivement juger ou punir le serpent visible, qui étoit un animal sans connoissance : c'est donc une allégorie où le serpent est jugé, en figure du diable dont il avoit été l'instrument. Secondement, il faut entendre que la race du serpent ; les menteurs dont il est le père, selon cette parole du Sauveur, *lorsqu'il dit des mensonges, il parle de son propre fond, parce qu'il est menteur, & père du mensonge.* En troisième lieu, par la race de la femme, il faut entendre l'un de sa race, un fruit sorti d'elle qui brisera la tête du serpent. Car on ne peut pas penser que toute la race de la femme soit victorieuse du serpent, puisqu'il y en a un si grand nombre qui ne se relevent jamais de leur chute. La race de la femme est victorieuse, en tant qu'il y a quelqu'un des enfans de la femme, par qui le démon & tous ses enfans seront défaits.

Il n'importe que dans une ancienne version, cette victoire sur le serpent soit attribuée à la femme, & que ce soit elle qui

qui en doive écraser la tête: *ipsa conteret*. Car il faut entendre que la femme remportera cette victoire, parce qu'elle mettra au monde le vainqueur. On concilie par ce moien les deux leçons: celle qu'on trouve à présent dans l'original, qui attribue la victoire au fils de la femme; & celle de notre version, qui l'attribue à la femme même. Et en quelque manière qu'on l'entende, on voit sortir de la femme un fruit qui écrasera la tête du serpent, & en détruira l'empire.

Si Dieu s'étoit contenté de dire qu'il y auroit une inimitié éternelle entre le serpent & la femme, ou avec le fruit qu'elle produiroit; & que le serpent lui préparoit par derrière, & à son talon, de secrettes embuches; on ne verroit point la victoire future de la femme, ou de son fruit. Mais puisqu'on voit que son fruit & elle briseroient la tête du serpent, la victoire devoit demeurer à notre race. Or ce que veut dire cette race, ce fruit, pour traduire de mot à mot, cette semence bénite de la femme: il faut écouter Saint Paul sur cette promesse faite à Abraham: *En l'un de ta race, en ton* Gen. XII. 1, 7. *fils, seront benies & sanctifiées toutes les Nations de la terre.* Où le saint Apôtre remarque qu'il ne dit pas: *Dans les fruits* Gal. III. 16. *que tu produiras; & dans tes enfans, comme étant plusieurs; mais en ton fils, comme dans un seul, & dans le Christ: Non dicit: & seminibus, quasi in multis; sed quasi in uno, & semini tuo, qui est Christus.*

C'est donc en lui que toutes les Nations seront benies: toutes en un seul. Ainsi dans cette parole adressée au serpent: *Je mettrai une inimitié entre toi & la femme, entre ta race & son fruit*: on doit entendre que Dieu avoit en vue un seul fils & un seul fruit, qui est JESUS-CHRIST. Et Dieu qui pouvoit dire également, & devoit dire plutôt qu'il mettroit cette inimitié entre le dragon & l'homme, ou le fruit de l'homme; a mieux aimé dire qu'il la mettroit entre la femme & le fruit de la femme: pour mieux marquer ce fruit béni, qui étant né d'une Vierge, n'étoit le fruit que d'une femme, dont aussi sainte Elisabeth disoit: *Vous êtes bénite entre toutes les femmes, & béni est le fruit de vos entrailles.* Vous êtes donc, ô Marie! cette femme, qui, par votre fruit, devez écraser la tête du serpent. Vous êtes, ô Jésus! ce fruit béni, en qui la victoire nous est assurée. Je vous rends grâces, mon Dieu, d'avoir ainsi relevé mes espérances! Et je

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES

Psalm. LVIII. 21.

Psalm. LXXVI.

7, 8, 9, 10.

Gen. III. 15.

vous chanterai avec David : *O Mon Dieu , ma miséricorde ! Et encore : Est-ce que Dieu retirera sa miséricorde à jamais ? Dieu oubliera-t-il la pitié : on dans sa colère tiendra-t-il ses miséricordes renfermées ?* Non , Seigneur miséricordieux & bon , vous n'avez pu , si on l'ose dire , les retenir ; puisqu'au jour de votre colère , & lorsque vous prononciez leur Sentence à nos premiers parens & à toute leur postérité , il a fallu que vos miséricordes éclataissent , & que vous fîssiez paroître un Libérateur. Dès-lors vous nous promettiez la victoire , & pour nous la faciliter , vous nous avez découvert la malice de notre ennemi , en lui disant : *Vous attaquerez par le talon : c'est-à-dire , vous attaquerez le genre humain par l'endroit où il touche à la terre par les sens : vous l'attaquerez par les pieds , c'est-à-dire , par l'endroit qui le soutient : vous l'attaquerez , non point en face , mais par derrière , & par adresse , plutôt que par force.*

Ce malheureux esprit nous attaque par les sens , par où nous tenons à la terre , lorsqu'il nous en propose les douceurs , & il prend l'homme par la partie foible. Défions-nous donc de nos sens , & dès qu'ils commencent à nous inspirer quelque désir flateur , songeons au serpent qui les suscite contre nous.

Mais voici encore une autre attaque : nous croions être fermes sur nos pieds , & que l'ennemi ne nous peut abattre : *J'ai dit en moi-même , dans l'abondance de mon cœur , je ne serai point ébranlé , & je ne vacillerai jamais.* C'est alors que l'ennemi me surprend , & qu'il m'abat. C'est alors qu'il faut que je dise avec David que *le pied de l'orgueil ne vienne pas jusqu'à moi : que je ne m'appuie jamais sur ma présomptueuse confiance , qui me fait croire que j'ai le pied ferme , & qu'il ne me glissera jamais.* Mettez , Chrétien , mettez votre force dans l'humilité , ne la mettez pas dans vos victoires passées. Lorsque vous croirez vous être affermi dans la vertu , & pouvoir vous soutenir de vous-même , il vous renverse comme un autre Saint Pierre , par cela même où vous mettez votre force : qui vous fait dire comme à cet Apôtre : *Moi , vous renoncer ? je donnerai ma vie pour vous.* Au lieu d'écouter un courage présomptueux , reconnoissez votre foiblesse , & l'ennemi vous attaquera en vain.

Mais voici le plus dangereux de tous ses artifices. Il ne

vous attaquera pas en face, mais subtilement par derrière ; il vous cachera ses tentations ; il vous inspirera, comme au Pharisien, une fausse action de grâces : *Seigneur*, dit-il, *je vous rends grâces*. Mais c'est ensuite pour vous occuper de vos jeûnes, de vos pieuses libéralités, de votre exactitude à payer la dime, de votre justice qui vous met au-dessus des autres hommes : il vous attaque par derrière, & vous présentant en face l'action de grâces, en elle il vous insinue le plus fin orgueil. Il a bien d'autres artifices : ce n'est qu'un doux entretien qu'il vous propose. Dieu est-il assez rigoureux pour défendre si sévèrement ces innocentes douceurs ? Je sçaurai me retenir, & je ne laisserai pas aller mes desirs. Il vous attaque par derrière comme un habile ennemi, il tâche de vous dérober sa marche & ses desseins : vous pérez, & de l'un à l'autre vous avalerez le venin.

Lorsque vous le sentez approcher avec de telles insinuations, alors, sans regarder trop les appas trompeurs dont il fait un piège à votre cœur ; car c'est peut-être d'abord ce qu'il veut de vous, pour ensuite vous pousser plus loin : jetez-vous entre les bras de celui qui en écrase la tête : regardez la Croix : car c'est-là que dans la douleur & dans la mort, il a renversé l'empire du diable, & rendu ses tentations inutiles.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES,

Luc. XVIII. 11.
12.

SECONDE ÉLÉVATION.

La délivrance future, marquée même avant le crime, & dans la formation de l'Eglise en la personne d'Eve.

Dieu n'avoit point ordonné la chute d'Adam : à Dieu ne plaise ; mais il l'avoit prévue, & avoit trouvé bon de la permettre, dès qu'il le créa dans l'innocence. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait figuré dès-lors JESUS-CHRIST en Adam, & l'Eglise dans Eve ; lorsque pendant son sommeil, il la tira de cette espèce de plaie qui fut faite dans son côté : de même que l'Eglise fut tirée du côté ouvert de JESUS-CHRIST pendant qu'il dormoit dans le repos d'une courte mort, dont il devoit être bientôt réveillé, conformément à

cette parole que l'Eglise chante à la Résurrection de notre Seigneur: *Je me suis endormi, & j'ai été dans le sommeil: & je me suis levé parce que le Seigneur m'a pris en sa protection.*

Ainsi la chute d'Adam n'étoit pas sans espérance, puisqu'avec les yeux de la Foi, il pouvoit voir dans celle qui avoit donné occasion à sa perte, son espérance renaissante; & dans la plaie du sacré côté de JESUS-CHRIST la formation de l'Eglise, & la source de toutes les graces. C'est pourquoi S. Paul applique à JESUS-CHRIST & à l'Eglise, ce qu'Adam dit alors à Eve: *Tu es l'os de mes os, & la chair de ma chair*: & le reste que nous avons observé ailleurs.

TROISIÈME ÉLEVATION

*Adam & Eve signes de JESUS-CHRIST & de Marie:
L'Image du Salut dans la chute même.*

O Dieu? quelle abondance de miséricorde, & que les sujets d'espérance se multiplient devant nous! puisque en même rems qu'un homme & une femme perdoient le genre humain, Dieu qui avoit daigné prédestiner un autre homme & une autre femme pour le relever, a désigné cet homme & cette femme jusques dans ceux qui nous donnoient la mort. JESUS-CHRIST est le nouvel Adam, Marie est la nouvelle Eve. Eve est appelée Mere des vivans, même après sa chute, comme l'ont remarqué les saints Docteurs; & lorsqu'à dire le vrai elle devoit être plutôt appelée la Mere des morts. Mais elle reçoit ce nom dans la figure de la sainte Vierge, qui n'est pas moins la nouvelle Eve, que JESUS-CHRIST le nouvel Adam. Tout convient à ce grand dessein de la bonté divine. Un Ange de ténèbres intervient dans notre chute: Dieu prédestine un Ange de lumière, qui devoit intervenir dans notre réparation. L'Ange de ténèbres parle à Eve encore vierge; l'Ange de lumière parle à Marie, qui le demeura toujours. Eve écouta le Tentateur, & lui obéit; Marie écouta aussi l'Ange du salut, & lui obéit. La perte du genre humain qui se devoit consommer en Adam, commença par Eve; en Marie commence aussi notre déli-

vance ; elle y a la même part qu'Eve a eue à notre malheur comme JESUS-CHRIST y a la même part qu'Adam avoit eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdu se change en mieux. Je vois paroître un nouvel Adam, une nouvelle Eve, un nouvel Ange ; il y a aussi un nouvel Arbre , qui sera celui de la Croix ; & un nouveau fruit de cet Arbre , qui détruira tout le mal que le fruit défendu avoit causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé dans celui de notre chute ; tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous ; & tout ce qui avoit été employé pour nous perdre , par un retour admirable de la divine miséricorde se tourne en notre faveur.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

Autre Figure de notre Salut dans Abel.

Dieu tourna ses yeux sur Abel, & sur ses présents, & ne regarda pas les présents de Caïn. Dieu commence à écouter les hommes, & à recevoir leurs présents ; il est appaisé sur le genre humain, & les enfans d'Adam ne lui sont plus odieux. Abel le juste est par sa justice une figure de JESUS-CHRIST, qui seule a offert pour nous une oblation que le Ciel agréa, & appaise son Pere sur nous.

Gen. IV. 4, 5 :

Mais Abel fut tué par Caïn ; il est vrai : & c'est par cet endroit-là qu'il devint principalement la figure de JESUS-CHRIST, qui, plus juste & plus innocent qu'Abel, puisqu'il étoit la justice même, est livré à la jalousie des Juifs, comme Abel à celle de Caïn. Car pourquoi est-ce que Caïn haïsoit son frere ? Pourquoi, dit S. Jean, le fit-il mourir ? sinon parce qu'il étoit mauvais, malin, & jaloux ; & que ses œuvres étoient mauvaises : comme celles de son frere étoient justes. De même les Juifs haïrent JESUS, & le firent mourir, comme il dit lui-même, parce qu'ils étoient mauvais, & qu'il étoit bon. Ce fut par envie qu'ils le livrerent à Pilate, ainsi que Pilate le reconnoît lui-même. Le Diable, cet esprit superbe & jaloux de l'homme, fut l'instigateur des Juifs, comme il l'avoit été de Caïn ; & leur ayant inspiré sa malignité, ils fi-

1. Joan. III. 12 :

Joan. VIII. 40,

44. XV. 23, 24.

Matth. XXVII.

18.

Heb. XII. 24.
 Matth. XXVII.
 25.

rent mourir celui qui avoit daigné se faire leur frere , comme Caïn fit mourir le sien.

La mort d'Abel est donc pour nous un renouvellement d'espérance; parce qu'il est la figure de JESUS. Le sang d'Abel versé sur la terre , cria vengeance au Ciel contre Caïn; & quoique le sang de JESUS-CHRIST jette un cri plus favorable , comme dit saint Paul , puisqu'il crie miséricorde : toutefois par l'ingratitude & l'impénitence des Juifs , le sang de JESUS fut sur eux & sur leurs enfans , comme ils l'avoient demandé. Abel le juste est le premier des enfans d'Adam qui subit l'Arrêt de mort prononcé contre eux : la mort faite pour les pécheurs commença par un innocent à exercer son empire , & Dieu le permit ainsi , afin qu'elle eût un plus foible fondement : le diable perdit les coupables en attaquant JESUS , en qui il ne trouvoit rien qui lui appartint. C'est ce que figura Abel , & injustement tué , il fit voir , pour ainsi parler , que la mort commençoit mal , & que son empire devoit être anéanti.

Matth. XXIII.
 35.

Prenons donc garde que tout le sang innocent ne vienne sur nous , depuis le sang d'Abel le juste , jusqu'au sang de Zacharie qui fut tué entre le Temple & l'Autel. Nous prenons un esprit meurtrier , quand nous prenons un esprit de haine & de jalousie contre nos Freres innocens ; & notre part est avec celui qui est homicide dès le commencement : non seulement parce qu'il tua d'un seul coup tout le genre humain , mais encore parce que pour assouvir sa haine contre les hommes , il voulut d'abord verser du sang , & que la premiere mort fut violente ; & montrer , pour ainsi dire , par ce moyen , que nul n'échapperoit à la mort , puisqu'Abel le juste y succomboit. Mais Dieu tourna sa fureur en espérance pour nous , puisqu'il voulut que le juste Abel , injustement tué par Caïn , fût la figure de JESUS-CHRIST , qui est le juste par excellence , & dont l'injuste supplice devoit être la délivrance de tous les criminels.

Joan. VIII. 44.



CINQUIÈME ÉLÉVATION.

La bonté de Dieu dans le Déluge universel.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Nous avons vu que les hommes une fois corrompus par le péché s'enfoncerent dans leur corruption, jusqu'à forcer Dieu, par leurs crimes, à se repentir de les avoir faits, & à résoudre leur perte entière par le Déluge universel. L'expression de l'Ecriture est étonnante: *Dieu pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur: Je perdrai, dit-il, l'homme que j'ai créé.* C'est-à-dire, que la malice des hommes étoit si outrée, qu'elle eût altéré, s'il eût été possible, la félicité & la joie d'une nature immuable. Quoique la Justice divine fût irritée jusqu'au point que marque une expression si puissante: Dieu néanmoins suspendit l'effet d'une si juste vengeance, & ne pouvoit se résoudre à frapper. Noé fabriquoit lentement l'Arche que Dieu avoit commandé; & ne cessoit d'avertir les hommes durant tout ce tems de l'usage auquel elle étoit destinée. *Ils furent incrédules, dit Saint Pierre, & en présumant toujours, sans se convertir, de la patience de Dieu qu'ils attendoient. Ils mangeoient & buvoient jusqu'au jour que Noé entra dans l'Arche.* Dieu différa encore sept jours le Déluge tout prêt à fondre sur la terre, & donna encore aux hommes ce dernier délai pour se reconnoître.

Gen. VI. 7.

I. Pet. III. 10.
Math. XXIV.

18.
Luc. XVII. 16;
27.
Gen. VII. 4, 10.

Nous avons vu que la Prophétie d'Hénoch, bisaïeul de Noé avoit précédé: Dieu ne pouvoit, pour ainsi parler, se résoudre à punir les hommes, & fit durer les avertissemens de ses serviteurs près de mille ans:

A la fin le Déluge vint, l'on vit alors un terrible effet de la colère de Dieu; mais il voulut en même tems y faire éclater sa miséricorde, & la figure du salut futur du genre humain. Le Déluge lava le monde, le renouvela & fut l'image du Bâême: *En figure de ce Sacrement qui nous devoit dé-* *liver, huit personnes furent sauvées.* Noé fut une figure de JESUS-CHRIST, en qui toute la race humaine devoit être renouvelée. En cette vue il fut appelé Noé, c'est-à-dire, consolation, repos: & lorsqu'il vint au monde, son pere Lamech dit prophétiquement: *Celui-ci nous consolera de tous les travaux*

I. Pet. III. 20, 21.

Gen. V. 29.

de nos mains, & de toutes les peines que nous donne la terre que Dieu a maudite. Dieu n'envoie point de maux, qu'il n'envoie des consolations, & résolu, malgré sa colere, à la fin de sauver les hommes, sa bonté reluit toujours parmi ses vengeances.

SIXIÈME ÉLEVATION.

Dieu promet de ne plus envoyer de Déluge

METtons-nous donc à la place de Noé, l'orsqu'il sortit de l'Arche avec sa famille. Toute la terre n'étoit qu'une solitude; les maisons & les Villes étoient renversées: il n'y avoit d'animaux que ce qu'ils en avoient conservé; des autres il n'en voioit que les cadavres; sa famille subsistoit seule, & l'eau avoit ravagé tout le reste. En cet état figurons-nous quelle fut sa reconnoissance. Son premier soin fut de dresser un Autel à Dieu, qui l'avoit délivré, & tout le genre humain en sa personne. Il le chargea de toute sorte d'animaux purs, oiseaux & autres; & il offrit à Dieu son holocauste pour lui & pour sa famille, & pour tout le genre humain qui en devoit naître. Il ne dit pas en son cœur par une fausse prudence: il ne nous reste peu d'animaux, il en faut ménager la race; il sçavoit bien qu'on ne perdrait pas ce que l'on consacroit à Dieu, & que c'étoit au contraire attirer sa bénédiction sur le reste. Son holocauste fut en bonne odeur devant Dieu, qui lui parla de cette sorte: Je ne maudirai plus la terre, à cause des hommes. Et un peu après: Je ferai un pacte avec vous, & avec tous les animaux. Je ne les perdrai plus par les eaux, & jamais il n'y aura de Déluge. L'arc-en-Ciel parut dans les nuës avec ses douces couleurs; & soit qu'il parût alors pour la première fois, & que le Ciel, auparavant sans nuage, eût commencé à s'en charger par les vapeurs que fournirent les eaux du Déluge: soit qu'il eût déjà été vu, & que Dieu en fit seulement un nouveau signal de sa clémence, Dieu voulut qu'il fût dans le Ciel un Sacrement éternel de son Alliance & de sa promesse. Au milieu de ses nuages menaçans qui faisoient craindre un nouveau Déluge, Dieu choisit dans le Ciel un nuage lumineux & doux, qui tempérant

Gen. VIII. 10, 11.

Ibid. 21.

*Ibid. IX. 10, 11.
12, 13.*

pétant & modifiant la lumière en couleurs bénignes, fut aux hommes un agréable signal pour leur ôter toute crainte. Depuis ce tems l'Arc-en-Ciel a été un signe de la clémence de Dieu. Lorsqu'on voit dans l'Apocalypse son Trône dressé, l'Iris fait un cercle au tour de ses pieds, & égale principalement la plus douce des couleurs qui est un vert d'Émeraude. C'étoit quelque chose de semblable qui parut aux soixante & dix Vieillards d'Israël. Et lorsqu'il se montra à eux dans le Trône de sa gloire, *on vit à ses pieds une couleur de Saphir, comme lorsque le Ciel est serein*. Quoi qu'il en soit ; ce beau vert, & ce bleu céleste, sont un beau signal d'un Dieu apaisé, qui ne veut plus envoyer de Déluge sur la terre. Le Sacrifice de Noé, qui est celui de tout le genre humain, qui avoit précédé, en figure du Sacrifice de JESUS-CHRIST qui étoit pareillement l'Oblation de toute la nature humaine. La promesse de la clémence suivit, & ce fut le présage heureux d'une nouvelle race, qui devoit naître sous un visage bénin de son Créateur, & sous des promesses favorables.

O Dieu ! j'adore vos bontés. Accoutumez-moi à voir dans le Ciel & dans toute la nature vos divins attributs. Qu'un Ciel obscurci de nuages, comme courroucé, me soit une image de cette colère qui envia le Déluge : & qu'au contraire la sérénité, ou un reste léger de nuages, me fasse voir dans l'Arc-en-Ciel quelque chose de plus clément, & plutôt de douce rosées, que de ces pluies orageuses qui pourroient encore ravager la terre, si Dieu, pour ainsi parler, n'en arrêtoit la fureur.

Dieu ne veut que pardonner ; c'est un bon Père, qui, contrainct de châtier ses enfans à cause de l'excès de leur crime, s'attendrit lui-même sur eux par la rigueur de leur supplice, & leur promet de ne leur plus envoyer de semblables peines. O Dieu, miséricordieux & bon, comment peut-on vous offenser ! Craignons toutefois, & n'abusons pas de cette bonté paternelle. Pour nous avoir mis à couvert des eaux, sa justice n'est pas désarmée, il a encore les feux en sa main pour venger à la fin du monde des crimes encore plus énormes que ceux qui attirerent le Déluge d'eau.



SEPTIÈME ÉLEVATION.

La Tour de Babel : Sem & Abraham.

Gen. XI. 4, & seq.

VOici une suite de la promesse divine. Le genre humain fut ravagé ; mais non pas humilié par le Déluge. La Tour de Babel fut un ouvrage d'orgueil : les hommes à leur tour semblerent vouloir menacer le Ciel qui s'étoit vengé par le Déluge, & se préparer un asyle contre les inondations, dans la hauteur de ce superbe édifice. Il entra dans ce dessein un autre sentiment d'orgueil : *Signalons-nous, disoient-ils, par un ouvrage immortel, avant que de nous séparer par toutes les terres.* Au lieu de s'humilier, pendant que la mémoire d'un si grand supplice étoit encore récente, plus prêts à exalter leur nom que celui de Dieu, ils provoquerent de nouveau sa colère. Dieu les punit, mais non pas par le Déluge ; & malgré leur ingratitude, il fut fidèle à sa promesse. La division des Langues les força à se disperser, & en punition de l'union que l'orgueil avoit faite entre eux dans le commun dessein de se signaler par un Ouvrage superbe, les Langues se multiplièrent, & ils devinrent étrangers les uns aux autres.

Gen. XI. 16.

Au milieu de votre colère, Seigneur, vous les regardiez en pitié, & touché de leur division, vous vous réserviez une semence bénite, où les Nations divisées se doivent un jour rassembler. Incontinent après le Déluge, vous aviez daigné bénir Sem, en disant : *Que le Dieu de Sem soit béni, & que Chanaan en soit l'esclave.* Ainsi, dans la division des Nations, la trace de la vraie foi, se conserva dans la race de ce Patriarche, qui vit naître de cette bénite postérité, Abraham,

Gen. XII. 1.

dont vous avez dit : *Qu'en sa semence toutes les Nations seroient bénites.* Les voilà donc de nouveau bénites, & heureusement réunies dans cette promesse. Toutes les Nations qui se formerent & se séparèrent à Babel, doivent un jour redevenir un même Peuple. Vous prépariez un remède à la division des Langues dans la Prédication Apostolique qui les devoit réunir dans la profession de notre foi, & dans l'exaltation de votre saint Nom. Ainsi dans l'élévation de la Tour & de la Ville de Babel, l'orgueil divisa les Langues ; &

dans l'édification de votre Eglise naissante, l'humilité les rassembla tous: *Et chacun entendoit son Langage*, dans la bouche de vos saints Apôtres.

Unissons-nous donc, & parlons tous en JESUS-CHRIST un même Langage: n'aimons qu'une bouche & qu'un cœur, sans fraude, sans dissimulation, sans déguisement, sans mensonges: éteignons en nous tous les restes de la division de Babel. Prions pour la concorde des nations Chrétiennes, & pour la conversion des Nations infidèles. O Dieu! *qu'il n'y ait plus ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe; mais en tous un seul JESUS-CHRIST*, Dieu béni aux siècles des siècles.

ÉLÉVATION S
SUR
LES MISTÈRES.

Act. II. 6.

Coloss. III. 11.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

JESUS-CHRIST plus expressément prédit aux Patriarches.

Tout le genre humain se corrompoit, Dieu laissa toutes les Nations aller dans leurs voies: comme dit S. Paul dans les Actes. Chacune vouloit avoir son Dieu, & le faire à sa fantaisie. Le vrai Dieu qui avoit tout fait, étoit devenu le Dieu inconnu: & quoiqu'il fût si près de nous par son opération, & par ses dons: de tous les objets que nous pouvions nous proposer, c'étoit le plus éloigné de notre pensée. Un si grand mal gagnoit, & alloit devenir universel. Mais, pour l'empêcher, Dieu suscita Abraham, en qui il vouloit faire un nouveau Peuple, & rappeler à la fin tous les Peuples du monde pour être en Dieu un seul Peuple. C'est le sens de ces paroles: *Sors de ta terre, & de ta parenté, & de la maison de ton pere: & viens en la terre que je te montrerai; & je ferai sortir de toi un grand Peuple: & en toi seront bénies toutes les Nations de la terre.* Voilà donc deux choses; premièrement: *je ferai sortir de toi un grand Peuple*, qui sera le Peuple Hébreux; mais ma bénédiction ne se terminera pas en ce Peuple; *Je bénirai, je sanctifierai en toi tous les Peuples de la terre*, qui, participans à ta grace comme à ta foi, seront tous ensemble un seul Peuple retourné à son Créateur, après l'avoir oublié durant tant de siècles.

Act. XIV. 15.

Act. XVII. 23, 27.

Gen. XII. 1, 2, 3.

Voilà le sens manifeste de ces paroles: *En toi seront bénies toutes les Nations de la terre*, Dieu seul, Interprète de

foi-même, a expliqué ces paroles : *In te benedicentur : En toi seront bénis tous les Peuples de la terre* : par celles-ci : *In semine tuo : Dans ta semence* ; c'est-à-dire, comme l'explique doctement & divinement l'Apôtre Saint Paul, *Dans un de ta race ; dans un fruit sorti de toi*, au nombre singulier. En sorte qu'il y devoit avoir un seul fruit, un seul germe, un seul fils sorti d'Abraham, en qui, & par qui seroit répandue sur toutes les nations de la terre la bénédiction qui leur étoit promise en Abraham. Ce fruit, ce germe béni, cette semence sacrée, ce fils d'Abraham, *c'étoit le Christ*, qui devoit venir de sa race. C'est pourquoi, comme remarque *Ibid.* Saint Paul, l'Ecriture parle toujours en singulier : *Non dicit, & seminibus ; sed quasi in uno, & semini tuo, qui est Christus : Non en plusieurs ; mais dans un seul de ta race*. Et c'étoit aussi cette semence bénite promise à la femme dès le commencement de nos malheurs, par qui la tête du serpent seroit écrasée, & son empire détruit.

La même promesse a été réitérée à Isaac & à Jacob. C'est pourquoi après cela, Dieu a voulu être caractérisé par ce titre. *Exod. III. 6.* *Le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob* ; comme qui diroit, le Dieu des promesses : le Dieu sanctificateur de tous les Peuples du monde, & non seulement des Juifs qui sont la race charnelle de ces Patriarches, mais encore de tous les Fidèles qui en sont la race spirituelle, & les vrais enfans d'Abraham, *Rom. IV. 12.* *qui suivoient les vestiges de sa foi*, comme dit S. Paul. Et tout cela ne s'est accompli qu'en JESUS-CHRIST, par qui seul le Dieu véritable, auparavant oublié parmi tous les Peuples du monde, sans que personne le servit, si ce n'étoient les seuls enfans d'Abraham, a été prêché aux Gentils qu'il a ramenés à lui après tant de siècles.

C'est pourquoi dans tous les Prophètes, la vocation des Gentils est toujours marquée comme le propre caractère du Christ qui devoit venir pour sanctifier tous les Peuples, & voilà cette promesse faite à Abraham, qui fait tout le fondement de notre salut.

Entrons donc dans cette divine alliance faite avec Abraham ; Isaac & Jacob : & soyons les véritables enfans de la promesse. *Rom. IX. 8.* *Entendons toute la force de cette parole ; Être enfans de la promesse, c'est être les enfans promis à Abraham*. Dieu nous a promis à ce Patriarche : s'il nous a promis, il nous a donnés ; s'il nous a

promis, il nous a faits; car, comme dit l'Apôtre S. Paul: *Il est puissant pour faire ce qu'il a promis*, non pour le perdre, mais pour l'accomplir, pour le faire. Nous sommes donc la race qu'il a faite d'une manière particulière: enfans de promesse, enfans de graces, enfans de bénédiction, peuple nouveau & particulier, que Dieu a créé pour le servir: non pour porter seulement son nom, mais pour être un vrai Peuple, agréable à Dieu, Sectateur des bonnes œuvres, & comme enfans de miséricorde, choisis & bien-aimés: aimant Dieu de tout notre cœur, & notre prochain comme nous-mêmes: & étendant notre amour à toutes les Nations, & à tous les Peuples, comme à ceux qui sont comme nous dans la destination de Dieu, *Gal. III. 19.* enfans d'Abraham, & héritiers des promesses. Voilà les richesses qui sont enfermées dans ce peu de mots: *En toi, dans ta race, seront bénies toutes les Nations de la terre.* *Gen. XII. 3.*

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

NEUVIÈME ÉLÉVATION.

La Circoncision.

ON ne peut nier que la Circoncision donnée à Abraham ne soit une grande grace; puisque c'est, comme dit Saint Paul, *le sceau de la Justice* dans ce Patriarche: le gage, & le Sacrement de l'Alliance de Dieu avec lui & toute sa race. Mais regardons toutefois ce que c'est que cette Circoncision. C'est, après tout, une stérilisation, une marque dans la chair, telle qu'on la feroit à des esclaves. On ne marque pas ses enfans sur leur corps; on n'y marque que les esclaves, comme une espèce d'animaux nés pour servir: *Rom. III. 1.* *Rom. IV. 11.* Vous porterez mon Alliance dans votre chair, disoit Dieu à Abraham. Écoutez: Dans votre chair: c'est une marque servile & charnelle, plus capable de faire un Peuple d'esclaves, que de faire un Peuple d'enfans, ou, pour parler plus simplement, une famille. Sans doute Dieu destinoit le genre humain à une plus haute Alliance: & c'est pourquoi aussi, il la commence avec Abraham avant la Circoncision, quand il le tire de sa terre, & qu'il lui fait ses promesses: Abraham, encore incirconcis, *Gen. XV. 6.* & il lui fut imputé à justice. Il n'étoit pas encore circoncis, & cependant il crut à Dieu, & il fut ju-

 ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Rom. IV. 11.

Gen. XII. 3.

Rom. IV. 10, 11,

12.

Gen. XVII. 14.

Joan. III. 5.

Philip. I. 2, 3.

Rom. VIII. 4, 12,

13.

Luc. I. 27.

stifié par cette foi ; & la Circoncision lui fut donnée *comme le sceau de la justice de la foi qu'il avoit reçue incirconcis*. Les enfans de la promesse lui sont aussi donnés en cet état : Je multiplierai ta postérité : *En toi seront bénies toutes les Nations*, ou, si l'on veut, *toutes les familles de la terre*, en prenant les Nations pour des familles, puisqu'elles ne sont en effet que la propagation d'un même sang. Nous voilà donc tous ensemble, & tant que nous sommes de Fidèles, bénis dans Abraham incirconcis. Pourquoi ? Sinon pour montrer qu'Abraham, justifié avant sa Circoncision, *est le Pere dans ce même état de tous ceux qui chercheront*, comme dit saint Paul, *dans notre Pere Abraham les vestiges de la foi qui l'a justifié, lorsqu'il étoit encore incirconcis : Vestigia fidei, quæ est in præputio Patris nostri Abraham* : comme raisonne l'Apôtre.

Mais dans l'établissement de la Circoncision que veut dire cette parole : *Si un enfant n'est pas circoncis au huitième jour, son ame périra, & sera effacée du milieu de son Peuple*. Qu'a fait cet enfant de huit jours, & périroit-il sous un Dieu juste, si son ame étoit innocente ? Race damnée & maudite, nous ne sçaurions recevoir aucune grace du Ciel, ni aucune espérance de salut, qui ne marque & ne présuppose notre perte. Nous recevons maintenant une meilleure & plus sainte Circoncision, nous qui sommes régénérés par le Bâême. Mais la promesse est accompagnée de malédiction contre ceux qui n'en feront point participans. *Si un homme ne renaît de l'eau & du Saint Esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu*. Confessons donc humblement que nous en étions naturellement exclus, & qu'il n'y a que la grace qui nous y rétablisse. Reconnoissons notre perte, si nous voulons avoir part à la bénédiction du fils d'Abraham. Soions, comme dit saint Paul, *la véritable Circoncision, en servant Dieu selon l'esprit : & en retranchant, non la chair, mais les cupidités charnelles, c'est-à-dire, la sensualité en quelque endroit de notre ame & de notre corps qu'elle se rassemble*. Car il nous est défendu de *vivre selon la chair* : *En la suivant nous mourrons ; mais si nous en mortifions les desirs & les actes, nous vivrons*. Il faut donc non pas seulement les retrancher, mais les arracher, & les déraciner à fond, autant qu'il nous est possible ; autrement, avec un cœur partagé entre les sens & l'esprit, nous ne pouvons aimer Dieu de toute notre puissance, de toute notre pensée, de tout notre cœur.

DIXIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

La Victoire d'Abraham, & le Sacrifice de Melchisédech.

LA figure de notre Barème a été donnée à Abraham : n'aura-t-il point celle de notre Sacrifice ? il revient victorieux d'une bataille, où il a défait quatre grands Rois qui avoient enlevé Lot & tout son bien ; & au retour du combat, il trouve Melchisédech, dont l'Ecriture, contre sa coutume, n'explique point l'origine, ni la naissance, ni la mort. *Sans pere & sans mere, & rendu semblable au Fils de Dieu,* qui est sans mere dans le Ciel, & sans pere sur la terre : sans naître, ni sans mourir, il paroît éternel comme JESUS-CHRIST, il est Roi & Pontife tout ensemble du Dieu Très-Haut, en figure du Sacerdoce roial de la nouvelle Alliance : son nom est Melchisédech, Roi de Justice : il est Roi de Salem, c'est-à-dire, Roi de paix, & ce sont des titres de JESUS-CHRIST. Abraham lui paye la Dîme de toute sa dépouille, & il reconnoît l'éminence de son Sacerdoce : lui, qui portoit en lui-même Lévi & Aaron qui devoient sortir de son sang, il humilie devant ce grand Sacrificateur le Sacerdoce de la Loi : & toute la race de Lévi, où celle d'Aaron étoit renfermée, paye la Dîme en Abraham à cet admirable Pontife. Abraham qui se fait bénir par ses mains, se montre par-là son inférieur : car *c'est une vérité sans contestation, que le moindre est béni par le Supérieur : & lui soumet en même-tems tout le Sacerdoce de la Loi.*

Gen. XIV. 14, 15, & seq.

Heb. VII. 1, 2, 3, & seq.

Ibid. 7.

Mais quelle est la simplicité du sacrifice de ce Pontife : *Du pain & du vin font son oblation* : matieres pures & sans aucun sang, dans lesquelles J. C. devoit cacher la chair & le sang de son nouveau sacrifice. Abraham y participe avant que d'être Abraham, & sans être encore circoncis. Ainsi c'est le sacrifice du peuple non circoncis, dont l'excellence est plus grande que des sacrifices de la Circoncision. Allons donc avec la foi d'Abraham à ce nouveau sacrifice qu'Abraham a vu en esprit, & dont il s'est réjoui : comme *il s'est réjoui de voir le Sauveur* qui devoit naître de sa race.

Gen. XIV. 18.

Joan. VIII. 56.

Mais n'est-ce point-là une vérité contraire à celle qu'on

vient de voir? Si JESUS-CHRIST sort d'Abraham, comme Lévi, il étoit en lui lorsqu'il s'humilia devant Melchisédech, & il lui soumet JESUS-CHRIST même. Ce seroit le soumettre à sa figure: à celui qui n'est que pour lui, & dont tout l'honneur est d'en être l'image. Mais de plus, qui ne sçait que J. C. n'est pas dans Abraham comme les autres? Fils d'une Vierge, & conçu du Saint Esprit, quoique d'un côté il sorte véritablement d'Abraham, de l'autre il est au-dessus des enfans ordinaires, & seul au-dessus de tous les hommes, il n'est soumis qu'à Dieu seul.

Mettons-nous tous en Abraham: soumettons-nous avec lui au véritable Melchisédech: au véritable roi de justice & de paix: au véritable Pontife selon l'ordre de Melchisédech, qui a été nommé tel par celui qui l'a engendré de toute éternité. Désirons avec ardeur de participer à son sacrifice: offrons-nous en lui dans ce pain & dans ce vin de son oblation; dont, sans rien changer au dehors, il fait sa chair & son sang. Simples, humbles, obéissans, purs & chastes, mangeons en simplicité ce pain des Anges, des Elus: & enivrons-nous de ce vin qui produit les Vierges.

ONZIÈME ÉLÉVATION.

La Terre promise.

Gen. XII. 7. **L**A terre de Chanaan, promise à Abraham, n'étoit pas un digne objet de son attente, ni une digne récompense de sa foi. Aussi Dieu le tient-il dans ce pais-là comme un étranger, *Gen. XVII. 1.* sans qu'il y eût un pied de terre, toujours sous des tentes, & sans aucune demeure fixe. Ainsi vécurent les autres Patriarches ses enfans, *Heb. XI. 9.* en se confessant étrangers & voyageurs sur la terre, & soupirant sans cesse après leur patrie. Mais si c'eût été une patrie mortelle, ils eussent songé à y retourner, & à y établir leur domicile; mais on voit qu'ils avoient toujours dans l'esprit le ciel où tendoit leur pèlerinage: & Dieu qui les y avoit appelés se disoit leur Dieu: parce qu'il leur avoit destiné une vie permanente, une cité non point sur la terre, mais dans le siècle futur. La terre que Dieu leur promit en figure de ce céleste héritage, fut promise à Abraham avant la Circoncision: par conséquent ce n'est point la.

la terre que les Juifs charnels occuperent, mais une autre qui étoit marquée pour tous les peuples du monde.

Marchons donc dans un esprit de pèlerinage dans la terre où nous habitons. Notre cœur se prend aisément à tout ce qu'il voit, mais dès que nous sentons qu'il commence à s'attacher, & comme à s'établir quelque part: *Passons outre : car nous n'avons point en ce lieu de cité permanente, mais nous en cherchons une à venir, dont Dieu est le fondateur & l'architecte.* Il n'y a point ici d'appui, ni de fondement, ni d'établissement: *Le tems est court*, dit saint Paul, *il ne nous reste plus autre chose à faire, sinon à ceux qui vivent dans le mariage, d'y vivre comme n'y vivant pas*, & de n'être point attachés à une femme, encore qu'elle nous soit chère: c'est par les personnes chéries que doit commencer le détachement. *Que ceux qui pleurent, vivent aussi comme ne pleurant pas; & ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas*: car ni la douleur ni la joie n'ont rien de fixe sur la terre. De même, *que ceux qui achètent ne croient pas avoir acquis la possession d'une chose, sous prétexte qu'ils en auront fait une acquisition légitime: qu'ils soient comme n'ayant point acheté*: car on ne possède rien, & ce mot de possession n'a rien de solide. Enfin *que ceux qui usent de ce monde & de ses biens, soient comme n'en usant pas; parce que la figure de ce monde passe.* Premièrement, le monde, pour ainsi parler, n'est rien de réel; c'est une figure creuse: & secondement, c'est une figure qui passe, une ombre qui se dissipe. Je ne courrai plus après vous, honneurs fugitifs, biens que je vais perdre, plaisirs, où il n'y a que de l'illusion: *Vanité des vanités, & tout est vanité. Craignez Dieu, & observez ses commandemens, car c'est-là tout l'homme.*

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Hebr. XIII. 13.
14. XI. 10.

I. Cor. VI I. 296

Ibid. 304

Ibid. 502

Ecclef. I. 24

DOUZIÈME ÉLÉVATION.

Le Sabat.

Après le péché, il ne devoit plus y avoir de Sabat, ni de jour de repos pour l'homme: nuit & jour, & hiver & été, dans la semaille & dans la moisson, dans le chaud & dans le froid, il devoit être accablé de travail. Cependant Dieu laissa au genre humain l'observance du Sabat établi dès l'origine du monde, en mémoire de la création de l'Univers: & nous le

Exod. XVI. 23, 26.

146 ŒUVRES DE M. BOSSUET

voyons observé à l'occasion de la manne, comme une chose connue du peuple, avant que la foi fût donnée, où l'observance en est instituée plus expressément. Car dès-lors on connoissoit la distinction du jour, ou les semaines établies, le sixième jour étoit marqué : le septième l'étoit aussi comme le jour du repos : & tout cela paroît comme une pratique connue, & non pas nouvellement établie : ce qui montre qu'elle venoit de plus haut, & dès l'origine du monde. Dieu donc eut pitié dès lors du genre humain ; & en lui donnant un jour de relâche, il montre en quelque façon, que touché de compassion il modéroit la Sentence du perpétuel travail qu'il nous avoit imposé.

Mais il ne faut pas se persuader que ce soit là tout le mystère du Sabat : Dieu y figuroit le repos futur, qu'il préparoit dans le ciel à ses serviteurs. Car comme Dieu, qui n'a point besoin de repos, avoit voulu néanmoins célébrer lui-même un repos mystérieux au septième jour ; il est clair qu'il le faisoit de la sorte pour annoncer de même à ses serviteurs qu'un jour, & dans un repos éternel, il seroit cesser tous leurs ouvrages.

Heb. III. & IV.

C'est la doctrine de saint Paul, qui nous fait voir dans l'ancien peuple, & dès l'origine du monde dans une excellente figure, la promesse d'un bienheureux repos. L'Apôtre appelle David en confirmation de cette vérité, lorsqu'il remarque que ce grand Prophète promet aux enfans de Dieu un nouveau

Heb. IV. 3, 7.

Psal. XCIV. 11.

repos, où Dieu jure que les rebelles n'entreront pas : *si introibunt in requiem meam* : & en même-tems un jour d'épreuve où nous apprendrons à obéir à sa voix : selon ce qui est dit dans le même

Ibid. 8.

Pseaume : *Aujourd'hui si vous écoutez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs* ; autrement il n'y aura point de repos pour vous. Voilà donc deux jours mystérieusement marqués par le Seigneur, l'un pour obéir à sa voix, & l'autre pour se reposer éternellement avec lui : & c'est-là le vrai Sabat, & le vrai repos, qui est laissé au peuple de Dieu.

Heb. IV. 9.

Célébrons donc en foi, & en espérance, le jour du repos. Remontons à l'origine du monde, & aux anciens hommes qui le célébroient en mémoire de la Création. Et encore que dorénavant, & dans la nouvelle Alliance, ce jour soit changé, parce qu'il y faut célébrer avec la résurrection de Notre Seigneur, & dans le renouvellement du genre humain,

une création plus excellente que la première: apprenons que ce repos n'en est que plus sain. Car nous y voyons le vrai repos de Notre-Seigneur ressuscité, qui est entré dans sa gloire par les travaux de sa vie & de sa douloureuse passion: & en même-tems le nôtre, par la vertu de sa vivifiante résurrection, où nos corps seront conformés au sien glorieux. Passons donc en espérance & en paix les jours du travail: souffrons & travaillons avec JESUS-CHRIST pour regner aussi avec lui, & nous asseoir dans son trône où il nous appelle. *Ces jours de travaux sont courts: & la gloire qui nous en revient sera éternelle.* Nous pouvons même par avance goûter ce repos par le moyen de l'espérance: *Laquelle, dir saint Paul, sert à notre ame, & à notre foi, comme d'une ancre ferme & assurée.* Et de même qu'au milieu des eaux & dans la navigation, l'ancre soutient un vaisseau, & lui fait trouver une espèce de sûreté & de port: ainsi parmi les agitations de cette vie, assurés sur la promesse de Dieu confirmée par son inviolable serment, nous goûtons le vrai repos de nos ames. Soutenons donc avec foi & avec courage les troubles de cette vie: jouissons en espérance du sacré repos qui nous attend: reposons-nous cependant en la sainte volonté de Dieu: & attachés à ce rocher immuable, disons hardiment avec saint Paul: *Qui pourra nous séparer de l'amour de JESUS-CHRIST? Je suis assuré, avec sa grace, que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a, ou de plus haut dans les Cieux, ou de plus profond dans les enfers, ni aucune autre créature quelle qu'elle soit, ne sera capable de nous séparer de l'amour de Dieu en JESUS-CHRIST Notre-Seigneur.*

II. Cor. V. 1, 17.

Héb. VI. 19.

Ibid. 17.

Rom. VIII. 35, 38, 39.

N'est-ce pas là ce repos que le même Apôtre nous a promis: & ne le goûtons-nous pas dès cette vie? Livrons-nous à Dieu en JESUS-CHRIST, & par une sainte soumission à celui qui seul nous peut tirer de tous nos maux, vivons en paix & en joie par le Saint Esprit.





NEUVIÈME SEMAINE.

*Elévations sur la Loi & les Prophéties qui
promettent le Libérateur, & lui préparent
la voie.*

ELÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

*Le Peuple captif: Moïse lui est montré comme son
Libérateur.*

AVANT que le Peuple Saint fût introduit à la Terre promise, il falloit qu'il éprouvât un long exil, une longue captivité, une longue persécution, en figure de la sainte Eglise, qui est le vrai Peuple & le vrai Israël de Dieu, qui ne peut être introduit à la céleste Patrie que par la persécution, la captivité, & les larmes de l'exil.

Exod. I. 8. L'Eglise dans sa plus profonde paix n'est guères sans son Pharaon, du moins en quelques endroits: Il vient quelque nouveau Roi sur la terre qui ne connoît point Joseph, ni les gens

II. Tim. III. 12. pieux: & en général, il est vrai, comme dit saint Paul, que tous ceux qui veulent vivre pieusement en JESUS-CHRIST doivent souffrir persécution, en quelque sorte que ce soit: & comme dit saint Augustin, que celui qui n'aura point gémi comme voyageur & étranger, n'entrera pas dans la joie des Citoyens.

Il y a deux sortes de persécutions: l'une est ouverte & déclarée, quand on attaque ouvertement la Religion: l'autre

cachée & artificieuse, comme celle de ce Pharaon, qui jaloux de l'abondance du Peuple de Dieu en inspiroit la haine à ses sujets, & cherchoit des moyens secrets de le détruire, Venez, dit-il, *opprimons-le sagement* c'est-à-dire, secrettement & finement. On ne forçoit pas les Israélites à quitter leur Religion, ni à sacrifier aux Dieux étrangers: on les laissoit vivre, & on ne leur ôtoit pas absolument ce qui étoit nécessaire; mais on leur rendoit la vie insupportable, en les accablant de travaux, & leur préposant des Gouverneurs qui les opprimoient. On en vint à la fin pourtant à la persécution à découvert, & *on condamna leurs enfans mâles à être noyés dans le Nil*: ce qui signifie en figure qu'on ne laisse rien de fort ni de vigoureux à un Peuple qui n'a rien de libre, & dont on abat le courage, en le faisant languir dans l'oppression.

Malgré cette oppression, Dieu ne laisse pas de conserver les gens vertueux dans son Peuple, comme il fit les mâles parmi les Israélites: & contre toute espérance il leur naît même des Libérateurs du sein des eaux, où ils devoient être noyés, à l'exemple de Moÿse; de sorte qu'ils ne doivent jamais perdre l'espérance.

ELÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Exod. I. 10, 11,
& seq.

Ibid. 28.

SECONDE ÉLÉVATION.

Deux moïens avec lesquels Moÿse est montré au Peuple.

LA première chose que Dieu fit pour faire connoître à son Peuple qu'il leur préparoit un Libérateur en la personne de Moÿse, fut en permettant qu'il fut exposé au même supplice que les autres, & comme eux jeté dans le Nil pour y périr: il en fut néanmoins délivré comme Jonas qui sortit des abîmes de la mer, & du ventre de la Balaine qui l'avoit englouti: & comme le fils de Dieu, dont la résurrection ne put pas être empêchée par la profondeur du sépulcre, ni par les horreurs de la mort.

Dieu fait une seconde chose dans Moÿse. Après lui avoir inspiré de quitter la Cour de Pharaon, & de la Princesse sa fille qui l'élevoit comme son enfant, dans les espérances du monde: *Quand Moÿse fut crû*, dit l'Ecriture, *il alla s'unir à ses freres*: c'est-à-dire, selon le Commentaire de saint Paul;

Exod. II. 3, &
seq.
Exod. II. 3.

Exod. II. 11.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Heb. XL 24, 25
26, 27.

Exod. II. 15.

Act. VII. 25.

Qu'étant devenu grand, il nia qu'il fût le fils de la fille de Pharaon : aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter le plaisir temporel & passager du péché : & trouvant de plus précieuses richesses dans l'ignominie de JESUS-CHRIST, que dans les trésors de l'Egypte, il abandonna l'Egypte avec foi, sans craindre la haine du Roi mortel, qui, au lieu d'être son Pere comme auparavant, ne songeoit plus qu'à le faire mourir. Il prit en main la défense des Israélites par un instinct divin, il les vengea d'un Egyptien qui les maltraitoit : & , comme remarque saint Etienne : Il crut que ses Freres entendoient que Dieu les devoit sauver par sa main, mais ils ne l'entendirent pas : & il falloit, pour les sauver, qu'il en souffrît les contradictions qui alloient si avant, qu'elles le forcèrent à prendre la fuite. Ainsi la persécution vint de ceux qu'il devoit sauver : & Dieu, par ce moyen, le montra au Peuple comme leur Sauveur & l'image de JESUS-CHRIST.

Pasteurs, conducteurs des ames, qui que vous soyez, ne croyez pas les sauver sans qu'il vous en coute : admirez en Moÿse les persécutions de JESUS, & buvez le Calice de sa Passion.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

Moÿse, figure de la divinité de JESUS-CHRIST.

Exod. VII. 1.

Pf. LXXXI. 6.

Exod. IV, V, VI, VII, & seq.

LE Seigneur dit à Moÿse : *Je t'ai fait le Dieu de Pharaon, & Aaron sera son Prophète.* Le Sauveur du Peuple fidèle devoit être un Dieu : Dieu même lui en donne le nom en singulier, ce qui n'a que cet exemple. Il dit ailleurs : *Vous êtes des Dieux : ici, Je t'ai fait un Dieu.* Une marque de divinité, c'est d'avoir des Prophètes, qui pour cela sont appelés les Prophètes du Seigneur : Aaron est le Prophète de Moÿse. Moÿse est revêtu de la Toute-Puissance de Dieu : il a en main la foudre, c'est-à-dire, cette baguette toute-puissante qui frappe les fleuves, & en change les eaux en sang : qui les frappe de nouveau & les fait retourner à leur nature : qu'il étend vers le Ciel, & répand par-tout les ténèbres épaisses & palpables : mais qui comme un autre Dieu, les sépare d'avec la lumière, puisque le Peuple Juif demeure éclairé,

pendant que les Egyptiens, envelopés d'une ombre affreuse & profonde, ne sçauroient faire un pas. Cette puissante baguette fait bouillonner des grenouilles & des sauterelles ; change en mouches insupportables toute la poussière de la terre ; envoie une peste inévitable sur les animaux de l'Egypte ; & opère les autres prodiges qui sont écrits dans l'Exode.

Voilà donc Moïse comme un Dieu qui fait ce qu'il veut dans le Ciel & dans la terre, & tient toute la nature en sa puissance. Il est vrai que Dieu limite son pouvoir : *Je t'ai fait, dit-il, le Dieu de Pharaon* : ce n'est pas un Dieu absolument ; mais le Dieu de Pharaon ; c'est sur Pharaon & sur son Royaume, que tu pourras exercer cette puissance divine. Il n'en est pas ainsi du Sauveur du nouveau Peuple, qui est appelé absolument Dieu, par qui tout a été fait : qui est appelé, au-dessus de tout : Dieu béni aux siècles des siècles : & ainsi du reste. Mais aussi ne falloit-il pas que le Serviteur fût égal au Maître. *Moïse étoit, dit saint Paul, comme un fidèle serviteur dans la maison de Dieu* : mais JESUS étoit comme le fils dans sa propre maison, qui est nous-mêmes.

Mais s'il y a eu dans Moïse, qui devoit sauver le Peuple fidèle une lumière si manifeste de divinité, & une si haute participation du titre de Dieu : faut-il s'étonner si la substance & la plénitude de la divinité habite corporellement en JESUS-CHRIST, qui en nous sauvant du péché, devoit nous sauver de tout mal ? Pour achever la figure, Moïse qui étoit le Dieu de Pharaon, en étoit en même-tems le médiateur : Pharaon lui disoit : *Priez pour moi* ? Et à la prière de Moïse, Dieu détournait ses fleaux, & faisoit cesser les plaies de l'Egypte. Ainsi Jésus qui est notre Dieu est en même tems notre Médiateur, notre intercesseur tout-puissant, à qui Dieu ne refuse rien ; Et il n'y a point d'autre nom par lequel nous devons être sauvés. Mettons donc notre confiance en JESUS, qui est tout ensemble & Dieu & Médiateur, d'autant plus grand, & au-dessus de Moïse, que Moïse n'est Dieu que pour envoyer des plaies temporelles, & qu'il n'est Médiateur que pour les détourner : mais JESUS passe en bienfaisant & guérissant tous les malades. Il ne déploie sa puissance que pour montrer ses bontés, & les plaies qu'il détourne de nous, sont les plaies de l'esprit. Mettons-nous entre ses mains salutaires : il ne de-

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Heb. III. 5, 6.

Coloss. II. 9.

Exod. VIII.

I. Tim. II. 5.

Heb. IX. 15, 14.

Act. IV. 12.

Act. X. 38.

mande autre chose sinon qu'on le laisse faire: dès-lors il nous sauvera: *Et le salut est son œuvre.*

Psalm. III. 9.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

La Pâque, & la délivrance du Peuple.

*Exod. XII &
XIII.*

Dieu établit en même tems deux monumens immortels: de la délivrance de son Peuple, dont l'un fut la cérémonie de la Pâque; & l'autre la sanctification des premiers-nés qu'il voulut qu'on lui consacrat:

Exod. XII. 29.

C'est qu'il devoit envoyer la nuit son Ange exterminateur, qui devoit remplir toutes les familles des Egyptiens de carnage & de deuil, *en frappant de mort tous les premiers-nés, depuis celui du Roi qui étoit assis sur le trône, jusqu'à celui de l'esclave enfermé dans une prison; & de tous les animaux.* Après cette dernière désolation, n'attendent plus les prières des Israélites, mais les contraignirent à sortir. Pendant cette désolation des familles Egyptiennes, auxquelles l'Ange vengeur coupoit la tête comme d'un seul coup, les Israélites furent conservés, mais par le sang de l'Agneau Paschal. Prenez, dit le Seigneur,

Ibid. 5, 7, & seq.

un Agneau qui soit sans tâche, en figure de la justice parfaite de Jésus. Il faut que comme Jésus cet Agneau soit immolé, soit mangé: Trempez un bouquet d'hysope dans le sang de cet Agneau immolé: Frottez-en les poteaux & le chapiteau avec le seuil de vos portes. Le Seigneur passera la nuit pour exterminer les Egyptiens: mais il passera outre, quand il verra à la porte des maisons, la marque du sang. Dieu n'avoit pas besoin de cette marque sensible, pour discerner les victimes de sa colere: elle n'étoit pas pour lui, mais pour nous: & il vouloit nous marquer, que le sang du véritable Agneau sans tâche feroit le caractère sacré qui feroit la séparation entre les enfans de l'Egypte, à qui Dieu devoit donner la mort, & les enfans d'Israël, à qui il devoit sauver la vie.

I Cor. IV. 10.

Portons sur nos corps avec saint Paul la mortification de Jésus, & l'impression de son sang, si nous voulons que la colere divine nous épargne. Tout est prophétique & miséricordieux dans l'Agneau Paschal. On n'en doit point briser les os, en figure de

de JÉSUS-CHRIST dont les os furent épargnés sur la Croix ,
pénant qu'on les casoit à ceux qu'on avoit crucifiés avec
lui. Il le faut manger en habit de voyageur , comme gens
qui passent , qui ne s'arrêtent à rien : toujours prêts à partir
au premier ordre : c'est la posture & l'état du Disciple de
JÉSUS ; de celui qui mange sa chair : qui se nourrit de sa sub-
stance : dont il est la vie & selon le corps & selon l'esprit.
Mangez-le vite , car c'est la victime du passage du Seigneur : il
ne doit y avoir rien de lent ni de paresseux dans ceux qui se
nourrissent de la viande que JÉSUS nous a donnée. Il en faut
dévorer la tête , les pieds , & les intestins : il n'en faut rien
laisser , tout y est bon & succulent : & non seulement la tête
& les intestins qui signifient ce qu'il y a en JÉSUS de plus in-
térieur , & de plus sublime , mais encore les pieds , c'est-à-
dire , ce qui y paroît de plus bas & de plus infirme , ses souf-
frances , ses tristesses , ses frayeurs , les troubles de sa sainte
âme , sa sueur de sang , son agonie : car tout cela lui est ar-
rivé pour notre salut & pour notre exemple. N'ayez donc
aucun doute sur sa foiblesse : ne rougissez d'aucune de ses
humiliations : une ferme & vive foi dévore tout. Au reste n'y
cherchez point des douceurs sensibles : cet Agneau doit être
mangé avec des herbes amères & sauvages avec un dégoût
du monde & de ses plaisirs : & même , si Dieu le veut , sans
un gout sensible de dévotion. Tel est le mystère de la Pâ-
que.

Exod. XII. 11.

Faites encore en mémoire de votre éternelle délivrance
une autre sainte cérémonie : *Consacrez au Seigneur vos pre-
miers nés* , qu'il vous a sauvés. Offrez-lui les vœux , les pré-
mices de votre jeunesse : chaque jour vos premiers desirs , &
vos premières pensées : car c'est lui qui les préserve de la cor-
ruption , & qui les conserve pures & entières. N'attendez
pas la fin de l'âge , ni la force , pour lui offrir de malheu-
reux restes de votre vie , & les fruits d'une pénitence stérile
& tardive. C'est ce que demande le Seigneur : l'Eternel , le
Tout-Puissant ne veut rien de foible ni de vieux.

Exod. XIII. 2.



CINQUIÈME ÉLÉVATION.

*La Mer Rouge.*Exod. XIV. 21,
22, 23.Prov. XXX. 15,
16.

II. Cor. II. 16.

Apoc. XV. 3.

Exod. XV. 1.

Apoc. XV. 3.

LE passage de la mer rouge nous fait voir des oppositions à notre salut, qui ne peuvent être vaincues que par des miracles. On passeroit aussi-tôt la mer à pieds secs, qu'on surmonteroit ses mauvais desirs & son amour propre : mer orageuse & profonde, où il y a autant de gouffres que de passions qui ne disent jamais : *C'est assez*. L'Egyptien périt où l'Israélite se sauve. L'Evangile est aux uns une odeur de vie, & aux autres une odeur de mort à mort. L'Eglise se sauve à travers la mer rouge, quand elle arrive à la paix par les persécutions, qui loin de l'abattre, l'affermisent. Les méchans périssent sous les châtimens de Dieu, & les bons s'y épurent, comme dit saint Paul : pour les Saints, la mer rouge est un batême : pour les méchans, la mer rouge est un abyme & un sépulcre.

Délivrés des maux de cette vie, & passés comme à travers d'une mer immense à la céleste patrie, nous chanterons avec les Saints le *Cantique de Moïse serviteur de Dieu*, c'est-à-dire, le *Cantique de la délivrance*, semblable à celui que Moïse & tout Israël chanterent après le passage de la mer rouge : & le *cantique de l'Agneau* qui nous a sauvés par son sang : en disant, comme il est écrit dans l'Apocalypse : *Vos œuvres sont grandes & admirables, Seigneur Dieu tout-puissant : vos voies sont justes & véritables, Roi des siècles. Qui ne vous craindra, Seigneur, & qui ne glorifiera votre nom ? parce que vous êtes le seul Saint & le seul miséricordieux : toutes les Nations viendront : & vous rendront leurs adorations, parce que vos jugemens sont manifestés, dans la paix de votre Eglise ; dans la punition exemplaire des tyrans ses ennemis ; dans le salut de vos Saints.*



SIXIÈME ÉLÉVATION.

Le Désert : Durant tout le cours de cette vie , on va de péril en péril , & de mal en mal.

EN sortant de la mer rouge , le Peuple entra dans un Exod. XV. 22. Désert affreux , qui représente tout l'état de cette vie , où il n'y a ni nourriture , ni rafraîchissement , ni route assurée dans un sable immense , aride , & brulant , dont l'ardente sécheresse produit des serpens qui tuent les malheureux voyageurs par des morsures mortelles. Tout cela se trouve dans cette vie ; on y meurt de faim & de soif , parce qu'il n'y a rien ici bas qui nous sustente & nous rassasie ; on s'y perd , on s'y déroute , comme dans une plaine vaste & inhabitée , où il n'y a ni vallon ni côteau , & où les pas des hommes n'ont point marqué de sentier. Ainsi dans notre ignorance nous allons errans en cette vie , sans rien avoir qui guide nos pas : nous y entrons sans expérience , & nous ne sentons notre égarement que lorsqu'entièrement dérouterés , nous ne savons plus par où nous redresser : nous tombons dans le pays Num. XXI. 6. des serpens brulans , comme les appelle Moïse : c'est-à-dire , dans nos brulantes cupidités dont le véhén est un feu qui se glisse de veine en veine & nous consume.

A ces quatre maux du désert , Dieu a opposé quatre remèdes. Il oppose la manne , à la faim ; l'eau découlée de la pierre , à la soif ; aux erreurs durant le voyage , la colonne de nuée lumineuse pendant la nuit ; & aux serpens brulans , le serpent d'airain. Toutes choses qui nous figurent Exod. XVI. 14 , XVII. 15 , 16 . Num. XX. 10 , 11 , 12 . Exod. XI. 21 , 22 . Num. XXI. 6 , 8 , 9 . JESUS.

Nous nous trouvons , comme le prodigue , dans une région , où nous périssons faute de nourriture : *Les viandes de ce pays n'ont rien de solide.* Dieu nous envoie la manne qui est Num. XI. 5 , 6 , 7 . Exod. XVI. 13 , 14 , 15 . Apoc. II. 17 . JESUS-CHRIST , qui nous donne la manne cachée que personne ne connoît que celui qui en goute. La manne cachée , c'est la vérité ; la manne cachée , sont les consolations spirituelles ; la manne cachée , c'est le sacré Corps de JESUS. Cette divine nourriture paroît mince & légère à ceux qui n'ont pas la foi , & à

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Joan. VI. 31, 32,
6 seq.

1j. LXXIV. 1,
24, 25.

qui rien ne paroît solide que ce qui est palpable, sensible & corporel: enforte qu'ils croient ne rien avoir, quand ils ne voient devant eux que les biens spirituels & invisibles: mais pour ceux qui ont le gout de la vérité, cette nourriture leur paroît la seule solide & substantielle: c'est le pain du Ciel: le pain dont se nourrissent les Anges: pain céleste, qui n'est autre chose que JESUS-CHRIST qui est le verbe du Pere, sa raison, sa vérité, sa sagesse.

Outre la faim, nous avons la soif; & quoique par rapport à l'esprit, la faim & la soif, qui ne sont autre chose que l'amour de la justice, semblent n'être qu'une même disposition: on y peut pourtant faire quelque distinction, de la nourriture solide qui nous substante, & de la liquide qui nous rafraîchit & tempere nos desirs ardents. Quoi qu'il en soit, nous trouvons ce doux rafraîchissement en JESUS-CHRIST qui promet à la Samaritaine une fontaine jaillissante à la vie éternelle: & à tout le Peuple, des sources, ou plutôt des fleuves d'eau vive: si on les boit, on n'a plus de soif, & tous les desirs sont contents. Ces sources intarissables, c'est la vérité, la félicité, l'amour divin, la vie éternelle qui se commence par la foi, & s'acheve par la jouissance. Ces sources sont en JESUS-CHRIST; ces sources sortent de la pierre; du rocher frappé par la baguette de Moïse: c'est-à-dire, d'un cœur sec & dur, touché de l'impulsion de la Grace. En un autre sens, ces sources sortent d'un rocher, qui est un des noms qu'on donne

Pf. XVII. 3. à Dieu, en lui disant: *Mon Dieu, mon rocher, mon soutien,*
Is. XXIII. 16. *mon refuge:* la pierre solide sur laquelle je m'appuie. *Je met-*
Rom. IX. 33. *trai dans Sion, dit le Prophète, une pierre inébranlable: & ce-*
lui qui s'y appuiera par la foi, ne sera point ébranlé. Cette

pierre c'est JESUS-CHRIST: en s'appuyant sur lui, on se soutient: en se heurtant contre lui, en s'opposant à sa volonté, à sa Doctrine, à sa Grace, à ses inspirations aussi puissantes que douces, on se rompt, on se met en pieces, on tombe d'une grande chute, & on se brise. De cette pierre qui est JESUS-CHRIST sortent les eaux de la Grace, les célestes consolations, & dans un amour chaste & pur les divins rafraîchissements de la Foi & de l'Espérance. Moïse ne frapa qu'un seul rocher qui demeurait immobile; mais les ondes qui en découlerent, suivoient par-tout un Peuple qui jamais ne demeurait dans le même lieu. D'où vient cela, dit saint

Exod. XVII. 15.
16.

Num. XX. 10,
11.

Pau? C'est qu'il y avoit une pierre invisible & spirituelle, dont la corporelle étoit la figure: qui les suivoit, les accompagnait, leur fournissoit des eaux en abondance; & cette pierre invisible, c'étoit JESUS-CHRIST. Appuyons-nous sur cette pierre fondamentale, sur ce roc immobile; n'ayons de volonté que la sienne, ni de soutien que ses préceptes; un éternel rafraichissement suivra notre foi.

Dans nos erreurs, nous avons pour guide cette colonne de lumière; ce JESUS qui dit; *Je suis la lumière du monde: qui me suit ne marche point dans les ténèbres.* Dans toutes nos actions ayons toujours JESUS-CHRIST en vue; songeons toujours à ce qu'il a fait, à ce qu'il a enseigné, à ce qu'il nous enseigneroit à chaque pas, s'il étoit encore au monde pour y être consulté; à ce qu'il enseigne à chaque moment par ses inspirations, par des reproches secrets, par les remors de la conscience, par je ne sais quoi qui nous montre secrètement la voie. Prends garde aux sens trompeurs; marche dans la voie nouvelle qui est JESUS-CHRIST.

Joan. VIII.

Contre les serpens brulans, Dieu a élevé dans le Désert le serpent d'airain qui est JESUS-CHRIST en Croix, comme il l'explique lui-même. JESUS-CHRIST qui se présente à nous dans la ressemblance de la chair du péché: Qui le regarde à sa Croix pour y croire, pour s'y appuyer, pour l'imiter & le suivre, ne doit craindre aucune morsure du péché: *Et élevé de cette sorte, il tire à lui tout le monde.* O JESUS exalté à la Croix, tous les regards sont sur vous; le monde entier met en vous son espérance.

Joan. III. 14.

Rom. VIII. 3.

Joan. XII. 32.

Outre la céleste nourriture de la manne, on trouve encore dans le Désert une autre sorte de nourriture. Le Peuple charnel se dégoûtoit de la manne, & ne se contentoit pas de ce pain du Ciel; Dieu pouvoit par une juste punition leur soustraire tout aliment, & les laisser dans la faim; mais il a une autre maniere de punir les desirs charnels, en y abandonnant ceux qui les suivent, conformément à cette parole: *Dieu les livra aux desirs de leurs cœurs: à leur concupiscence déréglée. Ainsi il fit souffler un vent impétueux qui d'au delà de la mer porta des caillies au Désert, & les fit comme pleuvoir dans le camp.* C'est Dieu qui envoie les biens temporels comme les autres; car il est l'Auteur de tout; mais souvent les biens temporels sont un fleau qu'il envoie dans sa colère. C'est ce

Exod. XVI. 22;

Num. XI. 4, 5, 6.

Rom. I. 24;

1^{re} Is. LXXVII.

2^{de} 1^{re} 10.

Num. XI. 31, 32.

qui est écrit de ces cailles , nourriture agréable aux sens ; mais dont il est dit : *Les chairs en étoient encore dans leurs bouches , & entre leurs dents : & voilà que la colere de Dieu s'éleva contre eux , & frapa le Peuple d'une grande plaie.* Qu'avoit-il fait pour être puni de cette sorte ? il n'avoit fait que se rassasier d'un bien que Dieu même avoit envoyé ; mais c'étoit un de ces biens corporels qu'il accorde aux desirs aveugles des hommes charnels pour les punir. Il punit ensuite cette jouissance déréglée ; on ne voit de tous côtés que des sépulchres érigés à ceux qui ont satisfait leur concupiscence : ils en tirent leur nom : on les appelle *des sépulchres de concupiscence* : parce qu'on y a été enterré en punition des concupiscences qu'on avoit voulu contenter , en les rassiant des biens que Dieu donne à la vérité aux sens avides : car tout bien , & petit & grand , sensible & spirituel , vient de lui , mais dont il ne veut pas qu'on s'affouisse.

Ne nous laissons pas repaître à ces biens trompeurs : vrais en eux-mêmes , bons en eux-mêmes , puisque tout ce que Dieu fait est vrai & bon : mais trompeurs & empoisonnés , par le mauvais usage que nous en faisons. Nourrissons-nous de la manne. Si toutefois il nous arrive de perdre durant quelque tems le gout de cette céleste nourriture ; car Dieu le permet souvent pour nous exercer & éprouver notre foi : n'en revenons pourtant pas aux desirs charnels ; mais en attendant que Dieu réveille ce gout céleste , demeurons en humilité & en patience.

SEPTIÈME ÉLEVATION.

La Loi sur le Mont Sinaï.

Exod. XIX, XX,
XXIV, XXXI.

Quand Dieu voulut donner la Loi à Moïse sur le mont de Sinaï , il fit quatre choses importantes. Il descendit au bruit du tonnerre & des trompettes. Toute la montagne parut en feu , & on y vit éclater la flamme dans un tourbillon de fumée. Dieu grava le Décalogue sur deux Tableaux de pierre. Il prononça les autres articles de la Loi d'une voix intelligible , qui fut entendue de tout le Peuple.

Act. II. 1, 2. Pour publier la Loi évangélique il renouvella ces quatre

côtes, mais d'une manière bien plus excellente. L'ouvrage commença par un grand bruit : mais ce ne fut ni la violence du tonnerre, ni le son des trompettes, comme on l'entend dans un combat ; le bruit que Dieu envoya fut semblable à celui d'un vent impétueux, qui figuroit le Saint Esprit : & qui, sans être terrible, ni menaçant, remplit toute la maison, & appella tout Jérusalem au beau spectacle que Dieu lui alloit donner. On vit un feu, mais pur & sans fumée, qui ne parut pas de loin pour effrayer les Disciples ; mais dont la flamme innocente, sans les bruler, ni entamer leurs cheveux, se reposa sur leur tête. Ce feu pénétra le dedans, & par ce moyen la Loi de l'Evangile fut doucement imprimée, non pas dans des pierres insensibles, mais dans un cœur composé de chair, & ramolli par la Grace. Il y eut une parole, mais qui se multiplioit d'une manière admirable. Au lieu que sur la montagne de Sinaï Dieu ne parla qu'une seule Langue, & à un seul Peuple ; dans la publication Evangélique qui devoit réunir en un, tous les Peuples de l'Univers dans la foi de JESUS-CHRIST & la connoissance de Dieu : dans un seul discours on entendoit toutes les Langues, & chaque Peuple entendit la sienne. Ainsi JESUS établit sa Loi bien autrement que Moïse. Croyons, espérons, aimons, & la Loi sera dans notre cœur. Préparons lui des oreilles intérieures, une attention simple, une crainte douce qui se termine en amour.

Act. II, 3.

Ibid. 4, 5, 6, 7, 8.

Exod. XIX. 12, 13, 10, 21.

De dessus du mont Sinaï Dieu crioit : *N'approchez pas, ni hommes, ni animaux : il y va de la vie : & tout ce qui approchera, sera frappé de mort.* Sur la sainte montagne de Sion, Dieu n'approche pas seulement sous la figure d'une flamme lumineuse, mais il entra au-dedans du cœur : ce beau feu prend la figure d'une langue ; le Saint Esprit vient parler au cœur des Apôtres : & de leur cœur doit sortir la parole qui convertira tout l'Univers.



HUITIÈME ÉLÉVATION.

L'Arche d'Alliance.

Deut. IV. 7. *Lev. XXVI. 11.* **L**n'y a point de nation qui ait des Dieux s'approchant d'elle ; comme notre Dieu s'approche de nous : Je serai au milieu d'eux , & j'y habiterai , & je m'y promènerai : allant & venant , pour ainsi dire , & ne les quittant jamais. Ainsi le fruit de notre alliance avec Dieu , & de notre union avec lui , est qu'il soit , & qu'il habite au milieu de nous : & j'ajoute qu'il y habite d'une manière sensible. Ainsi habitoit-il dans le Paradis Terrestre , allant & venant , & comme se promenant dans ce saint & délicieux Jardin. Ainsi a-t-il paru visiblement à nos Peres , Abraham , Isaac , & Jacob . Ainsi a-t-il paru à Moïse dans le feu du buisson ardent. Mais depuis qu'il s'est fait un Peuple particulier à qui il a donné une Loi & prescrit un Culte , sa présence s'est tournée en chose ordinaire , dont il a établi la marque sensible & perpétuelle dans l'Arche d'Alliance.

Exod. XXV. 10.
11, 18, 22.

Par sa figure elle est le siège de Dieu : Dieu repose sur les Chérubins & dans les natures intelligentes , comme dans son Trône. Aussi y a-t-il dans l'Arche deux Chérubins d'or qui couvrent de leurs ailes le propitiatoire , c'est-à-dire , la plaque d'or fin qui est regardée comme le Trône de Dieu. Il n'y paroïsoit dessus aucune figure , marque de l'invisible majesté de Dieu , pur esprit , qui n'a ni forme , ni figure , mais qui est une vérité purement intellectuelle , où le sens n'a aucune prise. La présence de Dieu se rendoit sensible par les Oracles qui sortoient intelligiblement du milieu de l'Arche entre les deux Chérubins , l'Arche en cet état étoit appelée

I. Par. XXVIII. l'escabeau des pieds du Seigneur. On lui rendoit l'adoration qui étoit due à Dieu conformément à cette parole : *Adorez l'es-*

Thren. II. 1.
Psal. XCVIII.

cabeau de ses pieds : parce que Dieu y habitoit & y prenoit sa

Psal. LXXIX.

séance. C'étoit sur l'Arche qu'on le regardoit , quand on lui

Num. V. 35.
Psal. LXXVII.

faisoit cette prière : *Ecoutez-nous, vous qui gouvernez Israël :*

qui conduisez tout Joseph comme une brebis : qui êtes assis sur les

Chérubins. Quand le Peuple se mettoit en marche , on éle-

voit l'Arche en disant :

Que le Seigneur s'élève , & que ses en-

nemis

nemis soient dissipés, & que ceux qui le haïssent prennent la fuite devant sa face. Quand on alloit camper, on descendoit l'Arche, & on la reposoit en disant: *Descendez, Seigneur, à la multitude de votre Peuple d'Israël.* Dieu donc s'élève avec l'Arche, & il descend avec elle: l'Arche est appelée le Seigneur, parce qu'elle le représentait, & en attiroit la présence. C'est pourquoi on disoit aux Anges, en introduisant l'Arche en son lieu: *O Princes, élevez vos portes: élevez-vous portes éternelles: & le Seigneur de gloire entrera: & encore: Entrez, Seigneur, dans votre repos, vous & l'Arche de votre sanctification.*

Et tout cela en figure du Seigneur JESUS, dont saint Paul a dit: *Qui est celui qui est monté dans les Cieux, sinon celui qui auparavant est descendu dans les plus basses parties de la terre?* Le même Seigneur JESUS en montant aux Cieux, laisse parmi nous son corps & son sang, & toute son humanité sainte dans laquelle sa divinité réside corporellement: & ce que l'ancien Peuple disoit en énigme, & comme en ombre: nous le disons véritablement, en regardant avec la foi le Seigneur JESUS: *Vraiment il n'y a point de Nations dont ses Dieux s'approchent d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous.*

C'est donc le caractère de la vraie Eglise & du vrai Peuple de Dieu, d'avoir Dieu en soi. Aimons l'Eglise Catholique, vraie Eglise de JESUS-CHRIST, & disons lui avec le Prophète: *Il n'y a que vous où Dieu est; vous êtes la seule qui se glorifie de sa présence. Rendons-nous digne de son approche: & pratiquons ce que dit saint Jacques: Approchons-nous de Dieu, & Dieu s'approchera de nous. Approchons-nous en par amour, & il s'approchera de nous par la jouissance qui se commence en cette vie & se consumme dans l'autre Amen, Amen.*

NEUVIÈME ÉLÉVATION.

Les Sacrifices sanglans: & le sang employé par tout.

TOut est en sang dans la Loi, en figure de JESUS-CHRIST & de son sang qui purifie les consciences. *Si le sang des boucs. & des taureaux sanctifie les hommes & les purge selon*

Tome X.

X

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Num. X. 36.

Psal. XXIII.

7. 9.
II. Par. VI. 41.
Pf. CXXXI. 8.

Eph. IV. 9, 10.

Deut. IV. 7.

Jac. IV. 8.

Heb. IX. 13, 14.

22.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Heb. IX. 15, 16,
17.

la chair (des immondices légales :) combien plus le sang de JESUS-CHRIST qui s'est offert lui-même par le Saint Esprit, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour faire que nous servions au Dieu vivant ?

Ibid. 18, 19, 20,
21, 22.
Exod. XXIV. 8.

L'Apôtre conclut de-là que JESUS est établi médiateur du Nouveau Testament par le moyen de sa mort. Ce qui prouve que la nouvelle Alliance est un vrai Testament : A cause que comme le Testament n'a de force que par la mort du Testateur : ainsi la Loi & l'alliance de l'Évangile n'a de force que par le sang de JESUS-CHRIST.

De-là vient aussi que l'Ancien Testament a été consacré par le sang des victimes, dont l'aspersion après la lecture de la Loi fut faite sur le livre même, sur le Tabernacle, sur tous les vaisseaux sacrés, & sur tout le Peuple : en disant : C'est ici le sang du Testament que Dieu a établi pour vous. Ainsi toute la Loi Ancienne porte le caractère de sang & de mort ; en figure de la Loi Nouvelle établie & confirmée par le sang de JESUS-CHRIST. C'est pourquoi, continue saint Paul, dans l'Ancienne Loi tout presque est purifié par le sang, sans lequel il n'y a point de rémission de péchés.

Nous devons donc regarder les Mystères de JESUS-CHRIST avec une sainte & une religieuse horreur, en y respectant le caractère de mort, & encore d'une mort sanglante, en témoignage de la violence qu'il se faut faire à soi-même, à l'exemple de JESUS-CHRIST, pour avoir part à la grace de la nouvelle Alliance, & à l'héritage des enfans de Dieu.

Exod. XXX. 10.
Levit. XVI. 2, 3,
14, 16, & seq.
Heb. IX. 7.

Personne que le Seul Pontife ne pouvoit entrer dans le Saint des Saints où étoit l'Arche, & il n'y entroit qu'une fois l'année : mais c'étoit en vertu du sang de la victime égorgée, dans lequel il trempoit ses doigts pour en jeter contre le propitiatoire, & expier le sanctuaire des impuretés qu'il contractoit au milieu d'un Peuple prévaricateur. Ainsi ce qu'il y avoit de plus saint dans la Loi, qui étoit l'Arche & le Sanctuaire, contractoit quelque immondice au milieu du Peuple, & il falloit le purifier une fois l'année, mais purifier par le sang. Purifions donc par le sang de JESUS-CHRIST le vrai Sanctuaire, qui n'est pas fait de main d'homme, c'est-à-dire, notre conscience : la vraie Arche du Testament, & le vrai Temple de Dieu, c'est-à-dire, notre corps & notre ame : & ne croyons point pouvoir avoir part au sang de JESUS, si nous-mêmes nous ne

répandons en quelque sorte notre sang par la mortification & par les larmes de la pénitence.

JESUS à qui le Ciel étoit dû comme son héritage par le titre de sa naissance, *étant établi*, comme dit S. Paul, *l'héritier de toutes choses*, y a voulu entrer pour nous comme pour lui. S'il n'avoit à y entrer que pour lui-même, il n'auroit pas eu besoin d'y entrer par le sang d'un sacrifice : mais afin d'y entrer pour nous qui étions pécheurs, il a fallu nous purifier & expier nos péchés par une victime innocente qui étoit lui-même. Il étoit donc tout ensemble le Pontife qui nous devoit introduire dans le Sanctuaire, & la Victime qui devoit expier nos fautes ; c'est pourquoi il n'est pas entré dans le Sanctuaire par un sang étranger, mais par son propre sang. Pontife Saint, qui n'avoit point à prier comme celui de la Loi, pour lui-même, pour ses ignorances, & pour ses péchés, mais seulement pour les nôtres & ceux du Peuple : il nous a ouvert la porte : Victime innocente & pure, il a pacifié par son sang le Ciel & la terre : & pénétrant dans le Ciel, il nous en a laissé l'entrée libre.

Entrons donc avec confiance dans cet héritage céleste : & nous souvenant de ce qu'il en a coûté à JESUS pour nous en ouvrir la porte, que nos péchés nous avoient fermée, ne nous plaignons pas de ce qu'il nous en doit coûter à nous-mêmes.

C'étoit à ce jour solennel où le Pontife entroit dans le Sanctuaire qu'on offroit ces deux boucs dont l'un étoit immolé pour le péché, & l'autre qu'on appelloit le bouc émissaire. Après que le Pontife avoit mis les mains sur lui, & en même tems confessé avec exécration & imprécation sur la tête de cet animal les péchés de tout le Peuple, il étoit envoyé dans le Désert, comme pour y être la proie des bêtes sauvages. Ces deux figures représentoient Notre-Seigneur, en qui Dieu a mis les iniquités de nous tous. Chargé donc de tant d'abominations, il a été séquestré du Peuple, & comme remarque S. Paul, il a souffert hors de la porte de Jérusalem, comme excommunié de la Cité sainte à cause de nos péchés qu'il portoit. Mais c'étoit nous qui étions les véritables excommuniés, & l'anathème de Dieu. Sortons en humilité de la Société sainte, & pour nous délivrer de la malédiction qui nous pourfuit, unissons-nous à celle de JESUS-CHRIST qui a été fait anathème & malédiction pour nous, comme dit saint Paul, conformément à

X ij

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Heb. I. 2.

Heb. IX. 11, 12 ;
14, 24, 25.

Heb. VII. 26, 27,
28.

Heb. IV. 14.

Lev. XVI. 2, 5,
7, 8, 9, 10, 20, 21.

Ic. LIII. 6.

Hebr. XXII. 12.

Gal. III. 13.
Deut. XXI. 23.

cette parole : Maudit celui qui a été pendu à une Croix. Recon-
noissons-nous exclus de tout bien & de toute la société hu-
maine par nos péchés : la Croix, une mort douloureuse, l'i-
gnominie d'un honteux supplice est notre partage. Quoi ; en
cet état nous pourrions nous plaindre d'être pauvres, mépri-
sés, outragés ; sans songer de quoi nos péchés nous ont ren-
dus dignes ? Nous sommes dignes de tout opprobre, de toute
misère, pour avoir péché contre le Ciel, & avoir été rebelles
contre Dieu. Ne nous plaignons donc jamais des misères
que Dieu nous envoie : mais sortons hors du camp avec Jésus ,
& allons nous unir à lui en portant ses opprobres ; assurés que ce
n'est qu'en nous unissant à ses peines, à ses ignominies, à son
anathème, à sa malédiction, que nous ferons délivrés de la
noire.

Heb. XII. 13.

DIXIÈME ÉLÉVATION.

Le Campement, & la Patrie.

Num. I. 52, II. 2,
54.

U Ne des plus belles circonstances de la délivrance des
 Israélites, c'est qu'on ne logeoit point dans le Désert
 où ils furent conduits ; on y campoit, on y étoit sous des pa-
 villons, & sans cesse on envelopoit & on transportoit ces mai-
 sons branlantes. Figure du Christianisme, où tout Fidèle est
 Voyageur. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce
 soit ; passons par-dessus ; & toujours prêts à partir, toujours aussi
 prêts à combattre, veillons comme dans un camp. Qu'on y
 soit toujours en sentinelle ; dans les camps vulgaires il y a
 plusieurs sentinelles disposées, afin que toujours prêts à s'é-
 veiller au premier signal, les Soldats dorment un court som-
 me, sans se plonger tout-à-fait dans le sommeil. Il y a plus,
 dans le campement de la vie Chrétienne, chacun doit tou-
 jours veiller : chacun en sentinelle sur soi-même doit tou-
 jours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point
 l'œil, & qui toujours rode autour de nous pour nous dévorer. Ne
 nous fions point au repos qu'il semble quelque fois nous don-
 ner : avec lui il n'y a ni paix, ni trêve, ni aucune sûreté que
 dans une veille perpétuelle.

I. Pet. V. 8.

Ainsi donc campoit Israël. Il supportoit ce travail pour

enfin arriver à cette terre *coulante de miel & de lait* tant de fois promise à leurs Peres. C'étoit pour y introduire ce Peuple que Moyse l'avoit tiré de l'Egypte, & lui avoit fait passer la mer Rouge. Mais, ô merveille de la divine Sageſſe, aucun de ceux qui s'étoient mis en marche sous Moyse pour arriver à cette Terre, n'y entra; excepté deux. Moyse même ne la salua que de loin: & Dieu lui dit: *Tu l'as vue de tes yeux, & tu n'y entreras pas: & Moyse mourut à l'instant par le commandement du Seigneur.* Afin qu'on entre dans la terre promise, il faut que Moyse expire: & que la Loi soit enterrée avec lui dans un sépulcre inconnu aux hommes, afin qu'on n'y retourne jamais, & que jamais on ne se soumette à ses Ordonnances. L'ancien Peuple qui a passé la mer Rouge, & qui a vécu sous la Loi, n'entre pas dans la Céleste Patrie; la Loi est trop foible pour y introduire les hommes.

Ce n'est point Moyse, c'est Josué, c'est *JESUS*, (car ces deux noms n'en sont qu'un) qui doit entrer dans la terre, & y assigner l'héritage au Peuple de Dieu. Qu'avoit Josué de si excellent pour introduire le Peuple à cette terre bénite, plutôt que Moyse? Ce n'étoit que son Disciple, son Serviteur, son inférieur en toutes manieres: il n'a pour lui que le nom de *JESUS*, & c'est la figure de *JESUS* qu'il nous introduit dans la Patrie. Entrons donc, puisque nous avons *JESUS* à notre tête; entrons à la faveur de son nom dans la bienheureuse terre des vivans: *Je vais*, dit-il, *vous préparer le lieu*: j'assignerai à chacun le partage qui lui a été destiné; *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Pere. JESUS* notre avant-coureur est entré pour nous: & l'entrée nous est ouverte par son sang. *Dépêchons-nous donc d'entrer dans ce repos éternel*: dépêchons-nous; n'ayons rien de lent. *La voie qui nous est ouverte*, dit S. Augustin, *ne souffre point de gens qui reculent: ne souffre point de gens qui s'arrêtent*: & si l'on n'avance toujours dans un si roide sentier, sans faire de continuels efforts, on retombe de son propre poids.

ELÉVATIONS
SUR
LES MISTERES.

Exod. III. 8.
Num. XIV. 21.
21, 26, 19.
Deut. XXXIV.
4, 5.

Deut. XXI. 7.

Jos. I. 2, 5, 6, 7,
& seqq.

Joan. XIV. 2.

Heb. XIV. 10,
IV. 11.





DIXIÈME SEMAINE.

Elévations sur les Prophéties.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

PREMIERE ÉLÉVATION.

Les Prophéties sous les Patriarches.

*Ci-dev. p. 117,
& suiv. 139, &
suiv.
Gen. XII. 3.
XXII. 18.*

Gen. XLIX. 10.

ENCORE que les Prophéties éclatent principalement depuis le tems de David, elles ont une plus haute origine. Nous les avons vues sous Adam; nous les avons vues sous Abraham, Isaac & Jacob, dans cette bénite semence en qui la malédiction se devoit repandre sur toutes les Nations de la terre. Mais de ces trois Patriarches avec qui l'Alliance avoit été faite, le dernier étoit réservé pour en développer tout le secret, par ces paroles. *Le Sceptre, le Gouvernement, la Magistrature ne sera point bré de Juda: sa Tribu qui sera un jour le seul Royaume, où la Loi & les promesses seront accomplies, ne cessera point de vivre selon les Loix, & d'avoir ses Gouverneurs & les magistrats légitimes, qui sortiront de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé: selon une autre leçon qui revient au même sens: En qui l'accomplissement des promesses est réservé: & il sera l'attente, l'Espérance, le Libérateur, de tous les Peuples.* Quatre lignes, où est renfermée toute l'Histoire du Peuple de Dieu, jusqu'à JESUS-CHRIST. Le caractère particulier qui en devoit marquer le tems, étoit la chute du Royaume Judaïque destitué de son propre Gouvernement: & la suite nécessaire de la venue du CHRIST étoit marquée par la concurrence de la réprobation des Juifs, avec l'établissement de son Empire parini tous les Peuples de l'Univers,

Il adresse la Prophétie à Juda. C'est à lui qu'il se restreint quand il veut parler du CHRIST futur : & ce CHRIST , que nous savions déjà qui devoit sortir d'Abraham , d'Isaac , & de Jacob , nous est désigné comme devant être le fruit de la Tribu de Juda. Nous verrons ensuite que dans la Tribu de Juda , David est choisi pour en être le Pere : afin que JESUS fils de David , Auteur de la famille Royale , Fils de Juda qui est toujours à la tête du Peuple de Dieu , Fils d'Abraham, en qui avoit commencé l'Alliance, & pour encore remonter plus haut , Fils de Sem béni au dessus de ses deux autres Freres, recueillit en lui par la plus belle de toutes les successions tous les titres de distinction & de bénédiction , qui avoient jamais été ; & sortit du plus pur & du plus beau sang qui fût au monde.

O JESUS ! que Jacob a vu en mourant , dans l'extrémité de sa vieillesse avec une vue défaillante : puisse venir votre regne : & puissions-nous augmenter le nombre de vos sujets véritables , par notre sincere obéissance !

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

SECONDE ÉLÉVATION.

La Prophétie de Moïse.

Q Uoique tout l'état de Moïse & de la Loi soit Prophétique dans son fond , comme on a vu : il y a encore sur JESUS-CHRIST une Prophétie spéciale de Moïse ; & la voici : *Dieu vous suscitera un Prophète comme moi , de votre Nation , & du milieu de vos Freres : vous l'écouteriez.* C'est un Prophète particulier que Dieu promet à son Peuple : un Prophète *comme moi*, dit Moïse : un Prophète *semblable à moi*, comme il ajoute dans la suite : c'est-à-dire , un Prophète Législateur. Car au reste , il est écrit des autres Prophètes : *Qu'il ne s'en est jamais élevé contre Moïse.* Josué qui lui succéda dans le gouvernement du Peuple de Dieu , étoit beaucoup au dessous de lui , non seulement en prodiges & en puissance , mais encore en dignité : *Ayant reçu l'esprit de sagesse , parce que Moïse avoit mis les mains sur lui.* On lui obéissoit donc , non pas comme à un Législateur , mais sur des faits particuliers. Il n'en est pas ainsi de ce Prophète que Moïse annonce , com-

Deut. XXVIII.
15, 18, 20.

Deut. XXXIV
10.

Ibid. 9.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Math. XVII. 5.

me devant lui être semblable. Il dit de lui : *Vous l'écouteriez.* Qui est aussi la même chose que le Pere éternel a dit de son CHRIST : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le.*

Heb. III. 3, 5, 6.

Il y a donc deux Prophètes d'un caractère particulier, le ministre de l'un devoit succéder à celui de l'autre : & il est dit singulièrement de chacun d'eux : *Écoutez-le* : l'un médiateur de la Loi Ancienne ; & l'autre , médiateur de la nouvelle : autant différens entr'eux que les deux loix qu'ils ont établies. Toutefois il y a entr'eux quelque chose de commun : c'est qu'à la tête de chaque Loi qui devoit , pour ainsi dire , régner , il y a un Prophète par excellence pour chacune : mais le dernier l'est *d'autant plus qu'il est le Fils* : au lieu que l'autre , étoit le *Serviteur*. Celui dont le ministère étoit passager , montre l'autre dont le ministère étoit éternel : aussi ne lui nomme-t-il point de Successeur , & il lui remet pour toujours l'autorité & la Prophétie. Que si on a écouté Moïse avec une crainte si religieuse : & si ceux qui ont violé sa Loi ont été puni de mort sans miséricorde : de quels supplices seront dignes ceux qui auront foulé aux pieds le Fils de Dieu ? & qui n'auront pas obéi à JESUS.

Heb. X. 28, 29.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

La Prophétie de David.

*Marc. XI. 10.
Math. XXI. 9.
Psal. CXVII.
25, 26.*

Béni soit le nom , & le regne de notre Pere David. Béni soit le fils de ce Saint Roi par qui nous vient la vie & le salut. Les Pseaumes de David sont un Évangile de JESUS-CHRIST tourné en chant , en affections , en actions de grâces , en pieux desirs : C'est ici , disoit JESUS-CHRIST , la vie éternelle , de vous connoître , ô Pere Céléste ! qui êtes le vrai Dieu , & JESUS-CHRIST que vous avez envoyé. C'est par où commencent les Pseaumes. Le premier montre la félicité de celui qui garde la Loi de Dieu : & ensuite dès-le second , on voit paroître JESUS-CHRIST : toutes les Puissances du monde conjurées contre lui : Dieu qui s'en rit du plus haut des Cieux : & qui adressant la parole à JESUS-CHRIST même , le déclare son Fils qu'il engendre dans l'Eternité. C'est dès-le commencement, l'argument de tous les Pseaumes.

Joan. XVII. 3.

Pf. I. 1, & seqq.

Psal. XI. 7.

David

David l'a vu : Dans le sein de son Pere engendré avant l'aurore, avant tous les tems: il a vu qu'il seroit son Fils, & en même-tems son Seigneur. Il l'a vu Roi souverain, regnant par sa beauté, par sa bonne grace, par sa douceur, & par sa Justice, perçant le cœur de ses ennemis par une Juste vengeance: ou celui de ses amis par un saint Amour. Il l'a adoré dans son Trône éternel, comme un Dieu : Que son Dieu a sacré par une divine onction. Pere & Protecteur des Pauvres. Dont le nom sera honorable devant lui. Puissant Auteur de la bénédiction des Gentils consacrés & sanctifiés en son nom. Prédicateur d'un nouveau précepte dans la sainte montagne de Sion.

Il a vu toutes les merveilles de sa vie, & toutes les circonstances de sa mort: il en a médité tout le mystere. Il a maudit en esprit son Disciple qui le devoit vendre: & il en a vu l'Apostolat passé en d'autres mains.

Ses pieds, ses mains, avec son corps violemment étendu & suspendu, ont été le cher objet de sa tendresse. David s'est jeté par la foi entre ses bras amoureusement étendus à un Peuple contredisant. Il a goûté le fiel & le vinaigre, qu'on lui a donné dans sa soif. Il voit tout, jusqu'à l'Histoire de ses habits divisés, & de sa robe jetée au sort. Il est touché des moindres circonstances de sa mort, & n'en peut oublier aucune. Il se réjouit en esprit de lui voir, après sa mort, annoncer la vérité aux Gentils dans la grande Eglise: où tous les Peuples de l'Univers devoient se réunir: où les Pauvres comme les Riches devoient être assis à sa Table. Enfin il l'a suivi au plus haut des Cieux avec des captifs attachés à son char victorieux. Il l'a adoré, assis à la droite du Seigneur: où il a été prendre sa place.

O JESUS, les cheres délices, l'unique espérance, & l'amour de notre Pere David! C'est principalement par cet endroit-là qu'il a été l'homme selon le cœur de Dieu. La tendresse pour ce cher Fils, qui est le Fils de Dieu, comme le sien, lui a gagné le cœur du Pere Eternel. S'il a tant pensé à JESUS souffrant dans toute sa vie, à plus forte raison y a-t-il pensé, lorsqu'il a été sa figure en souffrant lui-même. S'il est si doux à ceux qui l'outragent, s'il est muet, sans réplique & sans défense; si loin de rendre le mal pour le mal, il rend à ses ennemis des prières pour leurs imprécations; si ce bon Roi s'offre à être la seule victime pour tout son Peuple

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTERES.

Pf. II. 7. X. 13,

4, 6.

Matth. XXII. 44,

45.

Pf. XLIV. 2, 3,

4, 5, 6, 7, 8.

Pf. LXXI. 7, 4,

14, 19.

Pf. II. 9.

Pf. XXI. & LVIII.

Pf. XI. 10, 11, 12.

Joan. XIII. 18:

Matth. I. 16.

Pf. CVIII. 8.

Matth. I. 10.

Pf. XXI. 16, 17,

18, 19.

Pf. LXVIII. 12.

Joan. XIX. 18, 19,

30.

Pf. XXI. 19, &

seqq.

Pf. LXXVII.

18, 19.

Ephes. IV. 8.

Pf. CLX. 1, 5.

I. Reg. XIII. 14:

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

défolé par la main d'un Ange, il en voyoit l'exemple en JESUS. Faut-il s'étonner s'il a été si humble & si patient dans sa fuite devant Absalom? Ce Fils obéissant le consolait des emportemens & des fureurs de son fils ingrat & rebelle.

O JESUS! Je viens avec David m'unir à vos plaies, vous rendre hommage dans le Thrône de votre gloire, me soumettre à votre puissance. Je me réjouis, Fils de David, de toute votre grandeur. Non: *Vous n'avez point connu la corruption. Vous qui étiez par excellence, le Saint du Seigneur. Vous avez su le chemin de la vie: la gloire & la joie vous accompagnent. Vous regnez aux siècles des siècles, & votre empire n'aura point de fin.*

Pf. XV. 10.

Act. II. 31.

XIII. 35.

Marc. I. 24.

Luc. I. 35.

Pf. XV. 4.

Apoc. XI. 15, 17.

Luc. I. 32, 33.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

Les autres Prophètes.

*Disc. sur l'Hist.
Univ. II. Part. La
suite de la Religion.*

Mich. V. 2.

Math. II. 6.

If. VII. 14.

Math. I. 21, 22,

23.

If. IX. 6.

Zach. IX. 9.

Math. XXI. 5.

Zach. XI. 12, 13.

Math. XXVII.

9, 10.

Zach. XIII. 17.

Math. XXVI.

31, 36.

If. L. 6.

Zach. XII. 10.

Joan. XIX. 37.

Joan. II. 1.

Math. XI. 40.

XVI. 4.

Dan. IX. 2, 4, &

seq.

Math. XXIV.

15.

Nous avons expliqué ailleurs les Oracles sacrés des Prophètes sur Notre-Seigneur JESUS-CHRIST. Je dirai ici en abrégé qu'ils ont tout vu: ses deux naissances: la première toute Divine, dès les jours de l'Eternité: Le lieu marqué pour la seconde, dans Bethléem: Une Vierge qui le conçoit, & qui l'enfante. Un enfant qui nous est né: un fils qui nous est donné: Enfant, homme dès-le premier jour: & tout ensemble Dieu fort & tout-puissant. Reconnaissons avec Zacharie l'humble monture de ce Roi juste, clément & doux, lorsqu'il fait son entrée dans sa Ville Royale. Considérons avec lui, les trente deniers pour lesquels il a été vendu: & l'emploi de cet argent pour acheter le champ du Potier. Tout s'accomplit en son tems. Le Pasteur est frappé, & le troupeau se dissipe. Les Disciples se retirent chacun chez eux, & JESUS demeure seul. On crache sur son visage: Et il ne se détourne pas pour éviter les coups & les infamies qu'on lui fait. On le perce: & tout Israël voit les ouvertures des plaies qu'il lui a faites. Comme un autre Jonas on le jette dans la mer pour sauver tout le Vaisseau: & comme lui il en sort au bout de trois jours.

A mesure que le tems approche, ses mystères se découvrent de plus en plus. Daniel compte les années où se devoit accomplir son onction, ses souffrances, sa mort suivie d'une

juste vengeance, & de l'éternelle désolation de l'Ancien Peuple qui a méprisé le Saint des saints. Il voit en esprit, *le Fils de l'Homme à qui est donné un Empire*, à qui nuls lieux, nuls tems ne donnent des bornes. Cet Empire le plus Auguste qui ait été, & qui sera jamais, *sera l'Empire des Saints du Très-Haut*. Daniel étonné de sa grandeur se trouble dans ses pensées, & conserve cette parole dans son cœur. Mais il faut que ce Fils de l'homme souffre une mort violente.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Dan. VII. 13, 14, 15, 27, 28.

Isaïe nous apprend à goûter ses souffrances, il doit porter *nos péchés*; & par-là s'acquérir l'Empire, & partager les dépouilles des forts; & la cause de ses victoires, c'est qu'il s'est livré à la mort. *Il a été mis au rang des Scélérats*, crucifié entre deux Larrons; c'est le dernier des hommes, & tout ensemble le plus grand. Ce n'est point par force qu'il souffre la mort. *Il s'y est offert, parce qu'il l'a voulu. Il n'a point ouvert la bouche pour se défendre; Il est muet comme l'Agneau sous la main qui le tond.* Le silence du fils de Dieu parmi tant d'outrages & tant d'injustices, qui est le plus remarquable caractère du Fils de Dieu, a fait l'admiration de ce Prophète. On le croit frappé de Dieu pour ses péchés, lui qui est l'innocence même: *mais c'est pour les nôtres qu'il souffre, & nous sommes guéris par ses blessures.* Les prières qu'il pousse vers le Ciel dans cet état de souffrance, sont le salut des pécheurs pour qui il prie. Une longue postérité sortira de lui, parce qu'il a volontairement souffert la mort: *Et son sépulchre, d'où il sortira vainqueur & immortel, sera glorieux.*

Psal. LIII. 2, 3, & seq.

Is. XI. 10.

Ce seul passage si précis & si étendu où les souffrances du Sauveur futur sont inculquées en tant de manières, suffisoit pour animer tous les sacrifices & le culte de la Loi: & mettre continuellement devant les yeux des vrais Israélites, qu'elle contenoit sous ses ombres la rémission des péchés par une mort volontaire, un sang salutaire, qui les exploit, des plaies qui rétablissoient la santé de l'homme, & dans tout cela un SAUVEUR aussi juste que souffrant, qui nous guérisssoit par ses blessures.

Combien plus doit-on se nourrir de ces plaies sacrées, de cette mort, & de ce sang innocent versé pour les pécheurs: Depuis, comme dit saint Paul, *que JESUS-CHRIST a été crucifié à nos yeux? O Galates insensés, comment vous laissez-vous fasciner les yeux, après un tel spectacle? Accourez Peuples à*

Gal. III. 1.

la Croix de JESUS-CHRIST. Et puisque c'est vous qui lui avez tous donné la mort : *Venez*, comme dit l'Evangéliste après le Prophète : *Venez*, dis-je, contempler celui que vous avez percé.

CINQUIÈME ÉLEVATION.

Réflexion sur les Prophéties.

Agg. II. 7, 8, 9,
10.

Les choses étant en cet état, la venue de JESUS-CHRIST étant préparée dès l'origine du monde, toute la Loi, pour ainsi dire, en étant enceinte & toute prête à l'enfanter; Dieu laissa le Peuple Saint quatre à cinq cens ans, sans Prophètes & sans Prophéties, voulant leur donner ce tems pour les méditer, & pour soupirer après le Sauveur. A la veille de faire cesser les Prophéties, c'est-à-dire, dans les tems de Daniel, d'Aggée, de Zacharie & de malachie, il déclara les secrets divins plus clairement que jamais. C'est de quoi font foi principalement les semaines de Daniel, où les tems de la venue & de la mort du Christ étoient exactement supputés. Aggée avoit dit ces mémorables paroles à la gloire du second Temple : *Encore un peu de tems.* Car qu'étoit-ce que quatre cens ans & un peu plus, à comparaison de tant de milliers de siècles où le Sauveur avoit été attendu? *Encore donc un peu de tems, & je remuerai le ciel & la terre : & le Désiré de toutes les Nations viendra : & je remplirai de gloire cette maison nouvellement rebâtie*, c'est-à-dire, le second Temple, dit le Seigneur des armées, le Dieu tout-puissant. *L'argent est à moi & l'or est à moi* : tout est en ma puissance : & si je voulois faire éclater cette maison en richesses mêmes temporelles, je le ferois, mais je lui prépare un autre éclat par la venue du Désiré des Nations. *La gloire de cette seconde maison sera plus grande que celle de la première : Et j'établirai la paix dans ce lieu*, dit le Seigneur des armées.

S'il faut regarder le Temple par un éclat extérieur, la gloire du premier Temple, sous le riche empire de Salomon, de Josaphat, d'Ezéchias & des autres Rois sera sans contestation la plus grande. Loin que le second Temple eût le même éclat, ceux qui le rebâtissoient, & qui avoient vu le pre-

mier ne pouvoient retenir leurs larmes en voyant combien il lui étoit inférieur. Il est vrai que dans la suite des tems, la gloire du second Temple fut grande dans l'Orient. On y vit porter les présens des Rois : & je ne sçais si Herode, qui le rebâtit, n'en égala pas la magnificence à celle de Salomon. Mais après tout, & quoi qu'il en soit, ce n'est pas-là de quoi *remuer le ciel & la terre* : & un si grand mouvement se doit terminer à quelque chose de plus grand, que des richesses terrestres. Voici donc *le grand mouvement du ciel & de la terre* : c'est que *le Désir des Nations*, le Christ qui en est l'attente, *paraîtra sous ce second Temple*. Il *viendra*, dit le saint Prophète Aggée, & où *viendra-t-il ?* un autre Prophète l'explique dans le même tems : *J'envoie mon Ange*, dit Malachie, *au nom du Seigneur, & il préparera la voie devant ma face & en ce temps viendra dans son Temple, le Seigneur que vous cherchez, & l'Ange du Testament, ou de l'alliance, que vous désirez. Le voilà qui vient, dit le Seigneur*. Il n'y a plus rien entre deux : il n'y a plus de nouvel ouvrage, ni de nouvelles figures du CHRIST avenir, ni de nouvelles Prophéties. Voici le dernier état du Peuple de Dieu : & après cela il n'y a rien à attendre que le CHRIST qui entrera dans le second Temple.

II. Marc. III. 1.

Agg. II. 8.

Mal. III. 1.

Ce n'est donc pas sans raison que le saint vieillard Siméon, qui attendoit avec tant de foi *la venue du Christ, & la rédemption d'Israël*, fut amené en esprit, c'est à-dire, par inspiration, avec Anne la Prophétesse, cette sainte veuve, dans le Temple où le Seigneur alloit entrer. C'est qu'alors s'alloit accomplir la gloire du second Temple, lorsque Jesus y devoit venir pour y établir la paix, comme Aggée l'avoit prédit.

Luc. I. 25, 26, 27.

Aux approches de ce tems heureux, toute la nature étoit en attente, tout le Peuple vivoit en espérance. S'il n'avoit plus de Prophètes, il vivoit en la foi & dans les lumieres des Prophéties précédentes : ceux qui étoient éclairés d'en haut, appelloient celui qui les devoit sauver de leurs péchés. Le Christ, à la vérité, leur étoit souvent montré comme un Conquérant qui les devoit délivrer des mains de leurs ennemis qui les tenoient en captivité. Mais cette captivité & ces ennemis n'étoient d'un côté qu'une figure d'une captivité spirituelle, & de l'autre une punition de leurs péchés qui leur attiroient tous ces maux, & mettoient ce joug de fer

If. XIV. 8.

sur leur tête ; & enfin les frayeurs de leur conscience leur faisoient sentir que le grand mal dont ils devoient être délivrés étoit leurs péchés. C'est pourquoi ils reconnoissoient qu'ils avoient besoin d'un Sauveur qui les expiât : il leur falloit un juste & un innocent qui fût la sainte victime qui les effaçât. *O Ciel, envoyez votre rosée, & que les nuës pleuvent le Juste ; que la terre s'ouvre & qu'elle germe le Sauveur.* Pour être Sauveur, il faut qu'il soit juste, d'une justice qui vienne du ciel, qui soit divine, infinie, & celle de Dieu même ; afin que nous puissions l'appeler après le Prophète : *Le Seigneur notre justice.* Ce juste qui devoit venir du Ciel, doit aussi sortir de la terre : il faut qu'il joigne en sa Personne le ciel & la terre, qu'il soit Dieu & Homme tout ensemble, & du ciel dans les jours de l'éternité, & de Béthlém, dans le tems comme l'avoit dit le Prophète : Et c'est ainsi que dans peu de tems, dans le dernier période du Peuple de Dieu, ce grand Dieu devoit remuer le ciel & la terre.

Jerem. XXIII. 5, 6.

Mich. V. 2.

Agg. II. 7.

Dan. VII. 13, 14.
27.

Cependant tout se préparoit à son arrivée. Le Royaume de Juda vivoit sous ses Loix dans une parfaite liberté ; peu à peu il se dégradoit ; & quand le tems approcha qu'il devoit être détruit, il tombe entre les mains des étrangers. Un nouveau Peuple se prépare au Christ futur, & on va voir toutes les Nations venir en foule composer ce nouveau Royaume, qui étoit sous le Fils de l'Homme, le Royaume des Saints du Très-Haut qui ne devoit point avoir de fin. Nous touchons au dénouement des Mystères ; & le Dieu-Homme va paroître.

Purifions nos cœurs pour le recevoir, songeons au malheur de ceux pour qui il étoit venu, & qui cependant n'ont pas voulu le connoître. Charnels, ambitieux, avares, quand JESUS est venu à eux, ils l'ont méconnu, ils l'ont mis à mort, parce que ces saintes paroles n'entroient point dans leurs cœurs. Purifions-nous donc pour le recevoir, de tous les desirs du siècle, en attendant son glorieux avènement ; autrement tout est à craindre pour nous : sa venue nous sera funeste, & nous le crucifierons comme les Juifs.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

L'apparition de Dieu d'une nouvelle manière : & ce que fait la venue du Christ promis.

DE si haut qu'on reprenne l'histoire sacrée, on y trouve que Dieu apparoît en figure humaine aux Patriarches, aux Prophètes. Un des hommes que voit Abraham, & qu'il reçoit en sa maison, se trouve être le Seigneur même, Dieu même, à qui rien n'est difficile : qui donne un fils à Sara quoique stérile : qui pardonne aux hommes, qui les punit selon les règles de sa bonté & de sa justice : à qui Abraham adresse ses prières comme à Dieu : qui parle lui-même comme Dieu : qui dispose de toutes choses avec une suprême autorité. Ce Dieu qui apparoît à Abraham, est souvent appelé Ange, c'est-à-dire, *Envoïé*. C'est un *Envoïé* pour l'amour de qui Abraham avoit voulu immoler son fils unique : qui en accepte le sacrifice : qui renouvelle toutes les promesses à Abraham : c'est donc un Ange, c'est un *Envoïé* qui est Dieu. C'est l'*Ange du Testament* : l'*Ange du grand Conseil* : & le Fils de Dieu lui-même, qui dès-lors se plaisoit à la forme d'Homme, qu'il devoit prendre personnellement au tems marqué.

Genes. XVIII. 1,
& seqq.

Genes. XXII. 11;
12, 16, &c.

Mal. III. 1.

Le même apparoît à Isaac & à Jacob. Jacob le voit au haut d'une échelle : & il appelle le lieu où il est, *la maison de Dieu, & la porte du Ciel*. Il y dresse un autel à celui qu'il avoit vu, & lui rend ses adorations. Jacob combat avec lui, comme avec un homme & se glorifie d'avoir vu Dieu face à face. Il reçoit l'ordre de lui dresser un autel : il l'invoque & il le loue comme celui qui l'a regardé dans son affliction. Il combat avec lui dans un combat mystérieux, où Dieu veut bien s'égaliser à l'homme, & que l'homme aidé de Dieu l'emporte contre Dieu même, & lui arrache, pour ainsi dire, sa bénédiction par une espèce de violence. Il apparoît de nouveau à Jacob, & se nomme Dieu Tout-Puissant : & confirme toutes les promesses qu'il avoit faites à Abraham & à Isaac. Tout cela en figure de celui qui s'est incarné pour nous : qui dès-lors nous préparoit ce grand mystère, le commençoit en quelque façon, en faisoit voir comme une espèce

Genes. XXVIII.
12, 13, 16, 17,
18.

Genes. XXVI. 1,

24.
Ibid. XXXV. 1,

2, 3.
Ibid. II. 11.

 ÉLEVATIONS
 SUR
 LES MISTÈRES.

Prov. VIII. 12,
 23, 31.

Is. VI. 1, 23.

Ezech. I. 1, &
 seq.
 Dan. VII. 9, 13.

I. Tim. III. 16.

Bar. III. 37, 38.

Is. XLV. 14, 15.

Malach. III. 1.

Ibid. IV. 1.

Luc. I. 17.

d'apprentissage & comme un essai. Qui enfin a voulu, en la forme humaine, faire les délices de nos Peres: qui par un amour extrême, & si l'on peut l'appeller ainsi, par une tendre passion pour notre nature, a fait aussi de son côté les délices des enfans des hommes, & a voulu montrer par-là qu'il est celui qui, conçu & engendré dans le sein de Dieu, comme sa Sagesse éternelle, a mis son plaisir à être avec eux.

Parcourons ici en esprit tous les endroits où le Dieu trois fois Saint paroît avec une face & avec des pieds, où la gloire du Dieu d'Israël s'élève au-dessus du chariot, & se rend sensible. L'Ancien des jours apparôit avec sa tête & ses cheveux blancs comme neige: Et croions que routes ces apparitions ou du Fils de Dieu, ou, si l'on veut, du Pere même, étoient aux hommes un gage certain que Dieu ne regardoit pas la nature humaine comme étrangere à la sienne; depuis qu'il avoit été résolu que le Fils de Dieu, égal à son Pere, se feroit Homme comme nous.

Toutes ces apparitions préparoient & commençoient l'Incarnation du Fils de Dieu: l'Incarnation n'étant autre chose, qu'une apparition de Dieu au milieu des hommes, plus réelle & plus authentique que toutes les autres: pour accomplir ce qu'avoit vu le saint Prophète Baruc: que Dieu même, après avoir enseigné la sagesse à Jacob & à ses enfans, avoit été vu sur la terre, & avoit conversé parmi les hommes. Qu'en cet état on lui diroit, comme faisoit Isaïe: C'est en vous seul que Dieu est: & il n'est dans aucun homme, comme en vous: Dieu n'est point sans vous: Vous êtes vraiment un Dieu caché, le Dieu d'Israël, le Sauveur. Le voilà, nous disoit Malachie, ce Seigneur que vous attendiez, cet Ange qui a apparu à Abraham & aux Patriarches: Le voilà qui vient en Personne, qui apparôit dans son temple. Et remarquez qu'un autre Ange le précède & lui prépare la voie: mais cet Ange n'est point appelé le maître, le dominateur, ni celui qui vient dans le Temple comme dans un lieu qui est à lui. *Ad Templum sanctum sum.* C'est Jean-Baptiste, le saint Précurseur de JESUS-CHRIST, c'est, comme l'appelle le même Prophète, un autre Elie, qui vient préparer les hommes à recevoir JESUS-CHRIST de peur qu'à son arrivée le genre humain ne soit frappé d'Anathême.

C'est par ces mots que finit le prophète Malachie. La Prophétie finit avec lui: & en voilà le dernier mot. Ainsi le dernier

dernier des Prophètes termine sa Prophétie en nous désignant le premier Prophète qui devoit paroître après lui, & lui remet, pour ainsi parler, la Prophétie & la parole.

Entrons ici dans l'esprit des Israélites spirituels; des Juifs cachés qui desiroient le Sauveur; & se consoloient dans cette attente de tous les maux de cette vie. O JESUS, vous êtes celui qui deviez venir! O JESUS, vous êtes venu! O JESUS, vous devez encore venir au dernier jour pour recueillir vos Elus dans votre repos éternel! O JESUS, vous allez & venez sans cesse! Vous venez dans nos cœurs, & vous y faites sentir votre présence par je ne sçais quoi de doux, de tendre & de souverain. Que l'Esprit & l'Epouse disent: *Venez. Que celui qui a soif, vienne.* Car Jesus vient en nous, quand aussi nous venons à lui. Cui, dit Jesus, *je viendrai bientôt.* Ah! venez, venez, Seigneur Jesus. Venez le Désiré des Nations: venez notre amour & notre espérance: notre force & notre refuge: notre consolation dans le voyage: notre gloire & notre repos éternel dans la patrie.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Apoc. XXII. 17.
20.





ONZIÈME SEMAINE.

*L'Avénement de Saint Jean Baptiste ;
Précurseur de JESUS-CHRIST.*

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

*Les hommes avoient besoin d'être préparés à la venue
du Sauveur.*

S. Aug. in Joan.
Tract. II.
Joan. I. 8.

Joan. V. 35.

QUELLE merveille, dit saint Augustin ! S. Jean n'étoit pas la lumière : *Non erat ille lux* ; mais il étoit envoyé pour rendre témoignage à la lumière : *sed ut testimonium perhiberet de lumine*. La lumière a-t-elle besoin qu'on lui rende témoignage ? Faut-il que quelqu'un nous dise : Voilà le soleil ? Ce bel astre n'attire-t-il pas assez les regards, sans qu'on nous le montre au doigt : Il est ainsi toutefois, dit saint Augustin. JESUS-CHRIST étoit le soleil, & S. Jean un petit flambeau ardent & luisant, comme l'appelle le Sauveur. Et voilà que nous allons chercher le Sauveur par le ministère de Jean, & nous cherchons le jour avec un flambeau. La faiblesse de notre vue en est la cause. Le grand jour nous éblouiroit, si nous n'y étions préparés & accoutumés par une lumière plus proportionnée à notre infirmité : *Sic infirmi sumus, per lucernam quærimus diem*. Le monde est trop affoibli par son péché pour soutenir dans toute sa force le bonheur que Dieu lui envoie. Confessons notre faiblesse & notre impuissance : c'est-là le commencement de notre salut. Abaissons-nous vers Saint Jean, & apprenons à élever peu à peu nos yeux faibles & tremblans à JESUS-CHRIST.

SECONDE ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

*Quatre circonstances de la vie & de la mort de S. Jean,
préparatoires à la vie & à la mort de JESUS-CHRIST.*

JE découvre quatre choses dans S. Jean, par où il me prépare à JESUS-CHRIST. Premièrement, sa conception & sa nativité. Secondement, sa vie étonnante dans le désert dès son enfance. Troisièmement, sa prédication avec son baptême. Quatrièmement, la persécution qu'on lui fait souffrir; sa prison & sa mort. Quatre mémorables circonstances de l'histoire de Saint Jean-Baptiste, que nous remarquerons chacune à sa place, pour nous préparer à voir la gloire du Sauveur.

Suivons donc le saint précurseur, & voyons-le devancer en tout & par-tout le Fils de Dieu, tant dans sa vie que dans sa mort. Il va être conçu & paroître au monde: marchez devant lui, saint Précurseur, & prévenez les merveilles de la conception & de la naissance de votre Maître. Mon ame, sois attentive au grand spectacle que Dieu prépare à ta foi? Seigneur, soiez loué à jamais pour les admirables préparations par lesquelles vous nous disposez à recevoir votre CHRIST!

TROISIÈME ÉLÉVATION.

Première circonstance préparatoire de la vie de S. Jean-Baptiste : Sa Conception.

MON Sauveur devoit naître d'une Vierge. Quelle plus belle préparation à ce Mystère, que de faire naître S. Jean-Baptiste d'une stérile? JESUS-CHRIST ne devoit avoir de Pere que Dieu. Après Dieu, & sous sa puissance, que pouvoit-on donner à Saint Jean-Baptiste qui en approchât davantage qu'un Sacrificateur qui fût en même-tems un Saint? Ce fut le caractère de Saint Zacharie Pere de S. Jean-Baptiste. Il

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTERES.

Luc. I. 5, 6, &
seqq.

est dit de lui qu'il étoit *Sacrificateur*, & encore *Sacrificateur de la race d'Abia*, qui étoit la plus excellente. Sa Sainteté répondoit à celle de son ministère, & afin que tout se ressentît ici de l'esprit de Sainteté, ce fut durant l'exercice de sa fonction que Dieu lui en voia son Ange, pour lui annoncer la conception de saint Jean-Baptiste.

JESUS-CHRIST devoit avoir une Mere Vierge : c'étoit-là sa prérogative. Et qui avoit-il qui approchât davantage de cet honneur, que de naître d'une stérile, comme un autre *Isaac* : comme un *Samson* : comme un *Samuel* : ces enfans miraculeux des femmes stériles, sont des enfans de grace & de prières. Et c'est par-là que fut consacrée la naissance de S. Jean-Baptiste, pour être l'avant-courrière de celle du Fils de Dieu.

Ibid. Sainte Elisabeth étoit, comme son mari, d'une vie sainte & irréprochable devant Dieu & devant les hommes. Comme lui elle étoit aussi fille d'Aaron & de la race sacerdotale : qui étoit dans la Tribu de Levi aussi distinguée, que la Tribu de Levi étoit élevée parmi les Tribus d'Israël. Tout relève la naissance de Saint Jean-Baptiste : & rien ne pouvoit mieux préparer les voies au Messie qui devoit venir.

Rom. V. 10. Outre la stérilité d'Elisabeth, elle étoit, comme Zacharie, avancée en âge : tout s'opposoit au fruit qu'elle devoit porter. Seigneur, nous sommes stériles, accablés de la vieillesse d'Adam & des anciennes habitudes de la corruption, nous ne pouvons produire aucun fruit : mais Dieu supplée à notre impuissance, en tirant tout du néant.

La vertu ne vient jamais parmi les hommes que des lieux naturellement stériles : *Et où le péché abonde : c'est-là que la Grace veut surabonder* : c'est à l'humilité à l'attirer. Confessons notre impuissance ; & Jean, c'est-à-dire, la Grace, & la Colombe, ou le Saint Esprit, nous sera donné.



QUATRIÈME ÉLÉVATION.

La Conception de Saint Jean-Baptiste, comme celle de JESUS-CHRIST, est annoncée par l'Ange S. Gabriel.

JE suis Gabriel un des esprits assistans devant Dieu : que le Seigneur vous a envoyé pour vous parler, & vous annoncer ces heureuses nouvelles. Dieu destinoit à ce saint Archange une bien plus haute ambassade, puisqu'il devoit annoncer l'enfantement d'une Vierge : mais afin de tout préparer, & donner foi aux paroles de son Ange, Dieu lui fit auparavant annoncer l'enfantement d'une stérile ; & avant que de promettre le CHRIST, il le chargea de promettre son saint Précurseur. Luc. I. 19.

Un des caractères des œuvres de Dieu, est de prendre le tems convenable : & c'est-là un des traits des plus remarquables de sa sagesse. Zacharie étoit dans l'exercice le plus pur de la fonction sacerdotale, qui étoit celui d'offrir les parfums au dedans du temple sur l'autel destinée à cette fonction : & tout le Peuple étoit au-dehors en attente du saint Sacrificateur qui devoit sortir du temple : après avoir accompli le ministère sacré. Ce fut à ce moment que l'Ange du Seigneur lui apparut du côté droit de l'autel où il officioit. Ibid. 9.

Le trouble, dont il fut saisi à la vue de l'Ange, est l'effet de cette crainte religieuse, dont l'ame est occupée lorsque Dieu se rend présent par quelques moyens que ce soit. L'impression des choses divines fait rentrer l'ame dans son néant : elle sent plus que jamais son indignité, la fraieur qui accompagne ce qui est divin la dispose à l'obéissance.

Ne craignez point, lui dit cet Ange. Comme le premier effet de la présence divine est la fraieur dans le fond de l'ame, le premier effet de la parole portée de la part de Dieu, est de rassurer celui à qui elle est adressée. *Votre prière est exaucée, & votre femme concevra un fils.* Il l'avoit donc demandé à Dieu : & Jean comme Samuel fut le fruit de la prière. Mon ame, prie avec foi & persévérance, l'Ange du Seigneur viendra : une douce confiance se formera : quelque lumière céleste paroîtra dans le cœur, & Jean en fera le fruit. Il faut demander ; Ibid. 13.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

c'est un acte nécessaire de la soumission qu'on doit à Dieu : c'est une reconnaissance de sa puissance & de sa bonté : la confiance qui est le fruit d'un pur & fidele amour s'y fait ressentir, c'est-à-dire, qu'elle fait ressentir Dieu.

Luc. I. 13. Vous lui donnerez le nom de Jean. Le même Ange dit à Marie :

Ibid. 31. Vous aurez un fils, & vous lui donnerez le nom de JESUS. Et l'imposition du nom de Jean qui est ordonnée par l'Ange est la préparation à un plus grand nom.

Ibid. 14. Cet enfant vous mettra dans la joie & dans le ravissement : & la multitude se réjouira à sa naissance. C'est ce que l'Ange promet : c'est ce que nous verrons bientôt accompli.

Ibid. 15. Il sera grand devant le Seigneur. Le même Ange, en annonçant JESUS-CHRIST, répète la même parole, Il sera grand :

Ibid. 32. mais il ajoute : Et il sera le fils du Très-Haut. JESUS sera grand comme le fils : Jean sera grand comme un serviteur : comme un héraut qui marche devant son maître, & inspire le respect à tout le monde : JESUS est grand par essence ; & Jean sera grand par un éclat & un rejaillissement de la grandeur de JESUS.

Ibid. 15. Il ne boira point de vin, ni de tout ce qui peut enivrer : & il sera rempli du S. Esprit dès le ventre de sa mere. Commençons à voir dans Jean le caractère de la pénitence & de l'abstinence. Seigneur, je le reconnois : c'est lui qui prépare les voies à JESUS, & la pénitence est sa vraie avant-courrière.

C'est aussi un caractère de Nazaréen, c'est-à-dire un caractère de Saint, de s'abstenir du vin & de tout ce qui enivre. Tout ce qui flatte les sens & les transporte, est un obstacle à la Sainteté : si vous évitez l'ivresse & la joie des sens par une autre ivresse, vous serez remplis du saint Esprit, & transportés d'une joie céleste. Ne vous laissez donc point enivrer aux charmes des sens : n'attendez pas que le vin, que la joie du monde, vous renverse entièrement la raison : dès que vous la goûtez, vous commencez à perdre le goût de la Grace, & vous êtes déjà tout troublé : une épaisse vapeur vous offusque les sens : elle est douce, il est vrai ; mais c'est par-là qu'elle est pernicieuse : tout se trouble dans notre cerveau, & c'est hazard si nous ne tombons dans quelque étrange désordre. Fuijons, fuijons : Dès que le vin commence à briller, & à pétiller dans la coupe. Il nous trompe en flattant nos sens ; mais à la fin il nous mordra comme une conleuvre, & son poison se portera jusqu'à notre cœur.

Prov. XXIII. 31.
32.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

*Suite des paroles de l'Ange : L'effet de la prédication
de Saint Jean-Baptiste est prédit.*

L convertira plusieurs des enfans d'Israël au Seigneur leur Dieu. Hélas, étant déjà enfans d'Israël avons-nous besoin d'être convertis ? Ne devons-nous pas avoir conservé la grace ? Gémissons d'avoir besoin qu'on nous convertisse. Mais hélas, notre état est bien pire, puisque même nous résistons à la Grace qui veut nous changer : & plus durs que des pierres, nous ne voulons pas nous laisser convertir.

Luc. I. 16.

Le monde étoit dans un excès de corruption incompréhensible. La Loi de Dieu n'étoit pas seulement méprisée ; mais encore on répandoit dans le peuple des maximes opposées. Il falloit un nouvel Elie pour émouvoir les pécheurs : il falloit le feu d'Elie pour purifier ces consciences gangrenées, il y falloit l'esprit & la vertu d'Elie : l'efficace de ses discours & la merveille de ses exemples. Qui nous donnera un Elie pour nous convertir au Sauveur : pour lui préparer les cœurs à la pénitence : pour ramener l'ancienne discipline, & faire que les pères reconnoissent leurs enfans ; par le soin qu'ils leur verront prendre de les imiter ? Faisons revivre nos pères : ressuscitons la foi d'Abraham : réveillons cette vigueur apostolique de l'ancienne Eglise. Venez, Elie : venez, Prédicateurs de l'Evangile, avec une céleste ferveur : remuez, ébranlez les cœurs : excitez l'esprit de pénitence : remplissez-nous de terreur à la vue du Juge qui doit venir. Qu'on le craigne, afin qu'on l'aime.

Ibid. 17.

O Dieu ! l'incrédulité regne sur la terre. On n'est plus méchant par foiblesse, on l'est de dessein : on l'est par principes, par maximes. Envoiez-nous quelque Jean-Baptiste qui confonde l'erreur ; qui fasse voir que les incrédules sont des insensés. Ramenez-les à la véritable prudence des incrédules, & ces libertins de profession. La véritable prudence est de ne se pas croire soi-même, & de pratiquer ce que dit le Sage : *Ne vous fiez pas à votre prudence.* Mais, Seigneur, confondez aussi l'imprudence de ceux qui disent qu'ils croient, encore qu'ils ne fassent rien de ce qu'ils croient. Ramenez donc les incrédules, de toutes

Ibid. 17.

Prov. III. 5.

les sortes, à la prudence des Justes. Les Justes sont les seuls prudents, les seuls prévoians, les seuls sages : ils ont la règle, ils la conservent : ils ne sont pas humbles en paroles, & orgueilleux en effet : devots par contenance, & en effet intéressés, vindicatifs, téméraires censeurs des autres, sans connoître, sans guérir leurs vices cachés.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

Sur l'incrédulité de Zacharie.

Luc. I. 18.

Zacharie répondit : *Comment sçaurai-je la vérité de ces paroles. Je suis vieux, & ma femme est déjà avancée en âge ? Stérile dans son meilleur tems, comment pourra-t-elle devenir féconde dans sa vieillesse !*

Ibid. 10, 11, 22.

L'incrédulité de Zacharie fut suivie d'une punition manifeste. L'Ange lui déclara *qu'il seroit muet* : c'est un des endroits par où la prédiction de la conception du Précurseur est inférieure à celle du Maître, où il ne paroît que foi & obéissance. Dieu fit servir la faute & le châtimement du saint Sacrificateur à la déclaration de son Ouvrage : tout le peuple s'aperçut qu'il avoit eu une vision dans le Temple, & par le long tems qu'il y demeura contre la coutume ; & parce que pour s'excuser, & aussi pour faire connoître l'œuvre de Dieu, il faisoit signe, comme il pouvoit, qu'il étoit devenu muet, pour avoir été incrédule à une céleste vision.

Ephes. IV. 19.

Philip. IV. 13.

Profitons de cet exemple. Quand vous opérez en moi, pour me convertir, Seigneur, j'espère en votre Grâce : je ne dirai pas, Je suis stérile, je ne puis entreprendre un aussi grand ouvrage : je ne serai pas de ceux dont parle saint Paul : *Qui désespérant d'eux-mêmes se livrent à toute sorte de désordres* ; mais je dirai au contraire avec cet Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie.*

Luc. I. 24, 25.

Dieu est fidèle & véritable, quoique les hommes soient incrédules : & leur incrédulité n'anéantit pas la promesse de Dieu. Celle qu'il fit faire à Zacharie eut un prompt accomplissement : Elisabeth devint grosse miraculeusement, & il est dit : *Qu'elle se cacha cinq mois ; parce que c'est là, disoit-elle, ce que le Seigneur a fait en moi, lorsqu'il a voulu me tirer de l'opprobre*

propre où j'étois devant les hommes, à cause de ma stérilité. Les grandes graces demandent un grand recueillement pour être goûtées à loisir & dans le silence, & pour envoyer au Ciel les remerciemens du fond de sa retraite. On ne laisse pas d'entrevoir, qu'il entre dans celle d'Elisabeth durant cinq mois, & jusqu'à ce que sa grossesse parût, un secret dessein d'éviter les discours des hommes. Et on sçait ce que dit Sara dans une occasion semblable. Mais nous allons voir une conception où il n'y a rien que de saint, & à la fois de miraculeux. Il falloit que le Maître fût conçu d'une maniere plus haute que celle du Précurseur; & que le même Ambassadeur qui fut l'Ange saint Gabriel, en portant à la sainte Vierge une parole plus excellente & plus relevée, eût aussi un succès plus sublime & plus merveilleux.

ELÉVATIONS
SUR
LES MISTERES.

Gen. XVIII. 10,
11, 12, 14.





DOUZIÈME SEMAINE.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

*L'Annonciation de la Sainte Vierge :
Salut de l'Ange.*

Luc I. 26, 27.

AU sixième mois de la grossesse d'Elisabeth, l'Ange Gabriel fut envoyé dans une Ville de Galilée nommée Nazareth, à une vierge qu'un homme appelé Joseph, de la maison de David, avoit épousée ; & le nom de la Vierge étoit Marie.

Dan. IX, 21, &
seq.

Dès que nous voyons l'Ange S. Gabriel envoyé, nous devons attendre quelque excellente nouvelle sur la venue du Messie. Lorsque Dieu voulut apprendre à Daniel homme de desirs l'arrivée prochaine du Saint des Saints qui devoit être oint & immolé, le même Ange fut envoyé à ce saint Prophète. Nous venons encore de le voir envoyé à Zacharie, & nos desirs pour le CHRIST du Seigneur doivent se renouveler par de saints transports.

Ce n'est pas dans Jérusalem la Ville Royale, ni dans le Temple qui en faisoit la grandeur, ni dans le Sanctuaire qui en est la partie la plus sacrée, ni parmi les exercices les plus saints d'une fonction toute divine, ni à un homme aussi célèbre par sa vertu que par la dignité de sa charge, & par l'éclat d'une race sacerdotale, que ce saint Ange est envoyé à cette fois. C'est dans une Ville de Galilée Province des moins estimées, dans une petite Ville dont il faut dire le nom à peine connu. C'est à la femme d'un homme, qui comme elle, étoit à la vérité de la Famille royale, mais réduit à un métier mécanique. Ce n'étoit pas une Elisabeth, dont la considération

de son mari faisoit éclater la vertu. Il n'en étoit pas ainsi de la femme de Joseph, qui étoit choisi pour être la Mere de JESUS; femme d'un Artisan inconnu, d'un pauvre menuisier, l'ancienne tradition nous apprend qu'elle gaignoit elle-même sa vie par son travail; ce qui fait que JESUS-CHRIST est appelé par les Peres les plus anciens : *Fabri & questuarie Filius.*

Ce n'est point la femme d'un homme célèbre, & dont le nom fût connu : *Elle avoit épousé un homme nommé Joseph ; & on l'appelloit Marie.* Ainsi, à l'extérieur, cette seconde Ambassade de l'Ange est bien moins illustre que l'autre. Mais voyons le fond, & nous y découvrirons quelque chose de bien plus relevé.

L'Ange commence par ces mots d'une humble salutation ; *Je vous salue, pleine de Grace : très-agréable à Dieu : remplie de ses dons : le Seigneur est avec vous, & vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes.* Ce discours est d'un ton beaucoup plus haut que celui qui fut adressé à Zacharie. On commence par lui dire ; *Ne craignez point : & vos prières, ajoute-t-on, sont exaucées.* Mais ce qu'on annonce à Marie, elle ne pouvoit pas même l'avoir demandé : tant il y avoit de sublimité & d'excellence. Mais, humble, retirée, petite à ses yeux, ne pensoit pas seulement qu'un Ange la pût saluer, & sur-tout par de si hautes paroles : & c'est son humilité qui la jeta dans le trouble. Mais l'Ange reprit aussi-tôt. *Ne craignez point, Marie.* Il n'avoit point commencé par-là, comme on a vu qu'il fit à Zacharie : mais quand Marie eut montré son trouble, il fallut bien lui répondre : *Ne craignez point, Marie : vous avez trouvé grace devant le Seigneur : Vous concevrez dans votre sein, & vous enfanterez un Fils.* Votre conception miraculeuse sera suivie d'un enfantement aussi admirable. Il y en a qui conçoivent, mais qui n'enfantent jamais : qui n'ont que de stériles & infructueuses pensées. Mon Dieu ! à l'exemple de Marie, faites que je conçoive & que j'enfante. Et que dois-je enfanter sinon JESUS-CHRIST ? *Je vous enfante, disoit Saint Paul, jusqu'à ce que JESUS-CHRIST soit formé dans vous.* Tant que JESUS-CHRIST, c'est-à-dire une vertu consommée n'est pas en nous, ce n'est encore qu'une foible & imparfaite conception : il faut que JESUS-CHRIST naisse dans

Luc. I. 28, 29.

Ibid. 30, 31.

Gal. IV. 19.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Marc. X. 21, &
seq.

nos ames par de véritables vertus, & accomplies selon la règle de l'Évangile.

Cet homme que JESUS aime, quand il le vit si bien parler du précepte de l'amour divin, n'avoit encore pourtant qu'une simple & foible conception : & dès qu'il lui fallut quitter ses richesses qu'il aimoit, il se retira avec larmes, & abandonna l'ouvrage où JESUS l'avoit appelé. Celui qui vouloit encore aller ensevelir son Pere, avant que de suivre le Sauveur, ne l'avoit conçu qu'à demi : & quand on l'a enfanté, on ne connoît ni excuse ni retardement. On ne se laisse non plus rebuter par aucune difficulté. Et quand JESUS-CHRIST nous dit : *Les renards ont leurs tanières, & les oiseaux leurs nids : mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* : Ceux qui cherchent encore un chevet, & le moindre repos dans les sens, n'ont pas enfanté JESUS : ce qu'ils regardent comme grand, n'est qu'une imparfaite conception, un avorton qui ne voit jamais le jour.

Math. VIII. 21.

Ibid. 20.

SECONDE ÉLÉVATION.

La Conception & l'Enfantement de Marie : Le Regne de son Fils & sa Divinité.

Luc. I. 31, 32.

Vous concevrez & enfanterez un Fils, & vous lui donnerez le nom de JESUS, de SAUVEUR. Il sera grand : non pas à la maniere de Jean, qui étoit grand comme le peut être un Serviteur : mais celui-ci sera grand de la grandeur qui con-

Ibid. 32.

vient au Fils. Aussi l'appellera-t-on : *Le Fils du Très-Haut*. Et ce ne sera pas par une simple dénomination ou par adoption, comme les autres qui sont appelés *Enfans de Dieu* ; il sera le Fils de Dieu effectivement : le Fils unique : le Fils par la nature : C'est pourquoi on lui en donnera le nom avec une force particuliere. Il ne faut pas croire que ce soit un terme diminutif, de dire que JESUS sera appelé le Fils de Dieu : autrement on pourroit dire de même, que ce que dit l'Ange,

Ibid. 35.

Ibid. 36.

qu'Elisabeth est appelé stérile, est une espèce de diminution de la stérilité : au contraire, il faut entendre une véritable & entiere stérilité.

Croyons donc que JESUS est appelé *Fils*, parce qu'il l'est proprement, effectivement, naturellement : par conséquent, uniquement : Dieu en qui tout est parfait, devant avoir un Fils parfait, & par conséquent unique. Et c'est pourquoi ? *Dieu lui donnera le Trône de David son Pere*, selon la chair. Ce Trône que David même voyoit en esprit lorsqu'il disoit : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Soyez assis à ma droite. C'est son Fils & son Seigneur tout ensemble.* Ce Trône de David son Pere n'est que la figure de celui que Dieu, qui l'a engendré avant l'aurore, lui prépare. Il aura donc le Trône de David son Pere, & il regnera éternellement dans la maison de Jacob. Quel autre peut regner éternellement, qu'un Dieu à qui il est dit : *Votre Trône, ô Dieu ! sera éternel ?* Et c'est pourquoi on ne verra point la fin de son regne.

O JESUS ! dont le regne est éternel, en verra-t-on la fin dans mon cœur ? Cesserai-je de vous obéir ? Après avoir commencé selon l'esprit, finirai-je selon la chair ? Me repentirai-je d'avoir bien fait ? Me livrerai-je de nouveau au tentateur, après tant de saints efforts pour me retirer de ses mains ? L'orgueil ravagera-t-il la moisson si prête à être recueillie ? Non il faut être de ceux dont il est écrit : *Ne cessez point de travailler, parce que la moisson que vous avez à recueillir ne doit point souffrir de défaillance.*

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Pf. CIX. 1.
Matth. XXII.

43, 44.
Pf. CIX. 3.
Luc. I. 33.

Pf. XLIV. 7.
Héb. I. 8.

Luc. X. 2.
Joan. IV. 35, 36.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

*La Virginité de Marie : Le S. Esprit survenu en elle :
Son Fils Saint par son origine.*

Dieu qui avoit prédestiné la Sainte Vierge Marie pour l'associer à sa très-pure génération, lui inspira l'amour de la virginité dans un degré si éminent, que non seulement elle en fit le vœu ? mais que même après que l'Ange lui eut déclaré quel Fils elle devoit concevoir, elle ne voulut point acheter l'honneur d'en être la Mere au prix de sa virginité.

Elle répond donc à l'Ange : *comment cela se fera-t-il puisque je ne connois pas d'homme ?* C'est-à-dire, j'ai résolu de tout tems de n'en point connoître. Cette résolution marque dans

Luc. I. 34.

Marie un gout exquis de la chasteté; & dans un degré si éminent, qu'elle est à l'épreuve non seulement de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes celles de Dieu. Que pouvoit-il promettre de plus grand que son Fils, en la même qualité qu'il le possède lui-même, c'est-à-dire, en la qualité de Fils? elle est prête à le refuser, s'il lui faut perdre sa virginité pour l'acquiescer. Mais Dieu à qui cet amour acheva, pour ainsi dire, de gagner le cœur, lui fit dire par son Ange : *Le Saint Esprit surviendra en vous, & la Vertu du Très-Haut vous couvrira*. Dieu même vous tiendra lieu d'époux; il s'unira à votre corps: mais il faut pour cela qu'il soit plus pur que les rayons du Soleil. Le très-pur ne s'unit qu'à la pureté: il conçoit son Fils seul dans son sein Paternel, sans partager sa conception avec un autre: il ne veut, quand il le fait naître dans le tems, le partager qu'avec une Vierge: ni souffrir qu'il ait deux Peres.

Virginité! quel est votre prix? Vous seule pouvez faire une mere de Dieu; mais on vous estime encore plus qu'une si haute dignité.

- Ibid.* 35. *Le Saint Esprit surviendra en vous, & la vertu du Très-Haut vous couvrira; & c'est pourquoi la chose sainte qui naîtra en vous, sera nommée le Fils de Dieu. Qui nous racontera sa génération? Elle est inexplicable & inénarrable. Ecoutons néanmoins ce que l'Ange nous en raconte par ordre de Dieu. La vertu du Très-Haut vous couvrira: Le Très-Haut, le Pere céleste étendra en vous sa génération éternelle: il produira son Fils dans votre sein: & y composera de votre sang un corps si pur, que son Saint Esprit sera seul capable de le former. En même tems ce Divin Esprit y inspirera une ame, qui n'ayant que lui pour Auteur, sans qu'il s'y mêle aucune autre cause quelle qu'elle soit, ne peut être que sainte. Cette ame & ce corps, par l'extention de la vertu générative de Dieu, seront unis à la Personne du Fils de Dieu; & dorénavant ce qu'on appellera le Fils de Dieu, sera ce tout composé du Fils de Dieu & de l'homme. Ainsi, ce qui sortira de votre sein, sera proprement & véritablement appelé le Fils de Dieu. Ce sera aussi une chose sainte par sa nature: sainte, non d'une sainteté dérivée & accidentelle, mais substantivement: *Sanctum*; ce qui ne peut convenir qu'à Dieu qui seul est une chose sainte par nature. Et comme cette chose sainte, qui est le Verbe*
- Ibid.* LIII. 3.
- Luc.* I. 35.

& le Fils de Dieu , s'unira personnellement à ce qui sera formé de votre sang ; à l'Ame qui y sera unie , selon les Loix éternelles imposées à toute la nature par son Créateur , ce tout , ce composé divin , sera tout ensemble le Fils de Dieu & le vôtre.

Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre : c'est la dignité de Mere de Dieu , qui enferme de si grandes grâces , qu'il ne faut ni tenter ni espérer de les comprendre par sa pensée. La parfaite virginité de corps & d'esprit fait partie d'une dignité si éminente. Car si la concupiscence , qui depuis le péché originel est inséparablement attachée à la conception des hommes , lorsqu'elle se fait à la manière ordinaire , s'étoit trouvée en celle-ci , JESUS-CHRIST auroit dû naturellement contracter cette souillure primitive , lui qui venoit pour l'effacer. Il falloit donc que JESUS-CHRIST fût Fils d'une Vierge , & qu'il fût conçu du Saint-Esprit. Ainsi donc Marie demeure Vierge , & devient mere : JESUS-CHRIST n'appellera de Pere que Dieu ; mais Dieu veut qu'il ait une mere sur la terre.

Chastes Mystères du Christianisme , qu'il faut être purs pour vous entendre ! Mais combien plus le faut-il être pour vous exprimer dans sa vie par la sincère pratique des vérités chrétiennes !

Nous ne sommes plus de la terre , nous dont la foi est si haute : *Et notre Conversation est dans les Cieux.*

Philip. III. 20.

QUATRIÈME ÉLEVATION.

La Conception de Saint Jean-Baptiste prépare à croire la Conception de JESUS-CHRIST.

L'Ange continue : *Et voilà que votre cousine Elisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse ; & c'est ici le sixième mois de celle qui étoit appelée stérile ; & qui par dessus la stérilité naturelle , avoit encore celle de l'âge & de la vieillesse : parce que rien n'est impossible à Dieu.* Marie n'avoit pas besoin qu'on lui alléguât des exemples de la Toute-Puissance divine ; & c'est pour nous , à qui le Mystère de son Annon-

Luc. I. 36, 37.

ciation devoit être révélé, que l'Ange apporte cet exemple. Dieu vouloit néanmoins que la Sainte Vierge connût la conception de Saint Jean-Baptiste, à cause du grand Mistère qu'il nous préparoit par la connoissance qu'on lui donne de ce miracle.

Marie fut transportée en admiration de la Puissance divine dans tous ses degrés. Elle vit que par le miracle souvent répété, de rendre fécondes les stériles, il avoit voulu préparer le monde au miracle unique & nouveau de l'enfantement d'une Vierge; & transportée en esprit d'une sainte joie par la merveille que Dieu vouloit opérer en elle, elle dit d'une voix soumise : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

Luc. I. 38.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

Sur ces Paroles : Je suis la Servante du Seigneur.

DIEU n'avoit pas besoin du consentement & de l'obéissance de la Sainte Vierge pour faire d'elle ce qu'il vouloit, ni pour en faire naître JESUS-CHRIST, & en former dans ses entrailles le corps qu'il vouloit unir à la Personne de son Fils : mais il vouloit donner au monde de grands exemples; & que le grand Mistère de l'Incarnation fût accompagné de toute sorte de vertus dans tous ceux qui y avoient part. C'est ce qui a mis dans la Sainte Vierge & dans Saint Joseph son chaste époux, les vertus que l'Evangile nous fait admirer.

Il y a encore ici un plus haut Mistère. La désobéissance d'Eve notre mere; son incrédulité envers Dieu; sa malheureuse crédulité à l'Ange trompeur étoit entrée dans l'ouvrage de notre perte; & Dieu a voulu aussi par une sainte opposition, que l'obéissance de Marie & son humble foi entrât dans l'ouvrage de notre rédemption. En sorte que notre nature fût réparée par tout ce qui avoit concouru à sa perte; & que nous eussions une nouvelle Eve en Marie, comme nous avons eu en JESUS-CHRIST un nouvel Adam; afin que nous puissions dire à cette Vierge avec de saints gémissimens : Nous crions à vous, misérables bannis, enfans d'Eve,

d'Eve, en gémissant & pleurant dans cette vallée de larmes: offrez-les à votre cher fils, & nous montrez à la fin ce béni Fruit de vos entrailles que nous avons reçu par votre moien.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

C'est ici le solide fondement de la grande dévotion que l'Eglise a toujours eue pour la Sainte Vierge. Elle a la même part à notre salut, qu'Eve a eue à notre perte. C'est une Doctrine reçue dans toute l'Eglise Catholique par une tradition qui remonte jusqu'à l'origine du Christianisme. Elle se développera dans toute la suite des Mystères de l'Evangile. Entrons donc dans la profondeur de ce dessein: imitons l'obéissance de Marie: c'est par elle que le genre humain est sauvé: & que, selon l'ancienne promesse, *La tête du serpent est écrasée.*

Gen. III. 15.

SIXIEME ELÉVATION.

Trois Vertus principales de la Sainte Vierge dans son Annonciation.

LA sainte Virginité devoit être la premiere disposition pour faire une Mere de Dieu. Car il falloit une pureté au-dessus de celle des Anges, pour être unie au Pere Eternel, jusqu'à l'honneur de produire le même Fils que lui. Il falloit aussi être disposée par la même pureté, à recevoir la vertu d'enhaut, & le Saint Esprit survenant, cette haute résolution de renoncer à jamais à toute la joie des sens, comme si on étoit sans corps; c'est ce qui fait une Vierge; & qui préparoit sur la terre une Mere au Fils de Dieu. Mais tout cela, ce n'étoit rien sans l'humilité. Les mauvais Anges étoient chastes; mais avec toute leur chasteté, parce qu'ils étoient superbes, Dieu les a repoussés jusqu'aux enfers. Il falloit donc que Marie fût humble, autant que ces rebelles ont été superbes; & c'est ce qui lui a fait dire: *Je suis la servante du* Luc. I. 38. *Seigneur.* Il ne falloit rien moins pour la faire Mere; mais la dernière disposition étoit la foi. Car il falloit concevoir le Fils de Dieu dans son esprit, avant que de le concevoir dans son corps; & cette conception dans l'esprit étoit l'ouvrage

Tome X.

Bb

de la seule foi ; *Qu'il me soit fait selon votre parole.* Par-là donc cette parole entra dans la Sainte Vierge comme une semence céleste ; & la recevoir , enfin , qu'étoit-ce autre chose que de concevoir le Verbe en esprit.

Ayons donc une ferme foi , & espérons tout de la bonté & de la promesse Divine. Le Verbe s'incorporera à nous , & par cette espèce d'incarnation nous participerons à la dignité de la Mere de Dieu , conformément à cette Sentence du *Luc. VIII. 21.* *Sauveur : Celui qui écoute la parole de Dieu, & qui fait sa volonté, est mon frere, ma sœur, & ma mere.* Tel est donc le fondement de la gloire de la Sainte Vierge. La suite développera d'autres effets de la prédestination de cette Vierge, Mere de Dieu, & ce seront les effets du Verbe de Dieu en elle & en nous. Mais avant que de contempler les merveilles dont il est Auteur, il est bon de contempler sa grandeur en elle-même.

SEPTIÈME ÉLÉVATION.

JESUS-CHRIST devant tous les tems : La Théologie de Saint Jean l'Évangéliste.

O U vais-je me perdre, dans quelle profondeur, dans quel abyme ; JESUS-CHRIST avant tous les tems peut-il être l'objet de nos connoissances ? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Évangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des Évangélistes, du bien-aimé parmi les Disciples : d'un autre Jean que Jean-Baptiste, de Jean enfant du tonnerre, qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé, sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol fendant les airs, perçant les nuës, s'élevant au-dessus des Anges, des Vertus, des Chérubins & des Séraphins, il entonne son Évangile par ces mots : *Au commencement étoit le Verbe.* C'est par où il commence à faire connoître JESUS-CHRIST. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'Annonciation de Marie. Dites avec moi :

Joan. I. 1. Au commencement étoit le Verbe. Pourquoi parler du com-

mençement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement, c'est pour dire qu'au commencement, dès-l'origine des choses, *il étoit* : il ne commençoit pas, *il étoit* : on ne le créoit pas, on ne le faisoit pas, *il étoit*. Et qu'Etoit-il ? Qu'étoit celui qui, sans être fait, & sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, étoit déjà ? Etoit-ce une matiere confuse que Dieu commençoit à travailler, à mouvoir, à former ? Non, ce qui étoit au commencement, étoit le Verbe, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse ; le discours intérieur : *sermo* : discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement ; mais discours où est substantiellement toute vérité, & qui est la vérité même.

Où suis-je ? Que vois-je ? Qu'entens-je ? Tais-toi, ma raison : & sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu, ou d'une imagination agitée : sans trouble, sans effort humain : disons au-dedans, disons par la foi avec un entendement, mais captivé & assujetti : *Au commencement*, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, *Etoit*, celui qui est & qui subsiste toujours : *Le Verbe*, la parole, la pensée éternelle & substantielle de Dieu.

Il étoit, il subsistoit : mais non comme quelque chose détachée, de Dieu : car *il étoit en Dieu*. Et comment expliquerons-nous, être en Dieu ? Est-ce y être d'une maniere accidentelle, comme notre pensée est en nous ? Non : le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte. Comment donc ? Comment expliquerons-nous ce que dit notre Aigle, notre Evangéliste : *Le Verbe étoit chez Dieu : apud Deum* : pour dire qu'il n'étoit pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant : comme étant en Dieu une personne, & une autre personne que ce Dieu en qui il est. Et cette personne étoit une personne divine : elle étoit Dieu. Comment Dieu ? Etoit-ce Dieu sans origine ? Non : car ce Dieu est Fils de Dieu : est Fils unique, comme saint Jean l'appellera bientôt : *Nous avons*, dit-il, *vu sa gloire comme la* Ibid. 14.
gloire du Fils unique. Ce Verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une personne sortie de Dieu même & y demeurant ; toujours

Joan. I. 18.

Rom. IX. 5.

produit, toujours dans son sein, ainsi que nous le verrons par ces paroles : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris* : Le Fils unique qui est dans le sein du Pere : il en est produit, puisqu'il est Fils : il y demeure, parce qu'il est la pensée éternellement subsistante : Dieu comme lui ; car le Verbe étoit Dieu : Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en siècles, Amen. Il est ainsi, dit Saint Paul. Ah ! Je me perds, je n'en puis plus : je ne puis plus dire qu' *Amen* : Il est ainsi : Amen : Quel silence ! Quelle admiration ! Quel étonnement ! Quelle nouvelle lumière ! Mais quelle ignorance ! Je ne vois rien, & je vois tout. Je vois ce Dieu qui étoit au commencement qui subsistait dans le sein de Dieu, & je ne le vois pas, Amen : Il est ainsi : Voilà tout ce qui me reste, de tout le discours que je viens de faire, un simple & irrévocable acquiescement par amour, à la vérité que la foi me montre. Amen. Amen. Amen. Encore une fois : Amen. A jamais Amen.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

Suite de l'Évangile de S. Jean.

Joan. I. 2.

Ibid. 1.

If. LIII. 8.

Exod. III. 14.

LE Verbe au commencement étoit subsistant en Dieu. Remontez au commencement de toutes choses ; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez : allez au commencement du genre humain : il étoit, *hoc erat*. Allez au premier jour, lorsque Dieu dit ; que la lumière soit, il étoit, *hoc erat*. Remontez. Elevez-vous avant tous les jours au-dessus de ce premier jour ; lorsque tout étoit confusion & ténèbres, *hoc erat*, il étoit. Lorsque les Anges furent créés dans la vérité en laquelle Satan & ses Sectateurs ne demeurèrent point : Il étoit, *hoc erat*. Au commencement, avant tout ce qui a pris commencement, *hoc erat*, il étoit seul, en son Pere, auprès de son Pere, au sein de son Pere : il étoit. Et qu'étoit-il ? Qui le pourroit dire ? Qui nous racontera, qui nous expliquera sa génération ? Il étoit : car comme son Pere, il est celui qui est : Il est le parfait : il est l'existant, le subsistant, & l'Etre même. Mais qu'étoit-il ? Qui le sait ? On ne sait rien autre chose,

sinon qu'il étoit ; c'est-à-dire , qu'il étoit ; mais qu'il étoit engendré de Dieu, subsistant en Dieu, c'est-à-dire, qu'il étoit Dieu, & qu'il étoit Fils.

Où voiez-vous qu'il étoit? *Toutes choses ont été faites par lui, & sans lui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait.* Concevons, si nous pouvons, la différence de celui qui étoit, d'avec tout ce qui a été fait. Quelle immense distance de ces deux choses! être, c'est ce qui convient au Verbe, être fait, c'est ce qui convient à la créature. Il étoit donc comme celui par qui devoit être fait tout ce qui a été fait, & sans qui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait? Quelle force, quelle netteté pour exprimer clairement que tout est fait par le Verbe. Tout par lui, rien sans lui, que reste-t-il au langage humain pour exprimer que le Verbe est le Créateur de tout, ou, ce qui est la même chose, que Dieu est le Créateur de tout par le Verbe. Car il est Créateur de tout, non point par effort, mais par un simple commandement & par sa parole, comme il est écrit dans la Genèse, & conformément à ce verset de David : *Il a dit, & tout a été fait. Il a commandé, & tout a été créé.*

Gardons-nous bien d'entendre par cette parole, & par ce Verbe, quelque chose de matériel, ou de ministériel. Tout a été fait par le Verbe, comme tout Être intelligent agit & fait ce qu'il fait par sa raison, par sa pensée, par sa sagesse. C'est pourquoi, s'il est dit ici que Dieu fait tout par son Verbe, qui est sa sagesse & sa pensée ; il est dit ailleurs : *Que la Sagesse éternelle qu'il a engendrée en son sein, & qui a été conçue & enfantée avec les collines, est avec lui, avec lui ordonne & arrange tout, se joue en sa présence, & se délecte par la facilité & variété de ses desseins & de ses ouvrages.* Ce qui a fait dire à Moïse, que Dieu vit ce qu'il avoit fait par son commandement, qui est son Verbe, qu'il en fut content, & vit qu'il étoit bon & très-bon. Où vit-il cette bonté des choses qu'il avoit faites, si ce n'est dans la bonté même de la sagesse & de la pensée où il les avoit destinées & ordonnées ? c'est pourquoi aussi il est dit, qu'il a possédé ; c'est-à-dire, qu'il a engendré, qu'il a conçu, qu'il a enfanté sa sagesse, en laquelle il a vu & ordonné le commencement de ses voies. Il s'est délecté en elle. Il en a fait son plaisir, & cette éternelle Sagesse, pleine de bonté, & infiniment bienfaisante, a fait son plaisir, ses délices d'être, de converser avec les hommes. Ce qui s'est accom-

ELÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Joan. I. 3.

Gen. I. 3, 6, &
seq.
Ps. XXXII. 9.

Prov. VIII. 22, 23.
& seq.

Gen. I. 18, 21,
25, 31.

Prov. VIII. 31.

Joan. I. 14.

I. Reg. III. 10.

pli parfaitement, lorsque le Verbe s'est fait Homme, *s'est fait Chair*, s'est incarné, & qu'il a fait sa demeure au milieu de nous.

Délectons-nous donc aussi dans le Verbe, dans la pensée, dans la Sagesse de Dieu. Écoutons la parole, qui nous parle dans un profond & admirable silence. Prêtons-lui l'oreille du cœur. Disons-lui comme Samuel: *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute*. Aimons la prière, la communication, la familiarité avec Dieu. Qui sera celui, qui, s'imposant silence à soi-même, & à tout ce qui n'est pas Dieu, laissera doucement écouler son cœur vers le Verbe, vers la Sagesse éternelle, sur-tout depuis qu'il s'est fait Homme, qu'il a établi sa demeure au milieu de nous. En nous-mêmes, *in nobis*, dans ce qu'il y a de plus intime en nous, selon ce qui est écrit. *Il a enseigné la sagesse à Jacob son serviteur, & à Israël son bien-aimé. Après il a été vu sur la terre, & a conversé avec les hommes.*

Que de vertus doivent naître de ce commerce avec Dieu, & avec son Verbe! Quelle humilité, quelle abnégation de soi-même! Quel dévouement, quel amour envers la vérité, Quelle cordialité, quelle candeur! Que notre discours soit en simplicité, & sans faste, *Cela est, Cela n'est pas*. Et que nous soyons vrais en tout, puisque la vérité a établi sa demeure en nous.

Matth. V. 37.

Jacq. V. 12.

NEUVIÈME ÉLÉVATION.

La vie dans le Verbe : L'illumination de tous les hommes.

Joan. I. 4.

EN lui étoit la vie, & la vie étoit la lumière des hommes. On appelle vie dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière! qu'elle est morte! On appelle vie, voir, goûter, sentir, aller deçà & delà, comme on est poussé. Que cette vie est animale & muette! On appelle vie, entendre, connoître, se connoître soi-même, connoître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance: c'est la véritable vie. Mais quelle en est la source? Qui est-ce qui se connoît, qui s'aime soi-même, & qui jouit de soi-même.

si ce n'est le Verbe ? En lui donc étoit la vie ; mais d'où vient-elle, si ce n'est de son éternelle & vive génération ? Sorti vivant d'un Pere vivant, dont il a lui-même prononcé : *Comme le Pere a la vie en soi, il a aussi donné à son Fils d'avoir la vie en soi.* Il ne lui a pas donné la vie, comme tirée du néant. Il lui a donné la vie de sa vive & propre substance : & comme il est source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence, est la lumière qui éclaire tous les hommes. C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence & toute lumière.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Joan. V. 26.

Cette lumière de vie a lui dans le Ciel, dans la splendeur des Saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les Anges ; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes, qui s'en étoient retirés. Elle s'en est approchée, & afin de les éclairer, elle leur a porté le flambeau jusqu'aux yeux par la prédication de l'Evangile. Ainsi la lumière luit parmi les ténèbres, & les ténèbres ne l'ont point comprise. Un Peuple qui habitoit dans les ténèbres a vu une grande lumière. La lumière s'est levée sur ceux qui étoient assis dans les ténèbres, & dans l'ombre de la mort.

Joan. I. 5.
Matth. IV. 16.

La lumière luit dans les ténèbres, & les ténèbres ne l'ont point comprise. Les âmes superbes n'ont pas compris l'humilité de JESUS-CHRIST. Les âmes, aveuglées par leurs passions, n'ont pas compris JESUS-CHRIST qui n'avoit en vue que la volonté de son Pere. Les âmes curieuses, qui veulent voir pour le plaisir de voir, & de connoître, & non pas pour régler leurs mœurs, & mortifier leurs cupidités, n'ont rien compris en JESUS-CHRIST, qui a commencé par faire, & qui après a enseigné. Les malheureux mortels ont voulu se réjouir par la lumière, & non pas laisser embraser leurs cœurs du feu que JESUS-CHRIST venoit allumer. Les âmes interressées, toutes enveloppées dans elles-mêmes, n'ont pas compris JESUS-CHRIST, ni le précepte céleste de se renoncer soi-même. La lumière est venue, & les ténèbres n'y ont rien compris. Mais la lumière du moins l'a-t-elle comprise ? Ceux qui disoient : *Nous voyons :* & qui s'aveugloient eux-mêmes par leur présomption, ont-ils mieux compris J. C. ? Non Les Pharisiens ne l'ont pas compris. Les Docteurs de la Loi ne l'ont pas compris. J. C. leur a été une énigme. Ils n'ont pu souffrir la vérité, qui les humilioit, les

Joan. I. 5.

Matth. I. 1.
Joan. V. 35.
Luc. XII. 49.

Joan IX. 39, 40, 41.

reprenoit, les condamnoit, & à leur tour ils ont condamné ; ils ont tourmenté, contredit, crucifié la vérité même.

Le comprenons-nous, nous qui nous disons ses disciples, & qui cependant voulons plaire aux hommes, nous plaire à nous-mêmes qui sommes des hommes, & des hommes si corrompus ? Humilions-nous, & disons : La lumière luit encore tous les jours dans les ténèbres par la foi & par l'Evangile, mais les ténèbres n'y ont rien compris, & JESUS-CHRIST ne trouve point d'imitateurs.

DIXIÈME ÉLÉVATION.

Comment de toute éternité, Tout étoit vie dans le Verbe.

Joan. I. 3, 4. **I**L y a dans ce verset de saint Jean une variété de ponctuation, qui se trouve non-seulement dans nos exemplaires, mais encore dans ceux des Pères. Plusieurs d'eux ont lu : *Ce qui a été fait étoit la vie en lui : Quod factum est, in ipso vita erat.* Recevons toutes les lumières que l'Evangile nous présente. Nous voyons ici que tout, & même les choses inanimées qui n'ont point de vie en elles-mêmes, étoient vie dans le Verbe divin, par son idée, & par sa pensée éternelle.

Ainsi un Temple, un Palais, qui ne sont qu'un amas de bois & de pierres, où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans l'idée & dans le dessein de leur Architecte. Tout est donc vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand Architecte a fait le monde. Tout y est vie, parce que tout y est sagesse. Tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné & mis en son rang. L'ordre est une espèce de vie de l'Univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties, & leur correspondance mutuelle entr'elles, & dans tout leur tout, est comme l'ame, & la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la Vie & de la Sagesse de Dieu.

Apprenons à regarder toutes choses en ce bel endroit, où tout est vie. Accoutumons-nous à rapporter tout ce qui arrive à sa source. Tout est ordonné de Dieu. Tout est vie, tout est sagesse de ce côté-là, dans tous les biens & dans tous les maux qui nous arrivent. Disons : Tout est animé par la Sagesse de Dieu.
 Rien

Rien ne vient au hazard. Le péché même, qui en soi est incapable de règle, puisqu'il est le dérèglement essentiel, & qui par cette raison ne peut venir de l'ordre de Dieu ni de sa Sagesse, par sa sagesse est réduit à l'ordre, quand il est joint avec le supplice, & quand Dieu, malgré le péché & son énormité & infinie laideur, en tire le bien qu'il veut.

Regnez, ô Verbe ! *En qui tout est vie*, regnez sur nous : Tout aussi est vie en nous à notre manière. Les choses inanimées, que nous voyons, lorsque nous les concevons, deviennent vie dans notre intelligence. C'est vous qui l'avez imprimée en nous : & c'est un des traits de votre divine ressemblance : C'est votre image à laquelle vous nous avez faits. Elevons-nous à notre modèle ; croions que tout ce que Dieu fait, & tout ce qu'il permet, c'est par sagesse & par raison qu'il le fait & qu'il le permet. Agissons aussi en tout avec sagesse, & croions que notre sagesse est d'être soumis à la sienne.

ONZIÈME ÉLÉVATION.

*Pourquoi il est fait mention de Saint Jean-Baptiste
au commencement de cet Évangile.*

IL y eut un homme envoyé de Dieu, de qui le nom étoit Jean. Ce commencement de l'Évangile de saint Jean, est comme une préface de cet Évangile, & un abrégé mystérieux de toute son économie. Toute l'économie de l'Évangile est, que le Verbe est Dieu éternellement : que dans le tems il s'est fait homme : que les uns ont cru en lui, & les autres non : que ceux qui y ont cru, sont enfans de Dieu par la foi : & que ceux qui ne croient pas, n'ont à imputer qu'à eux-mêmes leur propre malheur. Car JESUS-CHRIST, qui est venu parmi les ténèbres, y a apporté avec lui, dans ses exemples, dans ses miracles, & dans sa Doctrine, une lumière capable de dissiper cette nuit. Les hommes avec leur infirmité n'auroient pu envisager cette lumière en elle-même. Aussi Dieu, pour ne rien omettre, & afin de fortifier la foiblesse de leurs yeux, pour les préparer à profiter de la lumière qu'il leur offroit, & les y rendre attentifs, a envoyé Jean-Baptiste, qui n'étant pas la lu-

Joan. I. 6.

Joan. I. 19, 17.

miere, l'a montré aux hommes, en disant : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui est avant moi, & dont je prépare les voies : voilà celui qui est plus grand que moi, & de qui je ne suis pas digne de délier les souliers.* Toute bonne pensée qui nous vient, a toujours son Précurseur. Ce n'est point une maladie, une perte, une affliction qui nous sauve par elle-même. C'est un Précurseur de quelque chose de mieux. Le monde me méprisera, ou ne m'honorera pas autant que mon orgueil le désire. Je le méprise à mon tour ; je m'en dégoute. Ce dégoût est le Précurseur de l'attrait céleste qui m'unit à Dieu. Cette profonde mélancolie où je suis jeté, je ne sçais comment, dans les détresses de cette vie, est un Précurseur qui me prépare à la lumière. Viendra tout à coup le trait divin, qui, préparé de cette manière, fera son effet. Les terreurs des Jugemens de Dieu, qui ne me laissent de repos ni nuit ni jour, sont un autre Précurseur ; c'est Jean qui crie dans le désert. Venez, JESUS, venez dans mon ame, & tirez-là après vous par un chaste & fidèle amour.

DOUZIÈME ÉLEVATION.

La lumière de JESUS-CHRIST s'étend à tout le monde.

Joan. II. 9, 10, 11.

L*A véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde, étoit au milieu de nous : mais sans y être apperçue : Il étoit au milieu du monde, celui qui étoit cette lumière, & le monde a été fait par lui, & le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez soi, dans son propre bien, & les siens ne l'ont pas reçu. Les siens ne l'ont pas reçu : en un autre sens, les siens l'ont reçu : les siens, qu'il avoit touchés d'un certain instinct de Grace, l'ont reçu. Les Pécheurs qu'il appella, quitterent tout pour le suivre. Un Publicain le suivit à la première parole. Tous les humbles l'ont suivi, & ce sont-là vraiment les siens. Les superbes, les faux sages, les Pharisiens, qui sont à lui par la création, sont aussi les siens ; car il les a faits : & il a fait, comme Créateur, ce monde incrédule qui n'a pas voulu le connoître. O JESUS ! je serois comme eux si vous ne m'aviez converti. Achevez : tirez-moi du monde que vous avez fait ; mais dont vous n'avez point fait la corruption. Tout y est curiosité, avarice, con-*

Joan. I. 1, 16.

cupifcence des yeux : impureté & concupifcence de la chair , & orgueil de la vie : orgueil dont toute la vie eft infectée. O JESUS ! Envoyez-moi un de vos céleſtes Pécheurs , qui me tire de cette mere de corruption , & me prenne dans vos filets par votre parole.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES,

Matth. IV. 19.

TREIZIÈME ÉLÉVATION.

JESUS-CHRIST de qui reçu , & comment.

La donné à tous ceux qui l'ont reçu , le pouvoir d'être faits en-
fants de Dieu , à ceux qui croient en son nom. Croire au nom de J. C. c'est le reconnoître pour le CHRIST , pour le Fils de Dieu, pour son Verbe qui étoit avant tous les tems , & qui s'est fait homme. Etre prêt à son seul nom , & pour la seule gloire de ce nom sacré , à tout faire , à tout entreprendre , à tout souffrir , c'est véritablement croire au nom de JESUS-CHRIST. Il a donné le pouvoir à ceux qui y croient , d'être faits enfans de Dieu. Admirable pouvoir qui nous est donné ! Il faut que nous concourions à cette glorieuse qualité d'enfans de Dieu , par le pouvoir qui nous est donné de le devenir. Et comment y concourons-nous , si ce n'est par la pureté & la simplicité de notre foi ? Par ce pouvoir il nous est donné de devenir enfans de Dieu par la grace , en attendant que nous le devenions par la gloire , & que nous soions enfans de Dieu , étant enfans de résurrection , comme dit le Sauveur lui-même. Portons donc dignement le nom d'enfant de Dieu , portons le nom du CHRIST. Soions des Chrétiens dignes de ce nom. Souffrons tout pour le porter dignement. *Que personne parmi nous ne souffre comme injuste , comme médisant , comme voleur ou de la réputation du prochain , ou de ses biens ; mais si nous souffrons comme Chrétiens pour la gloire du nom de JESUS , si nous souffrons à ce titre , nous sommes heureux. Glorifions-nous en ce nom. Portons courageusement , mais en même tems humblement , toute la persécution que le monde fait à ceux qui veulent vraiment être vertueux. Soions doux , & non pas fiers parmi les souffrances. N'étalons point un courage hardi & superbe ; mais disons avec S. Paul : Je puis tout en celui qui me fortifie. C'est ce que doivent faire ceux à qui il a donné ce pouvoir céleste de devenir ses enfans.*

Joan. I. 12.

Luc. XX. 36.

I. Pet. IV. 13, 16.

II. Tim. III. 12.

Philip. IV. 13.

QUATORZIÈME ELÉVATION.

Comment on devient Enfans de Dieu.

Joan. I. 13. **I**Ls ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Quoiqu'il nous ait donné le pouvoir de devenir enfans de Dieu, & que nous concourions à notre génération par la foi; dans le fond pourtant elle vient de Dieu, qui met en nous cette céleste semence de sa parole; non de celle qui frappe les oreilles, mais de celle qui s'insinue secrètement dans les cœurs. Ouvrons-nous donc à cette parole, dès-qu'elle commence à se faire sentir, dès-qu'une suavité, une vérité, un gout, un instinct céleste commence en nous, & que nous sentons quelque chose qui veut être supérieur au monde, & nous inspirer tout ensemble, & le dégoût de ce qui se passe & qui n'est pas, & le gout de ce qui ne se passe point & qui est toujours. Laissons-nous conduire. Secondons ce doux effet que Dieu opere en nous, pour nous attirer à lui.

Ce n'est point en suivant la chair & le sang, que nous concevrons ces chastes desirs. Ce n'est point par le mélange du sang, par le commerce de la chair, par sa volonté & par ses desirs, ni par la volonté de l'homme, que nous devenons enfans de Dieu. Notre naissance est une naissance virginale. Dieu seul nous fait naître de nouveau comme ses enfans.

Gal. I. 15. 16. Disons donc avec saint Paul: *Quand il a plu à celui qui m'a séparé du monde, incontinent je n'ai plus acquiescé à la chair & au sang.* Je me suis détaché des sens & de la nature, incontinent, incontinent. La Grace ne peut souffrir de retardement. Elle se retire des ames languissantes & paresseuses.

Cant. V. 2, 3, 5. L'épouse fait la sourde à sa voix, & tarde à se lever pour lui ouvrir; elle court pourtant à la fin. Il n'est plus tems, il s'est retiré; rapide dans sa fuite, autant qu'il étoit vif dans sa pour-

Cant. I. 3. suite. *Tirez-moi, & nous courrons.* Dès la première touche, il faut courir, & ne languir jamais dans notre course.

QUINZIÈME ÉLÉVATION.

Sur ces Paroles : Le Verbe a été fait Chair. Le Verbe fait Chair est la cause de la renaissance qui nous fait Enfans de Dieu.

A Près avoir proposé toutes ces graces des nouveaux enfans que la foi en JESUS-CHRIST donne à Dieu, Saint Jean retourne à la source d'un si grand bien fait : *Et le Verbe a été fait Chair, & il a habité parmi nous, & y a fait sa demeure, & nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Pere, plein de Grace & de vérité.* Pour nous faire devenir enfans de Dieu, il a fallu que son Fils unique se fit Homme. C'est par le *Fils unique* & naturel, que nous devons recevoir l'esprit d'adoption. Cette nouvelle filiation, qui nous est venue n'a pu être qu'un écoulement & une participation de la filiation véritable & naturelle. Le Fils est venu à nous, & nous avons vu sa gloire. *Il étoit la lumière.* Et c'est par l'éclat & le réjaillissement de cette lumière que nous avons été régénérés. *Il étoit la lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde ;* Il éclaire jusqu'aux enfans qui viennent au monde, en leur communiquant la raison, qui, toute offusquée qu'elle est, est néanmoins une lumière, & se développera avec le tems.

Mais voici une autre lumière, par laquelle il vient encore éclairer le monde. C'est celle de son Evangile qu'il offre encore à tout le monde, & jusqu'aux enfans qu'il éclaire par le baptême : & quand il nous régénère, & nous fait enfans de Dieu, que fait-il autre chose que de faire naître sa lumière dans nos cœurs, par laquelle nous le voyons plein de Grace & de vérité : de Grace par ses miracles, de vérité par sa parole : de Grace & de vérité par l'un & par l'autre. Car sa Grace qui nous ouvre les yeux, précède en nous la vérité qui les contente : *Dieu qui par son commandement a fait sortir la lumière des ténèbres, a rayonné dans nos cœurs, pour nous faire voir la clarté de la science de Dieu sur la face de JESUS-CHRIST.* Nous sommes donc enfans de Dieu, parce que nous sommes

Joan. I. 14.

II. Cor. IV. 6.

Joan. I. 14.
 Psalm. XLIV. 3.
 Luc. IV. 22.

: Joan. I. 6

enfans de lumière, marchons comme enfans de lumière. Ne désirons point la vaine gloire, ni la pompe trompeuse de la grandeur humaine. Tout y est faux, tout y est ténébreux. Le monde qui nous veut plaire n'a point de grace. JESUS-CHRIST seul, *plein de Grace & de vérité*, sçait remplir les cœurs, & seul les doit attirer. *La Grace est répandue sur ses lèvres, & sur ses paroles.* Tout plaît en lui jusqu'à la Croix : car c'est-là qu'éclatte son obéissance, sa libéralité, sa Grace, sa rédemption, son salut. Tout le reste est moins que rien. JESUS-CHRIST *seul est plein de Grace & de vérité.* C'est pour nous qu'il en est plein. *Nous recevons tous de sa plénitude.*

SEIZIÈME ÉLÉVATION.

Comment l'Etre convient à JESUS-CHRIST, & ce qu'il a été fait.

Après avoir lu attentivement le commencement admirable de l'Evangile de Saint Jean, comme un abrégé mystérieux de toute l'économie de l'Evangile, faisons une réflexion générale sur cette Théologie du Disciple bien-aimé. Tout se réduit à bien connoître ce que c'est qu'être, & ce que c'est qu'être fait.

Etre, c'est ce qui convient au Verbe avant tous les tems.

Joan. I. 1. *Au commencement il étoit, & il étoit subsistant en Dieu, & il étoit Dieu.* Il n'est pas Dieu par une impropre communication d'un si grand nom, comme ceux à qui il est dit : *Vous êtes des Dieux, & les enfans du Très-Haut.* Ceux-là ont été faits Dieux, par celui qui les a fait Rois, qui les a fait Juges, qui enfin les a fait Saints. Si JESUS-CHRIST n'étoit Dieu qu'en cette sorte, il seroit fait Dieu, comme il est fait Homme; mais non : saint Jean ne dit pas une seule fois, qu'il ait été fait Dieu. Il *l'étoit*, & *dès-le commencement*, avant tout commencement, *il étoit Verbe* : & comme tel : *il étoit Dieu.* Tout a été fait par lui. Le mot d'être fait, commence à paroître, quand on parle des créatures; mais auparavant, ce qui étoit n'a pas été fait, puisqu'il étoit avant tout ce qui a été

Joan. I. 3.

fait. Et voyez combien on répète cet être fait. *Par lui a été fait tout ce qui a été fait, & sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait.* On répète autant de fois de la Créature qu'elle a été faite, qu'on avoit répété du Verbe qu'il étoit : Après cela on revient au Verbe : *En lui, dit-on, étoit la vie.* Elle n'a pas été faite en lui. Elle y étoit comme la divinité y étoit aussi. Et ensuite : *La lumière étoit qui illumine tout homme.* Le Fils de Dieu n'a pas été fait lumière ni vie. *En lui étoit la vie ; & il étoit la lumière.* Jean-Baptiste n'étoit pas la lumière. Il recevoit la lumière de JESUS-CHRIST ; mais JESUS-CHRIST étoit la lumière même. Et quand les hommes sont devenus enfans de Dieu, n'est-il pas dit expressément, *Qu'ils ont été faits enfans de Dieu ?* Mais est-il dit de même, que le Fils unique a été fait Fils unique ? Non. Il étoit Fils unique, & la Sagesse engendrée & conçue dans le sein du Pere, dès qu'il étoit Verbe, & il n'a point été fait Fils, puisqu'il est tiré, non point du néant, mais de la propre substance éternelle & immuable de son Pere.

Joan. I. 3.

Ibid. 4.

Ibid. 9.

Joan. I. 8.

Ibid. 11.

Il n'y a donc rien en lui avant tous les tems qui ait été fait, ni qui l'ait pu être. Mais dans le tems qu'a-t-il été fait ? *Il a été fait chair.* Ils' est fait Homme. Voilà donc où il commence à être fait, quand il s'est fait une créature : dans tout le reste, *il étoit, & voilà ce qu'il a été fait.* De même (pour bégayer à notre mode, & nous servir d'un exemple humain) que si l'on disoit de quelqu'un : Il étoit noble, il étoit né Gentilhomme ; il a été fait Duc, il a été fait Maréchal de France. On voit là ce qu'il étoit naturellement, & ce qu'il a été fait par la volonté du Prince. Ainsi en tremblant & en bégayant comme des hommes, nous disons du Verbe, qu'il étoit Verbe, qu'il étoit Fils unique, qu'il étoit Dieu, & ensuite nous considérons ce qu'il a été fait. Il étoit Dieu dans l'éternité, il a été fait Homme dans le tems. Et même saint Pierre a dit : *Qu'il a été fait Seigneur & Christ.* Quant à sa résurrection, son Pere lui a donné la toute-puissance dans le Ciel & dans la terre. Et s'il n'étoit Dieu qu'en ce sens, il auroit aussi été fait Dieu ; mais non. *Il étoit Dieu, & il a été fait Homme.* Et en sa nature humaine élevée & glorifiée, *il a été fait Seigneur & Christ.* Il a été fait Sauveur & glorificateur de tous les hommes.

Ibid. 14.

AA. II. 31, 36.

Math. XXVIII.

18.

Ce Langage est suivi par-tout ; *Celui qui est venu après moi,* Joan

dit saint Jean-Baptiste, & que j'ai dû précéder en ma qualité de son Précurseur, *a été fait & a été mis devant moi, & m'a été préféré*. Sa gloire a été tout-à-coup faite plus grande que la mienne. En ce sens, *il a été fait devant moi*. Mais pourquoi ! *Parce qu'il étoit avant moi*, & sa gloire avant tous les tems au-dessus de toute la mienne, & de toute la gloire créée. Voyez, entendez. Il étoit naturellement plus que Jean, & c'est pourquoi il lui a été préféré. Cette préférence, pour ainsi parler, est une chose qui a été faite ; mais qui n'auroit point été faite, si en effet JESUS-CHRIST, selon sa Divinité, n'étoit plus que Jean ; & qu'ainsi il lui falloit faire une gloire conforme à ce qu'il étoit.

Joan. VIII. 58. JESUS-CHRIST, que dit-il de lui-même ? *Avant qu'Abraham fût fait, je suis*. Pourquoi choisir si distinctement un autre mot pour lui, que pour Abraham, sinon pour exprimer distinctement, qu'Abraham a été fait, & qu'il étoit ? *Au commencement étoit le Verbe*. On dira pourtant qu'il a été fait, quand on dira ce qu'il est devenu dans le tems comme Fils d'Abraham ; mais quand il faut exprimer ce qu'il étoit devant Abraham, on ne dira pas qu'il a été fait, mais qu'il étoit.

Et quand le même Disciple bien-aimé dit dès les premiers mots de sa première Epître : *Ce qui fut au commencement* : ou le ce doit être entendu substantivement, comme qui diroit : Ce qui étoit par sa nature & par sa substance, n'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit : *Au commencement étoit le Verbe* ? Et ensuite lorsqu'il ajoute : *Nous vous annonçons la vie qui étoit subsistante dans le Père : Apud Patrem : & nous a apparu* : N'est-ce pas la même chose que ce qu'il a dit dans son

Joan. I. 4, 2. *Évangile : En lui étoit la vie : & le Verbe étoit subsistant en Dieu* ? Toujours, *Apud*. Et, pour parler conséquemment, que pouvoit ajouter le même Disciple bien-aimé, sinon ce

I. Joan. V. 20. qu'en effet il a ajouté ? *Celui-ci, JESUS-CHRIST étoit le vrai Dieu, & la vie éternelle : Hic est verus Deus, & vita æterna*.

Ibid. IV. 16. Croisons donc l'économie du salut : & comme dit le même Disciple bien-aimé : *Croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous*. Pour croire tous les Mystères que Dieu a opérés pour notre salut, il ne faut que croire à son amour, à un amour digne de Dieu : à un amour où Dieu nous donne non seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est.

Croisons

Croions à cet amour, & aimons de même : donnons ce que nous avons, & ce que nous sommes, établissons-nous en celui qui étoit, en croyant à ce qu'il a été fait pour nous dans le tems. *Ainsi*, dit saint Jean, *nous serons en son vrai Fils* : ou, comme lisoient les anciens Grecs, & comme a lu saint Athanase : *Afin que nous soyons dans le vrai, dans son Fils* ; dans le vrai, c'est-à-dire, dans son Fils qui seul est vrai, qui seul est la vérité.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Joan. V. 20.

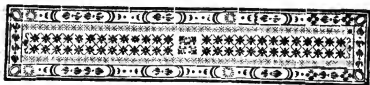
Athan. T. II. p. 22.

Taisez-vous, pensées humaines. Homme, viens te recueillir dans l'intime de ton intime : & conçois dans ce silence profond ce que c'est que d'être dans le vrai : d'éloigner de soi le faux. Quelle solidité, quelle vérité dans toutes nos actions, & dans toutes nos pensées. Détestons tout ce qui est éloigné du vrai, puisque nous sommes dans le vrai, étant dans le Fils.

Répétons ; *Au commencement étoit le Verbe* ; au commencement, au-dessus de tout commencement étoit le Fils : le Fils : C'est, dit saint Basile, *un Fils qui n'est pas né par le commandement de son Pere ; mais qui par puissance & par plénitude à éclat de son sein ; Dieu de Dieu : lumière de lumière : en qui étoit la vie : qui nous l'a donnée*. Vivons donc de cette vie éternelle, & mourons à tout le créé. Amen, Amen.

Orat. de Fid. hom.
15. T. I. p. 500.





TREIZIÈME SEMAINE.

*Onction de JESUS-CHRIST: Sa Royauté:**Sa Généalogie: Son Sacerdoce.*

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

PREMIÈRE ÉLEVATION.

L'Onction de JESUS-CHRIST, & le nom de CHRIST.

O CHRIST ! O Messie ! O vous qui êtes attendu & donné sous ce nom sacré, qui signifie l'Oint du Seigneur : apprenez-moi dans l'excellence de votre onction, l'origine & le fondement du Christianisme. Et puisqu'il est écrit : *Que l'onction nous apprend tout : & encore : Que nous avons l'onction, & que nous savons toutes choses :* Quand est-ce que cette onction nous doit enseigner sinon lorsqu'il s'agit d'expliquer l'onction qui vous faisant CHRIST, nous fait aussi Chrétiens par la communication d'un si beau nom.

O CHRIST ! Vous êtes connu de tout tems sous ce beau nom ;
Pf. XLIV. 7, 8. Le Psalmiste vous a vu sous ce nom, lorsqu'il a chanté : Votre Trône, ô Dieu ! est éternel : & votre Dieu vous a oint d'une huile ravissante. C'est vous que Salomon a célébré, en disant dans son divin Cantique : Votre nom est une huile, un baume répandu
Cant. I. 2. Quand l'Ange saint Gabriel a annoncé le tems précis de votre venue, il s'en est expliqué en disant : Que le Saint des Saints seroit oint ; & que l'Oint ou le CHRIST seroit immolé. Et vous-même qu'avez-vous prêché dans la Synagogue, lors-

Dan. IX. 21, 24,
25, 26.

que vous expliquâtes votre mission? Qu'avez-vous, dis-je, prêché, que ce beau Texte d'Isaïe: *L'Esprit du Seigneur m'a envoyé, & c'est pour cela qu'il m'a oint.*

Vous avez paru vouloir expliquer par ce Texte d'Isaïe, que vous êtes oint par le Saint Esprit: & n'est-ce pas aussi ce qu'a enseigné votre Apôtre saint Pierre au saint Centurion Cornélius, lorsqu'il lui prêcha Jésus de Nazareth: *Et comment Dieu l'avoit oint du Saint Esprit, & de puissance pour opérer des prodiges, & remplir toute la Judée de ses bienfaits.*

O CHRIST! encore un coup, faites-moi connoître comme fit saint Pierre au saint Centenier, comme votre Dieu vous a oint du Saint Esprit: & rendez-moi participant de cette onction.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

If. LXI. 1.

Lut. IV. 8.

Act. X. 38.

SECONDE ÉLEVATION.

Comment le Saint Esprit est en JESUS-CHRIST.

LE Saint Esprit est en nous comme y venant du dehors, comme reçu par emprunt; il n'est point notre propre esprit: mais il est le propre esprit de JESUS-CHRIST: *Il prend du sien: Le Verbe divin le produit avec son Pere: & quand il a été fait Homme, il a produit ce Saint Esprit, comme un esprit qui lui étoit propre dans l'homme qu'il s'est uni.*

*Joan. XVI. 14, 15.
Lut. XXIV. 49.
Joan. XV. 26.*

Ainsi quand les hommes font des miracles par le Saint Esprit, c'est en eux un esprit qui vient du dehors & par emprunt: mais dit doctement & excellemment saint Cyrille d'Alexandrie: *Quand JESUS-CHRIST chasse le démon, & fait d'autres miracles par le Saint Esprit, comme on l'assure lui-même, il agit par un esprit qui lui est propre & qui est en lui comme dans sa source.*

De-là vient qu'il l'a reçu avec une entière plénitude: *L'Esprit ne lui est pas donné avec mesure: mais sans mesure, & en plénitude parfaite, pour être répandu sur nous: & afin que nous tous reçussions ce que nous avons de sa plénitude.* Ce qui a fait dire à Isaïe: *Le Saint Esprit se reposera sur lui: Et selon une ancienne Version: Toute la source, toute la fontaine du Saint Esprit descendra sur lui.*

Joan. III. 34.

Joan. I. 16.

If. XL. 2, 3.

Psalm. XLIV. 8.

JESUS est donc oint par le Saint Esprit, comme l'ayant en lui par sa Divinité, comme ayant reçu du Pere qui est en lui la vertu de le produire ; comme le donnant en propre à l'homme qui s'est uni en unité de personne. Ce qui a fait dire aux Saints qu'il a été oint de la Divinité ; & c'étoit ce que voyoit ce Prophète , lorsqu'en disant , qu'il a été oint par son Dieu , en même tems lui-même il l'appelle Dieu.

Ibid.

Telle est donc l'onction qui a fait le CHRIST. Ce n'est pas d'une huile matérielle qu'il a été oint, comme Elisée & les Prophètes : comme David & les Rois : comme Aaron & les Pontifes. Quoique Roi, Prophète & Pontife : il n'a pas été oint de cette onction, qui n'étoit qu'une ombre de la sienne. Aussi David a-t-il dit, qu'il étoit oint d'une huile excellente au-dessus de tous ceux qui sont nommés oints, en figure de son onction ; parce qu'il est oint de Divinité, & du Saint Esprit. C'est ainsi que Dieu l'a fait CHRIST. Et quand il nous a fait Chrétiens, de quel autre esprit a-t-il rempli son Eglise naissante ; & par quel autre esprit a-t-il répandu le nom Chrétien par toute la terre ? Mais ne nous arrêtons pas à cette Doctrine, quoique Divine & nécessaire : faisons-en l'application que Dieu nous commande.

TROISIÈME ÉLEVATION.

*Quel est l'effet de cette Onction en JESUS-CHRIST,
& en nous.*

I. Pet. II. 9.
Apoc. I. 6.

PAR cette onction Divine JESUS-CHRIST est Roi, Pontife & prophète. Voilà ce qu'il est comme CHRIST ; & il nous apprend aussi que comme Chrétiens, & par l'épanchement de son onction, nous sommes faits Rois & Sacrificateurs : *Un Sacerdoce Royal*, comme dit saint Pierre. Et saint Jean dans l'Apocalypse : *JESUS-CHRIST nous a fait Rois & Sacrificateurs de Dieu son Pere.*

Ayons donc un courage royal : ne nous laissons point assujettir par nos passions : n'ayons que de grandes pensées ; ne nous rendons point esclaves de celles des hommes.

Comme Rois, soyons magnanimes, magnifiques; aspirons à ce qu'il y a de plus haut: mais aspirons, comme Prêtres & Sacrificateurs spirituels, à ce qu'il y a de plus saint. Chrétiens, nous ne sommes plus des hommes profanes: nous sommes ceux à qui il est dit: *Soyez Saints, parce que je suis Saint.*

Comment sommes-nous Prophètes? Agissons par un céleste instinct: sortons de l'enceinte des choses présentes: remplissons-nous des choses futures; ne respirons que l'éternité. Quoi! vous vous faites un établissement sur la terre: vous voulez vous y élever; songez au pays où vous serez Rois: *Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son Royaume.*

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

I. Pet. I. 16.

Lut. XII. 32.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

Sur deux vertus principales que nous doit inspirer l'Onction de JESUS-CHRIST.

UN des effets principaux de la foi chrétienne & de la sainte onction des enfans de Dieu est la douceur: Apprenez de moi, dit JESUS lui-même, *que je suis doux & humble de cœur.* Isaïe avoit prédit sa douceur par ces paroles que Saint Matthieu lui a appliquées: *Voici mon serviteur que j'ai élu mon bien aimé, où je me suis plu, & en qui j'ai mis mon affection. Je ferai reposer sur lui mon esprit: & il annoncera la justice aux nations.* Voilà un ministère bien éclatant; mais qu'il est doux en même tems, & qu'il est humble; puisque le Prophète ajoute, & après lui l'Évangéliste: *Il ne disputera point, ni il ne criera point, & on n'entendra point sa voix dans les rues: comme les esprits contentieux & disputeurs la font éclater au dehors. Il ne brisera point le roseau cassé, & n'achevera point d'éteindre la mèche qui fume encore: Il n'ajoutera point, comme on fait ordinairement parmi les hommes, l'affliction à l'oppressé par des reproches amers. Voilà l'esprit de JESUS-CHRIST & le vrai esprit de Dieu, Qui n'habite pas dans un tourbillon, ni dans le souffle d'un vent violent qui renverse les rochers & les montagnes: comme Elie sembloit le penser en voulant tout exter-*

Matth. XI. 26.

Is. XLII. 1, 2, &
seq.
Matth. XII. 18.
& seq.

III. Reg. XIX.
21, 22.

miner & tout perdre : *Il n'habite pas dans la commotion & l'ébranlement, ni dans le feu qui la suit : mais dans le doux souffle d'un air léger & rafraichissant,*

Tel est l'esprit du Seigneur JESUS. Et c'est pourquoi, lorsque ses Disciples vouloient dans l'esprit d'Elie & d'Elisée faire descendre le feu du Ciel sur les villes qui leur refusoient le passage, il leur disoit avec sa douceur ineffable ; *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes : vous ne savez pas quel est l'esprit de votre religion ; & de la doctrine du CHRIST. Quelle fut sa douceur lorsqu'il dit à celui qui le frappoit : Si j'ai mal dit, faites connoître le mal que j'ai fait : & si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ? Et ailleurs : Race incrédule & méchante jusqu'à quand serai-je contraint d'être parmi vous, & de souffrir vos injustes contradictions ? Toutefois amenez-moi votre fils, afin que je le guérissse : Et encore : Femme, où sont vos accusateurs ? Personne ne vous condamne ? Je ne vous condamnerai pas non plus : allez, & ne péchez plus.*

Prenons donc l'esprit de douceur comme le vrai esprit du Christianisme : que l'unction du Saint Esprit adoucisse notre aigreur & notre fierté. Ne prenons pas ces tons superbes & avantageux ; c'est foiblesse que de s'animer de cette sorte : la force est dans la raison tranquillement exposée : cette force manque, lorsqu'on a recours à cette force autaine & contentieuse qu'on fait venir à son secours. Quand vous avez à combattre pour la vérité ; songez que ce n'est point par d'aigres disputes que l'Evangile s'est établi, mais par la douceur & la patience : en imitant JESUS-CHRIST, *qui s'est laissé non seulement rondre, mais encore écorcher sans se plaindre. Ecoutez dans les Actes les Prédicateurs de son Evangile, qui condamnés par les Juifs : Jugez vous-mêmes, leur disoient-ils, il faut vous écouter plutôt que Dieu : car pour nous, nous ne pouvons pas dissimuler ce que nous avons vu, & ce que nous avons ouï. C'est dans cet esprit qu'il faut parler de ceux, à qui la vérité nous oblige de nous opposer : c'est ainsi que, sans disputer & sans se troubler, on les met visiblement dans leur tort. Voilà de vrais Chrétiens, & de vrais imitateurs du CHRIST.*

Ecoutez encore ce que dit dans le même endroit des Actes son innocent troupeau si injustement maltraité : *Seigneur, qui avez fait le Ciel & la terre, regardez les menaces de nos ennemis, & donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute*

Luc. IX. 55.

Joan. XVIII. 23.

Marc. IX. 18.

Luc. IX. 47.

Joan. VIII. 10,
11.

Act. VIII. 12.

I. Pet. II. 12, 13,
23.

Act. IV. 19, 20.

Act. IV. 24, 29,
30.

confiance : puisqu'il vous plaît d'étendre votre main pour faire de si grands prodiges par le nom de votre saint Fils JESUS. C'est ainsi qu'ils veulent parler avec confiance, seulement, mais non pas avec amertume, ni avec aigreur. Qui met sa confiance en Dieu, ne la met pas dans la violence d'un ton aigre & impérieux : la victoire appartient à la douceur & à la patience : & Isaïe, après avoir fait JESUS-CHRIST si humble, si patient & si doux, conclut enfin en disant : *Qu'il remportera la victoire : qu'il gagnera sa cause en jugement : & que les Gentils mettront en lui leur espérance.* Traitez donc avec douceur l'affaire de Dieu : soyez de vrais Chrétiens, c'est-à-dire, de vrais agneaux ; & sans murmure, sans bruit, sans avoir aucune teinture de l'esprit de contradiction, montrez autant de tranquillité que d'innocence. Ayez la douceur & la patience sa fille : ces deux vertus sont les deux caractères propres de la piété chrétienne, & les deux fruits de l'onction de JESUS-CHRIST répandu sur nous.

Matth. XII. 10.

11. 12.

13. XLII. 1.

& seq.

CINQUIÈME ÉLEVATION.

La Généalogie Royale de JESUS-CHRIST.

C E titre ne m'engage pas à traiter les difficultés ni les contradictions apparentes des deux Généalogies de JESUS-CHRIST rapportées dans saint Matthieu & dans S. Luc. La lecture que je fais ici de l'Evangile a un autre objet, & je remarquerai seulement,

Matth. I. 1.

Luc. III. 23.

En premier lieu : qu'il étoit notoire que JESUS-CHRIST sortoit de la race de David : tout le monde l'appelloit hautement & sans contradiction, *le Fils de David.* Sa Généalogie étoit bien connue : *Et il étoit manifeste aux Hébreux mêmes, qu'il étoit de la Tribu de Juda.* Il n'étoit pas moins constant qu'il en sortoit par David : saint Paul avance & répète comme un fait qui n'étoit pas contredit ; *Qu'il est sorti du sang de David.*

Matth. I. 20. IX.

27. XII. 23. XV.

21. XX. 30, 31.

XXI. 9, 15.

Marc. XI. 9, 10.

Heb. VII. 14.

Rom. I. 3.

II. Tim. II. 8.

Si donc les Evangélistes se sont attachés à marquer la descendance de Joseph, plutôt que celle de Marie : c'est qu'on sçavoit qu'ils étoient de même race, & si proches parens, que tout le monde connoissoit leur parenté. Aussi dans l'ordre qui fut donné sous Auguste de faire écrire son nom dans le lieu de son origine : *Joseph fut à Bethléem avec Marie son épouse,*

Luc. II. 1, 3, 4, 5.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

pour se faire inscrire avec elle. C'en est assez pour fermer la bouche aux esprits contentieux & contredifans, qui voudroient qu'on nous eût donné la Généalogie de la Sainte Vierge, plutôt que celle de Joseph. C'étoit assez que tout le monde sçût qu'ils étoient parens & de même race.

En second lieu, il est inutile de se tourmenter à concilier les deux Généalogies de saint Matthieu & de saint Luc. La

Deut. XXV. 5, 6. Loi qui ordonnoit au cadet d'épouser la veuve de son aîné, mort sans enfans, pour en faire revivre la tige, & lui donner une postérité, introduisoit parmi les Juifs deux sortes de Généalogies; l'une naturelle, & l'autre légale. Il y a beaucoup

Matth. I. 12, 13, & seq.

de raison de croire, que saint Matthieu qui se sert par-tout du mot d'*engendrer*, l'a choisi pour marquer plus expressément la Généalogie naturelle, plus propre à la designer, que le terme

Luc. III. 23, 24.

plus vague & plus général dont s'est servi saint Luc. Quoi qu'il en soit, le Saint Esprit a voulu que nous sçussions, qu'en quelque sorte qu'on voulût compter la race de JESUS-CHRIST, il venoit toujours de Juda, & de David, & de la Famille Roiale.

En troisième lieu, il falloit à la vérité que JESUS-CHRIST eût pour aïeux tous les Rois de Juda sortis de David, afin de marquer au peuple, que vrai Roi des Juifs, ce titre lui étoit comme héréditaire: mais toutefois l'humble JESUS, à qui Dieu avoit destiné une noblesse roiale, ne sort point de cette maison dans son grand éclat, maison dans le tems de sa décadence, où, déchue de la Roiauté, elle subsistoit dans les plus vils artisans: par où aussi il devoit paroître que son Trône étoit d'une autre nature, & d'une autre élévation que celui de ses ancêtres.

En quatrième lieu, il falloit aussi qu'il nâquit de la Tribu de Juda: de laquelle, comme le remarque S. Paul, *Moïse n'a rien prononcé sur le Sacerdoce.* Car le Sacerdoce de JESUS-CHRIST devant être d'un autre ordre que celui d'Aaron; si JESUS-CHRIST étoit de son sang, on auroit cru qu'il auroit tiré son Sacerdoce comme héréditaire de la famille d'Aaron: ou lieu que comme on va voir, il le devoit tirer d'une autre origine.

En cinquième lieu, quoique JESUS-CHRIST dût descendre de Juda, & non de Lévi, ni d'Aaron, il convenoit qu'il y eût quelque parenté entre sa famille & celle d'Aaron: ce qui fait

fait que la Sainte Vierge étoit cousine d'Elisabeth, & que ces deux saintes parentes ont eu des ancêtres communs : par où il paroît qu'encore que le Sacerdoce d'Aaron ne put être celui de JESUS-CHRIST, il ne devoit pas lui être entièrement étranger, & qu'il devoit y avoir de l'alliance entre les deux.

En sixième lieu, pour en revenir à la Famille Royale, qui étoit proprement celle du Sauveur : il faut encore observer, que bien qu'il fût le Saint des Saints, non seulement il est sorti de Rois pécheurs & méchans, mais encore que les seules femmes qu'on marque comme ses aïeules, sont une Thamar, une Ruth Moabite & sortie d'une race infidelle ; & enfin une Bethsabée, une adultère : tout cela se fait pour l'espérance : des pécheurs, dont JESUS-CHRIST ne veut pas être éloigné, & ne dédaigne pas le sang ; mais il s'en montre le Rédempteur.

Math. I. 1, 5, 3.

Apprenons à mépriser les hommes du monde, si enflés de l'antiquité souvent imaginaire de leur race, dont ils cachent avec tant de soin les endroits foibles, & ne vantent que la grandeur de leur extraction. Ne mettons point notre gloire dans nos ancêtres, dont le plus grand nombre, & peut-être les plus renommés, augmentent depuis si long-tems celui des damnés ; & ne songeons point à nous illustrer par leurs noms maudits de Dieu. Glorifions-nous d'être ses enfans ; tirons notre noblesse du Fils de Dieu, en disant avec saint Paul : *Qu'il est le Sauveur des pécheurs* : ajoutons toujours avec cet Apôtre, *desquels je suis le premier* ; puisque chacun, d'un certain côté, est le plus grand, & le premier, comme le plus ingrat de tous les pécheurs.

I. Tim. I. 15.

SIXIÈME ÉLÉVATION :

Le Sacerdoce de JESUS-CHRIST.

LA race dont JESUS-CHRIST est sorti étoit vraiment la race Royale ; & il y a remis le Trône d'une manière plus haute qu'il n'y avoit jamais été. Mais en JESUS-CHRIST il n'y a point de race sacerdotale : il n'a ni prédécesseur, ni successeur : il a seulement des figures, dont Melchisédech est la plus illustre, & la seule qui paroisse digne de lui. Il n'y a qu'à lire

Tome X.

E c

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Heb. VII. 3.

Genf. XIV. 18,

19, 20.

Heb. VII. 1, 2, 4,
& seq.

Pf. CIX. 1, 2, 3,
4, 5.

Heb. VII. 12, &
seq.

Pfam. II. 7.

Heb. VII. 16.

Ibid. 13, 14, 20,
21, 24.

l'Épître aux Hébreux ; & il n'y faut point de commentaire. On nous y montre tout d'un coup dans la Génése, *Melchisédech sans pere, sans mere, sans généalogie, sans commencement de ses jours, & sans qu'on en voie la fin* : ce n'est pas qu'il n'eût tout cela, ni qu'il faille donner dans l'erreur de ceux qui ont voulu que ce fût un Ange. C'est assez pour être la figure de JESUS-CHRIST, que tout cela ne soit point marqué ; & qu'il paroisse seulement, comme *Sacrificateur du Dieu Très-Haut, pour offrir à Dieu du pain & du vin, & ensuite le présenter à Abraham, pour le benir, & en sa personne benir, comme supérieur, tout le Sacerdoce Lévitique : en recevoir la dîme, comme un hommage qui étoit dû à l'excellence de son Sacerdoce, & la recevoir en même-tems de Lévi, & d'Aaron lui-même, & de toute la race Sacerdotale, puisqu'elle étoit en Abraham comme dans sa tige ; & cette dîme n'est autre chose que la dépouille des Rois vaincus, dont la défaite paroît n'être accordée à Abraham, que pour honorer Melchisédech ce grand Pontife, ce Roi de justice, ce Roi de paix, qui est l'interprétation de son nom & de la ville où il regne. Dans toute la suite de l'histoire on ne dit plus un seul mot de Melchisédech, il n'y est marqué que pour cette divine fonction ; & tout d'un coup neuf cens ans après, David en voyant le CHRIST, qu'il appelle son Seigneur à la droite de Dieu, en grande majesté & puissance ; engendré du sein de Dieu devant l'aurore : vainqueur de ses ennemis qui sont à ses pieds : vainqueur des Rois : lui adresse ces mots avec serment : *Vous êtes Prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech* : Vous n'avez point de devancier, ni de successeur : votre Sacerdoce est éternel ; il ne dépend point de la promesse adressée à Lévi, ni à Aaron, & à ses enfans. Et voici, conclut saint Paul, dans un nouveau Sacerdoce, un nouveau service, & une nouvelle Loi.*

Venez, JESUS, Fils éternel de Dieu, sans mere dans le Ciel, & sans pere sur la terre, en qui nous voyons, & reconnoissons une descendance royale ; mais pour ce qui est du Sacerdoce, vous ne le tenez que de celui qui vous a dit : *Vous êtes mon Fils : je vous ai aujourd'hui engendré*. Pour ce divin Sacerdoce, il ne faut être né que de Dieu : & vous avez votre vocation, par votre éternelle naissance. Vous venez aussi d'une Tribu à laquelle Dieu n'a rien ordonné sur la sacrifice. La vôtre a ce Privilege, d'être établie par serment : immobile, sans repentance & sans changement : le Seigneur,

dit-il, *a juré, & ne s'en repentira jamais. La Loi de son Sacerdoce est éternelle & inviolable.* Vous êtes seul : vous laissez pourtant après vous des Prêtres, mais qui ne sont que vos Vicaires, sans pouvoir offrir d'autres victimes que celle que vous avez une fois offerte à la Croix, & que vous offrez éternellement à la droite de votre Père.

ELÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Écoutez notre Loi en la personne de JESUS-CHRIST, tant que nous sommes de Prêtres du Seigneur. S'il a été dit à Lévi, à raison de son ministère sacré : *Vous êtes mon homme saint, à qui j'ai donné la perfection & la doctrine :* & que pour cela, *il doit dire à son père & à sa mère : Je ne vous connois pas : & à ses frères : Je ne sçais qui vous êtes : & il n'a d'enfants que ceux de Dieu :* si c'est-là, dis-je, la Loi de Lévi & du Sacerdoce Moïsaïque : combien pur, combien détaché de la chair & du sang, doit être le Sacerdoce Chrétien, qui a JESUS-CHRIST pour auteur, & Melchisédech pour modèle ? Non, nous ne devons connoître d'autre emploi, d'autre fonction, ni avoir d'autre intérêt que celui de Dieu ; enseignant sa Loi & ses Jugemens & lui offrant continuellement des parfums pour l'appaiser. Si nous regardions cette Loi de notre saint Ministère, on ne verroit pas tous les jours envahir les droits & l'autorité du Sacerdoce, qui sont ceux de JESUS-CHRIST. Dieu se rendroit notre vengeur, & cette prière de Moïse auroit son effet : *Seigneur, aidez vos Ministres : soutenez leur force : protégez l'œuvre de leurs mains : frappez le dos de leurs ennemis fugitifs, & ceux qui les haïssent ne se releveront jamais.* Mais parce que plus charnels que les enfans du siècle, nous ne songeons qu'à nous engraisser, vivre à notre aise, nous faire des successeurs, nous établir un nom & une maison : tout le monde entreprend sur nous : l'honneur du Sacerdoce est foulé aux pieds.

Deut. XXXIII.

8, 9.

Deut. XXXIII.



SEPTIÈME ÉLÉVATION.

Quelle a été l'Oblation de JESUS-CHRIST : & le premier Acte qu'il a produit en venant au monde.

Hebr. IX. 15, 16.

IL a paru, dit saint Paul, en s'offrant lui-même pour victime. C'est lui-même, c'est son propre corps, c'est son propre sang qu'il a offert à la Croix : c'est encore son propre corps, & son propre sang, qu'il offre dans le Sacrifice de tous les jours ; & ce n'est pas sans raison, que David voyant en esprit le premier Acte qu'il produiroit en se faisant Homme, & saint Paul en interprétant cette Prophétie, le font parler en cette sorte, au moment qu'il entra dans le monde : *Vous n'avez point voulu*, dit-il, *d'hostie & d'oblation, mais vous m'avez formé un corps*, l'original porte : *Vous me l'avez approprié : les holocaustes & les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu : Alors j'ai dit : Me voici, je viens pour accomplir votre volonté, ô mon Dieu ! & ce qui a été écrit de moi à la tête de votre livre.* Par cette parole, J. C. se met à la place de toutes les victimes anciennes ; & n'ayant rien dans sa Divinité qui pût être immolé à Dieu, Dieu lui donne un corps propre à souffrir, & accommodé à l'état de victime où il se met.

Psal. XXXIX.
7, 8, 9.

Heb. X. 5, 6, 7.

Dès qu'il eut commencé ce grand acte, il ne discontinua jamais : & demeura dès son enfance, & dès le sein de sa Mere, dans l'état de victime abandonné aux ordres de Dieu, pour souffrir, & faire ce qu'il voudroit : *Je viens*, dit-il, *pour faire votre volonté, comme il a été écrit au commencement du livre : In capite libri.*

Ibid.

Pf. XXXIX. 9.

Il y a un livre éternel où est écrit ce que Dieu veut de tous ses Elus : & à la tête ce qu'il veut en particulier de J. C. qui en est le chef. Le premier article de ce livre est, que J. C. sera mis à la place de toutes les victimes en faisant la volonté de Dieu avec une entière obeissance. C'est à quoi il se soumet : & David lui fait ajouter : *Mon Dieu je l'ai voulu & votre loi est au milieu de mon cœur.*

Soyons donc, à l'exemple de J. C. en esprit de victime, abandonnés à la volonté de Dieu : autrement nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste, &

une victime entierement consumée par le feu ; laissons-nous réduire en cendres, plutôt que de nous opposer à ce que Dieu veut.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouve l'égalité & le repos. Dans la vie des passions, & de la volonté propre, on pense aujourd'hui une chose & demain une autre : une chose durant la nuit, & une autre durant le jour : une chose quand on est triste, une autre quand on est en bonne humeur : une chose quand l'espérance rit à nos desirs, autre chose quand elle se retire de nous. Le seul remède à ces alternations journalières, & à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission à la sainte volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changemens qu'il opere au-dehors, l'homme soumis à sa volonté, est toujours le même. On n'a pas besoin de chercher des raisons particulières pour se calmer : c'est l'amour propre ordinairement qui les fournit. La souveraine raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu, sainte en elle-même, est elle seule sa raison.

Prenons-garde néanmoins que ce ne soit par paresse, ou par une espèce de désespoir, & pour nous donner un faux repos, que nous avons recours à la volonté de Dieu. Elle nous fait reposer, mais en agissant, & en faisant ce qu'il faut : elle nous fait reposer dans la douleur comme dans la joie, selon qu'il plaît à celui qui sçait ce qui nous est bon. Elle nous fait reposer, non dans notre propre contentement, mais en celui de Dieu : le priant de se contenter & de faire toujours de nous ce qu'il lui plaira. Qu'importe de ce que nous devenions sur la terre ? *Il n'y a qu'une chose à vouloir : c'est, Seigneur, d'habiter dans votre maison tous les jours de ma vie, pour y voir la volupté du Seigneur, y contempler son saint Temple, & le louer aux siècles des siècles.*

Psalm. XXVI, 8.

Commençons dès cette vie : & chantons avec David, ou plutôt avec JESUS-CHRIST l'hymne de la sainte volonté : *Me voici, Seigneur, & je viens pour accomplir votre volonté.*

Psalm. XXXIX.

8, 9.



 HUITIÈME ÉLÉVATION.

*JESUS-CHRIST est le Sacrifice pour le péché :
 Excellence de son Oblation.*

Psal. XXXIX.
 7, 8, 9.

Luc. XVI. 5, 9,
 10, 11.

Isai. LIII. 4, 5, 6.

Heb. XIII. 12.

Deut. XXI. 23.

Gal. III. 13.

M On Sauveur ! Dans ce verset de David que vous prononçâtes en entrant au monde, vous nous déclarâtes, que vous vous mettiez par la volonté de Dieu, à la place de toutes les victimes de l'ancienne Loi. Vous n'êtes donc pas seulement un holocauste entièrement consumé par le feu de l'amour divin qui absorbe tout en lui-même ; mais vous êtes encore *la victime pour le péché* : sur laquelle on prononce tous les crimes : on l'en charge : on les lui met sur la tête : on envoie après cette victime dans le Désert : on la sépare de la société humaine : on l'excommunie. Ainsi a-t-on mis sur vous l'iniquité de nous tous ; *Vraiment vous avez porté nos péchés.* Il a fallu vous mener hors de la Ville pour vous attacher à votre Croix ! *Et vous, vous avez pris sur vous la malédiction qui porte : Maudit est celui qui pend sur un bois infame.*

Allons avec larmes confesser nos péchés sur JESUS-CHRIST. Mettons-les sur lui, afin qu'il les expie. Pleurons, pleurons les peines qu'ils lui ont causées : tachons en même-temps de le décharger d'un si pesant fardeau, en nous repentant de nos crimes pour l'amour de lui. O JESUS ! que je vous soulage : faites que je ne péche plus, & que j'efface par la repentance, mes péchés qui vous ont couverts de tant de plaies.

Luc. XII. 49.

Brûlez-moi de ce feu que vous êtes venu allumer sur la terre. Consomez toutes mes inclinations par votre amour, & que je devienne cette pure flamme qui n'a que vous pour pâture :

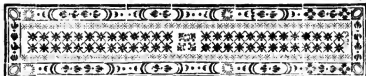
Psal. XXXIX.
 7, 8, 9.

Je viens, mon Dieu, avec JESUS-CHRIST, pour faire votre volonté. Heureux qui finit sa vie par un tel Acte ! Nous la devons commencer par-là comme JESUS-CHRIST. Finissons-la

Psal. XXX. 6.

Luc. XXIII. 4, 6.

du moins en nous consumant en la volonté de Dieu. *Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains.*



QUATORZIÈME SEMAINE.

*Les effets que produit sur les Hommes le
Verbe Incarné incontinent après son
Incarnation.*

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Marie va visiter sainte Elisabeth.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

AUSSI-tôt après que Marie eut conçu le Verbe dans son sein, elle part & marche avec promptitude dans le pais des montagnes de Judée, pour inspirer sa cousine sainte Elisabeth. Ne sentons-nous point la cause de cette promptitude, de cette élévation, de cette visite? Quand on est plein de JESUS-CHRIST, on l'est en même-tems de charité, d'une sainte vivacité, de grands sentimens: & l'exécution ne souffre rien de languissant: Marie qui porta la Grace avec JESUS-CHRIST dans son sein, est sollicitée par un divin instinct à l'aller répandre dans la maison de Zacharie, où Jean-Baptiste vient d'être conçu.

Luc. I. 39.

C'est aux supérieurs à descendre, à prévenir. Marie qui se voyoit prévenue par le Verbe descendue en son sein, pouvoit-elle n'être pas touchée du desir de s'humilier, & de descendre à son exemple? Jesus devoit être précédé par saint Jean au dehors; mais au-dedans, c'est Jesus qui le devoit prévenir, qui le devoit sanctifier. Il falloit que Jean reçut de Jesus la première touche de la Grace.

Si vous sortez, Ames saintes & cachées; que ce soit pour chercher les Saintes, les Elisabeths, qui se cachent elles-

mêmes : allez vous cacher avec elles : cette sainte société honorerait Dieu , & fera paroître ses graces.

Dans toutes les visites que nous rendons , imitons Marie : rendons-les en charité : alors sous une simple civilité , il se cachera de grands mystères : la Grace s'augmentera , ou se déclarera par l'humilité , & par l'exercice d'une amitié sainte.

Cultivez , ames pieuses , les devoirs de la parenté. Soiez amies , femmes chrétiennes , comme Marie & Elisabeth : que votre amitié s'exerce par la piété : que vos conversations soient pleines de Dieu , JESUS fera au milieu de vous , & vous sentirez sa présence.

Hommes , imitez aussi ces saintes & humbles femmes. O Dieu ! sanctifiez les visites ; otez-en la curiosité , l'inutilité , la dissipation , l'inquiétude , la dissimulation & la tromperie , faites-y regner la cordialité , & le bon exemple.

SECONDE ÉLEVATION.

JESUS-CHRIST moteur secret des cœurs : Divers mouvements qu'il excite dans les ames dont il s'approche.

Merveille de cette journée ! JESUS - CHRIT est caché , & c'est lui qui opère tout : il ne paroît en lui aucun mouvement , il meut tout : non seulement Marie & Elisabeth , mais encore l'enfant qui est au sein de sa mere , agit sensiblement : JESUS qui est en effet le moteur de tout , est le seul qui paroît sans action , & son action ne se produit que par celle qu'il inspire aux autres.

Nous voyons ici dans ces trois personnes sur lesquelles JESUS-CHRIST agit : trois dispositions différentes des ames dont il s'approche : *D'où me vient ceci* , dit Elisabeth ? Elle s'étonne de l'approche de Dieu : & n'en pouvant découvrir la cause dans ses mérites , elle demeure dans l'étonnement des bontés de Dieu. En d'autres ames Dieu opere le transport , & de saints efforts pour les faire venir à lui : c'est ce qui paroît dans le treffaillement de saint Jean-Baptiste. Sa dernière opération est la paix dans la glorification de la puissance divine ;

vine : & c'est ce qui paroît dans la sainte Vierge. Voyons donc dans ces trois personnes si diversement émues, ces trois divines opérations de J. C. dans les ames : dans Elisabeth, l'humble étonnement d'une ame de qui il approche ; dans Jean-Baptiste, le saint transport d'une ame qu'il attire ; & dans Marie, l'ineffable paix d'une ame qui le possède.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

Le cri de sainte Elisabeth, & son humble étonnement.

A La voix de Marie, & à sa salutation ; *L'Enfant tressaillit dans son sein ; & remplie du Saint-Esprit elle s'écria : Ce grand Cri de sainte Elisabeth marque tout ensemble & sa surprise & sa joie ; Vous êtes bénie entre toutes les femmes ; & le fruit de vos entrailles est béni.* Celui que vous y portez, est celui en qui toutes les Nations seront bénies : il commence par vous à répandre sa bénédiction. *D'où me vient ceci, que la Mere de mon Seigneur vienne à moi :* Les ames que Dieu aborde étonnées de sa présence inespérée, le premier mouvement qu'elles font, est de s'éloigner en quelque sorte comme indignes de cette Grace : *Retirez-vous de moi, Seigneur, disoit saint Pierre, parce que je suis un pécheur.* Et le Centenier *Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.* Dans un semblable sentiment, mais plus doux, Elisabeth, quoique consommée dans la vertu, ne laisse pas d'être surprise de se voir approcher par le Seigneur, d'une façon si admirable. *D'où me vient ceci, que la Mere de mon Seigneur, & qui le porte dans son sein, vienne à moi ?* Elle sent que c'est le Seigneur qui vient, & qui agit par sa sainte Mere. *A votre voix, dit-elle, l'enfant que je porte a tressailli dans mon sein.* Il sent la présence du Maître, & commence à faire l'office de son Précurseur : si ce n'est encore par la voix, c'est par ce soudain tressaillement : la voix même ne lui manque pas, puisque c'est lui qui secrettement anime celle de sa mere ; JESUS vient à lui par sa Mere, & Jean le reconnoît par la sienne.

Luc. I. 41, 42.

Ibid. 43.

Luc. P. 8.

Matth. VIII. 8.

Luc. I. 43, 44.

Dans cette dispensation des Graces de JESUS-CHRIST sur
Tome X. F f

ELÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

*Ambros. lib. II. in
Luc. n. 23.*

Elisabeth & sur son Fils à la visitation de la sainte Vierge, l'avantage est tout entier du côté de l'enfant. C'est ce qui fait dire à un saint Pere : *Elisabeth a la première écouté la voix , mais Jean a le premier senti la Grace.* Elisabeth , poursuit saint Ambroise , *a la première aperçu l'arrivée de Marie : mais Jean a le premier senti l'avènement de Jesus. Illa Maria , iste Domini sensit adventum.*

Elisabeth , comme revenue de son étonnement , s'étend sur la louange de la sainte Vierge. *Vous êtes heureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit par le Seigneur sera accompli.* Vous avez conçu vierge , vous enfanterez vierge : votre Fils remplira le Trône de David ; & son regne n'aura point de fin.

Croyons donc , & nous serons bienheureux comme Marie , croyons comme elle au regne de JESUS , & aux promesses de Dieu. Disons avec foi : *Que votre regne arrive.* Crions avec tout le Peuple : *Beni soit celui qui est venu au nom du Seigneur : & benî soit le regne de notre Pere David.*

La béatitude est attachée à la foi. *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru. Vous êtes bienheureux , Simon , parce que ce n'est point la chair & le sang qui vous ont révélé la foi que vous devez annoncer , mais que c'est mon Pere Céleste.* Et où est cette béatitude de la foi ? *Bienheureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit s'accomplira.* Vous avez cru , vous verrez : vous vous êtes fiés aux promesses , vous recevrez les récompenses : Vous avez cherché Dieu par la foi , vous le trouverez par la jouissance.

Mettons donc tout notre bonheur dans la foi ; ne soyons point insensibles à cette béatitude : c'est JESUS-CHRIST lui-même qui nous la propose ; & la gloire de Dieu & sa volonté se trouvent dans notre béatitude : On est bienheureux de croire : il n'y a rien de plus excellent ni de meilleur que la foi , qui , appuyée sur les promesses , s'abandonne aux bontés de Dieu , & ne songe qu'à lui plaire. *Beata quæ credidisti.*



QUATRIÈME ÉLÉVATION.

 ÉLÉVATIONS
 SUR
 LES MYSTÈRES.

Le Treffaillement de saint Jean.

Quand l'ame dans son ignorance & ses ténèbres ressent les premières touches de la divine présence, après ce premier étonnement par lequel elle semble s'éloigner, rassurée par sa bonté, elle se livre à la confiance & à l'amour. Elle sent je ne sçais quels mouvemens, souvent encore confus & peu expliqués : ce sont des transports vers Dieu, & des efforts pour sortir de l'obscurité où l'on est, & rompre tous les liens qui nous y retiennent. C'est ce que veut faire saint Jean : saisi d'une sainte joie il voudroit parler, mais il ne sçait comment expliquer son transport. JESUS-CHRIST qui en est l'Auteur, en connoît la force : & quoiqu'en apparence il ne fasse rien, il se fait sentir au-dedans par un subit ravissement qu'il inspire à l'ame. Ame qui se sent saisie d'un si doux sentiment, s'il ne t'est pas encore permis de parler, il t'est permis de treffaillir !

Venez, Seigneur, venez me toucher d'un saint & inopiné desir d'aller à vous. Que ce desir s'éleve en moi aujourd'hui à la voix de votre Mere : faites-moi dire avec Élisabeth : *D'où me vient ceci ? faites-moi dire : Elle est heureuse d'avoir cru*, & je veux imiter sa foi. Faites-moi treffaillir comme Jean-Baptiste ; & enfant encore dans la piété, recevez mes innocens transports ; je ne suis pas un Jean-Baptiste, en qui votre Grace avance l'usage de la raison : je suis un vrai enfant dans mon ignorance : agréez mon bégayement, & *Jer. I. 6.* l'a, a, a, de ma langue qui n'est pas encore dénouée. C'est vous du moins que je veux : c'est à vous seul que j'aspire : & je ne puis exprimer ce que votre Grace inspire à mon cœur.



CINQUIÈME ÉLÉVATION.

Le Cantique de Marie : première Partie.

CEs premiers transports d'une ame qui sort d'elle-même ; & qui déjà ne se connoit plus , sont suivis d'un calme ineffable , d'une paix qui passe les sens , & d'un Cantique Céleste.

Luc. I. 46, 47. Mon ame glorifie le Seigneur : & mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. Que dirai-je sur ce divin Cantique ? Sa simplicité, sa hauteur qui passe mon intelligence m'invite plutôt au silence qu'à parler. Si vous voulez que je parle à Dieu, formez vous-même mes paroles !

Quand l'ame entièrement sortie d'elle , ne glorifie plus que Dieu , & met en lui toute sa joie , elle est en paix , puisqu'elle ne lui peut ôter celui qu'elle chante.

Luc. I. 46. Mon ame glorifie : mon ame exalte le Seigneur. Après qu'elle s'est épuisée à célébrer ses grandeurs , quoiqu'elle ait pensé , elle l'exalte toujours le perdant de vue & s'élevant de plus en plus au-dessus de tout.

Ibid. 47. Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. Au seul nom de Sauveur , mes sens sont ravies ; & ce que je ne puis trouver en moi , je le trouve en lui avec une inébranlable fermeté.

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa Servante. Si je croyais de moi-même pouvoir attirer ses regards , ma bassesse & mon néant m'ôtéroient le repos avec l'espérance. Mais puisque de lui-même par pure bonté , il a tourné vers moi ses regards , j'ai un appui que je ne puis perdre , qui est sa miséricorde par laquelle il m'a regardée , à cause qu'il est bon & libéral.

Elle ne craint point après cela de reconnoître ses avantages , dont elle a vu la source en Dieu , & qu'elle ne peut plus voir que dans ce principe : *Et voilà , dit-elle , que sous les siècles me reconnoîtront bienheureuse.*

Ici étant élevée à une plus haute contemplation , elle commence à joindre son bonheur à celui de tous les Peuples rachetés : & c'est comme la seconde Partie de son Cantique.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

Seconde Partie du Cantique à ces Paroles : Le Tout-puissant m'a fait de grandes choses.

Celui qui seul est puissant a fait en moi de grandes choses : *Luc. I. 49, 50.*
& son nom est saint : & sa miséricorde s'étend d'âge en âge, & de race en race sur ceux qui le craignent. Elle commence à voir que son bonheur est le bonheur de toute la terre, & qu'elle porte celui en qui toutes les Nations seront bénies. Elle s'élève donc à la puissance, & à la sainteté de Dieu, qui est la cause de ces merveilles.

Celui qui est seul puissant a fait en moi un ouvrage seul digne de sa puissance, un Dieu-Homme, une Mere-Vierge, un Enfant qui peut tout, un Pauvre dépouillé de tout, & néanmoins Sauveur du monde, Domteur des Nations, & Destructeur des superbes.

Et son nom est saint : Dieu est la sainteté même : il est saint & sanctifiant : & quand est-ce qu'il le paroît davantage, que lorsque son Fils, qui est aussi celui de Marie, répand la miséricorde, la Grace, & la sainteté, d'âge en âge sur ceux qui le craignent ?

Si nous voulons participer à cette Grace, foions Saints : & publions en même tems avec toutes les Nations, que Marie est bienheureuse.

SEPTIÈME ÉLÉVATION.

Suite du Cantique : où sont expliqués les effets particuliers de l'Enfantement de Marie, & de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Pour expliquer de si grands effets, Marie en revient à la puissance de Dieu : *Il a, dit-elle déployé la puissance de son bras : il a dissipé ceux qui étoient enflés d'orgueil dans les pen-* *Luc. I. 51, 52.*

 ÉLÉVATIONS
 SUR
 LES MISTÈRES.

I. Cor. I. 27, 28,
29.

Matth. XI. 25.

fées de leur cœur. il a renversé les Puissans de dessus le Trône : & il a élevé les humbles. Quand est-ce qu'il a fait toutes ces merveilles, si ce n'est quand il a envoyé son Fils au monde qui confondit les Rois & les superbes Empires par la prédication de son Evangile ? Cet ouvrage de sa puissance a paru d'autant plus admirable, *Qu'il s'est servi de la foiblesse pour anéantir la force : & de ce qui n'étoit pas, pour détruire ce qui étoit : afin que nul homme ne se glorifie devant lui ; & que ne paroissant rien du côté de l'homme, on attribuât tout à la seule puissance de son bras.* C'est pourquoi il a paru au milieu des hommes comme n'étant rien. Et lorsqu'il a dit : *Je vous loue, mon Pere, Seigneur du Ciel & de la terre, de ce que vous avez caché ses mystères aux sages & aux prudens, & que vous les avez révélés aux petits : n'a-t-il pas véritablement confondu les superbes, élevé ceux qui étoient vils à leurs yeux & à ceux des autres.*

Marie elle-même en est un exemple : il l'a élevée au dessus de tout, parce qu'elle s'est déclarée la plus basse des créatures. Quand il s'est fait une demeure sur la terre, ce n'a point été dans les Palais des Rois : il a choisi de pauvres, mais d'humbles parens, & tout ce que le monde méprisoit le plus pour en abattre la pompe. C'est donc-là le propre caractère de la puissance divine dans la nouvelle alliance, qu'elle y fait sentir sa vertu par la foiblesse même.

Luc. I. 53.

Matth. V. 6.

Luc. VI. 25.

Il a rassasié les affamés, & il a renvoyé les riches avec les mains vuides. Et quand ? Si ce n'est lorsqu'il a dit : *Heureux ceux qui ont faim, car ils seront rassasiés.* Malheur à vous qui êtes rassasiés : car vous aurez faim. C'est ici qu'il faut dire avec Marie : Mon ame glorifie le Seigneur, & n'exalte que sa puissance, qui va paroître par l'infirmité & par la bassesse. C'est-là que l'ame trouve sa paix, lorsqu'elle voit tomber toute la gloire du monde, & Dieu seul demeurer grand.



HUITIÈME ÉLÉVATION.

*Effets particuliers de l'Enfantement de Marie , dans les
deux derniers Versets de son Cantique.*

L Es Palais & les Thrônes sont à bas : les cabanes sont relevées : toute fausse grandeur est anéantie : c'est un effet général de l'Enfantement de Marie dans toute la terre. Mais ne dira-t-elle rien de la rédemption de son Peuple, & de ces brebis perdues de la maison d'Israël, pour lesquelles son Fils a dit qu'il étoit venu ? Écoutons la fin du divin Cantique : *Il a pris en sa protection Israël son serviteur.* Ce n'est point à cause des mérites dont se vantoient les présomptueux : au contraire il a abattu le faste pharisaïque, & les superbes pensées des Docteurs de la Loi : il a reçu un Nathanaël vrai Israélite, simple sans présomption, comme sans fard, & sans fraude : & voilà les Israélites qu'il a protégés, à cause qu'ils mettoient leur confiance, non point en eux-mêmes, mais en sa grande miséricorde : *Il s'est souvenu des promesses qu'il a faites à Abraham, & à sa postérité qui doit subsister aux siècles des siècles.* Luc. I. 54. Luc. I. 54, 55.

Heureux ! que Dieu ait daigné s'engager avec nous par des promesses ; il pouvoit nous donner ce qu'il eût voulu ; mais quelle nécessité de nous le promettre ? Si ce n'est qu'il vouloit, comme dit Marie, faire passer d'âge en âge sa miséricorde, en nous sauvant par le don, & nos peres par leur attente. Attachons-nous donc avec Marie aux immuables promesses de Dieu, qui nous a donné JESUS-CHRIST. Disons avec Elisabeth, nous sommes heureux d'avoir cru, ce qui nous a été promis s'accomplira. Si la promesse du CHRIST s'est accomplie tant de siècles après, doutons-nous qu'à la fin des siècles tout le reste ne s'accomplisse ? Si nos peres, avant le Messie, ont cru en lui, combien maintenant devons-nous croire, que nous avons JESUS-CHRIST pour garant de ces promesses ? Abandonnons-nous à ces promesses de Grâce, à ces bienheureuses espérances, & noyons dedans toutes les trompeuses espérances dont le monde nous amuse.

Gal. IV. 28.

Rom. IX. 7, 8.

Rom. IV. 20, 21.

Nous sommes les vrais enfans de la promesse : enfans selon la Foi, & non pas selon la chair : qui ont été montrés à Abraham, non point en la personne d'Ismaël, ni dans les autres enfans sortis d'Abraham, selon les loix de la chair & du sang; mais en la personne d'Isaac, qui est venu selon la promesse, par grace, & par miracle. Abraham a cru à cette promesse : Pleinement persuadé, & scachant très-bien que Dieu est puissant pour faire ce qu'il a promis. Il ne dit pas seulement qu'il prévoyoit ce qui doit arriver, mais encore qu'il fait ce qu'il a promis; il a promis à Abraham des enfans selon la foi, il les fait donc. Nous sommes ses enfans selon la foi; il nous a donc faits enfans de foi & de grace; & nous lui devons cette nouvelle naissance. Si Dieu nous a faits par grace selon sa promesse, ce n'a point été par nos œuvres, mais par sa miséricorde qu'il nous a produits & régénérés. Nous sommes ceux que voioit Marie, quand elle voioit la postérité d'Abraham : nous sommes ceux au salut de qui elle a consenti, quand elle a dit :

Luc. I. 38.

Qu'il me soit fait selon votre parole. Elle nous a tous portés dans son sein avec JESUS-CHRIST en qui nous étions.

Chantons donc sa béatitude avec la nôtre : publions qu'elle est bienheureuse; & agrégeons-nous à ceux qui la regardent comme leur mere. Prions cette nouvelle Eve qui a guéri la plaie de la premiere, au lieu du fruit défendu dont nous sommes morts, de nous montrer le fruit beni de ses entrailles. Unissons-nous au saint Cantique, où Marie a chanté notre délivrance future. Disons avec S. Ambroise : *Que l'ame de Marie soit en nous, pour être ravie de joie en Dieu notre Sauveur. Comme Marie mettons notre paix à voir tomber toute la gloire du monde, & le seul regne de Dieu exalté, & sa volonté accomplie.*

Amb. in Luc. lib.

II. n. 26.

NEUVIÈME ÉLÉVATION.

Demeure de Marie avec Elisabeth.

Luc. I. 56.

Marie demeura environ trois mois dans la maison d'Elisabeth : & elle retourna en sa maison. La charité ne doit pas être passagere, Marie demeure trois mois avec Elisabeth : quiconque porte la grace ne doit point aller en courant, mais lui donner le tems d'achever son œuvre. Ce n'est pas assez que l'enfant

l'enfant ait tressailli une fois, ni qu'Elisabeth ait crié: *Vous êtes heureuse*; il faut fortifier l'attrait de la Grace: & c'est ce qu'a fait Marie, ou plutôt ce qu'a fait JESUS, en demeurant trois mois avec son Précurseur.

Regardons ce saint Précurseur sanctifié dès le ventre de sa mere. Comme les autres il étoit conçu dans le péché, mais JESUS-CHRIST a voulu prévenir sa naissance, & la rendre sainte. Il a voulu qu'il fit son office de Précurseur jusques dans le ventre de sa mere. Il ne faut pas s'étonner, si dès le commencement de l'Evangile de l'Apôtre S. Jean, on voit Jean-Baptiste uni si étroitement à Jesus. Jean-Baptiste qui *n'étoit pas la lumiere*, devoit pourtant & devoit avant sa naissance, & dès le sein de sa mere, *rendre témoignage à la lumiere*, encore cachée. Il n'étoit pas la lumiere: puisque conçu dans le péché, il attendoit pour en sortir la présence du Sauveur.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTERES.

Joan. I. 8.

Il y avoit une véritable lumiere qui illumine tout homme venant au monde: & c'est par cette lumiere que Jean a été illuminé: afin que nous entendions, que s'il montre JESUS-CHRIST au monde, c'est par la lumiere qu'il reçoit de JESUS-CHRIST même. O Marie! O Elisabeth! O Jean! Que vous nous montrez aujourd'hui de grandes choses! Mais, ô JESUS, Dieu caché, qui sans paroître faites tout dans cette sainte journée, je vous adore dans ce mystere, & dans toutes les œuvres cachées de votre Grace!

Ibid. 9.

Sçavoir, si la sainte Vierge vit la naissance de saint Jean: l'Evangile n'a pas voulu nous le découvrir. Elisabeth étoit dans son sixième mois, quand Marie la vint visiter: elle fut environ trois mois avec elle: elle étoit donc ou à terme ou bien près de son terme: & l'Evangile ajoute aussi: *Que le tems d'Elisabeth s'accomplit*: insinuant, selon quelques-uns, qu'il s'accomplit pendant que Marie étoit avec elle: mais qui osera l'assurer, puisque l'Evangile semble avoir évité de le dire? Quoi qu'il en soit, ou Marie attachée à sa solitude, & prévoyant l'abord de tout le monde au tems de l'enfantement d'Elisabeth, le prévint par sa retraite: ou si elle est demeurée avec tous les autres, elle y a été humble, cachée, inconnue, sans s'être fait remarquer dans une si grande assemblée, & contente d'avoir agi envers ceux à qui Dieu l'avoit envoyée. O humilité! O silence! qui n'a été interrompu que par un Cantique inspiré de Dieu: puisse-je vous imiter toute ma vie!

Luc. I. 57.



QUINZIÈME SEMAINE.

La Nativité du saint Précurseur.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

*On accourt des environs.**Luc. I. 57, 58.*

LE terme d'Elisabeth étant accompli, les voisins & ses parens accoururent, pour célébrer la miséricorde que Dieu avoit exercée (en lui ôtant sa stérilité) & s'en réjouirent avec elle. Les vraies congratulations des amis & des parens chrétiens, doivent avoir pour objet la miséricorde que Dieu nous a faite : sans cela, les complimens n'ont rien de solide ni de sincère, & ne sont qu'un amusement.

Luc. I. 63, 65, 66.

Dieu dispose avec un ordre admirable tout le tissu de ses desseins. Il vouloit rendre célèbre la naissance de saint Jean-Baptiste, où celle de son Fils devoit aussi être célébrée par la prophétie de Zacharie ; & il importoit aux desseins de Dieu, que celui qui envoioit pour montrer son Fils au monde, fût illustré dès sa naissance : & voilà que sous le prétexte d'une civilité ordinaire, Dieu amasse ceux qui devoient être témoins de la gloire de Jean-Baptiste, pour la répandre, & s'en souvenir. Car tout le monde étoit en admiration ; & les merveilles qu'on vit paroître à la naissance de Jean-Baptiste, se répandirent dans tout le pais voisin : & tous ceux qui en ouïrent le récit, le mirent dans leur cœur, en disant : Quel pensez-vous que sera cet enfant ? Car la main de Dieu est visiblement avec lui. Accoutumons-nous à remarquer que les actions, qui paroissent les plus communes, sont secrètement dirigées par l'ordre de Dieu, & servent à ses

deffains, fans qu'on y pense : en sorte que rien n'arrive fortuitement.

SECONDE ÉLEVATION.

La Circoncision du saint Précurseur, & le Nom qui lui est donné.

LE huitième jour on vint circoncir l'enfant ; & ils lui donnoient le nom de son pere, Zacharie : mais Elisabeth répondit que son nom étoit Jean. On lui remontoit que personne n'avoit ce nom dans leur parenté : & en même tems ils demandèrent par signes à son pere quel nom il vouloit lui donner : & il écrivit sur des tablettes que Jean étoit son nom. On connut donc, par le concours du pere & de la mere, à lui donner ce nom extraordinaire dans la famille, qu'il étoit venue d'en haut : Et tout le monde étoit étonné. Le nom de Jean signifie grace, piété, miséricorde : & Dieu avoit destiné ce nom au Précurseur de sa Grace & de sa miséricorde.

Luc. I. 59, 60, 61, 62, 63.

Il paroît que Zacharie à qui on ne parloit que par signes, n'étoit pas seulement devenu muet par son incrédulité ; mais que l'Ange l'avoit encore frappé de surdité : mais l'ouïe lui fut tout à coup rendue avec la parole, quand il eut obéi à l'Ange, en donnant à son fils le nom de Jean : l'obéissance guérit le mal que l'incrédulité avoit causé : à l'instant celui qui n'entendoit rien que par signes, & ne parloit qu'en écrivant, eut la bouche ouverte, & entonna ce divin Cantique.

Luc. I. 62, 64.

TROISIÈME ÉLEVATION.

Le Cantique de Zacharie. Première Partie : Quels sont les ennemis dont JESUS-CHRIST nous délivre ; & quelle est la justice qu'il nous donne.

BEni soit le Seigneur Dieu d'Israël. C'est, après être demeuré long-tems muet, une soudaine exclamation pour exprimer les merveilles qu'il avoit été contraint de resserrer

Luc. I. 68.

en lui-même touchant le regne du CHRIST qui étoit venu, & qui bientôt alloit paroître. C'est ce qu'il voit dans son transport; & il voit en même tems la part qu'aura son fils à ce grand ouvrage; qui sont les deux Parties de cet admirable Cantique.

C'est pour la gloire de JESUS-CHRIST le témoignage d'un Prêtre célèbre parmi le Peuple, & aussi sçavant que pieux. C'est pourquoi toutes les paroles de son Cantique ont de doc-tes & secrets rapports aux promesses faites à nos Peres, & aux anciennes Prophéties.

Il commence donc par bénir ce Dieu: *Parce qu'il a visité son Peuple, & en a opéré la rédemption*, en lui envoyant son Fils: en qui *il nous a élevé un puissant Sauveur dans la maison de David son serviteur*. Voilà comme tout le monde connoissoit que le Fils de Marie par elle sortoit de David, & enhéritoit la Roiauté.

Le mot de *corne*, dont il se sert, est un mot de magnificence & de terreur, qui dans le stile de l'Ecriture signifie la gloire, & en même tems une force incomparable pour dissiper nos ennemis. C'est ce que devoit faire le Sauveur sorti de David, pour la rédemption du genre humain.

Le saint Prêtre nous fait voir deux choses dans cette rédemption: la premiere, ont les maux dont elle nous affranchit; & la seconde, sont les graces qu'elle nous apporte.

Premierement donc: *Il avoit promis par la bouche de ses Prophètes, qu'il nous délivreroit de nos ennemis, & de ceux qui nous haïssent*. Quels sont les ennemis dont nous devons être délivrés? Ce sont avant toutes choses, les ennemis invisibles qui nous tenoient captifs par le péché, par nos vices, & par tous nos mauvais desirs: ce sont-là nos vrais ennemis, qui seuls aussi peuvent nous perdre. J. C. nous délivre aussi des ennemis visibles, en nous apprenant non seulement à ne les craindre plus, mais encore à les vaincre par la charité & par la patience, selon ce que dit saint Paul: *Ne vous laissez pas vaincre par le mauvais, mais surmontez le mauvais par l'abondance du bien*: soigneux de gagner par la charité vos freres qui vous persécutent: & *entassant des charbons sur leurs têtes*, pour les échauffer & fondre la glace de leurs cœurs endurcis.

Luc. I. 68, 69.

Luc. I. 70, 71.

Rom. XII. 20, 21.

C'est ainsi que le Sauveur nous apprend à vaincre nos ennemis. Mais s'il faut qu'ils soient vaincus manifestement,

Dieu les mettra à nos pieds d'une autre sorte, comme il y a mis les Tirans persécuteurs de l'Eglise : & si les Juifs avoient été fidèles à leur Messie, je ne doute pas que Dieu ne les eût tirés de leur servitude d'une manière éclatante, pour les faire marcher sans crainte, & servir Dieu en paix.

Quand donc Dieu fait prospérer son Peuple contre les ennemis qui les oppriment, qu'ils regardent ces heureux succès comme une grace du Libérateur qui leur est venu, & qu'ils en profitent pour mieux servir Dieu : autrement, & s'ils en abusent pour mener une vie plus licencieuse, la paix n'est pas une paix sainte & chrétienne, mais un fléau de Dieu plus terrible que la guerre même.

Mais les véritables ennemis, dont la défaite nous est promise par le Sauveur, sont les démons nos vainqueurs des l'origine du monde; & nos convoitises qui nous font la guerre dans nos membres; & nos péchés qui nous accablent; & nos faiblesses qui tuent; & les terreurs désespérantes de la conscience, qui ne nous laissent aucun repos. Voilà les vrais ennemis, les vrais maux dont JESUS-CHRIST nous délivre, pour nous faire marcher sans crainte en sa présence.

Luc. I. 74.

Ce n'est pas assez de nous délivrer des maux : le regne de JESUS-CHRIST nous apporte la sainteté, qui doit avoir deux qualités. La première est exprimée par ces paroles : *Afin que nous servions en sainteté, & en justice devant lui* : c'est-à-dire, dans une parfaite & véritable sainteté. qui ne soit point extérieure, & aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu. Car dans le regne de JESUS-CHRIST, il ne s'agit pas de purifications extérieures, ni de vaines cérémonies, ni d'une justice superficielle, comme JESUS-CHRIST, le reproche aux Pharisiens, il faut être saint à fond; se tenir sous les yeux de Dieu; faire tout uniquement pour celui qui sonde le fond des cœurs; & ne songer qu'à lui plaire. Ce n'est pas assez : & voici la seconde qualité de la vraie sainteté : il faut persévérer dans cet état : une vertu passagère n'est pas digne de JESUS-CHRIST. Ceux qui, transportés par la douceur d'une dévotion nouvelle, se retirent à la première tentation, sont ceux qu'il appelle *temporels*, ou justes pour un certain tems, & non pour toujours. La preuve du vrai Chrétien est la persévérance : & la Grace que JESUS-CHRIST nous apporte, est une Grace qui premièrement nous fait vraiment justes devant Dieu; & secon-

Luc. I. 75.

Math. XV. &
XXIII.

Math. IV. 16, 17.

dement nous fait justes persévérans , marchant courageusement & humblement à la fois , sous les yeux de Dieu , durant toute la suite de nos jours.

Commençons donc une vie nouvelle sous le règne de JESUS-CHRIST : soyons justes à ses yeux , en exterminant pour l'amour de lui toute tâche qui offenserait ses regards , & pratiquant une vertu ferme & sévère qui ne se relâche jamais en rien.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

Sur quoi toutes ces Graces sont fondées.

Luc. I. 72, 73.

Pour exercer sa miséricorde envers nos Pères , & se souvenir de son alliance sainte : selon qu'il avoit juré à Abraham notre Père. Il semble qu'il falloit dire que Dieu exerçoit ses miséricordes sur nous en mémoire de nos Pères. Mais pour nous ôter davantage toute vue de notre propre justice, & nous faire mieux sentir que nous sommes sauvés par Grace , le saint Prêtre aime mieux dire, qu'il exerce sa miséricorde envers nos Pères qui lui ont plu , qu'envers leurs enfans ingrats : qu'il nous sauve par sa bonté , & non à cause de nos mérites ; & pour satisfaire à sa promesse , plutôt qu'en ayant égard à nos œuvres qui sont si mauvaises.

Ce n'est pas qu'il ne faille croire que Dieu donne des mérites à ses Saints ; mais c'est que ces mérites sont des graces : c'est que la Grace qui nous les donne, nous est donnée sans mérite : on a des mérites , quand on est Saint , mais pour être Saint , il n'y a point de mérite : la récompense est due après la promesse , mais la promesse a été faite par pure bonté : la récompense est due encore une fois à ceux qui font de bonnes œuvres , mais la Grace qui n'est point due , précède afin qu'on les fasse. Enfans de Grace & de promesse , vivez dans cette foi : c'est la nouvelle alliance que Dieu a faite avec nous : *Que nulle chair ne se glorifie en sa présence : & que celui qui se glorifie , se glorifie en Notre-Seigneur.*

I. Cor. I. 29, 31.



CINQUIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Quel est le serment de Dieu : & ce qu'il opère.

Selon qu'il avoit juré à notre Pere Abraham. Je ne puis mieux Luc. I. 73.
exprimer le mystère de ce serment, que par ces paroles Heb. VII. 13, 14;
de l'Épître aux Hébreux : Dans la promesse que Dieu fit à Abra- 17.
ham, n'ayant point de plus grand que lui par qui il pût jurer, jura
par lui-même. Comme il est écrit : J'ai juré par moi-même, dit le
Seigneur : Et ajouta : Si je ne vous comble de bénédictions, & si je
ne multiplie votre race jusqu'à l'infini : suppléer : je serai un men-
teur moi qui suis la vérité même. Abraham, continue l'Apô-
tre, ayant attendu avec patience, a obtenu l'effet de cette promesse :
car comme les hommes jurent par celui qui est plus grand qu'eux, &
que le serment où ils font entrer la Toute-puissance & la vé-
rité de Dieu dans leur engagement, est la plus grande assurance
qu'ils puissent donner pour terminer tous leurs différends, dont aussi
le serment est la décision : Dieu voulant aussi faire voir avec
plus de certitude aux héritiers de la promesse, la fermeté immua-
ble de sa résolution, a ajouté le serment à sa parole, afin qu'étant
appuyés sur ces deux choses inébranlables, par lesquelles il est im-
possible que Dieu nous trompe, (c'est-à-dire, sur la parole de
Dieu, & sur le jurement qui la confirme) nous aions une puis-
sante consolation, nous qui avons mis notre refuge dans la posses-
sion des biens proposés à notre espérance.

Il ne faut point ici de commentaire : il n'y a qu'à écouter
toutes ces paroles, & nous en laisser pénétrer. Prenons
garde seulement, qu'en nous attachant à la promesse, nous
ne présumions pas plus qu'il ne nous est promis : Dieu a pro-
mis à la pénitence la rémission des péchés ; mais il n'a pas
promis le tems de faire pénitence à ceux qui ne cessent d'en
abuser.



SIXIÈME ÉLEVATION.

Seconde Partie de la Prophétie du saint Cantique, qui regarde Saint Jean-Baptiste.

Luc. I. 76.

Matth. XI. 9.

Joan. I. 15, 16, 27,
29, & seq.

Luc. I. 76.

Is. XL. 3.

Matth. III. 3.

Marc I. 3.

Luc. III. 4.

Malach. III. 1.

Matth. XI. 10.

Marc. I. 2.

Luc. VII. 27.

Luc. I. 77.

Act. XIX. 4.

Matth. III. 11.

Marc. I. 4.

Luc. III. 8.

Joan. I. 26, 31.

ET vous, Enfant, vous serez appelé le Prophète du Très-Haut : son Prophète particulier & par excellence : Prophète & plus que Prophète, comme l'appelle le Sauveur : puisque non-seulement vous l'annoncerez comme celui qui va venir à l'instant, mais encore que vous le montrerez au milieu du Peuple comme celui qui est venu : Vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer ses voies. Voilà donc comme Zacharie appelle JESUS-CHRIST le Très-Haut : & le Seigneur : c'est-à-dire, dans un seul verset, il l'appelle par deux fois, Dieu. Voilà donc le caractère de la prophétie de S. Jean-Baptiste marqué distinctement par Zacharie : qui est de marcher devant le Seigneur, pour lui préparer sa voie. Et ce caractère est tiré de deux anciennes Prophéties : l'une d'Isaïe : Une voix est entendue dans le Désert : préparez la voie du Seigneur : faites ses sentiers droits : l'autre de Malachie en confirmation : J'enverrai mon Ange : mon Envoïé paroîtra & préparera les voies devant moi : & le Seigneur que vous cherchez, viendra dans son Temple.

C'est ainsi que ce docte Prêtre établit par les Prophètes la mission de son fils, & le caractère de son envoi : qui est de préparer les voies du Seigneur ; mais il nous va encore expliquer ce que c'est, que préparer les voies du Seigneur : C'est, dit-il, de donner à son Peuple la science du salut, pour la rémission de leurs péchés ; qui est le propre ministère de S. Jean-Baptiste, dont S. Paul a dit dans les Actes après les Evangélistes : Que Jean avoit baptisé le Peuple du Baptême de Pénitence : leur disant de croire en celui qui alloit venir, c'est-à-dire, en JESUS.

Venez donc apprendre la grande science, qui est la science du salut : & apprenons qu'elle consiste principalement dans la rémission des péchés, dont nous avons besoin toute notre vie : en sorte que notre justice est plutôt dans la rémission des péchés, que dans la perfection des vertus.

C'est.

ÉVÊQUE DE MEAUX. 241

C'est ce qui a fait dire à Saint Paul après David : *Bienheureux ceux dont sont remises les iniquités ; & dont les péchés sont couverts : Bienheureux à qui le Seigneur n'impute point de péché : afin que nous entendions, que ne pouvant être sans péché, notre vraie science est celle qui nous apprend à nous en purifier de plus en plus tous les jours, en disant avec David : Lavez-moi de plus en plus de mon péché.*

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

*Rom. IV. 7.
Pf. XXXI. 1. 24*

*Psal. L. 3.
Jf. LIII. 11.*

Cette science est en JESUS-CHRIST dont il est écrit : *Mon serviteur en justifiera plusieurs dans sa science, & il portera leurs iniquités.* Voilà donc en JESUS-CHRIST la vraie science de la rémission des péchés, dont il fait l'expiation par son sang, en les portant sur lui comme une victime ; mais Jean marche devant lui pour montrer au Peuple que c'est en lui que les péchés sont remis.

Passons donc toute notre vie dans la pénitence, puisque la science du salut consiste dans la rémission des péchés ; & ne nous glorifions point d'une justice aussi imparfaite que la nôtre : non qu'elle ne soit véritable, & parfaite à sa manière ; mais parce que la plus parfaite en cette vie doit craindre d'être accablée par la multitude des péchés, si elle ne prend un soin continuel de les expier par la pénitence, & par les aumônes. C'est la science que prêchoit Saint Jean, en criant dans le Désert, & faisant retentir toute la Judée de cette voix : *Faites de dignes fruits de pénitence.*

Math. III. 8.

Luc. I. 78.

Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu. C'est uniquement par-là que nous trouvons la rémission de nos péchés, C'est par-là, poursuit Zacharie : *Que l'Orient nous a visités d'en-haut.* C'est-là un des noms de JESUS-CHRIST qu'un Prophète appelle en la personne de Zorobabel : *Un homme viendra ; & son nom est l'Orient.* Ce Prophète c'est Zacharie ; & Zacharie pere de saint Jean en répète, & en explique l'Oracle. JESUS-CHRIST est le vrai Orient, lui qui fait lever sur nous le vrai Soleil de justice, comme disoit Malachie : *Pour éclairer,* continue ici Zacharie, *ceux qui sont assis dans les ténèbres, & dans l'ombre de la mort ; pour dresser nos pas dans la voix de la paix.*

Zach. VI. 12.

*Mal. IV. 2.
Luc. I. 79.*

*Jf. IX. 1. 2.
Math. XV. 16.*

Encore qu'on ne vous parle que de la rémission de vos péchés, & qu'elle soit toujours nécessaire durant tout le cours de cette vie ; ne croiez pas que la justice ne soit pas infuse dans vos cœurs par JESUS-CHRIST. Il n'a pris le nom d'Orient,

Tome X.

Hh

 ELÉVATIONS
 SUR
 LES MYSTÈRES.

Jean. I. 9.
Eph. V. 8.
Luc. I. 79.
Eph. II. 14.
Coloss. I. 10.

que pour nous montrer qu'il est pour nous éclairer une lumière naissante : *Il étoit la véritable lumière, qui éclaire tout homme venant au monde.* Quand cette lumière commence à paroître, elle s'appelle Orient, & c'est un des noms de JESUS-CHRIST. Comme donc le soleil levant ne dissipe les ténèbres, qu'en répandant la lumière dont il embellit l'Univers ; ainsi le vrai Orient, qui se leve vraiment d'en-haut, lorsqu'il sort du sein de son pere pour nous éclairer, ne nous remet nos péchés qu'en nous remplissant de la lumière de la justice : par laquelle nous sommes nous-mêmes lumière en notre Seigneur. *Car vous étiez*, dit saint Paul, *les ténèbres mêmes ; mais à présent vous êtes lumière* : non point toutefois en vous-mêmes, mais en JESUS-CHRIST qui vous apprend à marcher toujours les yeux ouverts, & à dresser incessamment vos regards vers lui, par une bonne & droite intention, dont il s'ensuivra dans tout votre corps, dans toute votre personne, une lumière éternelle, & un flambeau lumineux dont vous serez éclairé.

Pour dresser vos pas dans le chemin de la paix. O paix ! Le cher objet de mon cœur : ô JESUS ! *qui êtes ma paix* ; qui me mettez en paix avec Dieu, avec moi-même, avec tout le monde : *Qui*, par ce moyen, *pacifiez le Ciel & la Terre* : Quand fera-ce, ô JESUS ! Quand fera-ce, que par la foi de la rémission des péchés, par la tranquillité de ma conscience, par une douce confiance de votre faveur, & par un entier acquiescement, ou plutôt un attachement, une complaisance pour vos éternelles volontés, dans tous les événemens de la vie, je posséderai cette paix qui est en vous, qui vient de vous, & que vous êtes vous-même ?

 SEPTIÈME ÉLÉVATION.

Saint Jean au Désert dès son enfance.

Luc. I. 80.

L'Enfant croissoit, & son esprit se fortifioit ; & il étoit dans le Désert jusqu'au jour de sa manifestation dans Israël. Ce que Dieu fait dans cet enfant est inouï. Celui qui dès le sein de sa mere avoit commencé à éclairer saint Jean-Baptiste, & à le remplir de son Saint-Esprit, se saisit de lui dès son enfance, & il paroît que dès-lors il se retira dans le Désert, sans

qu'on puisse dire à quel âge. Que ne faut-il point penser d'un jeune enfant qu'on voit tout d'un coup après le grand éclat que fit sa naissance miraculeuse, disparaître de la maison de son pere, pour être seul avec Dieu, & Dieu avec lui ? Loïn du commerce des hommes, il n'en avoit aucun qu'avec le Ciel ; il se retire de si bonne heure, d'une maison sacerdotale, d'avec des parens d'une sainteté si éminente, élevés au rang des Prophètes, dont il devoit être la consolation ; mais les Saints n'en ont point d'autre que de tout sacrifier à Dieu.

Qui n'admireroit cette profonde retraite de saint Jean-Baptiste ? Que ne lui disoit pas ce Dieu qui étoit en lui, & pour qui dès son enfance il quittoit tout ? Que ne lui disoit-il point dans ce silence, où il se mettoit pour n'écouter que lui seul ? *La langue*, dit saint Jacques, *est la source de toute iniquité* : qui veut fuir le péché, doit fuir la conversation. Ce fut l'esprit de saint Jean-Baptiste, qui s'est perpétué dans les Solitaires. Une voix fut portée à saint Arsène : *Fuis les hommes*, oui, si tu veux fuir le péché, & ne pécher point en ta langue. Mais à qui cette parole a-t-elle été dite plutôt qu'à S. Jean-Baptiste, poussé au-dedans par le Saint Esprit à se retirer dès son enfance dans le Désert.

Jac. III. 6.

Tout le reste suivit. Cet homme dès son enfance, d'une retraite, & d'un silence si prodigieux, mene une vie si étonnante ; n'ayant pour tout habit, *qu'un rude cilice de poils de chameaux* ; une ceinture aussi affreuse *sur ses reins* ; pour toute nourriture *des sauterelles*, sans qu'on explique comment il les rendoit propres à subsister sa vie ; & *du miel sauvage* : & dans sa soif de l'eau pure. Le Désert lui fournissoit tout, & sans rien emprunter des Villes ni des bourgades, il n'eut aucune société avec les hommes mauvais, dont il venoit reprendre les vices, & réprimer les scandales.

Math. III. 4.

Cette vie rude & rigoureuse n'étoit pas inconnue dans l'ancienne Loi. On y voit dans ses prophètes les Nazaréens qui ne buvoient point de vin. On y voit dans Jérémie les Réchabites qui, non contents de se priver de cette liqueur, ne labouroient ni ne semoient, ni ne cultivoient la vigne, ni ne bâtissoient de maison, mais habitoient dans des tentes. Le Seigneur les loue par son Prophète Jérémie, d'avoir été fidèles au Commandement de leur Pere Jonadab : & leur promet en récompense, que leur institut ne cesseroit jamais. Les

Num. VI. 1, & seq.
Jud. XIII. 5, 7.
Tren. IV. 7.
Amos II. 11.
I. Mach. III. 49.
Jerem. XXXI. 5, 6, 7, & seq.

Esséens du tems même du Sauveur , en tenoient beaucoup ; La vie prophétique qui paroît dans Elie , dans Elisée , dans tous les Prophètes , étoit pleine d'austérités semblables à celle de Jean-Baptiste , & se passoit dans le Désert , où ils vivoient pourtant en société avec leur famille. Mais que jamais on se fût séquestré du monde , & dévoué à une rigoureuse solitude , autant & d'aussi bonne heure que Jean Baptiste ; avec une nourriture si affreuse , exposé aux injures de l'air , & n'ayant de retraites que dans les rochers : car on ne nous parle point de tentes , ni de pavillons : sans secours , sans serviteurs , & sans aucun entretien : c'est de quoi on n'avoit encore aucun exemple.

C'est une autre sorte de prodige , que Jean-Baptiste qui avoit senti sur la terre le Verbe incarné dès le sein de sa mere , & à qui son pere avoit prédit qu'il en seroit le prophète , & lui devoit préparer les voies , ne quitta point son désert pour l'aller voir parmi les hommes. Il le connoissoit si peu , qu'il fallut que le Saint Esprit lui donna un signe pour le connoître , quand le tems fut arrivé de le manifester au monde. Pousser la retraite jusqu'à se priver de la vue & de la conversation de JESUS-CHRIST , c'est une sorte d'abstinence plus divine & plus admirable , que toutes celles que nous avons vues dans S. Jean-Baptiste. Il sçavoit que le Verbe opere invisiblement & de loin comme de près : il s'occupoit de ses grandeurs qu'il devoit prêcher ; il l'adoroit dans le silence , avant que de l'annoncer par sa parole ; il l'écoutoit au dedans ; il s'enrichissoit de son abondance , de sa plénitude , avant que d'apprendre aux hommes à s'en approcher. Que ne pensoit-il point en attendant ce Dieu : *Que personne n'avoit vu ; mais que son Fils unique qui étoit dans son sein venoit annoncer ?* C'est ce que S. Jean devoit prêcher ; c'est ce qu'il contemple en secret , & ne demande à voir ce Fils unique , que dans le tems que Dieu le feroit paroître pour le montrer , & lui préparer les voies. Ainsi attachés aux ordres de Dieu , sans s'ingérer de quoi que ce soit , sans aucun empressement de paroître , il passa sa vie dans le Désert jusqu'à ce que l'heure destinée de Dieu pour sa manifestation en Israël fût arrivée.

Mourez , orgueil humain , mourez , curiosité , empressement , desir de paroître : si vous voulez préparer la voie à JESUS , & l'introduire dans vos cœurs , mourez tous à la gloire hu-

Joan. I. 18.

maine. Mourez-y principalement, Solitaires sacrés ; imitateurs de S. Jean Baptiste & des prophètes : puissiez-vous aimer la vie séparée : quitter les Villes ; aimer le Désert ; vous en faire un dans les Villes mêmes , & recevoir la bénédiction des enfans de Jonadab fidèles aux institutions de leur pere. Mais nous , fidèles , foions-le donc à plus forte raison aux Commandemens sortis de la bouche de Dieu. Si les Réchabites, si les Moines, ont avec raison tant de scrupule, tant de honte de manquer à leurs regles ; combien devons-nous trembler, à manquer à la Loi de Dieu, dit le Seigneur, parla bouche de son Prophète Jérémie ?

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

*Jerem. XXXV.
13, 14, & seq.*





SEIZIÈME SEMAINE.

La Nativité de JESUS-CHRIST.

ELÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

*Songe de saint Joseph.**Math. I. 18.*

A QUELLE épreuve Dieu ne met-il pas les âmes saintes ? Joseph se voit obligé à abandonner, comme une épouse infidèle, celle qu'il avoit prise comme la plus pure de toutes les Vierges ; & il étoit prêt à exécuter une chose si funeste à la pureté de la mère, & à la vie de l'enfant. Car ne pouvant être long-tems sans découvrir la grossesse de la sainte Vierge, que pouvoit-il faire l'ayant apperçue, sinon de la croire une grossesse naturelle ? Car de soupçonner seulement ce qui étoit arrivé par l'opération du Saint Esprit, c'étoit un miracle dont Dieu n'avoit point encore donné d'exemple, & qui ne pouvoit tomber dans l'esprit humain.

Ibid. 19.

Il étoit juste ; & sa justice ne lui permettoit pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvoit croire innocente. Tout ce qu'on pouvoit espérer de plus doux de la bonne opinion qu'il avoit conçue avec raison de sa chaste épouse, étoit, comme il le méditoit, sans la diffamer, de la renvoyer secrètement. C'étoit, dis-je, ce qu'on pouvoit espérer de plus doux. Car pour peu qu'il se fût livré à la jalousie, qui est dure comme l'enfer : à quel excès ne se fût-il pas laissé emporter ? Sa justice même l'auroit flatté dans sa passion : & sous une Loi toute de rigueur, il n'y a rien qu'il n'eût pu entreprendre pour se venger. Mais JESUS commençoit à répandre dans le monde l'esprit

Cant. VIII. 6.

de douceur, & il en fit part à celui qu'il avoit choisi pour lui servir de pere.

Joseph le plus modéré, comme le plus juste de tous les hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême, & vouloit seulement quitter en secret celle qu'il ne pouvoit garder sans crime. Cependant quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avoit de sa chasteté & de sa vertu; de perdre celle qu'il aimoit, & de la laisser sans secours en proie à la calomnie & à la vengeance publique. Dieu lui auroit pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plutôt le mystere de la grossesse de sa chaste épouse; mais sa vertu n'auroit pas été mise à l'épreuve qui lui étoit préparée: nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomtable de toutes les passions: & la plus juste jalousie, qui fût jamais, n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu.

Nous voyons par le même moyen la foi de Marie. Elle voyoit la peine qu'auroit son Epoux & tous les inconvéniens de sa sainte grossesse; mais, sans en paroître inquiétée, sans songer à prévenir ce cher Epoux, ni à lui découvrir le secret du Ciel, au hazard de se voir non-seulement soupçonnée & abandonnée, mais encore perdue & condamnée, elle abandonne tout à Dieu & demeure dans sa paix.

Dans cet état, l'Ange du Seigneur fut envoyé à Joseph, & lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Quel calme à ces paroles! Quelle ravissement! Quelle humilité dans Joseph! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connoissance.

Elle enfanta un Fils, & vous lui donnerez le nom de JESUS. Pourquoi, vous? Vous n'en êtes pas le pere? Il n'a pas de pere que Dieu; mais Dieu vous a transmis ses droits; vous tiendrez lieu de pere à JESUS-CHRIST: vous serez son pere en effet, d'une certaine maniere, puisque formé par le Saint-Esprit, dans celle qui étoit à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc avec l'autorité & les droits de pere, un cœur paternel pour JESUS. Dieu qui fait en particulier tous les cœurs des hommes, fait aujourd'hui en vous un cœur de pere: heureux, puisqu'en même tems il donne pour vous à JESUS un cœur de fils! Vous êtes le vrai Epoux de sa sainte Mere: vous partagez avec elle ce Fils bien-aimé, & les grâces qui sont

Matth. I. 20.

Ibid. 21.

attachées à son amour. Allez donc à la bonne heure : nommez cet enfant : donnez-lui le nom de JESUS , pour vous & pour nous , afin qu'il soit notre Sauveur comme le vôtre.

 SECONDE ELÉVATION.

Sur la Prédiction de la Virginité de la sainte Mere de Dieu.

Math. I. 22, 23,
24.

If. VII. 14.

Tout ceci a été fait , pour accomplir ce que le Seigneur avoit dit par Isaïe : *Voici qu'une Vierge concevra dans son sein , & enfantera un Fils ; & vous nommerez son nom Emmanuel , c'est-à-dire , Dieu avec nous.*

If. LPT 3, 4, 5.
Math. XIX. 12.
I. Cor. VII. 32,
33, 34, 35.

C'est la gloire de l'Eglise Chrétienne. Quelle autre société a seulement osé se vanter d'avoir pour instituteur le fils d'une Vierge ? Un si beau titre n'étoit jamais tombé dans l'esprit humain ; & cette gloire étoit réservée au christianisme. Aussi est-ce la seule Religion où la perpétuelle Virginité a été en honneur ; où elle a été consacrée à Dieu ; où l'on a souffert toute sorte de persécutions & la mort même , plutôt que de consentir à un mariage humain. JESUS-CHRIST s'est déclaré l'Epoux des Vierges ? c'est lui qui a fait connoître au monde ces *Eunuques spirituels* autrefois prédits par les Prophètes , mais qui n'ont paru que dans la Religion Chrétienne. Il a inspiré à son Apôtre , que la sainte Virginité est la seule qui peut consacrer parfaitement à Dieu un cœur incapable de se partager. Fils d'une Vierge , Vierge lui-même : qui a pris pour son précurseur Jean-Baptiste vierge , & pour son Disciple bien-aimé , S. Jean , vierge aussi selon toute la Tradition Chrétienne ; dont les Apôtres qui ont tout quitté , ont quitté principalement leurs femmes (ceux qui en avoient) pour le suivre ; toujours par conséquent dans sa compagnie , & pour ainsi dire , entre les mains de la continence ; où il ne faut pas s'étonner , si comme la foi , la sainte Virginité a eu ses martyrs. Aussi les persécuteurs même ont reconnu la pudeur des Vierges chrétiennes : *On les voyoit , dit saint Ambroise , affronter les supplices , & craindre les regards : Impavidas ad cruciatus , erubescens ad aspectus : au milieu des tourmens & livrées aux bêtes farou-*
ches ,

Amb. de Virg.

ches , & à des taureaux furieux qui les jetoient en l'air , soigneuses de la pudeur , méprisant les tourmens & la vie , & n'ayant , pour ainsi parler , que le front tendre dans un corps de fer ; dignes témoins , dignes martyres de l'enfantement virginal , dignes martyres de celui qui est tout ensemble Fils de Dieu , & Fils d'une Vierge.

Fils de Dieu , & Fils d'une Vierge. Ces deux choses devoient aller ensemble , afin qu'on pût dire en tout sens : *Qui comprendra sa génération ?* toujours virginale , & dans le sein de son pere , & dans celui de sa mere ! O Jesus , nous la croyons , si nous ne pouvons pas la comprendre ! Elle nous apprend , qu'il n'y a rien de plus incompatible que l'impureté & la Religion Chrétienne. Elevé parmi des ministres si chastes , qui peut souffrir de la corruption dans sa chair ? Le seul nom de Jesus n'inspire-t-il pas la pureté ? qui peut seulement le prononcer avec des lèvres souillées ? Mais qui peut approcher de son saint Corps , l'unique fruit d'une Mere Vierge : si pur , qu'il n'a pu souffrir , ni en lui-même , ni en sa Mere même la sainteté nuptiale , qui peut , dis-je , approcher de ce sacré Corps avec des sentimens impurs ? ou ne pas consacrer son corps , chacun selon son état , à la pureté , après l'avoir reçu ? Ministres sacrés de ses Autels , soyez donc purs comme le Soleil : Chrétiens , en général , détestez toute impureté : Vierges consacrées à JESUS-CHRIST , ses cheres épouses , soyez jalouses pour lui ; & ne laissez en vous aucun reste d'un vice qui a rant de secrettes branches. Mais si vous voulez être vierges de corps & d'esprit , humiliez-vous : n'aimez ni les regards , ni les louanges des hommes ; cachez-vous à vous-même , comme une vierge pudique , qui loin de se faire voir , n'ose pas seulement se regarder quoique seule : un regard sur vous-même , une complaisance , non-seulement pour cette fragile beauté qui pare la superficie du corps , mais encore pour la beauté intérieure est une espèce d'abandonnement. Femmes chrétiennes , Vierges chrétiennes , & vous dont le célibat doit être l'honneur de l'Eglise ; soyez soigneux d'une réputation qui fait l'édification publique. Considérez JESUS-CHRIST notre Pontife , parmi tous les opprobres qu'il a soufferts , jusqu'à être accusé comme un homme qui aimoit le vin & la bonne chere , il n'a pas voulu que sa pudeur ait jamais eu la moindre atteinte. On s'étonnoit de le voir parler en particulier à une femme ,

1^e. LIII. 2.

Matth. XI. 19.

Joan. IV. 27.

qu'il convertissoit, & avec elle sa patrie : & il agissoit en tout d'une maniere si épurée & si sérieuse, que malgré la malignité de ses ennemis, son intégrité de ce côté-là est demeurée sans soupçon. Pourquoi l'a-t-il voulu de cette sorte ? Si ce n'est pour nous ; afin de nous faire voir combien nous devons être soigneux, autant qu'il nous est possible, de n'être pas seulement soupçonnés dans une matiere si délicate ; où le genre humain est si emporté, si malin, & si curieux.

 TROISIÈME ÉLÉVATION.

Encore sur la perpétuelle Virginité de Marie.

Matth. I. 25.

Pourquoi, saint Evangéliste, avez-vous dit ces paroles : *Et non cognoscebat eam, donec peperit : Et il ne l'avoit pas connue, quand elle enfanta son Fils premier-né ?* Que ne disiez-vous plutôt qu'il ne la connut jamais, & qu'elle fut Vierge perpétuelle ? Les Evangélistes disent ce que Dieu leur met à la bouche : & saint Matthieu avoit ordre d'expliquer précisément ce qui regardoit l'enfement virginal, & l'accomplissement de la Prophétie d'Isaïe, qui portoit : *Qu'une Vierge concevroit & enfanteroit un Fils.*

If. VII. 14.

Luce. I. 34.

Au reste, on ne peut penser sans horreur, que ce sein virginal où le Saint-Esprit avoit opéré, dont JESUS-CHRIST avoit fait son Temple, ait pu être souillé : ni que Joseph, ni que Marie même, ait pu cesser de le respecter. Avant sa conception & son enfement, elle avoit dit en général : *Je ne connois point d'homme* : saint Joseph étoit entré dans ce dessein : & y avoit manqué après un enfement si miraculeux, c'eût été un sacrilège indigne d'eux, & une profanation indigne de JESUS-CHRIST même. Les freres de JESUS mentionnés dans l'Evangile, & saint Jacques qu'on appella frere du Seigneur, constamment ne l'étoient que par la parenté, comme on parloit en ce tems : & la sainte Tradition ne l'a jamais entendu d'une autre sorte. Qui a jamais seulement pensé parmi les Chrétiens, que JESUS ne fût pas le Fils unique de Marie comme de Dieu ? Si (ce qui est abominable à penser) il n'eût pas été son Fils unique, lui auroit-il, en la quittant, donné un fils d'adoption ? Et quand il dit à saint

ÉVÊQUE DE MEAUX. 251

ÉLÉVATIONS SUR LES MISTÈRES.

Joan. XIX. 26, 27.

Jean: *Voilà votre Mere: Et à elle: Voilà votre Fils*: ne montre-t-il pas, qu'il suppléoit par une espèce d'adoption, ce qui alloit manquer à la nature? Loin donc de la pensée des Chrétiens le blasphème de Jovinien, qui a été l'exécration de toute l'Eglise. Dieu a marqué aux Évangélistes ce qu'ils devoient précisément écrire, & ce qu'il vouloit qu'on réservât à la Tradition de son Eglise pour l'expliquer davantage. Apprenons de-là qu'il faut penser de Marie tout ce qu'il y a de plus digne & d'elle & de JESUS-CHRIST, quand même l'Ecriture ne l'auroit pas toujours voulu exprimer avec la dernière précision & netteté, & qu'il auroit plu à Dieu le laisser expliquer à fond à la Tradition de son Eglise, qui a fait un article de foi de la perpétuelle virginité de Marie.

Quand est-ce qu'il a plu à Dieu de manifester au monde la merveille de l'enfantement virginal? Constamment ce n'a pas été durant la vie du Sauveur, puisqu'il lui a plu de naître & de vivre sous le voile du mariage: en quoi il a confirmé que le mariage étoit saint, puisqu'il a voulu paroître au monde sous sa couverture. On a donc prêché la gloire de l'enfantement virginal, quand on a prêché toute la gloire du Fils de Dieu: & en attendant, Dieu préparoit à la pureté de Marie, en la personne de saint Joseph son cher époux, le témoin le moins suspect & le plus certain qu'on pût jamais penser.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

Sur ces Paroles d'Isaïe rapportées par l'Évangéliste:
Son Nom sera appelé Emmanuel.

Son Nom sera Emmanuel: Dieu avec nous. Ce sont de ces noms mystiques que les prophètes donnent en esprit, pour exprimer certains effets de la puissance divine, sans qu'il soit besoin pour cela qu'on les porte dans l'usage. Si nous comprenons la force de ce nom Emmanuel, nous y trouverons celui de Sauveur. Car qu'est-ce qu'être Sauveur, si ce n'est d'ôter les péchés, comme l'Ange l'a interprété? Mais les péchés étant ôtés, & n'y ayant plus de séparation entre Dieu &

*1^{re} VII. 14.
Matth. I. 23.*

nous, que reste-il autre chose, sinon d'être uni à Dieu, & que Dieu soit avec nous parfaitement ? nous sommes donc parfaitement & éternellement sauvés, & nous reconnoissons en JESUS qui nous sauve, un vrai *Emmanuel*. Il est Sauveur, parce qu'en lui Dieu est avec nous : c'est un Dieu qui s'unit notre nature : étant donc réconciliés avec Dieu, nous sommes élevés par la Grace, jusqu'à n'être plus qu'un même esprit avec lui.

C'est ce qu'opere celui qui est à la fois, ce que Dieu est, & ce que nous sommes : Dieu & Homme tout ensemble ;
II. Cor. V. 19. *Dieu étoit en JESUS-CHRIST se réconciliant le monde : ne leur imputant plus leurs péchés : & les effaçant dans ses Saints. Ainsi Dieu est avec eux, parce qu'ils n'ont plus leurs péchés.*

Mais ce n'étoit rien, si en même tems Dieu n'eût été avec eux pour les empêcher d'en commettre de nouveaux. Dieu est avec vous, dans le stile de l'Ecriture ; c'est-à-dire, que Dieu vous protège : Dieu vous aide ; & encore avec un secours si puissant, que vos ennemis ne prévauront pas contre vous. *Jerem. I. 19.* *Ils combattront, disoit le prophète, & ils ne prévauront pas, parce que je suis avec vous.* Soiez donc avec nous ô Emmanuel ! Afin que si après le pardon de nos péchés, nous avons encore à combattre ses pernicieuses douceurs, ses attrait, ses tentations, nous en demeurions victorieux.

Est-ce là toute la Grace de notre Emmanuel ? Non sans doute, en voici une bien plus haute, qui est aussi la dernière de toutes : c'est qu'il sera avec nous dans l'éternité : *Où Dieu fera tout en tous* : avec nous, pour nous purifier de nos péchés : avec nous, pour n'en plus commettre : avec nous, pour nous conduire à la vie où nous ne pourrions plus en commettre aucun. Voilà, dit saint Augustin, trois degrés par où nous passons, pour arriver au salut que nous promet le nom de JESUS, & à la Grace parfaite de la divine union par notre Emmanuel : heureux, quand non seulement nous n'aurons plus de péchés sous le joug de qui nous succombions : mais quand encore nous n'en aurons plus contre qui il faille combattre, & qui mettent en péril notre délivrance.

O JESUS ! O Emmanuel ! O Sauveur ! O Dieu avec nous ! O vainqueur du péché ! O lien de la divine union ! J'attens

Aug. Serm. IV. De Natali, & ailleurs.

avec foi ce bienheureux jour, où vous recevrez pour moi le nom de JESUS : où vous ferez mon Emmanuël : toujours avec moi, parmi tant de tentations & de périls : prévenez-moi de votre Grace ; unissez-moi à vous ; & que tout ce qui est en moi soit soumis à vos volontés.

CINQUIÈME ÉLEVATION.

Joseph prend soin de Marie & de l'Enfant : Voyage de Béthléem.

Après le songe de Joseph & la parole de l'Ange, ce saint Homme fut changé : il devint Pere ; il devint époux par le cœur. Les autres adoptent des enfans : JESUS a adopté un Pere. L'effet de son mariage, fut le tendre soin qu'il eut de Marie & du divin Enfant. Il commence ce bienheureux ministère par le voyage de Béthléem : & nous en verrons toute la suite.

Que faites-vous, Princes du monde, en mettant tout l'Univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un royaume de tous les sujets de votre Empire ? Vous en voulez connoître la force, les Tributs, les soldats, & vous commencez, pour ainsi dire, à les enrôler. C'est cela, ou quelque chose de semblable, que vous pensez faire : Mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines. Son Fils doit naître dans Béthléem, humble Patrie de David : il l'a fait ainsi prédire par son Prophète, il y a plus de sept cents ans : & voilà que tout l'Univers se remue pour accomplir cette Prophétie.

Mich. V. 1.

Quand ils furent à Béthléem : au-dehors pour obéir au Prince qui leur ordonnoit de s'y faire inscrire dans le Registre public : & en effet pour obéir à l'ordre de Dieu, dont le secret instinct les menoit à l'accomplissement de ses desseins : *Le tems d'enfanter de Marie arriva : & JESUS, fils de David, naquit dans la ville où David avoit pris naissance.* Son origine fut attestée par les Régistres publics : l'Empire Romain rendit témoignage à la royale descendance de JESUS-CHRIST : & César, lorsqu'on n'y pensoit pas, exécuta l'ordre de Dieu,

Luc. II. 4, 6.

Joan. VII. 42.

Psalm. XXI. 27.

Allons aussi nous faire écrire à Béthléem : Béthléem , c'est-à-dire , maison du pain : allons y goûter le pain céleste , le pain des Anges devenu la nourriture de l'homme : regardons toutes les Eglises comme étant le vrai Béthléem , & la vraie maison du pain de vie. C'est ce pain que Dieu donne aux pauvres dans la nativité de JÉSUS , s'ils aiment avec lui la pauvreté : s'ils connoissent les véritables richesses. *Edent pauperes , & saturabuntur : Les pauvres mangeront , & seront rassasiés :* s'ils imitent la pauvreté de leur Seigneur , & le viennent adorer dans la crèche.

SIXIÈME ÉLEVATION.

L'Etable & la Crèche de JÉSUS-CHRIST.

Joan. I. 11.
Luc. II. 7.

Dieu préparoit au monde un grand & nouveau spectacle , quand il fit naître un Roi pauvre : & il falloit lui préparer un palais , & un berceau convenable. *Il est venu dans son bien : & les siens ne l'ont pas reçu. Il ne s'est point trouvé de place pour lui ,* quand il est venu. La foule & les riches de la terre avoient rempli les hôtelleries : il n'y a plus pour JÉSUS qu'une étable abandonnée & déserte , & une crèche pour le coucher. Digne retraite pour celui qui dans le progrès de son âge devoit dire : *Les renards ont leurs trous : & les oiseaux du Ciel ,* qui sont les familles les plus vagabondes du monde , *ont leurs nids ; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.* Il ne le dit pas par plainte : il étoit accoutumé à ce délaissement : & à la lettre , dès sa naissance , il n'eut pas où reposer sa tête.

Luc. IX. 58.

C'est lui-même qui le voulut de cette sorte. Laissons les lieux habités par les hommes : laissons les Hôtelleries où regnent le tumulte & l'intérêt : cherchez pour moi parmi les animaux une retraite plus simple & plus innocente. On a enfin trouvé un lieu digne du *délaissement*. Sortez , divin Enfant , tout est prêt pour signaler votre pauvreté. Il sort comme un trait de lumière , comme un rayon du Soleil : sa mere est toute étonnée de le voir paroître tout-à-coup : cet enfantement est exempt de cris , comme de douleur & de violence : miraculeusement conçu , il naît encore plus miraculeusement ; & les

Saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né, que d'être conçu d'une Vierge.

Entrez en possession du Thrône de votre pauvreté. Les Anges vous y viennent adorer. Quand Dieu vous introduisit dans le monde, ce Commandement partit du haut Thrône de sa Majesté : *Que tous les Anges de Dieu l'adorent.* Qui peut douter que sa Mere, que son Pere d'adoption ne l'ayent adoré en même tems. C'est en figure de JESUS, que l'ancien Joseph fut adoré de son Pere & de sa Mere : mais l'adoration que reçoit JESUS est bien d'un autre ordre, puisqu'il est *Béni & adoré comme Dieu au-dessus de tout aux siècles des siècles.*

Ne pensez pas approcher de ce Thrône de pauvreté avec l'amour des richesses & des grandeurs. Détrompez-vous : défabusez-vous, dépouillez-vous, du moins en esprit, vous qui venez à la crèche du Sauveur. Que n'avons-nous le courage de tout quitter en effet, pour suivre pauvres le Roi des pauvres. Quittons du moins tout en esprit ; & au lieu de nous glorifier du riche appareil qui nous environne, rougissons d'être parés où JESUS-CHRIST est nud & délaissé.

Toutefois il n'est pas nud : *Sa Mere l'enveloppe de langes*, avec ses chastes mains. Il faut couvrir le nouvel Adam, qui porte le caractère du péché, que l'air dévoreroit, & que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez donc, Marie, ce tendre corps ; portez-le à cette mammelle virginale. Concevez-vous votre enfantement ? N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir Mere ? Osez-vous découvrir ce sein maternel ? Et quel Enfant ose en approcher ses divines mains Adorez-le en l'alaitant, pendant que les Anges lui vont amener d'autres Adorateurs.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

*Heb. I. 6.
Psalm. XCVI. 7.*

*Genes. XXXVII.
9, 10, 11.
Rom. IX. 5.*

Luc. II. 7.

SEPTIÈME ÉLEVATION.

L'Ange annonce JESUS aux Bergers.

LEs Bergers, les imitateurs des saints Patriarches, & la troupe la plus innocente & la plus simple qui fût dans le monde, *veilloient la nuit parmi les champs, à la garde de leurs troupeaux.* Anges Saints, accoutumés à converser avec ces anciens Bergers, avec Abraham, avec Isaac, avec Jacob,

Luc. II. 8, 9.

 ÉLEVATIONS
 SUR
 LES MISTÈRES.

Jud. XIII. 17, 18.

Luc. II. 9, 10, 11,
12.

Is. IX. 6.

Ibid. I. 24.

Luc. II. 13, 14.

Psalm. XLIV. 8.

annoncez à ceux de la contrée, que le grand Pasteur est venu, que la terre va voir encore un Roi Berger, qui est le Fils de David. *L'Ange du Seigneur* : Ne lui demandons pas son nom comme Manuë : il nous répondroit peut-être : *Pourquoi demandez-vous mon nom qui est admirable ?* Si ce n'est qu'il faille entendre que c'est le même Ange qui vient d'apparoître à Zacharie, & à la sainte Vierge. Quoi qu'il en soit, sans rien présumer où l'Evangile ne dit mot : *L'Ange du Seigneur se présenta tout-à-coup à eux : une lumière céleste les environna ; & ils furent saisis d'une grande crainte.* Tout ce qui est divin étonne d'abord la nature humaine péchereuse & bannie du ciel. Mais l'Ange les rassura, en leur disant : *Ne craignez pas : je vous annonce une grande joie. C'est que dans la Ville de David : retenez ce lieu qui de si long-tems vous est marqué par la Prophétie : Aujourd'hui vous est né le Sauveur du monde, le Christ, le Seigneur. Et voici le signe que je vous donne pour le reconnoître : vous trouverez un Enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche.* A cette marque singulière d'un enfant couché dans une crèche, vous reconnoîtrez celui qui est le CHRIST. *Petit Enfant qui est né pour nous : Fils qui nous est donné : qui en même tems, est appelé l'Admirable, Dieu Fort : le vrai fort d'Israël, comme l'Ecriture l'explique ailleurs : le Pere de l'Eternité, le Prince de Paix. Aussi au même instant se joignit à l'Ange une grande troupe de l'Armée Céleste, qui louoit Dieu, & disoit : Gloire à Dieu ; & Paix sur la terre.*

Remarquons ici un nouveau Seigneur à qui nous appartenons : un Seigneur qui reçoit de nouveau ce nom suprême & divin avec celui de Christ. C'est le Dieu qui est oint de Dieu : à qui David a chanté : *Votre Dieu, ô Dieu ! Vous a oint : vous êtes Dieu éternellement.* Mais vous êtes de nouveau, le Christ, Dieu & Homme à la fois, & le nom du Seigneur vous est affecté : pour exprimer que vous êtes Dieu, à même titre que votre Pere : dorénavant, à l'exemple de l'Ange, on vous appellera le Seigneur, en toute souveraineté & hauteur. Commandez donc à votre Peuple nouveau : vous ne parlez point encore, mais vous commandez par votre exemple : & quoi ? l'estime du moins & l'amour de la pauvreté ; le mépris des pompes du monde ; la simplicité : l'oserai-je dire, une sainte rusticité dans ces nouveaux adorateurs, que l'Ange

vous

vous amene, & qui font toute votre Cour, agréable à Joseph, à Marie, & de même parure qu'eux, puisqu'ils sont également revêtus de la livrée de la pauvreté.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

HUITIÈME ELEVATION.

Les marques pour connoître JESUS.

Repassons sur ces paroles de l'Ange : *Vous trouverez un Enfant dans des langes, sur une crèche : vous connoîtrez à ce signe, que c'est le Seigneur.* Allez dans la Cour des Rois ; vous reconnoîtrez le Prince nouveau né par ses couvertures rechauffées d'or, & par un superbe berceau dont on voudroit bien faire un Thrône. Mais, pour connoître le CHRIST qui vous est né, ce Seigneur si haut, que David son Pere, tout Roi qu'il est, appelle *son Seigneur* : on ne vous donne pour signal que la crèche où il est couché, & les pauvres langes où est enveloppée sa foible enfance ; c'est-à-dire, qu'on ne vous donne qu'une nature semblable à la vôtre ; des infirmités comme les vôtres ; une pauvreté au-dessous de la vôtre. Qui de vous est né dans une étable ? Qui de vous, pour pauvre qu'il soit, donne à ses enfans une crèche pour berceau ? JESUS est le seul qu'on voit délaissé jusqu'à cette extrémité : & c'est à cette marque qu'il veut être reconnu.

LUC. II. 12.

Psal. CIX. 1.

S'il vouloir se servir de sa puissance, quel or couronneroit sa tête ? Quelle pourpre éclateroit sur ses épaules ? Quelles pierreries enrichiroient ses habits : *Mais*, poursuit Tertulien, *il a jugé tout ce faux éclat, toute cette gloire empruntée, indigne de lui, & des siens : ainsi, en la refusant, il l'a méprisée ; en la méprisant, il l'a proscrite ; en la proscrivant, il l'a rangée avec les pompes du démon & du siècle.*

C'est ainsi que parloient nos Peres, les premiers Chrétiens : mais nous, malheureux, nous ne respirons que l'ambition & la mollesse.



NEUVIÈME ÉLÉVATION.

Le Cantique des Anges.

Luc. II. 14.

Gloire à Dieu au plus haut des Cieux ; & Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. La paix se publie par toute la terre : la paix de l'homme avec Dieu par la rémission des péchés : la paix des hommes entre eux : la paix de l'homme avec lui-même par le concours de tous ses desirs à vouloir ce que Dieu veut. Voilà la paix que les Anges chantent , & qu'ils annoncent à tout l'Univers.

Cette paix est le sujet de la gloire de Dieu. Ne nous réjouissons pas de cette paix , à cause qu'elle se fait sentir à nous dans nos cœurs : mais à cause qu'elle glorifie Dieu dans le haut Thrône de sa gloire ; élevons-nous aux lieux hauts : à la plus grande hauteur du Thrône de Dieu pour le glorifier en lui-même , & n'aimer ce qu'il fait en nous que par rapport à lui.

Chantons dans cet esprit avec toute l'Eglise : *Gloria in excelsis Deo*. Toutes les fois qu'on entonne ce Cantique Angélique , entrons dans la musique des Anges , par le concert & l'accord de tous nos desirs. Souvenons-nous de la naissance de Notre-Seigneur qui a fait naître ce chant. Disons de cœur toutes les paroles que l'Eglise ajoute pour interpréter le Cantique des Anges : nous vous louons : nous vous adorons : *laudamus te : adoramus te* : Et sur-tout : *Gratias agimus tibi , propter magnam gloriam tuam* : nous vous rendons grâces , à cause de votre grande gloire : nous aimons vos bienfaits , à cause qu'ils vous glorifient : & les biens que vous nous faites à cause que votre bonté en est honorée.

Luc. II. 14.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Le mot de l'original qu'on explique par la bonne volonté , signifie la bonne volonté de Dieu pour nous ; & nous marque que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu.

L'original porte mot à mot : *Gloire à Dieu dans les lieux hauts , paix sur la terre , bonne volonté du côté de Dieu dans les hommes.* C'est ainsi qu'ont lu de tout tems les Eglises d'Orient. Celles d'Occident y reviennent en chantant la paix aux hom-

mes de bonne volonté : c'est-à-dire , premierement à ceux à qui Dieu veut du bien ; & en second lieu à ceux qui ont eux-mêmes une bonne volonté ; puisque le premier effet de la bonne volonté que Dieu a pour nous , est de nous inspirer une bonne volonté envers lui.

I. Pet. V. 7.

Job. I. 22.

La bonne volonté est celle qui est conforme à la volonté de Dieu : comme elle est bonne par essence & par elle-même , celle qui lui est conforme , est bonne par ce rapport. Reglons donc notre volonté par celle de Dieu , & nous serons des hommes de bonne volonté ; pourvu que ce ne soit pas par insensibilité , par indolence , par négligence , & pour éviter le travail : mais par la foi que nous rejettons tout sur Dieu. Les âmes molles & paresseuses ont plutôt fait en disant tout à coup , que Dieu fasse ce qu'il voudra ; & ne se soucient que de fuir la peine & l'inquiétude. Mais pour être véritablement conforme à la volonté de Dieu , il faut sçavoir lui faire un sacrifice de ce qu'on a de plus cher , & avec un cœur déchiré , lui dire : Tout est à vous , faites ce qu'il vous plaira. Ainsi que le saint homme Job , qui ayant perdu en un jour tous ses biens , & tous ses enfans : comme on venoit coup sur coup lui en apporter la nouvelle , se jettant à terre , adora Dieu , & dit : *Le Seigneur m'avoit donné tout ce que j'avois ; le Seigneur me l'a ôté : il en est arrivé ainsi qu'il a plu au Seigneur : le nom du Seigneur soit béni.* Celui qui adore en cette sorte , est le vrai homme de bonne volonté , & élevé au-dessus des sens & de sa volonté propre , il glorifie Dieu dans les lieux hauts. C'est ainsi qu'il a la paix & il tâche de calmer le trouble de son cœur , non point à cause que ce trouble le peine : mais parce qu'il empêche la perfection du sacrifice qu'il veut faire à Dieu ; autrement il ne chercheroit qu'un faux repos : & voilà ce que c'est que la bonne volonté.

I. Tim. I. 5.

Apocal. III. 2.

La bonne volonté : c'est le sincère amour de Dieu , & comme parle S. Paul : *C'est la charité d'un cœur pur , d'une conscience droite , & d'une foi qui ne soit pas feinte.* La foi est feinte en ceux où elle n'est pas soutenue par les bonnes œuvres ; & les bonnes œuvres sont celles où l'on cherche à contenter Dieu , & non pas son humeur , son inclination , son propre désir : alors quand on cherche Dieu avec une intention pure , les œuvres sont pleines : sinon l'on reçoit de JESUS CHRIST ce reproche : *Je ne trouve pas vos œuvres pleines devant mon Dieu.*

K k ij

DIXIÈME ÉLEVATION.

*Commencement de l'Évangile.**Luc. II. 10.*

LE commencement de l'Évangile est dans ces paroles de l'Ange aux Bergers : *Je vous annonce, de mot à mot : Je vous évangélise, je vous apporte la bonne nouvelle, qui sera le sujet d'une grande joie, & c'est celle de la naissance du Sauveur du monde.* Quelle plus heureuse nouvelle que celle d'avoir un Sauveur ? Lui-même dans la première prédication qu'il fit dans la Synagogue au sortir du désert, nous explique ce sujet de la joie par les paroles d'Isaïe, qu'il trouva à l'ouverture du Livre : *L'Esprit du Seigneur est sur moi : c'est pour quoi il m'a consacré par son onction : il m'a envoyé annoncer l'Évangile aux pauvres, & leur porter la bonne nouvelle de leur délivrance ; pour guérir ceux qui ont le cœur affligé : pour annoncer aux captifs qu'ils vont être mis en liberté : & aux aveugles qu'ils vont recevoir la vue : renvoyer en paix ceux qui sont accablés de maux : publier l'année de miséricorde & le pardon du Seigneur, & le jour où il rendra aux gens de bien leur récompense, comme le chatiment aux autres.*

*Luc. IV. 18, 19.**If. LXI. 1, 2.*

Quelle joie pareille pouvoit-on donner aux hommes de bonne volonté, & quel plus grand sujet de joie ? Mais n'est-ce pas en même tems le plus grand sujet de glorifier Dieu ? Et que peuvent désirer les gens de bien, que de voir Dieu exalté par tant de merveilles ? Voilà donc ce que c'est que l'Évangile : c'est en apprenant l'heureuse nouvelle de la délivrance de l'homme, se réjouir d'y voir la plus grande gloire de Dieu. Elevons-nous aux lieux hauts, à la plus sublime partie de nous-même ; élevons-nous au-dessus de nous, & cherchons Dieu en lui-même pour nous réjouir avec les Anges dans sa grande gloire.



ONZIÈME ÉLÉVATION.

Les Bergers à la Crèche de JESUS-CHRIST.

A Près le Cantique des Anges : *Les Bergers se disoient les uns les autres : Allons à Béthléem. Et s'étant hâtés de partir, ils trouverent Marie & Joseph, & l'Enfant couché dans la crèche.* Le voilà donc ce Sauveur qu'on nous a annoncé ! Hélas ! à quelle marque nous le fait-on connoître ! à la marque d'une pauvreté qui n'eut jamais son semblable. Non, jamais nous ne nous plaindrons de notre misère ; nous préférons nos cabanes aux Palais des Rois : nous vivrons heureux sous notre chaume, trop glorieux de porter le caractère du Roi des rois. Allons répandre par-tout cette bienheureuse nouvelle : allons par-tout consoler les pauvres en leur disant les merveilles que nous avons vues.

Luc. II. 15, 16;

Comme Dieu prépare la voie à son Evangile, chacun étoit étonné d'entendre ce beau témoignage de ces bouches aussi innocentes que rustiques. Si c'étoit des hommes célèbres, des Pharisiens ou des Docteurs de la Loi, qui racontassent ces merveilles, le monde croiroit aisément, qu'ils voudroient se faire un nom par leurs sublimes visions. Mais ; qui songent à contredire de simples bergers dans leur récit naïf & sincère ? La plénitude de leur joie éclate naturellement ; & leur discours est sans artifice. Il falloit de tels témoins à celui qui devoit choisir des pêcheurs pour être ses premiers Disciples & les Docteurs futurs de son Eglise. Tout est, pour ainsi parler, de même parure dans les Mystères de JESUS-CHRIST. Tachons de sauver les pauvres : & de leur faire goûter la grace de leur état. Humilions les riches du siècle, & confondons leur orgueil. Si quelque chose nous manque ; & à qui ne manque-t-il pas quelque chose ? Aimons, adorons, baisons ce caractère de JESUS-CHRIST. Ne souhaitons point d'être riches : car que gagnons-nous, puisqu'après tout, quand nous aurons entassé dignités sur dignités, terres sur terres, trésors sur trésors, il faut nous en détacher, il en faut perdre le goût, il faut être prêt à tout perdre, si nous voulons être Chrétiens.

DOUZIÈME ÉLÉVATION.

*Le silence & l'admiration de Marie & de Joseph.**Luc. II, 19, 33.*

Nous avons vu les bergers s'en retourner glorifiant Dieu, & le faisant glorifier à tous ceux qui les écoutoient. Mais voici quelque chose encore de plus merveilleux & de plus édifiant : *Marie conservoit toutes ces choses, les repassant dans son cœur.* Et dans la suite : *Le Pere & la Mere de JESUS étoient dans l'admiration des choses qu'on disoit de lui.* Je ne sçais s'il ne vaudroit pas peut-être mieux s'unir au silence de Marie, que d'en expliquer les mérites par nos paroles. Car qu'y a-t-il de plus admirable, après ce qui lui a été annoncé par l'Ange, mais après ce qui s'est passé en elle-même, que d'écouter parler tout le monde, & demeurer cependant la bouche fermée ? Elle a porté dans son sein le Fils du Très-Haut : elle l'en a vu sortir comme un rayon de soleil, d'une nuée, pour ainsi parler, pure & lumineuse. Que n'a-t-elle pas senti par sa présence ? & si pour en avoir approché, Jean dans le sein de sa mere a ressenti un tressaillement si miraculeux : quelle paix, quelle joie divine, n'aura pas senti la sainte Vierge à la conception du Verbe que le Saint-Esprit formoit en elle ? Que ne pourroit-elle donc pas dire elle-même de son cher Fils ? Cependant elle le laisse louer par tout le monde ; elle entend les Bergers ; elle ne dit mot aux Mages qui viennent adorer son Fils ; elle écoute Siméon & Anne la Prophétesse ; elle ne s'épanche qu'avec sainte Elisabeth dont sa visite avoit fait une prophétesse ; & sans ouvrir seulement la bouche avec tous les autres, elle fait l'étonnée & l'ignorante : *Erant mirantes.* Joseph entre en part de son silence, comme de son secret. Lui à qui l'Ange avoit dit de si grandes choses, & qui avoit vu le miracle de l'enfantement virginal : ni l'un ni l'autre ne parlent que de ce qu'ils voient tous les jours dans leur maison, & ne tirent aucun avantage de tant de merveilles. Aussi humble que sage, Marie se laisse considérer comme une mere vulgaire, & son Fils comme le fruit d'un mariage ordinaire.

Les grandes choses que Dieu fait au-dedans de ses créatures opèrent naturellement le silence ; le saisissement, & je ne sçais

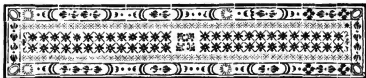
quoi de divin qui supprime toute expression. Car que diroit-on, & que pourroit-on dire de Marie qui pût égaler ce qu'elle sentoît ? Ainsi on tient sous le sceau le secret de Dieu, si ce n'est que lui-même anime la langue & la pousse à parler. Les avantages humains ne sont rien, s'ils ne sont connus, & que le monde ne les prise. Ce que Dieu fait, a par soi-même son prix inestimable que l'on ne veut goûter qu'entre Dieu & soi. Hommes, que vous êtes vains, & que vaine est l'ostentation qui vous presse à faire valoir aux yeux des hommes aussi vains que vous, tous vos foibles avantages ! *Enfans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous un cœur pesant & charnel ? jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, & vous plairez-vous dans le mensonge ?* Tous les biens dont on fait parade, sont faux en eux-mêmes ; l'opinion seule y met le prix ; & il n'y a de bien véritable, que ce qu'on goûte seul à seul dans le silence avec Dieu : *Mettez-vous dans un saint loisir pour connoître que je suis Dieu : Goûtez & voyez combien le Seigneur est doux.* Aimez la retraite & le silence : retirez-vous des conversations tumultueuses du monde : taisez-vous, ma bouche, n'étourdissez pas mon cœur, qui écoute Dieu, & cessez d'interrompre ou de troubler une attention si douce : *Vacate & videte : Vivez, dit le Psalmiste, dans un saint loisir, & voyez.* Et encore : *Goûtez & voyez combien le Seigneur est doux.* Et laissez parler en vous ce goût céleste. *Gustate & videte, quoniam suavis est Dominus.*

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Psalm. IV. 3.

*Psalm. XLV. 11.
XXXII. 9.*





DIX-SEPTIÈME SEMAINE.

*Suite des Mysteres de l'Enfance de
JESUS-CHRIST.*

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

PREMIERE ÉLÉVATION.

La Circoncision : le Nom de JESUS.

Luc. II. 21.

LE huitième jour étant arrivé, auquel l'Enfant devoit être circoncis, il fut nommé JESUS. JESUS souffre d'être mis au rang des pécheurs, il va comme un vil esclave porter sur sa chair un caractère servile ; & la marque du péché de notre origine. Le voilà donc en apparence fils d'Adam comme les autres ; pécheur & banni par sa naissance, il falloit qu'il portât la marque du péché, comme il en devoit porter la peine.

Cependant au lieu d'être impur comme nous tous par son origine, par son origine il étoit saint, conçu du S. Esprit qui sanctifie tout, & uni en personne au Fils de Dieu qui est le Saint des saints par essence. L'esprit qui nous sanctifie dans notre régénération est celui dont JESUS-CHRIST est conçu ; dont sa sainte chair a été formée, & qui est infus naturellement dans son Ame sainte, de sorte qu'il n'a pas besoin d'être circoncis, & il ne se soumet à cette Loi, que pour accomplir toute justice, en donnant au monde l'exemple d'une parfaite obéissance.

Cependant en recevant la circoncision : *Il se rend*, comme dit S. Paul, *débiteur de toute la Loi* ; & s'y oblige, mais pour nous, afin de nous affranchir de ce pesant joug. Nous voilà donc libres par l'esclavage de JESUS ; marchons en la liberté des

Gal. V. 1, 2, 3,
& seq.

des enfans de Dieu : non plus dans l'esprit de crainte & de terreur ; mais dans l'esprit d'amour & de confiance.

Le nom du Sauveur nous en est un gage : JESUS nous sauve du péché , ainsi qu'il a été dit ; & en remettant ceux qu'on avoit commis , & en nous aidant à n'en plus commettre , & en nous conduisant à la vie où l'on ne peut plus en commettre aucun.

C'est par son sang qu'il doit être notre Sauveur. Il faut qu'il lui en coute du sang pour en recevoir le Nom : ce peu de sang qu'il répand , oblige à Dieu tout le reste , & c'est le commencement de la Rédemption. Je vois , ô JESUS ! toutes vos veines rompues , toutes vos chairs déchirées , votre tête & votre côté percés : votre sang voudroit couler tout entier à gros bouillons : vous le retenez , & le réservez pour la Croix. Recevez donc le Nom de JESUS , vous en êtes digne , & vous commencez à l'acheter par votre Sang. Recevez ce Nom : *Auquel seul tout genou fléchit dans le Ciel , dans la terre , & dans les enfers. L'Agneau qui répand son Sang est digne de recevoir toute adoration , tout culte , toute louange , toute action de grace. Et j'ai entendu toute créature & dans le Ciel , & sur la terre , & sous la terre qui crioient d'une grande voix : Salut à notre Dieu.*

Le salut vient de lui , puisqu'il nous envoie le Sauveur ; salut à l'Agneau qui est le Sauveur lui-même ; salut à nous qui participons à son nom ; s'il est le Sauveur , nous sommes les sauvés , & nous portons ce glorieux nom devant qui tout l'Univers fléchit , & les démons tremblent. Ne craignons rien , tout est à nos pieds ; songeons seulement à nous surmonter nous-mêmes ; il faut tout vaincre , puisque déjà nous portons le nom du vainqueur. Prenez courage dit-il , *j'ai vaincu le monde , & je mettrai dans mon trône celui qui remportera la victoire.*

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Heb. IX 12, 14,
& seq.

Philipp. II. 10.
Apos. V. 12.
Ibid. VII. 10.

Apos. III. 21.

SECONDE ÉLEVATION.

L'Etoile des Mages.

Voici les premiers fruits du sang de JESUS parmi les Gentils.

Nous avons vu son étoile. Qu'avoit cette étoile au-dessus des autres qui annoncent dans le Ciel la gloire de Dieu ? Qu'avoit

Math. II. 1, 2.

Tome X.

L I

Num. XXIV. 17.

Luc. II. 32.

Joan VI. 44.

elle plus que les autres pour mériter d'être appelée l'étoile du Roi des rois, du CHRIST qui venoit de naître, & d'y amener les Mages? Balaam, Prophète parmi les Gentils, dans Moab, & en Arabie, avoit vu JESUS-CHRIST comme une étoile, & il avoit dit: *Il se levera une étoile de Jacob*. Cette étoile qui paroît aux Mages étoit la figure de celle que Balaam avoit vue: & qui sçait si la prophétie de Balaam ne s'étoit pas répandue en Orient, & dans l'Arabie; & si le bruit n'en étoit pas venu jusqu'aux Mages? Quoi qu'il en soit, une étoile qui ne paroïssoit qu'aux yeux, n'étoit pas capable d'attirer les Mages au Roi nouveau né: il falloit que l'étoile de Jacob, & la lumière du Christ se fût levée dans leur cœur. A la présence du signe qu'il leur donnoit au-dehors, Dieu les toucha au dedans par cette inspiration dont JESUS a dit: *Nul ne peut venir à moi, si mon Pere ne le tire*.

L'étoile des Mages est donc l'inspiration dans les cœurs. Je ne sçais quoi vous luit au dedans; vous êtes dans les ténèbres, & dans les amusemens, ou peut-être dans la corruption du monde; tournez vers l'Orient, où se lèvent les astres; tournez-vous à JESUS-CHRIST qui est l'Orient, où se lève comme un bel astre l'amour de la vérité & de la vertu. Vous ne sçavez encore ce que c'est non plus que les Mages, & vous sçavez seulement en confusion que cette nouvelle étoile vous mène au Roi des Juifs, des vrais enfans de Juda & de Jacob: allez, marchez, imitez les Mages: *Nous avons vu son étoile, & nous sommes venus*: Nous avons vu, & nous sommes partis à l'instant. Pour aller où? Nous ne le sçavons pas encore, nous commençons par quitter notre Patrie. Quittez le monde de même; le monde pour lequel la nouvelle étoile, la chaste inspiration qui vous ébranle le cœur, commence à vous insinuer un secret dégoût. Allez à Jérusalem, recevez les lumières de l'Eglise; vous y trouverez les Docteurs qui vous interpréteront les Prophéties, qui vous feront entendre les desseins de Dieu, & vous marcherez sûrement sous cette conduite.

Chrétiens, qui que vous soyez, qui lisez ceci, peut-être, car qui peut prévoir les desseins de Dieu? Peut-être qu'à ce moment l'étoile se va lever dans votre cœur: allez, sortez de votre Patrie, ou plutôt sortez du lieu de votre bannissement que vous prenez pour votre Patrie, parce que c'est dans cette

corruption que vous avez pris naissance; dès le ventre de votre mere, accoutumés à la vie des sens, passez à une autre région: apprenez à connoître Jérusalem, & la crèche de votre Sauveur, & le pain-qu'il vous prépare à Béthléem.

TROISIÈME ÉLEVATION.

Qui sont les Mages ?

L Es Mages, sont-ce des Rois absolus, ou dépendans d'un plus grand Empire? Ou sont-ce seulement des grands Seigneurs, ce qui leur faisoit donner le nom de Rois selon la coutume de leurs Pays? Ou sont-ce seulement des Sages, des Philosophes, les arbitres de la Religion dans l'Empire des Perses, ou, comme on l'appelloit alors, dans celui des Parthes, ou dans quelque partie de cet Empire qui s'étendoit par tout l'Orient! Vous croyez que je vais résoudre ces doutes, & contenter vos desirs curieux; vous vous trompez, je n'ai pas pris la plume à la main pour vous apprendre les pensées des hommes: je vous dirai seulement que c'étoit les Sçavans de leur Pays, observateurs des astres, que Dieu prend par leur attrait, riches & puissants, comme leurs présens le font paroître; s'ils étoient de ceux qui présidoient à la Religion, Dieu s'étoit fait connoître à eux, & ils avoient renoncé au culte de leur Pays.

C'est à quoi doivent mener les hautes sciences. Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure, & attachés à ce qu'on appelle la Physique; ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle Mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres: je ne veux pas dire que vous n'avez de dignes objets de vos pensées; car, de vérité en vérité vous pouvez aller jusqu'à Dieu qui est la Vérité des vérités, la source de la vérité, la Vérité même, où subsistent les vérités que vous appelez éternelles; les vérités immuables & invariables, qui ne peuvent pas ne pas être vérités, & que tous ceux qui ouvrent les yeux voyent en eux-mêmes, & néanmoins au dessus d'eux-mêmes, puisqu'elles reglent leurs raisonnemens comme ceux des autres, & pré-

sident aux connoissances de tout ce qui voit & qui entend ; soit hommes , soit Anges. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences , mais ne vous y laissez point absorber. Ne présumez pas , & ne croyez pas être quelque chose plus que les autres , parce que vous sçavez les propriétés & les raisons des grandeurs & des petitesse : vaine pâture des esprits curieux & foibles , qui après tout ne mène à rien qui existe , & qui n'a rien de solide qu'autant que par l'amour de la vérité & l'habitude de la connoître dans des objets certains , elle fait chercher la véritable & utile certitude en Dieu seul.

Et vous , observateurs des astres , je vous propose une admirable maniere de les observer. Que David étoit un sage observateur des astres , lorsqu'il disoit : *Je verrai vos Cieux , l'œuvre de vos mains , la Lune & les Etoiles que vous avez fondées.* Figurez-vous une nuit tranquille & belle , qui dans un Ciel net & pur étale tous ses feux. C'étoit pendant une telle nuit que David regardoit les astres , car il ne parle point du Soleil ; la Lune & l'armée du Ciel qui la suit , faisoit l'objet de sa contemplation. Ailleurs il dit encore : *Les Cieux racontent la gloire de Dieu* : mais dans la suite il s'arrête sur le Soleil , *Dieu a établi* , dit il , *sa demeure dans le Soleil , qui fort richement paré comme fait un nouvel époux du lieu de son repos , & le reste ; de-la il s'élève à la lumière plus belle & plus vive de la Loi.* Voilà ce qu'opere dans l'esprit de David la beauté du jour. Mais dans l'autre Pseaume , où il ne voit que celle de la nuit , il jouit d'un sacré silence ; & dans une belle obscurité il contemple la douce lumière que lui présente la nuit , pour de-là s'élever à celui qui luit seul parmi les ténèbres. Vous qui vous relevez pendant la nuit , & qui élevez à Dieu des mains innocentes dans l'obscurité & dans le silence : Solitaires , & vous Chrétiens , qui louez Dieu durant les ténèbres : dignes observateurs des beautés du Ciel , vous verrez l'étoile qui vous mènera au grand Roi qui vient de naître.

Pf. XVIII. 1.

Ibid. 8.

Ibid. 8, 9, & seq.



QUATRIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

D'où viennent les Mages ?

D'Où ils viennent ? De loin ou de près ? Sont-ils venus en ce peu de jours qui s'écoulent entre la Nativité & l'Épiphanie, comme l'ancienne Tradition de l'Eglise semble l'insinuer ? Ou y a-t-il ici quelque autre secret ? Sont-ils venus de plus loin, avertis peut-être avant la Nativité du grand Roi, pour arriver au tems convenable ? Qui le pourra dire, & que sert aussi que nous le disions ? N'est-ce pas assez de sçavoir, qu'ils viennent du Pays de l'ignorance, du milieu de la Gentilité où Dieu n'étoit pas connu, ni le Christ attendu & promis ? & néanmoins guidés d'en-haut, ils viennent à Dieu, & à son Christ, comme les prémices sacrées de l'Eglise des Gentils.

A la venue du Christ, le monde s'ébranle pour venir reconnoître le Dieu véritable, oublié depuis tant de siècles. *Les Rois d'Arabie & de Tharsis, les Sabéens, les Egyptiens, les Chaldéens, les habitans des Isles les plus éloignées, viendront à leur tour pour adorer Dieu, & faire leurs présens au Roi des Juifs. Approchez, Provinces des Gentils : Venez rendre au Seigneur honneur & gloire : apportez lui (comme le seul présent digne de lui) la glorification de son nom.*

Pf. LXXI. 9, 10
11.

Pf. XXVIII. 1,
2.

Pourquoi Dieu appelle-t-il aujourd'hui des Sages & des Philosophes ? *Il n'y a pas plusieurs Sages, ni plusieurs Sçavans : Il n'y a pas plusieurs riches, ni plusieurs nobles parmi vous, disoit saint Paul, parce que Dieu veut confondre les Sçavans, & les Puissans de la terre, par les foibles, & par ceux qu'on estime fous ; & ce qui est, par ce qui n'est pas : Il veut pourtant commencer par le petit nombre des Sages Gentils qui viennent adorer JESUS, parce que ces Sages & ces Sçavans, dès qu'ils voient paroître l'étoile, & à sa première clarté, renoncent à leurs lumières pour venir à Jérusalem, & aux Docteurs de l'Eglise, par où il faut arriver à ce que Dieu leur inspire de chercher. Soumettez, sages du monde, toutes vos lumières & celles-là mêmes qui vous sont données d'en-haut, à la Doctrine de l'Eglise ; parce que Dieu, qui vous éclaire, vous veut faire humbles encore plus qu'éclairés.*

I. Cor. I. 16, 17 ;
28.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

Quel fut le nombre des Mages.

*Matth. VII. 14.
XX. 16.*

Luc. XII 32.

Rome. IX. 20.

PLusieurs des Anciens s'en tiennent au nombre de trois ; je ne sçais si la Tradition le décide bien expressément ; après tout , que nous importe de le sçavoir ? C'est assez que nous sçachions qu'ils étoient , *de ce nombre connu de Dieu ; du petit nombre , du petit troupeau que Dieu choisit.* Regardez la vaste étendue de l'Orient , & celle de tout l'Univers ; Dieu n'appelle d'abord que ce petit nombre , & quand le nombre de ceux qui le servent sera augmenté , ce nombre , quoique grand en soi , sera petit en comparaison du nombre infini de ceux qui périssent. *Pourquoi ? ô homme ! Qui êtes-vous , pour interroger Dieu ?* & demander raison de ses conseils ? Profitez de la Grâce qui vous est offerte , & laissez à Dieu la science de ses conseils , & des causes de ses jugemens. Vous êtes tenté d'incrédulité à la vue du petit nombre des sauvés ; & peu s'en faut que vous ne rejettiez le remède qu'on vous présente , comme un malade insensé qui , dans un grand hôpital où un Médecin viendrait à lui avec un remède infaillible , au lieu de s'abandonner à sa conduite , regarderait à droite & à gauche ce qu'il ferait des autres. Malheureux , songes à ton salut , sans promener sur le reste des malades ta folle & superbe curiosité. Les Mages ont-ils dit dans leur cœur ; N'allons pas ; car pourquoi aussi Dieu n'appelle-t-il pas tous les hommes ? Ils allerent , ils virent , ils adorèrent , ils offrirent leurs présens ; ils furent sauvés.

 SIXIÈME ÉLÉVATION.

L'Etoile dispaçoit.

Matth. II 9, 10.

SOit que Dieu voulût faire connoître qu'il alloit punir les Juifs ingrats par la soustraction de ses lumières , soit que l'étoile qui conduisoit au Roi pauvre , & l'Ange qui la guidoit , ne voulût point se montrer où paroïssoit la pompe

d'une Cour roiale & maligne ; soit que l'on n'eût pas besoin de lumière extraordinaire , où luisoit comme dans son lieu celle de la Loi & des Prophètes : l'étoile que les Mages avoient vue en Orient se cacha dans Jérusalem , & ne reparut aux Mages qu'au sortir de cette Ville qui tue les Prophètes , & qui ne connut pas le jour où Dieu venoit la visiter.

C'est encore ici une figure de l'inspiration. Elle se cache souvent : la lumière qui nous avoit paru d'abord , se cache tout d'un coup dans les ténèbres ; l'âme éperdue ne sait plus où elle en est après avoir perdue son guide. Que faire alors ? Consultez , & écoutez les Docteurs , qui vous conduiront par la lumière des Ecritures. L'étoile reparoîtra avec un nouvel éclat. Vous la verrez marcher devant vous plus claire que jamais ; & comme les Mages , vous serez transportés de joie. Mais durant le tems d'obscurité , suivons les guides spirituels & les Ministres ordinaires que Dieu a mis sur le chandelier de la Cité sainte.

SEPTIÈME ÉLEVATION.

Les Docteurs indiquent Béthléem aux Mages ?

LA lumière ne s'éteint jamais dans l'Eglise. Les Juifs commençoient à se corrompre ; & le Fils de Dieu sera bientôt obligé de dire : *Gardez-vous bien de la Doctrine des Pharisiens , & des Docteurs de la Loi.* Cependant dans cet état de corruption , & à la veille de sa ruine , la lumière de la vérité devoit luire dans la Synagogue ; & il devoit être toujours véritable jusqu'à la fin , comme dit le même Sauveur : *Que les Docteurs de la Loi & les Pharisiens sont assis sur la Chaire de Moïse : faites donc ce qu'ils enseignent , (tous ensemble & en corps) mais ne faites pas ce qu'ils font.* Tant il étoit véritable que la lumière subsistoit toujours dans le corps de la Synagogue qui alloit périr.

Math. XVI. 11.

12.

Math. XXIII.

2, 3.

C'est ce qui parut à Jérusalem sur l'interrogation des Mages. Les Pontifes & les Docteurs de la Loi allerent d'abord au but sans hésiter. Le Roi (c'étoit Hérode) les assembla pour les consulter ; il faut répondre alors : quand les Rois qui interrogent , seroient des Hérodes , on leur doit la vérité , lors-

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Matth. II. 6.

Mich. V. 2.

qu'ils la demandent ; & le témoignage en est nécessaire :

Le Roi des Juifs, disent-ils, *doit naître dans Bethléem. Car c'est ainsi qu'il est écrit dans le Prophète Michée : Et toi, Bethléem, tu n'es pas la dernière entre les Villes de Juda : car de toi sortira le Chef qui conduira mon Peuple d'Israël.* Il falloit avoir de la force pour oser dire à un Roi si jaloux de la puissance souveraine, qu'il y avoit un Roi prédit au Peuple, & que c'étoit lui qu'on cherchoit ; de sorte qu'il étoit au monde : mais il falloit que la Sinagogue, quelque tremblante qu'elle fût sous la tyrannie d'Hérode, rendit ce témoignage.

Voici encore une autre merveille. C'est à la poursuite d'Hérode que ce fait cette authentique Déclaration de toute la Synagogue. Hérode ne fut piqué à la consulter, que par la jalouse fureur qu'il va bientôt déclarer ; mais Dieu se sert des méchants, & de leurs aveugles passions, pour la manifestation de ses vérités.

Il y a encore ici un autre secret. Dieu cache souvent ses Mistères d'une manière étonnante. C'étoit un des embarras de ceux qui avoient de la peine à reconnoître JESUS-CHRIST, qu'il paroïssoit Galiléen, & que Nazareth étoit sa patrie. *Le Christ, doit-il venir de Galilée ? l'Ecriture ne nous apprend-elle pas*, disent-ils, *qu'il doit naître du sang de David, & même de la Bourgade de Bethléem où David demuroit ?* Et Nathanaël, cet homme *sans fard, ce vrai Israélite*, ne fut-il pas lui-même dans cet embarras, quand on lui dit : *Nous avons trouvé le Messie : c'est JESUS de Nazareth, fils de Joseph. Quoi, répliqua-t-il, peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? N'est-ce pas Bethléem, la Tribu de Juda, qui nous doit donner ce CHRIST que vous m'annoncez ?* Quoique JESUS-CHRIST pût dès-lors leur découvrir le lieu de sa naissance, nous ne lisons pas qu'il l'ait fait. Dieu veut que ses Mistères soient cherchés.

Approfondissez humblement : ne vous opiniâtrez pas à rejeter JESUS-CHRIST, sous prétexte qu'un des caractères de sa naissance n'est pas encore éclairci. Si vous cherchez bien, vous trouverez que ce JESUS conçu à Nazareth, & nourri dans cette Ville comme dans son pays, par une secrète conduite de la divine Sagesse est venu naître à Bethléem. Ainsi ce qui faisoit la difficulté, se tourne en preuve pour les humbles ; & Dieu avoit préparé cette solution de l'énigme, premièrement par le témoignage des Bergers, mais dans la suite

Joan. VII. 41, 42.

Joan. I. 45, 46.

suite d'une manière plus éclatante à l'avènement des Mages dans Jérusalem.

La demande qu'ils firent hautement du lieu où devoit naître le CHRIST, fut connue de tout le monde : *Et tout Jérusalem en fut troublé, aussi-bien qu'Hérode.* La réponse de l'assemblée des Pontifes & des Docteurs consultés par ce Roi ne fut pas moins célèbre ; & le meurtre des Innocens dans les environs de Béthléem, fit encore éclater cette vérité : Accoutumons-nous aux dénouemens de Dieu ; quelle admirable consolation à ceux qui ne sçavoient pas que JESUS étoit né à Béthléem, quand ils virent cet admirable accomplissement de la Prophétie ! Avec quelle joie s'écrierent-ils avec le Prophète : *Vraiment, ô Béthléem, tu n'es plus comme auparavant la plus petite des Villes, puisque tu seras illustrée par la naissance de celui qui doit conduire Israël.* La postérité montrera l'étable, ou, comme les Païens l'appelloient, la caverne où étoit né le Sauveur du Monde : & Celse, quoique Gentil, en fait mention. Cette petite Bourgade demeurera éternellement mémorable, & se souviendra à jamais de la Prophétie de Michée, qui, tant de siècles auparavant, a prédit qu'elle verroit naître dans le tems celui dont la naissance est éternelle dans le sein de Dieu ; & , comme parle ce Prophète, celui dont la sortie & la production est de toute éternité.

Admirons comme Dieu sçait troubler les hommes par de terribles difficultés, & en même-tems les calmer d'une manière ravissante. Mais il faut être attentif à tout, & ne rien oublier, car tout est digne d'attention dans l'œuvre de Dieu ; & l'œuvre de Dieu se trouve en tout : parce que Dieu répand par-tout des épreuves de la Foi & de l'Espérance. Commençons par croire malgré les difficultés ; car c'est ainsi que fit le bon & sincere Nathanaël, qui, sans attendre l'éclaircissement de la difficulté sur Nazareth, touché des autres motifs qui l'attiroient, dit à JESUS : *Vous êtes le Fils de Dieu ; vous êtes le Roi d'Israël.* Et JESUS lui dit : *Vous verrez de plus grandes choses.* Parce que vous avez cru d'abord, dès la première étincelle d'une lumière, quoique foible & petite encore, de bien plus grands secrets vous seront révélés

ELÉVATIONS
SUR
LES MISTERES.

Matth. II. 2, 3, 4, 5.

Matth. II. 6.

Orig. contr. Cels.

Mich. V. 2.

Joan. I. 49, 50.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

La jalousie & l'hypocrisie d'Hérode : Sa politique trompée.

Luc. II. 35.

SIméon nous dira bientôt que JESUS est venu au monde, afin que le secret caché dans le cœur de plusieurs fût révélé. Quel secret doit être ici révélé ? Le secret des politiques du monde ; le secret des grands de la terre ; la jalousie secrète des mauvais Rois ; leurs vains ombrages ; leurs fausses délicatesses ; leur hypocrisie ; leur cruauté ; tout cela va paroître dans Hérode.

Math. II. 8.

Au nom du Roi qui étoit venu & à qui il croyoit déjà voir occuper le trône, touché par l'endroit le plus sensible de son cœur, il ne s'emporta point contre les Pontifes qui avoient annoncé ce Roi aux Juifs, ni contre les Mages qui avoient fait la demande : en habile politique il va à la source, & conclut la mort de ce nouveau Roi. *Allez*, dit-il aux Mages, *informez-vous avec soin de cet enfant ; & quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer à votre exemple.* Le cruel, il ne songeoit qu'à lui enfoncer un poignard dans le sein ; mais il feint une adoration pour couvrir son crime.

Quoi donc, Hérode étoit-il un homme sans Religion ? Ce n'est pas là son caractère, il reconnoît la vérité des Prophéties, & sçait de qui il en faut apprendre l'intelligence ; mais l'hypocrite superstitieux se sert de ses connoissances pour sacrifier le CHRIST du Seigneur à sa jalousie.

Joan. XVIII. 36.

Que de secrettes terreurs Dieu envoie aux ames ambitieuses ! Hérode n'avoit rien à craindre de ce nouveau Roi, dont le Royaume n'est pas de ce monde : & lui qui donne le Royaume du Ciel, il ne desire point ceux de la terre. Mais c'est ainsi qu'il effraie les grands de la terre, si jaloux de leur puissance : & il faut que leur ambition soit leur supplice.

Math. II. 8.

Mais en même-tems Dieu se rit du plus haut des Cieux de leurs ambitieux projets. Hérode avoit poussé jusqu'au dernier point les raffinemens politiques : *Allez*, *informez-vous soigneusement de cet enfant.* Voyez comme il les engage à une exacte recherche, & à un fidele rapport : mais Dieu souffle

sur les desseins des politiques, & il les renverse. JESUS dit à un autre Hérode fils de celui-ci, & qui comme lui craignoit que le Sauveur ne voulût regner à sa place : *Allez, dites à ce renard (à ce malheureux politique ,) qu'il faut malgré lui , que je fasse ce que j'ai à faire aujourd'hui , & demain : & que ce n'est qu'au troisième jour , & (à la troisième année de ma prédication) que je dois être consommé par ma mort.* Il est dit de même à son Pere : Il faut , malgré vos finesses & votre profonde hypocrisie , que cet enfant que vous voulez perdre par des moyens qui vous paroissent si bien concertés , il faut qu'il vive & qu'il croisse , & qu'il fasse l'œuvre de son Pere pour lequel il est envoyé. Quand vous aurez trompé les hommes ; trompez vous Dieu ? Votre jalousie ne fera que ce tourmenter davantage , quand elle verra hors de ses mains celui qui l'effraie. Que craignons-nous dans l'œuvre de Dieu ? Les obstacles que nous suscitent les grands de la terre & leur fausse politique ? Quand le monde sera plus fort que Dieu , nous devons tout craindre : tant que Dieu sera comme il est , le seul puissant , nous n'avons qu'à marcher la tête levée.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Luc. XIII. 32, 33.

Joan. IV. 34.

I. Tim. VI. 15.

NEUVIÈME ÉLÉVATION.

Les Mages adorent l'Enfant , & lui font leurs présents.

Après que les Mages se furent soumis aux Prêtres & aux Docteurs , & se furent mis en chemin selon leur précepte : *L'étoile paroît de nouveau & les mene où étoit l'Enfant.* fut-ce à l'étable ou à la crèche ? Joseph & Marie y laisserent-ils l'enfant ; & ne songerent-ils point ou bien ne purent-ils point pourvoir à un logement plus commode ? Contentons-nous des paroles de l'Évangile : *L'étoile s'arrêta sur le lieu où étoit l'Enfant.* Sans doute, où dans le lieu de sa naissance, ou auprès, puisque c'étoit-là qu'on les avoit adressés ; & on doit croire que ce fut à Béthléem même, afin que ces pieux adoreurs vissent l'accomplissement de la Prophétie qu'on leur avoit enseignée. Quoi qu'il en soit : *Ils l'adorerent , & lui firent leurs présents.*

Matth. II. 9.

Ibid.

Ibid. 12.

Faisons les nôtres à leur exemple , & que ces présents soient magnifiques. Les Mages offrirent avec abondance , & de

M m ij

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

l'or, & les parfums les plus exquis, c'est-à-dire, l'encens & la myrrhe.

Recevons l'interprétation des saints Docteurs, & que l'Eglise approuve. On lui donne de l'or comme à un Roi, l'encens honore sa divinité; & la myrrhe son humanité & sa sépulture : parce que c'étoit le parfum dont on embaumoit les morts.

L'or que nous devons offrir à JESUS-CHRIST, c'est un amour pur; une ardente charité qui est cet or appelé dans l'Apocalypse : *L'or purifié par le feu qu'il faut acheter de JESUS-CHRIST.*

Comment est-ce qu'on achète l'amour? Par l'amour même : en aimant, on apprend à mieux aimer; à aimer le prochain, & en lui faisant du bien, on apprend à aimer Dieu; & c'est à ce prix qu'on achète son amour. Mais c'est lui qui commence en nous cet amour, qui va sans cesse s'épurant au feu des afflictions par la patience.

Apo. III. 18.

Je vous conseille, dit JESUS-CHRIST, d'acheter de moi cet or. Obrenez-le par vos prières; n'épargnez aucun travail pour l'acquérir. Joignez-y l'encens, qu'est-ce que l'encens du Chrétien? L'encens est quelque chose qui s'exhale, qui n'a son effet qu'en se perdant; exhalons-nous devant Dieu en pure perte de nous-mêmes. Puisque celui qui perd son âme la gagne.

Matth. XVI. 25.

Lus. XIV. 33.

Celui qui renonce à soi-même : celui qui s'oublie, qui se consume lui-même devant Dieu, est celui qui lui offre de l'encens. Epanchons nos cœurs devant lui, offrons-lui de saintes prières qui montent au Ciel; tout ensemble qui se dilatent dans l'air, & qui édifient toute l'Eglise. Disons avec David : *J'ai en moi mon oraison au Dieu de ma vie. J'ai en moi l'encens que je lui offrirai, & l'agréable parfum qui pénétrera jusqu'à lui. Ce n'est rien, si nous n'y ajoutons encore la myrrhe, c'est-à-dire, un doux souvenir de la passion & de la sépulture du Sauveur : Enseveli avec lui, comme dit saint Paul. Car sans sa mort, il n'y a point d'oblation sainte; il n'y a point de vertu, ni de bon exemple.*

Psal. XLI. 9.

Rom. VI. 4.

Après avoir offert ces présents à Dieu, croirons-nous être quittes envers lui? Non, puisqu'au contraire, en lui donnant ce que nous lui devons, nous contractons une nouvelle dette : *Nous vous donnons, disoit David, parmi ces riches offrandes, ce que nous avons reçu de votre main. Combien plus avons-nous reçu de sa main, cet or de la charité; cet encens intérieur de*

*Aug. Serm. 299.
De Nat. Apostol.
cap. 3.*

I. Paral. XXIX.

14.

notre cœur épanché dans la prière ; cette pieuse & tendre méditation de la passion & de la mort de JESUS-CHRIST ! Je le reconnois , ô Sauveur ! Plus je vous offre , plus je vous suis redevable , tout mon bien est à vous ; & sans en avoir besoin , vous agréiez ce que je vous donne , à cause que c'est vous-même qui me l'avez premièrement donné , & que rien n'est agréable à vos yeux , que ce qui porte votre marque , & qui vient de vous.

Mais que donnerons-nous encore à JESUS-CHRIST ? Le mépris des biens de la terre. Que les Mages sortirent contents de trouver le Roi des Juifs qu'ils étoient venus chercher de si loin , que l'étoile , que la prophétie leur avoit montré : de le trouver , dis-je , ou dans son étable , ou dans un lieu toujours pauvre , sans faste , sans appareil ; qu'ils retournerent contents de l'usage qu'ils avoient fait de leurs richesses en les lui offrant ! Offrons-lui tout dans ses pauvres : la partie que nous leur donnons de nos biens est la seule qui nous demeure ; & par celle-là que nous quittons , nous devons apprendre à nous dégoûter , à nous détacher de l'autre.

DIXIÈME ÉLEVATION.

Les Mages retournent par une autre voie.

Après avoir adoré l'Enfant , avertis en songe par un Oracle du Ciel , de ne retourner plus à Hérode , ils retournerent en leur pays par un autre chemin. Ainsi fut trompé la politique d'Hérode ; mais Dieu veut en même-tems nous apprendre à corriger nos premières voies , & après avoir connu JESUS-CHRIST , de ne marcher plus par le même chemin. Ne nous imaginons pas qu'un changement médiocre nous suffise , pour changer les voies du monde dans les voies de Dieu. *Mes pensées ne sont pas vos pensées ; & mes voies ne sont pas vos voies , dit le Seigneur.* Et voyez quel en est l'éloignement : *Autant que le Levant est éloigné du Couchant , autant mes pensées sont éloignées de vos pensées , & mes voies de vos voies.* Ainsi , pour aller par une autre voie , pour quitter la région des sens , & s'avancer par les voies de Dieu , il faut être bien éloigné de soi-même ; & la conversion n'est pas un petit ouvrage.

Matth. II. 12.

Is. LV. 8, 9.

Nous avons [comme les Mages à retourner dans notre patrie: Notre patrie comme la leur est en Orient: c'est vers l'Orient que Dieu avoit planté son Paradis, il nous y faut retourner. Dans quelle sainteté, dans quelle grace, dans quelle simplicité l'homme avoit-il été créé? Dieu l'avoit fait droit & simple, & il s'est lui-même jeté dans des disputes infinies. Pourquoi tant contester contre Dieu? Crains Dieu, & observe ses Commandemens; c'est-là tout l'homme. Homme, ne dispute plus sur la nature de ton ame, sur les conditions de ta vie; craindre Dieu & lui obéir, c'est tout l'homme. Que cela est clair! Que cette voix est droite! Que cette doctrine est simple! On devoit l'appercevoir d'abord, & dès le premier regard se jeter dans cette voie. Pourquoi tant de laborieuses recherches? C'est que l'homme, à qui Dieu avoit d'abord montré son salut & sa vie dans son saint Commandement, s'est laissé trahir par ses sens, & la trompeuse beauté du fruit défendu a été le piège que l'ennemi lui a tendu: de-là il s'est engagé dans un labyrinthe d'erreurs où il ne voit plus d'issue. Revenez, enfans d'Israël, à votre cœur; connoissez votre égarement, changez votre voie. Si jusqu'ici vous avez cru vos sens, songez à présent que le Juste vit de la foi. Si jusqu'ici vous avez voulu plaire aux hommes, & ménager une fausse gloire, songez maintenant à glorifier Dieu, à qui seul la gloire appartient. Si jusqu'ici vous avez aimé ce qu'on appelle les aises & les plaisirs, accoutumez-vous à goûter dans les maladies, dans les contradictions, dans toutes sortes d'incommodités, l'amertume qui vient troubler en vous la joie des sens, & y réveiller le goût de Dieu.





DIX-HUITIÈME SEMAINE.

*La Présentation de JESUS-CHRIST au
Temple, avec la Purification de la
Sainte Vierge.*

PREMIERE ÉLÉVATION.

Deux préceptes de la Loi sont expliqués.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

LA Loi de Moïse ordonnoit deux choses aux parens des enfans nouvellement nés. La premiere, s'ils étoient les aînés, de les présenter & les consacrer au Seigneur : dont la Loi rend deux raisons. L'une générale : *Consacrez-moi tous les premiers nés : car tout est à moi :* & dans la personne des aînés, tout le reste des familles m'est donné en propre. La seconde raison étoit particuliere au peuple Juif. Dieu avoit exterminé en une nuit tous les premiers nés des Egyptiens : & épargnant ceux des Juifs, il voulut que dorénavant tous leurs premiers nés lui demeuraissent consacrés par une loi inviolable : enforte que leurs parens ne pussent s'en réserver la disposition, ni aucun droit sur eux, qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu par le prix qui étoit prescrit. Cette loi s'étendoit jusqu'aux animaux : & en général tout ce qui étoit premier né, ou comme parle la Loi, *tout ce qui ouvroit le sein d'une mere*, & en fortoit le premier, étoit à Dieu.

*Exod. XIII. 2,
12, 15.
Num. VIII. 17.*

La seconde Loi regardoit la purification des meres, qui étoient impures dès qu'elles avoient mis un enfant au monde. Il leur étoit défendu durant quarante ou soixante jours selon

Lev. XII. 2, 6.

le sexe de leurs enfans, de toucher aucune chose sainte, ni d'approcher du temple & du sanctuaire. Aussi-tôt qu'elles étoient meres, elles étoient comme excommuniées par leur propre fécondité : tant la naissance des hommes étoit malheureuse & sujette à une malédiction inévitable. Mais voici que JESUS & Marie venoient la purifier : en subissant volontairement, & pour l'exemple du monde, une loi pénale, à laquelle ils n'étoient soumis qu'à cause que le secret de l'enfement virginal n'étoit pas connu.

Dans cette purification les parens devoient offrir à Dieu un agneau, & s'ils étoient pauvres & n'en avoient pas le moien, ils pouvoient offrir à la place, *deux tourterelles, ou deux petits de colombes : pour être immolés l'un en holocauste, & l'autre (selon le rit du sacrifice) pour le péché.* Et voilà ce que portoit la loi de Moïse, à l'opprobre perpétuel des enfans d'Adam, & de toute sa race péchereuse.

SECONDE ÉLÉVATION.

La Présentation de JESUS-CHRIST.

LA premiere de ces deux loix paroissoit manifestement avoir été faite en figure de JESUS-CHRIST, qui étant, comme dit saint Paul, *le premier né avant toutes les créatures*, étoit celui en qui tout devoit être sanctifié, & éternellement consacré à Dieu. Unissons-nous donc en ce jour par la foi à JESUS-CHRIST, afin d'être en lui & par lui présentés à Dieu pour être son propre bien, & nous dévouer à l'accomplissement de sa volonté, aussi juste que souveraine.

Nous sçavons que le premier acte de JESUS entrant au monde, fut de se dévouer à Dieu, & de se mettre à la place de toutes les victimes de quelque nature qu'elles fussent pour accomplir sa volonté en toute maniere. Ce qu'il fit dans le sein de sa mere par la disposition de son cœur, il le fait aujourd'hui réellement en se présentant au Temple, & se livrant au Seigneur comme une chose qui est à lui entierement.

Entrons dans ce sentiment du Seigneur JESUS, & unis à son oblation, disons-lui d'une ferme foi : O JESUS ! quelle victime voulez-vous que je sois ? Voulez-vous que je sois un holocauste

gauste consumé & anéanti devant votre Pere par le marryre du saint amour? Voulez-vous que je sois une victime pour le péché, par les saintes austérités de la pénitence, ou une victime pacifique & eucharistique, dont le cœur touché de vos biensfaits s'exhale en actions de graces, & se distille en amour à vos yeux? Voulez-vous qu'immolé à la charité, je distribue tous mes biens pour la nourriture des pauvres? Ou que *frere sincere & bienfaisant*, je donne ma vie pour les chrétiens, me consumant en pieux travaux dans l'instruction des ignorans, & dans l'assistance des malades? Me voilà prêt à m'offrir, à me dévouer, pourvu que ce soit avec vous: puisqu'avec vous je puis tout, & que je serai heureux de m'offrir par vous, & en vous, à Dieu votre Pere. *

Mais pourquoi ce premier né est-il racheté? Falloit-il racheter le Rédempteur? Le Rédempteur portoit en lui-même la figure des esclaves & des pécheurs: sa sainte Mere ne le pouvoit conserver en sa puissance qu'en le rachetant: Il fut soumis durant trente ans: rachetez-le, pieuse Mere: mais vous ne le garderez pas long-tems: vous le verrez revendu pour trente deniers, & livré au supplice de la croix. Divin premier né, soit que vous soiez racheté pour être à moi dans votre enfance, soit que vous soiez vendu pour être encore plus à moi, à la fin de votre vie; je veux me racheter pour vous de ce siècle malin: je veux me vendre pour vous, & me livrer aux emplois de la charité.

ÉLEVATION
SUR
LES MYSTERES.

III. Joan. 5, 6.

TROISIÈME ÉLEVATION.

La Purification de Marie.

NE cherchons aucun prétexte pour nous exempter de l'observation de la Loi. Par les termes mêmes de la loi de la Purification, il paroît que la sainte vierge en étoit exemte: n'ayant contracté ni l'impureté des conceptions ordinaires, ni celle du sang & des autres suites des vulgaires enfitemens. Elle obéit néanmoins; elle s'y croit obligée pour l'édification publique; comme son Fils avoit obéi à la loi servile de la Circision.

Ne cherchons aucun prétexte de nous dispenser des saintes observances de l'Eglise, de ses jeûnes, de ses abstinences, de

ses ordonnances. Le plus dangereux prétexte de se dispenser de ce que Dieu demande de nous, est la gloire des hommes. Un fidèle vous dira, Si je m'humilie, si je me relâche, si je pardonne, on dira que j'aurai tort. Un Ecclésiastique à qui vous conseillerez de se retirer durant quelque tems dans un Séminaire pour se recueillir & se redresser contre ses dissipations, vous dira : On croira qu'on me l'a ordonné par pénitence, & on me croira coupable. Mais ni JESUS, ni Marie n'ont eu ces vues. JESUS ne dit pas : On me croira pécheur comme les autres, si je subis la loi de la Circoncision : Marie ne dit pas : On me croira mere comme les autres, & le péché, comme la concupiscence, mêlé dans la conception de mon Fils, comme dans celle des autres ; ce qui fera tort non tant à moi, qu'à la dignité & à la sainteté de ce cher Fils. Elle subit la loi, & donne un exemple admirable à tout l'Univers, de mettre sa gloire dans celle de Dieu, & dans l'honneur de lui obéir, & d'édifier son Eglise.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

L'offrande de deux Tourterelles, ou de deux petits de Colombe.

Lev. XII. 6, 8.

ON offrira un agneau d'un an en holocauste pour un fils & une fille : & un petit de colombe ou une tourterelle pour le péché : que si l'on n'a pas un agneau d'un an, & qu'on n'en ait pas le moien, on offrira deux tourterelles ou deux petits pigeons, l'un en holocauste & l'autre pour le péché. Dieu tempere sa loi selon les besoins : sa rigueur, quoique régulière, est accommodante, & il permet aux pauvres, au lieu d'un agneau qui dans son indigence lui couleroit trop, d'offrir des oiseaux de vil prix, mais agréables à ses yeux par leur simplicité & par leur douceur. Quoi qu'il en soit, il est constant que les tourterelles & les pigeons sont la victime des pauvres. Dans l'oblation du Sauveur l'Evangile excluant l'agneau, & ne marquant que l'alternative des colombes ou des tourterelles, a voulu exprès- sément marquer que le sacrifice de JESUS-CHRIST a été celui des plus pauvres. C'est ainsi qu'il se plait dans la pauvreté ;

qu'il en aime la bassesse; qu'il en étale les marques en tout & par tout. N'oublions pas un si grand mystère: & en mémoire de celui, *qui étant riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté*, aimons-en le précieux caractère.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

I. Cor. VIII. 9.

Pour moi, disoit Origène, *j'estime ces tourterelles & ces colombes heureuses d'être offertes pour leur sauveur; car il sauve & les hommes & les animaux, & leur donne à tous leur petite vie. Allez petits animaux & innocentes victimes, allez mourir pour JESUS. C'est nous qui devons mourir à cause de notre péché: sauvons donc JESUS de la mort, en subissant celle que nous avons méritée: Dieu nous en délivre par JESUS qui meurt pour nous: & c'est en figure de JESUS notre véritable victime qu'on immole des animaux, ils meurent donc pour lui en quelque sorte, jusqu'à ce qu'il vienne, & nous sommes exemts de la mort par son oblation. Une autre mort nous est réservée; c'est la mort de la pénitence, la mort aux péchés, la mort aux mauvais desirs. Par nos péchés & nos convoitises nous donnons la mort à JESUS: & nous le crucifions encore une fois. Sau-*

Orig. in Luc.

Psal. XXXV. 7.

Heb. VI. 6.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

Sur le Saint Vieillard Siméon.

IL y avoit dans Jérusalem un homme juste & craignant Dieu, Luc. II. 25, 26. nommé Siméon, qui vivoit dans l'attente de la consolation d'Israël: & le Saint-Esprit étoit en lui: & il lui avoit été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourroit point, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Voici un homme admirable, & qui fait un grand personnage dans les mystères de l'enfance de JESUS. Premièrement, c'est un saint Vieillard qui n'attendoit

N n ij

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

If. XXVIII. 10.

Pf. XXXIX. 1.

II. Theff. III. 13.

plus que la mort : il avoit passé toute sa vie dans l'attente de la céleste consolation. Ne vous plaignez point, âmes saintes, âmes gémissantes, qui vivez dans l'attente : ne vous plaignez pas si vos consolations sont différées. Attendez : attendez encore une fois : *Expecta : reexpecta*. Vous avez longtemps attendu, attendez encore ; *Expectans expectavi Dominum*. Attendez en attendant : ne vous laissez jamais d'attendre, *Dieu est fidèle*, & il veut être attendu avec foi. Attendez donc la consolation d'Israël. Et quelle est la consolation du vrai Israël ? C'est de voir une fois, & peut-être à la fin de vos jours, le Christ du Seigneur.

Il y a des grâces uniques en elles-mêmes, dont le premier trait ne revient plus, mais qui se continuent ou se renouvellent par le souvenir. Dieu les fait attendre long-tems pour exercer la foi, & en rendre l'épreuve plus vive ; Dieu les donne, quand il lui plaît, d'une manière soudaine & rapide : elles passent en un moment, mais il en demeure un tendre souvenir & comme un parfum : Dieu les rappelle, Dieu les multiplie, Dieu les augmente ; mais il ne veut pas qu'on les rappelle comme de soi-même par des efforts violens : il veut qu'on l'attende toujours : & on ne se doit permettre que de doux & comme insensibles retours sur ses anciennes bontés.

Luc. XIV. 35.

Que ceux qui ont des oreilles pour entendre, écoutent. Telle sera, par exemple une certaine suavité du Saint Esprit, un goût caché de la rémission des péchés, un pressentiment de la jouissance future, une impression aussi efficace que sublime de la souveraine majesté de Dieu, ou de sa bonté & de sa communication en JESUS-CHRIST. D'autres sentimens que

Apoc. XI. 17.

Dieu sait, & que saint Jean dans l'Apocalypse appelle *la manne cachée*, la consolation dans le désert ; l'impression

Ibid.

secrète dans le fond du cœur, du nouveau nom de JESUS-CHRIST que nul ne connoît que celui qui l'a reçue. C'est la consolation de Siméon dans ce mystère. Tous les fidèles y ont part, chacun à sa manière, & tous doivent le comprendre selon leur capacité.

O Dieu & Pere de miséricorde ! faites-moi entendre ce nouveau nom de votre Fils : ce nom de Sauveur que chacun de nous se doit appliquer par la foi, lorsque Dieu dit à notre

Pf. XXXIV. 3.

ame : *Je suis ton salut*. La voilà la consolation de Siméon ; voyons comme il y est préparé.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

*Dernière préparation à la Grace que Siméon devoit recevoir :
Le Saint-Esprit le conduit au Temple.*

IL vint donc au Temple par un mouvement de l'Esprit de Dieu. Luc. II. 29
L'attente de Siméon étoit une préparation à la grace de voir JESUS : mais cette préparation étoit encore éloignée. La dernière & la plus prochaine disposition, c'est qu'après avoir long-tems attendu avec foi & patience, tout d'un coup il sent dans son cœur une impulsion aussi vive que secrète, qui le pressoit à ce moment d'aller au Temple, sans qu'il scût peut-être distinctement ce qu'il y alloit trouver : Dieu se contentant de lui faire sentir que ses desirs seroient satisfaits. *Il vint donc en esprit au Temple* : Il y vint par une secrète instigation de l'esprit de Dieu. Allons aussi en esprit au Temple si nous y voulons trouver JESUS-CHRIST. N'y allons point par coutume, par bienséance : *Les vrais adorateurs adorent Dieu en esprit & en vérité.* C'est le Saint-Esprit qui les meut ; & ils suivent cet invisible moteur. Jean. IV. 24

Le Temple matériel, l'assemblée visible des fidèles, est la figure de leur invisible réunion avec Dieu dans l'éternité. C'est-là le vrai Temple de Dieu, le vrai Temple de Dieu où il habite : c'est la sainte & éternelle Société de ses Saints réunis en lui par JESUS-CHRIST : ainsi aller au Temple en esprit, c'est s'unir en esprit à ce Temple invisible & éternel, où Dieu, comme dit l'Apôtre, *sera tout en tous.* I. Cor. XV. 28.

Allons donc en esprit au Temple, & toutes les fois que nous entrerons dans ce temple matériel, unissons-nous en esprit à la sainte & éternelle Jérusalem où est le Temple de Dieu, où sont réunis les Saints purifiés & glorifiés, qui attendent pourtant encore à la dernière résurrection leur parfaite glorification, & l'assemblage consommé de leurs Frères qui manquent encore à leur sainte Société, & que Dieu ne cesse de rassembler tous les jours. Heb. XII. 22, 23

Là donc on trouve J. C. mais J. C. entier, c'est-à-dire, le chef & les membres : mais il ne sera entier, que lorsque le nombre des Saints sera complet. Ayons toujours la vue

arrêtée à cette conformation de l'œuvre de Dieu, & nous irons en esprit au Temple pour y trouver J. C.

SEPTIÈME ÉLÉVATION.

Heureuse rencontre de Siméon & de JESUS.

LUC. II. 27. **I**L vint en esprit au Temple au moment que le Pere & la Mere de JESUS l'y portoit selon la coutume prescrite par la Loi. Heureuse rencontre, mais qui n'est pas fortuite ! heureuse rencontre, de venir au Temple au moment que Joseph & Marie y portoit l'Enfant ! C'est pour cela que les anciens Peres Grecs ont appelé ce mystere, *la rencontre*. Mais la rencontre parmi les hommes paroît au-dehors comme un effet du hazard : il n'y a point de hazard, tout est gouverné par une Sagesse dont l'infinie capacité embrasse jusqu'aux moindres circonstances. Mais sur-tout l'heureuse rencontre de Siméon avec JESUS, porté dans le Temple par ses parens, est dirigée par un ordre spécial de Dieu.

Dieu déterminâ le moment où l'on se devoit rencontrer.
LUC. IV. 31. Par quel esprit JESUS vint-il au Temple ? S'il est écrit : *Que le Saint-Esprit le mena dans le Désert* : ne doit-on pas dire de même que le Saint-Esprit le mena dans le Temple ? Qu'il y mena aussi Joseph & Marie ? Voici donc l'heureuse rencontre conduite par le Saint-Esprit : le même Esprit qui mena au Temple Joseph, Marie & JESUS, y mena aussi Siméon. Il cherchoit JESUS, mais plutôt & premièrement JESUS le cherchoit, & vouloit encore plus se donner à lui, que Siméon ne vouloit le recevoir.

Mettons-nous donc en état d'être menés par le même Esprit qui mene Joseph, qui mene Marie, qui mene JESUS : & pour cela dépouillons-nous de notre propre esprit : car ceux qui sont conduits par leur esprit propre, ne peuvent pas être conduits par l'esprit de Dieu & de J. C.

Mais qu'est-ce que cet Esprit propre ? Apprenons à le connoître. Cet Esprit propre consiste dans la recherche de ses avantages : & l'Esprit de JESUS-CHRIST consiste aussi à se réjouir des avantages, si l'on peut ainsi parler, & de la gloire de Dieu en JESUS-CHRIST.

Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je retourne à mon Pere, parce que mon Pere est plus grand que moi : & que retourner à lui, c'est retourner à ma naturelle & originaire grandeur. C'est-là se réjouir de la gloire & des avantages de J. C. D'autres sont dévots dans la maladie, dans les grandes affaires du monde, afin qu'elles réussissent. Que de Messes, que de prières, que de billets dans les sacristies, pour engager Dieu dans leurs intérêts, & le faire servir à leur ambition ? Ceux-là n'entrent pas au Temple dans l'esprit de J. C. & ne s'y rencontrent pas. Laissons-là ces dévots grossiers. En voici de plus spirituels. Ce sont les Apôtres qui semblent se réjouir en J. C. même, & qui, touchés de sa douce conversation, ne peuvent se résoudre à le voir partir. Ce sont de foibles amis qui aiment leur joie, plus que la gloire de celui qu'ils aiment. Ils quitteront l'Oraison pour peu qu'elle cesse à leur apporter ces délectations sensibles. Ce sont ceux que J. C. appelle Disciples pour un tems, qui reçoivent d'abord la parole avec joie, mais à la première tentation l'abandonnent. La vérité ne les régle pas, mais leur goût passager & spirituel.

Luc. VIII. 13.

Que dirons-nous de ceux qui viennent dire au Sauveur avec un mélange de joie sensible & humaine : *Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom.* Ils semblent se réjouir de la gloire de Notre-Seigneur, au nom duquel ils rapportent cet effet miraculeux. Mais parce qu'ils y mêloient par rapport à eux une complaisance trop humaine, J. C. leur dit : *Il est vrai : je vous ai donné ce pouvoir sur les démons : néanmoins ne vous réjouissez pas de ce qu'ils vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le Ciel : & ce discours se termine à rendre gloire à Dieu de l'accomplissement de sa volonté : Il est ainsi, mon Pere, parce que c'a été votre bon plaisir.*

Luc. X. 17.

Ibid. 19, 20.

Ibid. 21.

Ceux aussi, dont parle S. Paul, qui donneroient tous leurs biens aux Pauvres, & leurs membres même au martyre, ne seroient pas dépourvus de quelque joie, en faisant à Dieu ce sacrifice apparent : & néanmoins, *s'ils n'avoient pas la Charité & cette céleste délectation de l'accomplissement de la volonté de Dieu, ils ne seroient rien.* Cherchons donc à nous réjouir en J. C. même, c'est-à-dire, du bon plaisir de Dieu, & mettons-là toute notre joie. Alors guidés au Temple par

I. Cor. XIII. 2, 3.

l'esprit de J. C. nous le rencontrerons avec Siméon : & la rencontre fera heureuse.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

Qu'est-ce que recevoir JESUS-CHRIST entre ses bras ?

LUC. II. 18. *I*L prit l'Enfant entre ses bras. Ce n'est pas assez de regarder J. C. il faut le prendre, le serrer entre ses bras avec Siméon, afin qu'il n'échappe point à notre foi.

JESUS-CHRIST est la vérité : le tenir entre ses bras, c'est comprendre ses vérités : se les incorporer, se les unir ; n'en laisser écouler aucune : les goûter : les repasser dans son cœur : s'y affectionner : en faire sa nourriture & sa force : ce qui en donne le goût & les fait mettre en pratique.

C'est un défaut de songer seulement à la pratique : il faut aller au principe de l'affection & de l'amour. Lisez le Pseaume CXVIII, tout consacré à la pratique de la Loi de Dieu :

*Psalme CXVIII.
1, 2, & seq.*

Heureux ceux qui marchent dans la Loi de Dieu. Mais que fait David pour cela ? il la recherche : il l'approfondit : il desiré qu'elle soit sa règle : il desiré de la desirer : il s'y attache par un saint & fidèle amour : il en aime la vérité, la droiture : il en chante les merveilles : il use ses yeux à la lire nuit & jour : il l'a goûté : elle est un miel céleste à sa bouche. C'est ce qui rend la pratique amoureuse & persévérante.

Combien plus devons-nous aimer l'Evangile ? Mais pour aimer l'Evangile il faut primitivement aimer JESUS-CHRIST, le serrer entre ses bras : dire avec l'épouse : *Je le tiens, & ne le quitterai pas.* Une pratique sèche ne peut pas durer ; une affection vague se dissipe en l'air ; il faut par une forte affection en venir à une solide pratique.

Ceux qui disent qu'il en faut venir à la pratique, disent vrai sans doute ; mais ceux qui pensent qu'on en peut venir à une pratique forte, courageuse & persévérante sans l'attention de l'esprit, & l'occupation du cœur, ne connoissent pas la nature de l'esprit humain, & ne savent pas embrasser J. C. avec Siméon.

NEUVIÈME ÉLÉVATION.

 ÉLÉVATIONS
 SUR
 LES MISTÈRES.

*Qu'est-ce que bénir Dieu, en tenant JESUS-CHRIST,
 entre ses bras.*

ET il bénit Dieu, & il dit : *Vous laisserez maintenant aller en paix votre serviteur.* La bénédiction que nous donnons à Dieu vient originairement de celle qu'il nous donne. Dieu nous bénit, lorsqu'il nous comble de ses biens : nous le bénissons, lorsque nous reconnoissons que tout le bien que nous avons vient de sa bonté, & que ne pouvant lui rien donner, nous confessons avec complaisance ses perfections, & nous nous en réjouissons de tout notre cœur.

Luc. II. 29.

Cette occupation naturelle de l'homme a été interrompue par le péché, & rétablie par JESUS-CHRIST : en sorte que par nous-mêmes ne pouvant bénir Dieu, ni rien faire qui lui soit agréable, nous le bénissons en JESUS-CHRIST : *En qui aussi il nous a premièrement bénis de toute bénédiction spirituelle : comme dit saint Paul.*

Eph. I. 3.

Pour donc bénir Dieu, il faut le tenir entre nos bras ; qui est une posture d'offrande, & un Acte pour présenter à Dieu son Fils bien aimé.

Par ce moyen nous rendons à Dieu tout ce que nous lui devons, & lui faisons une oblation égale, non seulement à ses bienfaits, mais encore à ses grandeurs, en lui présentant un autre lui-même. Au reste nous pouvons l'offrir puisqu'il est à nous : de même sang, de même nature que nous sommes : qui d'ailleurs se donne à nous tous les jours dans la sainte Eucharistie, afin que nous ayons tous les jours de quoi donner à Dieu, qui nous donne tout.

L'effet de cette bénédiction dans nos cœurs, c'est de nous dégouter de la vie & de tous les biens sensibles. Celui-là bénit Dieu véritablement, qui attaché à JESUS-CHRIST qu'il présente à Dieu, & détaché de tout le reste, dit avec Siméon : *Laissez-moi aller en paix : je ne veux rien, je ne tiens à rien sur la terre : ou bien avec Job. Le Seigneur a donné : le Seigneur a ôté : tout ce que le Seigneur a voulu est arrivé : le nom du Seigneur soit béni. A lui la gloire & l'empire : à nous l'hu-*

Job. I. 21.

Apo. I. 6.

Tome X.

O o

milite & l'obéissance, en quelque état que nous soyons, mettons JESUS entre Dieu & nous. Veux-je vous rendre grâces ? Voilà votre Fils : vous ai-je offensé ? voilà votre Fils : mon grand propitiateur. Voyez les pleurs de ses yeux enfantins, c'est pour moi qu'il les verse : qui en doute, puisqu'il a bien versé son sang ? Recevez donc de mes mains le Sauveur que vous nous avez donné : c'est pour cela qu'il se met encore tous les jours entre nos mains : mais soyons purs : soyons Saints, pour offrir à Dieu le Saint des saints. Levons à Dieu des mains pures : & allons en paix.

DIXIÈME ÉLÉVATION.

Le Cantique de Siméon.

Luc. II. 29.

LE saint Vieillard ne veut plus rien voir après avoir vu JESUS-CHRIST. Il croyoit profaner ses yeux sanctifiés par la vue de JESUS-CHRIST : & il ne desiroit plus que d'aller bientôt au sein d'Abraham, y attendre l'espérance du monde, & annoncer comme prochaine aux enfans de Dieu la consolation d'Israël.

I. Joan. II. 16.

En général, on ne doit souhaiter de vivre que jusqu'à tant qu'on ait connu JESUS-CHRIST. Mourir sans l'avoir connu, c'est mourir dans son péché ; mais aussi quand on l'a connu & goûté par la rémission de ses péchés, qui pourroit aimer la vie & se repaître encore de ses illusions ? La vie de l'homme n'est que tentation, & tromperie. Les pompes, les grandeurs, les biens du monde, qu'est-ce autre chose, qu'*orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair* ? un vain faste, une vaine enflure, un amusement dangereux ; un piège, un attrait trompeur pour les foibles ? *Fuyons, fuyons cette Babylone, pour n'être point corrompus par ses délices* : après avoir vu le vrai en JESUS, fuyons le faux qui est dans le monde.

Apoc. XVIII. 3, 4.

Hé bien, je laisserai le monde : je m'en irai contempler les œuvres de Dieu dans la retraite : je n'y trouverai pas ce faux que j'apperçois dans le monde : quelle consolation, puisque le vrai y est encore imparfait ? les créatures peuvent être nos introducteurs vers Dieu ; mais quand nous le pouvons voir

lui-même, qu'avons-nous besoin des introducteurs ? Fermez-vous dorénavant, mes yeux, vous avez vu JESUS-CHRIST : il n'y a plus rien à voir pour vous.

C'est ainsi que le juste méprise la vie, & ne la supporte qu'avec peine ; mais alors, & quand JESUS-CHRIST devoit paroître, on pouvoit desirer la consolation de le voir & de lui rendre témoignage. Maintenant, où pour le voir il faut mourir : la mort n'est-elle pas douce ? Si le saint Vieillard a tant desiré de voir Jesus dans l'infirmité de sa chair ; combien devons-nous desirer de le voir dans sa gloire ? Heureux Siméon ! *Combien de Prophètes, combien de Rois ont desiré de voir ce que vous voyez, & ne l'ont pas vu ? C'est ce que JESUS disoit à ses Disciples ! & il ajouta : & d'avoir ce que vous écoutez, & ne l'ont pas oui !* Siméon n'écoutoit pas sa parole qui faisoit dire à ses Auditeurs peut-être encore incrédules ; *Jamais homme n'a parlé comme celui-ci :* & néanmoins il est ravi : combien plus le devons-nous être d'entendre sa sainte Parole, & d'en attendre la dernière & parfaite révélation dans la vie future ? Siméon ne voit rien encore qu'un enfant où rien ne paroît d'extraordinaire ; & Dieu lui ouvre les yeux de l'esprit, pour voir que c'est la lumière que Dieu prépare aux Gentils pour les éclairer ; & le flambeau pour les recueillir de leur dispersion : en même-tems la gloire d'Israël, & celui où se réunissent ceux qui sont loin & ceux qui sont près : en un mot l'attente commune des deux Peuples, comme Jacob le vit en mourant, lorsqu'il vit sortir de Juda celui qui étoit *l'espérance de tous les Peuples de l'Univers.*

Eclairez-nous, ô Sauveur ! *Lumière qui éclaire tout homme venant au monde.* Eclairez-nous, nous que votre Evangile a tirés de la gentilité : éclairez les Juifs encore endurcis, & qu'ils viennent confesser JESUS-CHRIST Notre-Seigneur. Qui verra cet heureux temps ? Quand viendra-t-il ? Bienheureux les yeux qui verront après la conversion des Gentils, la gloire du Peuple d'Israël !

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Luc. X. 24.

Joan. VII. 46.

Genf. XLIX. 10.

Joan. I. 9.



ONZIÈME ÉLÉVATION.

Admiration de Joseph & de Marie.

LUC. II. 33. **L**E Pere & la Mere de l'Enfant estoient en admiration de ce qu'on disoit de lui. Nous avons déjà dit un mot de cette admiration : mais il faut tâcher aujourd'hui de la comprendre, & s'il se peut même, de la définir.

C'est donc, si je ne me trompe, un sentiment intime de l'ame, qui pénétrée & surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la Majesté des choses qu'elle entend, après peut-être quelque effort tranquille, pour s'en exprimer à elle-même la hauteur, reconnoît enfin, qu'elle ne peut pas même concevoir combien elles sont incompréhensibles ; supprime toutes ses pensées, les reconnoissant toutes indignes de Dieu ; & craignant de les dégrader en tâchant de les estimer, demeure en silence devant Dieu sans pouvoir dire un seul mot : si ce n'est peut-être avec David, qui s'écrie : *Tibi silentium laus : Le silence seul est votre louange.* C'est encore ce que vouloit dire David : *Seigneur, Notre-Seigneur, que votre Nom est admirable par toute la terre : parce que votre magnificence est élevée par-dessus les Cieux. Les Cieux des Cieux ne peuvent pas vous comprendre :* il n'appartient qu'à vous seul de vous louer. Ainsi mon ame étonnée, confuse, interdite demeure en silence devant votre face. Son étonnement se tourne en amour, mais dans un amour éperdu, qui sentant qu'on ne peut pas même vous aimer assez, se perd dans vos immenses grandeurs, comme dans un abyme qui n'a point de fond, & comme une goutte d'eau dans l'Océan

Psal. XLIV. 2.
Psal. VIII. 1, 2.
III. Reg. VIII. 27.

Revenons à Joseph & à Marie. *Ils étoient en admiration de ce qu'on disoit de lui.* Pourquoi cette admiration ? Ils en sçavoient plus que tous ceux qui leur en parloient. Il est vrai que l'Ange ne leur avoit pas encore annoncé la vocation des Gentils. Marie n'avoit ouï-parler que du *Throne de David, & de la maison de Jacob.* Elle avoit senti toutefois par un instinct manifestement prophétique & sans limitation, que dans sous les rois on la publieroit bienheureuse : ce qui sembloit comprendre tous les Peuples comme tous les âges : & l'adoration

LUC. I. 32.
Ibid. 48.

des Mages étoit un présage de la conversion des Gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paroisse l'avoir annoncé : & c'étoit un grand sujet d'admiration.

Sans en tant rechercher les causes, le Saint Esprit nous veut faire entendre une excellente manière d'honorer les mystères. C'est à la vue des bontés & des merveilles de Dieu, de demeurer devant lui en grande admiration & en grand silence. Dans ce genre d'Oraison, il ne s'agit pas de produire beaucoup de pensées ni de faire de grands efforts : on est devant Dieu : on s'étonne des grâces qu'il nous fait : on dit cent & cent fois sans dire mot avec David : *Quid est homo ? Qu'est-ce que l'homme*, que vous daignez vous en souvenir ? Encore un coup : qu'est-ce que l'homme, que vous, vous qui êtes le Seigneur admirable par toute la terre, vouliez y penser ? Et on s'abyme dans l'étonnement & dans la reconnaissance, sans songer à vouloir produire ni au-dedans ni au-dehors la moindre parole, tant que dure cette bienheureuse & très-simple disposition.

Il y a dans l'admiration une ignorance soumise, qui, contente de ce qu'on lui montre des grandeurs de Dieu, ne demande pas d'en sçavoir davantage ; & perdue dans l'incompréhensibilité des mystères, les regarde avec un faisissement intérieur : également disposé à voir & à ne voir pas : à voir plus ou moins ; selon qu'il plaira à Dieu. Cette admiration est un amour. Le premier effet de l'amour, c'est de faire admirer ce qu'on aime, le faire toujours regarder avec complaisance ; y rappeler les yeux : ne vouloir point le perdre de vue. Cette manière d'honorer Dieu est marquée dans les Saints dès les premiers tems. Elle est répétée plusieurs fois dans S. Clément d'Alexandrie. Mais quoi ? Elle est de David lorsqu'il dit : *Quàm admirable ! Quid est homo ? Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine ! Que votre nom est admirable ! Qu'est-ce que l'homme ? Que vos douceurs sont grandes, & innombrables !* C'est le Cantique de tous les Saints dans l'Apocalypse. *Qui ne vous craindra, Seigneur ? Qui n'exaltera votre nom ? Car vous êtes le seul Saint.* On se tait alors, parce qu'on ne sçait comment exprimer sa tendresse, son respect, sa joie, ni enfin ce qu'on sent de Dieu : & c'est dans le Ciel le silence d'environ un demi-heure : silence admirable, & qui ne peut durer long-tems dans cette vie turbulente & tumultueuse

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Psal. VIII. 12

Psal. VIII. 1, 5.

Psal. XXX. 20.

Apoc. XV. 4.

Apoc. VIII. 1.

DOUZIÈME ÉLÉVATION.

*Prédiction du saint Vieillard. JESUS-CHRIST
en bute aux contradictions.*

Luc. II. 34.

CET Enfant que vous voyez, est pour la ruine & pour la résurrection de plusieurs dans Israël. C'est ce qu'opere tout ce qui est haut, & ce qui est simple tout ensemble. On ne peut atteindre à sa hauteur; on dédaigne sa simplicité; ou bien on le veut atteindre par soi-même: on ne peut, & on se trouble, & on se perd dans son orgueil. Mais les humbles cœurs entrent dans les profondeurs de Dieu sans s'émouvoir; & éloignés du monde & de ses pensées, ils trouvent la vie dans la hauteur des œuvres de Dieu.

Ibid. Et il sera en bute aux contradictions des hommes. Siméon est inspiré de parler à fond à Marie, qui plus que personne a ces oreilles intérieures où le Verbe se fait entendre. Ouvrons l'Evangile, & sur-tout celui de S. Jean, où le Mystère de J. C. est découvert plus à fond; c'est le plus parfait commentaire de la parole de Siméon. Ecoutons murmurer le Peuple: Les uns disoient, C'est un homme de bien; les autres disoient, Non, il trompe le Peuple, & abuse de sa crédulité. N'est-ce pas lui qu'ils vouloient faire mourir? Et il préche, & personne ne lui dit mot: Les Prêtres auroient-ils connu qu'il est le CHRIST? Mais on ne sçaura d'où viendra le CHRIST, & celui-ci nous sçavons d'où il est venu. Et en-

Joan. VII. 12, 25.
26, 27.

Ibid. 35.

Ibid. 41, 42, 43.

core: Que veut-il dire qu'on ne peut aller où il va? Ira-t-il aux Gentils dispersés, & s'en rendra-t-il le Docteur? Les uns disoient, C'est le CHRIST; Les autres disoient, Le CHRIST doit-il venir de Galilée? Ne sçait-on pas qu'il doit venir de Bêthléem? Il y eut donc sur son sujet une grande dissension. Et le voilà, en bute aux contradictions des hommes.

Joan. VIII. 21,
24.

Poursuivons. JESUS répète encore une fois: Je m'en vais; & vous ne pouvez venir où je vais. Où ira-t-il? Se tuera-t-il lui-même, afin qu'on ne puisse le suivre? Ce n'étoit pas seulement les infideles & les incrédules qui contredisoient à ses paroles: ceux qui croyoient, mais non pas encore assez à fond, aussitôt qu'ils lui entendirent dire cette parole la plus consolante

qu'il ait jamais prononcée, *La vérité vous affranchira*, s'emportèrent jusqu'à oublier leurs captivités si fréquentes, & jusqu'à lui dire: *Vous nous traitez d'Esclaves, nous n'avons jamais été dans l'esclavage.* Il leur fait voir leur captivité sous le péché, dont lui seul pouvoit les affranchir. Ils ne veulent point s'apaiser; & de discours en discours, pendant que JESUS leur dit la vérité, ils s'emportent jusqu'à lui dire: *Qu'il étoit un Samaritain, & possédé du malin esprit*; sans être touchés de sa douceur, l'entretien se finit par vouloir prendre des pierres pour le lapider.

Continuons. Je donne, leur dit-il, *ma vie de moi-même, & personne ne me la peut ôter*; & il s'élève sur cette parole de nouvelles dissensions. *C'est un possédé, disoient les uns; c'est un fou, pourquoi l'écouter davantage? D'autres disoient: Ce ne sont pas là les paroles d'un possédé; un possédé rend-il la vue à un Aveugle-né?* Les contradictions étoient fortes; les défenseurs étoient foibles; & le parti des contradicteurs devint si fort, qu'à la fin il met en Croix l'innocence même. *Ils s'amassent autour de lui; & avec une bonne foi apparente, ils lui disent: Pourquoi nous faire mourir, & nous tenir toujours en suspens? Si vous êtes le CHRIST, dites-le nous ouvertement.* Il le leur avoit dit tant de fois, & ses œuvres mêmes parloient; ce qui lui fait dire: *Je vous le dis, & vous ne me croyez pas, & quand je me taisois, les œuvres que je fais au nom de mon Père, rendent témoignage de moi.* Ils ne l'en croient pas, & ils en reviennent à prendre des pierres pour le lapider: tant il étoit né pour essuier les contradictions du genre humain.

On le chichanoit sur tout. *Pourquoi vos Disciples méprisent-ils nos Traditions? Ils se mettent à table sans se laver.* Voici une chicane bien plus étrange: *Cet homme ne vient pas de Dieu; il fait des miracles, il guérit les malades le jour du Sabat. Ils n'eussent pas crains le jour du Sabat de retirer d'un fossé leur âne ou leur bœuf; mais guérir le jour du Sabat une fille d'Abraham, & la délivrer du malin esprit, dont elle étoit opprimée, c'est un crime abominable.* Faut-il s'étonner, si on contredit sa Doctrine & ses Mystères, puisqu'on trouve mauvais jusqu'à ses miracles & à ses bienfaits?

ELEVATIONS
SUR
LES MYSTERES.

Joan. VIII. 32, 33,
34, & seq.

Joan. X. 18, 19.
20, 21.

Ibid. 24, 25, 31.

Matth. XX. 2.

Joan. IX. 6.

Luc. XIV. 3, 4, 5.



TREIZIÈME ÉLÉVATION.

* *D'où naissent ces Contradictions.*

Joan. VIII. 23.

Vous êtes d'en-bas, & je suis d'en-haut. Je viens apprendre aux hommes des choses hautes qui les passent, & les hommes superbes ne veulent pas s'humilier pour les recevoir.

Ibid.

Vous êtes du monde, & je ne suis pas du monde. Vous êtes charnels & sensuels, & ce que je vous annonce, qui est spirituel, ne peut entrer dans votre esprit. Il faut que je vous régénère, que je vous renouvelle, que je vous refonde; car, *ce qui est né de la chair, est chair*: & on n'est spirituel, qu'en renaissant & en renonçant à sa première vie.

Joan. III. 6.

Ibid. 19, 20.

La lumière est venue au monde; & les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étoient mauvaises. Car celui qui fait mal, hait la lumière; & il ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient manifestées.

Voilà trois paroles du Fils de Dieu qui contiennent trois raisons pour lesquelles les hommes n'ont pu le souffrir. Ils sont superbes, & ils ne veulent pas s'humilier pour recevoir les sublinités qu'il leur annonce; ils sont charnels & sensuels, & ils ne veulent pas se dépouiller de leurs sens pour entrer dans les choses spirituelles où il les veut faire entrer; ils sont vicieux & corrompus, & ils ne peuvent souffrir d'être repris par la vérité.

Joan. VIII. 37.

Vous me voulez faire mourir, dit le Sauveur, parce que ma parole ne prend point en vous, & n'y trouve point d'entrée. Ainsi elle vous révolte, parce que vous ne pouvez pas y entrer. Comme jamais il n'y eut de vérité, ni plus haute, ni plus spirituelle, ni plus convaincante, & plus vivement reprenante, que celle de JESUS-CHRIST, il n'y eut jamais aussi une plus grande révolte ni une plus grande contradiction. C'est pourquoi il en faut venir jusqu'à la détruire; jusqu'à faire mourir celui qui l'annonce. *Vous cherchez à me faire mourir, moi qui suis un homme qui vous dit la vérité.* Voilà le sujet de votre haine. *Vous ne connoissez pas mon langage: Pourquoi? Parce que vous ne pouvez seulement écouter ma parole.* Elle vous est insupportable, parce qu'elle est vive, convaincante, irrépréhensible.

Ibid. 40, 41.

C'est

C'est la grande contradiction que souffre JESUS. Les hommes se révoltent contre lui, parce qu'ils ne veulent pas se convertir, s'humilier, mortifier, combattre leurs cupidités, & leurs passions. Ils aiment quelquefois ses vérités qui sont belles en elles-mêmes, quand elles se tournent en jugement, en répréhension, en correction, ils se révoltent contre lui, & contre les Prédicateurs qui prêchent les vérités fortes : & contre les supérieurs, contre les amis qui nous mettent nos défauts devant les yeux, & qui troublent le faux repos d'une mauvaise conscience. C'est de ce côté-là, plus que de tous les autres, que JESUS-CHRIST est en bute aux contradictions ; & cet endroit est pour lui le plus sensible.

QUATORZIÈME ÉLÉVATION.

Contradictions des Chrétiens, même contre JESUS-CHRIST, sur sa Personne.

JE frémis, je sèche, Seigneur, je suis faisi de frayeur & d'étonnement : mon cœur se pâme, se flétrit, quand je vous vois en bute aux contradictions, non-seulement des Infidèles, mais encore de ceux qui se disent vos Disciples. Et premièrement quelles contradictions sur votre Personne ? Vous êtes tellement Dieu, qu'on ne peut croire que vous soyez homme ; vous êtes tellement homme, qu'on ne peut croire que vous soyez Dieu. Les uns ont dit : *Le Verbe est en Dieu* ; mais ce n'est rien de substantiel ni de subsistant : il est en Dieu, comme notre pensée est en nous : en ce sens il est Dieu, comme la pensée est notre ame ; car qu'est-ce que la pensée, sinon notre ame en tant qu'elle pense ? Non, disent les autres : on voit trop que le Verbe est quelque chose qui subsiste : c'est un fils ; c'est une personne ; qui ne le voit pas, par toutes les actions & toutes les choses qu'on lui attribue ? Mais aussi ne doit-on pas croire que cet homme qui est né de Marie, sans être rien autre chose, est cette personne qu'on nomme le Fils de Dieu ? Quoi il n'est pas devant Marie : lui qui dit, *qu'il est devant Abraham* ? Lui qui étoit au commencement ? Vous vous trompez, il est évident, dit Arius, qu'il

Joan. I. 1.

Joan. VIII. 58.
Ibid. I. 1.

Tome X.

Pp

disoit saint Bernard, *bien amere, a été dans les persécutions des Gentils : la seconde amertume, encore plus amere, a été dans les schismes & dans l'hérésie : mais dans la paix, & quand j'ai été triomphante, mon amertume très-amere est dans les déreglemens des Chrétiens catholiques.*

Que chacun repasse ici ses péchés : il verra par quel endroit JESUS-CHRIST durant tout le cours de sa vie, & dans son agonie au sacré jardin, a été le plus douloureusement contredit. Les Juifs qui ont poussé leur dérision jusques parmi les horreurs de la Croix, ne l'ont pas percé de plus de coups, ni n'ont pas été un peuple plus contredisant envers celui qui étendoit ses bras vers eux, que nous le sommes. Et si le cœur de JESUS pouvoit être affligé dans sa gloire, il le feroit de ce côté-là, plus que par toute autre raison. C'est vous, Chrétiens & Catholiques, c'est vous, qui faites blasphémer mon nom par toute la terre. On ne peut croire que ma doctrine soit venue du Ciel, quand on la voit si mal pratiquée par ceux qui portent le nom de Fidèles.

Ils en sont venus jusqu'à vouloir courber la regle, comme les Docteurs de la Loi & les Pharisiens : ils se font des doctrines erronées, de fausses traditions, de fausses probabilités : la cupidité résout les cas de conscience ; & sa violence est telle, qu'elle contraint les docteurs de la flater. O malheur ! On ne peut convertir les Chrétiens, tant leur dureté est extrême, tant les mauvaises coutumes prévalent, & on leur cherche des excuses : la régularité passe pour rigueur : on lui donne un nom de secte, la regle ne peut plus se faire entendre. Pour affoiblir tous les préceptes dans leur source, on attaque celui de l'amour de Dieu : on ne peut trouver le moment où l'on soit obligé de le pratiquer ; & à force de reculer l'obligation, on l'éteint tout-à-fait. O JESUS ! Je le sçais : la vérité triomphera éternellement dans votre Eglise : suscitez-y des docteurs pleins de vérité & d'efficace, qui fassent taire enfin les contradicteurs : & toujours en attendant, que chacun de nous fasse taire la contradiction en soi même.



ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

BETH. SERV.
XXXIII. in
cant. II. 16.

If. LXV. 2.
Rom. X. 21.

Isai. LII. 5.
Rom. II. 24.

toutes les bonnes actions que vous devez faire : quand vous les avez faites, Dieu veut que vous lui rendiez grâce de les avoir faites. Il ne veut pas pour cela que vous demeuriez sans action, sans effort : mais il veut qu'en vous efforçant comme si vous deviez agir tout seul, vous ne vous glorifiiez non plus en vous-même que si vous ne faisiez rien.

Je ne puis : je veux trouver quelque chose à quoi me prendre dans mon Libre-Arbitre que je ne puis accorder avec cet abandon à la Grace, superbe contradicteur, voulez-vous accorder ces choses, ou bien croire que Dieu les accorde ? Il les accorde tellement, qu'il veut sans vous relâcher de votre action que vous lui attribuez finalement tout l'ouvrage de votre salut : car il est le Sauveur ; & il dit : *Il n'y a point de Dieu qui sauve que moi.* Croyez bien que JESUS-CHRIST est Sauveur, & toutes les contradictions s'évanouiront.

SEIZIÈME ÉLÉVATION.

Solution manifeste des contradictions par l'autorité de l'Eglise.

SEigneur, vos mystères sont envelopés de ténèbres ! Vous savez répandus dans votre Ecriture des obscurités, vénérables à la vérité, mais enfin qui déconcertent notre foible esprit : je tremble en les voyant, & je ne sçais par où sortir de ce labyrinthe. Vous ne sçavez par où en sortir ? Mais JESUS a-t-il parlé obscurément de son Eglise ? N'a-t-il pas dit : *Qu'il la mettoit sur une montagne*, afin qu'elle fût vue de tout le monde ? N'a-t-il pas dit : *Qu'il la posoit sur le chandelier*, afin qu'elle luisît à tout l'Univers ? N'a-t-il pas dit assez clairement : *Les portes d'enfer ne prévaudront pas contre elle ?* N'a-t-il pas assez clairement renvoyé jusqu'aux moindres difficultés à la décision de l'Eglise, & rangé parmi les Payens & les Péagers ceux qui refuseroient d'en passer par son avis ? & lorsque montant aux Cieux on auroit pu croire qu'il la laissoit destituée de son assistance, n'a-t-il pas dit : *Allez, baptisez, enseignez : & voilà que je suis avec vous* (enseignant ainsi

Zach. IV. 2.

Math. V. 15.

Math. XVI. 18.

Math. XVII. 17.

Math. XXVIII.

19, 20.

& baptisant, *jusqu'à la fin des siècles*? Si donc vous avez des doutes, allez à l'Eglise: elle est en vue: elle est toujours inébranlable, immuable dans sa foi, toujours avec JESUS-CHRIST, & JESUS-CHRIST avec elle, disant encore une fois: *Dieu a tant aimé le monde*: que pour en résoudre les doutes, il n'a point laissé de doute sur son Eglise qui les doit résoudre.

Mais combien de sociétés prennent le titre d'Eglise? Pouvez-vous vous y tromper? Ne voyez-vous pas que celle qui a toujours été: celle qui demeure toujours sur sa base; celle qu'on ne peut pas seulement accuser de s'être séparée d'un autre corps, & dont tous les autres corps se font séparés, portant sur leur front le caractère de leur nouveauté; ne voyez-vous pas encore un coup que c'est celle qui est l'Eglise? Soumettez-vous donc. Vous ne pouvez: j'en vois la cause. Vous voulez juger par vous-même: vous voulez faire la règle de votre jugement: vous voulez être plus sçavant & plus éclairé que les autres: vous vous croyez ravi en suivant le chemin battu, les voies communes: vous voulez être Auteur, inventeur: vous élever au dessus des autres par la singularité de vos sentimens: en un mot, vous voulez ou vous faire un nom parmi les hommes, ou vous admirer vous-même en secret comme un homme extraordinaire. Aveugle, conducteur d'Aveugle, en quel abyme vous allez-vous précipiter: avec tous ceux qui vous suivront? Si vous étiez tout-à-fait aveugle, vous trouveriez quelque excuse dans votre ignorance: *Mais vous dites: Nous voyons*, nous entendons tous, & le secret de l'Ecriture nous est révélé: *Votre péché demeure en vous.*

Joan. IX. 41.

DIX-SEPTIÈME ÉLÉVATION.

L'humilité résout toutes les difficultés.

Pourquoi nous renvoyer à l'Eglise? Ne pouviez-vous pas nous éclairer par vous-même, & rendre votre Ecriture si pleine & si claire, qu'il n'y restât aucun doute? Superbe raisonneur? N'entendez-vous pas que Dieu a voulu faire des humbles? Votre maladie c'est l'orgueil: votre remède sera

est devant que le monde fût : c'est dès-lors une personne subsistante , mais inférieure à Dieu : faite du néant comme le sont les créatures , quoique plus excellente. Tiré du néant ? Cela ne se peut : lui *par qui tout a été tiré du néant*. Comment donc est-il fils ? Un fils n'est-il pas produit de la substance de son pere , & de même nature que lui ? Le Fils de Dieu sera-t-il moins fils , & Dieu sera-t-il moins Pere que les hommes ne le sont ? Il seroit donc fils par adoption comme nous ? Et comment avec cela , *être fils unique , qui est dans le sein du Pere*.

Joan. I. 18.

Arius , vous avez tort , dit Nestorius : Le Fils de Dieu est Dieu comme lui , mais aussi ne peut-il pas en même tems être fait homme ? Il habite en l'homme comme Dieu habite dans un Temple par grace , & si le Fils de Dieu est fils par nature , l'homme qu'il s'est uni par sa Grace , ne l'est que par adoption.

On s'oppose à cette perverse Doctrine. On dit à Nestorius , Vous séparez trop ; il faut unir jusqu'à tout confondre , & faire de deux natures une nature. Hélas ! Quand finiront ces contentions ? Pouvez-vous croire , disent ceux-ci , qu'un Dieu puisse en effet se rabaisser jusqu'à être effectivement homme ? La chair n'est pas digne de lui : il n'en a point , si ce n'est une phantastique & imaginaire. Imaginaire ? dit l'autre : & comment donc a-t-on dit : *Le Verbe a été fait chair* ; en définissant

Joan. I. 14.

l'Incarnation par l'endroit que vous rebutez ? Il a une chair , & l'Incarnation n'est pas une tromperie. Mais le Verbe lui tient lieu d'ame : ou bien , si vous voulez lui donner une ame , donnons-lui celle des bêtes , quelle qu'elle soit , mais ne lui donnons point celle des hommes. Le Verbe est son ame encore un coup ; ou du moins il est son intelligence ; il veut par sa volonté , & il ne peut en avoir d'autre ? Est-ce tout enfin ? Oui c'est tout. Car on a tout contesté , le corps , l'ame , les opérations intellectuelles , & toutes les contradictions sont épuisées. *JESUS est donc en bute aux contradictions* de ceux qui se disent ses Disciples ? Car , disent-ils , le moyen de comprendre cela , & cela ? Mais JESUS avoit prévenu les contradictions par une seule parole : *Dieu a tant aimé le monde , qu'il lui a donné son Fils unique ?*

Joan. III. 16.

Pour tout entendre , il ne faut qu'entendre son amour. *Dieu a tant aimé le monde*. Un amour incompréhensible produit des effets qui le sont aussi. Vous demandez des *pourquoi* à Dieu ?

Pourquoi un Dieu se faire homme ? JESUS-CHRIST vous dit ce *pourquoi* ? Dieu a tant aimé le monde. Tenez-vous-en-là : les hommes ingrats ne veulent pas croire que Dieu les aime autant qu'il fait. Mais le Disciple bien-aimé réfoud leurs doutes en disant : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous.* Dieu a tant aimé le monde : & que lui reste-t-il après cela , sinon de croire à l'amour , pour croire à tous les misères ?

Esprits insensibles à l'amour divin , que vous êtes d'ailleurs présomptueux ! Le mystère de l'Eucharistie vous rebute ? Pourquoi nous donner sa chair & s'unir à nous corps à corps pour s'y unir esprit à esprit ? *Dieu a tant aimé le monde :* dit JESUS : & saint Jean répond pour nous tous : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous.* Mais il est incompréhensible : & c'est pour cela que je veux le croire , & m'y abîmer : il n'en est que plus digne de Dieu. Après cela il ne faut plus disputer , mais aimer : & après que JESUS a dit : *Dieu a tant aimé le monde :* il ne faudroit plus que dire , le monde racheté a tant aimé Dieu.

ÉLÉVATION
SUR
LES MYSTÈRES.

I. Jean. IV. 16.

QUINZIÈME ÉLÉVATION.

*Contradictions contre JESUS-CHRIST sur le Mystère
de la Grace.*

VOici encore un écueil terrible pour l'orgueil humain. L'homme dit en son cœur : J'ai mon franc arbitre : Dieu m'a fait libre ; & je me veux faire juste : je veux que le coup qui décide de mon salut éternellement vienne primitivement de moi. Ainsi on veut par quelque coin se glorifier en soi-même. Où allez-vous , vaisseau fragile ? Vous allez-vous briser contre l'écueil , & vous priver du secours de Dieu , qui n'aide que les humbles , & qui les fait humbles pour les aider. Connoissez-vous bien la chute de votre nature pécheresse , & après même en avoir été relevé , l'extreme langueur , la profonde maladie qui vous en reste ? Dieu veut que vous lui disiez : *Guérissez-moi* : car à tout moment je me meurs , & je ne puis rien sans vous. Dieu veut que vous lui demandiez

Psal. VI. 3.

P ij

la piété. C'est où en étoient venus les Pharisiens & les Docteurs de la Loi. L'avarice, l'esprit de domination, & le faux zèle de la Religion les transportoit & les aveugloit de sorte, qu'ils vouloient avec cela se croire Saints, & les plus purs de tous les hommes. Sous couleur de faire pour les veuves & pour tous les foibles esprits, de longues oraisons, ils se rendoient nécessaires auprès d'elles, & dévoroient leurs richesses; ils parcouroient la terre & la mer, pour faire un seul profélyte, qu'ils damnoient plus qu'auparavant, sous prétexte de les convertir: parce que sans se soucier de les instruire du fond de la Religion, ils ne vouloient que se faire renommer parmi les hommes, comme des gens qui gagnoient des ames à Dieu: & en se les attachant, ils les faisoient servir à leur domination, & à l'établissement de leurs mauvaises maximes. Ils se donnoient au public comme les seuls défenseurs de la Religion. Esprit inquiets & turbulens, qui retiroient les peuples de l'obéissance aux Puissances, se portant en apparence pour gens libres qui n'avoient en recommandation que les intérêts de leurs citiens: & en effet pour regner seuls sur leurs consciences. Le peuple prenoit leur esprit; & entraîné à leurs maximes corrompues, pendant qu'ils se faisoient une honneur de garder les petites observances de la Loi, ils en méprisoient les grands préceptes, & mettoient la piété où elle n'étoit pas. S'ils affectoient partout les premières places, ils faisoient semblant que c'étoit pour honorer la Religion, dont ils vouloient paroître les seuls défenseurs; mais en effet, c'est qu'ils vouloient dominer, & qu'ils se repaïssoient d'une vaine gloire. Les reprendre, & leur dire la vérité, dont ils vouloient passer pour les seuls Docteurs, c'étoit les révolter contre elle de la plus étrange manière. aussi-tôt ils ne manquoient pas d'intéresser la Religion dans leur querelle; & ils étoient si entetés de leurs fausses maximes, qu'ils croioient rendre service à Dieu, en exterminant ceux qui osoient les combattre.

Comme jamais la vérité n'avoit paru plus pure, plus parfaite, plus victorieuse, que dans la Doctrine & dans les exemples de JESUS-CHRIST: elle ne pouvoit manquer d'exciter plus que jamais le faux zèle de ces aveugles conducteurs du Peuple. Le secret de leurs cœurs fut révélé, on vit ce que pouvoit l'iniquité, & l'orgueil couvert du manteau de la Religion, on connut, plus que jamais, ce que pouvoit le faux

Joan. XVI. 2.

zèle, & les excès où se portent ceux qui en font transporter. Il fallut crucifier celui qui étoit la sainteté même, & persécuter ses Disciples; & JESUS leur apprend que ceux contre qui ils doivent être le plus préparés, sont les faux zélés, qui, entêtés du besoin que la Religion, dont ils se croient les archoutans, a de leur soutien, croient rendre service à Dieu, en persécutant ses enfans, dès qu'ils les croient leurs ennemis. Ainsi les pensées secrètes; qui doivent être découvertes par JESUS-CHRIST, sont principalement celles où nous nous trompons nous-mêmes, en croiant faire pour Dieu ce que nous faisons pour nos intérêts, pour la jalousie de l'autorité, pour nos opinions particulières. Car ce sont les pensées qu'on cache le plus, puisqu'on tâche même de se les cacher à soi-même. Observons-nous nous-mêmes sur ces caractères, & ne croions pas en être purgés, sous prétexte que nous ne les sentirions pas de nous-mêmes; mais tremblons, & aions horreur de nous-mêmes, pour légère que nous paroisse la teinture que nous prendrons.

VINGT-UNIÈME ÉLEVATION.

Anne la Prophétesse.

Lut. II. 36, 37,
38.

IL y avoit une Prophétesse, nommée Anne, d'un âge fort avancé; car elle avoit quatre-vingt-quatre ans. Elle avoit vécu dans un long veuvage, n'ayant été que sept ans avec son mari; & passa tout le reste de sa vie dans la retraite; ne bougeant du Temple, & servant Dieu nuit & jour dans les jeûnes & dans la prière. Voilà encore un digne témoin de JESUS-CHRIST. Elle survint au Temple dans ce même instant, louant le Seigneur, & parlant de lui à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël. Ce Seigneur qu'elle louoit visiblement, étoit JESUS-CHRIST. Elle fut digne de le connoître, & de l'annoncer, parce que, détachée de la vie des sens, & unie à Dieu par l'Oraison, elle avoit préparé son cœur à la plus pure lumière.

Saint Luc a voulu en peu de paroles nous faire connoître cette sainte veuve, & en marquer non seulement les vertus, mais encore la race, même en nous apprenant qu'elle étoit

filles de Phanuël, & de la Tribu d'Aser : afin que ces circonstances rappellassent le souvenir du témoignage de cette femme : ce qu'il ne fait pas de Siméon qui peut-être étoit plus connu. Peut-être aussi qu'il falloit montrer que JESUS-CHRIST trouva des adorateurs dans plusieurs Tribus, & entre autres dans celle d'Aser, à qui Jacob & Moïse n'avoient promis que de bon pain, de l'huile en abondance : & en un mot, des richesses dans ses mines de fer & de cuivre. Mais voici en la personne de cette veuve, les délices des Rois & des Peuples, parmi les biens de la terre, changés en jeûnes & en mortifications. Quoi qu'il en soit, honorons en tout, & les expressions, & le silence que le Saint-Esprit inspire aux Evangélistes.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Gen. XLIX. 20.
Deut. XXXIII.
24.

VINGT-DEUXIÈME ÉLEVATION.

Abrégé & conclusion des Réflexions précédentes.

L'Abrogé de ce mystère est que JESUS s'offre, nous offre en lui, & avec lui : & que nous devons entrer dans cette oblation, & nous y unir comme à la seule & parfaite adoration que Dieu demande de nous.

Les trois personnes qui se trouvent avec JESUS-CHRIST dans ce mystère, nous apprennent ce que nous devons offrir à Dieu.

La sainte Vierge lui offre, & lui sacrifie le cher objet de son cœur, pour en faire ce qu'il lui plaira, c'est-à-dire, son propre Fils : elle voit la contradiction poussée à l'extrémité contre lui, & en même tems elle sent ouvrir la plaie de son cœur par cette épée qui la perce. Mères Chrétiennes, aurez-vous bien le courage dans l'occasion de faire à Dieu avec elle une oblation semblable ? Tant que nous sommes de Fidèles unissons-nous à la foi d'Abraham, & offrons à Dieu notre Isaac, c'est-à-dire ; ce qui nous tient le plus au cœur.

Siméon a immolé l'amour de la vie, & la laisse, pour ainsi dire, s'exhaler à Dieu en pure perte. Ne disons pas qu'il ne lui sacrifie qu'un reste de vie dans sa vieillesse : il n'a jamais désiré de vivre, que pour avoir la consolation de voir JESUS-CHRIST, & de lui rendre témoignage. Car ce n'étoit

Q q ij

pas seulement une foible consolation des yeux que ce saint Vieillard attendoit : il desiroit les sentimens que JESUS présent inspire dans les cœurs : il vouloit l'annoncer, le faire reconnoître, en publier les merveilles, autant qu'il pouvoit, aux Juifs & aux Gentils : montrer au monde ses souffrances, & la part qu'y auroit sa sainte Mere. Après cela il vouloit mourir : & l'on voit en lui dans tous les tems un parfait détachement de la vie. C'est ce qu'il nous faut offrir à Dieu avec le saint Vieillard.

Et qu'immolerons-nous avec Anne, sinon l'amour des plaisirs par la mortification des sens ? Exténuons par le jeûne & par l'Oraison, ce qui est trop vivant en nous. Vivons avec cette sainte veuve dans une sainte désolation. Arrachons-nous à nous-mêmes ce qui est permis, si nous voulons n'être point entraînés par ce qui est défendu. Déracinons à fond l'amour du plaisir, le plaisir des sens est le perpétuel séducteur de la vie humaine. L'attention au beau & au délectable a commencé la séduction du genre humain. Eve, prise par-là, commence à entendre la tentation qui lui dit avec une insinuation aussi dangereuse que douce, Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce qui est si plaisant & si flatteur ? L'attention au plaisir éloigne la vue du supplice. On se pardonne tout à soi-même, & on croit que Dieu nous est aussi indulgent que nous nous le sommes. Vous n'en mourrez pas : vous reviendrez des erreurs & des foiblesses de votre jeunesse : Eve entraîne Adam : la partie foible entraîne la plus forte : le plaisir a fait tout son effet : il a rendu le péché plausible, & lui a fourni des excuses : il emmielle le poison ; il affoiblit, il étouffe les remors de la conscience : il en émousse la piquûre ; & à peine sent-on la grièveté de son péché, jusqu'à ce que, dans les flammes éternelles, ce ver rongeur se réveille, & par ces morsures éternelles nous cause un pleur inutile avec cet effroyable grincement de dents.





DIX-NEUVIÈME SEMAINE.

Commencement des Persecutions de l'Enfant

J E S U S.

PREMIERE ÉLÉVATION.

Sur l'ordre des événemens.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Après qu'ils eurent accompli tout ce que la Loi ordonnoit ; Luc. II. 39.
ils retournerent en Galilée dans la Ville de Nazareth.
Ce passage de saint Luc insinue que la sainte Vierge
& saint Joseph demeurerent avec l'enfant à Béthléem ou
aux environs, & proche de Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils eu-
rent accompli tout ce qui se devoit faire dans le Temple. Il
y avoit vingt ou vingt-cinq lieues de-là à Nazareth, d'où ils
étoient venus, & où étoit leur demeure : & il étoit naturel,
pour éviter ce voiage, de demeurer dans le voisinage du
Temple.

Saint Luc qui nous a si bien marqué la retraite dans Na-
zareth après l'accomplissement des saintes Cérémonies, ne
dit pas ce qui s'est passé entre deux, que saint Matthieu avoit
déjà raconté. cet Evangéliste, après l'adoration des Mages,
soit qu'elle eût été faite à Béthléem ou aux environs, mar-
que leur retour par un autre chemin, l'avertissement de l'An-
ge à Joseph, la retraite en Egypte, la fureur d'Hérode, &
le massacre des Innocens ; un second avertissement de l'An-
ge après la mort d'Hérode, qui, bien constamment, suivit
de près la naissance de Notre-Seigneur ; & enfin un troisième

*Matth. II. 11, 12.
13, & seq.*

Math. II. 2.

avertissement du Ciel, pour s'établir à Nazareth. Voilà tout ce qui précède, selon saint Matthieu, l'établissement de la sainte Famille dans ce lieu.

Ce tems, comme on voit, fut fort court : la sainte Famille étoit cachée, & Hérode attendoit des nouvelles certaines de l'Enfant par les Mages qu'il croioit avoir bien finement engagés à lui en découvrir la demeure. Il étoit naturel qu'il les attendit durant quelques jours ; & pour ne point manquer son coup, sa politique, quoique si précautionnée, se laissa un peu amuser. Durant ce peu de jours il fut aisé à Joseph & Marie de porter l'Enfant au Temple sans se découvrir. Les merveilles qui s'y passèrent pouvoient réveiller les jalousies d'Hérode ; mais aussi furent-elles promptement suivies de la retraite en Egypte. Les politiques du monde seront éternellement le jouet de leurs propres précautions, que Dieu tourne comme il lui plaît ; & il faut que tout ce qu'il veut s'accomplisse, sans que les hommes puissent l'empêcher, puisqu'il fait servir leurs finesse à ses desseins.

SECONDE ÉLÉVATION.

*Premier avertissement de l'Ange à saint Joseph :
 & la fuite en Egypte.*

LEs Mages s'étant retirés, Dieu qui voioit dans le cœur d'Hérode ses cruelles dispositions, & le tems des grands mouvemens qu'elles devoient exciter, les prévint par le message du saint Ange qui vient dire à Joseph durant le sommeil : *Levez-vous : prenez l'Enfant & sa Mere ; & fuyez en Egypte : Car Hérode va chercher l'Enfant pour le perdre. N'y avoit-il pas d'autre moien de le sauver, qu'une fuite si précipitée ? Qui peut le dire sans impiété ? Mais Dieu ne veut pas tout faire par miracle : & il est de sa Providence de suivre souvent le cours ordinaire qui est de lui, comme les*

Math. II. 13.

Heb. V. 2. *voies extraordinaires. Le Fils de Dieu est venu en infirmité. Pour se conformer à cet état, il s'assujettit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine ; & par la même dispensation qui a fait que durant le tems de son mini-*

stère il s'est retiré, il s'est caché pour prévenir les secrettes entreprises de ses ennemis : il a été aussi obligé de chercher un asyle dans l'Egypte.

Il y avoit même un secret du Ciel dans cette retraite : & il falloit accomplir la Prophétie d'Osée, qui disoit : *J'ai appelé mon Fils de l'Egypte.*

Osée. XI. 1.
Matth. II. 15.

Il est vrai que cet endroit du Prophète, selon l'écorce de la lettre, avoit rapport à la sortie d'Egypte du Peuple d'Israël ; mais le Saint-Esprit nous apprend qu'il avoit été de son dessein, que pour exprimer cette délivrance, le Prophète se soit servi d'une expression qui convient si expressément au Fils de Dieu, puisqu'il lui a dicté ces mots : *Israël est un enfant, & je l'ai aimé : Et j'ai appelé mon Fils de l'E-*

Osée. XI. 1.

gypte. Allons à la source, Israël & toute sa famille étoit la figure du Fils de Dieu ; l'Egypte, durant la famine, devoit lui servir de refuge ; après, elle en devoit être la persécutrice : & Dieu la devoit tirer de ce lieu de captivité pour la transporter dans la terre promise à ses peres, en laquelle seule elle devoit trouver du repos. Tout cela leur arrivoit en figure. La terre d'Egypte qui devoit être durant un tems le refuge du Peuple d'Israël, devoit aussi servir de refuge à JESUS-CHRIST ; & Dieu l'en devoit retirer en son tems. C'est donc ici une de ces Prophéties qui ont double sens : il y en a assez d'autres qui ne sont propres qu'à JESUS-CHRIST : ici, pour unir ensemble la figure & la vérité, le S. Esprit a choisi un terme qui convint à l'un & à l'autre, & à regarder les termes précis, plus encore à JESUS-CHRIST, qu'au Peuple d'Israël.

Allez donc en Egypte, divin Enfant. Heureuse terre qui vous doit servir de refuge contre la persécution d'Hérode : elle sentira un jour l'effet de votre présence. Dès-à-présent, à votre arrivée les idoles sont ébranlées, & les démons qu'on y sert, tremblent. Viendra le tems qu'elle sera convertie avec toute la Gentilité. Jesus qui doit n'être en Judée, sortira de cette terre pour se tourner vers la Gentilité. Paul dira : *Puis-*

Act. XIII. 46.

que vous ne voulez pas nous écouter, & que vous vous jugez indignes de la vie, nous nous tournons vers les Gentils. Allez donc vous réfugier en Egypte, pendant que vous êtes persécuté en Judée ; & découvrez-nous par votre Evangile le sens ca-

ché des anciennes Prophéties , afin de nous accoutumer à le trouver par-tout , & à regarder toute le Loi & la Prophétie comme pleine de vous ; & toujours prête , pour ainsi parler , à vous enfanter.

TROISIÈME ÉLEVATION.

*Saint Joseph & la Sainte Vierge devoient avoir part
 aux persécutions de JESUS-CHRIST.*

VOici encore un mystere plus excellent. Par tout où entre JESUS, il y entre avec ses croix & toutes les traditions qui doivent l'accompagner. *Levez-vous*, lui dit l'Ange, *hâtez-vous de prendre l'Enfant & sa Mere, & fuyez en Egypte.* Pesez toutes ces paroles, vous verrez que tout inspire de la frayeur. *Levez-vous*, ne tardez pas un moment : il ne lui dit pas, Allez, mais *Fuyez* : l'Ange paroît lui-même alarmé du péril de l'Enfant : *Et il semble*, disoit un ancien Pere, *que la terreur ait saisi le Ciel avant que de se répandre sur la terre.* Pourquoi ? si ce n'est pour mettre à l'épreuve l'amour & la fidélité de Joseph, qui ne pouvoit pas n'être pas ému d'une maniere fort vive, en voyant le péril d'une Epouse si chere, & d'un si cher Fils.

Math. II. 13.
Chrysol.

Étrange état d'un pauvre Artisan qui se voit banni tout-à-coup : & pourquoi ? parce qu'il s'est chargé de JESUS, & qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né, lui & sa sainte Epouse vivoient pauvrement, mais tranquillement, dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains : mais aussi-tôt que JESUS leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis, ne se plaint pas de cet Enfant incommode qui ne leur apporte que persécution. Il part : il va en Egypte où il n'a aucune habitude, sans sçavoir quand il reviendra à sa Patrie, à sa boutique, & à sa pauvre maison. L'on n'a pas JESUS pour rien ; il faut prendre part à ses croix : Peres & Meres Chrétiens, apprenez que vos enfans vous feront des croix : n'épargnez pas les soins nécessaires, non seulement pour leur conserver la vie, mais ce qui est leur véritable conservation, pour les élever dans

la

la vertu. Préparez-vous aux croix que Dieu vous prépare dans ces gages de votre amour mutuel ; & après les avoir offertes à Dieu comme Joseph & Marie, attendez-vous comme eux à en recevoir, quoique peut-être d'une autre manière, plus de peines que de douceur.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

Le Massacre des Innocens.

L'Affaire pressoit : les cruelles jalousies d'Hérode alloient produire d'étranges effets. Après avoir attendu durant plusieurs jours le retour des Mages : *Voyant qu'ils s'étoient moqués de lui : il entra dans une extrême colere.* Voilà ce que les politiques ne peuvent souffrir ; qu'on ait éludé leurs habiles prévoyances : qu'on se moque d'eux en les rendant inutiles, & qu'on ait pu les tromper. *Il entra donc en fureur, & fit tuer tous les enfans à Béthléem & aux environs, depuis deux ans au-dessous : suivant le tems de l'apparition de l'étoile dont il s'étoit soigneusement enquis.* Soit que les Mages vinssent d'un pays si reculé dans l'Orient, qu'il leur fallût deux ans ou environ pour arriver au tems marqué, qui étoit celui de la naissance de JESUS-CHRIST ; que Dieu pour les préparer ait fait paroître son étoile long-tems auparavant sa naissance, pour s'ébranler vers la Judée & vers Béthléem environ le tems qu'ils y devoient arriver : soit enfin que la cruelle jalousie d'Hérode se soit étendue dans le massacre de ces innocens au delà de l'âge du Sauveur, de crainte de le manquer, & lui en ait fait tuer plus qu'il ne falloit : Auteurs Païens d'une assez exacte critique, raconte que parmi les enfans de deux ans & au-dessous qu'Hérode fit mourir, il s'y trouva un de ses enfans. S'il est ainsi, on voit par-là que par un juste jugement de Dieu, les jalousies d'état qui tyrannissent les politiques, les arment contre eux mêmes, & contre leur propre sang ; & que la cruauté qui leur fait tourmenter les autres, commence par eux. Quoi qu'il en soit, deux choses sont assurées : l'une que le miracle de l'apparition de l'étoile servit de règle à Hérode pour étendre son massacre : l'autre, que celui qu'il cherchoit fut le seul apparemment qui lui échapa.

Math. II. 16.

Ibid.

*Macrob. Sat. I. II.
cap. 4.*

Seigneur ! Quels sont vos desseins ? Votre étoile apparoît-elle pour guider Hérode dans sa cruauté, comme les Mages dans leur pieux voyage ? A Dieu ne plaise : Dieu permet aux hommes d'abuser de ses merveilles dans l'exécution de leurs mauvais desseins ; & il sçait bien récompenser ceux qui sont persécutés à cette occasion. Témoins ces saints Innocens, qu'il a sçu mettre extraordinairement dans le rang & dans les honneurs des Martyrs dans le Ciel & dans son Eglise.

Matth. II. 17, 18. Alors donc fut accompli ce qui avoit été dit par le Prophète Jérémie : Des cris lamentables furent entendus à Rama, (dans le voisinage de Béthléem :) des pleurs & des hurlemens de Rachel qui pleuroit ses enfans, & ne vouloit point se consoler de les avoir perdus. Il attribue à Rachel les lamentations des Meres d'autour de Béthléem où elle étoit entrée. Les gémissemens de ces Meres célèbres par toute la Contrée ont mérité d'être prédits, & la mémoire en duroit encore au commencement de l'Eglise, lorsque saint Matthieu publia son Evangile.

Où sont ici ceux qui voudroient, pour assurer leur foi ; que les Histoires profanes de ce tems eussent fait mention de cette cruauté d'Hérode, ainsi que des autres ? comme si notre foi devoit dépendre de ce que la négligence, ou la politique affectée des Historiens du monde leur fait dire ou taire dans leurs Histoires ! Laissons-là ces foibles pensées. Quand il n'y auroit ici que les vues humaines, elles eussent suffi à l'Evangéliste pour l'avoir empêché de décrier son saint Evangile, en y écrivant un fait si public qui n'eut pas été constant. Encore un coup, laissons-là ces folles pensées. Tournons nos voix & nos cœurs aux saints Innocens. Enfans bienheureux, dont la vie a été immolée à conserver la vie de votre Sauveur, si vos Meres avoient connu ce mystère, au lieu de cris & de pleurs, on n'auroit entendu que bénédictions & que louanges. Nous donc, à qui il est révélé, suivons de nos cris de joie cette bienheureuse troupe jusques dans le sein d'Abraham. Allons la bénir, la glorifier, la célébrer jusques dans le Ciel ; saluons avec toute l'Eglise ces premières fleurs ; & écoutons la voix innocente de ces bienheureuses prémices des Martyrs. Pendant que nous les voyons, comme se jouans de leurs palmes & de leurs couronnes, joignons-

nous à cette troupe innocente par notre simplicité & l'innocence de notre vie ; & soyons en malice de vrais enfans ,

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

L'Enfant revient de l'Egypte : Il est appelé Nazaréen.

HÉrode ne survéquit guères aux enfans qu'il faisoit tuer pour assurer sa vie & sa couronne. *L'Ange apparut à Joseph encore en songe , & lui dit : Levez-vous ; & retournez dans la terre d'Israël , parce que ceux qui cherchoient la vie de l'Enfant sont morts. Il part ; & comme il pensoit à s'établir dans la Judée , il apprit qu'Archélaüs , fils d'Hérode y regnoit à la place de son Pere , il fut averti en songe de s'établir dans Nazareth , pour accomplir ce qui avoit été prédit par les Prophètes : Il sera appelé Nazaréen , (c'est-à-dire , Saint.)* Le mot de Nazaréen contenoit un grand mystère , puisqu'il exprimoit la sainteté du Sauveur. On l'appelloit ordinairement JESUS Nazaréen , comme il paroît par le titre de sa Croix. Saint Pierre l'appelle encore dans sa prédiction à Corneille , JESUS de Nazareth , pour nous montrer qu'il étoit du dessein de Dieu , que le nom de Nazaréen , qui avoit été donné à plusieurs en figure de JESUS-CHRIST , lui fut appliqué en témoignage de sa sainteté : & c'est une de ces Prophéties que Dieu fait connoître par son Saint-Esprit aux Evangélistes , pour marquer en JESUS-CHRIST le Saint des saints. Soyons Saints , puisqu'il est Saint. Soyons purs & séparés , puisqu'il est pur & séparé par sa naissance.

Math. II. 19, 20,
21, 22, 23.

Luc. II. 39.

Joan. XIX. 19.
Act. X. 38.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

L'Enfant Jesus , la terreur des Rois.

QU'avoient à craindre les Rois de la terre de l'Enfant JESUS ? ignoroient-ils qu'il étoit un Roi , dont le Royaume n'est pas de ce monde ? Cependant Hérode le craint , le hait dès sa naissance : cette haine est héréditaire dans sa Maison ;

Joan. XVIII. 36.

R r ij

& on y regarde JESUS comme l'ennemi de la Famille roiale: Ainsi s'est perpétuée de Prince en Prince la haine de l'Eglise naissante. Ainsi s'est élevée contre l'Eglise une double persécution: la première, sanglante comme celle d'Hérode: la seconde plus sourde, comme celle d'Archélaüs, mais qui la tient néanmoins dans l'oppression, & dans la crainte, & cette persécution, durant trois cens ans, ne s'est jamais ralentie.

Est-il possible que JESUS fût né, & son Eglise établie, pour donner de la jalousie & de la terreur aux Rois? C'est que Dieu a condamné ces puissances si redoutables aux hommes, & en elles-mêmes si foibles, pour trembler où il n'y a rien à craindre. Les Maisons roiales n'ont rien à craindre de ce nouveau Roi, qui ne vient point changer l'ordre du monde & des empires. Ils craignent donc ce qu'ils ne doivent pas craindre: mais en même tems ils ne craignent pas ce qu'ils doivent craindre de JESUS, qui est, qui les jugera selon sa rigueur dans la vie future: c'est ce qu'Hérode, ni Archélaüs, ni les autres Rois n'ont pas voulu craindre.

Tremblez donc, foibles Puissances, pour votre vie, pour votre couronne, pour votre maison: tremblez & persécutez ceux qui ne veulent à cet égard vous faire aucun mal. Tremblez, fier & cruel Hérode. Pour conserver une vie qui s'écoule, immolez les Innocens. Pour affermir le Sceptre dans votre Maison qu'on verra bientôt périr, munissez-vous contre le Sauveur: tenez ce divin Enfant & toute sa sainte Famille dans l'oppression. Hélas! que vous êtes foible, & que vous trouvez dans d'imaginaires terreurs un véritable supplice.

Ij. X. 22. XI. 1. Et vous, JESUS, revenez d'Egypte dans la Judée: vous
R. IX. 27. XI. 5. y naîtrez; vous en sortirez pour aller recueillir comme en Egypte la Gentilité dispersée: à la fin vous reviendrez en Judée, pour y rappeler à votre Evangile les restes bénits des Juifs à la fin des siècles.





VINGTIÈME SEMAINE.

La Vie cachée de JESUS jusqu'à son Baptême.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

ÉLÉVATION
SUR
LES MYSTÈRES.

L'accroissement de l'Enfant : Sa Sagesse & sa Grace.

L'Enfant croissoit & se fortifioit, rempli de sagesse, & la *Luc. II. 40.*
Grace de Dieu étoit en lui. Il y en a qui voudroient que
tout se fit en JESUS-CHRIST par des coups extraordinai-
res & miraculeux. Mais par-là Dieu auroit détruit son pro-
pre ouvrage ; & , comme dit saint Augustin : *S'il faisoit tout*
par miracle, il effaceroit ce qu'il a fait par miséricorde : Dum
omnia mirabiliter facit, deleret quod misericorditer fecit. Ainsi
il falloit que, comme les autres enfans, il sentit les progrès
de l'âge. La sagesse même dont il étoit plein, se déclaroit
par degrés, comme l'Evangéliste nous le dira bientôt. Ce-
pendant dès-le berceau & dès-le sein de sa Mere, il étoit
rempli de sagesse. Sa sainte Ame dès sa conception unie à
la Sagesse éternelle en unité de personne, en étoit intime-
ment dirigée, & en reçut d'abord un don de Sagesse émi-
nent au-dessus de tout, comme étant l'Ame du Verbe divin
une Ame qu'il s'étoit rendue propre : en sorte que selon l'hu-
manité même, *Tous les trésors de sagesse & de science étoient ca-* *Col. XI. 3.*
chés en lui. Ils y étoient donc, mais cachés, pour se décla-
rer dans leur tems. *Et la Grace de Dieu étoit en lui.* Qui en
doute, puisqu'il étoit si étroitement uni à la source de la sain-
teté & de la Grace ? Mais le saint Evangéliste veut dire,
qu'à mesure que l'Enfant croissoit, & commençoit à agir par

lui-même, il reluisoit dans tout son extérieur, je ne sçais quoi; qui faisoit rentrer en soi-même, & qui attiroit les âmes à Dieu, tant tout étoit simple, mesuré, réglé dans ses actions & dans ses paroles.

Aimable Enfant ! Heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes, développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mere & le saint Vieillard qui vous avoit adopté; ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour Fils; faire, soutenu de lui, vos premiers pas; dénouer votre langue, & bégayer les louanges de Dieu votre Pere. Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que par vos cris enfansins vous appelliez celle qui vous nourrissoit: soit que vous vous reposiez sur son sein & entre ses bras. J'adore votre silence: mais commencez, il est tems, à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grace de recueillir votre première parole? Tout étoit en vous plein de grace, & n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La Grace de Dieu est en vous, & je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup, faites-moi enfant en simplicité, & en innocence.

SECONDE ÉLÉVATION.

JESUS suit ses Parens à Jérusalem, & y célèbre la Pâque.

JESUS-CHRIST en venant au monde, fans se mettre en peine de naître dans une maison opulente: ni de se choisir des parens illustres par leurs richesses ou par leur sçavoir, se contente de leur piété. Réjouissons-nous à son exemple, non point de l'éclat de notre famille: mais qu'elle ait été pleine d'édification & de bons exemples, & enfin une vraie Ecole de Religion, où l'on apprend à servir Dieu, & à vivre dans sa crainte.

Joseph & Marie, selon le précepte de la Loi, ne manquoient
LUC. II. 40. pas tous les ans, d'aller célébrer la Pâque dans le Temple de Jé-

rusalem. Ils y menaient leur cher Fils, qui se laissoit avertir de cette sainte observance, & peut-être instruire du mystère de cette Fête. Il y étoit avant que d'y être : il en faisoit le fond, puisqu'il étoit le vrai Agneau qui devoit être immolé & mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais JESUS, toujours soumis à ses Parens mortels durant son enfance, fit connoître un jour que sa soumission ne venoit pas de l'infirmité & de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond.

Il choisit pour accomplir ce mystère l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement & de réflexions plus solides, afin de ne point paroître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours & le progrès.

TROISIÈME ÉLEVATION.

Le saint Enfant échape à S. Joseph, & à la sainte Vierge.

JESUS a divers moïens de nous échaper. L'un est, quand il retire sa Grace dans le fond : ce qui ne fait jamais que par punition, & pour quelque péché précédent ; l'autre, quand il retire non pas le fond de la Grace, mais quelques graces singulières, ou qu'il en retire le sentiment, pour nous exercer & accroître en nous ses faveurs, par le soin que nous prendrons à le rechercher.

La soustraction de JESUS qui échape à sa sainte Mere & à saint Joseph, n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence, ou par quelque faute : c'est donc une humiliation & un exercice.

JESUS s'échape quand il lui plaît : *Son esprit va & vient : & l'on ne sçait ni d'où il vient, ni où il va. Il passe quand il lui* Joan. III. 8.
plaît au milieu de ceux qui le cherchent sans qu'ils l'aperçoivent. Luc. IV. 30.
Apparemment il n'eut pas besoin de se servir de cette puissance pour échaper à Marie & à Joseph. Quoi qu'il en soit, le saint Enfant disparut : & les voilà premierement dans l'inquiétude, & ensuite dans la douleur : *parce qu'ils ne le trouverent pas parmi leurs parens & leurs amis avec lesquels ils le* Luc. II. 43, 44.
crurent. Combien de fois, s'il est permis de conjecturer ; com-

bien de fois le saint Vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avoit eu du dépôt céleste ? Qui ne s'affligeroit avec lui , & avec la plus tendre Mere , comme la meilleure Epouse qui fut jamais ?

Luc. II. 44, 45,
46.

Les charmes du saint Enfant étoient merveilleux : il est à croire que tout le monde le vouloit avoir : & ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe des Voyageurs : car les gens de même Contrée allant à Jérusalem dans les jours de Fête , faisoient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi JESUS échapa facilement. *Et ses parens marcherent un jour sans s'appercevoir de leur perte.*

Retournés à Jérusalem : ce n'est point dans la parenté , ni parmi les hommes qu'on doit retrouver JESUS-CHRIST : c'est dans la sainte Cité : c'est dans le Temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Pere. En effet , *après trois jours de recherche laborieuse , quand il eut été assez pleuré , assez recherché , le saint Enfant se laissa enfin trouver dans le Temple.*

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

*JESUS trouvé dans le Temple parmi les Docteurs ,
& ce qu'il y faisoit.*

Luc. II. 46, 47.

IL étoit assis au milieu des Docteurs : il les écoutoit , & il les interrogeoit : & tous ceux qui l'écouloient , étoient étonnés de sa prudence & de ses réponses. Le voilà donc d'un côté assis avec les Docteurs , comme étant Docteur lui-même , & né pour les enseigner : & de l'autre , nous ne voyons pas qu'il y fasse comme dans la suite des Leçons expresses. Il écoutoit , il interrogeoit ceux qui étoient reconnus pour Maîtres en Israël : non pas juridiquement , pour ainsi parler , ni de cette maniere authentique dont il usa lorsqu'il disoit : *De qui est cette image & cette inscription ? Ou : De qui étoit le Baptême de Jean ? Ou : si David est le Pere du Christ , comment l'appelle-t-il son Seigneur ?* Ce n'étoit point en cette maniere qu'il interrogeoit : mais , si je l'ose dire , c'étoit en enfant , & comme s'il eût voulu être instruit. C'est pour cela qu'il est dit : *Qu'il écoutoit , & répondoit à son tour aux Docteurs qui l'interrogeoient ,*

Matth. XXII. 20.

Ibid. XXI. 25.

Ibid. XXII. 42,
43.

Luc. II. 46, 47.

geoient, & on admiroit ses réponses, comme d'un enfant modeste, doux & bien instruit : en ressentant pourtant, comme il étoit juste, quelque chose de supérieur, en sorte qu'on lui laissoit prendre sa place parmi les Maîtres.

Admirons comme JESUS, par une sage économie, sçait ménager toutes choses ; comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il étoit, sans vouloir perdre entièrement le caractère de l'Enfance. Allez au Temple, Enfants Chrétiens, allez consulter les Docteurs : interrogez-les : répondez-leur : reconnoissez dans ce mystère le commencement du Catéchisme de l'Ecole Chrétienne. Et vous, parens Chrétiens, pendant que l'Enfant JESUS ne dédaigne pas d'interroger, de répondre, & d'écouter, comment pouvez-vous soustraire vos enfans au Catéchisme, & à l'Instruction Pastorale ?

Admirons aussi avec tous les autres la prudence de JESUS : une prudence non seulement au-dessus de son âge, mais encore tout-à-fait au-dessus de l'homme, au-dessus de la chair & du sang : une prudence de l'esprit. Nous devons ici respecter quelques-unes de ces réponses de JESUS, qui firent admirer sa prudence : mais en voici une qui nous fera assez connoître la nature & la hauteur de toutes les autres.

ELEVATIONS
SUR
LES MYSTERES.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

Plainte des Parens de JESUS, & sa réponse.

SEs parens furent étonnés de le trouver parmi les Docteurs, dont il faisoit l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyoient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie : car tout étoit comme envelopé sous le voile de l'Enfance : & Marie qui étoit la première à sentir la perte d'un si cher Fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Hé, mon Fils, dit-elle, pourquoi nous avez-vous fait ce traitement ? Votre Pere & moi affligés, vous cherchions. Remarquez : votre Pere & moi : elle l'appelle son Pere : car il l'étoit, comme on a vu, à sa manière. Pere, non seulement par l'adoption du saint Enfant : mais encore vraiment Pere, par le sentiment, par le soin, par la douleur : ce qui fait dire à Marie ; *Votre Pere & moi affligés.* Pareils dans l'affliction : puisque sans

Luc. II. 48.

Ibid.

avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder, & la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante & respectueuse, elle nomme Joseph le premier : *Votre Pere & moi* : & lui fait le même honneur que s'il étoit Pere comme les autres. O JESUS ! que tout est réglé dans votre Famille ! Comme chacun, sans avoir égard à sa dignité, y fait ce que demande l'édification & le bon exemple ! Bénite Famille, c'est la Sagesse éternelle qui vous régle.

Luc. II. 49.

Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Pere ? Voici donc cette réponse sublime de l'Enfant que nous avons à considérer : mais elle mérite bien une attention distincte & particulière.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

Réflexions sur la Réponse du Sauveur.

Luc. II. 49.

P*ourquoi me cherchiez-vous !* Et quoi, ne vouliez-vous pas qu'ils vous cherchassent ? Et pourquoi vous retiriez-vous, sinon pour vous faire chercher ? Est-ce peut-être qu'ils vous cherchoient, du moins Joseph, avec un empressement trop humain ? Ne jugeons pas, mais concevons que JESUS parle pour notre instruction. Et en effet il veut exclure ce qu'il y peut avoir de trop empressé dans la recherche qu'on fait de lui. Qui ne sçait que ses Apôtres, quand il les quitta, étoient attachés à sa personne d'une manière qui n'étoit pas autant épurée qu'il le souhaitoit ? Ames saintes & spirituelles, quand il vous échape, quand il retire ses suavités, modérez un empressement souvent trop sensible : quelquefois il veut revenir tout seul ; & s'il le faut chercher, ce doit être doucement, & sans des mouvemens inquiets.

Luc. II. 49.

Ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Pere ? Est-ce qu'il défavoue Marie, qui avoit appelé Joseph son Pere ? Non sans doute : mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Pere, qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. Croyons donc avec une ferme foi, que Dieu est le Pere de

JESUS-CHRIST, & que sa volonté seule est sa règle en toutes choses : soit qu'il se montre, soit qu'il se cache, soit qu'il s'absente, ou qu'il revienne, qu'il nous échape, ou qu'il nous console par un retour qui nous comble de joie.

La volonté de son Pere étoit qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il étoit plein, & qu'il venoit déclarer, & tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devoit regarder ses parens mortels, sans suivre la chair & le sang ; leur Maître de droit ; soumis à eux par dispensation.

SEPTIÈME ÉLÉVATION.

La Réponse de JESUS n'est pas entendue.

ET ils ne conçurent pas ce qu'il leur disoit. Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Evangile. On dit non seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que vouloit dire JESUS. Marie concevoit sans doute ce qu'il disoit de Dieu son Pere, puisque l'Ange lui en avoit appris le Mystere : ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritoit, c'étoit ces affaires de son Pere dont il falloit qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystere dont lui parloit ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse : elle demeura soumise : c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons JESUS-CHRIST agir en Dieu, faire, & dire des choses hautes & impénétrables : regardons-les, comme fit Marie, avec un saint étonnement, & conservons-les dans notre cœur pour les méditer, & les tourner de tous côtés en nous-mêmes, & les entendre quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra.

Luc. II. 50.

JESUS préparoit la voie dans l'esprit des Juifs à la Sagesse dont il devoit être le Docteur : il posoit de loin les fondemens de ce qu'il devoit prêcher ; & accoutumoit le monde à lui entendre dire qu'il avoit un Pere dont les ordres le régloient, & dont les affaires étoient son emploi. Quelles étoient en particulier ces affaires, il ne le dit pas, & il nous le faut ignorer jusqu'à ce qu'il nous le révèle selon la dispensation

St ij

EccL. XII. 13.

Joan. VII. 17.

dont il use dans la distribution des vérités éternelles, & des secrets du Ciel. Plongeons-nous humblement dans notre ignorance: repofons-nous y, & faisons-en un rempart à l'humilité. O JESUS! je lirai votre Ecriture, j'écouterai vos paroles, aussi content de ce qui me sera caché, que de ce que vous voudrez que j'y entende. Tournons tout à la pratique, & ne recherchons l'intelligence, qu'autant qu'il le faut pour pratiquer & agir: *Crains Dieu, & observe ses Commandemens: c'est-là tout l'homme. Celui qui fera la volonté de celui qui m'a envoyé, connoitra si ma Doctrine vient de Dieu.*

HUITIÈME ÉLEVATION.

Retour de JESUS à Nazareth: Son obéissance, & sa vie cachée avec ses Parens.

Luc. II. 51.

ET il partit avec eux, & alla à Nazareth. Ne perdons rien de la sainte lecture: le mot de l'Evangéliste est, qu'il descendit avec eux à Nazareth. Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage & le service de son Pere, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parens; dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement qu'il appelle descendre: mais quoi qu'il en soit, il est vrai que remis entre leurs mains jusqu'à son Baptême, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que de leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole: Est-ce-là donc tout l'emploi d'un JESUS-CHRIST, du Fils de Dieu? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures? Et en quoi leur obéir? Dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique? Où sont ceux qui se plaignent, qui murmurent, lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité; disons mieux à leur orgueil: Qu'ils viennent dans la maison de Joseph & de Marie, & qu'ils y voient travailler JESUS-CHRIST. Nous ne lisons point que ses parens aient jamais eu de Domestiques: semblables aux pauvres gens dont les enfans sont les serviteurs. JESUS a dit de lui-même: *qu'il étoit venu pour servir.* Les Anges furent obli-

Math. XX. 18.

Ibid. IV. 11.

gés , pour ainsi dire , à le venir servir eux-mêmes dans le Désert : & l'on ne voit nulle part qu'il eût des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain , c'est qu'il travailloit lui-même à la boutique de son Pere. Le dirai-je ? Il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le tems de son ministère. A sa passion il laisse sa Mere en garde à son Disciple bien-aimé , qui la reçut dans sa maison : ce qu'il n'auroit pas fait , si Joseph son chaste époux eût été en vie. Dès-le commencement de son ministère , on voit Marie conviée avec JESUS aux Nôces de Cana : on ne parle point de Joseph. Un peu après on le voit aller à Capharnaüm , lui , sa Mere , ses Freres & ses Disciples : Joseph ne paroît pas dans un dénombrement si exact. Marie paroît souvent ailleurs : mais depuis ce qui est écrit de son éducation sous saint Joseph , on n'entend plus parler de ce saint Homme. Et c'est pourquoi au commencement du ministère de JESUS-CHRIST , lorsqu'il vint prêcher dans sa Patrie , on disoit : *N'est-ce pas-là ce Charpentier , Fils de Marie ?* Comme celui , n'en rougissons pas , qu'on avoit vu , pour ainsi parler , tenir la boutique , soutenir par son travail une Mere veuve , & entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisoit subsister tous deux. *Sa Mere ne s'appelle-t-elle pas Marie ? N'avons-nous pas parmi nous ses Freres Jacques & Joseph , & Simon , & Jude , & ses sœurs ?* On ne parle point de son Pere : apparemment donc qu'il l'avoit perdu : JESUS-CHRIST l'avoit servi dans sa dernière maladie. Heureux Pere à qui un tel Fils a fermé les yeux ! Vraiment il est mort entre les bras , & comme dans le baiser du Seigneur , JESUS resta à sa Mere pour la consoler , pour la servir : & ce fut-là tout son exercice.

O Dieu ! je suis saisi encore un coup ! Orgueil , viens crever à ce spectacle ? JESUS , Fils d'un Charpentier , Charpentier lui-même , connu par cet exercice , sans qu'on parle d'aucun autre emploi , ni d'aucune autre action. On se souvenoit dans son Eglise naissante des charues qu'il avoit faites : & la Tradition s'en est conservée dans les plus anciens Auteurs. Que ceux qui vivent d'un Art mécanique se consolent & se réjouissent : JESUS-CHRIST est de leur corps : qu'ils apprennent en travaillant à louer Dieu , à chanter des Pseaumes & de saints Cantiques : Dieu bénira leur travail , & ils seront devant lui comme d'autres JESUS-CHRISTS.

ELÉVATIONS
SUR
LES MISTERES.

Math. XIII. 55.

Marc. VI. 3.

Joan. XIX. 26,
27.

Joan. II. 1.

Ibid. 22.

Marc. VI. 3.

Malach. XIII.

55, 56.

Marc. VI. 3.

 ÉLÉVATIONS
 SUR
 LES MYSTÈRES.

Luc. II. 51.

Marc. VI. 3.

Luc. I. 80.

Il y en a eu qui ont eu honte pour le Sauveur de le voir dans cet exercice : & dès son enfance ils le font jouer avec des miracles. Que ne dit-on point des merveilles qu'il fit en Egypte ? Mais tout cela n'est écrit que dans des Livres apocryphes. L'Evangile renferme durant trente ans toute la vie de JESUS-CHRIST dans ces paroles : *Il leur étoit soumis* : Et encore : *C'est ici ce Charpentier, Fils de Marie*. Il y a dans l'obscurité de saint Jean-Baptiste quelque chose de plus grand en apparence : Il ne paroît point parmi les hommes : Et, *le Désert fut sa demeure*. Mais JESUS, dans une vie si vulgaire, connu à la vérité, mais par un vil exercice, pouvoit-il mieux cacher ce qu'il étoit ? Que dirons-nous, que ferons-nous pour le louer ? Il n'y a en vérité qu'à demeurer dans l'admiration & dans le silence.

 NEUVIÈME ÉLÉVATION.

La Vie de Marie.

Luc. II. 51.

Ceux qui s'ennuient pour JESUS-CHRIST, & rougissent de lui faire passer sa vie dans une si étrange obscurité, s'ennuient aussi pour la sainte Vierge, & voudroient lui attribuer de continuels miracles. Mais écoutons l'Evangile : *Marie conservoit toutes ces choses en son cœur*. L'emploi de JESUS étoit de s'occuper de son métier : & l'emploi de Marie, de méditer nuit & jour le secret de Dieu.

Act. I. 13, 14.

Ibid. II. 1, 2.

Mais quand elle eut perdu son Fils, changea-t-elle d'occupation ? Où la voit-on paroître dans les Actes, ou dans la Tradition de l'Eglise ? On la nomme parmi ceux qui entrent dans le Cenacle, & qui reçurent le Saint-Esprit : & c'est tout ce qu'on en rapporte. N'est-ce pas un assez digne emploi que celui de conserver dans son cœur tout ce qu'elle avoit vu de ce cher Fils ? & si les mystères de son Enfance lui furent un si doux entretien, combien trouva-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie ? Marie méditoit JESUS : Marie avec saint Jean, qui est la figure de la vie contemplative, demouroit en perpétuelle contemplation, se fondant, se liquéfiant, pour ainsi parler, en amour & desir. Que lit l'Eglise au jour de son assumption glorieuse ? L'Evangile

Ibid. X. 39, 42.

de Marie, sœur de Lazare, assise aussi aux pieds du Sauveur, & écoutant sa Parole. Depuis l'absence du Sauveur, l'Eglise ne se trouve plus rien, pour Marie Mere de Dieu, dans le trésor de ses Ecritures : & elle emprunte, pour ainsi dire, d'une autre Marie, l'Evangile de la divine Contemplation. Que dirons-nous donc à ceux qui inventent tant de belles choses pour la sainte Vierge ? Que dirons-nous si ce n'est que l'humble & parfaite contemplation ne leur suffisoit pas. Mais si elle a suffi à Marie : à JESUS même durant trente ans, n'est-ce pas assez à la sainte Vierge de continuer cet exercice ? Le silence de l'Ecriture sur cette divine Mere, est plus grand & plus éloquent que tous les discours. O homme ! trop actif & inquiet par ta propre activité, apprends à te contenter, en te souvenant de JESUS, en l'écoutant au-dedans, & en repassant ses paroles.

DIXIÈME ÉLÉVATION.

*Comment nous devons imiter JESUS & Marie
dans leur Vie obscure.*

VOici donc quel est mon partage : Marie conservoit ces choses dans son cœur : Marie a choisi la Meilleure part, qui ne lui sera point ôtée : Et : Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire. Orgueil humain, de quoi te plains-tu avec tes inquiétudes ? De n'être de rien dans le monde ? Quel personnage y faisoit JESUS ? Quelle figure y faisoit Marie ? C'étoit la merveille du monde, le spectacle de Dieu & des Anges : & que faisoient-ils ? De quoi étoient-ils ? Quel nom avoient-ils sur la terre ? Et tu veux avoir un nom & une action qui éclate ? Tu ne connois pas Marie, ni JESUS. Je veux un emploi pour faire connoître mes talens qu'il ne faut pas enfouir. Je l'avoue : quand JESUS t'emploie, & te donne de ces utiles talens, dont il te déclare qu'il te redemande compte. Mais ce talent enfoui avec JESUS-CHRIST, & caché en lui, n'est-il pas assez beau à ses yeux ? Va, tu es un homme rempli de vanité, & tu cherches dans ton action, que tu crois pieuse & utile, une pâture à ton amour propre,

Luc. II. 51.

Luc. X. 39, 42.

Je sèche, je n'ai rien à faire : ou mes emplois trop bas me déplaisent : je m'en veux tirer , & en tirer ma famille : & Marie & JESUS songent-ils à s'élever ? Regarde ce divin Charpentier avec la scie, avec le rabot , durcissant ses tendres mains dans le maniment d'instrumens si grossiers & si rudes. Ce n'est point un docte pinceau qu'il manie : il aime mieux l'exercice d'un métier plus humble & plus nécessaire à la vie : ce n'est point une docte plume qu'il exerce par de beaux Ecrits : il s'occupe , il gagne sa vie , il accomplit , il loue , il bénit la volonté de Dieu dans son humiliation.

Et qu'a-t-il fait au seul moment où il s'échapa d'entre les mains de ses parens pour les affaires de son Pere céleste ? Quelle œuvre fit-il alors , si ce n'est l'œuvre du salut des hommes ? Et tu dis : Je n'ai rien à faire , quand l'ouvrage du salut des hommes est en partie entre tes mains : n'y a-t-il point d'ennemis à réconcilier , de différends à pacifier , de querelles à finir : où le Sauveur dit : *Vous aurez sauvé votre Frere ?* N'y a-t-il point de misérable qu'il faille empêcher de se livrer au murmure , au blasphème , au désespoir ? & quand tout cela te seroit ôté , n'as-tu pas l'affaire de ton salut , qui est pour chacun de nous la véritable œuvre de Dieu ? Va au Temple : échape-toi , s'il le faut , à ton Pere & à ta Mere : renonce à la chair & au sang , & dit avec JESUS : *Ne faut-il pas que nous travaillions à l'œuvre que Dieu notre Pere nous a confiée ?* Tremblons , humilions-nous de ne trouver rien dans nos emplois , qui soit digne de nous occuper.

Matth. XVIII.

15.

Joan. IX. 4.

ONZIÈME ÉLÉVATION.

L'avancement de JESUS est le modèle du nôtre.

Peut-on dire d'un JESUS, du Fils de Dieu, d'un Homme-Dieu , à qui la Sagesse même étoit unie en personne ; *Qu'il croissoit en Sagesse & en Grace , comme en âge , devant Dieu & devant les hommes ?* N'avons-nous pas vu , qu'en entrant au monde il se dévoua lui-même à Dieu pour accomplir sa volonté , en prenant la place des sacrifices de toutes les sortes ? N'est-il pas appelé dès sa naissance : *Le Sage , le Conseil , l'Auteur de la paix ?* N'avoit-il pas la Sagesse dès-
le

Luc. II. 52.

Heb. X. 5, 6, 7.

If. IX. 6.

le ventre de sa Mere ? Et n'est-ce pas en vue de cette Sageffe accomplie que le Prophète avoit prédit comme une merveille : *Qu'une femme environneroit un homme : Virum : enfermeroit dans ses flancs un homme fait.* Entendons donc , que la Sageffe & la Grace qui étoit en lui dans sa plénitude , par une sage dispensation se déclaroit avec le tems & de plus en plus , par des œuvres & par des paroles plus excellentes devant Dieu & devant les hommes.

Parlons donc non par impatience , ni par foiblesse , ni par vanité , & pour nous faire paroître , mais quand Dieu le veut : car JESUS dans son berceau n'a parlé , ni aux Bergers , ni aux Mages , qui étoient venus de si loin pour le voir. La Sageffe humaine apprend beaucoup , si elle apprend à se taire. Aimons donc à demeurer dans le silence , quand JESUS est encore enfant en nous. Car s'il s'y formoit tout d'un coup en son entier , son Apôtre n'auroit pas dit : *Mes petits enfans , que j'enfante encore jusqu'à ce que JESUS-CHRIST soit formé en vous.* Jusqu'à ce qu'il y soit formé , fortifions-nous avec JESUS : allons au Temple interroger les Docteurs : supprimons une Sageffe encore trop enfantine : apprenons de JESUS la Sageffe même , que c'est souvent la Sageffe qui fait cacher la Sageffe.

Mais quel Docteur pouvons-nous interroger , sinon JESUS la Sageffe même ? en toutes choses , en toute affaire , en toute action , consultons la Sageffe de JESUS , la lumiere de sa vérité , la Doctrine de son Évangile.

Le plaisir me trompe , & me fait croire innocent ce qui m'agréé : nous croyons en être quittes pour dire avec Eve trop ignorante : *Le serpent m'a deceu.* Mais si nous consultons la Sageffe & la raison éternelle , nous verrons qu'elle maudit ce serpent qui se glisse sous les fleurs , & nous en fait connoître le poison. Les grands du monde nous flattent par leurs vaines & artificieuses paroles : vous croyez être quelque chose , & tout rempli de leur faveur , votre cœur s'enfle : ouvrez les yeux , consultez JESUS qui vous fera regarder & ouvrir vos mains vuides. Où est cette imaginaire grandeur , & cette enflure d'un cœur aveuglé ? C'est JESUS qui vous répond : écoutez-le avec ces Docteurs , & admirez ses réponses.

Vous vous mêlez dans les grandes choses : vous croyez

Tom. X.

T t

ÉLEVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Jerem. XXXI.
22.

Gal. IV. 19.

Genes. III. 13.

Luc. IX. 35, 36.

que tout le monde vous admire, & vous pensez devenir l'Oracle de l'Eglise : consultez JESUS & la Sageſſe éternelle : examinez-vous ſur ces grandes œuvres que vous aimez comme éclatantes plutôt que comme ſolides & utiles : vous travaillez peut-être pour votre ambition, ſous prétexte de travailler pour la vérité. Hé bien donc, je quitterai tout, & j'irai me cacher dans le Déſert. Arrêtez-vous : consultez JESUS : la vanité mene quelquefois au Déſert, auſſi-bien que la vérité : on aime mieux mépriſer le monde, que de n'y pas être comme on veut, & au gré de ſon orgueil. que ferai-je donc ? Faites taire toutes vos penſées : consultez JESUS : écoutez la voix qui éclate ſur la montagne : *Celui-ci eſt mon Fils bien-aimé : écoutez-le* : Et, *ils ne trouverent que JESUS ſeul*. Quand JESUS reſte ſeul, & que renonçant à vous-même, vous n'écoutez que ſa voix : c'eſt lui qui répond, & ſa réponſe vous édiſie.

DOUZIÈME ÉLÉVATION.

Recueil des Miſteres de l'Enfance de JESUS.

EN ramaffant dans ſon Eſprit avec Marie ce qu'on vient de voir de l'Enfance de JESUS-CHRIST, on y voit les profondeurs d'une Sageſſe cachée, & d'autant plus admirable, que renfermée en elle-même, elle n'éclate en JESUS-CHRIST par aucun endroit. Il ſe déclare avec meſure : il ſuit les progrès de l'âge ; il paroît comme un autre Enfant. S'il a fallu une fois marquer ce qu'il étoit, ce n'eſt que pour un moment : un intervalle de trois jours n'eſt pas une interruption de l'obſcurité de JESUS : au contraire, une ſi courte illumination ne fait que mieux marquer le deſſein précis de ſe cacher.

Si JESUS ſ'abaiſſe lui-même en ſe plongeant dans l'humilité d'un Art méchanique ; en même-tems il relève le travail des hommes, & change en remède l'ancienne malédiction de manger ſon pain dans la ſueur de ſon corps. Pendant que JESUS, en ſe ſoumettant à cette Loi, prend le perſonnage de pécheur, il montre aux pécheurs à ſe ſanctifier par cette voie.

Pendant que la Sageſſe divine prend un ſi grand ſoin de ſe cacher , toutes les conditions , tous les âges , & enfin toute la nature ſe réunit pour publier ſes louanges. Une étoile paroît au Ciel : les Anges y ſont retentir leur Muſique : les Mages apportent au ſaint Enfant la dépouille de l'Orient , & tous les Tréſors de la nature : ce qu'elle a de plus riche dans l'or , ce qu'elle a de plus doux dans les parfums. Les Sages du monde , & les riches viennent l'adorer en leur perſonne : les ſimples & les ignorans en celle des Bergers. Un Prêtre , auſſi vénérable par ſa vertu que par ſa dignité , prévient ſa lumière qui s'alloit lever , & le reconnoît ſous le nom de l'Orient : ſa femme ſe joint à une Mere Vierge pour le célébrer : un Enfant le ſent dans le ſein de ſa Mere : d'autres enfans depuis l'âge de deux ans lui ſont immolés , & ces victimes innocentes vont prévenir la troupe de ſes Martyrs. Si une Vierge , ſi une femme l'ont honoré , une veuve d'une vieilleſſe conſumée dans le ſervice de Dieu , prophétiſe avec elles , Siméon à qui l'Evangile ne donne point de caractère que celui d'un commun Fidèle qui attend l'Eſpérance d'Iſraël , ſe joint aux ſacrificateurs & aux Docteurs de la Loi , pour reconnoître JESUS-CHRIST dans ſon ſaint Temple : il prophétiſe les contradictions qui commencent à paroître. La manière d'honorer ces vérités nous eſt montrée dans une profonde conſidération , qui nous les fait repaſſer en ſilence dans notre cœur. Que deſirons-nous davantage ? Et qu'attendons-nous pour célébrer les miſteres de la ſainte Enfance , & de la vie obſcure du Sauveur ?





VINGT-UNIÈME SEMAINE.

La Prédication de Saint Jean-Baptiste.

ÉLÉVATION S
SUR
LES MISTÈRES.

PREMIERE ÉLÉVATION.

La Parole de Dieu lui est adressée.

VErrons-nous donc bientôt paroître JESUS ? Nous le cachera-t-on encore long-temps ? Qu'il vienne : qu'il illumine le monde. Non : vous n'êtes pas encore assez préparé ; la lumière vous éblouiroit : il faut voir auparavant S. Jean-Baptiste.

Luc. III. 1, 2.

L'an quinze de l'empire de Tibère César, Ponce Pilate étant Gouverneur de Judée, Hérode étant Tétrarque de la Galilée, Philippe son frere étant de l'Isurée, & du Pays des Thraconites, & Lysanias de la Contrée d'Abilas : sous le Pontificat d'Anne & de Caïphe : La parole de Dieu fut adressée à Jean : fils de Zacharie dans le Désert. Elle lui est adressée comme aux anciens Prophètes : l'esprit de prophétie se renouvelle & se fait entendre parmi les Juifs après cinq cens ans de silence ; & les dates sont bien marquées, selon le stile de l'Ecriture.

Il n'étoit pas nécessaire que Jean fit des miracles, pour autoriser sa mission & sa Prophétie. Les autres Prophètes n'en avoient pas toujours faits ; la conformité avec l'Ecriture, & la convenance des choses justifioient leur envoi. La vie de S. Jean étoit un prodige perpétuel. Il étoit né Sacrificateur, & sa mission venoit de l'ordinaire : on se souvenoit des merveilles de sa conception & de sa naissance. Né comme Samson d'une mere stérile, il étoit Nazaréen, c'est-à-dire, consacré à Dieu dès qu'il vint au monde : tout ce qui naissoit de

Jud. XII. 2, 5.

la vigne ou qui peut enivrer lui étoit interdit ; sa retraite dans le désert étoit miraculeuse , & son abstinence étonnante : en se nourrissant de fauterelles , il prenoit une nourriture vile , défagréable & légère , mais expressement rangée parmi les viandes permises par Moÿse dans le Lévitique : où , les animaux qui avoient de longues cuisses , comme tout le genre des fauterelles , quoiqu'ils marchassent à quatre pieds , étoient séparés des volatiles impurs , qui n'avoient pas cette distinction. Ainsi il vivoit en tout selon les regles de la Loi : il prouvoit son envoi par les Prophètes précédens ; & sur-tout , la sainteté de sa vie , le zèle & la vérité qui regnoient dans ses discours , l'autorisoient parmi le Peuple , & le faisoient passer pour un nouvel Elie.

C'étoit en effet sous cette figure qu'il avoit été annoncé par le Prophète Malachie ; & c'étoit un grand avantage au saint Précurseur , non-seulement d'avoir eu un Prophète qui le prédit si expressement , comme on a vu ; mais encore d'être figuré dans le Prophète le plus zélé & le plus autorisé qui fut jamais , c'est-à-dire , par Elie , que son zèle fit transporter au Ciel dans un chariot enflammé.

Isaïe même l'avoit annoncé comme celui ; dont la voix préparoit le chemin du Seigneur dans le Désert. Et quand on l'en vit sortir tout d'un coup , après y avoir passé toute sa vie dès son enfance , pour annoncer la Pénitence dont il portoit l'habit , & dont il exerçoit avec tant d'austérité toutes les pratiques ; le Peuple ne pouvoit pas n'être point attentif à un si grand spectacle.

Allons donc écouter avec tous les Juifs ce nouveau Prédicateur de la Pénitence , si saint , si admirable , & si renommé par toute la contrée.

SECONDE ÉLÉVATION.

La Prophétie d'Isaïe sur S. Jean-Baptiste , & comment il prépara la voie du Seigneur.

Comme il est écrit dans le Livre des paroles du Prophète Isaïe : La voix de celui qui crie dans le Désert , Préparez les voies du Seigneur ; rendez droits ses sentiers ; aplaniſſez le chemin ;

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Lcv. XI. 22 , 23.
23.

Mal. III. 1.

If. XL. 3.
Marc. I. 2 , 3.

Marc. I. 2 , 3.
If. XL. 3 , 4 , 5.
Luc. III. 4 , 5.

ÉLÉVATIONS toute vallée sera comblée, & toute montagne & toute colline abaissée
SUR & applanie; & toute chair verra le salut qui vient de Dieu.
LES MYSTÈRES.

Deux moyens de préparer les voies au CHRIST nous sont montrés dans cet oracle d'Isaïe : l'un, qu'il devoit prêcher devant lui à tout le Peuple d'Israël le Baptême de la pénitence, pour préparer son avènement, ainsi que S. Paul le dit dans les Actes : & l'autre, qu'il devoit montrer au Peuple ce Sauveur, comme il est encore porté dans le même sermon de l'Apôtre.

Concevons donc ces deux caractères de S. Jean-Baptiste, & laissons-nous préparer par le grand Précurseur à l'avènement du Sauveur des âmes.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

Première préparation par les terreurs de la Pénitence.

LA prédication de la Pénitence a deux parties; l'une, de relever les consciences humiliées & abattues; c'est ce qu'Isaïe appelle, combler les vallées : l'autre, d'abattre les cœurs superbes : c'est ce que le même Prophète appelle, abaisser les montagnes, & applanir les collines. Saint Jean fait l'un & l'autre : & pour commencer par le dernier, il abat les superbes, en disant aux Pharisiens & aux Saducéens : *Race de vipères ; de qui avez-vous appris à fuir la vengeance qui doit venir ? Faites donc de dignes fruits de pénitence : car la cognée est déjà à la racine des arbres.* Il ne s'agit pas d'un ou de deux : c'est une vengeance publique & universelle : *Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé & jetté au feu.* Toutes ces paroles sont autant de coups de tonnerre sur les cœurs rebelles. Et celles-ci où il parle de JESUS-CHRIST ne sont pas moins fortes : *Il a un van en sa main ; & il purgera son aire, & il recueillera le bon grain dans son grenier ; & il brulera la paille d'un feu qui ne s'éteint pas.*

Tout cela est préparé par ces premières paroles : *Faites pénitence, car le royaume des Cieux approche.* Le monde dans peu de tems verra paroître son juge ; plus il apporte de miséricorde, plus ses jugemens seront rigoureux. Abaissez-vous donc, orgueilleuses montagnes, qui semblez vouloir menacer le Ciel, abaissez vos superbes têtes. *Ce n'est pas*, dit S. Chryso-

Math. III. 7, 8.
10.

Ibid. 12.

Luc. III. 1.

Chrys. Hom. XI.
in Matth.

stome, aux feuilles ni aux branches, mais à la racine que la cognée est attachée. Il ne s'agit pas des biens du dehors, des honneurs & des richesses, qu'on peut appeller les feuilles & les ornemens de l'arbre, ni de la santé ou de la vie corporelle, que l'on peut comparer aux branches qui font partie de nous-mêmes : c'est à la racine, c'est à l'ame qu'on va fraper : il y va du tout, & le coup sera sans remède. Et ce ne sont pas seulement les plantes venimeuses & malfaisantes qu'on menace ; c'est la paille, les serviteurs inutiles ; ce sont les arbres infructueux que le feu brulera toujours sans se consumer ; & pour périr à jamais, il suffit de ne porter pas de fruit. Car c'est alors que vient la rigoureuse parole du sévère Pere de famille, qui visitant son jardin, prononce cette sentence contre le figuier stérile : *Car pourquoi occupe-t-il la terre ? Coupez-le & le mettez dans le feu. Tremblez donc, pécheurs endurcis : tremblez, ames superbes & impénitentes : craignez cette inévitable cognée qui est déjà mise à la racine. Si le serviteur tonne ainsi ; que fera le maître quand il aura pris la parole ? Si ceux qui ont transgressé la Loi de Moïse sont inévitablement punis ; quel traitement recevront ceux qui auront outragé le Fils de Dieu, méprisé sa parole, & foulé son sang aux pieds ? Où irons-nous donc, race de vipères, qui ne produisons que des fruits empoisonnés ? qui nous apprendra à éviter la colete du Tour-puissant qui nous poursuit ? Où nous cacherons-nous devant sa face ? Collines, couvrez-nous ; montagnes, tombez sur nos têtes.*

ELÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

Luc. XIII. 7.

Heb. X. 28, 29.

Luc. XXIII. 30.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

La consolation suit les terreurs.

Pour moi, je vous donne un Baptême d'eau, afin que vous fassiez pénitence ; mais celui qui vient après moi, est plus puissant que moi ; & je ne suis pas digne de lui porter ses souliers : c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit & dans le feu. Si S. Jean nous inspire tant de terreur, s'il nous brule par la frayeur du feu éternel & de l'implacable colere de Dieu, un baptême lui est donné pour nous rafraichir. Allons donc avec tout Jérusalem & avec toute la Judée, & avec tout le pays que le Jourdain arrose : allons écouter le Prédicateur de la pénitence,

Matth. III. 11.

Luc. III. 11.

Ibid. 12, 13.

Ibid. 14.

& recevons son baptême pour nous y consacrer. Car ce n'est pas ici un de ces foibles Prédicateurs qui prêchent la pénitence dans la mollesse; celui-ci la prêche dans le cilice, dans le jeûne, dans la retraite, dans la priere. Mais allons, en confessant nos péchés, non en général, ce que les plus superbes ne refusent pas; mais confessons chacun en particulier nos fautes cachées, & commençant par celles qui nous humilient davantage. Prenons un Confesseur comme Jean-Baptiste: sévère, mais sans être outré. Car que dit-il aux pécheurs en général: *Que celui qui a deux habits en donne à celui qui n'en a pas; & que celui qui a de quoi manger en use de même.* La colere de Dieu est pressante & redoutable; mais consolez-vous, puisque vous avez dans l'aumône un moien de l'éviter. Partagez vos biens avec les pauvres; il ne vous dit pas de tout quitter: c'est bien-là un conseil pour quelque-uns, mais non pas un commandement pour tous. Il ne nous accable donc pas par d'excelsives rigueurs; & que dit-il aux Publicains, ces gens de tout tems si odieux, les oblige-t-il à tout quitter? Non, *pourvu qu'ils ne fassent rien au-delà des ordres qu'ils ont refus.* Car la puissance publique peut imposer des péages pour le soutien de l'état: il lui faut laisser arbitrer ce que demandent les besoins publics, & s'en tenir à l'exécution sans vexer le Peuple. Il ne dit non plus aux gens de guerre; quittez l'épée: renoncez à vos emplois: mais: *Ne faites point de concussion, contentez-vous de votre solde.* Le Prince rendra compte à Dieu, & des tributs qu'il impose, & des guerres qu'il entreprend, mais ses Ministres, qui, sans inspirer de mauvais conseils, ne font qu'exécuter les ordres publics, sont à couvert aux yeux de Dieu par l'autorité de saint Jean. JESUS viendra donner des conseils de perfection: Jean s'attache aux préceptes, & sans prêcher aucun excès, il console tout le monde en ouvrant la porte du Ciel aux emplois, non-seulement les plus dangereux, mais encore les plus odieux, s'ils sont nécessaires, pourvu qu'on s'y renferme dans les regles.



CINQUIÈME ÉLÉVATION.

Le Baptême de Jean, & celui de JESUS-CHRIST.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

JE vous baptise dans l'eau ; mais celui qui vient après moi ,
vous baptisera dans le Saint-Esprit & dans le feu. Ce que
JESUS-CHRIST explique lui-même à ses Disciples , lorsqu'il leur
dit en montant au Ciel ; Jean vous a donné un baptême d'eau ,
mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit.
Saint Paul explique le baptême de Jean par ces paroles : Jean-
Baptiste a baptisé le Peuple du baptême de la pénitence , en l'aver-
tissant de croire en celui qui devoit venir après lui , c'est-à-dire ,
en JESUS. Voilà donc deux différences de deux baptêmes : celui
de Jean préparoit la voie à JESUS-CHRIST en montrant que
c'étoit en lui , & non pas en Jean qu'il falloit croire pour avoir
la rémission des péchés ; & outre cela , le baptême de Jean
ne donnoit ni le Saint-Esprit , ni la Grace , ni par elle le feu
céleste de la charité qui consume tous les péchés : & cet effet
étoit réservé au baptême de JESUS-CHRIST.

Luc. III. 16.

Math. III. 11.

Act. I. 5.

Ibid. XIX. 4.

Quand saint Jean oppose l'eau de son baptême au feu de
celui de JESUS-CHRIST ; & quand JESUS-CHRIST explique lui-
même que ce baptême de feu & du Saint-Esprit , est celui
dont les Disciples furent inondés au jour de la Pentecôte , on
entend bien qu'il ne faut pas croire que le baptême de JESUS-
CHRIST ne soit pas comme celui de Jean un baptême ; mais
c'est que celui de Jean ne contenoit qu'une eau simple ; au
lieu que l'eau que donnoit JESUS étoit pleine du Saint-Esprit
& d'un feu céleste , c'est-à-dire , de ce même feu du Saint-
Esprit dont le déluge s'épancha sur toute l'Eglise dans le Ce-
nacle. C'est ce feu qui anime encore aujourd'hui l'eau du
baptême ; & qui fait dire au Sauveur : *Qu'on n'a point de part à son Royaume , si l'on ne naît de l'eau & du Saint-Esprit.* C'est-
à-dire , dans le langage mystique , si l'on ne naît de l'eau &
du feu.

Joan. III. 5.

Voici donc la consolation des Chrétiens. L'eau du baptême
de JESUS-CHRIST n'est pas une eau vuide & stérile : le Saint-
Esprit l'anime & la rend féconde : en lavant le corps , elle
enflamme le cœur : si vous ne sortez du baptême plein du feu

Luc. VII. 47.

Conc. Trid. Sess.
VI. de Justif. cap. 6.

céleste de l'amour de Dieu, ce n'est pas par le baptême de JESUS-CHRIST que vous avez reçu. La pénitence chrétienne qui n'est autre chose qu'un second baptême, doit être animée du même feu : *Celui à qui on remet davantage, doit aussi, dit le Sauveur, aimer davantage.* Quand vous n'avez que des larmes, que la terreur fait répandre, ce n'est encore que l'eau & le baptême de Jean. Quand vous commencez à aimer Dieu *comme l'auteur & la source de toute justice* ; JESUS commence à vous baptiser intérieurement de son feu : & son Sacrement achèvera l'ouvrage.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

Quelle est la perfection de la Pénitence.

Ij. XL. 4.
Luc. III. 5.

Les chemins tortus seront redressés, & les raboteux seront applanis ; ce sont les paroles d'Isaïe rapportées par S. Luc. C'est-à-dire, qu'il faut que le cœur souffre la violence, si la pénitence est sincère : car on n'est pas sans violence sous la bêche & sous le hoyau ; il faut que le bois qu'on veut applanir, gémisse long-tems sous le rabot : on ne réduit pas sans travail les passions qu'on veut abattre, les habitudes qu'on veut corriger : il vous faut pour vous redresser, non-seulement une main ferme, mais encore rude d'abord : à mesure qu'elle avancera son ouvrage, son effort deviendra plus doux : & à la fin tout étant aplani, le rabot coulera comme de lui-même, & n'aura plus qu'à ôter de légères inégalités, que vous-même vous ferez ravi de voir disparaître, afin de demeurer tout uni sous la main de Dieu, & occuper la place qu'il vous donne dans son édifice. Les grands combats sont au commencement, la douce inspiration de la charité vous applanira toutes choses : & c'est alors, comme dit saint Luc : *Que vous verrez le salut donné de Dieu.*

Luc. III. 6.

Avant que ce salut parut au monde, Isaïe avoit prédit que la pénitence devoit paroître dans toute sa sévérité, dans sa régularité, dans toute sa force. Avoit-elle jamais mieux paru que dans la prédication de saint Jean-Baptiste ? Et la sévérité de la vie s'étoit-elle jamais mieux unie avec celle de la Doctrina ? Paroissez-donc, il est tems, divin Sauveur ; la voie vous est préparée par la prédication de la pénitence.

SEPTIÈME ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

*Seconde préparation des voies du Seigneur, en montrant
au monde JESUS-CHRIST.*

SOuvrons-nous que la préparation des voies du Seigneur a été mise en deux choses : dans la prédication de la pénitence, & dans la désignation de la Personne de JESUS-CHRIST. Nous avons vu la première : passons à la seconde.

Saint Jean annonce aux Juifs plusieurs choses de JESUS-CHRIST. La première, qu'il alloit venir ; La seconde, qu'il étoit déjà au milieu d'eux sans être connu ; la troisième, qu'il y étoit, & quelle étoit sa puissance.

Pour expliquer ce troisième point, il falloit que Jean commençât à se dépriser lui-même : *Je ne suis pas*, disoit-il, *celui que vous croyez : il en vient un après moi, qui est plus puissant que moi : & dont je ne suis pas digne de porter, ni de délier les souliers.*

Matth. III. 11.
Marc. I. 7.
Luc. III. 16.
Joan. I. 27.
Act. XIII. 25.

Ce n'étoit pas assez de parler ainsi en général, il explique en quoi consistoit cette prééminence de JESUS-CHRIST. Il la fait consister premièrement dans son éternelle préexistence : *Celui*, dit-il, *qui est venu après moi, a été mis devant moi ; a été fait mon supérieur*, parce qu'il étoit devant moi de toute éternité, il étoit, & ce qu'il étoit avant Jean de toute éternité, a été cause de l'avantage qu'il devoit avoir sur lui dans le tems, & de ce qu'il a été fait son supérieur. La prééminence de JESUS-CHRIST consiste en second lieu dans sa plénitude : *Il est plein de grace & de vérité* ; car tout est en lui, & il est la source de la Grace : ainsi elle regorge de sa plénitude : la Grace se multiplie en nous sans mesure : *Nous avons tous reçu de sa plénitude, & Grace pour grace* : une grace en attire une autre : la grace de la prière attire celle de l'action : la grace de la patience attire celle de la consolation : la grace qui nous rend fidèles dans les momens, attire celle de la persévérance : la grace de cette vie attire celle de l'autre. *Moïse a donné la Loi* qui étoit stérile, & ne consistoit qu'en figures ; propre à nous déclarer pécheurs, & non pas à nous justifier ; propre à nous montrer le chemin, mais non pas à nous y conduire,

Joan. I. 15, 27.

Ibid. 24.

Ibid. 16.

Ibid. 17.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Joan. I. 18, 34.

Joan. XIV. 9.

Heb. III. 5, 6.

Chrysos. Hom. XI.
in Matth.

ni à nous y faire entrer. *Par JESUS-CHRIST, est venue la Grace qui nous fait agir ; & la vérité, au lieu des ombres. Enfin le dernier trait de la prééminence en JESUS-CHRIST, c'est qu'il est le Fils, & le Fils unique, & le Fils toujours dans le sein de son Pere. Ce qui fait que la connoissance de Dieu se va augmenter, puisque c'est celui qui est dans son sein, qui nous en révélera le secret ; Jamais personne n'a vu Dieu ; mais son Fils unique va nous découvrir le secret du sein paternel ;* ensorte qu'en le voyant, nous verrons son Pere. Faut-il donc s'étonner, si Jean ne se reconnoît pas digne de lui délier ses souliers ? Si JESUS-CHRIST n'étoit qu'une créature, Jean en auroit-il parlé ainsi ? Qui jamais a ainsi parlé, ou d'Élie un si grand Prophète, ou de Salomon, ou de David, de si grands Rois, ou de Moïse lui-même ? Aussi n'étoient-ils tous que ses serviteurs ; mais JESUS-CHRIST est le Fils unique. S'il est éternellement dans le sein du Pere, il ne peut pas être d'une nature inférieure ou dégénérante ; autrement il aviliroit, pour ainsi parler, le sein où il demeure. Abaissons-nous donc à ses pieds ; c'est le seul moien de nous élever. Jean s'abaisse jusqu'à se juger indigne de déchausser son Souverain ; JESUS pour le relever viendra bientôt recevoir de lui le baptême, & cette main qui se juge indigne de toucher les pieds de JESUS, est élevée, dit saint Chrifostome, au haut de sa tête, pour verser dessus l'eau baptismale.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

*Première manière de manifester JESUS-CHRIST
avant que de l'avoir vu.*

DIeu avoit déterminé à saint Jean-Baptiste deux tems, où il devoit faire connoître le Sauveur, dont le premier étoit avant que de l'avoir vu. Quelle merveille ? Un artisan encore dans la boutique, & gagnant sa vie, est le sujet des prédications d'un Prophète, plus que Prophète, & si révérend, qu'on le prenoit pour le CHRIST. C'étoit de cet homme dans la boutique que S. Jean disoit ; *Il y a un homme au milieu de vous que vous ne connoissez pas, & dont je ne suis pas digne de toucher les pieds,*

Il est plus grand que Moïse ; il donne la Grace quand Moïse ne donne que la Loi , il est devant tous les siècles , le Fils unique de Dieu , & dans le sein de son Pere ; nous n'avons de Grace que par lui ; cependant vous ne le connoissez pas , quoiqu'il soit au milieu de vous. Dans quelle attente de si hauts discours devoient-ils tenir le monde ; & quelle préparation des voies du Seigneur ! On s'accoutumoit à entendre nommer le Fils unique de Dieu qui venoit en annoncer les secrets ; mais quoi c'étoit de ce Charpentier qu'on parloit ainsi ? Qu'est-ce après cela que la gloire humaine ? Qu'est-ce devant Dieu que la différence des conditions ? Jean ne l'avoit jamais vu , & ne le connoit peut-être que par l'impression qu'il en avoit ressentie au sein de sa mere ! elle le continuoit , & il éprouvoit que le Fils de Dieu étoit au monde par les effets qu'il faisoit sur lui. Aussi confessoit-il , *que nous recevons tous de sa plénitude ;* & il *1^{er} Jean. I. 16.* sentoit que c'étoit de-là , que lui venoit à lui même cette abondance de Grace. Mais il se prépare de plus grands Mystères : JESUS va paroître au monde ; & le premier qu'il va visiter , c'est Jean-Baptiste : & si ce saint Précurseur l'a si bien fait connoître avant que de l'avoir vu , quelles merveilles nous paroîtront quand ils seront en présence !





VINGT-DEUXIÈME SEMAINE.

Le Baptême de JESUS.

ÉLEVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

PREMIÈRE ÉLEVATION.

Premier abord de JESUS, & de saint Jean.

Pendant que saint Jean-Baptiste faisoit retentir les rives du Jourdain, & toute la Contrée d'alentour, de la Prédication de la Pénitence; & qu'on accouroit de tous côtés à son baptême, où il en faisoit un autre plus efficace de la part du Sauveur qu'il annonçoit, le Sauveur vint lui-même de Galilée pour être baptisé de la main de Jean.

Ce fut donc alors qu'arriva ce que Jean raconte ailleurs aux Juifs: *Je ne le connoissois pas.* Il parle manifestement du tems qui avoit précédé le baptême de JESUS-CHRIST: car il l'avoit trop connu dans son baptême, & par des marques trop éclatantes, pour en perdre jamais l'idée. Mais ce fut lorsqu'il l'aborda la première fois, que saint Jean-Baptiste pouvoit dire:

Ilid. Je ne le connoissois pas, mais je suis venu donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût manifesté en Israël. Car outre qu'en baptisant le peuple, Jean annonçoit, comme on a vu, un meilleur baptême: Il devoit encore arriver que JESUS-CHRIST, en se présentant au baptême avec les autres, seroit distingué par la manifestation que nous allons voir. Ce fut donc alors que Jean

rendit ce témoignage: J'ai vu le Saint-Esprit descendant du Ciel; comme une colombe, & demeurant sur lui: & je ne le connoissois pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit: Celui sur qui vous verrez descendre le Saint-Esprit & demeurer sur

lui, c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu ; & je lui rends ce témoignage, que c'est le Fils de Dieu.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Ainsi le Saint-Esprit descendu du Ciel, & se reposant sur JESUS-CHRIST, devoit être la marque pour le reconnoître. Cette marque fut donnée à tout le Peuple au baptême de JESUS-CHRIST ; mais saint Jean qui étoit l'ami de l'Époux, la vit avant tous les autres, & reconnoissant JESUS-CHRIST dont il se trouvoit indigne de toucher les pieds, *ne vouloit pas le baptiser.*

Matth. III. 12.

Un des caracteres de saint Jean, c'est l'humilité, qui paroît dans toutes ses actions & dans toutes ses paroles ; mais JESUS le devoit surpasser en cette vertu comme en tout le reste : & on ne peut voir sans étonnement, que sa premiere sortie soit pour se faire baptiser par son Serviteur. Et nous rougissons de la Pénitence, pendant que JESUS, l'innocence même, se va initier à ce Mystere : & ne sort de l'obscurité de son travail mécanique, que pour se mettre par le baptême, ne craignons point de le dire, au rang des pécheurs.

SECONDE ÉLÉVATION.

JESUS-CHRIST commande à S. Jean de le baptiser.

JESUS-CHRIST venant au baptême avec tout le reste du Peuple : *Jean l'en empêchoit, lui disant : C'est vous qui me devez baptiser, & vous venez à moi ?* Ce qu'on ressent à cette parole d'humilité & d'étonnement est inexplicable. Répétons-la avec componction : *Es vous venez à moi !* Et vous venez me soumettre cette tête, sur laquelle je vois le Saint-Esprit reposer ! Non, non ; donnez-moi vos pieds, dont encore je ne suis pas digne : & puisque c'est au baptême de votre sang que je dois tout, laissez-moi vous reconnoître. Mais JESUS lui dit : *Laissez-moi faire maintenant ; car il faut qu'en cette sorte nous accomplissions toute justice.* L'ordre du Ciel le demande, & la bienéance le veut : *Decet ; il est à propos : il est bienféant.*

Matth. III. 13, 14.

Ibid. 15.

C'étoit donc l'ordre d'en-haut, que JESUS, la victime du péché, & qui devoit l'ôter en le portant, se mît volontairement au rang des pécheurs : c'est-là cette justice qu'il lui falloit accomplir. Et comme Jean en cela lui devoit obéissance,

le Fils Dieu la devoit aux ordres de son Pere. *Alors Jean ne lui résista plus* : & ainsi toute la justice fut accomplie , dans une entière soumission aux ordres de Dieu.

Accomplissons ainsi toute justice : ne laissons rien échapper des ordres de Dieu : allons à la suite de JESUS , nous dévouer à la Pénitence : souvenons-nous de notre baptême qui nous y a consacrés ; & puisqu'en effaçant le péché , il n'en éteint pas les desirs , préparons-nous à un combat éternel : entrons en lice avec le démon , & ne craignons rien , puisque JESUS-CHRIST est à notre tête.

TROISIÈME ELEVATION.

JESUS-CHRIST est plongé dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST est donc caché dans les eaux , & sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur : il ne paroît plus , le pécheur doit être noyé : & c'est pour lui qu'étoient faites les eaux du déluge. Mais si les eaux montrent la justice divine par cette vertu ravageante & abymante , elles ont une autre vertu : & c'est celle de purifier & de laver. Le déluge lava le monde , & les eaux purifierent & sauverent les restes du genre humain. JESUS-CHRIST plongé dans les eaux leur inspire une nouvelle vertu qui est celle de laver les âmes. L'eau du Baptême est un sépulchre , où nous

Rom. VI. 2, 3, 4. *sommes jetés tous vivans avec JESUS-CHRIST , mais pour ressus-*

Coloss. II. 12. *citer avec lui : entrons : subissons la mort que notre péché mérite : mais n'y demeurons pas , puisque JESUS-CHRIST l'a expié en se baptisant pour nous : sortons de ce mystique tombeau , & ressuscitons avec le Sauveur pour ne mourir plus.*

N'oublions jamais notre baptême , où ensevelis dans les eaux nous devons périr , mais au contraire nous en sortons purs comme du sein d'une nouvelle mere. Toutes les fois que nous retombons dans le péché , nous nous noïons ; nous nous abymons : toutes les fois que par le recours à la Pénitence nous ressuscitons notre Baptême , nous commençons de nouveau à ne pécher plus. Où retournez-vous , malheureux ? Ne vous lavez-vous que pour vous souiller davantage ? La miséricorde d'un Dieu qui pardonne , vous fera-t-elle un scandale :

&

& perdrez-vous la crainte d'offenser Dieu, à cause qu'il est bon? Quoique la Pénitence soit laborieuse, & qu'on ne revienne pas à la sainteté perdue avec la même facilité qu'on l'a reçue la première fois, néanmoins les rigueurs mêmes de la Pénitence sont pleines de douceur. Ces rigueurs tiennent encore plus de la précaution que de la punition. Faites donc Pénitence de bonne foi: & songez qu'en vous soumettant aux clefs de l'Eglise, vous vous soumettez en même-tems à toutes les précautions qu'on vous prescrira pour votre salut.

QUATRIÈME ÉLEVATION.

Manifestation de JESUS-CHRIST.

VRaiment il est véritable que *celui qui s'humilie, sera exalté.* Jean s'humilie, & un Dieu l'exalte en le faisant, pour ainsi dire, son consécrateur, pour se dévouer sous sa main à la Pénitence. Mais JESUS s'humilie beaucoup davantage, puisqu'il se met aux pieds de Jean, plus que Jean ne vouloit être au-dessous des siens, & qu'il le choisit pour le baptiser. Il est donc tems, ô Pere Eternel que vous glorifiez votre Fils! Et voilà que JESUS s'élevant de l'eau, où il s'étoit enseveli, le Ciel s'ouvre: le Saint-Esprit, qui n'avoit encore été vu que de Jean-Baptiste, descend en forme corporelle sous la figure d'une colombe & se repose sur lui. En même-tems une voix part d'en-haut comme un tonnerre, & on entendit ces mots hautement & distinctement: *Celui-ci est mon Fils bien aimé en qui je me plais.* C'est par-là qu'étoit désigné le Fils unique: *C'est mon serviteur,* disoit Isaïe: *c'est celui que j'ai choisi.* *Is. XLII. 1.* & en qui mon ame se plaît. Mais ce serviteur est en même tems le Fils unique, à qui il dit: *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui:* Et encore: *Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore.* Mais ce qui étoit séparé dans la prophétie, se réunit aujourd'hui dans la déclaration du Pere céleste: *Celui-ci est mon Fils bien aimé en qui je me plais.* Je m'y plais uniquement, comme dans celui qui est mon unique: je me plais dans ses membres, qu'il a choisis, parce que je me plais en lui: & je n'aime plus rien sur la terre que dans cet unique objet de ma complaisance.

Mat. XXIII. 12.

Matth. III. 16, 17.

Luc. III. 21, 22.

Is. XLII. 1.

Pf. II. 7. CIX. 3.

Matth. III. 17.

Joan. XVII. 13,
 16.

Il nous vaut mieux d'être aimé de cette sorte, que si nous l'étions en nous-mêmes : puisque, quelque vertueux que nous puissions être, nos mérites bornés ne nous attireroient jamais du côté de Dieu qu'un amour fini : mais Dieu nous regardant en JESUS-CHRIST, l'amour qu'il a pour son Fils s'étend sur nous, ainsi que le Fils le dit lui-même : *Mon Pere, je suis en eux, & vous en moi : afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, ainsi que je suis en eux moi-même.*

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

*La manifestation de la Trinité, & la consécration
 de notre Baptême.*

LE Pere céleste a paru sur la montagne où JESUS-CHRIST s'est transfiguré : mais le Saint-Esprit ne s'y montra pas : le Saint-Esprit a paru dans celle où il descendit en forme de langue ; mais on n'y vit point le Pere : par tout ailleurs le Fils paroît, mais seul : au Baptême de JESUS-CHRIST qui donne naissance au nôtre où la Trinité devoit être invoquée, le Pere paroît dans la voix, le Fils en sa chair, le Saint-Esprit comme une colombe. Les eaux sont sanctifiées par cette présence : en la personne de JESUS-CHRIST toute l'Eglise est baptisée, & le nouvel Adam consacré dans ses trois puissances où consiste l'image de Dieu : ou, si l'on veut, dans ses trois actes principaux, la mémoire, l'intelligence, & l'amour. La mémoire ou le souvenir, est comme le trésor, la source, & le réservoir des pensées : l'intelligence est la pensée intellectuelle elle-même, l'amour est l'union de notre ame avec la vérité qui est son objet. La vérité c'est Dieu même. Disons avec le Prophète : *Je me suis souvenu de Dieu, & j'en ai été dans la joie.* Ne nous contentons pas de nous souvenir de ce que Dieu nous a déjà mis dans l'esprit : si par la foi il nous fait venir à l'intelligence qui en est le fruit, & qu'il daigne ouvrir nos yeux spirituels pour pénétrer ses mystères, suivons cette impression, & épanchons-nous en amour & actions de grâces : *J'entrerai dans le Sanctuaire du Seigneur : dans mon intérieur qui est son Temple : O Dieu ! je me souviendrai de*

Pf. LXXVI. 4.

Psal. LXX. 16.

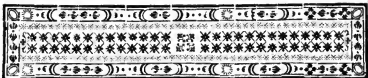
votre seule justice. Recevez toutes les pensées qui seront le fruit de ce souvenir : que votre justice, & votre vérité reluisent par-tout : Que j'aime votre justice, & que je vous serve avec un chaste amour : c'est-à-dire, non par la crainte de la peine, mais par l'amour de votre justice. Père, je vous consacre tout mon souvenir : Fils, je vous consacre toute ma pensée : Esprit Saint, tout mon amour se repose en vous : donnez-moi le feu de la charité : & que ce soit-là le feu dans le quel je serai baptisé par la grâce de JESUS-CHRIST.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

La Généalogie de JESUS-CHRIST par S. Luc.

IL y en a qui prétendent qu'à l'âge d'environ trente ans, avant que de commencer le ministère public d'enseigner le peuple, on étoit obligé de donner sa généalogie, & de la consigner dans le Temple : & que c'est ce qui a donné lieu à saint Luc, marquant l'âge de Notre-Seigneur, de rapporter en même tems sa généalogie à l'endroit de son Baptême ; par où il se dispoit à commencer son ministère. Quoi qu'il en soit, il faut toujours se souvenir, qu'il n'étoit fils de Joseph qu'en apparence : *ut putabatur* : comme le remarque saint-Luc : & *Luc. III. 23.* que de tous les côtés, en quelque sorte qu'on prit sa généalogie, ou selon la nature, ou selon la Loi, il étoit toujours fils de David. Que s'il est vrai, qu'il fallut ainsi rapporter sa race pour être admis au ministère d'enseigner ; que ce soit un témoignage pour les Juifs, mais non pas une loi pour les Chrétiens qui ne comptent point d'autre race, ni d'autre naissance, que celle du Baptême, où ils sont tout d'un coup enfans de Dieu. JESUS-CHRIST a montré sa race pour lui & pour nous : il falloit qu'il vint de David, d'Abraham, & du Peuple saint : mais nous qui sommes sortis de la gentilité, nous héritons des promesses, comme l'Apôtre nous enseigne, & sommes enfans d'Abraham & de David par JESUS-CHRIST à qui nous nous sommes incorporés par la Foi. *Rom. XII. 5. Gal. III. 26, 27, 28, 29.*



VINGT-TROISIÈME SEMAINE.

Le Jeûne & la Tentation de JESUS-CHRIST.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Jésus poussé au Désert en sortant du Baptême.

Luc. IV. 1.

JESUS plein du Saint-Esprit, qui s'étoit reposé sur lui sous la figure sensible d'une colombe, quitta le Jourdain, & fut poussé par l'Esprit dans le Désert. C'est-à-dire, que tout en sortant du Baptême, plein de l'esprit de gémissément, il alla, colombe innocente, commencer son jeûne, & pleurer nos péchés dans la solitude. Selon saint Matthieu : *Il y fut conduit par l'Esprit* : selon saint Marc : *Il y fut jeté, emporté, chassé* : selon saint Luc : *il fut poussé*. Quoi qu'il en soit, nous voyons que par le Baptême nous sommes séparés du monde, & consacrés au jeûne ou à l'abstinence, & à combattre la tentation. Car c'est ce qui arriva au Sauveur du monde, aussitôt après son Baptême.

Matth. IV. 1.

Marc. I. 12.

Joan. XVII. 14.

I. Joan. II. 16.

La vie chrétienne est une retraite : Nous ne sommes plus du monde ; comme JESUS-CHRIST, n'est pas du monde. Qu'est-ce que le monde ? Si ce n'est, comme dit saint Jean : *Concupiscence de la chair* ; sensualité, corruption dans ses desirs & dans ses œuvres : ou *concupiscence des yeux*, curiosité, avarice, illusion, fascination, erreur, & folie dans l'affectation de la science : & enfin, *orgueil & ambition*. A ces maux dont le monde est plein, & qui en fait comme la substance, il faut opposer la retraite : & nous faire comme un Désert par un saint détachement de notre cœur.

La vie chrétienne est un combat : le démon à qui une ame échape , prend *sept esprits plus mauvais que lui* pour nous tenter avec de nouveaux efforts : & il ne faut jamais cesser de le combattre.

Dans ce combat saint Paul nous apprend *une éternelle abstinence* : c'est-à-dire qu'il faut nous sévrer du plaisir des sens , & n'y jamais attacher son cœur : *Car celui qui entre en lice dans le combat de la lutte , s'abstient de tout , il le fait pour une couronne qui se fane & se flétrit en un instant ; mais celle que nous voulons emporter est éternelle.*

C'est pour réparer & expier les défauts de notre retraite , de nos combats contre les tentations , de notre abstinence , que JESUS-CHRIST est poussé dans le Désert : son jeûne de quarante jours figure celui de toute la vie , que nous devons pratiquer en nous abstenant des mauvaises œuvres , & contenant nos desirs dans les bornes de la Loi de Dieu. Ce doit être là le premier effet du jeûne de JESUS-CHRIST. S'il nous appelle plus haut , & qu'il nous attire , non pas simplement au renoncement par le cœur , mais encore à un délaissement effectif du monde , heureux d'aller jeûner avec JESUS-CHRIST faisant notre félicité de son Désert.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTERES.

Math. XII. 45.
I. Cor. IX. 24, 25.

SECONDE ÉLÉVATION.

La quarantaine de JESUS-CHRIST , selon S. Marc.

L'Evangéliste saint Marc , le plus divin de tous les Abréviateurs , abrège en ces termes l'Evangile de saint Matthieu : *Il fut dans le Désert quarante jours & quarante nuits : & il étoit tenté du Diable : & il étoit avec les bêtes : & les Anges le servoient.* Où l'on voit en même-tems comme dans un tableau , JESUS-CHRIST seul dans le Désert , où le Diable est son tentateur , les bêtes sa compagnie , & les Anges ses Ministres.

Pourquoi JESUS avec les bêtes , & quelles compagnes lui donne-t-on dans le Désert ? Fuiez les hommes , disoit cette voix à un Solitaire. Les bêtes sont demeurées dans leur état naturel , & pour ainsi parler , dans leur innocence : mais parmi les hommes tout s'est perverti par le péché. *Toute chair* Gen. VI. 12.

a corrompu ses voies. On ne trouve parmi les hommes que dissimulation, infidélité, amitié intéressée, commerce de flatteries pour s'amuser les uns les autres, mensonge, secrètes envies avec l'ostentation d'une trompeuse bienveillance, inconstance, injustice & corruption. Fuijons du moins en esprit; les bêtes nous seront meilleures que la conversation des hommes du monde.

Nous ferons exposés à la tentation avec JESUS-CHRIST notre modèle; mais comme lui nous aurons aussi les Anges pour Ministres. A la lettre ils viennent servir le Sauveur dans le besoin où il voulut être après un si long jeûne; mais en même-tems nous devons nous souvenir qu'ils sont *Esprits administrateurs pour ceux qui sont appelés au salut*, & qu'en l'honneur du Sauveur ils se rendent les Ministres de ceux qui jeûnent avec lui dans le Désert, qui aiment la prière & la retraite, & qui vivent dans l'abstinence de ce qui contente la nature, n'y donnant jamais leur cœur.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

Les trois Tentations, & le moien de les vaincre,

Matth. IV. 1, 3.

Après qu'il eut jeûné quarante jours & quarante nuits, il eut faim: car il avoit bien voulu se soumettre à cette nécessité. Etant donc pressé de la faim selon la foiblesse de la chair qu'il avoit prise, le Diable profita de cette occasion pour le tenter: *Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pain*; ou, comme l'exprime saint Luc:

Luc. IV. 3.

Dites à cette pierre qu'elle se change en pain. Etrange tentation; de vouloir persuader au Sauveur, qu'il se montrât le Fils de Dieu, & fit preuve de sa puissance, pour satisfaire aux goûts & aux besoins de la chair. Entendons, que c'est-là aussi le premier appas du monde: il nous attaque par les sens, il étudie les dispositions de nos corps, & nous fait tomber dans ce piège. Telle est donc la première tentation, qui est celle de la sensualité.

La seconde tentation, ainsi qu'elle est rapportée par saint Matthieu, est d'enlever JESUS-CHRIST dans la Cité sainte, *Matth. IV. 5, 6.* & le mettre sur le haut du Temple, en lui disant: *Si vous*

êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas : car il écrit : *Que les Anges ont reçu un ordre de Dieu pour vous garder dans toutes vos voies : ils vous porteront dans leurs mains , de peur que vos pieds ne se heurtent contre une pierre.* Nous éprouvons cette tentation , lorsque séduits par nos sens , sans craindre notre foiblesse nous nous jettons comme dans un précipice , dans l'occasion du péché , sous l'espérance téméraire d'un secours extraordinaire & miraculeux. C'est ce qui arrive à tous les pécheurs , lorsqu'ils méprisent les précautions qui font éviter les périls où l'on a souvent succombé : ce qui est tenter Dieu de la manière la plus insolente.

La troisième tentation vient directement flater l'orgueil. Le démon nous élève sur une montagne, d'où il nous découvre tous les Empires du monde qu'il promet de nous donner , si nous l'adorons. Voilà comme il flate la sensualité, la témérité, & l'ambition : & voyez comme il sçait prendre son tems : il attaque par le manger celui qui est épuisé par un si long jeûne : il porte à une téméraire confiance en Dieu, celui qui vient de le contenter par le sacrifice d'un jeûne si agréable , & dans une epreuve de vertu si étonnante : il tente par l'ambition de commander à tout le monde , celui qui se commandant si hautement à lui-même , mérite de voir le monde entier à ses pieds , & gouverné par ses ordres. Math. IV. 8.

Telles sont les profondeurs de Sâtan. *Que j'ai peur*, dit le Apoc. II. 24. saint Apôtre, *qu'il ne nous déçoive par ses finesses, ainsi qu'il a* II. Cor. XI. 3. *séduit Eve ! Et encore : Ne nous laissons point tromper par Sa-* Ibid. II. 11. *tan : car nous n'ignorons point ses pensées, ses adresses, ses artifices : comme il sçait prendre le tems, & se prévaloir de notre foiblesse.*

Nous n'avons à lui opposer que la parole de Dieu. A chaque tentation JESUS-CHRIST oppose autant de sentences de l'Ecriture : lisons-là nuit & jour : passons notre vie à méditer la Loi de Dieu, c'est le moien d'opposer sa parole à notre ennemi, & de le renvoyer confus.



QUATRIÈME ÉLEVATION.

Quel remède il faut opposer à chaque Tentation.

O N oppose à la tentation des remèdes ou particuliers ; ou généraux.

Les remèdes généraux sont le jeûne, la prière, la lecture, la retraite : où est renfermé le soin d'éviter les occasions : à quoi on peut ajouter, l'occupation & le travail.

Pour bien comprendre les remèdes particuliers, allons à l'Ecole du Fils de Dieu, & voyons ce qu'il pratique.

A la tentation de la sensualité, & en particulier à celle de la faim : il oppose, qu'on ne vit pas seulement de pain : que Dieu a envoyé la manne à son Peuple pour le soutenir dans le Désert ; qu'il n'y a donc qu'à s'abandonner à sa providence paternelle : qu'il nourrit tous les animaux jusqu'aux corbeaux, & jusqu'aux serpents, & jusqu'à un ver de terre, sans qu'ils fement, ni qu'ils labourent : qu'il ne faut point désirer le plaisir des sens : que sa parole, que sa vérité est le véritable soutien & le nourrissant plaisir des âmes. Et tout cela est compris dans cette Parole de l'Ecriture citée à cette occasion par le Sauveur : *L'Homme ne vit pas seulement de pain ; mais encore de toute Parole, ou de toute chose qui sort de la bouche de Dieu.*

A la seconde tentation JESUS-CHRIST oppose ces mots : *Ibid. 7. Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.* Celui qui entreprend des choses trop hautes, que Dieu ni ne lui ordonne, ni ne lui conseille, sous prétexte qu'il fera en sa faveur quelque chose d'extraordinaire qu'il n'a point promis, tente le Seigneur son Dieu. Il tente encore le Seigneur son Dieu, lorsqu'il veut

entendre par un effort de son esprit ses inaccessibles mystères sans songer : *Que celui qui entreprend de sonder la Majesté, sera opprimé par sa gloire.* Ceux-là donc tentent le Seigneur leur

Prov. XXV. 27. Dieu, & n'écoutent pas ce précepte : Ne cherchez point des choses plus hautes que vous. Celui aussi qui entreprend de grands ouvrages dans l'ordre de Dieu, mais qui le fait sans y employer des forces & une diligence proportionnée, tente Dieu manifestement, & attend de lui un secours qu'il n'a point promis.

mis. Il en est de même de celui qui se jette volontairement dans le péril qu'il peut éviter : car s'il le peut, il le doit, & non par une téméraire confiance hasarder volontairement son salut. Celui qui dit par le sentiment d'un faux repos, Je m'abandonne à la volonté de Dieu, & je n'ai qu'à le laisser faire : au lieu d'agir avec Dieu, & de faire de pieux efforts, fâche la mollesse, entretient la nonchalance, & tente le Seigneur son Dieu, qui veut que nous soions coopérateurs de sa Sagesse & de sa puissance. Dites donc, en faisant ce que vous pouvez de votre côté, comme il l'ordonne : Je me repose sur Dieu, je le laisse faire : car alors on ne songe qu'à se tirer du trouble, de l'agitation, de l'inquiétude : autrement vous tentez Dieu, & vous vous jetez à terre du haut du pinacle, dans l'espérance de trouver entre deux les mains des Anges.

Pourquoi opposer à la tentation de l'ambition, ces paroles : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & le serviras seul.* Les hommes ambitieux s'adorent eux-mêmes : ils se croient les seuls dignes de commander aux hommes, & de remplir les grandes places : ils ont une merveilleuse complaisance pour les conseils qu'ils ont imaginé pour y parvenir : ils se mettent au-dessus de tous les hommes dont ils croient faire des instrumens de leur vanité : tous ceux-là s'adorent eux-mêmes, & veulent que les autres les adorent. Ceux qui s'imaginent avoir ce que le monde appelle esprit supérieur ; qui ravis de la prétendue supériorité de leur génie à manier les hommes & les affaires, croient s'élever au-dessus de tout le genre humain, s'adorent eux-mêmes, & se croyant les Artistes de leur grandeur, les ^xFabricateurs de leur fortune, les Auteurs de leurs beaux talens, de leur habileté, de leur éloquence : ils disent : *Notre langue est de nous : & nous nous sommes faits nous-mêmes : qui est au-dessus de nous ?*

En s'adorant eux-mêmes, & en adorant leur propre orgueil, ils adorent en quelque sorte le Diable qui l'a inspiré. Car le propre de ce superbe esprit, est d'avoir voulu s'égaliser à Dieu, & s'adorer lui-même : & il regne sur ceux qu'il attire dans ses sentimens, & dans ses révoltes.

Pourquoi JESUS-CHRIST ne dit-il rien à la vanterie du démon, qui se glorifie d'avoir sous les Empires sa puissance : & de les distribuer à qui il lui plaît avec toute la gloire qui y est ar-

tachée. Il est vrai qu'en un certain sens il est le maître de l'Univers par le péché qu'il y a introduit, & par le regne de l'idolâtrie qui étoit comme universel. Il est vrai encore, qu'en remuant les passions, & l'ambition des hommes, il donne des fondemens à la plupart des Conquêtes & des Empires qui en ont été l'ouvrage : il n'est pas vrai toutefois qu'il donne les Empires, parce que ces violentes passions des hommes n'ont que l'effet que Dieu veut, & que c'est lui qui donne la victoire. Mais JESUS-CHRIST le laisse se repaître de sa fausse gloire ; & content d'apprendre aux hommes à adorer Dieu, il leur apprend à la fin que par-là ils renverseront le superbe Empire du Démon, déjà prêt à tomber à terre.

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

De la puissance du Démon sur le Genre Humain.

Quand Dieu créa les purs esprits, autant qu'il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir : & en les soumettant à sa volonté, il voulut pour l'ordre du monde que les natures corporelles & inférieures fussent soumises à la leur, selon les bornes qu'il avoit prescrites. Ainsi le monde sensible fut assujetti à sa manière au monde spirituel & intellectuel : & Dieu fit ce pacte avec la nature corporelle, qu'elle seroit meue à la volonté des Anges, autant que la volonté des Anges, en cela conforme à celle de Dieu, la détermineroit à certains effets.

Concevons-donc que Dieu, Moteur souverain de toute la nature corporelle, ou la meut, ou la contient dans une certaine étendue, à la volonté de ses Anges. Parmi les esprits bienheureux il y en a qui sont appelés des vertus, dont il est écrit : *Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur, bénissez le Seigneur, vous (qu'il appelle) ses Vertus ou ses Puissances*. Et encore : *Anges du Seigneur, louez le Seigneur ; Vertus du Seigneur, louez le Seigneur*. C'est peut-être de ces Vertus ou de ces Puissances qu'il est écrit : *Dieu sous qui se courbent ceux qui portent le monde*. Et Quoiqu'il en soit, nous voyons dans toutes ces paroles une espèce de présidence de la nature spirituelle sur la corporelle.

Pf. CII. 20, 21.

Dan. III. 58, 61.

Pf. CXLVIII. 2.

Job. IX. 13.

ÈVÊQUE DE MEAUX. 355

Combien la force des Anges prévaut à celle des hommes & des animaux, & quelle domination elle est capable d'exercer sur eux sous l'ordre de Dieu; il l'a lui-même déclaré par le carnage effroyable que fit un seul Ange dans toute l'Egypte, dont il fit mourir tous les premiers nés, autant parmi les animaux que parmi les hommes: & encore par celui qui se fit si promptement dans l'armée de Sennachérib qui assiégeoit Jérusalem.

On pourroit pourtant demander si Dieu conserve le même pouvoir aux Anges déserteurs & condamnés; mais S. Paul a décidé la question, lorsque pour exciter les Fidèles à résister vigoureusement à la tentation, il les avertit: *Que nous n'avons pas à luter contre la chair & le sang, mais contre des Princes & des Puissances*, qu'il appelle encore à cause de leur origine, *des Vertus des Cieux*, après même qu'ils en ont été précipités: pour nous montrer, qu'ils conservent encore dans leur supplice la puissance, comme le nom qu'ils avoient par leur nature. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque Dieu qui les pouvoit justement priver de tous les avantages naturels, a mieux aimé faire voir, en les leur conservant, que tout le bien de la nature tournoit en supplice à ceux qui en abusent contre Dieu. Ainsi l'intelligence leur est demeurée aussi perçante & aussi sublime que jamais, & la force de leur volonté à mouvoir les corps, par cette même raison, leur est restée, comme du débris de leur effroyable naufrage.

Que si l'on dit que la force de la volonté des Anges venoit de la conformité à la volonté de Dieu qu'ils ont perdue; on ne songe pas que Dieu veut encore les faire servir de Ministres à sa justice: & en cela leur volonté sera conforme à celle de Dieu, parce qu'ils feront encore par une volonté mauvaise, la même chose que Dieu fait par une volonté qui est toujours bonne.

Ainsi tous les avantages naturels sont demeurés aux Démons pour leur supplice: Dieu leur a tout changé en mal: & leur noblesse naturelle se tournant en faste, leur intelligence en finesse & en artifice, & leur volonté en partialité & en jalousie, ils sont devenus superbes, trompeurs & envieux, & réduits par leur misère au triste & noir emploi de tenter les hommes; ne leur restant plus, au lieu de la félicité dont ils jouissoient dans leur origine, que le plaisir obscur & malin

Y y ij

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

*Exod. XI. 4, 5.
XII. 12, 23, 29.
XIII. 15.
IV. Reg. XIX.
35, 36.*

Eph. VI. 11, 12.

 ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

que peuvent trouver des coupables à se faire des complices ; & des malheureux à se donner des compagnons de leur disgrâce. Dieu nous veut apprendre par-là quelle estime nous devons faire des dons naturels, de la pénétration, de l'intelligence, & de la puissance : puisque tout cela reste aux démons, qui n'en sont ni moins malheureux, ni moins haïssables. Et leur pouvoir sur les hommes, loin de diminuer, s'est plutôt accru dans la suite par le péché qui nous a faits leurs esclaves. Au commencement, Dieu avoit mis l'homme au-dessous de l'Ange ; mais seulement, comme dit David, *un peu au-dessous*. Mais par le péché, le Diable qui nous a vaincus est devenu notre maître ; & nous, comme dit JESUS-CHRIST lui-même ; *Enfans du Diable*, esclaves livrés à ce tyran, non-seulement nous ne sçaurions nous tirer de cette servitude, mais nous ne pouvons pas même faire de nous-mêmes le moindre effort pour en sortir : en sorte que le Démon est appelé par JESUS-CHRIST, *Le Prince du monde*.

Ainsi notre délivrance ne consiste plus qu'en ce que cet esprit superbe qui domine sur tous les esprits d'orgueil, ayant osé attenter d'une manière terrible contre la personne du Fils de Dieu, encore qu'il n'y trouvât rien qui fût à lui : *In me non habet quidquam* : par-là, a perdu son empire. Qui ne seroit étonné de lui voir enlever le Fils de Dieu sur une haute montagne & sur le pinacle du Temple ? Comment fut-il permis à cet esprit impur, non-seulement de toucher à ce corps innocent & virginal ; mais encore de le transporter où il vouloit, comme s'il en eut été le maître ? Mais c'est-là qu'il a perdu ses forces ; il ne peut plus rien, parce qu'il a voulu trop pouvoir : le fils de Dieu l'a vaincu en le laissant faire, & il a promis à ses Fidèles d'anéantir sa puissance.

Cette promesse est contenue dans ces paroles de l'Apôtre : *Dieu est fidèle, & il ne permettra pas que vous soyez tenté par desus vos forces : Les Anges saints viendront à votre secours*. Vous avez pour bouclier la foi ; pour armes invincibles le jeûne & la prière, & J. C. même pour soutien : Souvenez-vous seulement qu'il est dit de lui : *Il n'est pas demeuré dans la vérité ; & la vérité n'est pas en lui : Il est menteur & pere du mensonge* ; ce sont les paroles du Sauveur. Ainsi ayant perdu à jamais la vérité, il ne lui reste plus à vous proposer que le faux, l'illusion, la vanité même. Songez aussi que le même Sauveur a dit de cet

Psalm. VIII. 6.

Joan. VIII. 34.
44.

Joan. XII. 31.
XIV. 30. XVI. 11.

Joan. VIII. 30.

I. Cor. X. 13.

Pf. XC. 11, 12,
16, 18.

Eph. VI. 11, 12,
16, 18.

Math. XVII. 20.

Joan. VIII. 44.

esprit mensonger : *Qu'il est homicide dès le commencement* : Il a tué nos premiers parens , & par lui la mort est entrée. Il vient donc encore à vous avec un esprit homicide ; les plaisirs qu'il vous propose sont un poison ; les espérances un piège ; la vengeance où il vous anime , une cruauté contre vous-même ; & le couteau qu'il vous présente contre votre ennemi , plus contre vous que contre lui , vous percera le sein , pendant qu'il ne fera tout au plus que lui effleurer la peau.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Joan. VIII. 44.
Sap. II. 24.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

Comment JESUS-CHRIST a été tenté.

UN saint Pape a remarqué , & après lui tous les saints Docteurs , que la tentation nous attaque en trois manières , par la suggestion , par la délectation & par le consentement. La suggestion consiste dans une pensée , soit que le Démon la jette immédiatement dans l'esprit , soit que ce soit en nous proposant des objets extérieurs. Le Démon n'a pas pu aller plus avant dans la tentation du Fils de Dieu ; mais à notre égard , quand la pensée est suivi d'une complaisance volontaire , & que l'esprit s'y arrête , on doit croire que le consentement , qui , comme disoit saint Jacques , *enfante la mort* , suivra bientôt.

Greg. Mag. Hom. I.

Jac. I. 14. 15.

Arrêtez donc la tentation dès le premier appas qui est innocent , & qui a pu être dans le Fils de Dieu ; mais rejetez-la aussi de même. Car si vous lui laissez le moyen de vous chatouiller les sens , & si le Démon qui peut même , comme vous voyez , remuer les corps , se met à agiter les humeurs ; quelle tempête ne s'élèvera pas dans votre intérieur ? Cependant , JESUS dormira peut-être ; réveillez-le donc promptement : réveillez la foi endormie : coupez court , & rompez le premier coup. Prévenez le plaisir naissant des sens , ou de l'ambition , ou de la vengeance ; de peur que se répandant dans toute votre ame , il ne l'entraîne trop facilement au consentement si artificieusement préparé.

SEPTIÈME ÉLÉVATION.

Le Diable se retire , mais pour revenir.

Luc. IV. 13

ET après que toute la tentation fut accomplie, le Diable s'en tira pour un tems. Il ne quitte donc jamais prise, quoique repoussé & vaincu, il revint plus d'une fois tenter JESUS-CHRIST, & apparemment il fit de nouveaux efforts dans le tems de sa passion & à l'heure de la mort: qui est le tems que plusieurs entendent dans cet endroit de saint Luc. Quoi qu'il en soit, nous devons entendre qu'il faut toujours veiller, & se tenir prêt.

Il est naturel à l'homme de se relâcher après le travail. Ja mais il ne fait si bon recommencer le combat, que lorsqu'après une pénible victoire on cesse d'être sur ses gardes: c'est alors qu'on périt. On se dit à soi-même, il faut se donner un peu de repos; j'ai vaincu par un grand effort, qu'ai-je à craindre? Les flots sont calmés, les vents apaisés, le ciel est serein: on s'abandonne au sommeil; l'ennemi revient, & reprend toutes les dépouilles qu'il avoit perdues.

Pſ. LXX. 9. 10,
11, 12.

II. Cor. I. 9.

Mais croyons que le grand effort de la tentation est dans les approches de la mort; parce que premierement c'est le tems de la décision; & secondement, c'est le tems de la foiblesse. O Dieu! jamais je ne suis plus foible; tout s'émousse dans la vieillesse, & le courage plus que tout le reste: *Mon Dieu ne me délaissez pas dans le tems de ma défaillance.* Quand la force me manque, & que je n'ai point de ressource ni de courage, mes esprits sont offusqués: J'ai dans le cœur, *une réponse de mort*, & de désespoir: mon Dieu aidez-moi. Voici le tems dont saint Luc disoit: *Il le quitta jusqu'au tems*: jusqu'au tems de défaillance & d'horreur: jusqu'au tems où dans le dernier affoiblissement les momens sont les plus précieux.





VINGT-QUATRIÈME SEMAINE.

Suite du Témoignage de Saint Jean-Baptiste.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Jean déclare qu'il n'étoit rien de ce qu'on pensoit.

Après les merveilles qui parurent au baptême de JESUS-CHRIST, il y a sujet de s'étonner qu'il disparoisse tout d'un coup, pour s'enfoncer dans le Désert durant quarante jours & autant de nuits. Après cela il revint & commença de prêcher. Pendant sa retraite dans le Désert, & après, Jean continuoît à lui rendre témoignage. Et ce fut alors que Jérusalem étonné de la prédication du saint Précurseur, lui députa, pour ainsi dire dans les formes, des Prêtres & des Lévites du nombre des pharisiens qui l'interrogerent juridiquement : *Qui êtes-vous*, lui dirent-ils ? Car ils en avoient conçu une si haute opinion, qu'ils ne crurent rien moins de lui, sinon qu'il étoit le CHRIST. Mais il confessa, & ne le nia pas ; & il confessa qu'il n'étoit point le CHRIST. Cette façon de parler de l'Évangéliste fait entendre qu'il prenoit plaisir à le répéter. *Moi le Christ ! Je ne le suis pas : non, encore un coup, je ne le suis pas. Quoi donc ? Êtes-vous Elie ? Non, dit-il.* Qu'il aime à dire ce qu'il n'est pas, & à se réduire dans le néant ! *Êtes-vous Prophète ? Non : toujours non, & toujours non ; ce n'est qu'un non par-tout, & Jean n'est rien à ses yeux. Il est pourtant Prophète & plus que Prophète, & le plus excellent de tous les Prophètes : Il est Elie en vertu ; & quoiqu'il ne le soit pas en personne, il est plus qu'Elie, puisque par la sentence de*

Joan. I. 19, 20. 21.

Math. XI. 9, 10.

14

Joan. I. 22, 23.

Ibid. 25, 26, 27.

JESUS-CHRIST, *Il est plus grand que tous les Prophètes, & qu'il soit si excellent, il n'est rien: il n'a rien à dire de lui-même. Il prend le côté qui est contre lui: Car en effet, il n'est pas Prophète comme les autres, pour prédire le Christ à venir, lui qui devoit le montrer présent. Qui êtes-vous donc? Il faut parler: Car ceux que l'on vous envoie doivent rendre compte au Sénat de Jérusalem, qui les avoit députés à Jean, Je suis la voix de celui qui crie: Qu'est-ce qu'une voix? Un souffle qui se perd en l'air: je suis une voix; un cri, si vous le voulez: saint Jean s'exténue jusques-là. On en vient à tourner contre lui toutes ses réponses: Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni Prophète? Je baptise, il est vrai, mais dans l'eau; je ne fais que jeter sur les têtes pénitentes une eau stérile, & plonger le corps dans une rivière. Mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connoissez pas. Le voilà donc encore un fois au-dessous des pieds de Jesus, indigne de lui dénouer le cordon de ses souliers. Comme il se baigne dans l'humilité & dans le néant! Non, non, non, dit-il toujours. Faut-il dire quelque chose? Ce n'est qu'une voix sans corps & sans consistance. Quelque grand qu'on soit, l'humilité qui ne peut mentir, ne laisse pas de trouver moyen d'anéantir tous ses avantages. Apprenons à dire, non; mais sincèrement, lorsqu'on nous loue; sans exagération, sans emphase, sans trop d'effort. Car souvent tout cet effort est un artifice pour nous attirer des louanges; ou du moins de l'attention du côté des hommes. L'humilité ne songe point à s'étaler. Un simple non, sec & court, qui détruit tout, lui suffit: parce que ce non, dans la sécheresse & dans sa brièveté, cache tout, fait tout disparaître, jusqu'à l'humilité même.*

SECONDE ÉLEVATION.

Saint Jean appelle Jesus l'Agneau de Dieu.

Joan. I. 28, 29.

Ceci; ce qu'on vient d'entendre, se passa en Bethanie au-delà du Jourdain, où Jean donnoit le Baptême. Le lendemain Jean vit Jesus qui venoit à lui, & il dit: Voilà l'Agneau de Dieu; voilà celui qui ôte les péchés du monde. Il faut bien entendre ce témoignage de saint Jean-Baptiste, où il découvre

un.

un grand secret de JESUS-CHRIST. Il le vit donc venir à lui ; car il continua l'acte d'humilité qu'il avoit fait , lorsque Jean étonné de son abaissement s'écria : *Je dois être baptisé par vous ; & vous venez à moi ?* Mais il falloit que JESUS honorât Jean qui lui rendoit témoignage ; & qu'il confirmât sa mission en allant à lui. Car si Jean devoit faire connoître JESUS, JESUS aussi le devoit faire connoître en son tems, d'une maniere bien plus haute ; & c'est un des Mistères compris sous cette parole ; *Laissez-moi faire ; car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice* ; c'est-à-dire , nous rendre l'un à l'autre le témoignage mutuel que nous nous devons. Jean donc voyant JESUS venir à lui encore une fois , le montra à tout le Peuple en disant : *Voilà l'Agneau de Dieu ; voilà celui qui ôte le péché du monde*. Tous les jours soir & matin on immoloit dans le Temple un Agneau , & c'étoit-là ce qu'on appelloit le sacrifice continu , ou perpétuel. Ce fut ce qui donna occasion à Jean de prononcer les paroles qu'on vient d'entendre ; peut-être même que JESUS s'approcha de lui , à l'heure où tout le Peuple sçavoit qu'on offroit ce sacrifice. Quoi qu'il en soit , dans ce témoignage qu'il rend au Sauveur , lui qui l'avoit fait connoître comme le *Fils unique dans le sein du Pere* , dont il venoit déclarer les profondeurs , le fait connoître aujourd'hui comme la victime du monde. Ne croyez pas que cet Agneau qu'on offre soir & matin en sacrifice perpétuel , soit le vrai Agneau , la vraie victime de Dieu , voilà celui qui s'est mis en entrant au monde à la place de toutes les victimes ; c'est aussi celui qui est la victime publique du genre humain , & qui seul peut expier & ôter ce grand péché qui est la source de tous les autres , & qui pour cela peut être appelé le *péché du monde* , c'est-à-dire le péché d'Adam , qui est celui de tout l'univers. Mais en ôtant ce péché , il ôte aussi tous les autres. Venez à lui petits & grands , comme à celui qui vous purifie de tous vos péchés : *Car nous n'avons point été rachetés de nos erreurs par or ni par argent ; mais par le sang innocent de JESUS-CHRIST , comme d'un Agneau sans tache , prévu & prédestiné devant tous tems , & déclaré dans nos jours*. Baptisons-nous donc dans ce sang ; je n'y suis baptisé moi-même , & dès le sein de ma mere j'en ai senti la vertu : je le montre donc aux autres , moi qui l'ai connu le premier. Regardez-le cet Agneau de Dieu : qu'Israël a vu en esprit , lorsqu'il le représenta comme l'Agneau qui se

Math. III. 15.

Joan. I. 29.
Exod. XXX. 38,
39, & suiv.
Num. XXVIII.
3, & suiv.

Joan. X. 14, 18.

Ps. XXXIX. 7,
8.
Heb. X. 5, 6, 7.

L. Pet. I. 18, 19, 21.

1e. LIII. 7.

laissera non-seulement rondre, mais écorcher, pour ainsi parler, & immoler sans se plaindre; que Jérémie voyoit, représentoit en sa personne, lorsqu'il dit: Je suis comme un Agneau innocent qu'on porte au sacrifice. Le voilà cet Agneau si doux, si simple, si patient, sans artifice, sans tromperie, qui sera immolé pour tous les pécheurs. Il a déjà été immolé en figure; & on peut dire en vérité qu'il a été tué & mis à mort dès l'origine du monde. Il a été massacré en Abel le juste: quand Abraham voulut sacrifier son fils, il commença en figure ce qui devoit être achevé en JESUS-CHRIST. On voit aussi s'accomplir en lui ce que commencèrent les freres de Joseph. JESUS a été haï, persécuté, poursuivi à mort par ses freres: il a été vendu en la personne de Joseph, jetté dans une citerne, c'est-à-dire livré à la mort. Il a été avec Jérémie dans le lac profond: avec les enfans dans la fournaise: avec Daniel dans la fosse aux lions. C'étoit lui qu'on immoloit en esprit dans tous les sacrifices. Il étoit dans le sacrifice que Noé offrit en sortant de l'Arche, lorsqu'il vit dans l'Arc-en-Ciel le Sacrement de la Paix; dans ceux que les Patriarches offrirent sur les montagnes; dans ceux que Moïse & toute la Loi offroit dans le Tabernacle, & ensuite dans le Temple; & n'ayant jamais cessé d'être immolé en figure, il vient maintenant l'être en vérité.

En le voyant donc comme l'Agneau de Dieu, saint Jean le voyoit déjà comme nageant dans son sang. Nous l'avons en cet état dans l'Eucharistie: & encore que son sang n'y soit plus répandu avec violence, il y ruisselle dans le calice: il y coule dans nos corps & dans nos cœurs. Plongeons-nous dans le sang de cet agneau; Portons ses plaies & sa mortification en nos corps: toujours tué, toujours immolé, il veut encore l'être en nous comme dans ses membres.

TROISIÈME ÉLÉVATION.

Jean fait souvenir le Peuple de la maniere dont il avoit annoncé & connu JESUS-CHRIST.

Saint Jean avoit toujours dit, avant même que JESUS-CHRIST parut au monde: *Qu'il y avoit quelqu'un dans le monde dont il n'étoit pas digne de toucher les pieds: à qui son*

Matth. II. 12.

Marc. I. 36.

Baptême préparoit la voie, & n'étoit qu'un préparatoire, si l'on veut, un préliminaire d'un meilleur Baptême que JESUS-CHRIST devoit donner. Saint Jean répète ce témoignage, & fait ressouvenir le Peuple de la marque miraculeuse de la Colombe mystique à laquelle il l'avoit connu. Souvenons-nous donc de cette marque, & de tout ce qui parut ensuite dans le Baptême de JESUS-CHRIST. Car c'est-là primitivement que fut accomplie cette parole de JESUS-CHRIST: *Travaillez à la nourriture que le Fils de l'Homme doit vous donner: car son Père l'a marqué de son sceau: l'a désigné: caractérisé en sorte qu'on ne puisse plus le méconnoître.* Souvenons-nous donc du caractère sacré de JESUS-CHRIST, des Cieux ouverts: de la Colombe descendue: & de la voix qui fut ouïe sur le Jourdain. *Portons nous-mêmes le caractère de JESUS-CHRIST.* Qu'il soit l'objet de nos complaisances, comme il l'est de celles de son Père. *Entrons avec lui dans l'eau du Baptême: rendue-vellons les promesses du nôtre: & demeurons éternellement dévoués à la Pénitence.*

Joan. I. 23, 31.

Joan. I. 32, 33, 34.

Joan. VI. 27.

I. Cor. XV. 47.

Gal. III. 10.

Rom. VI. 4, 5, 6,
& suiv.

QUATRIÈME ÉLÉVATION.

Saint Jean appelle encore une fois JESUS-CHRIST, l'Agneau de Dieu, & ses Disciples le quittent pour le Fils de Dieu.

LE lendemain Jean étoit avec deux de ses Disciples: & regardant marcher JESUS, (apparemment encore pour venir à lui) dit: *Voilà l'Agneau de Dieu: & ces deux Disciples l'entendirent comme il parloit ainsi, & ils suivirent JESUS.* Le tems que Jean devoit demeurer en liberté étoit court, & il multiplie comme on voit coup sur coup son témoignage. *Voici,* dit-il, *encore une fois, l'Agneau de Dieu: & à l'instant deux de ses Disciples se détachèrent de lui pour s'attacher à JESUS.* Voilà donc JESUS devenu le maître des Disciples de saint Jean: & on voit comment il lui préparoit la voie.

Joan. I. 35, 36, 37.

Pendant qu'ils le suivoient, JESUS leur dit. Que cherchez-vous? Et ils répondirent: Maître, où demeurez-vous? (Car ils vou-

Joan. I. 38, 39.

loient tout-à-fait se donner à lui:) *Et JESUS leur dit: Venez*

Et voyez. N'en croyez plus personne : venez & voyez vous-mêmes, car quand on vient, & qu'on veut voir de bonne foi, on connoît bientôt. Ils suivirent donc JESUS : ils virent où il demeurait, & ils passèrent avec lui le reste du jour : & il étoit environ la dixième heure du jour. On conjecture de-là que c'étoit la fin de la journée, & à peu près le tems qu'on offroit le sacrifice du soir : ce qui donna une nouvelle occasion à Jean de répéter : Voilà l'Agneau de Dieu.

Allons donc à JESUS avec ces Disciples, à l'heure de l'immolation. Voyons nous-mêmes où JESUS habite : & non contents de le voir par une stérile spéculation, achevons avec lui la journée. Heureuse journée, heureuse nuit, que l'on passe avec JESUS-CHRIST dans sa maison ! Seigneur, où habitez-vous ! Dites-moi, céleste Epoux, où vous habitez, afin que j'y aille aussi fixer ma demeure, & que mon ame errante & vagabonde n'aille pas courir deçà & de-là avec d'autres que vous : car je ne veux point m'y arrêter, quoique peut-être ils se disent, ou qu'ils soient vos compagnons. Je ne veux m'attacher qu'à vous, & vos compagnons, même ceux qui marchent avec vous, me détourneraient de ma voie, si j'avois de l'attache pour eux. O venez ! ô voyez ! ô demeurez ! Que ces paroles sont douces ! Et qu'il est doux de sçavoir où JESUS habite !

CINQUIÈME ÉLÉVATION.

Saint André amène saint Pierre à JESUS-CHRIST.

*Joan. I. 40, 41,
42.*

UN des deux Disciples qui avoient ouï ce témoignage de Jean & qui avoit suivi JESUS, étoit André Frère de Simon Pierre, il rencontra premièrement son Frère : & il lui dit : Nous avons trouvé le Messie : c'est-à-dire l'Oint, & le CHRIST : & il l'amena à JESUS. Et JESUS qui le connut au premier abord, & sçavoit à quoi il le destinoit, lui dit en le regardant : Vous êtes Simon fils de Jonas : vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. Il commence à former son Eglise ; & il en désigne le fondement ; Vous vous appellerez Pierre. Vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Eglise. Quand un Dieu nomme, l'effet suit le nom : il se fit sans

doute quelque chose dans saint Pierre à ce moment ; mais qui n'est pas encore déclaré, & qui se découvrira dans la suite. Car tout ceci n'étoit encore qu'un commencement : ni saint Pierre ne suivit entierement JESUS-CHRIST ; ni saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent, & que le grand ouvrage se commence ; puisque les Disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnoître JESUS, & lui amener d'autres Disciples.

Quand nous trouvons la vérité, nous ne la trouvons pas pour nous-mêmes : montrons-la aux autres, en commençant par nos plus proches, comme saint André par son Frere : soions fidèles ; nous ne sçavons pas qui nous amenons à JESUS : nous croyons lui amener un simple fidèle ; mais celui que nous lui amenons est un Pierre : c'est le Chef, c'est le fondement de son Eglise.

SIXIÈME ÉLÉVATION.

*Vocation de saint Philippe. Natanaël amené à
JESUS-CHRIST.*

LE lendemain : Ce n'est pas inutilement que la suite des *Joan. I. 43, 44.* jours est si bien marquée : l'Evangéliste veut que l'on entende le prompt & manifeste progrès de l'œuvre de Dieu, & le fruit des préparations de saint Jean-Baptiste. Le lendemain donc JESUS voulut aller en Galilée, & il rencontra Philippe, & lui dit : Suivez-moi. Il n'attend pas que celui-ci le cherche : il le prévient. L'Evangéliste remarque que Philippe étoit de Bethsaida, d'où étoient aussi André & Pierre : pour nous faire entendre qu'ils se connoissoient les uns les autres, & s'entrecommuniquoient leur bonheur. Car Philippe fit part du sien à Natanaël qu'il trouva : Et lui dit : Nous avons trouvé celui que Moïse & la Loi & les Prophètes nous ont annoncé, JESUS de Nazareth fils de Joseph. Et Natanaël, qu'on croit être saint Barthelemi, lui répondit : peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui dit : Venez & voyez. Ils s'amenent les uns les autres, mais à condition qu'ils s'instrui-

Joan. I. 45, 46.

Joan. IV. 41.

Ibid. 19, 40.

Ibid. 25.

roient par eux-mêmes. Soyons comme eux attentifs à l'œuvre de Dieu : allons & voyons. Ne nous en tenons pas si absolument à nos conducteurs, que nous n'éprouvions sur nous-mêmes & ne goûtions JESUS-CHRIST : afin de lui pouvoir dire comme faisoient les Samaritains à cette femme : *Nous ne croyons plus maintenant sur votre récit : & nous avons connu par nous-mêmes que celui-ci est vraiment le Sauveur du monde.* Aussi cette femme leur avoit-elle dit comme les autres : *Venez & voyez : & ils étoient venus, & ils avoient vu : & ils avoient invité le Sauveur de demeurer dans leur Ville : & il y demeura deux jours : & ils reconnurent le Sauveur du monde.* Jean avoit tout mis en mouvement, & il avoit réveillé le monde sur le sujet de son Sauveur. Le bruit s'en étoit répandu de tous côtés : & la femme Samaritaine elle-même avoit dit : *Je sçais que le CHRIST vient : il va paroître : & nous apprendra toutes choses : tant on étoit attentif à sa venue.*

 SEPTIÈME ÉLÉVATION.

JESUS-CHRIST se fait connoître par lui-même aux Noces de Cana en Galilée.

Joan. II. 1.

TROIS jours après on faisoit des Noces à Cana en Galilée : & la Mère de JESUS y étoit : & JESUS y fut aussi. Comme ce passage ne regarde pas saint Jean-Baptiste, & appartient aux Mystères de JESUS-CHRIST même : nous en traiterons ailleurs ; & ici nous voulons seulement marquer combien l'Évangéliste est attentif à marquer la suite des jours. On voit qu'il vouloit lier la manifestation de JESUS à ces Noces avec les témoignages de saint Jean-Baptiste. Ceci, dit-il : la députation à saint Jean, & sa réponse, étoit arrivé en Béthanie. Et le lendemain Jean vit JESUS qui venoit à lui. Et le lendemain Jean étoit encore-là. Et encore : Le lendemain JESUS trouva

Joan. I. 28, 19,
35, 43.

Joan. II. 1.

Philippe. Et trois jours après il se fit des Noces. Tout cela est lié ensemble dans l'ordre des jours : & on voit que l'Évangéliste S. Jean nous veut faire suivre la manifestation de JESUS-CHRIST, premièrement par saint Jean-Baptiste, & ensuite par JESUS-CHRIST lui-même. C'est pourquoi il est écrit

à la fin : *Ce fut ici le commencement des miracles de JESUS : & il manifesta sa gloire* (par lui-même :) *Et ses Disciples crurent en lui : non plus seulement par le témoignage de saint Jean-Baptiste, mais par lui-même, & par les effets de sa puissance.* Aussi ne voyons-nous pas que l'Evangéliste, s'attache depuis à marquer les jours : & il continue son Histoire sans l'observer davantage. *Après cela, dit-il, il vint à Capharnaüm où il demeura peu de jours. Et après cela JESUS & ses Disciples vinrent en Judée.* Méditons tout ; dans l'Ecriture, tout a son dessein & son mystère : & s'il n'est pas toujours entièrement expliqué, c'est que Dieu veut qu'on le cherche.

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MYSTÈRES.

Joan. II. 11.

Joan. II. 12.

Joan. III. 22.

HUITIÈME ÉLÉVATION.

JESUS-CHRIST baptise en même tems que S. Jean.
Nouveau témoignage de S. Jean à cette occasion,
lorsqu'il appelle JESUS-CHRIST l'Epoux.

VOici une autre sorte de témoignage de Jean. Pendant que JESUS & lui baptisent tous deux ensemble dans la Judée, & qu'on alloit à l'un & à l'autre : *Il s'éleva une question entre les Disciples de Jean & les Juifs sur la Purification, c'est-à-dire, sur le Baptême.* Et les Disciples de Jean lui vinrent dire : *Maître, celui qui est avec vous au-delà du Jourdain, & à qui vous avez rendu témoignage ; baptise, & tout le monde va à lui.* Ils croyoient qu'étant lui-même venu à Jean pour s'en faire baptiser, on ne devoit pas quitter Jean pour lui. Dieu permit cette dispute & cette espèce de jalousie des Disciples de saint Jean-Baptiste, pour donner lieu à cette instruction admirable du saint Précurseur : *L'Homme ne peut rien avoir qui ne lui soit donné du Ciel.* Dans cette règle admirable qu'il pose pour fondement, est la mort de l'amour propre, & de la propre élévation. L'amour propre, à quelque prix que ce soit, & indépendamment de toute autre chose, ne songe qu'à s'élever ; mais l'amour de Dieu, toujours humble, mesure son élévation à la volonté de Dieu, & ne voudroit pas même s'élever, si Dieu ne le vouloit : toute autre élévation lui deviendroit non seulement suspecte, mais en-

Joan. III. 22, 23, 24, 25, & suiv.

Ibid. 27.

core affreuse. Sur ce fondement S. Jean continue : *Vous me rendez vous-même témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le CHRIST ; mais je suis envoie devant lui. Celui qui a l'Epouse est l'Epoux : mais l'ami de l'Epoux qui est présent & qui l'écoute, est transporté de joie par la voix de l'Epoux. Et c'est par-là que ma joie s'accomplit.*

Qui pourroit entendre la suavité de ces dernières paroles ? saint Jean nous y découvre un nouveau caractère de JESUS-CHRIST le plus tendre & le plus doux de tous : c'est qu'il est l'Epoux. Il a épousé la nature humaine qui lui étoit étrangère : il en a fait un même tout avec lui : en elle il a épousé sa sainte Eglise, Epouse immortelle qui n'a ni tache ni ride : il a épousé les âmes saintes qu'il appelle à la Société non seulement de son Roiaume, mais encore de sa roiale couche ; les comblant de dons, de chastes délices ; jouissant d'elles, se donnant à elles ; leur donnant non seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité : & leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande. Voilà donc comme il est l'Epoux, comme il a l'Epouse. *Je vous ai*, dit-il, *épousé en foi. Donnez-moi votre foi : recevez la mienne. Je ne vous répudierai jamais, Eglise sainte : ni vous âme que j'ai choisie de toute éternité : jamais je ne vous répudierai. Je vous ai trouvée*, dit le Seigneur, *dans votre impureté, je vous ai lavée, je vous ai parée, je vous ai ornée, j'ai étendu mon manteau, ma couverture sur vous : & vous êtes devenue mienne ?* ET FACTA ES MIHI. Epouse, prenez garde à sa sainte & inexorable jalousie : ne partagez point votre cœur : ne soyez point infidelle : autrement, si vous rompez le sacré Contrat que vous avez fait avec lui dans votre Baptême, quelle sera contre vous sa juste fureur.

Voilà donc le caractère de JESUS : c'est un époux tendre, passionné, transporté, dont l'amour se montre par des effets inouis. Et quel est le caractère de Jean ? Il est l'ami de l'Epoux, qui entend sa voix. C'est ce qui ne lui étoit pas encore arrivé. Jusqu'ici il l'avoit annoncé qu'il n'en connoît, ou sans entendre sa parole, maintenant qu'après s'être fait baptiser par saint Jean, il a commencé sa prédication, & qu'ainsi qu'il l'avoit toujours désiré, le bruit de sa Parole retentit jusqu'à lui : saint Jean ravi de l'entendre ne sçait comment expliquer sa joie.

Telle

Telle doit être la joie du Chrétien à la voix de JESUS-CHRIST, à cette voix qui retentit encore dans son Evangile : à cette voix secrète & intérieure qui se fait entendre au fond du cœur, & qui se répand dans toutes les puissances de l'ame.

NEUVIÈME ÉLÉVATION.

*Suite du témoignage de S. Jean : Sa diminution , &
l'exaltation de JESUS - CHRIST.*

ECoutons : saint Jean continue : *Il faut qu'il croisse & que je diminue.* Nous voulons bien peut-être que la gloire de JESUS-CHRIST s'augmente : mais que ce soit à notre préjudice , & avec la diminution de la nôtre, le voulons-nous de bonne foi ? cependant c'est ce qu'il faut faire avec saint Jean il nous en donne les véritables, raisons. C'est que JESUS-CHRIST vient d'en-haut : c'est qu'il est par conséquent au-dessus de tout : c'est que l'homme n'est que terre, & de lui-même ne parle que terre : c'est que JESUS-CHRIST est venu du Ciel : & ainsi que notre gloire, si nous en avons, se doit aller perdre dans la sienne.

Joan. III. 30.

Ibid. 32.

C'est ce que ne font point les maîtres de l'erreur, qui veulent se faire un nom & une Secte parmi les hommes. C'est ce que ne font point les Prédicateurs, lorsque voyant que Dieu en suscite d'autres avec plus de grâces & de succès, au lieu de se réjouir à la voix de l'Epoux qui se fait entendre par qui il lui plaît, entrent dans de basses jalousies. Mais saint Paul disoit : *Que m'importe, pourvu que JESUS-CHRIST soit annoncé, soit par occasion, soit en vérité ?* Pourvu donc qu'il entendit la voix de l'Epoux, de quelque bouche que ce fût, il étoit content. Décroissez donc sans peine : voyez croître sans jalousie celui que vous voyez s'élever peut-être sur vos ruines : trop heureux d'avoir à vous perdre dans une lumière que l'Epoux allume. Et vous, Grands de la terre, qui voulez accroître votre nom, l'étendre à la postérité, faire tant de bruit dans le monde, qu'il offusque le nom des autres, & même qu'on parle de vous plus que de Dieu : dites plutôt, avec le Prophète, & avec saint Jean : *Qu'est-ce que l'homme, sinon de la terre ? Ou qu'est-ce que le fils de l'homme,*

Philip. I. 18.

Pf. VIII. 5. CII.
14, 15.
Joan. III. 32.

I. Tim. I. 17.

Math. XI. 11.

me si ce n'est, *du fumier & de la boue* ? Et il veut avoir de la gloire ? Terre & poussière pourquoi vous glorifiez-vous ? Mais de quoi vous glorifiez-vous ? que toute gloire humaine se taise : Et *que la gloire soit donnée à Dieu seul.*

Parce que Jean a aimé cette gloire, & qu'il a sacrifié la sienne à Dieu & à JESUS-CHRIST : quelle gloire égale la sienne ? Le Fils de Dieu lui rend ce qu'il veut perdre, & au lieu du témoignage des hommes qu'il a méprisé, il lui rend ce témoignage : *Qu'il est le plus grand de tous les enfans des femmes* ; parce qu'il a plus que tous les autres mortels sacrifié sa gloire au Fils unique de Dieu.

Pour nous donner part à cette gloire, Dieu mêle aux actions les plus éclatantes mille publiques contradictions ; & ce qui est encore plus humiliant, mille secrettes foiblesses que chacun sent que trop en soi-même ; afin que laissant échapper la gloire humaine nous n'ayons de joie, ni de soutien qu'à voir croître celle de Dieu.

DIXIÈME ÉLÉVATION.

*Autre caractère de JESUS-CHRIST découvert
par S. Jean.*

Joan. III. 32.

IL témoigne ce qu'il a vu & ce qu'il a ouï, & personne ne reçoit son témoignage. Autre caractère de JESUS-CHRIST : plus son témoignage est authentique & original, moins on le reçoit : la trop grande lumière éblouit les foibles yeux, & ils sont foibles, parce qu'ils sont superbes : les yeux abaissés sont éclairés ; & si JESUS n'est écouté de personne, c'est que personne aussi ne veut être humble.

Personne donc ne reçoit son témoignage : tout le monde par soi-même le rejette ; & il y a tout un monde qui ne veut pas le recevoir : mais à travers cette opposition du monde opposé au témoignage de JESUS-CHRIST, ce témoignage se fait jour, & pénètre les humbles cœurs que JESUS prépare lui-même à l'écouter.

Un Prédicateur zélé comme saint Jean-Baptiste, verra le témoignage de JESUS-CHRIST méprisé, & sa Parole rejetée. Qu'il gémissé avec saint Jean, & qu'il dise : Il témoigne ce qu'il a vu, & ce qu'il a ouï : il a vu tout ce qu'il annonce dans le

sein du Pere, où il est vic & lumiere; s'il déclare aux hommes les règles de la Justice, & les implacables jugemens de Dieu, il les a ouïs dans le sein du Pere, où ils sont conçus & formés: & personne ne reçoit son témoignage.

Je ne vois point de fruit de sa Parole que j'annonce, quoiqu'elle ne soit autre chose que le témoignage de JESUS-CHRIST répété par ses Ministres: personne ne nous écoute, & nous ne voyons aucun fruit de notre Évangile.

Pleurons donc sur e malheur & l'aveuglement des hommes. Pleurons sur le témoignage si certain de JESUS-CHRIST que personne ne veut. Mais consolons-nous en même tems: car Dieu sçait à qui il veut faire recevoir en particulier ce témoignage qui paroît si rejeté & si méprisé par le Public. Et pour preuve, que ce témoignage, que personne ne reçoit, est néanmoins reçu de quelques-uns à qui Dieu prépare le cœur; saint Jean ajoute: *Celui qui reçoit son témoignage, atteste que Dieu est véritable: car celui que Dieu a envoyé, ne dit que des paroles de Dieu: parce que Dieu ne lui donne pas son Esprit avec mesure.* Il est vrai en tout, & son témoignage ne se doit pas diviser: s'il est vrai en annonçant les miséricordes, les condescendances, les facilités: il est vrai en annonçant les rigueurs. Personne ne reçoit son témoignage. Les Athéniens en général méprisent en la bouche de saint Paul le témoignage de JESUS-CHRIST; mais Dieu parle en secret à saint Denis Aréopagite, & à une femme nommée Damaris. En une autre occasion il ouvre le cœur de Lydie, une teinturiere en pourpre, pour écouter ce que disoit saint Paul. Dieu sçait le nom de ceux à qui il veut se faire sentir. Ne vous découragez point ô Prédicateur! une seule ame, que dis-je, une seule bonne pensée dans une seule ame vous récompense de tous vos travaux.

Et vous Peuples, écoutez vos Pasteurs, vos Prédicateurs: attestez, en les croyant, que Dieu est véritable en tout, & qu'il ne donne point son Esprit avec mesure à JESUS-CHRIST dans son Eglise: puisque tout vice y est repris, & que toute vérité y est enseignée.



ONZIÈME ÉLÉVATION.

Saint Jean explique l'amour de Dieu pour son Fils.

LE Pere aime son Fils, & lui met tout entre les mains. Heureux ceux que Dieu met entre les mains de son Fils qu'il aime si parfaitement ! Ceux qu'il met entre ses mains, ce sont ses Fidèles, ses Elus.

Luc. X. 22.

Qu'il les aime, puisqu'il les donne à son Fils ! O amour du Pere & du Fils, vous êtes ineffable, incompréhensible ! & je me perds dans cette abyfme. Je le connois un peu par ses effets. Que Dieu aime son Fils, qui est un autre lui-même, une autre personne, afin que son amour trouve où s'épancher, qui est le plaisir de l'amour ; mais un en substance, de peur que l'amour ne s'écarte trop de sa source, & ne perde la perfection & l'agrément de l'unité : *Tout m'est donné par mon Pere : & nul ne connoît le Fils, si ce n'est le Pere : & nul ne connoît le Pere, si ce n'est le Fils, & celui à qui le Fils l'aura révélé.*

Joan. XIV. 15.

O JESUS, faites-le moi connoître ! Mais je ne sçais quoi me dit dans le cœur que vous avez commencé de me faire cette grace, je commence à sentir par une douce confiance que je lui suis donné de votre main. Heureux de lui être donné d'une main si chère ! Le Pere nous aime encore davantage en nous trouvant dans les mains de son Fils, & unis à lui. Aimons le Pere qui nous donne au Fils : aimons le Fils qui nous reçoit de la main de son Pere. *Si vous m'aimez, gardez mes commandemens. Gardons-les donc par amour : & gardons avant toutes choses le commandement de l'amour, qui fait garder tous les autres.*

DOUZIÈME ÉLÉVATION.

La récompense & la peine de ceux qui ne croient point au Fils. Conformité du témoignage de S. Jean avec celui de JESUS-CHRIST.

Joan. III. 36.

Oui croit au Fils a la vie éternelle. Le Fils est lui-même la vie éternelle. La Foi est une nouvelle vertu qui renferme toutes les autres. Dieu donne un aimable objet à cette

ÉVÊQUE DE MEAUX. 373

Foi : c'est JESUS-CHRIST, en lui on aime toute vérité & toute vertu, comme dans la source & dans le modèle. *Qui ne croit point au Fils, n'a ni grace, ni vérité, ni vertu : il ne voit point la vie, mais la colere de Dieu demeure sur lui.* Elle y étoit déjà : & l'Homme naît Enfant de colere. Elle n'y tombe donc pas ; elle y demeure, & JESUS-CHRIST l'en pouvoit ôter. Affreuse parole : *La colere de Dieu demeure sur lui.* Qui en pourroit porter le poids ? Elle y demeure : Elle en fait son Trône : elle y regne : & l'empire qu'elle y exerce est aussi terrible que juste ! Car sans lâcher prise, elle accable un malheureux criminel.

Ce témoignage est semblable à celui de JESUS-CHRIST : *Qui croit au Fils, n'est point jugé* : car il a un moi en certain d'être justifié : *Qui ne croit point au Fils, est déjà jugé.* Ce n'est pas par un nouveau jugement qu'il est jugé : le jugement qui étoit déjà se confirme & se déclare, & on périt dans son péché.

Nous avons ouï la prédication de saint Jean-Baptiste : un autre Jean qui est l'Apôtre & l'Evangéliste, nous l'a racontée. Saint Jean-Baptiste sera bientôt arrêté : il le fut par Hérodé dont il reprenoit l'inceste, un peu après le Baptême & le jeûne de JESUS-CHRIST. Saint Matthieu marque expressément en ce tems l'avis que reçut JESUS-CHRIST de la prison de son Précurseur. Saint Luc parle aussi de cette prison aux environs du Baptême de Notre-Seigneur. Il est marqué dans l'Evangile de saint Jean, qu'au commencement du ministère de JESUS-CHRIST le saint Précurseur n'avoit pas encore été arrêté : pour insinuer, qu'il le fut bientôt après : Il va donc devenir Précurseur d'une nouvelle manière : c'est-à-dire, par sa prison & par sa mort, qui devance celle de JESUS, & nous y prépare. Ainsi nous n'entendrons plus parler de saint Jean-Baptiste : il annoncera le Sauveur d'une autre sorte.

ELEVATIONS
S'IR
LES MISTERES.

Ephes. II. 3.

Joan. III. 18.

Matth. XV. 12.
Luc. III. 19.

Joan. III. 24.





VINGT-CINQUIÈME SEMAINE.

*Sur les Lieux où JESUS-CHRIST a prêché :
& pourquoi dans la Galilée.*

ÉLÉVATIONS
SUR
LES MISTÈRES.

PREMIÈRE ÉLÉVATION.

Sur les Lieux où JESUS devoit prêcher.

Nous allons entrer dans le Mystère de la prédication du Sauveur. Il y avoit des lieux : il y avoit des tems à prendre : il y avoit des manieres : & tout étoit réglé par la Sagesse éternelle. Pour les lieux, il étoit déterminé qu'il ne prêcherait que dans la Terre Sainte, & aux Israélites. Toute cette terre s'appelloit Judée : mais dans cette Judée, il y avoit la partie où étoit Jérusalem qui s'appelloit Judée d'une façon plus particuliere : il y avoit la Galilée, qui étoit le Roiaume d'Hérode. JESUS devoit aller par-tout, & éclairer tout ce pays de sa Doctrine, de ses miracles, & de ses exemples. Suivons-le par-tout : & entendons les raisons pourquoi il fait toutes choses, autant qu'il lui plaira de nous le découvrir. Apprenons, en attendant, que ce n'est point par caprice ou par amusement, & inquiétude, qu'il faut changer de lieu : & que tous nos voyages doivent être réglés par la raison, & l'exemple de ceux de J. C.



TRAITÉ

D U

LIBRE-ARBITRE.



T R A I T É¹

D U

L I B R E - A R B I T R E.

C H A P I T R E P R E M I E R.

T R A I T É
D U
L I B R E - A R B I T R E.

Définition de la Liberté dont il s'agit. Différence entre ce qui est permis, ce qui est volontaire, & ce qui est libre.

NOUS appellons quelquefois libre ce qui est permis par les Loix; mais la notion de liberté s'étend encore plus loin, puisqu'il ne nous arrive que trop, de faire même beaucoup de choses que les Loix, ni la raison, ne permettent pas.

On appelle encore faire librement, ce qu'on fait volontairement, & sans contrainte. Ainsi nous voulons tous être heureux, & ne pouvons pas vouloir le contraire; mais comme nous le voulons sans peine & sans violence, on peut dire en un certain sens, que nous le voulons librement. Car on prend souvent pour la même chose, liberté & volonté, volontaire & libre. *Libère*, d'où vient *Libertas*, semble vouloir dire la même chose que *velle*, d'où vient *voluntas*; & on peut confondre en ce sens la liberté & la volonté: ce qu'on fait *libentissimè* avec ce qu'on fait *liberrimè*.

On ne doute point de la liberté en ces deux sens. On convient qu'il y a des choses permises, & en ce sens libres;

Tome X.

B b b

comme il y a des choses commandées, & en cela nécessaires. On est aussi d'accord qu'on veut quelque chose, & on ne doute non plus de sa volonté, que de son Être. La question est de sçavoir, s'il y a des choses qui soient tellement en notre pouvoir, & en la liberté de notre choix, que nous puissions ou les choisir, ou ne les choisir pas.

CHAPITRE II.

Que cette liberté est dans l'Homme ; & que nous connoissons cela naturellement.

JE dis que la liberté, ou le Libre-Arbitre considéré en ce sens, est certainement en nous, & que cette liberté nous est évidente :

1°. Par l'évidence du sentiment, & de l'expérience.

2°. Par l'évidence du raisonnement.

3°. Par l'évidence de la révélation ; c'est-à-dire, parce que Dieu nous l'a clairement révélé par son Ecriture.

Quant à l'évidence du sentiment : que chacun de nous s'écoute, & se consulte soi-même, il sentira qu'il est libre, comme il sentira qu'il est raisonnable. En effet, nous mettons grande différence entre la volonté d'être heureux, & la volonté d'aller à la promenade. Car nous ne songeons pas seulement que nous puissions nous empêcher de vouloir être heureux : & nous sentons clairement que nous pouvons nous empêcher de vouloir aller à la promenade. De même nous délibérons, & nous consultons en nous-mêmes, si nous irons à la promenade, ou non ; & nous résolvons, comme il nous plaît, ou l'un, ou l'autre : mais nous ne mettons jamais en délibération, si nous voudrions être heureux ou non : ce qui montre que comme nous sentons que nous sommes nécessairement déterminés par notre nature même à désirer d'être heureux ; nous sentons aussi que nous sommes libres à choisir les moyens de l'être.

Mais parce que dans les délibérations importantes, il y a toujours quelque raison qui nous détermine, & qu'on peut croire que cette raison fait dans notre volonté une nécessité

secrete, dont notre ame ne s'apperçoit pas. Pour sentir évidemment notre liberté, il en faut faire l'épreuve dans les choses où il n'y a aucune raison qui nous penche d'un côté plutôt que d'un autre. Je sens, par exemple, que levant ma main, je puis ou vouloir la tenir immobile, ou vouloir lui donner du mouvement; & que me résolvant à la mouvoir, je puis ou la mouvoir à droite, ou à gauche avec une égale facilité: car la nature a tellement disposé les organes du mouvement, que je n'ai ni plus de peine, ni plus de plaisir à l'une de ces actions, qu'à l'autre, de sorte que plus je considère sérieusement & profondément ce qui me porte à celui-là plutôt qu'à celui-ci, plus je ressens clairement qu'il n'y a que ma volonté qui m'y détermine, sans que je puisse trouver aucune autre raison de le faire.

Je sçais que quand j'aurai dans l'esprit de prendre une chose plutôt qu'une autre, la situation de cette chose me fera diriger de son côté le mouvement de ma main: mais quand je n'ai aucun autre dessein que celui de mouvoir ma main d'un certain côté, je ne trouve que ma seule volonté qui me porte à ce mouvement plutôt qu'à l'autre.

Il est vrai que remarquant en moi-même cette volonté qui me fait choisir un des mouvemens plutôt que l'autre, je ressens que je fais par-là une épreuve de ma liberté, où je trouve de l'agrément; & cet agrément peut être la cause qui me porte à me vouloir mettre en cet état. Mais premièrement, si j'ai du plaisir à éprouver & à goûter ma liberté, cela suppose que je la sens. Secondement, ce desir d'éprouver ma liberté, me porte bien à me mettre en état de prendre parti entre ces deux mouvemens; mais ne me détermine point à commencer plutôt par l'un que par l'autre; puisque j'éprouve également ma liberté, quelque soit celui des deux que je choisisse.

Ainsi j'ai trouvé en moi-même une action, où n'étant attiré par aucun plaisir, ni troublé par aucune passion, ni embarrassé d'aucune peine que je trouve en l'un des partis plutôt qu'en l'autre, je puis connoître distinctement, sur-tout y pensant comme je fais, tous les motifs qui me portent à agir de cette façon, plutôt que de la contraire. Que si, plus je recherche en moi-même la raison qui me détermine, plus je sens que je n'en ai aucune autre que ma seule volonté, je

sens par-là clairement ma liberté, qui consiste uniquement dans un tel choix.

C'est ce qui me fait comprendre que je suis fait à l'image de Dieu; parce que n'y ayant rien dans la matière qui le détermine à la mouvoir plutôt qu'à la laisser en repos, ou à la mouvoir d'un côté plutôt que d'un autre: il n'y a aucune raison d'un si grand effet, que la seule volonté, par où il me paroît souverainement libre.

C'est ce qui fait voir en passant que cette liberté dont nous parlons, qui consiste à pouvoir faire, ou ne faire pas, ne procède précisément ni d'irrésolution, ni d'incertitude, ni d'aucune autre imperfection: mais suppose que celui qui l'a au souverain degré de perfection, est souverainement indépendant de son objet, & a sur lui une pleine supériorité.

C'est par-là que nous connoissons que Dieu est parfaitement libre en tout ce qu'il fait au-dehors, corporel ou spirituel, sensible ou intelligible; & qu'il l'est en particulier à l'égard de l'impression du mouvement qu'il peut donner à la matière. Mais tel qu'il est à l'égard de toute la matière, & de tout son mouvement, tel a-t-il voulu que je fusse à l'égard de cette petite partie de la matière & du mouvement qu'il a mis dans la dépendance de ma volonté. Car je puis avec une égale facilité faire un tel mouvement, ou ne le pas faire: mais comme l'un de ces mouvemens n'est pas en soi meilleur que l'autre, ni n'est pas aussi meilleur pour moi en l'état où je viens de me considérer; je vois par-là qu'on se trompe, quand on cherche dans la matière un certain bien qui détermine Dieu à l'arranger, ou à la mouvoir en un sens plutôt qu'en un autre. Car le bien de Dieu, c'est lui-même, & tout bien qui est hors de lui, vient de lui seul: de sorte que, quand on dit que Dieu veut toujours ce qu'il y a de mieux, ce n'est pas qu'il y ait un mieux dans les choses qui précèdent en quelque sorte sa volonté, & qui l'attirent: mais c'est que tout ce qu'il veut par-là devient meilleur, à cause que sa volonté est cause de tout le bien, & de tout le mieux qui se trouve dans la créature.

J'ai donc un sentiment clair de ma liberté, qui sert à me faire entendre la souveraine liberté de Dieu, & comme il m'a fait à son image.

Au reste, ayant une fois trouvé en moi-même, & dans une seule des mes actions, ce principe de liberté; je conclus qu'il se trouve dans toutes les actions, même dans celles où je suis plus passionné; quoique la passion qui me trouble ne me permette pas peut-être de l'y appercevoir d'abord si clairement.

Aussi vois-je que tous les hommes sentent en eux cette liberté. Toutes les langues ont des mots & des façons de parler très-claires, & très-précises pour l'expliquer; tous distinguent ce qui est en nous, ce qui est en notre pouvoir, ce qui est remis à notre choix, d'avec ce qui ne l'est pas; & ceux qui nient la liberté, ne disent point qu'ils n'entendent pas ces mots, mais ils disent que la chose qu'on veut signifier par-là n'existe pas.

C'est sur cela que je fonde l'évidence du raisonnement qui nous démontre notre liberté. Car nous avons une idée très-claire, & une notion très-distincte de la liberté dont nous parlons: d'où il s'ensuit que cette notion est très-véritable, & par conséquent que la chose qu'elle représente est très-certaine. Et nous n'avons pas seulement l'idée de la souveraine liberté de Dieu: qui consiste en son indépendance absolue; mais encore d'une liberté qui ne peut convenir qu'à la créature; puisque nous connoissons clairement que nous pouvons choisir si mal, que nous commettons une faute: ce qui ne peut convenir qu'à la créature. Il n'y a personne qui ne conçoive qu'il feroit un crime exécrable d'ôter la vie à son bienfaiteur, & encore plus à son propre Pere. Tous les jours nous reconnoissons en nous-mêmes que nous faisons quelque faute, dont nous avons de la douleur: & quiconque y voudra penser de bonne foi, verra clairement qu'il met grande différence entre la douleur que lui cause une colique, ou la fâcherie qui lui donne quelque perte de ses biens, & quelque défaut naturel de sa personne; & cette autre sorte de douleur qu'on appelle se repentir. Car cette dernière espèce de douleur nous vient de l'idée d'un mal qui n'est pas inévitable, & qui ne nous arrive que par notre faute: ce qui nous fait entendre que nous sommes libres à nous déterminer d'un côté plutôt que d'un autre; & que si nous prenons un mauvais parti, nous devons nous l'imputer à nous-mêmes.

Il n'y a personne qui ne remarque la différence qu'il y a entre l'aversion que nous avons pour certains défauts naturels des hommes, & le blâme que nous donnons à leurs mauvaises actions. On voit aussi que c'est autre chose de priser un homme comme bien composé, que de louer une action humaine comme bien faite : car le premier peut convenir à une pierrerie, & à un animal, aussi bien qu'à un homme ; & le second ne peut convenir qu'à celui qu'on reconnoît libre ; qui se peut par-là rendre digne & de blâme, & de louange, en usant bien ou mal de la liberté.

On remarque aussi facilement qu'il y a de la différence entre fraper un cheval qui a fait un faux pas, parce que l'expérience fait voir que cela sert à le redresser, & à châtier un homme qui a failli ; parce qu'on veut lui faire connoître sa faute pour le corriger, ou se servir de lui pour donner exemple aux autres ; & quoique les hommes grossiers frappent quelquefois un cheval avec un sentiment à peu près-semblable à celui qu'ils ont en frappant leur Valet ; il n'y a personne qui pensant sérieusement à ce qu'il fait, puisse attribuer une faute, ou un crime à un autre qu'à celui à qui il attribue une liberté.

Outre cela, l'obligation que nous croyons tous avoir de consulter en nous-mêmes, si nous ferons une chose plutôt que l'autre, nous est une preuve certaine de la liberté de notre choix. Car nous ne consultons point sur les choses que nous croyons nécessaires : comme, par exemple si nous aurons un jour à mourir ; en cela nous nous laissons entraîner au cours naturel & inévitable des choses : & nous en userions de même à l'égard de tous les objets qui se présentent, si nous ne connoissions distinctement qu'il y a des choses à quoi nous devons aviser, parce que nous y devons agir, & nous y déterminer par notre choix. De-là je conclus que nous sommes libres à l'égard de tous les sujets sur lesquels nous pouvons douter & délibérer. C'est pourquoi nous sommes libres, même à l'égard du bien véritable qui est la vertu ; parce que, quelque bien que nous y voyions selon la raison, nous ne sentons pas toujours un plaisir actuel en la suivant ; & que par conséquent toute l'idée que nous avons du bien ne s'y trouve pas : de sorte que nous ne pouvons être nécessairement & absolument déterminés à aimer un certain objet, si le bien essentiel qui est Dieu ne nous paroît en lui-même.

En ce cas seulement, nous cesserons de consulter & de choisir : mais à l'égard de tous les biens particuliers, & même du bien suprême connu imparfaitement, comme nous le connoissons en cette vie; nous avons la liberté de notre choix; & jamais nous ne la perdrons, tant que nous serons en état de balancer un bien avec l'autre, parce que notre volonté trouvant par-tout une idée de son objet, c'est-à-dire, la raison du bien, aura toujours à choisir entre les uns & les autres, sans que son objet la puisse déterminer tout seul.

Ainsi, nous avons des idées très-claires, non-seulement de notre liberté; mais encore de toutes les choses qui la doivent suivre. Car non seulement nous entendons ce que c'est que choisir librement : mais nous entendons encore que celui qui peut choisir, s'il ne voit pas tout d'abord, doit délibérer, & qu'il fait mal s'il ne délibère; & qu'il fait encore plus mal, si après avoir consulté, il prend un mauvais parti, & que par-là il mérite & le blâme, & le châtiment : comme au contraire il mérite, s'il use bien de sa liberté, & la louange & la récompense de son bon choix. Par conséquent nous avons des idées très-claires de plusieurs choses, qui ne peuvent convenir qu'à un Être libre : & il y en a parmi celles-là que nous ne pouvons attribuer qu'à un Être capable de faillir : & nous trouvons tout cela si clairement en nous-mêmes, que nous ne pouvons non plus douter de notre liberté, que de notre Être.

Nous voyons donc l'existence de la liberté : en ce qu'il faut admettre nécessairement qu'il y a des Êtres connoissans, qui ne peuvent être précisément déterminés par leurs objets : mais qui doivent s'y porter par leur propre choix. Nous trouvons en même-tems que le premier Libre, c'est Dieu, parce qu'il possède en lui-même tout son bien; & n'ayant besoin d'aucun des Êtres qu'il fait, il n'est porté à les faire, ni à faire qu'ils soient de telle façon, que par la seule volonté indépendante. Et nous trouvons en second lieu que nous sommes libres aussi; parce que les objets qui nous sont proposés, ne nous emportent pas tous seuls par eux-mêmes; & que nous demeurerions à leur égard sans action, si nous ne pouvions choisir.

Nous trouvons encore que ce premier Libre ne peut ja-

mais ni aimer, ni faire autre chose que ce qui est un bien véritable : parce qu'il est lui-même par son essence le bien essentiel, qui influe le bien dans tout ce qu'il fait. Et nous trouvons au contraire que tous les Etres libres qu'il fait, pouvant n'être pas, sont capables de faillir ; parce qu'étant sortis du néant, ils peuvent aussi s'éloigner de la perfection de leur Etre. De sorte que toute créature sortie des mains de Dieu, peut faire bien & mal : jusqu'à ce que Dieu l'ayant menée par la claire vision de son Essence, à la source même du bien ; elle soit si bien possédée d'un tel objet, qu'elle ne puisse plus désormais s'en éloigner.

Ainsi nous avons connu notre liberté & par une expérience certaine, & par un raisonnement invincible. Il ne reste plus qu'à y ajouter l'évidence de la Révélation divine : à laquelle ne desirant pas m'attacher, quant à présent, je me contenterai de dire, que cette persuasion de notre liberté étant commune à tout le genre-humain, l'Ecriture bien loin de reprendre un sentiment si universel, se sert au contraire de toutes les expressions par lesquelles les hommes ont accoutumé d'exprimer & leur liberté, & toutes ses suites ; & en parle, non de la manière dont elle use en nous obligeant de croire les Mystères qui nous sont cachés ; mais toujours comme d'une chose que nous sentons en nous-mêmes ; aussi-bien que nos raisonnemens & nos pensées.

CHAPITRE III.

Que nous connoissons naturellement que Dieu gouverne notre liberté, & ordonne de nos actions.

Sur cela il s'élève une seconde question, sçavoir, si nous devons croire, selon la raison naturelle, que Dieu ordonne de nos actions, & gouverne notre liberté, en la conduisant certainement aux fins qu'il s'est proposées ; ou s'il faut penser au contraire, que dès qu'il a fait une créature libre, il la laisse aller où elle veut, sans prendre autre part en sa conduite, que de la récompenser, si elle fait bien, ou de la punir, si elle fait mal.

Mais.

Mais la notion que nous avons de Dieu résiste à ce dernier sentiment. Car nous concevons Dieu, comme un Etre qui sçait tout, qui prévoit tout, qui pourvoit à tout, qui gouverne tout, qui fait ce qu'il veut de ses créatures, & à qui se doivent rapporter tous les événemens du monde. Que si les créatures libres ne sont pas comprises dans cet ordre de la Providence Divine, on lui ôte la conduite de ce qu'il y a de plus excellent dans l'Univers, c'est-à-dire, des créatures intelligentes. Il n'y a rien de plus absurde que de dire qu'il ne se mêle point du gouvernement des Peuples, de l'établissement ni de la ruine des Etats, comment ils sont gouvernés, par quels Princes, & par quelles loix : toutes lesquelles choses s'exécutant par la liberté des hommes, si elle n'est en la main de Dieu, en sorte qu'il ait des moyens certains de la tourner où il lui plaît, il s'ensuit que Dieu n'a point de part en tous ces événemens, & que cette partie du monde est entièrement indépendante.}

Il ne suffit pas de dire, que la créature libre est dépendante de Dieu; premièrement, en ce qu'elle est : 2°. en ce qu'elle est libre : 3°. en ce que, selon l'usage qu'elle fait de sa liberté, elle est heureuse ou malheureuse ; car il ne faut pas seulement que quelques effets soient rapportés à la volonté de Dieu ; mais comme elle est la cause universelle de tout ce qui est, il faut que tout ce qui est, en quelque manière qu'il soit, vienne de lui ; & il faut par conséquent que l'usage de la liberté, avec tous les effets qui en dépendent, soit compris dans l'ordre de sa Providence : autrement on établit une sorte d'indépendance dans la créature, & on y reconnoît un certain ordre dont Dieu n'est point première cause.

Et on ne sauve point la souveraineté de Dieu, en disant que c'est lui-même qui a voulu cette indépendance de la liberté humaine ; car il est de la nature d'une souveraineté aussi universelle, & aussi absolue que celle de Dieu, que nulle partie de ce qui est, ne lui puisse être soustraite, ou exemtée, en quelque façon que ce soit, de sa direction ; & avec la même raison qu'on dit que Dieu, ayant fait un certain genre de créatures, les laisse se gouverner elles-mêmes, sans s'en mêler ; on pourroit dire encore que les ayant créées, il les laisse se conserver ; ou qu'ayant fait la matière, il la laisse mouvoir, & arranger au gré de quelqu'autre.

Cette fausse imagination est détruite par la claire notion qu'on a de Dieu ; parce qu'elle nous fait connoître que, comme il ne se peut rien ôter de ce qui fait la perfection de l'Etre divin, il ne se peut aussi rien ôter à la créature de ce qui fait la dépendance de l'Etre créé.

Mais ne pourroit-on pas dire, que cette dépendance de l'Etre créé se doit entendre seulement des choses mêmes qui sont, & non pas des modes ou des façons d'être ? Nullement : car les façons d'être, en ce qu'elles tiennent de l'Etre, puisqu'en effet elles sont à leur manière, doivent nécessairement venir du premier Etre. Par exemple, qu'un corps soit d'une telle figure, & dans une telle situation, cela sans doute appartient à l'Etre : car il est vrai qu'il est ainsi disposé ; & cette disposition étant en lui quelque chose de véritable & de réel, elle doit avoir pour première cause la cause universelle de tout ce qui est. Et quand on dit que Dieu est la cause de tout ce qui est, s'il falloit restreindre la proposition aux seules substances, sans y comprendre les manières d'être, il faudroit dire qu'à la vérité les corps viennent de lui, mais non leurs mouvemens, ni leurs assemblages, ni leurs divers arrangemens, qui sont néanmoins tout l'ordre du monde. Que s'il faut qu'il soit l'auteur de l'assemblage & de l'arrangement de certains corps qui sont les astres & les élémens, comment peut-on penser qu'il ne faille pas rapporter au même principe l'assemblage & l'arrangement qui se voit parmi les hommes, c'est-à-dire, leurs sociétés, leurs républiques, & leur mutuelle dépendance, où consiste tout l'ordre des choses humaines ? Ainsi la raison fait voir que non-seulement tout Etre subsistant, mais tout l'ordre des Etres subsistans, doit venir de Dieu ; & à plus forte raison que l'ordre des choses humaines doit sortir de-là : puisque les créatures libres, étant sans aucun doute la plus noble portion de l'Univers, elles sont par conséquent les plus dignes que Dieu les gouverne.

En effet tout homme qui reconnoît qu'il y a un Dieu infiniment bon, reconnoît en même-tems que les loix, la paix publique, la bonne conduite, & le bon ordre des choses humaines doivent venir de ce principe. Car comme parmi les hommes il n'y a rien de meilleur que ces choses, il n'y a rien par conséquent qui marque mieux la main de celui qui est le bien par excellence. Puis donc que toutes ces choses s'éta-

blissent par la volonté des hommes, & qu'elles sont le sujet ordinaire sur lequel ils exercent leur liberté; si on n'avoue que Dieu la dirige à la fin qui lui plaît, on sera forcé de dire qu'en même tems qu'il nous a fait libres, il s'est ôté le moyen de faire de si grands biens au genre humain; & que loin qu'il faille penser que des choses si excellentes puissent être appelées des bienfaits divins, on doit penser au contraire qu'il n'est pas possible que Dieu nous les donne.

Car ce n'est pas les donner d'une manière digne de lui, que de ne pouvoir pas s'assurer qu'elles seront quand il voudra: il faut donc qu'il soit assuré qu'en les voulant donner aux Peuples & aux Nations, il sçaura faire servir à ses volontés les hommes par qui il les veut donner; & par conséquent que leur liberté sera conduite certainement à l'effet qu'il en prétend: puisque ce n'est pas dans le projet, mais dans l'effet même que consiste le bien de toutes ces choses.

Ce seroit une mauvaise réponse de dire que Dieu pourroit s'assurer des hommes en leur ôtant la liberté qu'il leur a donnée; car c'est le faire contraire à lui-même, que de dire qu'il ait mis en l'homme, quand il l'a fait libre, un obstacle éternel à ses desseins, & un obstacle si grand, qu'il n'aura aucun moyen de le vaincre, qu'en détruisant ses premiers conseils, & en retirant ses premiers dons. Joint que, si on ôte aux hommes leur liberté dans les choses dont nous venons de parler, qui en sont l'exercice le plus naturel, elle ne trouvera désormais aucune place dans la vie humaine; & les expériences que nous en faisons, seront toutes vaines: ce qui nous a paru insoutenable.

Que si tant de bons effets qui s'accomplissent par la liberté des hommes, se rapportent toutefois si visiblement à la volonté de Dieu; il faut croire que tout l'ordre des choses humaines est compris dans celui des Décrets divins. Et loin de s'imaginer que Dieu ait donné la liberté aux créatures raisonnables pour les mettre hors de sa main; on doit juger au contraire, qu'en créant la liberté même, il s'est réservé des moyens certains pour la conduire où il lui plaît.

Autrement on lui ôte ce que personne de ceux qui le connoissent tant soit peu, ne lui veut ôter; car personne sans doute ne lui veut ôter les châtimens & les récompenses, ou des Peuples entiers, ou des Particuliers; & cependant ces

choses s'exerçant, ou s'exécutant ordinairement sur les hommes par les hommes mêmes, on les ôte clairement à Dieu; à moins qu'on ne laisse en sa main la liberté de l'homme, pour l'attirer où il veut, par les moyens qui lui sont connus.

Bien plus, sans cela on ôte à Dieu la préséance des choses humaines. En effet, si on reconnoît que Dieu, ayant des moyens certains de s'assurer des volontés libres, résout à quoi il les veut porter; on n'a point de peine à entendre sa préséance éternelle, puisqu'on ne peut douter qu'il ne connoisse & ce qu'il veut dès l'éternité, & ce qu'il doit faire dans le tems. C'est la raison que rend S. Augustin de la préséance divine: *Novit procul dubio quæ fuerat ipse factururus*. Mais si on suppose au contraire que Dieu attend simplement quel sera l'événement des choses humaines, sans s'en mêler; on ne sçait plus où il les peut voir dès l'éternité, puisqu'elles ne sont encore ni en elles-mêmes, ni dans la volonté des hommes; & encore moins dans la volonté divine, dans les décrets de laquelle on ne veut pas qu'elles soient comprises. Et pour démontrer cette vérité par un principe plus essentiel à la Nature divine, je dis qu'étant impossible que Dieu emprunte rien du dehors, il ne peut avoir besoin que de lui-même, pour connoître tout ce qu'il connoît. D'où il s'en suit qu'il faut qu'il voie tout, ou dans son essence, ou dans ses décrets éternels; & en un mot qu'il ne peut connoître que ce qu'il est, ou ce qu'il opère par quelque moyen que ce soit. Que si on supposoit dans le monde quelque substance, ou quelque qualité, ou quelque action dont Dieu ne fût pas l'Auteur, elle ne seroit en aucune sorte l'objet de sa connoissance: & non seulement il ne pourroit point la prévoir; mais il ne pourroit pas la voir, quand elle seroit réellement existante. Car le rapport de cause à effet étant le fondement essentiel de toute la communication qu'on peut concevoir entre Dieu & la créature; tout ce qu'on supposera que Dieu ne sçait pas demeurera éternellement sans aucune correspondance avec lui, & n'en sera connu en aucune sorte. En effet, quelque connoissant que soit un Etre, un objet même existant n'en est connu que par l'une de ces manières; ou parce que cet objet fait quelque impression sur lui: ou parce qu'il a fait cet objet: ou parce que celui qui l'a fait, lui en donne la connoissance. Car il faut établir la correspondance entre la chose connue, & la chose connoissante, sans quoi

elles seront à l'égard l'une de l'autre comme n'étant point du tout. Maintenant il est certain que Dieu n'a rien au-dessus de lui, qui puisse lui faire connoître quelque chose. Il n'est pas moins assuré que les choses ne peuvent faire aucune impression sur lui, ni produire en lui aucun effet. Reste donc qu'il les connoisse à cause qu'il en est l'auteur; de sorte qu'il ne verra pas dans la créature ce qu'il n'y aura pas mis : & s'il n'a rien en lui-même par où il puisse causer en nous ses volontés libres, il ne les verra pas quand elles seront, bien loin de les prévoir avant qu'elles soient.

Il ne sert de rien, pour expliquer la préséience, de mettre un concours général de Dieu dont l'action & l'effet soient déterminés par notre choix. Car ni le concours ainsi entendu, ni la volonté de le donner, n'ont rien de déterminé : & par conséquent ne servent de rien à faire entendre comme Dieu connoît les choses particulières; de sorte que, pour fonder la préséience universelle de Dieu, il faut lui donner des moyens certains, par lesquels il puisse tourner notre volonté à tous les effets particuliers qu'il lui plaira d'ordonner.

Que si, pour combattre le principe, que Dieu ne connoît que ce qu'il opère, on objecte qu'il s'ensuivroit de-là que le péché lui seroit inconnu, puisqu'il n'en est pas la cause; il ne faut que se souvenir que le mal n'est point un Etre, mais un défaut: qu'il n'a point par conséquent de cause efficiente; & ne peut venir que d'une cause qui étant tirée du néant, soit par-là sujette à faillir. Au reste, on voit clairement que Dieu sçachant la mesure, & la quantité du bien qu'il met dans sa créature, connoît le mal, où il voit que manque ce bien; comme il connoît un vuide dans la nature, en connoissant jusqu'où tous les corps s'étendent.

Et quand on seroit en peine d'où vient le mal, on ne peut douter du moins que tout le bien, & toute la perfection qui se trouve dans la créature, ne vienne de Dieu. Car il est le souverain bien, de qui tout bien prend son origine. Ainsi le bon usage du Libre-Arbitre étant le plus grand bien, & la dernière perfection de la créature raisonnable, cela doit par conséquent lui venir de Dieu. Autrement on pourroit dire que nous nous serions faits meilleurs, & plus parfaits que Dieu ne nous auroit faits : & que nous nous donnerions à nous-mêmes quelque chose qui vaut mieux que l'Etre : puisqu'il vaut mieux pour la

créature raisonnable qu'elle ne soit point du tout, que de ne pas user de son Libre-Arbitre, selon la raison & la Loi de Dieu.

Et si l'on dit que cette perfection qui vient à la créature raisonnable par le bon usage de sa liberté, n'est qu'une perfection morale, qui par conséquent n'égale pas la perfection physique de l'Être; il faut songer que ce bien moral est la véritable perfection de la nature de l'homme, & que cette perfection est tellement désirable, que l'homme la doit souhaiter plus que l'Être même. De sorte qu'on ne peut rien penser de moins raisonnable, que d'attribuer à Dieu ce qui vaut le moins, c'est-à-dire l'Être, en lui ôtant ce qui vaut le plus; c'est-à-dire le bien être, & le bien vivre.

Que si on est obligé d'attribuer à Dieu le bien dont la créature peut abuser, c'est-à-dire, la liberté; à plus forte raison doit-on lui attribuer le bon usage du Libre-Arbitre, qui est un bien si grand & si pur, qu'on ne peut jamais en user mal; puisqu'il est essentiellement le bon usage de soi-même & de toutes choses.

Ainsi on ne peut nier que Dieu, en créant la créature raisonnable, n'ait réservé dans la plénitude de sa science & de sa puissance, des moyens certains pour la conduire aux fins qu'il a résolues, sans lui ôter la liberté qu'il lui a donnée. Et il semble que ce sentiment n'est pas moins gravé dans l'esprit des hommes, que celui de leur liberté; puisqu'ils comprennent dans les vœux qu'ils font, & dans les actions de grâces qu'ils rendent à la Divinité, plusieurs choses qui ne leur arrivent que par leur liberté, ou celle des autres. Ils attribuent aussi à la Justice divine plusieurs événemens qui ne s'accomplissent que par les conseils humains. *Id scio*, dit ce jeune homme dans le Poëte comique, *deos mihi satis insensos qui tibi auscultaverim*. Ce langage si commun dans les Comédies, & dans les Histoires, fait voir que c'est le sentiment du genre humain, que ce qui se fait le plus librement par les hommes, est dirigé par les ordres secrets de la divine Providence.

Mais si ce sentiment n'est pas assez clair, ni assez développé dans les Ecrits des Auteurs profanes, il est expliqué nettement dans les saintes Ecritures, où on peut remarquer presque à chaque page, que les conseils des hommes sont attribués à la volonté de Dieu en mêmes termes que les au-

tres événemens du monde ; ce que je remets à considérer à un autre tems. Pour maintenant je conclus que deux choses nous sont évidentes par la seule raison naturelle : l'une , que nous sommes libres , au sens dont il s'agit entre nous : l'autre , que les actions de notre liberté sont comprises dans les Décrets de la divine Providence ; & qu'elle a des moyens certains de les conduire à ses fins.

CHAPITRE IV.

Que la raison seule nous oblige à croire ses deux vérités , quand même nous ne pourrions trouver le moyen de les accorder ensemble.

R IEN ne peut nous faire douter de ces deux importantes vérités , parce qu'elles sont établies l'une & l'autre par des raisons que nous ne pouvons contredire. Car quiconque connoît Dieu , ne peut douter que sa Providence , aussi bien que sa préséance , ne s'étende à tout ; & quiconque fera un peu de réflexion sur lui-même , connoîtra sa liberté avec une telle évidence , que rien ne pourra obscurcir l'idée & le sentiment qu'il en a : & on verra clairement que deux choses , qui sont établies sur des raisons si nécessaires , ne peuvent se détruire l'une l'autre. Car la vérité ne détruit point la vérité : & quoiqu'il se pût bien faire que nous ne scussions pas trouver les moyens d'accorder ces choses ; ce que nous ne connoîtrions pas dans une matiere si haute , ne devroit point affoiblir en nous ce que nous en connoissons si certainement.

En effet , si nous avions à détruire ou la liberté par la Providence , ou la Providence par la liberté , nous ne scaurions par où commencer , tant ces deux choses sont nécessaires , & tant sont évidentes & indubitables les idées que nous en avons. Car s'il semble que la raison nous fasse paroître plus nécessaire ce que nous avons attribué à Dieu , nous avons plus d'expérience de ce que nous avons attribué à l'homme : de sorte que , toutes choses bien considérées , ces deux vérités doivent passer pour également incontestables.

Donc au lieu de les détruire l'une par l'autre , nous devons

si bien conduire nos pensées, que rien n'obscurcisse l'idée très-distincte que nous avons de chacune d'elles. Et il ne faudroit pas s'étonner que nous ne sçussions peut-être pas si bien les concilier ensemble. Car cela viendrait de ce que nous ne sçaurions pas le moyen par lequel Dieu conduit notre liberté: chose qui le regarde, & non pas nous, & dont il a pu se réserver le secret sans nous faire tort. Car il suffit que nous sçachions ce qui est utile à notre conduite; & nous n'avons rien à desirer pour cela, quand nous sçavons, d'un côté que nous sommes libres; & de l'autre, que Dieu sçait conduire notre liberté. Car l'un de ces sentimens suffit pour nous faire veiller sur nous-mêmes; & l'autre suffit aussi pour nous empêcher de nous croire indépendans du premier Être, par quelque endroit que ce soit. Et si nous y prenons garde, nous trouverons que toute la Religion, toute la Morale, tous les actes de piété & de vertu dépendent de la connoissance de ces deux vérités principales, qui sont aussi tellement empreintes dans notre cœur, que rien ne les en peut arracher, qu'une extrême dépravation de notre jugement.

En effet, si on pense bien aux dispositions où les hommes sont naturellement sur ces deux vérités, on verra qu'ils ne trouvent aucune difficulté à les avouer séparément; mais qu'ils s'embarassent souvent, quand ils veulent se tourmenter à les concilier ensemble. Or la droite raison leur fait voir qu'ils devoient plutôt s'appliquer au soin de profiter de la connoissance de l'une & de l'autre, qu'à celui de les accorder entre-elles. Car leur obligation essentielle est de profiter, pour bien vivre, des connoissances que Dieu leur donne, en lui laissant ce secret de sa conduite: & ils doivent tenir à grande grace, qu'il ait tellement imprimé en eux ces deux vérités, qu'il leur soit presque impossible d'en effacer entièrement les idées. Car cet homme qui nie sa liberté, ne laissera pas à chaque moment de consulter ce qu'il a à faire; & de se blâmer lui-même s'il fait mal. Et pour ce qui est du sentiment de la Providence, nous ne le perdrons jamais, tant que nous conserverons celui de Dieu. Toutes les fois que nos passions nous donneront quelque relâche, nous reconnoîtrons au fond du cœur que quelque cause supérieure & divine préside aux choses humaines, en prévoyoit, & en règle les événemens.

Nous

Nous lui rendrons grâces du bien que nous ferons ; nous lui demanderons secours contre nous-mêmes , pour éviter le mal que nous pourrions faire. Et encore que ces sentimens n'aient pas été assez vifs , ni assez suivis dans les Païens , parce que la connoissance de la Divinité y étoit fort obscurcie ; nous y en voions des vestiges qui ne nous permettent pas d'ignorer ce que la nature nous inspireroit , si elle n'avoit pas été corrompue par les mauvaises coutumes.

Tenons donc ces deux vérités pour indubitables , sans en pouvoir jamais être détournés par la peine que nous aurons à les concilier ensemble. Car deux choses sont données à notre esprit ; de juger , & de suspendre son jugement. Il doit pratiquer la première où il voit clair , sans préjudice de la suspension , dont il doit commencer d'user seulement où la lumière lui manque. Et pour aider ceux qui ne peuvent pas tenir ce juste milieu , montrons-leur en d'autres matières , que souvent des choses très-claires sont embarrassées de difficultés invincibles.

Il est clair que tout corps est fini ; nous en voions , & nous en touchons les bornes certaines ; cependant nous n'en trouvons plus , & il faut que nous allions jusqu'à l'infini , quand nous voulons en désigner toutes les parties. Car nous ne trouverons jamais aucun corps qui ne soit étendu , & nous ne trouverons rien d'étendu , où nous ne puissions entendre deux parties ; & ces deux parties seront encore étendues : & jamais nous ne finirons , quand nous voudrons les subdiviser par la pensée.

Je dis par la pensée , pour faire voir que la difficulté que je propose , subsisteroit toute entière , quand même on supposeroit avec quelques-uns qu'un corps ne peut souffrir en effet aucune division. Car , sans m'informer à présent , si cela se peut entendre , ou non , toujours ne peut-on nier que la grandeur des corps n'est pas renfermée sous de certains termes , non plus que sous une certaine figure. Il ne répugne point à un corps d'être plus grand ou plus petit qu'un autre ; & comme la grandeur peut être conçue s'augmenter jusqu'à l'infini , sans détruire la raison du corps , il faut juger de même de la petitesse. Donc un corps ne peut être donné si petit , qu'il ne puisse y en avoir d'autres qu'il surpassera de moitié ; & cela ira jusqu'à l'infini : de sorte que tout corps , si petit qu'il soit ,

en aura une infinité au-dessous de lui. Que s'il ne peut s'en trouver aucun qui ne soit de moitié plus grand qu'un autre, il pourra aussi y en avoir un qui ne sera pas plus grand que cette moitié; & un autre qui ne sera pas plus grand que la moitié de cette moitié; & cette subdivision, dans des bornes si resserrées, ne trouvera jamais de bornes. Je ne sçais pas si quelqu'un peut entendre cette infinité dans un corps fini; mais pour moi j'avoue que cela me passe. Que si ceux qui soutiennent l'indivisibilité absolue des corps, disent que c'est pour éviter cet inconvénient, qu'ils rejettent l'opinion commune de la divisibilité jusqu'à l'infini; & qu'au reste cette infinité de parties, que je viens de remarquer, ne les doit point embarrasser, parce qu'elle ne met rien dans la chose même, n'étant que par la pensée: je les prie de considérer que ces divisions & subdivisions que nous venons de faire par la pensée, allant, comme il a été dit, jusqu'à l'infini, elles présupposent nécessairement une infinité véritable dans leur sujet. Car enfin toutes ces parties que j'assigne par la pensée, sont elles-mêmes comprises comme étendues; & en effet il se peut trouver un corps qui n'aura pas plus d'étendue qu'elles en ont: de sorte qu'on ne peut nier qu'elles ne fassent le même effet dans le corps, que si elles étoient réellement divisibles.

Et même, pour dire un mot de cette indivisibilité prétendue; j'avoue que nous concevons naturellement que tout Être, & par conséquent tout corps doit avoir son unité, & par conséquent son individualité. Car ce qui est un proprement n'est pas divisible; & jamais ne peut être deux. Cela paroît fort évident; & toutefois quand nous cherchons cette unité dans les corps, nous ne sçavons où la trouver. Car nous y trouvons toujours deux parties assignables par la pensée, que nous ne pouvons comprendre être en effet la même chose; puisque nous en avons des idées si distinctes, si nettes, & si précises, que nous pourrions même concevoir un corps en qui nous ne concevions distinctement autre chose que ce que nous avons compris dans cette partie. Ainsi nous pouvons bien nous forcer nous-mêmes à appeler ce corps un d'une parfaite unité; mais nous ne pouvons comprendre en quoi précisément elle consiste.

Nous ne laisserons pas toutefois, si nous voulons bien raisonner, de dire qu'un corps est un, & de dire qu'il est fini;

encore que nous ne puissions nier qu'il ne soit possible d'y assigner des parties toujours moindres jusqu'à l'infini. Mais nous dirons en même tems que ce qui fait en cela notre embarras, c'est qu'encore que nous connoissions clairement qu'il y a des corps étendus, il ne nous est pas donné de connoître précisément toute la raison de l'étendue, ni quelle sorte d'unité convient au corps; & encore moins ce qu'opere en eux cette infinité que nous y trouvons par des raisons si certaines, sans toutefois pouvoir dire comment elle y est.

Dans le mouvement local, n'y a-t-il pas plusieurs choses claires qu'on ne peut concilier ensemble? On sçait que le même corps peut parcourir le même espace, tantôt plus lentement, tantôt plus vite. Si le mouvement est continu, comment y peut-on comprendre cette différence? Et s'il est interrompu de morules, quelle est la cause qui suspend le cours d'un corps une fois agité? Il ne répugne pas au mouvement d'être continu: le mouvement ne cesse point de lui-même; & un corps une fois ébranlé tend toujours, pour ainsi parler, à continuer son mouvement. De plus, n'est-il pas certain que dans les raions d'une roue, les parties qui sont le plus proche du centre du mouvement, & celles qui en sont le plus loin, parcourent en même-tems deux espaces inégaux; & ensuite, que le mouvement est moins rapide vers le milieu de la roue, que vers la circonférence? Cependant toutes les parties se meuvent en même tems: & le mouvement se faisant par la même impulsion, & tout d'une piece, sans rien briser; on ne peut comprendre ni comment une partie pourroit s'arrêter, pendant que l'autre se meut; ni comment l'une peut aller plus vite que l'autre, si toutes ne cessent de se mouvoir; ou si elles se meuvent & se reposent en même-tems; ni enfin pourquoi il arrive que l'impression du mouvement soit plus forte à la partie la plus éloignée du lieu où l'ébranlement commence.

Quand on pourroit trouver la raison de toutes les choses que je viens de dire, & le moien certain de les expliquer; toujours est-il véritable que plusieurs l'ignorent, & que ceux qui prétendroient l'avoir trouvé, ont été quelque tems à le chercher. Doutoient-ils des deux vérités qu'il faut ici concilier ensemble, pendant qu'ils ne sçavoient pas encore le secret de les concilier? L'évidence de ces vérités ne per-

met pas un tel doute. On voit donc que ces deux vérités peuvent être claires à notre esprit, lors-même qu'il ne peut pas les concilier ensemble.

Pour passer maintenant du corps aux opérations de l'ame, nous sçavons qu'une pensée est véritable, quand elle est conforme à son objet. Par exemple, je conçois au vrai la hauteur & la longueur d'un portique, lorsque je l'imagine telle qu'elle est; & je ne puis l'imaginer tel qu'elle est, sans avoir une idée qui lui soit conforme; jusques-là qu'on connoîtroit la vérité de l'objet, en connoissant la pensée qui le représente. Par exemple, on connoîtroit la forme & la disposition d'une maison dans la pensée de l'Architecte, si on la voyoit clairement; tant il est vrai qu'il y a quelque conformité entre ces choses, & par conséquent quelque ressemblance. Cependant il se trouvera plusieurs personnes qui ne seront pas capables d'entendre quelle sorte de ressemblance il peut y avoir entre une pensée & un corps; entre une chose étendue, & une chose qui ne le peut être. Disons-nous par cette raison, malgré les sens & l'expérience, que l'ame ne peut connoître l'étendue? Ou détruirons-nous, pour l'entendre, la spiritualité de l'ame, qui est d'ailleurs si bien établie par la seule définition de l'ame & du corps? Que gagnerions-nous à la détruire, puisque nous n'entendrions pas davantage pour cela cette ressemblance que nous tâcherions d'expliquer? Car si la connoissance de l'étendue se faisoit par l'étendue même; tout corps étendu s'étendrait lui-même, & entendrait tous les autres corps étendus; ce qui est faux visiblement. Et quand on auroit supposé que nous connoîtrions l'étendue qui est dans le corps, par l'étendue qui seroit dans l'ame; il resteroit toujours à expliquer comment cette petite étendue qu'on auroit mise dans l'ame, pourroit lui faire comprendre & imaginer l'étendue mille fois plus grande d'un portique. Ce qui montre d'un côté, que la connoissance ne peut consister ni dans l'étendue, ni dans rien de matériel; & de l'autre, qu'il se trouve entre les esprits & les corps quelque ressemblance qui ne laisse pas d'être certaine, quoi qu'elle ait quelque chose d'incompréhensible.

On peut dire le même de la connoissance que nous avons du mouvement & du repos. Car la bonne Philosophie nous enseigne d'un côté, qu'il n'y a rien dans l'ame qui ressem-

ble à l'un, ni à l'autre. Et cependant puisqu'on conçoit l'un & l'autre, il faut bien que nous ayons une idée qui leur soit conforme. Car, comme il a été dit, nulle pensée n'est véritable, que celle qui nous représente la chose telle qu'elle est; & par conséquent qui lui est semblable.

Que personne ne soit si grossier, que de mettre pour cela dans l'ame un véritable mouvement, ou un véritable repos. Car outre l'absurdité d'une telle proposition, qui confond les propriétés de deux genres si divers, il auroit encore le malheur que sa présupposition ne le feroit point d'affaire. Car s'il met l'entendre dans le mouvement, jamais il n'expliquera comment l'ame entend le repos: mais aussi, s'il le met dans le repos, comment connoitra-t-elle le mouvement? Que s'il met dans le mouvement la connoissance du mouvement; & au contraire celles du repos dans le repos: comment ne voit-il pas que l'ame n'agit ni plus, ni moins, ni d'une autre sorte en concevant l'un que l'autre; & qu'il est absurde de penser qu'elle travaille davantage en connoissant le mouvement, qu'en connoissant le repos? De plus, si l'ame connoît le repos en se reposant, & le mouvement en se mouvant, il faudra aussi qu'elle connoisse le mouvement de droite à gauche, en se mouvant de droite à gauche, & tous les autres mouvemens, en les exerçant les uns après les autres; autrement on n'a point trouvé la ressemblance qu'on cherche. Ainsi on croira avoir expliqué ce qu'il y a de particulier & de propre dans la nature de l'ame, en ne lui donnant autre chose que ce qui lui seroit commun avec tous les corps; & enfin on croira la faire entendre, à force d'entasser sur elle ce qui convient aux Êtres qui n'entendent pas. Qui ne voit qu'il faut raisonner d'une manière toute contraire, & que pour lui faire entendre le mouvement & le repos, il faut lui attribuer quelque chose qui soit distinct, & au-dessus de l'un & de l'autre? Nous voyons en effet que nous connoissons & le mouvement, & le repos, sans songer que nous exerçons ou l'un ou l'autre; & l'idée que nous avons de ces deux choses n'entre nullement dans celle que nous avons de nos connoissances. Il faut donc nécessairement que nos connoissances soient autre chose en nous que le mouvement ou le repos. Elles nous le représentent toutefois par des idées très-distinctes, & très-

conformes à l'objet même. Qu'on nous dise en quoi consiste cette ressemblance.

Quelques-uns se contenteront peut-être de dire que toute la ressemblance qui se trouve entre les Etres intelligens & les Etres étendus, c'est que les derniers sont tels que les premiers les connoissent ; & prétendront que cela est intelligible de soi-même. A la bonne heure ; mais s'il se trouve quelqu'un qui ne soit pas encore parvenu à une manière, d'entendre les choses, si pure & si simple, ou qui ne puisse comprendre quelle conformité il peut y avoir entre l'image que nous nous formons d'un portique, selon toutes les dimensions, & ces dimensions elles-mêmes ; s'ensuivra-t-il pour cela qu'il doive nier que ce qu'il en a imaginé soit véritable ? Nullement ; il demeurera convaincu qu'il se représente la chose au vrai, encore qu'il ne sache pas expliquer de quelle sorte il se la représente, ni par quelle espèce de ressemblance.

Cela montre que nous ne pouvons pas toujours accorder des choses qui nous sont très-claires, avec d'autres qui ne le sont pas moins. Nous ne devons pas pour cela douter de tout, & rejeter la lumière même, sous prétexte qu'elle n'est pas infinie ; mais nous en servir, de sorte que nous allions où elle nous mène, & sçachions nous arrêter où elle nous quitte ; sans oublier pour cela les pas que nous avons déjà faits surment à sa faveur.

Demeurons donc persuadés & de notre liberté, & de la Providence qui la dirige ; sans que rien nous puisse arracher l'idée très-claire que nous avons de l'une & de l'autre. Que s'il y a quelque chose en cette matière où nous soyons obligés de demeurer court, ne détruisons pas pour cela ce que nous aurons clairement connu : & sous prétexte que nous ne connoissons pas tout, ne croions pas pour cela que nous ne connoissions rien ; autrement nous serions ingrats envers celui qui nous éclaire.

Quand il nous auroit caché le moien dont il se sert pour conduire notre liberté, s'ensuivroit-il qu'on dût pour cela ou nier qu'il la conduise, ou dire qu'il la détruise en la conduisant ? Ne voit-on pas au contraire que la difficulté que nous souffrons ne venant ni de l'une, ni de l'autre chose, mais seulement de ce moien ; nous devons faire arrêter notre

doute précisément à l'endroit qui nous est obscur, & non le faire rétrograder jusques sur les endroits où nous voyons clair?

Faut-il s'étonner que ce premier Etre se réserve, & dans sa nature; & dans sa conduite, des secrets qu'il ne veuille pas nous communiquer? N'est-ce pas assez qu'il nous communique ceux qui nous sont nécessaires? Il n'y a qu'un moment qu'en considérant les choses qui nous environnent, je dis les plus claires & les plus certaines, nous trouvions des difficultés invincibles à les concilier ensemble. Nous sommes sortis de cet embarras, en suspendant notre jugement à l'égard des choses douteuses, sans préjudice de celles qui nous ont paru certaines. Que si nous sommes obligés à user de cette belle & de cette sage réserve, à l'égard des choses les plus communes; combien plus la devons-nous pratiquer en raisonnant des choses divines, & des conduites profondes de la Providence.

La connoissance de Dieu est la plus certaine, comme elle est la plus nécessaire de toutes celles que nous avons par raisonnement: & toutefois comme il y a dans ce premier Etre mille choses incompréhensibles, nous perdons insensiblement tout ce que nous en connoissons, si nous ne sommes bien résolus à ne laisser jamais échaper ce que nous aurons une fois connu, quelque difficile que nous paroisse ce que nous rencontrerons en avançant.

Nous concevons clairement qu'il y a un Etre parfait, c'est-à-dire, un Dieu: car les Etres imparfaits ne seroient pas, s'il n'y en avoit un parfait pour leur donner l'Etre; puisqu'enfin s'ils l'avoient d'eux-mêmes, ils ne seroient pas imparfaits. Nous voyons avec la même clarté que cet Etre parfait, qui fait tous les autres, les doit avoir tirés du néant. Car outre que, s'il est parfait, il n'a besoin que de lui-même, & de sa propre vertu pour agir: il paroît encore que s'il y avoit une matiere qu'il n'eût point faite, cette matiere, qui auroit déjà de soi tout son Etre, ni n'auroit besoin de rien; ni ne pourroit jamais dépendre d'un autre; ni ne seroit susceptible d'aucun changement; & qu'enfin elle seroit Dieu, égalant Dieu même en ce qu'il a de principal, qui est d'être de soi. Et on voit bien en effet que ne dépendant de Dieu en aucune sorte dans son fond, elle seroit absolument hors de son pouvoir, & hors de toute atteinte de son action. Car ce qui

a l'Être de soi, a de soi tout ce qu'il peut avoir, n'y aiant aucune raison à penser que ce qui est si parfait, qu'il est de lui-même, ait besoin d'un autre pour avoir le reste qui seroit moindre que l'Être. Joint que si on présuppose que la matiere existe de soi-même, comme on doit présupposer que dès qu'elle existe, elle a sa situation; il s'ensuit qu'elle l'a aussi d'elle-même. Que si elle a d'elle-même sa situation, elle ne la peut perdre, ni changer, non plus que son Être: ainsi on ne peut plus comprendre ce que Dieu feroit de la matiere, qu'il ne pourroit ni mouvoir, ni arranger; ni par conséquent rien faire en elle, ni d'elle. C'est pourquoi, dès qu'on conçoit Dieu, Auteur & Architecte du monde, on conçoit qu'il l'a tiré du néant; sans quoi il faudroit penser qu'il ne l'a ni fait, ni construit, ni ordonné. Et par la même raison, il faut qu'il l'ait fait librement: car il ne peut être obligé à le faire, ni par aucun autre, étant le premier; ni par son propre besoin, étant parfait; ni par le besoin du monde, qui n'étant rien, ne pouvoit certainement exiger de son Auteur qu'il le fit. Le monde n'a donc d'autre cause que la seule volonté de Dieu, qui ne trouvant hors de lui-même que le seul néant, n'y voit rien par conséquent qui l'attire à faire, & ne fait rien que ce qu'il veut, & parce qu'il veut; en quoi il est parfaitement libre. Et qui ne voit pas en Dieu cette liberté, n'y voit pas son indépendance, ni sa souveraineté absolue: car celui qui est obligé nécessairement à donner, n'est pas le maître de son don; & si le monde a l'Être dépendamment, il ne le peut avoir nécessairement; puisque toute nécessité absolue & invincible enferme toujours en soi quelque chose d'indépendant.

Nous connoissons clairement toutes les vérités que nous venons de considérer. C'est renverser les fondemens de tout bon raisonnement, que de les nier; & enfin tout est ébranlé, si on les révoque seulement en doute. Et toutefois oserons-nous dire que ces vérités incontestables n'aient aucune difficulté? Entendons-nous aussi clairement, que de rien il se puisse faire quelque chose, & que ce qui n'est pas, puisse commencer d'être; que nous sçavons qu'il faut nécessairement que la chose soit ainsi? Nous est-il aussi aisé d'accorder la souveraine liberté de Dieu, avec sa souveraine immutabilité, qu'il nous est aisé d'entendre séparément l'un & l'autre?

Et

Et faudra-t-il que nous tenions en suspens ces premières vérités que nous avons vues, sous prétexte qu'en passant plus outre, nous trouvons des choses que nous avons peine à concilier avec elles ? Raisonner de cette sorte, c'est se servir de la raison pour tout confondre. Concluons donc enfin, que nous pouvons trouver dans les choses les plus certaines, des difficultés que nous ne pourrions vaincre : & nous ne savons plus à quoi nous tenir, si nous révoquons en doute toutes les vérités connues que nous ne pourrions concilier ensemble ; puisque toutes les difficultés que nous trouvons en raisonnant ne peuvent venir que de cette source, & qu'on ne peut combattre la vérité, que par quelque principe qui vient d'elle.

Je ne sçais si nous pouvons croire qu'il y ait quelque vérité dont nous aions une si parfaite compréhension, que nous la pénétrions dans toutes ses suites, sans y trouver aucun embarras que nous ne puissions démêler : mais quand il y en auroit quelques-unes qu'on pénétrât de cette sorte, on seroit assurément trop téméraire, si on présumoit qu'il en fût ainsi de toutes nos connoissances. Et on n'auroit pas moins de tort, si on rejettoit toute connoissance, aussi-tôt qu'on trouveroit quelque chose qui arrêteroit l'esprit ; puisque tel est la nature, qu'il doit passer par des degrés, de ce qui est clair, pour entendre ce qui est obscur ; & de ce qui est certain, pour entendre ce qui est douteux ; & non pas détruire l'un, aussi-tôt qu'il aura rencontré l'autre.

Quand donc nous nous mettons à raisonner, nous devons d'abord poser comme indubitable, que nous pouvons connoître très-certainement beaucoup de choses, dont toutefois nous n'entendons pas toutes les dépendances, ni toutes les suites. C'est pourquoi la première règle de notre Logique, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne, quand on veut les concilier : mais qu'il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu, par où l'enchaînement se continue.

On peut toutefois chercher les moyens d'accorder ces vérités, pourvu qu'on soit résolu à ne les pas laisser perdre, quoi qu'il arrive de cette recherche ; & qu'on n'abandonne

pas le bien qu'on tient, pour n'avoir pas réussi à trouver celui qu'on poursuit. *Disputare vis, nec obest, si certissima præcedat fides*, disoit saint Augustin. Nous allons examiner, dans cette pensée, les moiens de concilier notre liberté avec les Décrets de la Providence. Nous rapporterons les diverses opinions des Théologiens, pour voir si nous y pourrions trouver quelque chose qui nous satisfasse.

C H A P I T R E V.

Divers Moiens pour accorder ces deux vérités. Premier Moien. Mettre dans le volontaire l'essence de la liberté. Raïsons décisives qui combattent cette opinion.

QUELQUES-UNS croient que pour accorder notre liberté avec les Décrets éternels, il n'y a point d'autre expédient, que de mettre dans le volontaire l'essence de la liberté; & ensuite de soutenir que les Décrets de Dieu, ne nous ôtant pas le vouloir, ils ne nous ôtent pas aussi la liberté, qui consiste dans le vouloir même. Quand on demande à ceux-là, s'ils veulent donc tout-à-fait détruire la liberté, selon l'idée que nous en avons ici donnée; ils disent que cette idée est très-véritable; mais qu'il ne la faut chercher en sa perfection que dans l'origine de notre nature; c'est-à-dire, lorsqu'elle étoit innocente & saine: ajoutant aussi, que dans cet état Dieu laissoit absolument la volonté à elle-même; de sorte qu'il n'y a point à se mettre en peine, comment on accordera cette liberté avec les Décrets de Dieu, puisque cet état ne reconnoît point de Décrets divins, où les Actes particuliers de la volonté soient compris.

Il n'en est pas de même, selon eux, de l'état où la nature est à présent après le péché. Ils avouent que Dieu y régle par un Décret absolu, ce qui dépend de nos volontés; & nous fait vouloir ce qu'il lui plaît d'une manière toute-puissante: mais ils nient aussi que dans cet état, il faille entendre la liberté sous la même notion qu'auparavant. Il suffit en cet état, disent-ils, pour sauver la liberté, de sauver le volontaire: de sorte qu'ils n'ont aucune peine à sauver la liberté

de l'homme ; parce que dans l'état où ils le mettent avec la liberté de son choix ; ils n'y reconnoissent ni des Décrets absolus, ni des moiens efficaces pour nous faire vouloir ; & qu'au contraire dans l'état où ils admettent ces choses, ils ne posent pas cette sorte de liberté, mais une autre qui ne cause ici aucun embarras.

Deux raisons décisives combattent cette opinion.

La premiere, c'est qu'en cet état où nous sommes présentement, nous éprouvons la liberté dont il s'agit : & en effet, les Auteurs de l'opinion que nous réfutons ne nient pas, dans l'état présent, cette liberté de choix ; à l'égard des actions purement civiles & naturelles. C'est toutefois en cet état que nous croions que Dieu régle tous les événemens de notre vie, même ceux qui dépendent le plus du Libre-Arbitre ; par conséquent c'est hors de propos qu'on a recours à un autre état, puisque c'est dans celui-ci qu'il s'agit de sauver la liberté.

Secondement, il paroît par les choses qui ont été dites, que ces Décrets absolus de la Providence divine, qui enferment tout ce qui dépend de la liberté, ni ces moiens efficaces de la conduire, ne doivent pas être attribués à Dieu par accident, & en conséquence d'un certain état particulier ; mais doivent être établis en tout état, comme des suites essentielles de la souveraineté de Dieu, & de la dépendance de la créature. En tout état, Dieu doit régler tous les événemens particuliers ; parce qu'en tout état, il est tout puissant, & tout sage. En tout état, il doit tout prévoir ; & par conséquent il doit tout ensemble & tout résoudre, & tout faire ; parce qu'il ne voit rien hors de lui, que ce qu'il y fait, & ne le connoît qu'en lui-même dans son essence infinie, & dans l'ordre de ses conseils, où tout est compris. Enfin il doit être en tout état la cause de tout le bien qui se trouve dans la créature, quelle qu'elle soit ; & le doit être par conséquent du bon usage du Libre-Arbitre, qui est un bien si précieux, & une si grande perfection de la créature.

En effet, si toutes ces choses ne sont pas attribuées à Dieu précisément, parce qu'il est Dieu, il n'y a aucune raison de les lui attribuer dans l'état où nous nous trouvons à présent. Car encore qu'on doive croire que l'homme malade ait be-

soin d'un plus grand secours, que l'homme sain, il ne s'enfuit pas pour cela que Dieu doive se rendre maître de nos volontés plus qu'il ne l'étoit; puisqu'il peut si bien mesurer son secours avec notre foiblesse, que les choses, pour ainsi dire, viennent à l'égalité par le contrepoids; & que ce soit toujours notre liberté qui fasse seule, pour ainsi dire, pencher la balance, sans que Dieu s'en mêle, non plus qu'il faisoit auparavant. Si donc on veut à présent qu'il se mêle dans nos conseils, qu'il en régle les événemens, qu'il en fasse prendre les résolutions par des moiens efficaces; ce n'est point la condition particulière de l'état présent qui l'y oblige, mais c'est que sa propre souveraineté, & l'état essentiel de la créature l'exige ainsi.

On dira que l'homme ayant abusé de la liberté de son choix, a mérité de perdre cette liberté à l'égard du bien; & que Dieu, qui avoit permis que, lorsqu'il étoit en son entier, il pût s'attribuer à lui même le bon usage de son Libre-Arbitre, ne veut plus précisément qu'il le doive à autre chose qu'à sa Grace; afin que celui qui a présumé de lui-même, ne trouve plus désormais de gloire ni de salut, qu'en son Auteur. Mais certes je ne comprends pas que la différence qu'il y a entre l'homme sain & l'homme malade, puisse jamais opérer qu'il doive, en un état plutôt qu'en l'autre, n'attribuer pas à Dieu le bien qu'il a, & par conséquent celui qu'il fait: quelque noble que soit l'état d'une créature, jamais il ne suffira pour l'autoriser à se glorifier en elle-même; & l'homme, qui doit à Dieu maintenant la guérison de sa maladie, lui auroit dû, en persévérant, la conservation de sa santé, par la raison générale qu'il n'a aucun bien qu'il ne lui doive.

Ainsi la direction qu'il faut attribuer à Dieu sur le Libre-Arbitre, pour le conduire à ses fins par des moiens assurés, convient à ce premier Etre par son Etre même, & par conséquent en tout état: & si on pouvoit penser que cela ne lui convient pas en tout état, nulle raison ne convainc qu'il lui doive convenir en celui-ci.

Aussi voyons-nous que l'Ecriture, qui seule nous a appris ces deux états de notre nature, n'attribue en aucun endroit, à celui-ci plutôt qu'à l'autre, ni ces Décrets absolus, ni ces moiens efficaces. Elle dit généralement, que Dieu fait tout

ce qui lui plaît dans le Ciel & dans la terre ; que tous ses conseils tiendront , & que toutes ses volontés auront leur effet ; que tout bien doit venir de lui , comme de sa source. C'est sur ces principes généraux qu'elle veut que nous rapportions à sa bonté tout le bien qui est en nous , & que nous faisons ; & à l'ordre de sa providence tous les événemens des choses humaines. Par où elle nous fait voir qu'elle attache ce sentiment à des idées qui sont clairement comprises dans la simple notion que nous avons de Dieu : de forte que les moiens par lesquels il sçait s'assurer de nos volontés , ne sont pas d'un certain état où notre nature soit tombée par accident ; mais sont du premier dessein de notre création.

Au reste , nous n'avons pas entrepris dans cette dissertation d'examiner les sentimens de saint Augustin , à qui on attribue l'opinion que je viens de rapporter ; parce qu'encore qu'il y eût beaucoup de choses à dire sur cela , nous n'avons pas eu dessein de disputer ici par autorité.

CHAPITRE VI.

Second Moien *pour accorder notre liberté avec la certitude des Décrets de Dieu : la science moienne ou conditionnée. Foible de cette opinion.*

POURSUIVONS donc notre ouvrage , & considérons l'opinion de ceux qui croient sauver tout ensemble , & la liberté de l'homme , & la certitude des Décrets de Dieu , par le moien d'une science moienne , ou conditionnée qu'ils lui attribuent. Voici quels sont leurs principes.

1°. Nulle créature libre n'est déterminée par elle-même au bien , ou au mal ; car une telle détermination détruiroit la notion de la liberté.

2°. Il n'y a aucune créature qui , prise en un certain tems & en certaines circonstances , ne se déterminât librement à faire le bien ; & prise en un autre tems & en d'autres circonstances , ne se déterminât avec la même liberté à faire le mal ; car s'il y en avoit quelques-unes qui en tout tems & en toutes circonstances dussent mal faire , il s'en suivroit , contre le principe

posé, que l'une par elle-même seroit déterminée au bien, & l'autre au mal.

3°. Dieu connoît de toute éternité tout ce que la créature fera librement, en quelque tems qu'il la puisse prendre, & en quelques circonstances qu'il la puisse mettre, pourvu seulement qu'il lui donne ce qui lui est nécessaire pour agir.

4°. Ce qu'il en connoît éternellement, ne change rien dans la liberté, puisque ce n'est rien changer dans la chose, de dire qu'on la connoisse; ni dans le tems qu'elle est, ni dans l'éternité telle qu'elle doit être.

5°. Il est au pouvoir de Dieu de donner ses inspirations & ses grâces en tel tems, & en telles circonstances qu'il lui plaît.

6°. Sçachant ce qui arrivera, s'il les donne en un tems, plutôt qu'en l'autre, il peut par ce moyen, & sçavoir, & déterminer les événemens, sans blesser la liberté humaine.

Une seule demande faite aux Auteurs de cette opinion, en découvrira le foible. Quand on présuppose que Dieu voit ce que fera l'homme, s'il le prend en un tems, & en un état plutôt qu'en l'autre; ou on veut qu'il le voie dans son Décret, & parce qu'il l'a ainsi ordonné; ou on veut qu'il le voie dans l'objet même, comme considéré hors de Dieu, indépendamment de son Décret. Si on admet le dernier, on suppose des choses futures sous certaines conditions, avant que Dieu les ait ordonnées: & on suppose encore qu'il les voit hors de ses conseils éternels: ce que nous avons montré impossible. Que si on dit, qu'elles sont futures sous telles conditions, parce que Dieu les a ordonnées sous ces mêmes conditions, on laisse la difficulté en son entier; & il reste toujours à examiner comment ce que Dieu ordonne peut demeurer libre.

Joint que ces manieres de connoître sous condition ne peuvent être attribuées à Dieu, que par ce genre de figures, qui lui attribuent improprement ce qui ne convient qu'à l'homme; & que toute science précise réduit en propositions absolues toutes les propositions conditionnées.



CHAPITRE VII.

TRAITÉ
DU
LIBRE-ARBITRE.

Troisième Moien pour accorder notre liberté avec les Décrets de Dieu : La contemplation , & la suavité ; ou la délectation qu'on appelle victorieuse. Insuffisance de ce moien.

UNE autre opinion pose pour principe que notre volonté est libre dans le sens dont il s'agit ; mais qu'il ne s'en suit pas que pour être libre , elle soit invincible à la raison ni incapable d'être gagnée par les attraits divins. Or ce que Dieu peut faire pour nous attirer , se peut réduire à trois choses. 1. A la proposition , ou disposition des objets. 2. Aux pensées qu'il nous peut mettre dans l'esprit. 3. Aux sentimens qu'il peut nous exciter dans le cœur , & aux diverses inclinations qu'il peut inspirer à la volonté ; semblables à celles que nous voyons , par lesquelles les hommes se trouvent portés à une profession ou à un exercice , plutôt qu'à un autre.

Toutes ces choses ne nuisent pas à la liberté , qui peut s'élever au-dessus , mais , disent les Auteurs de cette opinion , Dieu , en ménageant tout cela avec cette plénitude de sagesse & de puissance qui lui est propre , trouvera des moiens de s'assurer de nos volontés.

Par la disposition des objets , il fera qu'une passion corrigera l'autre ; une crainte extreme survenue , modérera une espérance téméraire qui nous emporteroit , une grande douleur nous fera oublier un grand plaisir. Le courant impétueux de ce mouvement sera suspendu , & par-là perdra sa force ; l'occasion échappera pendant ce tems-là ; l'ame un peu reposée reviendra à son bon sens ; l'amour , que la seule beauté d'une femme aura excité , sera éteint par une maladie qui la défigure tout-à-coup. Dieu modérera une ambition que la faveur trop déclarée d'un Prince aura fait naître , en lui inspirant du dégoût pour nous , ou bien en l'ôtant du monde ; ou enfin en changeant en mille façons les choses extérieures qui sont absolument en sa puissance.

Par l'inspiration des pensées , il nous convaincra pleinement

de la vérité ; il nous donnera des lumieres nettes & certaines pour la découvrir ; il nous la tiendra toujours présente, & dilipera comme une ombre les apparences de raison qui nous éblouissent.

Il fera plus : comme la raison n'est pas toujours écoutée ; lorsque nos inclinations y résistent , parce que notre inclination est elle-même souvent la plus pressante raison qui nous émeuve , Dieu sçaura nous prendre encore de ce côté-là ; il donnera à notre ame une pente douce d'un côté , plutôt que d'un autre. La pleine compréhension de notre inclination & de nos humeurs , lui fera trouver certainement la raison qui nous détermine en chaque chose. Car , encore que notre ame soit libre , elle n'agit jamais sans raison dans les choses un peu importantes : elle en a toujours une qui la détermine. Que je sçache jusqu'à quel point un de mes amis est déterminé à me plaire , je sçaurai certainement jusqu'à quel point je pourrai disposer de lui. En effet , il y a des choses où je ne me tiens pas moins assuré des autres que de moi-même ; & cependant en cela je ne leur ôte non plus leur liberté , que je me l'ôte à moi-même , en me convainquant des choses que je dois ou rechercher , ou faire. Or ce que je puis pousser à l'égard des autres jusqu'à certains effets particuliers , qui doute que Dieu ne le puisse étendre universellement à tout ? Ce que je ne sçais que par conjectures , il le voit avec une pleine certitude. Je ne puis rien que foiblement ; il n'y a rien que le Tout-puissant ne puisse faire concourir à ses desseins. Si donc il veut tout ensemble , & gagner ma volonté , & la laisser libre , il pourra ménager l'un & l'autre. Enfin quand on voudroit supposer que l'homme lui résisteroit une fois , il reviendrait à la charge , disent ces Auteurs , & tant de fois , & si vivement , que l'homme , qui , par foiblesse & à force d'être importuné , se laisse aller si souvent , même à des choses fâcheuses , ne résistera point à celles que Dieu aura entrepris de lui rendre agréables.

C'est ainsi que ces Auteurs expliquent comment Dieu est cause de notre choix. Il fait , disent-ils , que nous choisissons par les préparations , & par les attrait qu'on vient de voir , qui nous mettent en de certaines dispositions , nous inclinent aussi doucement qu'efficacement , à une chose plutôt qu'à l'autre. Voila ce qu'on appelle l'opinion de la contempération , qui en cela ne differe pas beaucoup , ou qui enferme en elle-même

même celle qui fait l'efficace des secours divins dans une certaine suavité qu'on appelle victorieuse. cette suavité est un plaisir qui prévient toute détermination de la volonté : & comme de deux plaisirs qui attirent , celui-là , dit-on , l'emporte toujours , dont l'attrait est supérieur & plus abondant ; il n'est pas mal-aisé à Dieu de faire prévaloir le plaisir du côté d'où il a dessein de nous attirer. Alors ce plaisir victorieux de l'autre , engagera par sa douceur notre volonté , qui ne manque jamais de suivre ce qui lui plaît davantage. Plusieurs de ceux qui suivent cette opinion , disent que ce plaisir supérieur & victorieux se fait suivre de l'ame par nécessité , & ne lui laisse que la liberté qui consiste dans le volontaire. En cela , ils diffèrent de l'opinion de la contempération , qui veut que la volonté , pour être libre , puisse résister à l'attrait , quoique Dieu fasse en sorte qu'elle n'y résiste pas , & qu'elle s'y rende. Mais au reste ; si on considère la nature de cette suavité supérieure & victorieuse , on verra qu'elle est composée de toutes les choses que la contempération nous a expliquées.

CHAPITRE VIII.

Quatrième & dernier Moien pour accorder notre liberté avec les Décrets de Dieu : La prémotion & la prédétermination physique. Elle sauve parfaitement notre liberté , & notre dépendance de Dieu.

J Usqu'ici la volonté humaine est comme environnée de tous côtés par l'opération divine. Mais cette opération n'a rien encore qui aille immédiatement à notre dernière détermination ; & c'est à l'ame seule à donner ce coup. D'autres passent encore plus avant , & avouent les trois choses qui ont été expliquées. Ils ajoutent , que Dieu fait encore immédiatement en nous-mêmes , que nous nous déterminons d'un tel côté ; mais que notre détermination ne laisse pas d'être libre , parce que Dieu veut qu'elle soit telle. Car , disent-ils , lorsque Dieu , dans le conseil éternel de sa Providence , dispose des choses humaines , & en ordonne toute la suite ; il ordonne par le

même Décret, ce qu'il veut que nous souffrions par nécessité, & ce qu'il veut que nous fassions librement. Tout suit, & tout se fait, & dans le fond & dans la manière, comme il est porté par ce Décret. Et, disent ces Théologiens, il ne faut point chercher d'autres moiens que celui-là, pour concilier notre liberté avec les Décrets de Dieu. Car comme la volonté de Dieu n'a besoin que d'elle-même, pour accomplir tout ce qu'elle ordonne, il n'est pas besoin de rien mettre entre elle & son effet. Elle l'atteint immédiatement, & dans son fond, & dans toutes les qualités qui lui conviennent. Et on se tourmente vainement, en cherchant à Dieu des moiens par lesquels il fasse ce qu'il veut; puisque dès-là qu'il veut, ce qu'il veut, existe. Ainsi dès qu'on présuppose que Dieu ordonne dès l'éternité, qu'une chose soit dans le tems; dès-là sans autre moien, elle sera. Car quel meilleur moien peut-on trouver, pour faire qu'une chose soit, que sa propre cause? Or la cause de tout ce qui est, c'est la volonté de Dieu; & nous ne concevons rien en lui, par où il fasse tout ce qui lui plaît, si ce n'est que sa volonté est d'elle-même très-efficace. Cette efficace est si grande, que non seulement les choses sont absolument, dès-là que Dieu veut qu'elles soient; mais encore qu'elles sont telles, dès que Dieu veut qu'elles soient telles; & qu'elles ont une telle suite, & un tel ordre, dès que Dieu veut qu'elles l'aient. Car il ne veut pas les choses en général seulement; il les veut dans tout leur état, dans toutes leurs propriétés, dans tout leur ordre. Comme donc un homme est, dès-là que Dieu veut qu'il soit; il est libre, dès-là que Dieu veut qu'il soit libre; & il agit librement, dès-là que Dieu veut qu'il agisse librement; & il fait librement telle & telle action, dès-là que Dieu le veut ainsi. Car toutes les volontés, & des hommes & des Anges, sont comprises dans la volonté de Dieu, comme dans leur cause première & universelle; & elles ne seront libres, que parce qu'elles y seront comprises comme libres. Par la même raison, toutes les résolutions que les hommes & les Anges prendront jamais, en tout ce qu'elles ont de bien & d'être, sont comprises dans les Décrets éternels de Dieu, où tout ce qui est, a sa raison primitive: & le moien infailible de faire non seulement qu'elles soient, mais qu'elles soient librement; c'est que Dieu veuille non seulement qu'elles soient, mais qu'elles soient librement; parce que

étant Maître souverain de tout ce qui est ou libre , ou non libre ; tout ce qu'il veut , est comme il le veut. Dieu donc veut le premier , parce qu'il est le premier Être , & le premier libre : & tout le reste veut après lui , & veut à la manière que Dieu veut qu'il veuille. Car c'est le premier principe , & la Loi de l'Univers , qu'après que Dieu a parlé dans l'éternité , les choses suivent dans le tems marqué , comme d'elles-mêmes. Et , ajoutent les mêmes Auteurs , en ce peu de mots sont compris tous les moïens d'accorder la liberté de nos actions , avec la volonté absolue de Dieu. C'est que la cause première & universelle , d'elle-même , & par sa propre efficace , s'accorde avec son effet , parce qu'elle y met tout ce qui y est , & qu'elle met par conséquent dans les actions humaines , non seulement leur Être , tel qu'elles l'ont ; mais encore leur liberté même. Car , poursuivent ces Théologiens , la liberté convient à l'ame , non seulement dans le pouvoir qu'elle a de choisir , mais encore lorsqu'elle choisit actuellement : & Dieu , qui est la cause immédiate de notre liberté , la doit produire dans son dernier acte : si bien que le dernier acte de la liberté consistant dans son exercice , il faut que cet exercice soit encore de Dieu , & que comme tel il soit compris dans la volonté divine. Car il n'y a rien dans la créature qui tienne tant soit peu de l'Être , qui ne doive , à ce même titre , tenir de Dieu tout ce qu'il a. Comme donc plus une chose est actuelle , plus elle tient de l'Être ; il s'ensuit que plus elle est actuelle , plus elle doit tenir de Dieu. Ainsi notre ame conçue comme exerçant sa liberté , étant plus en acte , que conçue comme pouvant l'exercer , elle est par conséquent davantage sous l'action divine , dans son exercice actuel , qu'elle ne l'étoit auparavant : ce qui ne se peut entendre , si on ne dit que cet exercice vient immédiatement de Dieu. En effet , comme Dieu fait en toutes choses ce qui est Être & perfection , si être libre est quelque chose , & quelque perfection dans chaque acte , Dieu y fait cela même qu'on appelle libre ; & l'efficace infinie de son action , c'est-à-dire , de sa volonté , s'étend , s'il est permis de parler ainsi , jusqu'à cette formalité. Et il ne faut pas objecter , que le propre de l'exercice de la liberté , c'est de venir seulement de la liberté même ; car cela seroit véritable , si la liberté de l'homme étoit une liberté première & indépendante , & non une liberté décollée d'ailleurs. Mais , comme il a été dit toute volonté

crée est comprise, comme dans sa cause, dans la volonté divine; & c'est de-là que la volonté humaine a d'être libre. Ainsi étant véritable que toute notre liberté vient en son fond immédiatement de Dieu; celle qui se trouve dans notre action doit venir de la même source; parce que notre liberté n'étant pas une liberté de soi indépendamment de Dieu, elle ne peut donner à son action d'être libre de soi indépendamment de Dieu: au contraire, cette action ne peut être libre qu'avec la même dépendance qui convient essentiellement à son principe. D'où il s'ensuit que la liberté vient toujours de Dieu, comme de sa cause; soit qu'on la considère dans son fond, c'est-à-dire, dans le pouvoir de choisir; soit qu'on la considère dans son exercice, & comme appliquée à tel acte.

N'importe que notre choix soit une action véritable que nous faisons. Car par-là même, elle doit encore venir immédiatement de Dieu, qui étant, comme premier Être, cause immédiate de tout Être; comme premier agissant, doit être cause de toute action, tellement qu'il fait en nous l'agir même, comme il y fait le pouvoir agir. Et de même que l'Être créé ne laisse pas d'être, pour être d'un autre, c'est-à-dire, pour être de Dieu; au contraire il est ce qu'il est, à cause qu'il est de Dieu: il faut entendre de même, que l'agir créé ne laisse pas, si on peut parler de la sorte, d'être un agir, pour être de Dieu; au contraire il est d'autant plus agir, que Dieu lui donne de l'être. Tant s'en faut donc que Dieu, en causant l'action de la créature, lui ôte d'être action, qu'au contraire il le lui donne; parce qu'il faut qu'il lui donne tout ce qu'elle a, & tout ce qu'elle est: & plus l'action de Dieu sera conçue comme immédiate, plus elle sera conçue comme donnant immédiatement, & à chaque créature, & à chaque action de la créature, toutes les propriétés qui leur conviennent. Ainsi, loin qu'on puisse dire, que l'action de Dieu sur la notre lui ôte sa liberté, au contraire il faut conclure que notre action est libre *a priori*, à cause que Dieu l'a fait être libre. Que si on attribuoit à un autre qu'à notre Auteur, de faire en nous notre action, on pourroit croire qu'il blesseroit notre liberté, & romproit, pour ainsi dire, en le remuant, un ressort si délicat, qu'il n'auroit point fait; mais Dieu n'a garde de rien ôter à son ouvrage par son action puisqu'il y fait au contraire tout ce qui y est, jusqu'à la dernière précision; & qu'il fait par conséquent

non seulement notre choix , mais encore dans notre choix la liberté même.

Pour mieux entendre ceci , il faut remarquer que , selon ce qui a été dit , Dieu ne fait pas notre action comme une chose détachée de nous ; mais que faire notre action , c'est faire que nous agissions : & faire dans notre action sa liberté , c'est faire que nous agissions librement ; & le faire , c'est vouloir que cela soit : car faire , à Dieu , c'est vouloir. Ainsi pour entendre que Dieu fait en nous nos volontés libres , il faut entendre seulement qu'il veut que nous soions libres. Mais il ne veut pas seulement que nous soions libres en puissance , il veut que nous soions libres en exercice : & il ne veut pas seulement en général que nous exercions notre liberté , mais il veut que nous l'exercions par tel & tel acte. Car lui dont la science & la volonté vont toujours jusqu'à la dernière précision des choses ; ne se contente pas de vouloir qu'elles soient en général ; mais il descend à ce qui s'appelle tel & tel , c'est-à-dire , à ce qu'il y a de plus particulier ; & tout cela est compris dans ses Décrets. Ainsi Dieu veut , dès l'éternité , tout l'exercice futur de la liberté humaine , en tout ce qu'il y a de bon & de réel. Qu'y a-t-il de plus absurde que de dire , qu'il n'est pas , à cause que Dieu veut qu'il soit ? Ne faut-il pas dire au contraire , qu'il est , parce que Dieu le veut ; & que , comme il arrive que nous sommes libres par la force du Décret qui veut que nous soions libres , il arrive aussi que nous agissions librement en tel & tel acte , par la force du même Décret qui descend à tout ce détail ?

Ainsi ce Décret divin sauve parfaitement notre liberté ; car la seule chose qui suit en nous , en vertu de ce Décret , c'est que nous fassions librement tel & tel acte. Et il n'est pas nécessaire que Dieu , pour nous rendre conformes à son Décret , mette autre chose en nous , que notre propre détermination , ou qu'il l'y mette par autre que par nous. Comme donc il seroit absurde de dire , que notre propre détermination nous ôte notre liberté ; il ne le seroit pas moins de dire , que Dieu nous l'ôte par son Décret : & comme notre volonté , en se déterminant elle-même à choisir une chose plutôt que l'autre , ne s'ôte pas le pouvoir de choisir entre les deux ; il faut conclure de même , que ce Décret de Dieu ne nous l'ôte pas. Car le propre de Dieu , c'est de vouloir ; &

en voulant, de faire de chaque chose, & dans chaque acte, ce que cette chose & cet acte fera & doit être. Et comme il ne répugne pas à notre choix & à notre détermination de se faire par notre volonté, puisqu'au contraire telle est sa nature; il ne lui répugne pas non plus de se faire par la volonté de Dieu qui la veut, & la fera être telle qu'elle feroit, si elle ne dépendoit que de nous. En effet, nous pouvons dire, que Dieu nous fait tels que nous serions nous-mêmes, si nous pouvions être de nous-mêmes; parce qu'il nous fait dans tous les principes, & dans tout l'état de notre Être. Car, à parler proprement, l'état de notre Être, c'est d'être tout ce que Dieu veut que nous soions. Ainsi il fait être homme, ce qui est homme; & corps, ce qui est corps; & pensée, ce qui est pensée; & passion, ce qui est passion; & action, ce qui est action; & nécessaire, ce qui est nécessaire; & libre ce qui est libre; & libre en acte & en exercice, ce qui est libre en acte & en exercice : car c'est ainsi qu'il fait tout ce qu'il lui plaît dans le Ciel & dans la Terre, & que dans sa seule volonté suprême est la raison *à priori* de tout ce qui est.

On voit par cette doctrine, comment toutes choses dépendent de Dieu; c'est qu'il ordonne premièrement, & tout vient après : & les créatures libres ne sont pas exceptées de cette Loi, le libre n'étant pas en elles une exception de la commune dépendance, mais une différente manière d'être rapporté à Dieu. En effet leur liberté est créée, & elles dépendent de Dieu même comme libres; d'où il s'ensuit qu'elles en dépendent même dans l'exercice de leur liberté. Et il ne suffit pas de dire, que l'exercice de la liberté dépend de Dieu, parce qu'il est en son pouvoir de nous l'ôter, car ce n'est pas ainsi que nous entendons que Dieu est maître des choses : & nous concevons mal sa souveraineté absolue si nous ne disons, qu'il est le maître & de les empêcher d'être & deles faire être; & c'est parce qu'il peut les faire être, qu'il peut aussi les empêcher d'être. Il peut donc également, & empêcher d'être, & faire être l'exercice de la liberté; & il n'a pour cela qu'à le vouloir. Car il le faut dire souvent, à Dieu faire, c'est vouloir qu'une chose soit; après quoi il n'y a rien à craindre pour nous dans l'action toute-puissante de Dieu, puisque son Décret qui fait tout, enfermant notre liberté, & son exercice, si par l'événement il la détruisoit, il ne seroit pas moins contraire à lui-même qu'à elle.

Ainsi, concluent les Théologiens dont nous expliquons les sentimens, pour accorder le Décret & l'action toute-puissante de Dieu, avec notre liberté, on n'a pas besoin de lui donner un concours qui soit prêt à tout indifféremment, & qui devienne ce qu'il nous plaira : encore moins de lui faire attendre à quoi notre volonté se portera, pour former ensuite, à jeu sûr son Décret sur nos résolutions. Car sans ce foible ménagement, qui brouille en nous toute l'idée de premiere cause, il ne faut que considérer que la volonté divine, dont la vertu infinie atteint tout, non seulement dans le fond, mais dans toutes les manieres d'être, s'accorde par elle-même avec l'effet tout entier, où elle met tout ce que nous y concevons, en ordonnant qu'il sera avec toutes les propriétés qui lui conviennent.

Au reste, le fondement principal de toute cette Doctrine est si certain, que toute l'École en est d'accord. Car comme on ne peut poser qu'il y ait un Dieu, c'est-à-dire, une cause premiere & universelle, sans croire en même tems qu'elle ordonne tout, & qu'elle fait tout immédiatement, de là vient qu'on a établi un concours immédiat de Dieu, qui atteint en particulier toutes les actions de la créature, même les plus libres : & le peu de Théologiens qui s'opposent à ce concours, sont condamnés de témérité par tous les autres. Mais si on embrasse ce sentiment pour sauver la notion de cause premiere, il la faut donc sauver en tout ; c'est-à-dire, que dès qu'on nomme la cause premiere, il faut la faire par-tout aller devant : & si on songe à l'accorder avec son effet, il faut fonder cet accord sur ce qu'elle est cause, & cause encore, qui n'agissant pas avec une impétuosité aveugle, ne fait ni plus ni moins qu'elle veut ; ce qui fait qu'elle ne craint pas de prévenir son effet en tout & par-tout ; parce qu'assurée de sa propre vertu, elle sçait qu'ayant commencé, tout suivra précisément comme elle l'ordonne, sans qu'elle ait besoin pour cela de consulter autre chose qu'elle-même.

Tel est le sentiment de ceux qu'on appelle Thomistes ; voilà ce que veulent dire les plus habiles d'entr'eux, par ces termes de *promotion* & *prédétermination physique*, qui semblent si rudes à quelques-uns ; mais qui étant entendus, ont un si bon sens. Car enfin ces Théologiens conservent dans les actions humaines l'idée toute entiere de la liberté, que nous

avons donnée au commencement : mais ils veulent que l'exercice de la liberté ainsi défini, ait Dieu pour cause première, & qu'il l'opere non seulement par les attrait qui le précédent, mais encore dans ce qu'il a de plus intime : ce qui leur paroît d'autant plus nécessaire, qu'il y a plusieurs actions libres, comme il a été remarqué, où nous ne sentons aucun plaisir, ni aucune suavité, ni enfin aucune autre raison qui nous y porte, que notre seule volonté ; ce qui ôteroit ces actions à la Providence, & même à la présience divine, selon les principes que nous avons établis, si on ne reconnoissoit que Dieu atteint, pour ainsi parler, toute action de nos volontés dans son fond, donnant immédiatement & intimement à chacune tout ce qu'elle a d'être.

CHAPITRE IX.

Objections & Réponses, où l'on compare l'action libre de la volonté, avec les autres actions qu'on attribue à l'ame, & avec celles qu'on attribue aux corps.

SI cela est, disent quelques-uns, la volonté sera purement passive ; & lorsque nous croions si bien sentir notre liberté, il nous sera arrivé la même chose, que lorsque nous avons cru sentir que c'étoit nous-mêmes qui mouvions nos corps ; ou que ces corps se mouvoient eux-mêmes, en tombant, par exemple, de haut en bas ; ou qu'ils se mouvoient les uns les autres, en se poussant mutuellement : cependant quand nous y avons mieux pensé, nous avons enfin reconnu qu'un corps n'a aucune action, ni pour se mouvoir lui-même, ni pour mouvoir un autre corps, & que notre ame n'en a point aussi pour mouvoir nos membres ; mais que c'est le Moteur universel de tous les corps qui, selon les règles qu'il a établies, meut un certain corps à l'occasion du mouvement de l'autre, & meut aussi nos membres à l'occasion de nos volontés. Nous pouvons penser, dit-on, que nous sommes trompés, en croiant que nous sommes libres, comme en croiant que nous sommes mouvans, ou même que les corps le sont ; & à la fin il faudra dire, qu'il n'y a que Dieu seul qui agisse, & par

par conséquent que lui seul de libre; comme il n'y a que lui seul qui soit le Moteur de tous les corps.

Il faut ici démêler toutes les idées que nous avons sur la cause du mouvement. Premièrement, nous sentons que nos corps se meuvent, & il n'y a personne qui ne croie faire quelque action en se remuant. Nous trompons-nous en cela? Nullement : car il est vrai que nous voulons; & que vouloir; c'est une action véritable. Mais nous croions que cette action a son effet sur nos corps. Nous avons raison de le croire, puisqu'en effet nos membres se meuvent, ou se reposent au commandement de la volonté. Mais que faut-il penser d'une certaine faculté motrice qui a dans l'ame, selon quelques-uns, son action particuliere distincte de la volonté? Qu'on la croie, si on peut l'entendre, je n'ai pas besoin ici de m'y opposer : mais il faut du moins qu'on m'avoue que quand on pourroit trouver par raisonnement une telle faculté motrice, toujours est-il véritable que nous ne sentons en nous-mêmes ni elle, ni son action; & que dans les mouvemens de nos membres, nous n'avons d'idée distincte d'aucune action, que de notre volonté & de notre choix. Mais si quelqu'un s'en veut tenir là, sans rien admettre de plus, pourra-t-il dire, que notre volonté meut nos membres, ou qu'elle est la cause de leur mouvement? Il le pourra dire sans difficulté; car tout le langage humain appelle cause ce qui étant une fois posé, on voit suivre aussitôt un certain effet; ainsi nous connoissons distinctement qu'en mouvant nos membres, nous faisons une certaine action qui est de vouloir, & que de cette action suit le mouvement. Si nous n'entendons autre chose, quand nous disons que nos volontés sont la cause du mouvement de nos membres, ce sentiment est très-véritable. On trouvera les idées que nous avons de la liberté aussi claires que celles-là, & par conséquent aussi certaines. On les peut donc raisonnablement comparer ensemble : mais si on compare à l'idée de la liberté, celle que quelques-uns se veulent former d'une certaine faculté motrice distincte de la volonté, on comparera une chose claire, & dont on ne peut douter, avec une chose confuse, dont on n'a aucun sentiment, ni aucune idée.

Au reste, quand nous sentons la pesanteur de nos membres, nous voyons clairement par-là qu'ils sont entraînés par

le mouvement universel du monde; & par conséquent qu'ils ont pour Moteur celui qui agit toute la machine. Que si nous leur pouvons donner un mouvement détaché de l'ébranlement universel, & même qui lui soit contraire, en poussant par en haut, par exemple, notre bras, que l'impression commune de toute la machine tire en bas; on voit bien qu'il n'est pas possible qu'une si petite partie de l'Univers, c'est-à-dire, l'homme, puisse prévaloir d'elle-même sur l'effort du tout. On voit aussi par les convulsions, & les autres mouvemens involontaires, combien peu nous sommes maîtres de nos membres : de sorte qu'on doit penser que le même Dieu qui meut tous les corps, selon de certaines Loix, en exempte cette petite partie de la masse qu'il a voulu unir à notre ame, & qu'il lui plaît de mouvoir en conformité de nos volontés.

Voilà ce que nous pouvons connoître clairement touchant le mouvement de nos membres. Je n'empêche pas qu'outre cela, on n'admette, si on veut, dans l'ame une certaine faculté de mouvoir le corps, & qu'on ne lui donne une action particulière : il me suffit que, soit qu'on admette, soit qu'on rejette cette action, cela ne fait rien à la liberté. Car ceux qui admettent dans nos ames cette action qu'ils n'entendent pas, admettront bien plus facilement l'action de la liberté, dont ils ont une idée si claire; & ceux qui ne voudront pas reconnoître cette faculté motrice, ni son action, seront d'un très-mauvais raisonnement, s'ils sont tentés de rejeter la connoissance de leur liberté, qu'ils ont si distincte, parce qu'ils se feront défaits de l'impression confuse d'une faculté, & d'une action de leur ame qu'ils n'ont jamais ni sentie, ni entendue.

Il faut dire la même chose touchant l'action que quelques-uns attribuent aux corps pour se mouvoir les uns les autres. Ceux qui ne peuvent concevoir qu'un corps tombe, sans agir sur lui-même, ni qu'il se fasse céder la place, sans agir sur celui qu'il pousse, concevront beaucoup moins que l'ame choisisse sans exercer quelque action : & comme ils veulent que les corps ne laissent pas d'être conçus comme agissans, quoique le premier Moteur soit la cause de leur action; ils n'auront garde de conclure que l'ame n'agisse pas, sous prétexte que son action reconnoît Dieu pour la cause. Car ils tiennent pour assuré que deux causes peuvent agir subordon-

nément, & que l'action de Dieu n'empêche pas celles des causes secondes. Nous n'avons donc ici à nous défendre que contre ceux qui rejettent l'action des corps avec Platon; & nous dirons à ceux-là ce que nous leur avons déjà dit, quand ils comparoient leur liberté avec une certaine faculté motrice de leur ame, inconnue à elle-même. Puisqu'ils ne rejettent cette action des corps, que parce qu'ils soutiennent qu'elle n'est pas intelligible; devant que de pousser leur conséquence jusqu'à l'action de la volonté, ils doivent considérer auparavant s'il n'est pas certain qu'ils l'entendent. Mais afin de les aider dans cette considération, en leur montrant la prodigieuse différence qu'il y a entre l'action que quelques-uns attribuent aux corps, & celle que nous attribuons à nos volontés, examinons dans le détail ce que nous concevons distinctement dans les corps; après quoi nous repasserons sur ce que nous avons connu distinctement dans nos ames.

Nous voyons qu'un certain corps étant mu selon les loix de la nature, il faut qu'un autre corps le soit aussi. Nous voyons dans un corps que d'avoir une certaine figure, par exemple, d'être aigu, le dispose à communiquer à un autre corps une certaine espèce de mouvement, par exemple, d'être divisé. Nous ne nous trompons point en cela; & pour exprimer cette vérité, nous disons que d'être aigu dans un couteau, est la cause de ce qu'il coupe; & qu'être continuellement agité dans l'eau, est la cause de ce que la roue d'un moulin tourne sans cesse; & que c'est à cause des trous qui sont dans un crible, que certains grains peuvent passer à travers. Tout cela est très-vérifiable, & ne veut dire autre chose, sinon que le corps est tellement disposé, ou par sa figure ou par son mouvement, que de son mouvement, ou de sa figure il s'ensuit qu'un tel corps, & non un autre, est mu de telle manière, plutôt que d'une autre. Voilà ce que nous entendons clairement dans les corps. Que si nous passons de-là à y vouloir mettre une certaine vertu active, distincte de leur étendue, de leur figure, & de leur mouvement, nous dirons plus que nous n'entendons. Car nous ne concevons rien dans un corps par où il soit entendu en mouvement un autre; si ce n'est son mouvement. Quand une pierre jetée emporte une feuille, ou un fruit qu'elle atteint, ce n'est que par son mouvement qu'elle l'atteint & l'emporte. C'est en vain qu'on voudroit s'imaginer que le mouvement soit une ac-

tion dans la pierre, plutôt que dans la feuille, puisqu'il est partout de même nature: & que la pierre, qui est ici considérée comme mouvante, en effet est elle-même jetée. Et non seulement la roue du moulin, mais la rivière elle-même doit recevoir son mouvement d'ailleurs. Que si on dit, que la rivière fait aller la roue, c'est qu'on regarde par où la matière commence à s'ébranler, & par où le mouvement se communique. Ainsi en considérant cette roue qui tourne, on voit bien que ce n'est pas elle qui donne lieu au mouvement de l'eau; mais au contraire que c'est la rapidité de l'eau qui donne lieu au mouvement de la roue. En ce sens, on peut regarder la rivière comme la cause, & le mouvement de la roue comme l'effet. Mais en remontant plus haut à la source du mouvement, on trouve que tout ce qui se meut est mu d'ailleurs, & que toute la matière demande un moteur; de sorte qu'en elle-même, elle est toujours purement passive, comme Platon l'a dit expressément; & qu'encore qu'un mouvement particulier donne lieu à l'autre, tout le mouvement en général n'a d'autre cause que Dieu. Et on se trompe visiblement, quand on s'imagine que tout ce qu'on exprime par le verbe actif, soit également actif. Car quand on dit, que la terre pousse beaucoup d'herbe, ou qu'une branche a poussé un grand rejeton, si peu qu'on approfondisse, on voit bien qu'on ne veut dire autre chose, sinon que la terre est pleine de suc, & qu'elle est disposée de sorte que les rayons du soleil donnant dessus, il faut que ces suc s'élèvent. Et ces rayons pour cela n'en sont pas plus agissans d'une action proprement dite, non plus que la pierre jetée dans l'eau n'est pas véritablement agissante quand elle la fait rejaillir en donnant dessus; car on voit manifestement qu'elle est poussée par la main: & on ne la doit pas trouver plus agissante, quand elle tombe par sa pesanteur, puisqu'elle n'est pas moins poussée dans ce mouvement, pour être poussée par une cause qui ne paroît pas.

Ceux donc qui mettent dans les corps des vertus actives ou des actions véritables, n'en ont aucune idée distincte; & ils verront, s'ils y regardent de près, que trouvant en eux-mêmes une action, quand ils se meuvent, c'est-à-dire l'action de la volonté; par-là ils prennent l'habitude de croire que tout ce qui est mu sans cause apparente, exerce quelque action semblable à la leur. C'est ainsi qu'on s'imagine qu'un corps qui en

presse d'autres, & peu à peu s'y fait un passage, fait un effort tout semblable à celui que nous faisons pour passer à travers d'une multitude, ce qui est vrai en ce qui est purement du corps; mais notre imagination nous abuse, quand elle prend occasion de-là de mettre quelque action dans les corps, & on voit bien que cette pensée ne vient d'autre chose, sinon qu'étant accoutumés à trouver en nous une véritable action, c'est-à-dire, notre volonté jointe aux mouvemens que nous faisons, nous transportons ce qui est en nous aux corps qui nous environnent.

Ainsi dans l'action que nous attribuons aux corps, nous ne trouvons rien de réel, sinon que leurs figures & leurs mouvemens donnent lieu à certains effets. Tout ce qu'on veut dire au-delà, n'est ni entendu, ni défini; mais il n'en est pas de même de l'action que nous avons mise dans notre ame. Nous entendons clairement qu'elle veut son bien, & qu'elle veut être heureuse; nous sçavons très-certainement qu'elle ne délibère jamais si elle veut son bonheur; mais que toute sa consultation se tourne aux moïens de parvenir à cette fin. Nous sentons qu'elle délibère sur ces moïens, & qu'elle en choisit l'un plutôt que l'autre. Ce choix est bien entendu, & il enferme dans sa notion une action véritable. Nous avons même une notion d'une action de cette nature qui ne peut convenir qu'à un Être créé, puisque nous avons une idée distincte d'une liberté qui peut pécher, & que nous nous attribuons à nous-mêmes les fautes que nous faisons. Nous concevons donc en nous une liberté qui se trouve & dans notre fond, c'est-à-dire, dans l'ame même, & dans nos actions particulières; car elles sont faites librement; & nous avons défini en termes très-clairs, la liberté qui leur convient. Mais pour avoir bien entendu cette liberté qui est dans nos actions, il ne s'ensuit pas pour cela que nous la devons entendre comme une chose qui n'est pas de Dieu. Car tout ce qui est hors de lui, en quelque manière qu'il soit, vient de cette cause; & parce qu'il fait en chaque chose tout ce qui lui convient par sa définition, il faut dire, que comme il fait dans le mouvement; tout ce qui est compris dans la définition du mouvement; il fait dans la liberté de notre action, tout ce que contient la définition d'une action de cette nature. Il y est donc, puisque Dieu l'y fait; & l'efficace toute-puissante de l'Opération divine n'a garde de nous ôter notre liberté,

puissu'au contraire, elle la fait & dans l'ame, & dans ses actes. Ainsi on peut dire, que c'est Dieu qui nous fait agir, sans craindre que pour cela notre liberté soit diminuée; puisqu'enfin il agit en nous, comme un principe intime & conjoint, & qu'il nous fait agir, comme nous nous faisons agir nous-mêmes, ne nous faisant agir que par notre propre action, qu'il veut, & fait, en voulant que nous l'exercions avec toutes les propriétés que sa définition enferme.

Il ne faut donc pas changer la définition de notre action, en la faisant venir de Dieu, non plus qu'il ne faut changer la définition de l'homme, en lui donnant Dieu pour sa cause; car Dieu est cause au contraire de ce que l'homme est, avec tout ce qui lui convient par sa définition: & il faut comprendre de même qu'il est la cause immédiate de ce que notre action est, avec tout ce qui lui convient par son essence.

CHAPITRE X.

La différence des deux états de la nature humaine, innocente & corrompue, assignés selon les principes posés.

C'ÉTA étant, on doit comprendre que la différence de l'état où nous sommes, avec celui de la nature innocente, ne consiste pas à faire dépendre de la Volonté divine les actes de la volonté humaine, en l'un de ces états, plutôt qu'en l'autre; puisque ce n'est pas le péché qui établit en nous cette dépendance: & qu'elle est en l'homme, non par sa blessure, mais par sa première institution, & par la condition essentielle de son Être. Et c'est en vain qu'on diroit que Dieu agit d'avantage dans la nature corrompue, que dans la nature innocente, puisqu'au contraire il faut concevoir qu'étant la source du bien, & de l'Être, il agit toujours plus où il y a plus de l'un & de l'autre.

Il ne faut non plus établir la différence de ces deux états dans l'efficacité des Décrets divins, ni dans la certitude des moïens dont Dieu se sert pour les accomplir. Car la Volonté divine est en tout état efficace par elle-même, & contient en elle-même tout ce qu'il faut pour accomplir les Décrets. En

un mot, l'état du péché ne fait pas que la Volonté de Dieu soit plus efficace, ou plus absolue ; & l'état de l'innocence ne fait pas que la volonté de l'homme soit moins dépendante. Ce n'est donc pas de ce côté-là qu'il faut aller rechercher la différence des deux états, qui en cela conviennent ensemble : mais il faut considérer précisément les dispositions qui sont changées par la maladie, & juger par-là de la nature du remède que Dieu y apporte. Et quoique ce ne soit pas notre dessein de traîner à fond cette différence, nous remarquerons en passant, que le changement le plus essentiel que le péché ait fait dans notre ame, c'est qu'un attrait indélébile du plaisir sensible prévient tous les actes de nos volontés. C'est en cela que consiste notre langueur & notre foiblesse, dont nous ne serons jamais guéris, que Dieu ne nous ôte cet attrait sensible ou du moins ne le modère par un autre attrait indélébile du plaisir intellectuel. Alors si, par la douceur du premier attrait, notre ame est portée au bien sensible ; par le moien du second, elle sera rapellée à son véritable bien & disposée à se rendre à celui de ces deux attraits qui sera supérieur. Elle n'avoit pas besoin, quand elle étoit saine, de cet attrait prévenant, qui avant toute délibération de la volonté, l'incline au bien véritable ; parce qu'elle ne sentoit pas cet autre attrait, qui avant toute délibération, l'incline toujours au bien apparent. Elle étoit née maitresse absolue des sens, connoissant parfaitement son bien, qui est Dieu ; munie de toutes les graces qui lui étoient nécessaires pour s'élever à ce bien suprême ; l'aimant librement de tout son cœur ; & se plaisant d'autant plus dans son amour, qu'il lui venoit de son propre choix. Mais ce choix, pour lui être propre, n'en étoit pas moins de Dieu, de qui vient tout ce qui est propre à la créature ; qui fait même qu'une telle chose lui est propre plutôt qu'une autre, & que rien ne lui est plus propre, que ce qu'elle fait librement.

En cet état, où nous regardons la volonté humaine, on voit bien qu'elle n'a rien en elle-même qui l'applique à une chose plutôt qu'à l'autre, que sa propre détermination ; qu'il ne faut point pour la faire libre la rendre indépendante de Dieu, parce qu'étant le maître absolu de tout ce qui est ; il n'a qu'à vouloir, pour faire que les Etres libres agissent librement, & pour faire que les corps, qui ne sont pas libres, soient mus par nécessité.

C'est ainsi que raisonnent ces Théologiens ; & l'abrégé de leur Doctrine, c'est que Dieu, parce qu'il est Dieu, doit mettre par sa volonté, dans sa créature libre tout ce en quoi consiste essentiellement sa liberté, tant dans le principe, que dans l'exercice ; sans qu'on pense que pour cela cette liberté soit détruite, puisqu'il n'y a rien qui convienne moins à celui qui fait, que de ruiner, & de détruire.

Cette manière de concilier le Libre-Arbitre avec la Volonté de Dieu, paroît la plus simple, parce qu'elle est tirée seulement des principes essentiels qui constituent la créature, & ne suppose autre chose que les notions précises que nous avons de Dieu ; & de nous-mêmes.

CHAPITRE XI.

Des actions mauvaises, & de leurs causes.

ON peut entendre, ce me semble, par ces principes, ce que Dieu fait dans les mauvaises actions de la créature. Car il fait tout le bien, & tout l'Etre qui s'y trouve ; de sorte qu'il y fait même le fond de l'action, puisque le mal n'étant autre chose que la corruption du bien, & de l'Etre, son fond est par conséquent dans le bien, & dans l'Etre même.

C'est de quoi toute la Théologie est d'accord. Ceux qui admettent le concours que l'Ecole appelle simultanée, reconnoissent cette vérité, aussi bien que ceux qui donnent à Dieu une action prévenante ; & pour entendre distinctement tout le bien que ce premier Etre opere en nous, il ne faut que considérer tout ce qu'il y a de bon dans le mal que nous faisons. Le plaisir que nous recherchons, & qui nous fait faire tant de mal, est bon de soi, & il est donné à la créature pour un bon usage. Ne vouloir manquer de rien, ne vouloir avoir aucun mal, ni rien par conséquent qui nous nuise, tout cela est bon visiblement, & fait partie de la félicité pour laquelle nous sommes nés. Mais ce bien recherché mal à propos, est la cause qui nous pousse à la vengeance, & à mille autres excès. Si on maltraite un homme, si on le tue, cette action peut être commandée par la justice, &

& par conséquent peut être bonne. Commander, est bon ; être riche, est bon ; & ces bonnes choses mal prises, & mal désirées sont néanmoins tout le mal du monde.

Si toutes ces choses sont bonnes, il est clair que le desir de les avoir, enferme quelque bien. Qu'un Ange se soit admiré & aimé lui-même, il a admiré & aimé une bonne chose. En quoi donc pèche-t-il dans cette admiration & dans cet amour, si ce n'est qu'il ne l'a point rapporté à Dieu ? Que s'il a cru que c'étoit un souverain plaisir de s'aimer soi-même, sans se rapporter à un autre, il ne s'est point trompé en cela ; car ce plaisir en effet est si grand, que c'est le plaisir de Dieu. L'Ange devoit donc aimer ce plaisir, non en lui-même, mais en Dieu, se plaissant en son Auteur par un amour aussi sincère que reconnoissant, & faisant sa félicité de la félicité d'un Être si parfait, & si bienfaisant. Et quand cet Ange, puni de son orgueil, commence à haïr Dieu qui le châtie, & à souhaiter qu'il ne soit pas, c'est qu'il veut vivre sans peine ; & il a raison de le vouloir, car il étoit fait pour cela, & pour être heureux. Ainsi tout le mal qui est dans les créatures, a son fond dans quelque bien. Le mal ne vient donc pas de ce qui est, mais de ce que ce qui est, n'est ni ordonné comme il faut, ni rapporté où il faut, ni aimé & estimé où il doit être. Et il est si vrai que le mal a tout son fond dans le bien, qu'on voit souvent une action qui n'est point mauvaise, le devenir en y joignant une chose bonne. Un homme fait une chose qu'il ne croit pas défendue : cette ignorance peut être telle, qu'elle l'excusera de tout crime ; & pour y mettre du crime, il ne faut qu'ajouter à la volonté la connoissance du mal. Cependant la connoissance du mal est bonne, & cette connoissance qui est bonne, ajoutée à la volonté, la rend mauvaise, elle, qui étant seule pourroit être bonne ; tant il est vrai que le mal de tous côtés suppose le bien. Et si on demande par où le mal peut trouver entrée dans la créature raisonnable, au milieu de tant de bien que Dieu y met, il ne faut que se souvenir qu'elle est libre, & qu'elle est tirée du néant. Parce qu'elle est libre, elle peut bien faire ; & parce qu'elle est tirée du néant, elle peut faillir : car il ne faut pas s'étonner que venant, pour ainsi dire, & de Dieu, & du néant, comme elle peut par sa volonté s'élever à l'un, elle puisse aussi,

par sa volonté, retomber dans l'autre, faute d'avoir tout fait. Et, c'est-à-dire, toute sa droiture. Or, le manquement volontaire de cette partie de sa perfection, c'est ce qui s'appelle péché, que la créature raisonnable ne peut jamais avoir que d'elle-même; parce que telle est l'idée du péché, qu'il ne peut avoir pour sa cause, qu'un Être libre tire du néant.

Telle est la cause du péché, si toutefois le péché peut avoir une véritable cause. Mais pour parler plus proprement, comme le néant n'en a point, le péché qui est un défaut, & une espèce de néant, n'en a point aussi; & comme si la créature n'est rien d'elle-même, c'est de son propre fond, & non pas de Dieu qu'elle a cela; elle ne peut aussi avoir que d'elle-même, & d'être capable de faillir, & de faillir en effet; mais elle a le premier nécessairement, & le second librement; parce que Dieu l'ayant trouvée capable de faillir par sa nature, la rend capable de bien faire par sa grace.

Ainsi, nous avons fait voir, qu'à la réserve du péché, qui ne peut par son essence être attribué qu'à la créature, tout le reste de ce qu'elle a dans son fond, dans sa liberté, dans ses actions, doit être attribué à Dieu; & que la volonté de Dieu qui fait tout, bien loin de rendre tout nécessaire, fait au contraire dans le nécessaire, aussi-bien que dans le libre, ce qui fait la différence de l'un & de l'autre.



TRAITE
DE LA
CONCUPISCENCE.

Hhh ij

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
1215 6TH AVENUE
NEW YORK 17, N.Y.

1914

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
1215 6TH AVENUE
NEW YORK 17, N.Y.



TRAITE
DE LA
CONCUPISCENCE,
OU
EXPOSITION
DE CES PAROLES
DE SAINT JEAN:
N' AIMEZ PAS LE MONDE,
NI CE QUI EST DANS LE MONDE, &c.
I. Joan. II. 15, 16, 17.

CHAPITRE PREMIER.

TRAITE
DE LA
CONCUPISCENCE.

*Paroles de l' Apôtre S. Jean contre le Monde, conférées avec
d'autres Paroles du même Apôtre, & de J. C. Ce que
c'est que le Monde que cet Apôtre nous défend d'aimer.*

N AIMEZ pas le Monde, ni ce qui est dans le Monde. Ce
lui qui aime le Monde, l'amour du Pere n'est pas en lui;
parce que tout ce qui est dans le Monde, est Concupiscence
de la chair, & Concupiscence des yeux, & orgueil de la vie: la-
quelle Concupiscence n'est pas du Pere, mais elle est du Monde. Or

I. Joan II. 15, 16, 17.

le monde passe, & la Concupiscence du Monde passe avec lui ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.

Les dernières paroles de cet Apôtre nous font voir que le Monde dont il parle ici, sont ceux qui préfèrent les choses visibles & passagères aux invisibles & éternelles.

Il faut maintenant considérer à qui il adresse cette parole. Et pour cela il n'y a qu'à lire les paroles qui précèdent celles-ci : *Je vous écris, mes petits enfans, que tous vos péchés vous sont remis au Nom de JESUS-CHRIST. Je vous écris, peres, que vous avez connu celui qui est dès le commencement, celui qui est le vrai Pere de toute éternité. Je vous écris, jeunes gens, qui êtes au commencement de votre jeunesse, que vous avez surmonté le malin ; je vous écris, petits enfans, qui avez reconnu votre Pere ; je vous écris, jeunes gens, qui êtes dans la force de l'âge, que vous êtes courageux, & que la parole de Dieu est en vous, & que vous avez vaincu le malin.* A quoi il ajoute aussitôt après : *N'aimez pas le monde, & le reste que nous venons de rapporter.*

Cela est conforme à ce que dit le même Apôtre au commencement de son Evangile, en parlant de JESUS-CHRIST : *Il étoit dans le Monde, & le Monde a été fait par lui, & le Monde ne la point connu.* Et la source de tout cela est dans ces paroles du Sauveur : *Je vous donnerai l'Esprit de vérité, que le Monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le veut pas, & ne le reçoit pas, & ne le connoît pas : ou il ne sçait pas qui il est.* Et encore :

Si le Monde vous hait, sçachez qu'il m'a hait le premier : Si vous eussiez été du Monde, le Monde aimeroit ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du Monde, & que je vous ai élu du milieu du Monde, je vous en ai tiré, c'est pour cela que le Monde vous hait.

Et encore : *Vous avez de l'affliction dans le Monde, mais priez courage ; j'ai vaincu le Monde.* Et enfin : *J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous avez tirés du Monde pour me les*

donner. Je ne prie pas pour le Monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous ; Je ne suis plus dans le

Monde, je retourne à vous, & l'heure d'aller à vous est arrivée : pour eux ils sont dans le Monde ; mais pour moi je viens à vous. Je leur ai donné votre parole, & le Monde les a hait ; parce qu'ils ne sont pas du Monde : & je ne suis pas du Monde. Je ne vous prie pas de les retirer du Monde, mais de les garder du mal,

Ibid. 14, 15, 16, 17.

17.

ou de les garder du mauvais. *Ils ne sont pas du Monde, comme je ne suis pas du Monde. Sanctifiez-les en vérité. Mon Pere juste, le Monde ne vous connoît pas : mais moi je vous connois, & ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé.*

TRAITÉ
DE LA
CONCUPISCENCE.

I. Joan. I. 15.

Toutes ces paroles de Notre Sauveur font voir que tous ceux qui font profession d'être ses Disciples, sont tirés du Monde ; parce qu'ils sont sanctifiés en vérité : que la parole de Dieu est en eux, qu'ils le connoissent, pendant que le Monde ne le connoît pas, & qu'ils connoissent JESUS-CHRIST, le suivent, & l'imitent. La vie du Monde est donc la vie éloignée de Dieu & de JESUS-CHRIST : & la vie Chrétienne, la vie des Disciples de JESUS-CHRIST, est la vie conforme à sa doctrine & à ses exemples. C'est ce que S. Jean nous explique plus en détail par ces tendres paroles : *Mes petits enfans, jeunes & vieux, je vous l'écris, je vous le répète, n'aimez pas le Monde ; n'aimez pas ceux qui s'attachent aux choses sensibles, aux biens périssables : ne les aimez pas dans leur erreur ; ne les suivez pas dans leur égarement : aimez-les pour les en tirer, comme JESUS-CHRIST a aimé ses Disciples qu'il a tirés du milieu du Monde, du milieu de la corruption : mais gardez-vous bien de les aimer comme amateurs du Monde, d'entrer dans leur commerce, dans leur société, dans leurs maximes, & d'imiter leurs exemples ; parce qu'il n'y a parmi eux que corruption. Et en voici les trois sources : c'est qu'il n'y a dans le Monde que*

I. Joan. II. 15.

Ibid. 16.

Concupiscence de la chair, que Concupiscence des yeux, & orgueil de la vie, qui sont toutes choses trompeuses, inconstantes, périssables, & qui perdent ceux qui s'y attachent. Je le crois, il est ainsi : c'est le S. Esprit qui le dit par la bouche d'un Apôtre ; mais il faut encore tâcher de l'entendre, afin de haïr le Monde avec plus de connoissance.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que la Concupiscence de la chair, & combien le corps pèse à l'ame.

LA Concupiscence de la chair est ici d'abord l'amour des plaisirs des sens : car ces plaisirs nous attachent à ce corps mortel, dont S. Paul disoit : *Malheureux homme que je suis ! qui*

Rom. VII. 24.

me délivrera du corps de cette mort ? & nous en rendent l'esclave. Ce qui fait dire au même S. Paul : Qui me délivrera ? Qui m'affranchira de sa tyrannie ? Qui en brisera les liens ? Qui m'ôtera un joug si pesant ?

Les pensées des mortels sont timides, & pleines de foiblesses ; & nos prévoyances incertaines, parce que le corps qui se corrompt, appesantit l'ame, & que notre demeure terrestre opprime l'esprit, qui est fait pour beaucoup penser : & la connoissance même des choses qui sont sur la terre nous est difficile. Nous ne pénétrons qu'à peine & avec travail les choses qui sont devant nos yeux ; mais pour celles qui sont dans le ciel, qui de nous les pénétrera ? Le corps rabat la sublimité de nos pensées, & nous attache à la Terre, nous qui ne devrions respirer que le Ciel. Ce poids nous accable ; & c'est-là cet empêchement qui a été créé pour tous les hommes, & le joug pesant qui a été mis sur tous les enfans d'Adam, depuis le jour qu'ils sont sortis du sein de leur mere, jusqu'à celui où ils rentrent, par la sepulture, à la mere commune, qui est la Terre. Ainsi l'amour des plaisirs des sens, qui nous attache au corps, qui par sa mortalité est devenu le joug le plus accablant que l'ame puisse porter, est la cause la plus manifeste de la servitude & de ses foiblesses.

CHAPITRE III.

Ce que c'est, selon l'Ecriture, que la pesanteur du corps, & qu'elle est dans les misères & dans les passions qui nous viennent de cette source.

CE joug pesant, qui accable les enfans d'Adam, n'est autre chose, comme on vient de voir, que les infirmités de leur chair mortelle, lesquelles l'Ecclesiastique raconte en ces termes : *Ils ont les inquiétudes, les terreurs d'un cœur continuellement agité, les inventions de leurs espérances trompeuses & trop engageantes, & le jour terrible de la mort.* Tous ces maux sont répandus sur tous les hommes, depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui couche sur la Terre, & dans la poussière, par sa pauvreté, ou sur la cendre dans son affliction & dans sa douleur : depuis celui qui est revêtu de pourpre, & qui porte

porte la Couronne, jusqu'à celui qui est habillé du linge le plus grossier. La fureur, la jalousie, le tumulte des passions, l'agitation de l'esprit, la crainte de la mort, la colere, & les longs tourmens, qu'elle nous attire par sa durée, les querelles, & tous les maux qui les suivent; tout cela se répand par-tout. Dans le tems du repos & dans le lit, où on répare ses forces par le sommeil, le trouble nous suit, les songes pendant la nuit changent nos pensées: nous goûtons pendant un moment un peu de repos, & tout d'un coup il nous vient des soins, comme durant le jour, par les songes: on est troublé dans les visions de son cœur, comme si l'on venoit d'éviter les périls d'un jour de combat: dans le tems où l'on est le plus en sûreté, on se leve comme en sursaut, & on s'étonne d'avoir eu pour rien tant de terreur. Tous ces troubles font l'effet d'un corps agité, & d'un sang ému, qui envoie à la tête de tristes vapeurs: c'est pourquoi ces agitations, tant celles des passions, que celles des songes, se trouvent dans toute chair, depuis l'homme jusqu'à la bête, se trouvent sept fois davantage sur les pécheurs, où les terreurs de la conscience se joignent aux communes infirmités de la nature. A quoi il faut ajouter les morts violentes, le sang répandu, les combats, l'épée, les oppressions, les famines, les mortalités, & tous les autres fléaux de Dieu. Toutes ces choses, qui, dans l'origine ne devoient pas se trouver parmi les hommes, ont été créées pour la punition des méchans, & c'est pour eux qu'est arrivé le Déluge. Et la source de tous ces maux, c'est que tout ce qui sort de la terre, retourne à la terre, comme toutes les eaux de la mer viennent de la mer, & y retournent.

En un mot, la mortalité introduite par le péché, a attiré, sur le genre humain cette inondation de maux, cette suite infinie de miseres d'où naissent les agitations & les troubles des passions qui nous tourmentent, nous trompent, nous aveuglent. Nous qui dans notre innocence devions être semblables aux Anges de Dieu, sommes devenus comme les bêtes, & , comme disoit David, nous avons perdu le premier honneur de notre nature: *Homo cum in honore esset, non intellexit*, Ps. XLVII. 21. &c. Pendant que l'homme étoit en honneur, dans son institution primitive, il n'a pas connu cet avantage: il s'est égalé aux animaux insensés, & leur a été rendu semblable. Répétons une & deux fois ce verset avec le Psalmiste. Nous ne saurions trop déplorer les miseres & les passions insensées

où nous jette notre corps mortel ; & tout ce qui nous y attache , comme fait l'amour du plaisir des sens , nous fait aimer la source de nos maux , & nous attache à l'état de servitude où nous sommes.

CHAPITRE IV.

Que l'attache que nous avons au plaisir des sens est mauvaise & vicieuse.

POUR connoître encore plus à fond la raison de la défense que nous fait S. Jean de nous laisser entraîner à la Concupiscence de la chair , c'est-à-dire , à l'attache au plaisir des sens , il faut entendre que cette attache est en nous un mal qu'il faut ôter , un vice qu'il faut vaincre , une maladie qu'il faut guérir ; où l'on cède , & on se livre tout-à-fait à ce violent amour du plaisir des sens , & on se rend criminel & esclave de la chair & du péché ; où on combat , ce qu'on ne se croiroit pas obligé de faire , si elle n'étoit mauvaise. Et ce qui la rend visiblement telle , c'est qu'elle nous porte au mal , puisqu'elle nous porte à des excès terribles , à la gourmandise , à l'ivrognerie , à toute sorte d'intempérances. Ce qui faisoit dire à S. Paul : *Je sais que le bien n'habite point en moi , c'est-à-dire , dans ma chair.* Et encore : *Je trouve en moi une loi de rébellion & d'intempérance , qui me fait appercevoir , lorsque je m'efforce à faire le bien , que le mal m'est attaché & inhérent à mon fond.*

Rom. VII. 18.

Ibid. 21.

Ainsi le mal est en nous , & attaché à nos entrailles d'une étrange sorte , soit que nous cédions au plaisir , soit que nous le combattons par une continuelle résistance ; puisque , comme dit S. Augustin , pour ne point tomber dans l'excès , il faut combattre le mal dans son principe , pour éviter le consentement , qui est le mal consommé , il faut continuellement résister au desir , qui en est le commencement : *Ut non fiat malum excedendi , resistendum est malo concupiscendi.*

Nous faisons une terrible épreuve de ce combat dans le besoin que nous avons de nous soutenir par la nourriture. La Sagesse du Créateur , non contente de nous forcer à ce soutien nécessaire , par la douceur violente de la faim & de la soif ,

& par les défaillances insupportables qui les accompagnent ; nous y invite même par le plaisir qu'elle a attaché aux fonctions naturelles de boire & de manger. Elle a rempli de bien toute la nature , envoyant , comme dit S. Paul , *la pluie & le beau tems , & les saisons qui rendent la terre féconde en toutes sortes de fruits ; remplissant nos cœurs de joie par une nourriture convenable*. Et par-là , comme dit le même S. Paul , *Dieu rend lui-même témoignage à sa Providence & à sa bonté paternelle*, qui nourrit les hommes comme les animaux , & sauve les uns & les autres de la manière qui convient à chacun.

Mais les hommes ingrats & charnels ont pris occasion de ce plaisir , pour s'attacher à leur corps plutôt qu'à Dieu qui l'avait fait , & ne cessait de le sustenter par des moyens si agréables. Le plaisir de la nourriture les captive : au lieu de manger pour vivre , *ils semblent* , comme disoit cet Ancien , & après lui S. Augustin , *ne vivre que pour manger*. Ceux-là mêmes qui savent régler leurs desirs , & sont amenés au repas par la nécessité de la nature , trompés par le plaisir , & engagés plus avant qu'il ne faut par ses appas , sont transportés au-delà des justes bornes ; ils se laissent insensiblement gagner à leur appétit , & ne croient jamais avoir satisfait entièrement au besoin , tant que le boire & le manger flattent leur goût. Ainsi , dit S. Augustin , la convoitise ne sçait jamais où finir la nécessité : *Nescit cupiditas ubi finiatur necessitas*. C'est donc là une maladie que la contagion de la chair produit dans l'esprit ; une maladie contre laquelle on ne doit point cesser de combattre , ni de chercher des remèdes par la sobriété & la tempérance , par l'abstinence & par le jeûne. Mais qui oseroit penser à d'autres excès qui se déclarent d'une manière bien plus dangereuse dans un autre plaisir des sens ? Qui , dis-je , oseroit en parler , ou oseroit y penser , puisqu'on ne parle point sans pudeur , & qu'on n'y pense point sans péril , même pour le blâmer ? O Dieu , encore un coup , qui oseroit parler de cette profonde & honteuse plaie de la nature , de cette Concupiscence qui lie l'ame au corps par des liens si tendres & si violens , dont on a tant de peine à se déprendre , & qui cause aussi dans le genre humain de si effroyables défordres ? Malheur à la terre , malheur à la terre , encore un coup , malheur à la terre , d'où sort continuellement une si épaisse fumée , des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions téné-

breufes, & qui nous cachent le Ciel & la lumière; d'où partent aussi des éclairs & des foudres de la Justice divine contre la corruption du genre humain.

O que l'Apôtre vierge, l'ami de JESUS, & fils de la Vierge mere de JESUS, que JESUS aussi toujours vierge lui a donné pour mere à la Croix; que cet Apôtre a raison de crier de toute sa force aux grands & aux petits, aux jeunes gens & aux vieillards, & aux enfans comme aux peres : *N'aimez pas le Monde, ni tout ce qui est dans le Monde, parce que ce qu'il y a dans le Monde est Concupiscence de la chair*; un attachement à la fragile & trompeuse beauté du corps, & un amour déréglé du plaisir des sens, qui corrompt également les deux sexes.

L. Joan. II. 15.

O Dieu, qui par un juste jugement avez livré la nature humaine coupable à ce principe d'incontinence, vous y avez préparé un remède dans l'amour conjugal : mais ce remède fait voir encore la grandeur du mal, puisqu'il se mêle tant d'excès dans l'usage de ce sacré remède. Car d'abord ce remède sacré, c'est-à-dire, le mariage, est un bien, & un grand bien, puisque c'est un grand Sacrement en J. C. & en son Eglise, & le symbole de leur union indissoluble. Mais c'est un bien qui suppose un mal dont on use bien; c'est-à-dire, qui suppose le mal de la Concupiscence, dont on use bien, lorsqu'on s'en sert pour faire fructifier la nature humaine. Mais en même tems, c'est un bien qui remédie à un mal, c'est-à-dire à l'intempérance : un remède de ses excès, & un frein de sa licence. Que de peine n'a pas la foiblesse humaine à se tenir dans les bornes de la liaison conjugale, exprimée dans le contrat même du Mariage? c'est ce qui fait dire à S. Augustin, qu'il s'en trouve plus qui gardent une perpétuelle & inviolable continence, qu'il ne s'en trouve qui demeurent dans les loix de la chasteté conjugale; un amour déordonné pour sa propre femme étant souvent, selon le même Pere, un attrait secret d'en aimer d'autres. O foiblesse de la misérable humanité, qu'on ne peut assez déplorer!

I. Cor. VII. 25.

Ce désordre a fait dire à S. Paul même, que ceux qui sont mariés doivent vivre comme n'ayant pas de femmes : les femmes par conséquent comme n'ayant pas de maris, c'est-à-dire, les uns & les autres sans être trop attachés les uns aux autres, & sans se livrer aux sens, sans y mettre leur félicité, sans les rendre maîtres. C'est encore ce qui fait dire au même

S. Paul, que ceux qui sont dans la chair, qui sont plongés & attachés par le fond du cœur à ces plaisirs, ne peuvent plaire à Dieu : *Qui in carne sunt, Deo placere non possunt*. C'est ce qui fait la louange de la sainte virginité ; & sur ce fondement, S. Augustin distingue trois états de la vie humaine par rapport à la Concupiscence de la chair. Les chastes mariés usent bien de ce mal, les intempérans en usent mal ; les continens perpétuels n'en usent point du tout, & ne donnent rien à l'amour des plaisirs des sens.

Disons donc avec saint Jean, à tous les Fidèles, & à chacun selon l'état où il est : O vous qui vous livrez à la Concupiscence de la chair, cessez de vous y laisser captiver ; & vous qui en usez bien dans un chaste Mariage, n'y soiez point attachés, & modérez vos desirs : & vous qui plus courageux, comme plus heureux que tous les autres, ne lui donnez rien du tout, & la méprisez tout-à-fait, persistez dans cette chaste disposition qui vous égale aux Anges de Dieu : tous ensemble abattez cette chair rebelle, dont la Loi impérieuse qui est en nos membres, a tant fait répandre de larmes, tant pousser de gémissemens à tous les Saints : à l'exemple de saint Paul, fortifiez-vous contre elle par les jeûnes, & mortifiant votre goût, travaillez à rendre plus faciles les victoires des autres appétits plus violens & plus dangereux.

CHAPITRE V.

Que la Concupiscence de la chair est répandue par tout le corps & tous les sens.

IL ne faut pas s'imaginer que la Concupiscence de la chair consiste seulement dans les passions dont nous venons de parler : c'est une racine empoisonnée qui étend ses branches dans tous les sens, & se répand dans tous les corps. La vue en est infectée, puisque c'est par les yeux que l'on commence à avaler le poison de l'amour sensuel ; ce qui faisoit dire à Job : *J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour ne même penser à une fille* : & à saint Pierre que les yeux des personnes impudiques sont pleins d'adultères ; & à JESUS-CHRIST même : II. Pt. II. 14.

Celui qui regarde une femme pour la convoiter, s'est déjà souillé avec elle dans son cœur.

Matth. V. 28.

Ce vice des yeux est distingué de la Concupiscence des yeux, dont saint Jean parle dans notre passage. Car c'est ici où l'on ouvre les yeux pour s'assouvir de la vue des beautés mortelles ou même se délecter à les voir, & à en être vu. Les oreilles en sont infectées, quand par de dangereux entretiens, & des chants remplis de mollesse, l'on allume, ou l'on entretient les flammes de l'amour impure, & cette secrète disposition que nous avons aux joies sensuelles : car l'ame une fois touchée de ces plaisirs, perd sa force, affoiblit sa raison, s'attache aux sens & au corps. Cette femme qui dans les Proverbes vante les parfums qu'elle a répandus sur son lit, & la douce odeur qu'on respire dans sa chambre, pour en conclure aussi-tôt après : *Environs-nous des plaisirs, & jouissons des embrassemens désirés*, montre assez par ces discours à quoi mènent les bonnes senteurs préparées pour assouvir l'ame, l'attirer aux plaisirs des sens par quelque chose, qui ne semble pas offenser directement la pudeur, s'y faire recevoir avec moins de crainte, la disposer ainsi à se relacher, & détourner son attention de ce qui doit faire son occupation naturelle, qui est de se rapporter toute à Dieu.

Prov. VII. 24.

Tous les plaisirs des sens s'excitent les uns les autres : l'ame qui en goûte un, remonte aisément à la source qui les produit tous ; ainsi ceux qu'on s'imagineroit être les plus innocens, si l'on est toujours sur ses gardes, préparent aux plus coupables ; les plus petits font sentir la joie qu'on ressentiroit dans les plus grands, & réveillent la Concupiscence. Il y a même une mollesse & une délicatesse répandue dans tout le corps, qui faisant chercher un certain repos dans le sensible, le réveille & en entretient la vivacité. On aime son corps avec une attache qui fait oublier son ame, & l'image de Dieu qu'elle porte empreinte dans son fond : on ne se peut rien refuser : un soin excessive de sa santé fait qu'on flate le corps en tout ; & tous ces divers sentimens sont autant de branches de la Concupiscence de la chair.

Hélas ! je ne m'en donne pas si un saint Bernard craignoit la santé parfaite de ses Religieux ; il sçavoit où elle nous mene, si on ne sçait châtier son corps avec l'Apôtre, & le réduire en servitude par les mortifications, par le jeûne, par

la prière, & par une continuelle occupation de l'esprit. Toute ame pudique fuit l'oisiveté, la nonchalance, la délicatesse, la trop grande sensibilité, les tendresses qui amolliissent le cœur, tout ce qui flate les sens, les nourritures exquis-es : tout cela n'est que la pâture de la Concupiscence de la chair, que saint Jean nous défend ; & en entretient le feu.

CHAPITRE VI.

• *Ce que c'est que la chair de péché dont parle S. Paul.*

TOUTES ces mauvaises dispositions de la chair l'ont fait appeller par saint Paul la chair de péché : Dieu, *Rom. VIII. 5.* dit-il, a envoyé son Fils dans la ressemblance de la chair du péché. Remarquez donc en JESUS-CHRIST non pas la ressemblance de la chair absolument, mais la ressemblance de la chair du péché. En nous se trouve la chair du péché, dans les impressions du péché que nous portons dans notre chair, & dans la pente qu'elle nous inspire au péché, par l'attache aux sens : & en JESUS-CHRIST seulement la ressemblance de la chair du péché ; parce que sa chair virginale est exemte de tout le désordre que le péché a mis dans la nôtre. Il a donc non la ressemblance de la chair, car sa chair est très-véritable, faite d'une femme, & vraiment sortie du sang d'Abraham & de David ; ce qui emporte non la ressemblance, mais la véritable nature de la chair. Aussi saint Paul lui attribue-t-il, non pas la ressemblance de la chair, mais la ressemblance de la chair du péché, à cause que, sans avoir les inclinations perverses, dont les semences sont en notre chair, il en a pris seulement la passibilité & la mortalité ; c'est-à-dire, la seule peine du péché, sans en avoir ni la coulpe, ni aucun des mauvais desirs qui nous y portent.

Jugeons à présent avec combien de raison saint Jean nous commande d'avoir le Monde en horreur, à cause qu'il est tout rempli de la Concupiscence de la chair. Il y a dans notre chair une secrète disposition à ce soulèvement universel contre l'Esprit : *La chair convoite contre l'Esprit*, comme dit saint Paul ; c'est-à-dire, que c'est-là son fond depuis la cor- *Gal. V. 17.*

ruption de notre nature. Tout y nourrit la Concupiscence ; tout y porte au péché , comme on a vu. Il la faut donc autant haïr que le péché même , où elle nous porte.

CHAPITRE VII.

D'où vient en nous la chair du péché , c'est-à-dire , la Concupiscence de la chair.

LORSQUE saint Paul a parlé de notre chair , comme d'une chair de péché , il semble avoir voulu expliquer cette parole du Sauveur : *Tout ce qui est né de la chair est chair , & tout ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis que vous devez naître de nouveau.* Cette parole nous ramène à l'institution primitive de notre nature.

Dieu a fait l'homme droit : & cette droiture consistoit en ce que l'esprit étant parfaitement soumis à Dieu , le corps aussi étoit parfaitement soumis à l'esprit. Ainsi tout étoit dans l'ordre , & c'est cet ordre que nous appellons la justice & la droiture originelle. Comme il n'y avoit point de péché , il n'y avoit point de peine : par la même raison il n'y avoit point de mort , la mort étant établie comme la peine du péché. Il y avoit encore moins de honte : Dieu n'avoit rien mis que de bon , que de bienfaisant , que d'honnête dans notre corps , non plus que dans notre ame : l'ouvrage de Dieu subsistoit dans son entier : *Ils étoient nuds l'un & l'autre , dit l'Ecriture , & ils n'en rougissoient pas.*

Mais aussitôt qu'ils ont désobéi à Dieu , ils se cachent : *Ibid. III. 10, 11. J'ai entendu votre voix , dit Adam , & je me suis caché dans le bois , parce que j'étois nud.* Et Dieu lui dit : *Qui vous a fait connoître que vous étiez nud , si ce n'est que vous avez mangé du fruit que je vous avois défendu.* Le corps cessa d'être soumis , dès que l'esprit fut désobéissant : la révolte des sens fit connoître à l'homme sa nudité ; *Gen. III. 7. leurs yeux furent ouverts ; ils se couvrirent , & se firent comme une ceinture de feuilles du figuier.* L'Ecriture ne dédaigne pas de marquer & la figure , & la matière de ce nouvel habillement , pour nous faire voir qu'ils ne s'en revêtirent pas pour se garantir du froid ou du chaud ,

ni de l'inclémence de l'air; il y en eut une autre raison plus secrète, que l'Ecriture nous envelope dans ces paroles, pour ménager les oreilles & la pudeur du genre humain, & nous faire entendre, sans le dire, où la rébellion se faisoit le plus sentir.

Ce ménagement de l'Ecriture nous découvre d'autant plus notre honte, qu'elle semble n'oser la découvrir, de peur de nous donner trop de confusion. Depuis ce tems-là, les passions de la chair, par une juste punition de Dieu, sont devenues victorieuses & tyranniques: l'homme a été plongé dans le plaisir des sens; *Et au lieu, dit S. Augustin, que par son immortalité, & la parfaite soumission du corps à l'esprit, il devoit être spirituel, même dans la chair, il est devenu charnel, même dans l'esprit: Qui futurus erat etiam carne spiritualis, factus est mente carnalis.* L'homme tout entier fut livré au mal: *Dieu vit que la malice des hommes étoit grande sur la terre, & que toute la pensée du cœur humain se tournoit à tout moment au mal.* Gen. VI. 5.

Mais en quoi ce dérèglement paroît-il davantage? Allons à la source & nous trouverons que l'occasion d'une si forte expression de l'Ecriture, & la cause de tout ce désordre y est clairement marquée dans ces paroles qui précèdent: *Les enfans de Dieu virent que les filles des hommes étoient belles, & prirent pour leurs femmes celles d'entr'elles qui leur avoient plu,* par une nouvelle transgression du commandement de Dieu qui avoit voulu les tenir séparés, de peur que les filles des hommes n'entraînassent ses enfans dans la corruption. Tout le désordre vint de la chair, & de l'empire des sens qui prévalaient sur la raison. Ce désordre a commencé dans nos premiers parens; nous en naissons, & cette ardeur démesurée est devenue le principe de notre naissance & de notre corruption tout ensemble. Par elle nous sommes unis à Adam rebelle, à Adam pécheur; nous sommes souillés en celui en qui nous étions tous, comme dans la source de notre Etre. Nos passions insensées ne se déclarent pas tout-à-coup, mais le germe qui les produit toutes est en nous dès notre origine. Notre vie commence par les sens. Qu'est-on autre chose dans l'enfance, pour ainsi parler, que corps & chair.

Mais poussons encore plus loin: nous nous trouverons corps & chair encore plus en quelque façon dans le sein de nos mères,

& dès le moment de notre conception, ou sans aucun exercice de la vue, ni de l'ouïe, qui sont ceux de tous les sens qui peuvent un peu plus réveiller notre raison, nous étions sans raisonnement, sans intelligence, une pure masse de chair, n'ayant aucune connoissance de nous-mêmes, ni aucunes pensées que celles qui sont tellement conjointes au mouvement du sang, qu'à peine encore pouvons-nous les en distinguer. C'est donc ce qui fait dire au Sauveur, que nous sommes tous chair, en tant que nous naissons par la chair. La raison est opprimée & comme éteinte dans ceux qui nous produisent; nous n'avons pas le moindre petit usage de la raison au commencement & durant les premières années de notre Être : dès quelle commence à poindre, tous les vices se déclarent peu à peu : quand son exercice commence à devenir plus parfait, les grands déreglemens de la sensualité commencent en même tems à se déclarer. C'est donc ce qui s'appelle la chair de péché.

Livrés au corps, & tout corps dès notre conception, cette première impression fait que nous en demeurons esclaves. Quel effort ne faut-il point pour nous faire distinguer notre ame d'avec notre corps? Combien y-en a-t-il parmi nous qui ne sentent point cette distinction? Et ceux même qui sortent un peu de cette masse de chair, & en séparent leur ame, ne s'y replongeroient-ils pas toujours comme naturellement, s'ils ne faisoient de continuels efforts pour empêcher leur imagination de dominer; & non seulement de dominer, mais encore de faire tout, & même d'être tout en nous? Nous sommes donc, pour ainsi dire, tout corps, & nous ne serions jamais autre chose, si par la Grace de JESUS-CHRIST nous ne renaissions de l'esprit.

Voions un peu ce que c'est que la nature humaine dans ce reste immense de Peuples sauvages qui n'ont d'esprit que pour leur corps, & en qui, pour ainsi parler, ce qu'il y a de plus pur est de respirer. Et les Peuples plus civilisés & plus polis sortent-ils par-là de la chair & du sang? Comment en sortiroient-ils, s'il y a si peu de Chrétiens qui en sortent? De quoi s'entretient, de quoi s'occupe notre jeunesse dans cet âge où l'on se fait un opprobre de la pudeur? Que regrettent les Vieillards, lorsqu'ils déplorent leurs ans écoulés; & qu'est-ce qu'ils souhaitent continuellement de rappeler,

s'ils pouvoient, avec leur jeunesse, si ce n'est les plaisirs des sens? Que sommes-nous donc autre chose que chair & que sang, & combien devons-nous haïr le Monde, & tout ce qui est dans le Monde, selon le Précepte de S. Jean, puisqu'il est dit cet Apôtre est si véritable: *Que tout ce qui est au Monde est Concupiscence de la chair?*

CHAPITRE VIII.

De la Concupiscence des yeux, Et premierement de la Curiosité.

LA seconde chose qui est dans le Monde, selon S. Jean; c'est la Concupiscence des yeux. Il faut d'abord la distinguer de la Concupiscence de la chair: car le dessein de saint Jean est ici de nous découvrir une autre source de corruption, & un autre vice un peu plus délicat en apparence; mais dans le fond aussi mauvais, qui consiste principalement en deux choses, dont l'une est le desir de voir, d'expérimenter, de connoître, en un mot la curiosité; & l'autre est le plaisir des yeux, lorsqu'on les repaît des objets d'un certain éclat capable de les éblouir, ou de les séduire.

Le desir d'expérimenter & de connoître, s'appelle la Concupiscence des yeux; parce que de tous les organes, nos yeux sont ceux qui étendent le plus nos connoissances. Sous les yeux sont en quelque sorte compris les autres sens; & dans l'usage du langage humain, sentir & voir, c'est la même chose. On ne dit pas seulement: Voiez que cela est beau; mais, Voiez que cette fleur sent bon, que cette chose est douce à manier, que cette musique est agréable à entendre. C'est donc pour cela, dit saint Augustin, que toute curiosité se rapporte à la Concupiscence des yeux. Le desir de voir, pris en cette sorte, c'est-à-dire, celui d'expérimenter; nous replonge enfin dans la Concupiscence de la chair, qui fait que nous ne cessons de rechercher, & de nous imaginer de nouveaux plaisirs, avec de nouveaux assaisonnemens, pour en irriter la cupidité. Mais ce desir a plus d'étendue, & c'est

pourquoi il faut distinguer cette seconde Concupiscence de la première.

Il faut donc mettre dans ce second rang toutes ces vaines curiosités de sçavoir ce qui se passe dans le Monde, tout le secret de cette intrigue, de quelque nature qu'elle soit; tous les ressorts qui ont fait mouvoir tels & tels qui se donnent tant de mouvemens dans le monde, les ambitieux desseins de celui-ci, & de celui-là, avec toute l'adresse qu'ils ont de le couvrir d'un beau prétexte, souvent même de celui de la vertu. O Dieu, quelle pâture pour les ames curieuses, & par là vaines & foibles! Et qu'apprendrez-vous par-là qui soit si digne d'être connu? Est-ce une chose qui soit si merveilleuse de sçavoir ce qui meut les hommes, & la cause de toutes leurs illusions, de tous leurs songes? Quel fruit retirerez-vous de ces curieuses recherches, & que vous produiront-elles, sinon des soupçons & des jugemens injustes, & pour vous une redoutable matière des Jugemens de celui qui dit : *Ne jugez pas, & vous ne serez pas jugés?*

Cette curiosité s'étend aux siècles passés les plus éloignés, & c'est de-là que nous vient cette insatiable avidité de sçavoir l'Histoire. On se transporte en esprit dans le cœur des anciens Rois, dans les secrets des anciens Peuples: on s'imagine entrer dans les délibérations du Sénat Romain, dans les conseils ambitieux d'un Alexandre, ou d'un César; dans les jalousies politiques & raffinées d'un Tibère. Si c'est pour en tirer quelques exemples utiles à la vie humaine, à la bonne-heure; il le faut souffrir, & même louer, pourvu que l'on apporte à cette recherche une certaine sobriété. Mais si c'est, comme on le remarque dans la plupart des curieux, pour se repaître l'imagination de certains objets; qu'y a-t-il de plus inutile, que de se tant arrêter à ce qui n'est plus: que de rechercher toutes les folies qui ont passé dans la tête d'un mortel: que de rappeler avec tant de soin ces images que Dieu a détruites dans sa Cité sainte, ces ombres qu'il a dissipées, tout cet attirail de la vanité, qui de lui-même s'est replongé dans le néant, d'où il est sorti? *Enfans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous tant la vanité, & pourquoi vous délectez-vous à étudier le mensonge!*

Il faut encore ranger dans ce second ordre de Concupis-

cence toutes les mauvaises sciences, comme sont celles de deviner par les Astres, ou par les traits du visage & de la main, ou par cent autres moïens aussi frivoles, les événemens de la vie humaine, que Dieu a soumis à la direction particulière de sa Providence. C'est entreprendre sur les droits de Dieu, c'est détruire la confiance avec laquelle on se doit abandonner à sa Volonté, que de donner dans ces sciences aussi vaines que pernicieuses; c'est accoutumer l'esprit à se repaître de choses frivoles, & à négliger les solides. On n'a pas besoin de remarquer que c'est encore un plus grand excès, que de chercher les moïens de consulter les Démons, ou de les voir, ou de leur parler, ou d'apprendre des guérisons qui se font par leurs ministères, ou par des pactes formés, ou des traités avec les malins esprits. Car, outre que dans toutes ces curiosités il y a de l'impieété & une damnable superstition, on peut encore ajouter qu'elles sont l'effet de la foiblesse d'un cerveau blessé; de sorte que c'est éteindre la véritable lumière, que d'en suivre de si fausses.

Voilà pour ce qui regarde les vaines & fausses sciences. Et pour ce qui est des véritables, on excède beaucoup à s'y livrer trop, ou à contre-tems, ou au préjudice des plus grandes obligations; comme il arrive à ceux qui dans le tems de prier, ou de pratiquer la vertu, s'adonnent à toutes sortes de lectures, sur-tout des Livres nouveaux, des Romans, des Comédies, des Poësies, & se laissent tellement posséder au desir de sçavoir, qu'ils ne se possèdent plus eux-mêmes.

Car tout cela n'est autre chose qu'une intempérance, une maladie, un dérèglement de l'esprit, un desséchement du cœur, une misérable captivité qui ne nous laisse pas le loisir de penser à nous, & une source d'erreurs.

C'est encore s'abandonner à cette Concupiscence que saint Jean réproûve, que d'apporter des yeux curieux à la recherche des choses divines, ou des mystères de la Religion. *Ne recherchez point*, dit le Sage, *ce qui est au dessus de vous*. Et encore : *Celui qui sonde trop avant les secrets de la divine Majesté, sera accablé de sa gloire*. Et encore : *Prenez garde de ne vouloir point être sages plus qu'il ne faut : Soyez sages sobremens & modérémens*. La foi & l'humilité sont les guides qu'il faut suivre; quand on se jette dans l'abyssme, on y périt. Combien ont trouvé leur perte dans la trop grande

Eccli. III. 22.

Prov. XXV. 27.

Rom. XII. 3.

méditation des secrets de la Prédestination & de la Grace, voulant juger de tout par leur propre esprit, & rendre raison de tout ; en s'élevant superbement au dessus des Docteurs & des Apôtres même ?

Il faut en sçavoir autant qu'il est nécessaire pour bien prier, & s'humilier véritablement, c'est-à-dire, qu'il faut sçavoir que tout le bien vient de Dieu, & tout le mal de nous seuls. Que sert de rechercher curieusement les moyens de concilier notre liberté avec les Décrets de Dieu ? N'est-ce pas assez de sçavoir que Dieu qui l'a faite, la fait mouvoir, & la conduit à ses fins cachées, sans la détruire ? Prions-le donc de nous diriger dans la voie du salut, & de se rendre maître de nos desirs par les moyens qu'il sçait. C'est à sa science, & non à la nôtre, que nous devons nous abandonner. Cette vie est le tems de croire, comme la vie future est le tems de voir. C'est tout sçavoir, dit un Pere, que de ne rien sçavoir davantage : *Nihil ulrà scire, omnia scire est.*

Toute ame curieuse est foible & vaine : par-là même elle est disceoureuse, elle n'a rien de solide, & veut seulement étaler un vain sçavoir, qui ne cherche point à instruire, mais à éblouir les ignorants.

Il y a une autre sorte de curiosité, qui est une curiosité dépensière. On ne sçauroit avoir trop de raretés, trop de bijoux, trop de pierreries, trop de tableaux, trop de livres curieux, sans avoir même le plus souvent envie de les lire. Ce n'est qu'amusement & ostentation. Malheureuse curiosité, qui pousse à bout la dépense, & seche la source des aumônes ; mais elle pourra revenir à la seconde maniere de Concupiscence des yeux dont nous allons parler.

CHAPITRE IX.

De ce qui contente les yeux.

DANS cette seconde espèce, on prend les yeux à la lettre, & pour les yeux de la chair. Et d'abord, il est bien certain que ce qui s'appelle attachement du cœur, & en général sensibilité, commence par les yeux ; mais tout cela, comme nous l'avons dit, appartenant à la Concupiscence

de la chair, nous avons à présent à remarquer avec S. Jean, une autre sorte de Concupiscence. Disons donc, avec cet Apôtre, à tous les Fidèles: *N'aimez pas le monde, ni ses pompes, ni ses spectacles, ni son vain éclat, ni tout ce qui vous attire ses regards, ni tout ce qui éblouit les vôtres.* Vos yeux sont gâtés, vous ne pouvez souffrir la modestie, ni les ornemens médiocres; vous étalez vos riches amusemens, vos riches habits, vos grands bâtimens. Qu'importe que tout cela soit grand en soi-même, ou par rapport aux proportions & aux bienfaisances de votre état? Comme vous voulez être regardé, vous voulez aussi regarder, & rien ne vous touche, ni dans les autres, ni dans vous-même, que ce qui étale de la grandeur, & ce qui distingue. Et tout cela qu'est-ce autre chose qu'ostentation, & désir de se distinguer par des choses vaines? C'est donc-là, au lieu de la grandeur, ce qui marque en vous de la petitesse. Une grande taille ne songe point à se rehausser en exhaussant sa chaussure. Tout ce qui emprunte est pauvre, & tout l'éclat que vous mendiez dans les choses extérieures, montre trop visiblement combien de vous-mêmes vous êtes déstitués de ce qui vous relève.

Il faut rapporter l'amour de l'argent à cette Concupiscence des yeux. Quand on le regarde comme un instrument pour acquérir d'autres biens, par exemple, pour acheter des plaisirs, ou s'avancer dans les grandes Places du Monde, on n'est pas avare, on est sensuel, ambitieux. Celui qui n'ose toucher à son argent, qui n'en est que le triste gardien, & semble ne se réserver aucun droit que celui de le regarder, est proprement celui que l'on appelle avare. Aussi le Sage le décrit-il en cette sorte: *L'avare ne se remplit point de son argent: Celui qui aime les richesses n'en reçoit aucun fruit: Et que sert au possesseur tout cet argent, si ce n'est qu'il le regarde de ses yeux.* C'est pour lui comme une chose sacrée, dont il ne se permet pas d'approcher ses mains. Tout cœur passionné embellit dans son imagination l'objet de sa passion. Celui-ci donne à son or & à son argent un éclat que la nature ne lui donne pas, il est ébloui de ce faux éclat, la lumière du soleil, qui est la vraie joie des yeux, ne lui paroît pas aussi belle. Et que lui sert de posséder ce qui, demeurant hors de lui, ne peut remplir son intérieur? Quel bien lui revient-il de tant de richesses? C'est pourquoi le Sage lui préfère

Eccle. LIX. 10.

Eccle. V. 17, 18.

celui qui boit & qui mange, & qui jouit avec joie du fruit de son travail: car il remplit du moins son estomac, & il engraisse son corps.

Mais pour les richesses, elles ne repaissent que les yeux. Disons-en autant des meubles, des bâtimens, de tout l'attirail de la vanité. Vous n'êtes qu'un possesseur superficiel, puisque les voir, c'est tout pour vous. Et cependant, comme si c'étoit un grand bien, on ne s'en rassasie jamais. Le gourmand trouve des bornes dans son appétit, quelque déréglé qu'il soit; cette gourmandise des yeux n'est jamais contente; elle n'a, pour ainsi parler, ni fonds, ni rive. *L'avare ne cesse de se consumer par un vain travail; & ses yeux, continue le sage, ne se rassasient point de richesses.* Et encore: *L'enfer, le sépulchre, la mort ne remplissent jamais leur avidité, & engloutissent tout, sans se satisfaire; ainsi les yeux des hommes sont insatiables.*

Ecclef. IV. 8.

Prov. XXVIII.
20.

N'aimez donc point le Monde, ni tout ce qui est dans le Monde: car tout y est plein de la Concupiscence des yeux, qui est d'autant plus pernicieuse, qu'elle est immense & insatiable. Ne dites point que tout ce bien que vous vous plaisez à avoir devant vos yeux soit à vous; vous n'avez rien en vous-même de quoi le saisir, & vous l'approprier; vous ne sçavez pour qui vous le gardez; il vous échape malgré vous par cent manières différentes, ou par la rapine, ou par le feu, ou enfin sans remède par la mort: & il passera avec aussi peu de solidité, & une semblable illusion, à un possesseur inconnu, qui peut-être ne vous sera rien, ou plutôt, qui certainement ne vous sera rien, quand ce seroit votre fils; puisqu'un mort n'a plus rien à soi, & que ce fils, pour qui vous avez tant travaillé, ne vous servira de rien dans ce séjour des morts où vous allez; & sur la terre, à peine se ressouviendra-t-il de vos soins, & croira avoir satisfait à tous ses devoirs, quand il aura fait semblant de vous pleurer quelques jours, & se fera paré d'un deuil très-court.

Et jamais vous ne vous dites à vous-même: Pour qui est-ce que je travaille? Quoi pour un hériter dont je ne sçais pas s'il sera fou ou sage, & s'il ne dissipera pas tout en un moment? *Et y a-t-il rien de plus vain, s'écrie le Sage! Qu'y a-t-il de plus insensé, que de se tant tourmenter pour se repaître de vent? Que vous servent tant de fatigues, & tant de soucis, que vous*

a causé

Ecclef. II. 19.

a causé le soin d'entasser & de conserver tant de richesses? Vous n'en emporterez rien, & vous sortirez de ce monde comme vous y êtes entré, nud & pauvre. Que reste-t-il à ce mauvais Riche, de s'être habillé de pourpre, & d'avoir orné sa maison d'une manière convenable à un si grand luxe? Il est dans les flammes éternelles; pour tout trésor, il a un trésor de colere & de vengeance, qu'il s'est amassé par sa vanité. Vous vous amassez, dit saint Paul, des trésors de colere pour le jour de la vengeance.

Par conséquent, encore un coup, n'aimez pas le Monde; n'en aimez point la pompe, & le vain éclat, qui ne fait que tromper les yeux; n'en aimez point les spectacles, ni les théâtres où l'on ne songe qu'à vous faire entrer dans les passions d'autrui, à vous intéresser dans ses vengeances, & dans ses folles amours. Et quel plaisir y prendriez-vous, si l'on ne réveillait les vôtres? Pourquoi versez-vous tant de larmes sur les malheurs de celui dont les amours sont trompées, ou l'ambition frustrée de ce qu'elle souhaitoit? Pourquoi sortez-vous content du rassasiement de ces passions dans les autres? si ce n'est que vous croiez que l'on est heureux, ou malheureux par ces choses. Vous dites donc avec le Monde: Ceux qui ont ces biens sont heureux: *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* Et comment dans ce sentiment pouvez-vous dire: *Ceux-là sont heureux dont le Seigneur est le Dieu? Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.*

Voulez-vous voir un spectacle digne de vos yeux? Chantez avec David: *Je verrai vos Cieux, qui sont les ouvrages de vos doigts; la Lune & les Etoiles que vous avez fondées.* Ecoutez JESUS-CHRIST, qui vous dit: *Considérez les lis des champs, & ces fleurs qui passent du matin au soir. Je vous le dis en vérité, Salomon dans toute sa gloire, & avec ce beau diadème dont sa mere a orné sa tête, n'est pas aussi richement paré qu'une de ces fleurs.* Voyez ces riches tapis dont la terre commence à se couvrir dans le printems. Que tout est petit en comparaison de ces grands ouvrages de Dieu! On y voit la simplicité avec la grandeur, l'abondance, la profusion, l'inépuisable richesse, qui n'ont coûté qu'une parole, qu'une parole soutient. Tant de beaux objets ne se montrent, & n'attirent vos regards, que pour les porter à leur Auteur incomparablement plus beau. Car si les hommes ravies de la beauté du Soleil & de toute la na-

Pf. XXV. 8.

Ibid. 9.

Pf. CXLIII. 11.

ture, en ont été transporté jusqu'à en faire des Dieux; comment n'ont-ils pas pensé combien doit être plus beau celui qui les a faits, & qui est le pere de la beauté.

Voulez-vous orner quelque chose digne de vos soins? Ornez le Temple de Dieu, & dites encore avec David: Seigneur, j'ai aimé la beauté, & l'ornement de votre Maison, & la gloire du lieu que vous habitez. Et de-là conclut-il: Ne perdez point mon ame avec les impies; car j'ai aimé les vrais ornemens, & je ne me suis point laissé séduire d'un vain éclat.

Les hommes étalent leurs filles, pour être un spectacle de vanité, & l'objet de la cupidité publique, & les parent comme on fait un Temple. Ils transportent les ornemens que votre Temple devoit avoir seul, à ces cadavres ornés, à ces sépulcres blanchis; & il semble qu'ils aient entrepris de les faire adorer en votre place. Ils nourrissent leur vanité, & celle des autres; & tout par conséquent est rempli d'erreur & de corruption. Ah! fidèles enfans de Dieu, désabusez-vous de ces folles Concupiscences; pourquoi toumez-vous vos nécessités en vanités? Vous avez besoin d'une maison, comme d'une défense nécessaire contre les injures de l'air: c'est une foiblesse. Vous avez besoin de nourriture, pour réparer vos forces qui se perdent & se dissipent à chaque moment: autre foiblesse. Vous avez besoin d'un lit pour vous reposer dans votre accablement, & vous y livrer au sommeil qui lie & ensevelit votre raison: autre foiblesse déplorable. Vous faites de tous ces témoins, & de tous ces monumens de votre foiblesse, un spectacle à votre vanité; & il semble que vous vouliez triompher de l'infirmité qui vous environne de toutes parts.

Pendant que tout le reste des hommes s'enorgueillit de ses besoins, & semble vouloir orner ses miseres, pour les cacher à soi-même; toi du moins, ô Chrétien, ô Disciples de la vérité, retire tes yeux de ces illusions; aie dans la table le nécessaire soutien de ton corps, & non pas cet appareil somptueux. Heureux ceux qui, retirés humblement dans la Maison du Seigneur, se délectent dans la nudité de leurs petites celules, & de tout le foible attirail dont ils ont besoin dans cette vie, qui n'est qu'une ombre de mort; pour n'y voir que leur infirmité, & le joug pesant dont le péché les a accablés! Heureuses les Vierges sacrées, qui ne veulent plus être le spectacle du Monde, & qui voudroient se cacher à elles-mêmes

sous le voile sacré qui les environne ! Heureuse la douce contrainte qu'on fait à ses yeux, pour ne point voir les vanités, & dire avec David : *Détournez mes yeux, afin de ne les voir point !* Heureux ceux qui en demeurant selon leur état au milieu du Monde, comme ce saint Roi, n'en font point touchés ; qui y passent sans s'y attacher ; qui usent, comme dit saint Paul, de ce Monde comme n'en usant pas ; qui disent avec Esther sous le diadème : *Vous sçavez, Seigneur, combien je méprise ce signe d'orgueil, & tout ce qui peut servir à la gloire des impies ; & que votre servante ne s'est jamais réjouie qu'en vous seul, ô Dieu d'Israël.* Qui écoute ce grand précepte de la Loi : Ne suivez point vos pensées & vos yeux, vous souillant dans divers objets, ce qui est la corruption ; & pour parler avec le Texte sacré, la fornication des yeux : *Nec sequantur cogitationes suas, & oculos per res varias fornicantes.* Enfin qui prêtent l'oreille à S. Jean, qui pénétré de toute l'abomination attachée aux regards, tant d'un esprit curieux, que des yeux gâtés par la vanité, ne cesse de leur crier : *N' aimez pas le Monde, où tout est plein d'illusion & de corruption par la Concupiscence des yeux.*

CHAPITRE X.

De l'Orgueil de la vie, qui est la troisième sorte de Concupiscence réprouvée par S. Jean.

QUOIQUE la curiosité & l'ostentation, dont nous venons de parler, semblent être des branches de l'orgueil ; elles appartiennent plutôt à la vanité. La vanité est quelque chose de plus extérieur & superficiel : tout s'y réduit à l'ostentation, que nous avons rapportée à la Concupiscence des yeux. La curiosité n'a d'autre fin, que de faire admirer un vain sçavoir, & par-là se distinguer des autres hommes. L'ostentation des richesses vient encore de la même source, & ne cherche qu'à se donner une vaine distinction.

L'orgueil est une dépravation plus profonde : par elle l'homme, livré à lui-même, se regarde lui-même comme son Dieu, par l'excès de son amour propre. *Etre superbe*, dit saint Augu-

fin, c'est en laissant le bien & le principe commun, auquel nous devons tous être attachés, qui n'est autre chose que Dieu, se faire soi-même son bien & son principe, ou son auteur, c'est-à-dire, se faire son Dieu : *Relicto communi, cui omnes debent haerere, principio, sibi ipsi fieri & esse principium.*

C'est ce vice qui s'est écoulé dans le fond de nos entrailles à la parole du Serpent, qui nous disoit, en la personne d'Eve : *Gen. III. 5. Vous serez comme des Dieux ;* & nous avons avalé ce poison mortel, lorsque nous avons succombé à la tentation. Il a pénétré jusqu'à la moëlle de nos os, & toute notre ame en est infectée. Voilà en général ce que c'est que cette troisième Concupiscence, que saint Jean appelle *l'orgueil* ; & il ajoute : *l'orgueil de la vie*, parce que toute la vie en est corrompue : c'est comme le vice radical, d'où pullulent les autres vices : il se montre dans toutes nos actions ; mais ce qu'il y a de plus mortel, c'est qu'elle est la plus secrète, comme la plus dangereuse pâture de notre cœur.

C H A P I T R E X I.

De l'Amour propre, qui est la racine de l'Orgueil.

POUR pénétrer la nature d'un vice si inhérent, il faut aller à l'origine du péché, & pour cela en revenir à la parole du Sage : *Dieu a fait l'homme droit.* Cette rectitude de l'homme consistoit à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toutes ses pensées, de toutes ses forces, de toute son intelligence, d'un amour parfait, & pour l'amour de lui-même ; & de s'aimer soi-même en lui & par lui. Voilà la droiture & la rectitude de l'ame : voilà l'ordre : voilà la justice. Il est juste de donner de l'amour à celui qui est aimable : & le grand amour à celui qui est très-aimable : & le souverain & parfait amour à celui qui est souverainement & parfaitement aimable : & tout l'amour à celui qui est uniquement aimable, & qui ramasse en lui-même tout ce qui est aimable & parfait ; en sorte qu'on ne se regarde & qu'on ne s'aime soi-même que pour lui.

Telle est donc la rectitude où l'homme avoit été créé. Cela même fait la beauté de la Créature raisonnable, faite à l'ima-

ge de Dieu : Dieu étant la bonté & la beauté même, ce qui est fait à son image ne peut pas n'être pas beau. Cette beauté est relative à celle de Dieu, dont elle est l'image, & entièrement dépendante de son principe, lequel par conséquent il falloit aimer seul d'un amour sans bornes. Mais l'ame se voiant belle, s'est délectée en elle-même, & s'est endormie dans la contemplation de son excellence : elle a cessé un moment de se rapporter à Dieu : elle a oublié sa dépendance : elle s'est premièrement arrêtée ; & ensuite livrée à elle-même : déçue par sa liberté, qu'elle a trouvée si belle & si douce, elle en a fait un essai funeste *sua in æternum libertate deceptus*. Mais en cherchant d'être libre jusqu'à s'affranchir de l'empire de Dieu, & des Loix de sa justice, il est devenu captif de son péché.

Quiconque n'aime pas Dieu, n'aime que soi-même ; mais quiconque n'aime que soi-même, uniquement occupée de sa propre volonté & de son plaisir, n'est plus soumise à la volonté de Dieu ; & demeurant incapable d'être touché des intérêts d'autrui, il est non seulement rebelle à Dieu, mais encore insociable, intraitable, injuste, déraisonnable envers les autres, & veut que tout serve non seulement à ses intérêts, mais encore à ses caprices.

Dieu est juste, & c'est une loi de sa justice publiée dans le Livre de la Sagesse, & justifiée par toute sa conduite sur les impies : que quiconque pèche contre lui, soit puni par les choses mêmes qui l'ont fait pécher : *Per quæ peccat quis, per hæc & torquetur*. Il a fait la créature raisonnable, de telle sorte que se cherchant elle-même, elle feroit elle-même sa peine, & trouveroit son supplice où elle a trouvé la cause de son erreur. L'homme donc étant devenu pécheur en se cherchant soi-même, est devenu malheureux en se trouvant : Dieu lui a soustrait ses dons, & ne lui a laissé que le fond de l'Etre, pour être l'objet de sa justice, & le sujet sur lequel il exerceroit sa vengeance. Il n'a plus trouvé dans lui-même que ce qu'il peut avoir sans Dieu, c'est-à-dire, l'erreur & le mensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions, sa propre révolte contre la raison, la tromperie de son espérance, les horreurs de son désespoir affreux, des coleres, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux qui le troublent dans le bien particulier, qu'il a préféré au bien général, que personne ne nous peut ôter que nous-mêmes, & qui seul suffit à tous.

Sap. XI. 17.

Ezech. XXVIII.
18.

Voilà donc dans nos passions & dans notre ignorance le péché, & à la fois la peine du péché; & non seulement au premier abord, le commencement, mais encore dans la suite, la consommation de l'Enfer. Car c'est de-là que naissent ces rages, ces désespoirs, ce ver dévorant qui ronge la conscience, & enfin ce pleur éternel dans des flammes qui ne s'éteignent jamais: elles sortent du fond de notre crime. *Je tirerai*, dit le S. Prophète, *un feu du milieu de toi pour te dévorer: Producam ignem de medio tui qui comedat te.* Ce sont nos péchés qui allument le feu de la vengeance divine, d'où sort le feu dévorant qui pénètre l'âme, & par l'impression d'une vive & insupportable douleur. Voilà ce que produit l'amour de nous-mêmes: voilà comme il fait d'abord notre péché, & ensuite notre supplice

C H A P I T R E X I I .

Opposition de l'Amour de Dieu, & de l'Amour propre.

LES contraires se connoissent l'un par l'autre: l'injustice de l'amour propre se connoît par la justice de la charité, dont l'amour propre est l'éloignement & la privation. S. Augustin les définit toutes deux en cette sorte: *La charité*, dit ce Saint, *c'est l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi-même*; & au contraire, *la cupidité est l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu.* Quand on dit que l'amour de Dieu va jusqu'au mépris de soi-même, on entend jusqu'au mépris de soi-même par rapport à Dieu, & en se comparant à lui: & en ce sens, douter qu'on se puisse mépriser soi-même, ce seroit douter des premiers principes de la raison & de la justice. Le mépris est opposé à l'estime; mais que peut-on estimer en comparaison de Dieu? Ou que lui peut-on comparer, puisqu'il est celui qui est, & que le reste n'est rien devant lui: ce qui fait dire au Prophète: *Les Nations devant Dieu ne sont qu'une goutte d'eau, & comme un petit grain dans une balance, & les plus vastes Contrées ne sont qu'un peu de poussière.* On ne peut rien de plus vil; & cependant l'Ecriture n'est pas contente de cette expression, & la trouve encore trop forte pour la créature: elle en vient donc, pour parler avec une entière justesse & précision, à cette Sen-

Isai. XL. 15.

tence : Toutes les Nations devant Dieu sont comme n'étant pas, & il les estime comme un néant.

TRAITÉ
DE LA
CONCUPISCENCE.
Isai. XL. 17.

En voulez-vous davantage ? Ce n'est pas d'un homme qu'il parle en particulier, c'est de toute une Nation, auprès de laquelle un seul homme n'est rien. Mais toute cette Nation n'est elle-même qu'une goutte d'eau, qu'un petit grain, qu'un vil amas de poussière : & non seulement une Nation n'est que cela, mais encore toutes les Nations sont encore moins : elles ne sont qu'un néant. Plus il entasse de choses ensemble, plus il déprise ce qu'il entasse avec soin. Une Nation n'est qu'une goutte d'eau, mais toutes les Nations que seront-elles ? Quelque chose de plus peut-être ? Point du tout : plus vous mettez ensemble d'Êtres créés, plus le néant y paroît.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'amour de Dieu aille jusqu'au mépris de soi-même : on ne peut pas se mépriser davantage, que de se considérer comme un néant. C'est donc justice d'être un néant devant Dieu, & d'avoir pour soi même le dernier mépris : Il n'y a qu'à dire avec saint Michel : *Qui est comme Dieu ?* Qui mérite de lui être comparé, ou d'être nommé devant sa face ? Il est celui qui est ; & la plénitude de l'Être est en lui. Multipliez les créatures, & en augmentez les perfections de plus en plus jusqu'à l'infini, ce ne sera toujours, à les regarder en elles-mêmes, qu'un non-Être. Et que sert d'amasser beaucoup de non-Êtres ? De tout cela en fera-t-on autre chose qu'un non-Être ? Rien autre chose sans doute. O homme, aime donc Dieu comme celui qui est seul ; & porte l'amour de Dieu jusqu'à te mépriser comme un néant.

Mais au lieu de pousser l'amour de Dieu, comme il devoit jusqu'au mépris de soi-même, il a poussé l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu : il a suivi sa propre volonté jusqu'à oublier celle de Dieu, jusqu'à ne s'en ressouvenir en aucune sorte, jusqu'à passer outre malgré elle, & à vouloir agir & se contenter indépendamment de Dieu ; & ne s'arrêter non plus à sa défense, que s'il n'étoit pas. Ainsi c'est le néant qui compte pour rien celui qui est, & qui au lieu de se mépriser soi-même pour l'amour de Dieu, qui est la souveraine justice, sacrifie la gloire & la grandeur de Dieu, qui seul possède l'Être, à la propre satisfaction de soi-même, quoiqu'il ne soit qu'un néant, ce qui est le comble de l'injustice & de l'égoïsme.

CHAPITRE XIII.

Combien l'Amour propre rend l'homme foible.

Celui qui compte Dieu pour rien, ajoute à son néant naturel celui de son injustice & de son égarement. Ce n'est pas Dieu qu'il dégrade, mais lui-même. Il n'ôte rien à Dieu, mais il s'ôte à lui-même, son appui, sa lumière, sa force, & la source de tout son bien; & devient aveugle, ignorant, foible impuissant, injuste, mauvais, captif du plaisir, ennemi de la vérité. Celui qui recherche quelque chose, non à cause de ce qu'elle est, mais à cause qu'elle lui plaît, n'a point la vérité pour objet. Avant qu'il y ait aucune chose qui plaise, ou qui déplaie à nos sens, il y a une vérité, qui est naturellement la nourriture de notre esprit.

Cette vérité est notre règle; c'est par-là que nos desirs doivent être réglés, & non par notre plaisir. Car la vérité qui fait, pour ainsi dire, le plaisir de Dieu, c'est Dieu même; & ce qui fait notre plaisir, c'est nous-mêmes, qui nous préférons à Dieu.

Hélas! nous ne pouvons rien, depuis que nous avons compté Dieu pour rien, en transgressant sa Loi, & agissant comme si elle n'étoit pas. C'est ce qu'ont fait nos premiers Parens: c'est le vice héréditaire de notre nature. Le Démon nous dit comme à eux: Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce fruit, qui est si beau à la vue, & si doux au goût? *Cur præcepit vobis Deus?* Depuis ce tems, le plaisir a tout pouvoir sur nous, & la moindre flatterie des sens prévaut à l'autorité de la vérité.

CHAPITRE XIV.

Ce que l'Orgueil ajoute à l'Amour propre.

TOUTE ame attachée à elle-même, & corrompue par son amour propre, est en quelque sorte superbe & rebelle, puisqu'elle transgresse la Loi de Dieu. Mais lorsqu'on la transgresse, ou parce qu'on est abbattu par la douleur, comme

comme ceux qui succombent dans les maux ; ou parce que le plaisir des sens nous entraîne ; c'est foiblesse , plutôt qu'orgueil. L'orgueil dont nous parlons consiste dans une certaine fausse force , qui rend l'ame indocile & fiere , & ennemie de toute crainte ; & qui , par un amour excessif de sa liberté , la fait aspirer à une espece d'indépendance : ce qui est cause qu'elle trouve un certain plaisir particulier à débœir , & que la défense l'irrite.

C'est cette funeste disposition que saint Paul explique par ces mots : *Le péché m'a trompé par la Loi , & par elle m'a donné la mort* ; c'est-à-dire , comme l'explique saint Augustin , le péché m'a trompé par une fausse douceur , *falsâ dulcedine* ; puisqu'il m'en a fait trouver à transgresser la défense ; & par-là il m'a donné la mort : parce que par une étrange maladie de ma volonté , je me suis d'autant plus volontiers porté au plaisir , qu'il me devenoit plus doux par la défense : *Quia quanto minus licet , tanto magis liber*. Ainsi la Loi m'a doublement donné la mort , parce qu'elle a mis le comble au péché , par la transgression expresse du commandement ; & qu'elle a irrité le desir par le puissant attrait de la défense : *Incentivo prohibitionis , & cumulo prævaricationis*. Rom. VII. 11.

La source d'un si grand mal , c'est que nous trouvons , en transgressant la défense , un certain usage de notre liberté , qui nous déçoit ; & qu'au lieu que la liberté véritable de la créature doit consister dans une humble soumission de sa volonté à la volonté souveraine de Dieu , nous la faisons consister dans notre volonté propre , en affectant une maniere d'indépendance contraire à l'institution primitive de notre nature , qui ne peut être vraiment libre & heureuse que sous l'empire de Dieu.

Ainsi nous nous faisons libres à la maniere des animaux , qui n'ont d'autres Loix que leurs desirs , parce que leurs passions sont pour eux la Loi de la nature , qui les leur inspire. Mais la créature raisonnable , qui a une autre Nature & une autre Loi , que Dieu lui a imposée , est libre d'une autre sorte , en se soumettant volontairement à la raison souveraine de Dieu , dont la sienne est émanée. C'est donc en elle un grand vice , lorsqu'elle met son plaisir à secouer ce bienheureux joug , dont JESUS-CHRIST a dit : *Mon joug est doux , & mon fardeau Manh. XI. 30.* est léger ; & qu'elle se fait libre comme un animal insensé ,

conformément à cette parole : *L'homme vain est emporté par son orgueil, & se croit né libre à la manière d'un jeune animal fougueux.*

A cet orgueil, qui vient d'une liberté indocile & irraisonnable, il en faut joindre encore un autre, qui est celui que saint Jean nous veut faire entendre particulièrement en cet endroit ; qui est dans l'ame un certain amour de sa propre grandeur, fondée sur une excellence propre, qui est le vice le plus inhérent, & ensemble le plus dangereux de la créature raisonnable.

CHAPITRE XV.

Description de la chute de l'homme, qui consiste principalement dans son orgueil.

ON ne comprendra jamais la chute de l'homme, sans entendre la situation de l'ame raisonnable, & le rang qu'elle tient naturellement entre les choses que l'on appelle biens.

Il y a donc premièrement le bien suprême, qui est Dieu, autour duquel sont occupées toutes les vertus, & où se trouvent toutes les félicités de l'ame raisonnable. Il y a en dernier lieu les biens inférieurs, qui sont les objets sensibles & matériels, dont l'ame raisonnable peut être touchée. Elle tient elle-même le milieu entre ces deux sortes de biens, pouvant s'élever, par son libre arbitre, aux uns, ou se rabaisser vers les autres ; & faisant par ce moien comme un état mitoyen entre tout ce qui est bon.

Elle est donc par son état le plus excellent de tous les biens après Dieu, infiniment au-dessous de lui, & de beaucoup au-dessus de tous les objets sensibles, auxquels elle ne peut s'attacher, en se détachant de Dieu, sans faire une chute affreuse. Mais afin qu'elle tombe si bas, il faut nécessairement qu'elle passe, pour ainsi parler, par le milieu, qui est elle-même ; & c'est là sans difficulté sa première attache. Car ne trouvant au-dessous de Dieu, auquel elle doit s'unir, & y trouver sa félicité, rien qui soit plus excellent qu'elle-même, étant faite à son image,

c'est-là premièrement qu'elle tombe : & saint Augustin a dit très-véritablement , que *l'homme en tombant d'en haut & en déchétant de Dieu , tombe premièrement sur lui-même*. C'est donc là que perdant sa force, il tombe infailliblement encore plus bas ; & de lui-même, où il ne lui est pas possible de s'arrêter, ses desirs se dispersent parmi les objets sensibles & inférieurs, dont il devient le captif. Car le devenant de son corps, qu'il trouve lui-même assujetti aux choses extérieures & inférieures il en est lui-même dépendant, & obligé de chercher dans ces objets les plaisirs qui en reviennent à ses sens.

Voilà donc la chute de l'homme toute entière : semblable à une eau qui d'une haute montagne coule premièrement sur un haut rocher, où elle se disperse, pour ainsi parler, jusqu'à l'infini, & se précipite jusqu'au plus profond des abîmes : l'ame raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, & se trouve précipitée à ce qu'il y a de plus bas.

Voilà une image véritable de la chute de notre nature. Nous en sentons le dernier effet dans ce corps qui nous accable, & dans ce plaisir des sens qui nous captive. Nous nous trouvons au-dessous de tout cela, & vraiment esclaves de la nature corporelle, nous qui étions nés pour la commander. Telle est donc l'extrémité de notre chute.

Mais il a fallu auparavant tomber sur nous-mêmes. Car comme cette eau, qui tombe premièrement sur ce rocher, le cave à l'endroit de sa chute, & y fait une impression profonde : ainsi l'ame, tombant sur elle-même, fait aussi en elle-même une première & profonde plaie, qui consiste dans l'impression de son excellence propre, de sa grandeur propre, voulant toujours se persuader qu'elle est quelque chose d'admirable, se repaissant de la vue de sa propre perfection, qu'elle veut toujours concevoir extraordinaire, & ne voyant rien autour d'elle, qu'elle ne veuille s'assujettir ; d'où vient l'ambition, la domination, l'injustice, la jalousie : ni rien en elle-même, qu'elle ne veuille s'attribuer comme sien : d'où vient la présomption de ses propres forces. Et c'est en tout cela qu'il faut reconnoître la naissance de ce qui s'appelle orgueil.

CHAPITRE XVI.

*Les effets de l'Orgueil sont distribués en deux principaux :
Il est traité du premier.*

PAR là donc nous concevons que l'orgueil, c'est-à-dire ; comme nous l'avons défini, l'amour & l'opinion de sa grandeur propre , a deux effets principaux dont l'un est de vouloir en tout exceller au-dessus des autres ; l'autre est de s'attribuer à soi-même sa propre excellence.

Quant au premier effet , on pourroit croire qu'il ne se trouve que dans les gens sçavans, ou riches ; & qu'il n'est guères dans le bas Peuple, accoutumé au travail , à la pauvreté , & à la dépendance. Mais ceux qui regardent les choses de plus près, voient que ce vice regne dans tous les états, jusqu'au plus bas. Il n'y a qu'à voir la peine qu'on a à reconcilier les esprits dans les conditions les plus viles , lorsqu'il s'élève des querelles , & des procès pour cause d'injures. On trouve les cœurs ulcérés jusqu'au fond , & disposés à pousser la vengeance , qui est le triomphe de l'orgueil , jusqu'à la dernière extrémité. Ceux qui voient tous les jours les emportemens des Païsans, pour des bancs dans les Paroisses ; & qui les entendent porter leur ressentiment jusqu'à dire , qu'ils n'iront plus à l'Eglise , si on ne les satisfait , sans écouter aucune raison , ni céder à aucune autorité , ne reconnoissent que trop dans ces ames basses , la plaie de l'orgueil , & le même fond qui allume les Guerres parmi les Peuples , & pousse les ambitieux à tout remuer, pour se distinguer des autres. Il ne faut pas beaucoup étudier les dispositions de ceux qui dominent dans leurs Paroisses , & qui s'y donnent une primauté & un ascendant sur leurs compagnons , pour reconnoître que l'orgueil & le desir d'exceller les transportent avec la même force , & plus de brutalité que les autres hommes.

Et pour passer des ames les plus grossières aux plus épurées , combien a-t-il fallu prendre de précautions pour empêcher dans les élections mêmes Ecclésiastiques & Religieuses , l'ambition , les cabales , les brigues , les secrettes sollicitations , les promesses , & les pratiques les plus criminelles , les pactes

simoniaques , & les autres dérèglemens trop communs en cette matiere ; sans qu'on se puisse vanter d'avoir peut-être fait autre chose , que de couvrir , ou pallier ces vices , loin de les avoir entièrement déracinés ? Malheur donc , malheur à la terre infectée de tous côtés , par le venin de l'orgueil.

Ecoutons S. Paul , qui nous en marque les fruits par ces paroles : *Les fruits de la chair* , dit-il , & sous ce nom il comprend l'orgueil , *sont les inimitiés , les disputes , les jalousies , les coleres , les querelles* : sous lesquelles il faut comprendre les guerres , les dissensions , les Schismes , les Hérésies , les Sectes , l'envie , les meurtres , dont la vengeance , fille de l'orgueil , cause la plus grande partie , les médisances , où l'on enfonce jusqu'au vif une dent aussi venimeuse que celles des viperes , dans la réputation , qui est une seconde vie du prochain : ces pestes du genre humain , qui couvrent toute la face de la terre , *sont autant d'enfans* de l'orgueil , autant de branches sorties de cette racine empoisonnée.

Gal. V. 19.

Arrêtons-nous un moment sur chacun de ces vices , que S. Paul ne fait que nommer , & nous verrons combien s'étend l'empire de l'orgueil. On en voit les derniers excès dans les guerres , dans tout leur appareil sanguinaire , dans tous leurs funestes effets , c'est-à-dire , dans tous les ravages & dans toutes les désolations qu'elles causent dans le genre humain ; puisque dans tout cela il ne s'agit souvent que d'affouvir le désir de domination , & la gloire dont les premières têtes du genre humain sont enivrées. Les Sectes & les Hérésies sont encore mieux voir cet esprit d'orgueil , puisque c'est-là uniquement ce qui anime ceux qui , pour se faire un nom parmi les hommes , les arrachent à Dieu , à JESUS-CHRIST , à son Eglise , & s'en font des Disciples qui portent le leur.

Et si nous voulons étendre la malignité de l'orgueil à des vices plus communs , il ne faut que s'attacher un moment à l'envie , & à sa fille la médisance , pour voir tous les hommes pleins de venin , & de haine mutuelle , qui fait changer la langue en armes offensives , plus tranchantes qu'une épée , portant plus loin qu'une flèche , pour désoler tout ce qui se présente. Tout cela vient de ce que chacun , épris de soi-même , veut tout mettre à ses pieds , & s'établir une damnable supériorité , en dénigrant tout le genre humain. Voilà le premier effet de l'orgueil , ce qu'il fait paroître au dehors.

Il entre dans toutes les passions, & donne aux autres Concupiscences plus grossières & plus charnelles, je ne sçais quoi qui les pousse à l'extrémité. Voyez cette femme dans sa superbe beauté, dans son ostentation, dans sa parure. Elle veut vaincre, elle veut être adorée, comme une Déesse du genre humain. Mais elle se rend premièrement à elle-même cette adoration; elle est elle-même son idole; & c'est après s'être adorée & admirée elle-même, qu'elle veut tout soumettre à son empire. Jézabel, vaincue & prise, s' imagine encore défarmer son vainqueur, en se montrant par ses fenêtres avec son fard. Une Cléopâtre croit porter dans ses yeux & sur son visage, de quoi abattre à ses pieds les Conquérans; & accoutumée à de semblables victoires, elle ne trouve plus de secours que dans la mort, quand elles lui manquent. Tous les siècles portent de ces fameuses beautés, que le Sage nous décrit par ces paroles: Elle a renversé un nombre infini de gens percés de ses traits; toutes ses blessures sont mortelles, & les plus forts sont tombés sous ses coups: *Multos vulneratos dejecit, & fortissimi quique interfecti sunt ab eâ.*

Prov. VII. 26.

Ainsi la gloire se mêle dans la Concupiscence de la chair. Les hommes, comme les femmes, se piquent d'être vainqueurs. *C'est un opprobre parmi les Assyriens, si une femme se moque d'un homme en se sauvant de ses mains.*

Judith. XII. 12.

Quelle Nation n'est pas Assyrienne de ce côté-là? Où ne se glorifie-t-on pas de ces damnables victoires? Où ne célèbre-t-on pas ces insignes corrupteurs de la pudeur, qui font gloire de tendre des pièges si sûrs, que nulle vertu n'échape à leurs mains impures? La gloire donc se mêle dans leurs desirs sensuels, & on imagine une certaine excellence, d'un côté à se faire désirer, & de l'autre à corrompre; ou, comme parle l'Ecriture, à humilier un sexe infirme.



CHAPITRE XVII.

TRAITÉ
DE LA
CONCUPISCENCE.

Foiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les louanges , comparée avec celle d'une femme qui veut se croire belle.

MON Dieu, que je considère un peu de tems, sous vos yeux, la foiblesse de l'orgueil, & la vaine délectation des louanges, où il nous engage. Qu'est-ce, ô Seigneur, que la louange, sinon toute l'expression d'un bon jugement que les hommes font de nous? & si ce jugement & cette expression s'étend beaucoup parmi les hommes, c'est ce qui s'appelle la gloire; c'est-à-dire, une louange célèbre & publique. Mais, Seigneur, si ces louanges sont fausses, ou injustes, quelle est mon erreur de m'y plaire tant? Et si elles sont véritables, d'où me vient cette autre erreur, de me délecter moins de la vérité, que du témoignage que lui rendent les hommes? Est-ce que me défiant de mon jugement, je veux être fortifié dans l'estime que j'ai de moi-même, par le témoignage des autres, & s'il se peut, de tout le genre humain? Quoi, la vérité m'est-elle si peu connue, que je veuille l'aller chercher dans l'opinion d'autrui? Ou bien, est-ce que connoissant trop mes foiblesses & mes défauts, dont ma conscience est le premier & inévitable témoin, j'aime mieux me voir, comme dans un miroir flateur, dans le témoignage de ceux à qui je les cache avec tant de soin? Quelle foiblesse pareille!

Voyez cette femme amoureuse de sa fragile beauté, qui se fait à elle-même un miroir trompeur, où elle répare sa maigreux extrême, & rétablit ses traits effacés; ou qui fait peindre dans un tableau trompeur ce qu'elle n'est plus; & s'imagine reprendre ce que les ans lui ont volé. Telle est donc la séduction, telle est la foiblesse de la louange, de la réputation, de la gloire. La gloire ordinairement n'est qu'un miroir, où l'on fait paroître le faux avec un certain éclat.

Qu'est-ce que la gloire d'un César, ou d'un Alexandre, de ces deux idoles du Monde, que les hommes semblent encore s'efforcer de porter, par leurs louanges & leurs admirations, au faite des choses humaines? Qu'est-ce, dis-je, que leur gloire; si ce n'est un amas confus de fausses vertus, & de vices

éclatans , qui soutenus par des actions pleines d'une vigueur mal entendue , puisqu'elle n'aboutit qu'à des injustices , ou en tout cas , à des choses périssables , ont imposé au genre humain , & ont même ébloui la sagesse du monde , qui s'est engagée dans de semblables erreurs , & transportée par de semblables passions ? Vanité des vanités , & tout est vanité : & plus l'orgueil s' imagine avoir donné dans le solide , plus il est vain & trompeur.

Mais enfin mettons la louange avec la vertu & la vérité , comme elle y doit être naturellement ; quelle erreur de ne pouvoir estimer la vertu sans la louange des hommes ! La vertu est-elle si peu considérable par elle-même aux yeux de Dieu ? Fait-il si peu de chose pour un vertueux ? Et qui donc l'estimera , si les sages ne s'en contentent pas ? Et toutefois je vois un S. Augustin , un si grand homme , si humble , un homme si persuadé qu'on ne doit aimer la louange , que comme un bien de celui qui loue , dont le bonheur est de connoître la vérité , & de faire justice à la vertu : je vois , dis-je , un si saint homme , qui s'examinant lui-même , sous les yeux de Dieu , se tourmente , pour ainsi dire , à rechercher s'il n'aime point les louanges pour lui-même , plutôt que pour ceux qui les lui donnent : s'il ne veut point être aimé des hommes pour d'autres motifs , que pour celui de leur profiter ; & en un mot , s'il n'est point plutôt un superbe qu'un vertueux : tant l'orgueil est un mal caché : tant il est inhérent à nos entrailles : tant l'appas en est subtile & imperceptible : & tant il est vrai que les humbles ont à craindre jusqu'à la mort , quelque mélange d'orgueil , quelque tentation d'un vice qu'on respire avec l'air du Monde , & dont on porte en soi-même la racine.

CHAPITRE XVIII.

Un bel Esprit , un Philosophe.

PARLONS d'une autre espèce d'orgueil , c'est-à-dire , d'une autre espèce de faiblesse. On en voit qui passent leur vie à tourner un vers , à arrondir une période ; en un mot , à rendre agréables des choses , non seulement inutiles , mais encore dangereuses , comme à chanter leurs amours , & à remplir l'Univers des folies de leurs jeunesse égarées.

Aveugles

Aveugles admirateurs de leurs ouvrages, ils ne peuvent souffrir ceux des autres; ils tâchent parmi les Grands, dont ils flètent les erreurs & les foiblesses, de gagner des suffrages pour leurs vers. S'ils remportent, ou qu'ils s'imaginent remporter l'applaudissement du Public, enflés de ce succès, ou vain, ou imaginaire, ils apprennent à mettre leur félicité dans des voix confuses, dans un bruit qui se fait dans l'air; & prennent rang parmi ceux à qui le Prophète adresse ce reproche, *Vous qui vous réjouissez dans le néant.* Que si quelque Critique vient à leurs oreilles; avec un dédain apparent, ou une douleur véritable, ils se font justice à eux-mêmes: de peur de les affliger, il faut bien qu'une troupe d'amis flateurs prononcent pour eux, & les assurent du Public. Attentifs à son jugement, où le goût, c'est-à-dire, ordinairement la fantaisie & l'humeur, ont plus de part que la raison, ils ne songent pas à ce sévère Jugement, où la vérité condamnera l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux, la bassesse de leur flatterie, & à la fois le venin de leurs mordantes Satyres, ou de leurs Epigrammes piquantes, plus que tout cela les douceurs & les agrémens qu'ils auront versés sur le poison de leurs Ecrits, ennemis de la piété & de la pudeur. Si leur siècle ne leur paroît pas assez favorable à leurs folies, ils attendront, la justice de la postérité, c'est-à-dire, qu'ils trouveront bon & heureux d'être loués parmi les hommes, pour des ouvrages que leur conscience aura condamnés avec Dieu même, & qui auront allumé autour d'eux un feu vengeur. O tromperie! ô aveuglement! ô vain triomphe de l'orgueil!

Amos. VII. 14.

Une autre espèce d'orgueilleux. Les Philosophes condamnent ces vains écrits. Il n'y a rien en apparence de plus grave, ni de plus vrai, que le jugement qu'un Socrate, un Platon, d'autres Philosophes, à leur exemple, portent des écrits des Poètes. Ils n'ont, disent-ils, (c'est le discours de Platon,) aucun égard à la vérité: pourvu qu'ils disent des choses qui plaisent, ils sont contents: c'est pourquoi on trouvera dans leurs vers le pour & le contre; des Sentences admirables pour la vertu, & contr'elle: les vices y sont blâmés, & loués également; & pourvu qu'ils les chantent en de beaux vers, leur ouvrage est accompli. On trouvera dans ce Philosophe un Recueil de vers d'Homere pour & contre la vertu: le Poète ne paroît pas se soucier de ce qu'on suivra; & pourvu qu'il arrê-

che à son Lecteur le témoignage que son oreille a été agréablement flatée, il croit avoir satisfait aux règles de son art : comme un Peintre, qui, sans se mettre en peine d'avoir peint des objets qui portent au vice, ou qui représentent la vertu, croit avoir accompli ce qu'on attend de son pinceau, lorsqu'il a parfaitement imité la nature. C'est pourquoi, (ceci est enncore le raisonnement de Platon, sous le nom de Socrate) lorsqu'on trouve dans les Poètes de grandes & admirables Sentences, on n'a qu'à approfondir, & les faire raisonner dessus, on trouvera qu'ils ne les entendent pas. Pourquoi, dit ce Philosophe ? Parce que songeant seulement à plaire, ils ne se mettent en aucune peine de chercher la vérité.

Ainsi voit-on dans Virgile le vrai & le faux également établis. Il trouve à propos de décrire dans son *Enéide* l'opinion de Platon sur la pensée & l'intelligence qui anime le monde, il le fera en vers magnifiques. S'il plaît à la veine poétique, & au feu qui en anime les mouvemens, de décrire le concours d'atômes qui assemble fortuitement les premiers principes des terres, des mers, des airs, & du feu, & d'en faire sortir l'Univers, sans qu'on ait besoin pour l'er arranger du secours d'une main divine ; il sera aussi bon Epicurien dans une de ses *Eglogues*, que bon Platonicien dans son Poème héroïque. Il a contenté l'oreille, il a étalé le beau tour de son esprit, le beau son de ses vers, & la vivacité de ses expressions : c'est assez à la poésie, il ne veut pas que la vérité lui soit nécessaire.

Les Poètes Chrétiens, & les beaux Esprits prennent le même esprit : la Religion n'est non plus dans le dessein & dans la composition de leurs ouvrages, que dans ceux des Païens. Celui-là s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes, il ne se met point en peine, s'il condamne le mariage, & s'il en éloigne ceux à qui il a été donné comme un remède : pourvu qu'avec de beaux vers, il sacrifie la pudeur des femmes à son humeur satyrique, & qu'il fasse de belles peintures d'actions bien souvent très-laides, il est content.

Un autre croira fort beau de mépriser l'homme dans ses vanités & ses airs ; il plaidera contre lui la cause des bêtes, & attaquera en forme jusqu'à la raison, sans songer qu'il déprisse l'image de Dieu, dont les restes sont encore si vivement empreints dans notre chute, & qui sont si heureusement renouvelés dans notre régénération. Ces grandes vérités ne lui sont

de rien, au contraire il les cache de dessein formé à ses Lecteurs, parce qu'elles romproient le cours de ses fausses & dangereuses plaifanteries, tant on s'éloigne de la vérité, quand on cultive les arts auxquels la coutume & l'erreur ne donnent dans la pratique, d'autre objet que le plaifir.

Un Philosophe blâme les arts, & les bannit de sa république avec des couronnes sur la tête, & une branche de laurier dans la main. Mais ce Philosophe est-il lui-même plus sérieux, lui qui aiant connu Dieu, ne le connoit pas pour Dieu ? Qui n'ose annoncer au Peuple la plus importante des vérités ; qui adore avec lui des Idoles, & sacrifie avec lui la vérité à la coutume. Il en est de même des autres, qui enflés de leur vaine Philosophie, parce qu'ils seront ou Physiciens, ou Géomètres, ou Astronomes, croiront exceller en tout, & soumettront à leur jugement les Oracles que Dieu envoie au monde, jusqu'à renter de les redresser : la simplicité de l'Ecriture causera un dégoût extrême à leur esprit préoccupé ; & autant qu'ils s'approcheront de Dieu par l'intelligence, autant s'en éloigneront-ils par leur orgueil : *Quantum propinquaverunt intelligentiâ, tantum superbiâ recesserunt*, dit saint augustin. Voilà ce que fait dans l'homme la Philosophie, quand elle n'est pas soumise à la Sageffe de Dieu ; elle n'engendre que des superbes, & des incrédules.

CHAPITRE XIX.

Merveilleuse maniere dont Dieu punit l'orgueil, en lui donnant ce qu'il demande.

MON Dieu, que vous punissez d'une merveilleuse maniere l'orgueil des hommes ! La gloire est le souverain bien qu'il se propose, & vous, Seigneur, comment les punissez-vous ! En leur donnant cette gloire dont ils sont avides. Car vous en êtes le maître, & vous la donnez, & l'ôtez comme il vous plaît, selon que vous tournez l'esprit des hommes. Mais pour montrer, combien elle est, non seulement vaine, mais encore trompeuse & malheureuse, vous la donnez très-souvent à ceux qui la demandent, & vous en faites leur supplice.

N n n ij

Que desiroit ce grand Conquérant qui renversa le Thrône le plus auguste de l'Asie, & de tout le monde, sinon de faire parler de lui, c'est-à-dire, d'avoir une grande gloire parmi les hommes? *Que de peine*, disoit-il, *il se faut donner, pour faire parler les Athéniens!* Lui-même reconnoissoit la vanité de la gloire qu'il recherchoit avec tant d'ardeur; mais il y étoit entraîné par une espèce de manie, dont il n'étoit pas le maître. Et que fait Dieu pour le punir, sinon de le livrer à l'illusion de son cœur, & de lui donner cette gloire dont la soif le tourmentoit, avec encore plus d'abondance, qu'il ne pouvoit imaginer? Ce ne sont pas seulement les Athéniens qui parlent de lui, tout le Monde est entré dans sa passion, & l'Univers étonné lui a donné plus de gloire qu'il n'en avoit osé espérer. Son nom est grand en Orient, comme en Occident, & les Barbares l'ont admiré comme les Grecs. Loin de refuser la gloire à son ambition, Dieu l'en a comblé; il l'en a rassasié, pour ainsi parler, jusqu'à la gorge; il l'en a enivré, & il en a eu plus que sa tête n'étoit capable d'en porter. O Dieu, quel bien est celui que vous prodiguez aux hommes que vous avez livrés à eux-mêmes, & que vous avez réprouvés de votre Roiaume!

Et pour la gloire d'un bel esprit, qui peut espérer d'en avoir autant, & durant sa vie, & après la mort, qu'un Homère, qu'un Théocrite, qu'un Anacréon, qu'un Cicéron, qu'un Horace, qu'un Virgile? On leur a rendu des honneurs extraordinaires pendant qu'ils étoient au monde, & la postérité en a fait ses modèles, & presque ses idoles. La folie de les louer a été poussée jusqu'au point de leur dresser des Temples: ceux qui n'ont point été jusques-là, n'ont point laissé de les adorer à leur mode, comme des esprits divins & au-dessus de l'humanité. Et qu'avez-vous prononcé dans votre Evangile, de cette gloire qu'ils ont reçue, & reçoivent continuellement dans la bouche

Math. VI. 2. de tous les hommes? *Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.*

O Vérité, ô Justice, & Sagesse éternelle, qui pesez tout dans votre balance, donnez le prix à tout le bien, pour petit qu'il soit, vous avez préparé une récompense convenable à cette telle quelle industrie qui paroît dans les actions de ceux qu'on nomme Héros, & dans les écrits de ceux qu'on nomme les grands Auteurs! Vous les avez récompensés, & punis tous ensemble: vous les avez repus de vents: enflés par la gloire,

vous les en avez , pour ainsi dire , crevés. Combien ces grands Auteurs ont-ils donné la gêne à leur esprit , pour-arranger leurs paroles , & composer leurs Poèmes ? Celui-là étonné lui-même du long & furieux travail de son *Enéide* , dont tout le but , après tout , étoit de flater le Peuple regnant , & la Famille regnante , avoue dans une Lettre , qu'il s'est engagé dans cet ouvrage par une espèce de manie , *penè vitio mentis*. Leur conscience leur reprochoit qu'ils se donnoient beaucoup de peine pour rien , puisque ce n'étoit après tout , que pour se faire louer.

Que d'étude , que d'application , que de curieuses recherches , que d'exaëtitude , que de scavoir , que de Philosophie , que d'esprit faut-il sacrifier à cette vanité ! Dieu la condamne , & à la fin il la contente , pour laisser aux hommes un monument éternel du mépris qu'il fait de cette gloire si désirée par les gens qui ne le connoissent pas ; il leur en donne plus qu'ils n'en veulent. Ainsi , dit saint Augustin , ces Conquéran's , ces Héros , ces idoles du monde trompé , en un mot ces grands Hommes de toutes les sortes , tant renommés du genre humain , sont élevés au plus haut degré de réputation , où l'on puisse parvenir parmi les hommes ; & vains , ils ont reçue une récompense aussi vaine que leurs desseins : *Receperunt mercedem suam , vani vanam*.

CHAPITRE XX.

Erreur encore plus grande de ceux qui tournent à leur propre gloire les œuvres qui appartiennent à la véritable vertu.

CE ne sont pas-là toutefois ceux que la gloire trompe le plus. Plus vains encore , & plus deçus par leur orgueil sont ceux qui sacrifient à la gloire , non des choses vaines , mais les propres œuvres que la vertu devoit produire. Tels sont ceux qui font leurs bonnes œuvres , pour être glorifiés des hommes : qui sonnent de la trompette devant eux-mêmes , quand ils font l'aumône : qui affectent de prier dans les coins de rues , & d'attrouper le monde autour d'eux : qui veulent rendre leurs jeûnes publics , & les faire paroître dans la pâleur de leur visage. *Math. XXIII. 5.*
Ibid. VI. 2, 5, 6.

Ceux qui parmi les Païens , ou parmi les Juifs , ou même , par le dernier aveuglement , parmi les Chrétiens , ont été justes , équitables , tempérans , cléments , pour se faire admirer des hommes , sont de ce rang. Et tous ils ont reçu leur récompense ; & ils sont beaucoup plus punis , que ceux qui mettent la gloire dans des choses vaines. Car plus les œuvres qu'ils éralent sont solides par elles-mêmes , plus il est indigne & injuste de les sacrifier à l'orgueil , & de tenir la vertu si peu de chose , qu'on ne daigne de la rechercher , que pour en être loué par les hommes , comme si Dieu ne lui suffisoit pas.

C H A P I T R E X X I .

Ceux , qui dans la pratique des vertus ne cherchent point la gloire du monde , mais se font eux-mêmes leur gloire , sont plus trompés que les autres.

MAIS , ô mon Dieu , éternelle vérité , qui éclairez tout homme venant au monde , vous me découvrez dans votre lumière , une autre plus dangereuse séduction & déception de l'esprit humain , dans ceux qui s'élevant , à ce qui leur semble , au-dessus des louanges humaines , s'admirent eux-mêmes en secret , se font eux-mêmes leur Dieu , & leur idole , se repaissent de l'idée de leur vertu , qu'ils regardent comme le fruit de leur propre travail , qu'ils croient , en un mot , se donner eux-mêmes !

Tels étoient ceux qui disoient parmi les Païens : *Que Dieu me donne la beauté , & les richesses ; pour moi je me donnerai la vertu , & un esprit équitable & toujours égal ;* & qui par-là même s'élevoient en quelque façon au-dessus de leur Dieu , parce qu'il étoit , disoient-ils , *sage & vertueux par sa nature ;* & qu'ils l'étoient eux , par leur industrie. Ils croient , dans cette pensée , se mettre au-dessus des hommes , & de leurs louanges ; comme si eux-mêmes qui se louoient & s'admiroient en cette sorte , eussent été autre chose que des hommes ; & les louanges , qu'ils se donnoient secrètement , autre chose que des louanges humaines ; ou que tout cela fût autre chose que de servir la créature plutôt que le Créateur ; puisqu'eux-

mêmes bien nécessairement ils étoient des créatures , & des créatures d'autant plus foibles , & d'autant plus livrées à l'orgueil , que leur orgueil paroissoit plus indépendant , & plus épuré ; lorsqu'affranchis , s'ils l'étoient , du joug de la dépendance des opinions & des louanges des autres , ils faisoient leur félicité & leur objet unique de l'admiration d'eux-mêmes , & de leurs vertus , qu'ils regardoient comme leur ouvrage , & en même tems comme le plus bel ouvrage de la raison.

Dieu ! qu'ils étoient superbes , & que leur orgueil étoit grossier , encore qu'ils prissent un tour apparemment plus délicat , pour se reposer en eux-mêmes ! O qu'ils étoient pleins de faste , & de jalousie , qu'ils étoient dédaigneux , & qu'ils méprisoient les autres hommes ! Ils ne faisoient en effet que les plaindre , comme des aveugles , & déplorer leur erreur , réservant toute leur admiration pour eux-mêmes. Telle étoit ce Pharisien qui disoit à Dieu dans sa prière : *Je ne suis pas comme Luc. XVIII. 11. le reste des hommes qui sont ravisseurs , injustes , impudiques , tel qu'est aussi ce Publicain.* S'il appliquoit à cet homme particulier son mérite universel pour le genre humain , c'est parce qu'il le trouva le premier devant ses yeux , & il en eût fait autant à tout autre qui se seroit présenté de même ; & ce dédain étoit l'effet de l'aveugle admiration dont il étoit plein pour lui-même.

Il est vrai qu'en apparence , il attribuoit à Dieu les vertus dont il étoit revêtu ; puisqu'en se mettant au-dessus du reste des hommes , il disoit à Dieu : *Je vous en rends grâces* , & sembloit le reconnoître comme l'Auteur de tout le bien qu'il louoit en lui-même. Mais s'il eût été de ceux qui disent sincèrement avec David : *Mon ame sera louée dans le Seigneur* , non content de lui rendre grâces , il auroit connu son besoin , & lui auroit fait quelques demandes ; il ne se seroit pas regardé comme un vertueux parfait , qui n'a pas besoin de se corriger d'aucun défaut , mais seulement de remercier Dieu de ses vertus : enfin il n'auroit pas cru que Dieu le regardât & qu'il l'honorât seul de ses dons.

Quand donc il disoit à Dieu : *Je vous en rends grâces* , c'étoit Luc. XVIII. 11. une formule de prière , plutôt qu'une humilité sincère dans son cœur : & qui eût pénétré le dedans de ce cœur , y eût trouvé qu'en rendant grâces à Dieu de ses vertus , dans un fond plus intérieur , il se rendoit grâces à lui-même de s'être attiré

ce don de Dieu, & de s'être seul rendu digne qu'il arrêât ses yeux sur lui. Par où il retomboit nécessairement dans cette malediction du Prophète: *Maudit l'homme qui espere en l'homme, & qui se fait un bras de chair*; puisque lui-même, qui se confioit en lui-même, étoit un homme de chair, c'est-à-dire, un homme foible, qui mettoit sa confiance en lui-même, en sa force, & en sa vertu. Et son erreur, c'étoit, poursuit le Prophète, de retirer son cœur de Dieu, pour l'occuper de soi-même, & de sa vertu: *Maledictus homo qui confidit in homine, & ponit carnem brachium suum, & à Domino recedit cor ejus.*

 C H A P I T R E X I I .

Si le Chrétien, bien instruit des Maximes de la Foi, peut craindre de tomber dans cette espèce d'orgueil?

TELS étoient les Pharisiens, & telle étoit leur justice; pleine d'elle-même, & de son propre mérite. Ils se regardoient comme les seuls dignes du don de Dieu, comme s'il eussent été d'une autre nature, & formés d'une autre masse, & d'une autre boue que le reste des humains, ils les excluient de sa Grace, ne pouvant souffrir qu'on annonçât l'Evangile aux Gentils, & qu'on louât d'autres qu'eux. C'est là donc cette fausse & abominable justice, qui est détestée par saint Paul en tant d'endroits; & une telle justice, si clairement réprouvée dans l'Evangile, ne devrait point trouver de place parmi les Chrétiens.

Mais les hommes corrompent tout, & abusent du Christianisme, comme du reste des dons de Dieu. Il s'est trouvé des Hérétiques, tels qu'étoient les Pélagiens, qui ont cru se devoir à eux-mêmes leur salut; & il s'en est trouvé d'autres, qui en ne s'en attribuant qu'une partie, ont cru trouver toute l'humilité nécessaire au Christianisme, & rendre à Dieu toute la gloire qui lui étoit due.

Mais les véritables Chrétiens, tel qu'étoit un saint Cyprien, tant loué par S. Augustin pour cette Sentence, ont dit qu'il falloit donner, non une partie du salut, mais le tout à Dieu; & ne nous glorifier jamais de rien, parce que rien n'étoit à nous. Ils l'avoient:

avoient prise de saint Paul, dont toute la Doctrine aboutit à conclure, non que celui qui se glorifie, se puisse glorifier, du moins en partie en lui-même; mais qu'il ne doit nullement se glorifier en lui-même, mais en Dieu; c'est-à-dire, uniquement en lui.

CHAPITRE XXIII.

Comment il arrive aux Chrétiens de se glorifier en eux-mêmes.

TELLE est donc la Justice Chrétienne, opposée à la Justice Judaïque & Pharisaïque, que S. Paul appelle : *la propre justice*, c'est-à-dire, celle qu'on trouve en soi-même, & non pas en Dieu. On tombe dans cette fausse justice, ou par une erreur expresse, lorsqu'on croit avoir quelque chose, pour peu que ce soit, ne fut-ce qu'une petite pensée, & le moindre de tous les desirs, de soi-même, comme de soi-même, contre la Doctrine de saint Paul; ou sans erreur dans l'esprit, par une certaine attache ou complaisance du cœur. Car comme, après Dieu, il n'y a rien de plus beau, ni de plus semblable à Dieu, que la créature raisonnable, sanctifiée par la grace, soumise à la grace, pleine de ses dons, vivante selon la raison & selon Dieu, usant bien de son Libre-Arbitre; une ame qui voit & croit voir cette beauté en elle-même, qui sent qu'elle fait le bien, & s'y attache par un amour sincère, autant qu'elle peut, touchée d'un si beau spectacle, s'y arrête & regarde un si grand bien plutôt comme étant en soi, que comme venant de Dieu. De là vient qu'insensiblement elle oublie que Dieu en est le principe, & se l'attribue à soi-même, par un sentiment d'autant plus vraisemblable, qu'en effet elle y concourt par son Libre-Arbitre.

Rom. X. 3;

II. Cor. III. 5;

C'est par son Libre-Arbitre qu'elle croit, qu'elle espere, qu'elle aime, qu'elle consent à la grace, qu'elle la demande : ainsi, comme ce bien qu'elle fait lui est propre en quelque façon, elle se l'approprie & se l'attribue, sans songer que tous les bons mouvemens du Libre-Arbitre sont prévenus, préparés, dirigés, excités, conservés, par une opération propre :

Tome X.

Q. o. o.

& spéciale de Dieu, qui nous fait faire, de la manière qu'il faut, tout le bien que nous faisons; & nous donne le bon usage de notre liberté qu'il a faite, & dont il opère encore le bon exercice: enforte qu'il n'y a rien de nous qui dépende le plus de nous, qu'il ne faille demander à Dieu, & lui en rendre grâces.

L'âme oublie cela, par un fond d'attache qu'elle a à elle-même, par la pente qu'elle a à s'attribuer & s'approprier tout le bien qu'elle a, encore qu'il lui vienne de Dieu, & aime mieux s'occuper d'elle-même qui le possède, que de Dieu qui le donne: ou si elle l'attribue à Dieu, c'est à la manière de ce Pharisien, qui dit à Dieu: *Je vous rends grâces*, & qui s'attribue à soi-même de rendre grâces: ou si elle surpasse ce Pharisien, qui se contente de rendre grâces: sans rien demander, & qu'elle demande à Dieu son secours, elle s'attribue encore cela même, & s'en glorifie: ou si elle cesse de s'en glorifier, elle se glorifie de cela même, & fait renaître l'orgueil, dans la pensée qu'elle a de l'avoir vaincu.

O Malheur de l'homme, où ce qu'il y a de plus épuré, de plus sublime, de plus vrai dans la vertu, devient naturellement la pâture de l'orgueil! Et à cela quel remède, puisqu'encore on se glorifie du remède même? En un mot, on se glorifie de tout, puisque même on se glorifie de la connoissance qu'on a de son indigence & de son néant; & que les retours sur soi-même se multiplient jusqu'à l'infini.

Mais c'est peut-être un petit défaut? Non c'est la plus grande de toutes les fautes, & il n'y a rien de si vrai que cette parole de S. Fulgence, dans sa Lettre à Théodore: *C'est à l'homme un orgueil détestable, quand il fait ce que Dieu condamne dans les hommes; mais c'est encore un orgueil plus détestable, lorsque les hommes s'attribuent ce que Dieu leur donne, c'est-à-dire, la vertu & la grâce. Car plus ce don est excellent, plus est grande la perversité de l'ôter à Dieu, pour se le donner à soi-même; & plus injuste est l'ingratitude de méconnoître l'Auteur d'un si grand bien.*

C'est donc la plus grande peste, & en même tems la plus grande tentation de la vie humaine, que cet orgueil de la vie, que saint Jean nous fait détester. C'est pourquoi il nous le rapporte après les deux autres, comme le comble de tous les maux, & le dernier degré du mal. *Mes petits enfans, nous*

dit-il, *n'aimez pas le Monde, ni tout ce qui est dans le Monde, parce que tout y est Concupiscence de la chair* ; c'est ce qui représente le premier degré de notre chute : ou *Concupiscence des yeux*, curiosité & ostentation ; qui est le second pas que vous faites dans le mal : ou *orgueil de la vie*, qui est l'abyme des abymes, & le mal dont toute la vie & tous ses Actes sont infectés radicalement & dans le fond.

CHAPITRE XXIV.

Qui a inspiré à l'homme cette pente prodigieuse qu'il a de s'attribuer tout le bien qu'il a de Dieu ?

MON Dieu, quel est le principe de cette attache prodigieuse que nous avons à nous-mêmes, & qui nous l'a inspirée ? Qui nous a, dis-je, inspiré cette aveugle & malheureuse inclination, cette pitoyable facilité, d'attribuer à nos propres forces, & à nos propres efforts, en un mot, à nous-mêmes, tout le bien qui est en nous par votre libéralité ? Ne sommes-nous pas assez néant, pour être capables d'entendre du moins que nous sommes un néant, & que nous n'avons rien qui ne soit de vous ? Et d'où vient que la chose la plus difficile à ce néant, c'est de dire véritablement : Je suis un néant : Je ne suis rien ? En voici la cause première.

Parmi toutes les créatures, Dieu, dès l'origine, & avant toute autre nature, en avoit fait une qui devoit être la plus belle & la plus parfaite de toutes ; c'étoit la nature angélique : & dans une nature si parfaite, il s'étoit comme délecté à faire un Ange plus excellent, plus beau & plus parfait que tous les autres : en sorte que sous Dieu, & après Dieu, l'Univers ne devoit rien avoir d'aussi parfait, ni d'aussi beau. Mais tout ce qui est tiré du néant peut succomber au péché. Une si belle Intelligence se plut trop à considérer qu'elle étoit belle. Elle n'étoit pas, comme l'homme, attachée à un corps ; de sorte que n'ayant point à tomber plus bas qu'elle-même, par l'inclination aux biens corporels, toute sa force se réunit tellement à s'admirer elle-même, & à aimer sa propre excellence, qu'elle ne put aimer autre chose.

Joan. VIII. 44.

Vraiment toute créature n'est rien, & quiconque s'aime soi-même, & sa propre perfection, excepté Dieu, qui est seul parfait, se dégrade, en pensant s'élever. Que servirent à ce bel Ange tant de lumières, dont son entendement étoit orné ? *Il ne demeura pas dans la vérité*, où il avoit été créé. C'est ce qu'a prononcé la Vérité même. Que veut dire cette parole, *qu'il ne demeura pas dans la vérité* ? Est-ce qu'il tomba dans l'erreur & dans l'ignorance ? Point du tout, il connoît encore la vérité dans sa chute même ; & comme dit l'Apôtre S. Jacques, *lui & ses Anges la croient, & en tremblent*. Ainsi ne demeurer pas dans la vérité, fut à cet Ange superbe la vouloir regarder en soi-même, plutôt qu'en Dieu, & perdre ainsi la vérité, en cessant d'en faire sa règle, & de l'aimer, comme elle veut & doit être aimée, c'est-à-dire, comme la maîtresse & la souveraine de tous les esprits.

Isai. XIV. 12.
Ezech. XXVIII.
12, 14 & 15.

Anges malheureux, qui êtes comparé, à cause de vos lumières, à l'étoile du matin, *comment êtes-vous tombé du Ciel* : dit Isaïe, *Vous étiez le sceau de la ressemblance de Dieu* : nulle créature ne lui étoit plus semblable que vous : *Vous étiez plein de sa Sagesse, & parfait dans votre beauté : créé dans les délices du Paradis de votre Dieu, vous étiez orné, comme d'autant de pierres précieuses, de toutes les plus belles connoissances : l'or précieux de la charité vous avoit été donné, & dès votre création vous aviez été préparé à la recevoir : vous étiez parfait dans vos voies dès le jour de votre origine, jusqu'à ce que l'iniquité fut trouvée en vous*. Et quelle est cette iniquité, sinon de vous regarder vous-même, & de faire votre piège de votre propre excellence.

Une intelligence si lumineuse, qui perçoit tout d'un seul regard, avoit aussi une force dans sa volonté, qui dès sa première détermination fixoit ses résolutions, & les rendoit immuables : qui étoit l'un des plus beaux traits, & peut-être le plus parfait de la divine ressemblance. Mais pendant qu'il admire trop, & qu'il en est trop épris, il pèche, & en même tems il se rend inflexible dans le mal ; & sa force, que Dieu abandonne à elle-même, le perd à jamais.

Malheur, malheur, encore une fois, & cent fois malheur à la créature qui ne se voit point en Dieu, & qui se fixant en elle-même, se sépare de la source de son Être, qui l'est aussi par conséquent de sa perfection & de son bonheur. Ce superbe, qui s'étoit fait son dieu à lui-même, mit la ré-

volte dans le Ciel ; & Michel qui se trouva à la tête de l'Ordre où la rébellion faisoit peut-être plus de ravage , s'écria : *Qui est comme Dieu ?* D'où lui vient le nom de Michel , c'est-à-dire , qui est comme Dieu ? comme s'il eut dit : Qui est celui qui nous veut paroître comme un autre Dieu , & qui a dit dans son orgueil : *Je m'élèverai jusqu'aux Cieux ; je dominerai tous les Esprits , & j'exalterai mon trône par-dessus les Astres de Dieu : Je monterai sur les nuées les plus hautes , dont Dieu fait son char , & je serai semblable au Très-Haut ?* Qui est donc ce nouveau Dieu , qui se veut ainsi élever au-dessus de nous ? Mais il n'y a qu'un seul Dieu , rallions-nous tous à le suivre : disons tous ensemble : *Qui est comme Dieu ?*

Isai. XIV. 13.

Voyez ce que devient tout-à-coup ce faux Dieu , qui se vouloit faire adorer. Dieu l'a frappé , & il tombe avec les Anges ses imitateurs : *Toi qui t'élevois au plus haut du Ciel , tu es précipité dans les enfers , dans les cachots les plus profonds : In infernum detraheris , in infernum laci.* Dans sa chute , il conserve tout son orgueil , parce que son orgueil doit être son supplice. N'ayant pu gagner tous les Anges , pour étendre le plus qu'il pouvoit ce regne d'orgueil , dont il est le malheureux fondateur , il attaque l'homme , que Dieu avoit mis au-dessous des Anges , mais seulement un peu au-dessous ; parce que c'étoit , après eux , la créature la plus excellente , une créature où l'image de Dieu reluisoit comme dans les Anges mêmes , quoique dans un degré un peu inférieur : *Minuisti eum paulo , &c.*

Isai. XIV. 15.

Psal. VIII. 6.

Cet Ange devenu rebelle , devenu fatan , devenu le diable , vient donc à l'homme dans le Paradis , où Dieu l'avoit fait heureux & saint. Chaque chose qui touche une autre , la pousse par l'endroit où elle est elle-même le plus en mouvement : le mouvement par lequel ce mauvais Ange est entraîné , c'est l'orgueil ; & jamais il n'y en eut , ni il ne peut y en avoir de plus violent , ni de plus rapide que le sien. Il pousse donc l'homme par l'endroit où il étoit tombé lui-même ; & l'impression qu'il lui communique , est celle qui étoit en lui la plus puissante , c'est-à-dire , celle de l'orgueil , *Unde cecidit , inde dejecit.* L'homme se trouva trop foible pour y résister ; & l'empire de l'orgueil , qui avoit commencé dans le Ciel , par un seul coup , s'étendit sur toute la terre.

CHAPITRE XXV.

*Séduction du Démon : Chute de nos premiers parens :
Naissance des trois Concupiscences , dont la
dominante est l'orgueil.*

MON Dieu , je repasserai dans mon esprit l'histoire trop véritable de ma chute , dans celui en qui j'étois avec tous les hommes , en qui j'ai été tenté , en qui j'ai été vaincu , de qui j'ai tiré toute ma foiblesse & toute la corruption que je sens. Malheureux fruit du péché où je suis né , preuve incontestable , & irréprochable témoin de ma misère ! O Dieu ! j'ai écouté , dans ma mere Eve , le Tentateur , qui lui disoit par la bouche du Serpent : *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne point manger du fruit de cet arbre ?* Ce n'est qu'une question : ce n'est qu'un doute qu'il veut introduire dans votre esprit : *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé ?* Mais qui est capable d'écouter une question contre Dieu , & de se laisser ébranler par le moindre doute , est capable d'avaler tout le poison.

Eve lui répondit la vérité : *Dieu a mis tous les autres fruits en notre puissance , il n'y a que l'Arbre qui est au milieu de ce Jardin de Délices dont il nous a commandé de ne point manger le fruit , & même de ne le point toucher , de crainte que nous ne mourions.* Elle répondit la vérité ; mais le premier mal fut de répondre : car il n'y a point à écouter de *pourquoi* contre Dieu ; & tout ce qui met en doute la souveraine raison , & la souveraine sagesse , doit dès-là vous être en horreur. Le tentateur s'é-
Gen. III. 4. tant donc fait écouter , passe du doute à la décision : *Vous ne mourrez point*, dit-il ; *mais Dieu sait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit , vos yeux seront ouverts , & vous serez comme des Dieux , sachant le bien & le mal. Vos yeux seront ouverts : Vous vous verrez vous-mêmes en vous-mêmes , au lieu de vous voir toujours en Dieu : vous aurez vous-mêmes une excellence divine , & tout-à-coup devenus comme des Dieux , vous sçauvez par vous-mêmes le bien & le mal , & tout ce qui vous peut faire bons ou mauvais , heureux ou malheureux : vous en aurez la clef , vous y entrerez , & par vous-mêmes , vous serez dans une sorte d'indépendance.*

Le Pere du menfonge , pour fe faire écouter , envelopoit ici le vrai avec le faux. Car il eft vrai qu'en fe foulevant contre Dieu , & fe faifant un dieu de foi-même , comme indépendant de la Loi de Dieu , on connoît d'une certaine façon le bien , en le perdant : on connoît le mal qu'on n'avoit jamais éprouvé : on a les yeux ouverts , pour connoître fon malheur , & un défordre en foi-même qu'on n'auroit jamais vu fans cela. C'eft ce qui arriva à Adam & à Eve. Auffi-tôt qu'ils eurent défobéi , *leurs yeux furent ouverts* , dit le Texte facré , & *ils virent qu'ils étoient nuds* ; & leur nudité commença à les confondre. Ce fut d'abord dans leur cœur une certaine attention à eux-mêmes qui ne leur étoit point permife , un arrêt à leur propre volonté , un amour de leur propre excellence : & de tout cela un feccr plaifir de fe goûter eux-mêmes , avant que de goûter le fruit défendu ; de fe plaîre en eux-mêmes , & en leur propre perfection , que jufqu'à lors innocens & fimples , ils n'avoient vue qu'en Dieu feul.

Gen. III. 7.

Cela commença par Eve , que le Démon avoit artaquée la premiere , comme la plus foible ; mais il lui parla pour tous les deux : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ? Cur præcepit vobis Deus ? Vous ne mourrez point , vous fçavez : Nequaquam moriemini , fcientes* : en nombre pluriel. Eve porta en effet à fon mari toute la tentation du malin , qui l'avoit féduite : elle commença par confidérer ce fruit défendu , qu'apparemment elle n'avoit encore ofé regarder par refpect pour l'ordre de Dieu : elle vit qu'il étoit bon à manger , beau à voir : le goût , la vue , elle en confidere tout , & fe promet en le mangeant un nouveau plaifir , qu'elle s'imaginoit manquer encore à fes fens. Elle en mangea donc , & en donna à manger à fon mari , qui le prenant de fa main avec les mêmes fentimens qui l'avoient féduit mit le comble à notre malheur , & fut à toute fa poftérité une fource éternelle de péché & de mort.

Ibid. 1.

Comprenons donc tous les degrés de notre perte. Dans une figrande félicité , dans une fi grande facilité de ne pécher pas ; n'y aiant dans le corps nulle foibleffe , nulle révolte dans les fens , nulle forte de Concupifcence dans l'efprit , l'homme n'étoit acceffible au mal que par la complaifance pour foi-même , par l'amour de fa propre excellence , en un mot , par l'orgueil. C'eft donc par-là qu'on le tente : obliquement on lui montre Dieu comme jaloux de fon bien : *Pourquoi le Seigneur*

vous commande-t-il de ne point toucher à ce fruit ? C'est qu'il sçait qu'en le mangeant , vous y trouverez un bonheur qu'il vous envie : Vous serez comme des Dieux , & vous aurez par vous-mêmes la science du bien & du mal , qui est un attribut divin.

C'étoit donc alors qu'il falloit dire, comme avoit fait S. Michel ; *Qui est comme Dieu ?* Qui , comme lui , doit se plaire dans sa propre volonté ? Etre par lui-même parfait & heureux ? Sçavoir tout , & n'être guidé dans tous ses desseins que de sa propre lumière ? L'homme , à l'exemple de l'Ange rebelle , & par son instigation , se laisse prendre à ce vain éclat , & dès-là l'amour de soi-même & de sa propre grandeur pénétra tout le genre humain , s'enfonça dans notre sein , pour se produire à toute occasion , & infecter toute notre vie ; & fit en nous une empreinte & une plaie si profonde , qu'elle ne se peut jamais effacer , ni guérir entièrement , tant que nous vivons sur la terre. Tel fut l'effet de ces paroles : *Vous serez comme des Dieux.*

Les mêmes paroles portent encore une curiosité infinie au fond de nos cœurs. Car tout sçavoir étant le propre de Dieu seul , le Tentateur , en nous flatant de la pensée d'être une espèce de divinité , ajouta à cette promesse , la science du bien & du mal , c'est-à-dire , toute science ; & envelopa sous ce nom les sciences bonnes & mauvaises , & tout ce qui pouvoit repaître l'esprit par sa nouveauté , par sa singularité , & par son éclat.

Ce qui vint après tout cela , fut l'amour du plaisir des sens : en voyant avec agrément le fruit défendu , en le dévorant d'abord par les yeux , & prévenant par son appétit son goût délectable : l'amour du plaisir est entré , & nos premiers parens nous l'ont inspiré jusques dans la moëlle des os. Hélas ! hélas ! le plaisir des sens se fit bientôt sentir par tout le corps : ce ne fut point seulement le fruit défendu qui plut aux yeux & au goût : Adam & Eve furent l'un & l'autre une tentation bien plus dangereuse que toutes les autres sensibles ; il fallut cacher tout ce que l'on sentoit de désordre ; & forcés d'y penser nous-mêmes , il faut que nous en écartions la pensée.



CHAPITRE XXVI.

TRAITÉ
DE LA
CONCUPISCENCE.*La vérité de cette histoire trop constante par ses effets.*

LEs esprits superbes, qui dédaignent la simplicité de l'Ecriture, & se perdent dans sa profondeur, traitent cette histoire de vaine, & presque de puérile. Un Serpent qui parle; un arbre dont l'on espere la science du bien & du mal; les yeux ouverts tout à coup, en mangeant d'un fruit; la perte du genre humain attachée à une action si peu importante; quelle fable moins croyable trouvent-ils dans les Poètes? C'est ainsi que parlent les Impies. Et la Sagesse éternelle, si on la consulte, répond au contraire: Pourquoi Dieu n'auroit-il pas défendu quelque chose à l'homme, pour lui faire sentir qu'il avoit un Souverain? Et n'étoit-il pas de la félicité de l'état où Dieu l'avoit mis, que le commandement qu'il lui feroit fût facile?

Qu'y avoit-il de plus doux, dans une si grande abondance de toute sorte de fruits, que de n'en réserver qu'un seul? Quel inconvénient que Dieu, qui avoit fait l'homme composé de corps & d'ame, attachât aux objets sensibles des graces intellectuelles, & fit de l'arbre interdit une espece de Sacrement de la science du bien & du mal? Qui sçait si le dessein de sa Sagesse n'étoit pas de faire un jour goûter à nos premiers Parens ce fruit, & de leur en donner la jouissance, après avoir, durant quelque tems, éprouvé leur fidélité? Quoi qu'il en soit, étoit-il indigne de Dieu de les mettre à cette épreuve, & de leur laisser attendre de sa seule bonté, la connoissance si désirée du bien & du mal?

Pour ce qui étoit du Serpent, vouloit-on qu'Eve en eut horreur, comme nous en avons à présent, dans un tems où tous les Animaux étoient obéissans à l'homme, sans qu'aucun lui pût nuire, ni par conséquent l'effrayer? Mais pourquoi, sans imaginer que les bêtes eussent un langage, Eve n'auroit-elle pas cru que Dieu, des mains de qui elle sortoit, & dont la Toute-puissance lui étoit si bien connue par la création de tant de choses merveilleuses, n'eût pas fait d'autres créatures intelligentes, que l'homme; ou que ces créatures invisibles lui apparussent, & se rendissent sensibles, sous la forme des ani-

maux ? Dieu même qui avoit fait les sens, prenoit bien, pour rendre heureux l'homme tout entier, une figure sensible, qui ne nous est pas exprimée. On entendoit sa voix, on l'entendoit comme marcher, & s'avancer vers Adam dans le Paradis. Pourquoi donc les autres Esprits, différens de celui de l'homme, ne se seroient-ils pas montrés sous les figures que Dieu permettoit ? Le Serpent alors innocent, mais qui devoit dans la suite devenir si odieux, comme si nuisible à notre nature, devoit servir en son tems à nous rendre la séduction du Démon plus odieuse ; & les autres qualités de cet animal étoient propres à nous figurer le juste supplice de cet Esprit arrogant, atterré par la main de Dieu, & devenu si rempant par son orgueil.

Voilà une partie des Misteres que contient l'Ecriture Sainte, dans sa merveilleuse & profonde brieveté. Mais sans tous ces raisonnemens, l'histoire de notre perte ne nous est devenue que trop sensible, & trop croyable, par les effets que nous en sentons. Est-ce Dieu qui nous fait aussi superbes, aussi curieux, aussi sensuels ; en un mot, aussi corrompus en toutes manieres, que nous le sommes ?

Mon Dieu, n'entens-je pas encore le sifflement du Serpent, quand j'hésite si je suivrai votre volonté, ou mes appétits ? N'est-ce pas lui qui me dit secrètement : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ?* Quand je m'admire moi-même, dès que je sens en moi la moindre lumière, ou le moindre commencement de vertu, & que je m'y attache plus qu'à Dieu même, qui me l'a donné jusqu'à ne pouvoir en arracher mes regards & ma complaisance, & jusques même à ne pouvoir pas retenir mon cœur, qui se l'attribue, comme si j'étois moi-même ma règle.

Mon Dieu, & la cause de mon bonheur, n'est-ce pas ce Serpent qui me dit encore : *Vous serez comme des Dieux ?* Toutes les adresses, par lesquelles il m'insinue l'orgueil, ne sont-elles pas autant d'effets de sa subtilité, & autant de marques de ses replis tortueux ? Mais quelle source de curiosité ne me met-il pas dans l'esprit, en me promettant de m'ouvrir les yeux, & de me faire trouver dans le fruit qu'il me montre, la science du bien & du mal ? Et lorsqu'à la moindre atteinte du plaisir des sens, je me sens si foible, & que mes résolutions, que je croiois si fermes dans l'amour de Dieu, tout d'un coup se perdent dans l'air, sans que ma raison impuissante ait de quoi tenir un mo-

ment contre cet attrait: Hélas! qu'est-ce autre chose que le Serpent, qui me montre ce fruit séducteur? Je ne le voyois encore que de loin, & déjà mes yeux en sont épris. Si je le touche, quel plaisir trompeur ne se coule pas dans mes veines? Et combien serai-je perdu, si je le mange? Qu'y a-t-il donc de si incroyable, que l'homme ait péri dans son origine, par ce qui me rend encore si malade, ou plutôt par ce qui me montre que je suis vraiment mort par le péché?

CHAPITRE XXVII.

Saint Jean explique toute la corruption originelle dans les trois Concupiscences.

AINSI il est manifeste que S. Jean, en nous expliquant la triple Concupiscence, celle de la chair & des sens, celle des yeux & de la curiosité; & enfin celle de l'orgueil, est remontée à l'origine de notre corruption, dans laquelle nous avons vu cette triple Concupiscence, & dans la tentation du Démon, & dans le consentement du premier homme. Qu'a prétendu le Démon, que de me rendre superbe comme lui; sçavant & curieux comme lui; & à la fin sensuel, ce qui n'étoit pas, parce qu'il n'avoit point de corps; mais ce qu'il nous a fait être, en ravilissant notre esprit, jusqu'à le rendre esclave du corps; pour en effacer d'autant plus l'image de Dieu, qu'il tomberoit par ce moien dans une bassesse & abjection plus extrême?

Voilà les trois Concupiscences. S. Jean les rapporte dans un autre ordre qu'elles ne paroissent dans l'histoire de la tentation, que nous venons de voir: parce que dans cette histoire primitive, le Saint-Esprit a voulu tracer tout l'ordre de notre chute. Il falloit que la tentation commençât à inspirer l'orgueil, d'où sortit la curiosité, qui est mere, comme on a vu, de l'ostentation, afin que notre chute se terminât enfin, comme à l'endroit le plus bas, dans la corruption de la chair. Comme c'étoit par ces degrés que nous étions tombés, Moïse, qui nous a d'abord regardé comme étant encore de bout, dans la rectitude de notre première institution, a voulu mar-

quer nos maux dans l'ordre qu'ils sont venus. Mais S. Jean qui nous trouve déjà perdus, remonte de degré en degré, par la Concupiscence de la chair, & par la curiosité de l'esprit, jusqu'au premier principe, & au comble de tout mal, qui est l'orgueil de la vie.

Qui pourroit dire quelle complication, quelle infinie diversité de maux sont sortis de ces trois Concupiscences? On craint, on espere, on desespere, on entreprend, on avance, on recule, suivant ses desirs, c'est-à-dire, suivant les Concupiscences dont on est prévenu: on n'envie; on n'ôte aux autres que le bien qu'on desire pour soi-même: on n'est ennemi de personne, qu'autant qu'on en est contrarié: on n'est injuste, ravisseur, violent, traître, lache, trompeur, flatteur, que selon les diverses vues que nous donnent ces Concupiscences: on ne veut ôter du Monde que ceux qui s'y opposent, ou qui y résistent, en quelque maniere que ce soit, ou de dessein, ou sans dessein; on ne veut avoir ni de puissance, ni de crédit, ni de bien que pour contenter ses desirs: on veut ne se rendre redoutable, que pour effraier ceux qui voudroient nous contredire: on ne médit, que pour avoir des armes toujours prêtes dans sa langue & s'élever sur la ruine des autres.

O Dieu, dans quel abyme me suis-je jetté? Quelle infinité de péchés ai-je entrepris de décrire? C'est-là le Monde dont Satan est le créateur; c'est sa création opposée à celle de Dieu; & c'est pourquoi S. Jean nous crie avec tant de charité & de zele: *Mes petits enfans, n'aimez pas le Monde, parce que tout ce qui est le Monde, & tout ce qui est dans le Monde, de quelque nom qu'il s'appelle, de quelque dehors qu'il se pare, n'est après tout, qu'amour du plaisir des sens, que curiosité & ostentation, & enfin que ce sacrilege & impie orgueil, par lequel l'homme enivré de son excellence, s'attribue l'ouvrage de Dieu, & se corrompt dans ses dons.*



CHAPITRE XXVIII.

De ces paroles de S. Jean : *Laquelle n'est pas du Pere, mais du monde ; Qui explique ces autres Paroles du même Apôtre : Si quelqu'un aime le monde , l'amour du Pere n'est point en lui.*

TEL est donc l'œuvre du Démon, opposé à l'œuvre de Dieu ; c'est pour cela que S. Jean, après avoir dit : *N'aimez pas le Monde, ni ce qui est dans le monde ; parce que tout ce qui est dans le Monde, est Concupiscence de la chair, ou Concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ;* ajoute, *Laquelle Concupiscence ainsi divisée dans ses trois branches, n'est pas du Pere, mais du Monde.* Ce n'est pas l'ouvrage du Pere, qui d'abord n'avoit inspiré à l'homme que la soumission à Dieu seul, la sobriété de l'esprit, pour ne sçavoir & ne voir que ce qu'il vouloit dans toutes les choses qui nous environnent, & la parfaite subjection de la chair à l'esprit.

I. Joan. II. 16;

Ainsi les Concupiscences nommées par saint Jean ne sont pas de Dieu, & ne tiennent aucun rang dans son ouvrage. Car, en regardant tous les ouvrages qu'il avoit faits pour être vus, parmi lesquels l'homme étoit le meilleur, il avoit dit, que tout étoit bon & très-bon. Ainsi il n'a pas fait la Concupiscence, qui est mauvaise dans sa source & dans ses effets ; ni le Monde, qui est tout entier dans le mal : *In maligno*, dit saint Jean. La Concupiscence vient du Monde que Satan a fait, de cette fausse création dont il est l'Auteur ; elle est née en Adam avec le Monde, & passant de lui à tout le genre humain, elle en a composé ce Monde, qui n'est que corruption.

Gen. I. 31.

I. Joan. V. 19.

Prenez donc garde à n'aimer jamais aucune partie de cet ouvrage, où Dieu ne veut avoir aucune part. De quelque côté que le Monde veuille vous attirer ; soit en vous faisant admirer votre propre perfection, ou en vous incitant à aimer l'ostentation des sciences, & toutes les autres vanités dont se repaissent les créatures ; soit en vous engageant dans les plaisirs dont la chair est la source & l'objet, n'entrez en aucune

I. Jean. II. 19.

forte dans cette séduction : n'y entrez, dis-je, par aucun endroit, parce qu'il n'y a rien qui y soit de Dieu : tout est du Monde, que Dieu n'a pas fait, qu'il déteste, qu'il condamne. Et c'est aussi ce qui avoit fait dire à son Apôtre : *Si quelqu'un aime le Monde, & le moindre de ses attrait, jusqu'à y donner son cœur, l'amour du Pere n'est pas en lui.* On ne peut pas aimer Dieu & le Monde : on ne peut pas nager comme entre deux, se donnant tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; en partie à l'un, & en partie à l'autre. Dieu veut tout ; & le peu que vous lui ôtez, pour le donner au Monde, à la fin entraînera tout votre cœur, & fera le tout pour vous.

CHAPITRE XXIX.

De ces Paroles de S. Jean : *Le Monde passe, & la Concupiscence passe ; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement.*

APRE'S avoir parlé du Monde, & des plaies de la Concupiscence, saint Jean découvre la cause de notre erreur : & en même tems le remède, dans ces dernières paroles de notre passage : *Et le Monde passe avec sa Concupiscence ; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement.* Comme s'il disoit : A quoi vous arrêtez-vous, insensés ! Au Monde ? à son éclat ? à ses plaisirs ? Ne voyez-vous pas que le Monde passe ? Les jours sont tantôt sereins, tantôt nébuleux : les saisons sont tantôt réglées, tantôt dérégées : les années tantôt abondantes, tantôt infructueuses : & pour passer du Monde naturel au Monde moral, qui est celui qui nous éblouit & qui nous enchante, les affaires tantôt heureuses, tantôt malheureuses : la fortune toujours inconstante.

I. Cor. VII. 31. *Le Monde passe : La figure de ce Monde passe.* Le Monde que vous aimez, n'est point une vérité, une chose, un corps : c'est une figure, & une figure creuse, volage, légère, que le vent emporte ; & ce qui est encore plus foible, une ombre qui se dissipe d'elle-même.

Le Monde passe, & sa Concupiscence : non-seulement le

monde est variable de soi même , mais encore sa Concupiscence varie elle-même : le changement est des deux côtés. Souvent le Monde change pour vous : ceux qui vous favorisoient , qui vous aimoient , ne vous favorisent plus , ne vous aiment plus ; mais souvent même sans qu'ils changent , vous changez : le dégoût vous prend : une passion , un plaisir , un goût en chasse un autre ; & de tous côtés vous êtes livrés au changement & à l'inconstance.

Ecoutez le Sage : *La vie humaine est une fascination* , une tromperie des yeux : on croit voir ce qu'on ne voit pas ; on voit tout avec des yeux malades : mais vous l'aimiez si éperduement , & maintenant vous ne l'aimez plus ? J'étois ébloui ; j'avois les yeux fascinés & troublés. Qui vous avoit fascinés les yeux ? Une passion insensée : il me semble que c'est un songe qui s'est dissipé. Sap. W. 12.

Ajoutez à la déception , la folie , la niaiserie , la stupidité : *Fascinatio nugacitatis*. Ajoutez-y l'inconstance de la Concupiscence : *Inconstantia Concupiscentia* : voilà son propre caractère. Elle va par des mouvemens irréguliers , selon que le vent la pousse. Non seulement , on veut autre chose malade , que sain , autre chose dans la jeunesse , que dans l'enfance ; & dans l'âge plus avancé , que dans la jeunesse & dans la vieillesse , que dans la force de l'âge ; autre chose dans le beau tems , que dans le mauvais ; autre chose pendant la nuit qui vous représente des idées sombres , que dans le jour , qui les dissipe : mais encore dans le même âge , dans le même état , on change , sans sçavoir pourquoi : le sang s'émeut , le corps s'altère , l'humeur varie : on se trouve aujourd'hui tout autre qu'hier ; on ne sçait pourquoi , si ce n'est qu'on aime le changement : la variété divertit , elle désennuie : on change pour n'être pas mieux , mais la nouveauté nous charme pour un moment : *Inconstantia Concupiscentia*. Idem. Ibid.

Prenez garde , disoit Moïse , à vos yeux , & à vos pensées : *Num. XV. 19* ne les suivez pas ; car elles vous souilleront sur divers objets. Sommes-nous , dit saint Paul , tels que nous étions autre fois , lorsque nous vivions dans les desirs de notre chair , faisant la volonté de notre chair , & de nos pensées ? Il ne s'élève pas plus de vagues dans la mer , que de pensées & de desirs dans notre esprit & dans notre cœur : elles s'effacent mutuellement , & aussi el-

les nous emportent tour à tour : nous allons au gré de nos desirs : il n'y a plus de pilote : la raison dort, & se laisse emporter aux flots & aux vents.

Saint Augustin compare un homme qui aime le Monde, & qui est guidé par les sens, à un arbre, qui s'élevant au milieu des airs, & poussé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que le vent qui souffle, le mene, *Tels, dit-il, sont les hommes sensuels & voluptueux : ils semblent se jouer avec les vents, & jouir d'un certain air de liberté, en promenant ça & là leurs vagues desirs.* Tels sont donc les hommes du Monde : ils vont ça & là avec une extrême inconstance. Ils appellent liberté leurs changemens, comme un enfant qui se croit libre, échape à son conducteur ; il court, sans sçavoir où il veut aller.

O homme ! ne verras-tu pas jamais ton malheur ? Tous ces desirs qui t'entraînent l'un après l'autre, sont autant de fantaisies de malades, autant de vaines images qui se promènent dans un cerveau creux, il ne faudroit que la santé pour dissiper tout. Ta santé, ô homme, c'est de faire la volonté du Seigneur & de t'attacher à sa parole : *Le monde passe, la Concupiscence passe*, dit saint Jean ; *mais celui qui fait la volonté du Seigneur demeure éternellement : rien ne passe plus, tout est fixe, tout est immuable.*

O homme ! tu étois fait pour cet état immuable, pour cette stabilité, pour cette éternité : tu étois fait pour être avec Dieu un même esprit, & participer par ce moyen à son immutabilité. Si tu t'attaches à ce qui passe, une autre immutabilité, une autre éternité t'attend : au lieu d'une éternité pleine de lumière, une éternité ténébreuse & malheureuse te sera donnée ; & l'homme se rendra digne d'un mal éternel, pour avoir fait mourir en soi un bien qui le devoit être : *Et factus est malo dignus aeterno, qui hoc in se peremit quod esse posset aeternum*, dit saint Augustin.

Ainsi, dit saint Jean, mes Freres, mes petits enfans ; *n'aimez pas le Monde, ni tout ce qui est dans le Monde ;* parce que tout y passe, & s'en va en pure perte. Ne nous arrêtons point à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas ; parce que tout ce qui se voit est temporel, mais les choses qui ne se voyent pas sont éternelles : *Ce moment si court & si léger des afflictions de cette vie, que nous pleurons tant, & qui nous fait*

fait perdre patience , produira en nous dans un excès surprenant , l'excès inespéré , & tout le poids éternel d'une gloire qui ne finira jamais.

CHAPITRE XXX.

JESUS-CHRIST vient changer en nous , par trois saints desirs , la triple Concupiscence que nous avons héritée d'Adam.

VOILÀ donc la folie & l'erreur de l'homme. Dieu l'avoit fait heureux & saint : ce bien de sa nature étoit immuable , car Dieu de lui-même ne le retire jamais , parce qu'il est Dieu , & ne change pas : *Ego Dominus , & non mutor.* L'homme donc n'avoit qu'à ne changer pas , & il seroit demeuré dans un état immuable. Il a changé volontairement , & la triple Concupiscence est venue : il est devenu superbe : il est devenu curieux , il est devenu sensuel. Mais pour nous guérir de ces maux , Dieu nous a envoyé un Sauveur humble , un Sauveur qui n'est curieux que du salut des hommes , un Sauveur noyé dans la peine , & qui est un homme de douleurs.

L'homme superbe s'attribue tout à lui-même , & JESUS-CHRIST qui fait de si grandes choses , dont la Doctrine est si sublime , & les œuvres si admirables , ne s'attribue rien à lui-même : *Ma Doctrine n'est pas ma Doctrine , mais de celui qui m'a envoyé ; mon Pere qui demeure en moi , y fait les œuvres que vous admirez ; ma nourriture , c'est de faire la volonté de mon Pere.* Il a des Elus , & c'est de sa gloire , mais son Pere les lui a donnés : & si on ne peut les lui ôter , c'est que son Pere , qui les lui a donnés , est plus grand que tous , & que rien ne peut être ôté de ses mains toutes-puissantes : *Toute puissance m'est donnée dans le Ciel & dans la terre : je l'ai , mais comme donnée : j'ai en moi , & je donne à qui je veux la vie éternelle ; mais c'est mon Pere qui m'a donné d'avoir la vie en moi-même : Vous boirez bien mon Calice ; mais pour être assis à ma droite , ou à ma gauche , ce n'est pas à moi de le donner , mais ceux-là*

l'auront à qui mon Pere l'a préparé : c'est lui qui dispose & de moi-même, & des places qu'on aura autour de moi : il a mis tous les temps en sa puissance, & je ne suis que le Ministre de ses conseils.

Chrétien, écoute & ne sois point superbe ; ne fais point ta volonté ; ne t'attribues rien ; tu es Disciple de Jésus-Christ, qui ne fait que la volonté de son Pere, qui lui rapporte tout, & lui attribue tout ce qu'il fait.

I. Cor. I. 30. Jésus-Christ étoit la science & la Sagesse de Dieu : quelle

Coloss. II. 3. Doctrine ne pouvoit-il pas étaler ? Mais il ne montre aucune science que celle du salut. A la vérité, de ce côté-là la science est haute au-de-là de toute hauteur ; mais dans les choses humaines, il n'est curieux ni de Doctrine, ni d'éloquence. Il ne montre aucune étude recherchée ; ses similitudes sont tirées des choses communes, de l'agriculture, de la pêche, du trafic, de la marchandise, de l'économie des choses les plus communes, & les plus connues, de la roiauté, & ainsi du reste. Il voile les secrets de Dieu sous cette apparence vulgaire, sans aucune ostentation : il ne veut point qu'il se trouve parmi ses Disciples plusieurs sages, ni plusieurs sçavans, non plus que plusieurs puissans, plusieurs nobles, & plusieurs riches. Toute la science qu'il faut avoir dans son Ecole, est de connoître Jésus-Christ, & encore, *Jésus-Christ crucifié* : le plus docte de tous ses Disciples ne sçait, &

I. Cor. II. 3. ne veut sçavoir autre chose, & c'est de quoi uniquement il se glorifie.

Peut-être sera-t-il curieux de ce qu'il se passe dans le Monde, ou des desseins des Politiques ? Non : il se laisse raconter, à

Luc. XIII. 1. la vérité, ce qui étoit arrivé à ceux dont Pilate mêla le sang à leur sacrifice ; mais sans s'arrêter à cette nouvelle, non plus

Ibid. 3, 4, 5. qu'à celle de la Tour de Siloë, dont la chute avoit écrasé dix-huit hommes, il conclut de-là seulement à profiter de cet exemple. Et pour ce qui est de la politique, il montre qu'il connoît bien celle d'Hérode, & ce qu'il tramait secrètement contre lui ; mais seulement pour le mépriser ; &

Luc. XIII. 3. il lui fait dire : *Allez, dites à ce Renard que malgré lui & ses finesses, je chasserai les démons, & que je guérirai les malades aujourd'hui & demain ; & quoi qu'il fasse, je ne mourrai ; qu'au troisième jour : par où il entend le troisième an, parce que c'est le moment de son Pere. C'est tout ce qu'il veut sçavoir*

des choses du Monde : que Dieu en dispose, & qu'elles rou-
lent selon ses ordres. C'est pourquoi étant renvoyé au mê-
me Hérode, loin de contenter le vain desir qu'il avoit de
voir des miracles, il ne daigna pas même lui dire une pa-
role ; & pour confondre la vanité & la curiosité des Politi-
ques du Monde, il se laisse traiter de fou par ce Prince &
par sa Cour curieuse. Ils lui mettent par mépris un habit blanc,
comme à un insensé, il ne les reprend, ni ne les punit. C'est
à la Sagesse divine assez punir, & assez convaincre les fous,
que de se retirer du milieu d'eux, sans daigner s'en faire con-
noître, & les laisser dans leur aveuglement.

S'il n'est curieux ni des sciences, ni des nouvelles du Mon-
de, il l'est encore moins des riches habits, & des riches ameub-
lemens. *Les renards ont leurs tanieres, & les oiseaux leurs nids ;*
mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. Il dort dans
un bateau, sur un coussin étranger. Ne pensez pas lui prendre
les yeux par des édifices éclatans : quand on lui montre
ces belles pierres, & ces belles structures du Temple, il ne
les regarde, que pour annoncer que tout y sera bientôt dé-
truit. Il ne voit dans Jérusalem, une Ville si superbe & si
belle, que sa ruine qui viendra bientôt ; & au lieu de re-
gards curieux, ses yeux ne lui fournissent pour elle que des
larmes. *

Enfin, pour combattre la Concupiscence de la chair, il
oppose au plaisir des sens, un corps tout plongé dans la dou-
leur ; des épaules toutes déchirées par des fouets ; une tête
couronnée d'épines, & frappée avec une canne par des mains
impitoyables ; un visage couvert de crachats ; des yeux meur-
tris ; des joues flétris & livides à force de soufflets ; une lan-
gue abreuvée de fiel & de vinaigre ; & par-dessus tout cela,
une ame triste jusqu'à la mort ; des frayeurs, des désolations,
& une détresse inouïe. Plongez-vous dans les plaisirs, Mor-
tels : voilà votre Maître abymé, corps & ame, dans la dou-
leur.



CHAPITRE XXXI.

De ces Paroles de S. Jean : Je vous écris , peres , je vous écris , jeunes gens , je vous écris , petits enfans. Récapitulation de ce qui est contenu dans tout le passage de cet Apôtre.

EN cet état de douleur , que nous dit Jesus ? rien autre chose , si ce n'est ce que nous dit en son nom son Disciple bien-aimé : *N'aimez point le Monde , ni tout ce qui est dans le Monde : car je l'ai couvert de honte & d'horreur par ma Croix ; n'en aimez pas les Concupiscences , que j'ai chargées d'anathèmes par ma mort.*

Ne présumez point de vous-même ; car c'est là le commencement de tout péché ; c'est par-là que votre mere a été séduite , & que votre pere vous a perdus.

Ne desirez point la gloire des hommes ; car vous auriez reçu votre récompense , & vous n'auriez à attendre que de véritables supplices.

Ne vous glorifiez pas en vous-même ; car tout ce que vous vous attribuez dans vos bonnes œuvres , vous l'ôtez à Dieu , qui en est l'Auteur , & vous vous mettez en sa place.

Ne secouez point le joug de la Discipline du Seigneur : Ne dites point en vous-même , comme un superbe orgueilleux : *Je ne servirai point : car si vous ne servez à la justice , vous serez esclaves du péché , & enfans de la mort.*

Ne dites point : Je ne suis point souillé ; & ne croiez pas que Dieu ait oublié vos péchés , parce que vous les avez oubliés vous-même ; car le Seigneur vous éveillera en vous disant : *Voiez vos voies dans ce vallon secret : Je vous ai suivis par-tout , & j'ai compté tous vos pas.*

Ne résistez pas aux sages conseils , & ne vous emportez pas , quand on vous reprend ; car c'est le comble de l'orgueil de se soulever contre la vérité même , lorsqu'elle vous avertit , & de regimber contre l'éperon.

Ne cherchez point à sçavoir beaucoup : apprenez la science du salut ; toute autre science est vaine ; & , comme disoit

le Sage : *En beaucoup de sagesse, il y a beaucoup de fureur & d'indignation. Qui ajoute la science, ajoute le travail.*

Ne soiez point curieux en choses vaines, en nouvelles, en politique, en riches habillemens, en maisons superbes, en jardins délicieux : *Vanité des vanités, & tout est vanité. Malgré elle la créature est assujettie à la vanité, & en est frappée ; mais elle doit gémir en elle-même, jusqu'à ce qu'elle ait secoué le joug, & soit appelée à la liberté des enfans de Dieu.*

N'aimez point à amasser des trésors, ni à repaître vos yeux de votre or, & de votre argent ; car *où sera votre trésor, là sera votre cœur.* Quoi ! jamais vous n'écouteriez l'Église, qui vous dit & crie de toute sa force, à chaque Sacrifice qu'elle offre : *Sursum corda : Le cœur en haut.*

N'aimez point les plaisirs des sens : n'attachez point vos yeux sur un objet qui leur plaît, & songez que David périt par un coup d'œil.

Ne vous plaisez point à la bonne chère, qui appesantit votre cœur ; ni au vin, qui vous porte dans le sein le feu de la Concupiscence : *Sa couleur trompe, dit le Sage, dans une coupe ; mais à la fin il vous pique comme une couleuvre.*

Ne vous plaisez point au chant, qui relâche la vigueur de l'ame ; ni à la musique amoureuse, qui fait entrer la mollesse dans le cœur par les oreilles.

N'aimez point les spectacles du Monde, qui le font paroître beau, & en couvrent la vanité & la laideur.

N'assistez point aux Théâtres ; car tout y est comme dans le Monde, dont ils sont l'image, ou Concupiscence de la chair, ou Concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ; on y rend les passions délectables, & tout le plaisir y consiste à les réveiller.

Ne croiez pas qu'on soit innocent en jouant, ou en faisant un jeu des vicieuses passions des autres ; par-là on nourrit les siennes. Un Spectateur au dehors, est au dedans un Acteur secret. Les maladies sont contagieuses, & de la feinte on en veut venir à la vérité.

Je vous écris, peres ; je vous écris, jeunes gens : je vous le dis, petits enfans, dit saint Jean. Il parle aux trois âges, aux peres, qui sont déjà vieux, en approchant de la vieillesse : aux jeunes gens, qui sont dans la force : & aux enfans.

Ecclef. I. 18.

Ecclef. I. 2.

Rom. VIII. 21.

Math. VI. 21.

II. Reg. XI. 2.

Prov. XXIII. 32.

I. Joan. II. 12.

I. Joan. II. 13.

Vieillards, qui, dans la foiblesse de votre âge, mettez votre gloire dans vos enfans, mettez-la plutôt à connoître celui qui est dès le commencement, & à l'avoir pour votre pere.

Jeunes gens, saint Jean vous parle deux fois. Vous vous glorifiez dans votre force, & par vos vives faillies, & vos fougues impétueuses, vous voulez tout emporter; mais vous devez mettre votre gloire à vaincre le malin, qui inspire à vos jeunes cœurs tant de desirs, d'autant plus dangereux, qu'ils paroissent doux & flatteurs.

Je dirai un mot aux enfans, & puis aux jeunes gens, dont les périls sont si grands. Je reviendrai encore à vous, petits enfans: c'est par tendresse que je vous appelle ainsi; car je n'adresserois pas mon discours à ceux qui, dans le berceau, ne m'écouteront pas encore. Je parle donc à vous, ô enfans, qui commencez à avoir de la connoissance. Dès qu'elle commence à poindre, connoissez votre véritable pere, qui est Dieu: honorez-le dans vos parens: ayez la charité dans le cœur, & apprenez de bonne heure à vous laisser corriger, enseigner, & conduire à la sagesse. Qu'on ne vous apprenne point à aimer l'ostentation & les parures: que la vanité ne soit en vous ni l'attrait, ni la récompense du bien que vous faites; & sur-tout qu'on ne fasse point un jeu de vos passions: qu'on ne vous donne point ces petites Comédies dans vos familles: ces jeux encore innocens, viennent d'un fond qui ne l'est pas. Les filles n'apprennent que trop tôt qu'il faut avoir des galans: les garçons ne sont que trop prêts à en faire le personnage. Le vice naît sans qu'on y pense, & on ne sçait quand il commence à germer.

Enfin je reviens à vous, jeunes gens. Il est vrai, vous êtes dans la force: *fortes estis*; mais votre force n'est que foiblesse, si elle ne se fait paroître que par l'ardeur & la violence de vos passions. Que la parole de Dieu demeure en vous: vous commencez à l'entendre, commencez à la révéler. Vous voulez l'emporter sur tout, mais je vous ai déjà dit, que celui sur qui il faut l'emporter, c'est le malin qui vous tente.

Tous ensemble, peres déjà avancés en âge, jeunes gens, enfans, Chrétiens, tant que vous êtes, n'aimez pas le Monde, ni tout ce qui est dans le Monde: car tout est amour des

plaisirs, curiosité & ostentation, enfin, un orgueil foncier, qui étouffe la vertu dès sa semence, ne cessant de la persécuter, la corrompt, non seulement quand elle est née, mais encore quand elle semble avoir pris son accroissement & sa perfection.

CHAPITRE XXXII.

De la racine de la triple Concupiscence, qui est l'amour de soi-même ; à quoi il faut opposer le saint & pur amour de Dieu.

SOUVENONS-NOUS, malheureux enfans d'Adam, qu'en quittant Dieu, en qui est la source & la perfection de notre Être, nous nous sommes attachés à nous-mêmes, & que c'est dans ce malheureux & aveugle amour que consiste la tache originelle, principalement dans l'amour de cette excellence propre : puisque c'est celui qui nous fait véritablement Dieu à nous-mêmes, idolâtres de nos pensées, de nos opinions, de nos vices, de nos vertus même, incapables de porter, je ne dirai pas les faux biens du monde qui nous maîtrisent, & nous transportent, mais encore les vrais biens qui viennent de Dieu ; parce qu'au lieu de nous élever à celui qui les donne, afin qu'on s'unisse à lui, nous nous y attachons, je ne sçais comment, de même que s'ils nous étoient propres, ou que nous en fussions les Auteurs. Notre Libre-Arbitre, qui a trompé nos premiers parens, nous séduit encore ; & parce que vous avez voulu, ô mon Dieu, qu'il concourût à votre grande œuvre, qui est notre Sanctification, sans longer que c'est vous, ô Moteur secret, qui lui inspirez le bon choix qu'il fait : il s'arrête en lui-même, & croit être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien.

Mon Dieu, sanctifiez-nous en vérité : que nous soions saints, non pas à nos yeux, mais aux vôtres : cachez-nous à nous-mêmes, & que nous ne nous trouvions plus qu'en vous seul.

Je me suis levé pendant la nuit avec David, pour voir vos Cieux qui sont l'ouvrage de vos doigts, la lune & les

étoiles que vous avez fondées. Qu'ai-je vu , Seigneur , & quelle admirable image des effets de votre lumiere infinie ! Le Soleil s'avançoit , & son approche se faisoit connoître par une certaine blancheur qui se répandoit de tous côtés : les étoiles avoient disparu , & la lune s'étoit levée avec son croissant , d'un argent si beau & si vif , que les yeux en étoient charmés. Elle sembloit vouloir honorer le Soleil , en paroissant claire & lumineuse par le côté qu'elle tournoit vers lui , tout le reste étoit obscur & ténébreux , & un petit demi-cercle recevoit seulement dans cet endroit-là un ravissant éclat , par les raisons du Soleil , comme du pere de la lumiere. Quand il la voit de ce côté-là , elle reçoit une teinture de lumiere : plus il la voit , plus sa lumiere s'accroît. Quand il la voit toute entiere , elle est dans son plein ; & plus elle a de lumiere , plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchoit , je la voiois disparaître ; le foible croissant diminueoit peu à peu , & quand le Soleil se fut montré tout entier , la pâle & débile lumiere s'évanouissant , se perdit dans celle du grand Astre qui paroissoit , dans laquelle elle fut comme absorbée. On voioit bien qu'elle ne pouvoit avoir perdu sa lumiere , par l'approche du soleil qui l'éclairoit ; mais un petit Astre cédoit au grand , une petite lumiere se confondoit avec la grande , & la place du croissant ne parut plus dans le Ciel , où il tenoit auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu , lumiere éternelle , c'est la figure de ce qui arrive à mon ame , quand vous l'éclairez. Elle ne l'est que du côté que vous la voiez : par-tout où vos raisons ne pénètrent pas , ce n'est que ténèbres ; & quand ils se retirent tout-à-fait , l'obscurité & la défaillance sont entieres. Que faut-il donc que je fasse , ô mon Dieu , sinon de reconnoître , comme étant de vous , toute la lumiere que je reçois ? Si vous détournez votre face , une nuit affreuse nous envelope , & vous seul êtes la lumiere de notre vie. *Le Seigneur est ma lumiere & mon salut , que craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie , de qui aurai-je peur ?* Nous sommes de ceux à qui l'Apôtre a écrit : *Vous étiez autrefois ténèbres , mais maintenant vous êtes lumiere , en Notre-Seigneur.* Comme s'il eût dit : Si vous étiez par vous-mêmes lumineux , pleins de sainteté ,

Psal. XXVI. 1.

Ephes. V. 8.

reté, de vertus, & de vérités; & si vous étiez vous-même votre lumière, vous n'auriez jamais été dans les ténèbres, & la lumière ne vous auroit jamais quitté. Mais maintenant vous reconnoissez par tous vos égaremens, que vous ne pouvez être éclairés que par une lumière qui vous vienne du dehors, & d'en haut; & si vous êtes lumière, c'est seulement en Notre-Seigneur.

O lumière incompréhensible, par laquelle vous éclairez tout homme qui vient au Monde, & d'une façon particulière ceux de qui il est écrit: *Marchez comme des enfans de lumière*: *Ephes. V. 8.* outre l'hommage que nous vous devons, de vous rapporter toute la lumière, & toute la grace qui est en nous, comme la tenant uniquement de vous, qui êtes le vrai Pere des lumières; nous vous en demandons encore une autre: qui est que notre lumière, telle qu'elle soit, se perde dans la vôtre, & s'évanouisse devant vous. Oui, Seigneur, toute lumière créée, & qui n'est pas vous, quoiqu'elle vienne de vous, vous doit le sacrifice de s'anéantir, de disparaître en votre présence; & disparaître principalement à nos propres yeux: en sorte que s'il y a quelques lumières en nous, nous les voions, non pas en nous-mêmes, mais en celui que vous nous avez donné pour nous être sagesse, justice, sainteté, & rédemption; afin que celui qui se glorifie, se glorifie, non *II. Cor. X. 17.* point en lui-même, mais uniquement en Notre-Seigneur.

Voilà, mon Dieu, le sacrifice que je vous offre, & l'oblation pure de la nouvelle alliance, qui vous doit être offerte en Jesus-Christ, & par Jesus-Christ dans toute la terre. Je vous l'offre, ô Dieu vivant & éternel, autant de fois que je respire; je veux vous l'offrir autant de fois que je pense; je souhaite de ne penser qu'à vous, & que vous soiez tout mon amour: car je vous dois tout. Vous n'êtes pas seulement la lumière de mes yeux: mais si j'ouvre les yeux pour voir la lumière, que vous leur présentez, c'est vous-même qui m'en inspirez la volonté.

O Seigneur, de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais; je vous aimerai, ô mon Dieu, qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour: envoyez-moi du plus haut des Cieux, & de votre sein éternel, votre Saint Esprit, ce Dieu d'amour, qui ne fait qu'un cœur & qu'une ame de tous ceux que vous sanctifiez; qu'il soit la flamme invisible qui con-

fume mon cœur d'un saint & pur amour, d'un amour qui ne prenne rien pour soi-même, pas la moindre complaisance ; mais qui vous renvoie tout le bien qu'il reçoit de vous.

O Dieu, votre esprit peut seul opérer cette merveille, qu'il soit en moi un charbon ardent, qui purifie de telle sorte mes lèvres & mon cœur, qu'il n'y ait plus rien du mien en moi, & que l'encens que je brûlerai devant votre face, aussitôt qu'il aura touché ce brasier ardent, que vous allumerez au fond de mon ame, sans qu'il m'en demeure rien, s'exhale tout en vapeurs vers le Ciel, pour vous être en agréable odeur. Que je ne me réjouisse qu'en vous, en qui seul je veux trouver mon bonheur & ma vie, maintenant, & aux siècles des siècles.

AMEN, AMEN.



TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU,
ET
DE SOI-MÊME.



TRAITÉ DE LA CONNOISSANCE DE DIEU, ET DE SOI-MÊME.

LA sagesse consiste à connoître Dieu & à se connoître soi-même.

La connoissance de nous-mêmes nous doit élever à la connoissance de Dieu.

Pour bien connoître l'homme, il faut sçavoir qu'il est composé de deux parties, qui sont l'ame & le corps.

L'ame est ce qui nous fait penser, entendre, sentir, raisonner, vouloir, choisir une chose plutôt qu'une autre, & un mouvement plutôt qu'un autre, comme de se mouvoir à droite plutôt qu'à gauche.

Le corps est cette masse étendue en longueur, largeur & profondeur, qui nous sert à exercer nos opérations. Ainsi quand nous voulons voir, il faut ouvrir les yeux : quand nous voulons prendre quelque chose, ou nous étendons la main pour nous en saisir, ou nous remuons les pieds & les jambes, & par elles tout le corps, pour nous en approcher.

Il y a donc dans l'homme trois choses à considérer ; l'ame séparément, le corps séparément, & l'union de l'un & de l'autre.

Il ne s'agira pas ici de faire un long raisonnement sur ces choses, ni d'en rechercher les causes profondes ; mais plu-

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

Deffein & division de ce Traité.

tôt d'observer & de concevoir , ce que chacun de nous en peut reconnoître en faisant réflexion sur ce qui arrive tous les jours , ou à lui-même , ou aux autres hommes semblables à lui. Commençons par la connoissance de ce qui est dans notre ame.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Ame.

I.
Opérations sensitives, & premièrement des cinq sens.

NOUS connoissons notre ame par ses opérations , qui sont de deux sortes : les opérations sensitives , & les opérations intellectuelles.

Il n'y a personne qui ne connoisse ce qui s'appelle les cinq sens ; qui sont , la vue , l'ouïe , l'odorat , le goût & le toucher.

A la vue appartiennent la lumière & les couleurs : à l'ouïe , les sons ; à l'odorat , les bonnes & mauvaises senteurs : au goût , l'amer & le doux , & les autres qualités semblables : au toucher , le chaud & le froid , le dur & le mou , le sec & l'humide.

La nature qui nous apprend que ces sens & leurs actions appartiennent proprement à l'ame , nous apprend aussi qu'ils ont leurs organes , ou leurs instrumens dans le corps. Chaque sens a le sien propre. La vue a les yeux : l'ouïe a les oreilles : l'odorat a les narines : le goût a la langue & le palais : le toucher seul se répand dans tout le corps , & se trouve par-tout où il y a des chairs.

Les opérations sensitives , c'est-à-dire celles des sens , sont appelées sentimens , ou plutôt sensations. Voir les couleurs , ouïr les sons , goûter le doux ou l'amer , sont autant de sensations différentes.

Les sensations se font dans notre ame à la présence de certains corps , que nous appellons objets. C'est à la présence du feu que je sens de la chaleur : je n'entens aucun bruit , que quelque corps ne soit agité : sans la présence du Soleil , & des autres corps lumineux , je ne verrois point la lumière ; ni le blanc , ni le noir , si la neige , par exemple , ou la poix , ou l'encre n'étoient présens. Otez les corps mal polis ou ai-

gus, je ne sentirai rien de rude ni de piquant. Il en est de même des autres sensations.

Afin qu'elles se forment dans notre ame, il faut que l'organe corporel soit actuellement frappé de l'objet, & en reçoive l'impression : Je ne vois, qu'autant que mes yeux sont frappés des rayons d'un corps lumineux, ou directs, ou réfléchis. Si l'agitation de l'air ne fait impression dans mon oreille, je ne puis entendre le bruit, & c'est-là proprement aussi ce qui s'appelle la présence de l'objet. Car quelque proche que je sois d'un tableau, si j'ai les yeux fermés, ou que quelqu'autre corps interposé empêche que les rayons réfléchis de ce tableau ne viennent jusqu'à mes yeux, cet objet ne leur est pas présent. Le même se verra dans les autres sens.

Nous pouvons donc définir la sensation, (si toutefois une chose si intelligible de soi a besoin d'être définie,) nous la pouvons, dis-je, définir la première perception qui se fait en notre ame à la présence des corps que nous appelons objets, & ensuite de l'impression qu'ils font sur les organes de nos sens.

Je ne prens pourtant pas encore cette définition pour une définition exacte & parfaite. Car elle nous explique plutôt à l'occasion de quoi les sensations ont accoutumé de nous arriver, qu'elle ne nous en explique la nature. Mais cette définition suffit pour nous faire distinguer d'abord les sensations d'avec les autres opérations de notre ame.

Or encore que nous ne puissions entendre les sensations sans les corps qui sont leurs objets, & sans les parties de nos corps qui servent d'organes pour les exercer, comme nous ne mettons point les sensations dans les objets, nous ne les mettons pas non plus dans les organes, dont les dispositions, bien considérées, comme nous ferons en son lieu, se trouveront de même nature que celles des objets mêmes. C'est pourquoi nous regardons les sensations, comme choses qui appartiennent à notre ame : mais qui nous marquent l'impression que les corps environnans font sur le nôtre, & la correspondance qu'il a avec eux.

Selon notre définition, la sensation doit être la première chose qui s'élève en l'ame, & qu'on y ressent à la présence des objets. Et en effet la première chose que j'apperçois en

ouvrant les yeux, c'est la lumière & les couleurs; si je n'aperçois rien, je dis que je suis dans les ténèbres. La première chose que je sens en montrant ma main au feu, & en maniant de la glace, c'est que j'ai chaud, ou que j'ai froid, & ainsi du reste.

Je puis bien ensuite avoir diverses pensées sur la lumière, en rechercher la nature, en remarquer les réflexions, & les réfractions, observer même que les couleurs qui disparaissent aussi-tôt que la lumière se retire, semblent n'être autre chose dans les corps où je les apperçois, que des différentes modifications de la lumière elle-même, c'est-à-dire, diverses réflexions ou réfractions des rayons du Soleil, & des autres corps lumineux. Mais toutes ces pensées ne me viennent qu'après cette perception sensible de la lumière, que j'ai appelée sensation, & c'est la première qui s'est faite en moi, aussi tôt que j'ai eu ouvert les yeux.

De même après avoir senti que j'ai chaud, ou que j'ai froid, je puis observer que les corps d'où me viennent ces sentimens, causeroient diverses altérations à ma main, si je ne m'en retirois; que le chaud la brûleroit & la consumeroit, que le froid l'engourdiroit & la mortifieroit, & ainsi du reste. Mais ce n'est pas-là ce que j'aperçois d'abord en m'approchant du feu & de la glace. A ce premier abord il s'est fait en moi une certaine perception qui m'a fait dire, J'ai chaud, ou j'ai froid, & c'est ce qu'on appelle sensation.

Quoique la sensation demande, pour être formée, la présence actuelle de l'objet, elle peut durer quelque tems après. Le chaud ou le froid dure dans ma main, après que je l'ai éloignée, ou du feu, ou de la glace qui me la causoient. Quand une grande lumière, ou le Soleil même regardé fixement, a fait dans nos yeux une impression fort violente, il nous paroît encore, après les avoir fermés, des couleurs d'abord assez vives, mais qui vont s'affoiblissant, peu-à-peu, & semblent à la fin se perdre dans l'air. La même chose nous arrive après un grand bruit; & une agréable liqueur laisse, après qu'elle est passée, un moment de goût exquis. Mais tout cela n'est qu'une suite de la première touche de l'objet présent.

II.
Le plaisir & la
douleur.

Le plaisir & la douleur accompagnent les opérations des sens.

sens : on sent du plaisir à goûter de bonnes viandes, & de la douleur à en goûter de mauvaises, ainsi du reste.

Ce chatouillement des sens qu'on trouve, par exemple, en goûtant de bons fruits, d'agréables liqueurs, & d'autres alimens exquis ; c'est ce qui s'appelle plaisir, ou volupté. Ce sentiment importun des sens offensés, c'est ce qui s'appelle douleur.

L'un & l'autre sont compris sous les sentimens, ou sensations, puisqu'ils sont l'un & l'autre une perception soudaine & vive qui se fait d'abord en nous à la présence des objets agréables ou déplaisans, comme à la présence d'un vin délicieux qui humecte notre langue, ce que nous sentons au premier abord, c'est le plaisir qu'il nous donne : & à la présence d'un fer qui nous perce & nous déchire, nous ne ressentons rien plutôt, ni plus vivement que la douleur qu'il nous cause.

Quoique le plaisir & la douleur soient de ces choses qui n'ont pas besoin d'être définies, parce qu'elles sont conçues par elles-mêmes, nous pouvons toutefois définir le plaisir un sentiment agréable, qui convient à la nature, & la douleur un sentiment fâcheux contraire à la nature.

Il paroît que ces deux sentimens naissent en nous comme tous les autres, à la présence de certains corps, qui nous accommodent ou qui nous blessent. En effet, nous sentons de la douleur, quand on nous coupe, quand on nous pique, quand on nous serre, & ainsi du reste, & nous en découvrons aisément la cause ; car nous voyons ce qui nous serre, & ce qui nous pique : mais nous avons d'autres douleurs plus intérieures ; par exemple, des douleurs de tête & d'estomac, des coliques & d'autres semblables. Nous avons la faim & la soif qui sont aussi deux espèces de douleurs. Ces douleurs se ressentent au dedans, sans que nous voyions au dehors aucune chose qui nous les cause. Mais nous pouvons aisément penser qu'elles viennent des mêmes principes que les autres, c'est-à-dire, que nous les sentons, quand les parties intérieures du corps sont picotées, ou serrées par quelques humeurs qui tombent dessus, à peu près de même manière que nous les voyons arriver dans les parties extérieures. Ainsi toutes ces sortes de douleurs sont de la même nature que celles

dont nous appercevons les causes, & appartiennent sans difficulté aux sensations.

La douleur est plus vive, & dure plus long-tems que le plaisir ce qui nous doit faire sentir combien notre état est triste & malheureux en cette vie.

Il ne faut pas confondre le plaisir & la douleur avec la joie & la tristesse. Ces choses se suivent de près, & nous appellons souvent les unes du nom des autres; mais plus elles sont approchantes, & plus on est sujet à les confondre, plus il faut prendre soin de les distinguer.

Le plaisir & la douleur naissent à la présence effective d'un corps qui touche & affecte les organes; ils sont aussi ressentis en un certain endroit déterminé: par exemple, le plaisir du goût précisément sur la langue, & la douleur d'une blessure dans la partie offensée. Il n'en est pas ainsi de la joie & de la tristesse, à qui nous n'attribuons aucune place certaine. Elles peuvent être excitées en l'absence des objets sensibles, par la seule imagination, ou par la réflexion de l'esprit. On a beau imaginer & considérer le plaisir du goût & celui d'une odeur exquise, ou la douleur de la goutte, on n'en fait pas naître pour cela le sentiment. Un homme qui veut exprimer le mal que lui fait la goutte, ne dira pas qu'elle lui cause de la tristesse, mais de la douleur; & aussi ne dira-t-il pas qu'il ressent une grande joie dans la bouche, en buvant une liqueur délicieuse: mais qu'il y ressent un grand plaisir. Un homme sçait qu'il est atteint de ces sortes de maladies mortelles, qui ne sont point douloureuses, il ne sent point de douleur, & toutefois il est plongé dans la tristesse. Ainsi ces choses sont fort différentes. C'est pourquoi nous avons rangé le plaisir & la douleur avec les sensations, & nous mettrons la joie & la tristesse avec les passions dans l'appétit.

Il est aisé maintenant de marquer toutes nos sensations. Il y a celles des cinq sens: il y a le plaisir & la douleur. Les plaisirs ne sont pas tous d'une même espèce, & nous en ressentons de forts différens, non seulement en plusieurs sens, mais dans le même. Il en faut dire autant des douleurs. Celle de la migraine ne ressemble pas à celle de la colique ou de la goutte. Il y a de certaines espèces de douleurs qui revien-

nent & cessent tous les jours : & c'est la faim & la soif.

Parmi nos sens quelques-uns ont leur organe double : nous avons deux yeux, deux oreilles, deux narines ; & la sensation peut être exercée par ces organes conjointement, ou séparément. Quand ils agissent conjointement, la sensation est un peu plus forte. On voit mieux de deux yeux ensemble que d'un seul, encore qu'il y en ait qui ne remarquent guères cette différence.

Quelques-unes de nos sensations nous font sentir d'où elles nous viennent, & d'autres ne font point ces effets en nous. Quand nous sentons la douleur de la goutte, ou de la migraine, ou de la colique, nous sentons bien la douleur dans une certaine partie, mais nous ne sentons pas d'où le coup y vient. Mais nous sentons assez de quel côté nous viennent les sons & les odeurs. Nous sentons par le toucher ce qui nous arrête, ou ce qui nous cède. Nous rapportons naturellement à certaines choses le bon & le mauvais goût. La vue sur tout, rapporte toujours & fort promptement d'un certain côté, & à un certain objet, les couleurs qu'elle aperçoit.

De-là s'ensuit que nous devons encore sentir en quelque façon la figure & le mouvement de certains objets : par exemple, des corps colorés. Car en ressentant comme nous faisons au premier abord de quel côté nous en vient le sentiment, parce qu'il vient de plusieurs côtés, & de plusieurs points, nous en appercevons l'étendue, parce qu'ils sont réduits à certaines bornes au-delà desquelles nous ne sentons rien, nous sommes frappés de leur figure : s'ils changent de place, comme un flambeau qu'on porte devant nous, nous en appercevons le mouvement, ce qui arrive principalement dans la vue, qui est le plus clair & le plus distinct de tous les sens.

Ce n'est pas que l'étendue, la figure & le mouvement, soient par eux-mêmes visibles, puisque l'air qui a toutes ces choses, ne l'est pas : on les appelle aussi visibles par accident, à cause qu'elles ne le sont que par les couleurs.

De-là vient la distinction des choses sensibles par elles-mêmes, comme les couleurs, les saveurs, & ainsi du reste ; & sensibles par accident, comme les grandeurs, les figures & le mouvement.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

III.
Diverses propriétés
des sens.

Les choses sensibles par accident, s'appellent aussi sensibles communs, parce qu'elles sont communes à plusieurs sens. Nous ne sentons pas seulement par la vue, mais encore par le toucher, une certaine étendue, & une certaine figure dans nos objets; & quand une chose que nous renons, échape de nos mains, nous sentons par ce moien en quelque façon qu'elle se meut. Mais il faut bien remarquer que ces choses ne sont pas le propre objet des sens, ainsi qu'il a été dit.

Il y a donc sensibles communs, & sensibles propres. Les sensibles propres sont ceux qui sont particuliers à chaque sens, comme les couleurs à la vue, le son à l'ouïe, & ainsi du reste. Et les sensibles communs, sont ceux dont nous venons de parler, qui sont communs à plusieurs sens.

On pourroit ici examiner si c'est une opération des sens, qui nous fait appercevoir d'où nous vient le coup & l'étendue, la figure, ou le mouvement de l'objet, car peut-être que ces sensibles communs appartiennent à quelque autre opération, qui se joint à celle des sens. Mais je ne veux point encore aller à ces précisions; il me suffit ici d'avoir observé que la perception de ces sensibles communs ne se sépare jamais d'avec les sensations.

I V.
Le sens commun,
& l'imagination.

Il reste encore deux remarques à faire sur les sensations.

La première, c'est que toutes différentes qu'elles sont, il y a en l'ame une faculté de les réunir. Car l'expérience nous apprend qu'il ne se fait qu'un seul objet sensible de tout ce qui nous frappe ensemble, même par des sens différens surtout quand le coup vient du même endroit. Ainsi quand je vois le feu d'une certaine couleur, que je ressens le chaud qu'il me cause, & que j'entens le bruit qu'il fait, non seulement je vois cette couleur, je ressens cette chaleur, & j'entens ce bruit, mais je ressens ces sensations différentes comme venant du même feu.

Cette faculté de l'ame qui réunit les sensations, soit qu'elle soit seulement une suite de ces sensations, qui s'unissent naturellement quand elles viennent ensemble, ou qu'elle fasse partie de l'imaginative, dont nous allons parler: cette faculté, dis-je, quelle qu'elle soit, en tant qu'elle ne fait qu'un seul objet de tout ce qui frappe ensemble nos sens, est appelée le

sens commun : terme qui se transporte aux opérations de l'esprit ; mais dont la propre signification est celle que nous venons de remarquer.

La seconde chose qu'il faut observer dans les sensations , c'est qu'après qu'elles sont passées , elles laissent dans l'ame une image d'elles-mêmes & de leurs objets , c'est ce qui s'appelle imaginer.

Que l'objet coloré que je regarde se retire , que le bruit que j'entens s'appaise , que je cesse de boire la liqueur qui m'a donné du plaisir , que le feu qui m'échauffoit soit éteint , & que le sentiment du froid ait succédé , si vous voulez , à la place , j' imagine encore en moi-même cette couleur , ce bruit , ce plaisir & cette chaleur ; tout cela moins vif à la vérité , que lorsque je voyois ou que j'entendois , que je goûtois ou que je sentois actuellement ; mais toujours de même nature.

Bien plus , après une entière & longue interruption de ces sentimens , ils peuvent se renouveler. Le même objet coloré , le même son , le même plaisir d'une bonne odeur , ou d'un bon goût me revient à diverses reprises , ou en veillant , ou dans les songes , & cela s'appelle mémoire ou ressouvenir. Et cet objet me revient à l'esprit , tel que les sens les lui avoient présenté d'abord , & marqué des mêmes caractères , dont chaque sens l'avoit , pour ainsi dire , affecté , si ce n'est qu'un long tems les fasse oublier.

Il est aisé maintenant d'entendre ce que c'est qu'imaginer. Toutes les fois qu'un objet , une fois senti par le dehors , demeure intérieurement , ou se renouvelle dans ma pensée avec l'image de la sensation qu'il a causée à mon ame ; c'est ce que j'appelle imaginer : Par exemple , quand ce que j'ai vu , ou ce que j'ai ouï , dure , ou me revient dans les ténèbres , ou dans le silence , je ne dis pas que je le vois , ou que je l'entens ; mais que je l'imagine.

La faculté de l'ame où se fait cet acte , s'appelle imaginative , ou fantaisie , d'un mot Grec , qui signifie à peu près la même chose c'est-à-dire se faire une image.

L'imagination d'un objet est toujours plus foible que la sensation , parce que l'image dégenere toujours de la vivacité de l'original.

On entend par-là , tout ce qui regarde les sensations. Elles naissent soudaines & vives à la présence des objets sensibles :

V.

Des sens extérieurs & intérieurs, & plus en particulier de l'imagination.

celles qui regardent le même objet, quoiqu'elles viennent de divers sens, se réunissent ensemble, & sont rapportées à l'objet qui les a fait naître. Enfin après qu'elles sont passées, elles se conservent, & se renouvellent par leur image.

Voilà ce qui a donné lieu à la célèbre distinction des sens extérieurs & intérieurs.

On appelle sens extérieur, celui dont l'organe paroît au dehors, & qui demande un objet externe actuellement présent.

Tels sont les cinq sens que chacun connoît. On voit les yeux, les oreilles, & les autres organes des sens; & on ne peut ni voir, ni ouïr, ni sentir en aucune sorte, que les objets extérieurs, dont ces organes peuvent être frappés, ne soient présents en la manière qu'il convient.

On appelle sens intérieur, celui dont les organes ne paroissent pas, & qui ne demande pas un objet externe actuellement présent. On range ordinairement parmi les sens intérieurs, cette faculté qui réunit les sensations, qu'on appelle le sens commun, & celle qui les conserve ou les renouvelle, c'est-à-dire l'imaginaire.

On peut douter du sens commun, parce que ce sentiment qui réunit, par exemple, les diverses sensations que le feu nous cause, & les rapporte à un seul objet, se fait seulement à la présence de l'objet même, & dans le même moment que les sens extérieurs agissent: mais pour l'acte d'imaginer, qui continue après que les sens extérieurs cessent d'agir, il appartient sans difficulté au sens intérieur.

Il est maintenant aisé de bien connoître la nature de cet acte, & on ne peut trop s'y appliquer.

La vue & les autres sens extérieurs nous font appercevoir certains objets hors de nous, mais outre cela nous ne les pouvons appercevoir au dedans de nous, tels que les sens extérieurs les font sentir, lors même qu'ils ont cessé d'agir. Par exemple, je fais ici un triangle, Δ & je le vois de mes yeux. Que je les ferme, je vois encore ce même triangle intérieurement tel que ma vue me le fait sentir, de même couleur, de même grandeur, & de même situation; c'est ce qui s'appelle imaginer un triangle.

Il y a pourtant une différence; c'est, comme il a été dit, que cette continuation de la sensation se faisant par une image, ne peut pas être si vive que la sensation elle-même, qui se

fait à la présence actuelle de l'objet, & qu'elle s'affoiblit de plus en plus avec le tems.

Cet acte d'imaginer accompagne toujours l'action des sens extérieurs. Toutes les fois que je vois, j' imagine en même tems ; & il est assez mal-aisé de distinguer ces deux actes dans le tems que la vue agit. Mais ce qui nous en marque la distinction, c'est que même en cessant de voir, je puis continuer à imaginer, & cela c'est voir encore en quelque façon la chose même, telle que je la voyois lorsqu'elle étoit présente à mes yeux.

Ainsi nous pouvons dire en général, qu'imaginer une chose, c'est continuer de la sentir, moins vivement toutefois, & d'une autre sorte que lorsqu'elle étoit actuellement présente aux sens extérieurs.

De-là vient qu'en imaginant un objet, on l'imagine toujours d'une certaine grandeur, d'une certaine figure, avec de certaines qualités sensibles, particulieres & déterminées : Par exemple, blanche, ou noire, dure, ou molle, froide, ou chaude, & cela en tel & tel degré, c'est-à-dire, plus ou moins, & ainsi du reste.

Il faut soigneusement observer, qu'en imaginant nous n'ajoutons que de la durée aux choses que les sens nous apportent. Pour le reste, l'imagination, au lieu d'y ajouter, le diminue : les images qui nous restent de la sensation, n'étant jamais aussi vives que la sensation elle-même.

Voilà ce qui s'appelle imaginer. C'est ainsi que l'ame conserve les images des objets qu'elle a sentis, & telle est enfin cette faculté qu'on appelle imaginative.

Et il ne faut pas oublier que, lorsqu'on l'appelle sens intérieur en l'opposant à l'extérieur, ce n'est pas que les opérations de l'un & de l'autre sens ne se fassent au dedans de l'ame. Mais, comme il a été dit, c'est premièrement, que les organes des sens extérieurs sont au dehors ; par exemple, les yeux, les oreilles, la langue & le reste : au lieu qu'il ne paroît point au dehors d'organe qui serve à imaginer ; & secondement, que quand on exerce les sens extérieurs, on se sent actuellement frappé par l'objet corporel qui est au dehors, & qui pour cela doit être présent, au lieu que l'imagination est affectée de l'objet, soit qu'il soit, ou qu'il ne soit pas présent, & même quand il a cessé d'être absolument, pourvu qu'une fois il ait été bien senti. Ainsi je ne puis voir ce triangle dont nous parlions, qu'il

ne soit actuellement présent ; mais je puis l'imaginer même après l'avoir effacé, ou éloigné de mes yeux.

Voilà ce qui regarde les sens tant intérieurs qu'extérieurs, & la différence des uns & des autres.

De ces sentimens intérieurs & extérieurs, & principalement des plaisirs & de la douleur, naissent en l'ame certains mouvemens que nous appellons passions.

Le sentiment du plaisir nous touche très-vivement, quand il est présent, & nous attire puissamment, quand il ne l'est pas. Et le sentiment de la douleur fait un effet tout contraire. Ainsi par-tout où nous ressentons ou imaginons le plaisir & la douleur, nous sommes attirés ou rebutés. C'est ce qui nous donne de l'appétit pour une viande agréable, & de la répugnance pour une viande dégoutante. Et tous les autres plaisirs, aussi bien que toutes les autres douleurs, causent en nous des appétits, ou des répugnances de même nature, où la raison n'a aucune part.

Ces appétits, ou ces répugnances & aversions, sont appelés mouvemens de l'ame, non qu'elle change de place, ou qu'elle se transporte d'un lieu à un autre ; mais c'est que, comme le corps s'approche ou s'éloigne en se mouvant, ainsi l'ame, avec ses appétits ou aversions, s'unit avec les objets, ou s'en sépare.

Ces choses étant posées, nous pouvons définir la passion, un mouvement de l'ame, qui, touchée du plaisir ou de la douleur ressentie, ou imaginée dans un objet, le poursuit, ou s'en éloigne. Si j'ai faim, je cherche avec passion la nourriture nécessaire : si je suis brulé par le feu, j'ai une forte passion de m'en éloigner.

On compte ordinairement onze passions, que nous allons rapporter, & définir par ordre.

L'amour est une passion de s'unir à quelque chose. On aime une nourriture agréable, on aime l'exercice de la chasse. Cette passion fait qu'on aime de s'unir à ces choses, & de les avoir en sa puissance.

La haine au contraire, est une passion d'éloigner de nous quelque chose ; je hais la douleur, je hais le travail, je hais une médecine pour son mauvais goût ; je hais un tel homme, qui me fait du mal, & mon esprit s'en éloigne naturellement.

Le desir est une passion qui nous pousse à rechercher ce que nous aimons, quand il est absent.

L'aversion,

L'aversion, autrement nommée la fuite ou l'éloignement, est une passion d'empêcher que ce que nous haïssons ne nous approche.

La joie est une passion par laquelle l'ame ,jouit du bien présent , & s'y repose,

La tristesse est une passion, par laquelle l'ame , tourmentée du mal présent, s'en éloigne autant quelle peut , & s'en afflige.

Jusques-ici les passions n'ont eu besoin pour être excitées , que de la présence , ou de l'absence de leurs objets. Les cinq autres y ajoutent la difficulté.

L'audace, ou la hardiesse, ou le courage, est une passion par laquelle l'ame s'efforce de s'unir à l'objet aimé , dont l'acquisition est difficile.

La crainte est une passion par laquelle l'ame s'éloigne d'un mal difficile à éviter.

L'espérance est une passion qui naît en l'ame, quand l'acquisition de l'objet aimé est possible , quoique difficile : Car lorsqu'elle est aisée, ou assurée, on en jouit par avance , & on est en joie.

Le désespoir au contraire , est une passion qui naît en l'ame , quand l'acquisition de l'objet aimé paroît impossible.

La colere est une passion par laquelle nous nous efforçons de repousser avec violence celui qui nous fait du mal , ou de nous en venger.

Cette dernière passion n'a point de contraire , si ce n'est qu'on veuille mettre parmi les passions , l'inclination de faire du bien à qui nous oblige. Mais il la faut rapporter à la vertu , & elle n'a pas l'émotion ni le trouble que les passions apportent.

Les six premières passions qui ne présupposent dans leurs objets que la présence ou l'absence, sont rapportées par les anciens Philosophes à l'appétit, qu'ils appellent concupiscible. Et pour les cinq dernières, qui ajoutent la difficulté à l'absence, ou à la présence de l'objet, ils les rapportent à l'appétit qu'ils appellent irascible.

Ils appellent appétit concupiscible, celui où domine le désir ou la concupiscence ; & irascible, celui où domine la colere. Cet appétit a toujours quelque difficulté à surmonter , ou quelque effort à faire , & c'est ce qui émeut la colere.

L'appétit irascible seroit peut-être appelé plus convena-

blement courageux. Les Grecs qui ont fait les premiers cette distinction d'appétits, expriment par un même mot la colere & le courage; & il est naturel de nommer appétits courageux, celui qui doit surmonter les difficultés.

Et on peut joindre les deux expressions d'irascible & de courageux, parce que la colere est née pour exciter & soutenir le courage.

Quoi qu'il en soit, la distinction des passions, en passions; dont l'objet est regardé simplement comme présent ou absent, & des passions où la difficulté se trouve jointe à la présence ou à l'absence, est indubitable.

Et quand nous parlons de difficulté; ce n'est pas qu'il faille toujours mettre dans les passions qui la présupposent un jugement exprès de l'entendement, par lequel il juge un tel objet difficile à acquérir; mais c'est, comme nous verrons plus amplement en son lieu, que la nature a revêtu les objets, dont l'acquisition est difficile, de certains caractères propres, qui par eux-mêmes font, sur l'esprit; des impressions & des imaginations différentes,

Outre ces onze principales passions, il y a encore la honte; l'envie, l'émulation, l'admiration & l'étonnement, & quelques autres semblables; mais elles se rapportent à celles-ci. La honte est une tristesse, ou une crainte d'être exposé à la haine & au mépris pour quelque faute, ou pour quelque défaut naturel, mêlée avec le désir de le découvrir, ou de nous justifier. L'envie est une tristesse que nous avons du bien d'autrui, & une crainte qu'en le possédant, il ne nous en prive, ou un désespoir d'acquérir le bien que nous voions déjà occupé par un autre, avec une forte pente à haïr celui qui semble nous le détenir. L'émulation qui naît en l'homme de cœur, quand il voit faire aux autres de grandes actions, enferme l'espérance de les pouvoir faire, parce que les autres les font, & un sentiment d'audace qui nous porte à les entreprendre avec confiance. L'admiration & l'étonnement comprennent en eux, ou la joie d'avoir vue quelque chose d'extraordinaire, & le désir d'en sçavoir les causes aussi bien que les suites, ou la crainte que sous cet objet nouveau, il n'y ait quelque péril caché, & l'inquiétude causée par la difficulté de le connoître, ce qui nous rend comme immobiles & sans action, & c'est ce que nous appellons être étonné.

L'inquiétude, les soucis, la peur, l'effroi, l'horreur & l'épouvante, ne sont autre chose que les degrés différens, & les différens effets de la crainte. Un homme, mal assuré du bien qu'il poursuit ou qu'il possède, entre en inquiétude. Si les périls augmentent, ils lui causent de fâcheux soucis; quand le mal presse d'avantage, il a peur; si la peur le trouble & le fait trembler, cela s'appelle effroi & horreur; que si elle le saisit tellement, qu'il paroisse comme éperdu, cela s'appelle épouvante.

Ainsi il paroît manifestement, qu'en quelque maniere qu'on prenne les passions, & à quelque nombre qu'on les étende, elles se réduisent toujours aux onze que nous venons d'expliquer.

Et même nous pouvons dire, si nous consultons ce qui se passe en nous-mêmes, que nos autres passions se rapportent au seul amour, & qu'il les enferme, ou les excite toutes. La haine qu'on a pour quelque objet: ne vient que de l'amour qu'on a pour un autre. Je ne hais la maladie, que parce que j'aime la santé. Je n'ai d'aversion pour quelqu'un, que parce qu'il m'est un obstacle à posséder ce que j'aime. Le désir n'est qu'un amour qui s'étend au bien qu'il n'a pas, comme la joie est un amour qui s'attache au bien qu'il a. La fuite & la tristesse sont un amour qui s'éloigne du mal par lequel il est privé de son bien, & qui s'en afflige. L'audace est un amour qui entreprend, pour posséder l'objet aimé, ce qu'il y a de plus difficile; & la crainte, un amour qui se voyant menacé de perdre ce qu'il recherche, est troublé de ce péril. L'espérance est un amour qui se flatte qu'il possédera l'objet aimé; & le désespoir est un amour désolé de ce qu'il s'en voit privé à jamais; ce qui cause un abattement dont on ne peut se relever. La colere est un amour irrité de ce qu'on lui veut ôter son bien, & s'efforce de le défendre. Enfin, ôtez l'amour il n'y a plus de passions, & posez l'amour, vous les faites naître toutes.

Quelques-uns pourtant ont parlé de l'admiration comme de la première des passions, parce qu'elle naît en nous à la première surprise que nous cause un objet nouveau, avant que de l'aimer ou de le haïr; mais si cette surprise en demeure à la simple admiration d'une chose qui paroît nouvelle, elle ne fait en nous aucune émotion, ni aucune passion par conséquent: que si elle nous cause quelque émotion, nous avons remar-

qué, comme elle appartient aux passions que nous avons expliquées. Ainsi il faut persister à mettre l'amour la première des passions, & la source de toutes les autres.

Voilà ce qu'un peu de réflexion sur nous-mêmes nous fera connoître de nos passions, autant qu'elles se font sentir à l'ame.

Il faudroit ajouter seulement qu'elles nous empêchent de bien raisonner & qu'elles nous engagent dans le vice, si elles ne sont réprimées. Mais ceci s'entendra mieux quand nous aurons défini les opérations intellectuelles.

Les opérations intellectuelles sont celles qui sont élevées au-dessus des sens.

VII.
Les opérations
intellectuelles, &
premierement cel-
les de l'entende-
ment.

Difons quelque chose de plus précis. Ce sont celles qui ont pour objet quelque raison qui nous est connue.

J'appelle ici raison, l'appréhension, ou la perception de quelque chose de vrai, ou qui soit réputé pour tel. La suite va faire entendre tout ceci.

Il y a deux sortes d'opérations intellectuelles : celles de l'entendement, & celles de la volonté.

L'une & l'autre a pour objet quelque raison qui nous est connue. Tout ce que j'entends est fondé sur quelque raison : je ne veux rien que je ne puisse dire pour quelle raison je le veux.

Il n'en est pas de même des sensations, comme la suite le fera paroître à qui y prendra garde de près. Difons avant toutes choses ce qui appartient à l'entendement.

L'entendement est la lumière que Dieu nous a donnée pour nous conduire. On lui donne divers noms : en tant qu'il invente & qu'il pénètre, il s'appelle esprit ; en tant qu'il juge & qu'il dirige au vrai & au bien, il s'appelle raison & jugement.

Le vrai caractère de l'homme, qui le distingue si fort des autres animaux, c'est d'être capable de raison. Il est porté naturellement à rendre raison de ce qu'il fait. Ainsi le vrai homme sera celui qui peut rendre bonne raison de sa conduite.

La raison en tant qu'elle nous détourne du vrai mal de l'homme qui est le péché, s'appelle conscience.

Quand notre conscience nous reproche le mal que nous avons fait, cela s'appelle syndérèse, ou remors de conscience.

La raison nous est donnée pour nous élever au-dessus des

sens & de l'imagination. La raison qui les suit & s'y asservit , est une raison corrompue , qui ne mérite plus le nom de raison.

Voilà en général ce que c'est que l'entendement. Mais nous le concevrons mieux quand nous aurons exactement défini son opération.

Entendre, c'est connoître le vrai & le faux, & discerner l'un d'avec l'autre. Par exemple; entendre ce que c'est qu'un triangle, c'est connoître cette vérité : que c'est un figure à trois côtés; ou, parce que ce mot de triangle pris absolument est affecté au triangle rectiligne : entendre ce que c'est qu'un triangle, c'est entendre que c'est une figure terminée de trois lignes droites.

Par cette définition, je conçois la nature de l'entendement, & sa différence d'avec les sens.

Les sens donnent lieu à la connoissance de la vérité ; mais ce n'est pas par eux précisément que je la conçois.

Quand je vois les arbres d'une longue allée, quoiqu'ils soient tous à peu près égaux, se diminuer peu à peu à mes yeux, en sorte que la diminution commence dès le second, & se continue à proportion de l'éloignement ; quand je vois un, poli & continu ce qu'un microscope me fait voir rude, inégal & séparé; quand je vois courbe à travers l'eau un bâton que je sçais d'ailleurs être droit : quand emporté dans un bateau par un mouvement égal, je me sens comme immobile avec tout ce qui est dans le vaisseau, pendant que je vois le reste qui est pourtant immobile, comme s'enfuiant de moi ; en sorte que j'applique mon mouvement à des choses immobiles, & leur immobilité à moi qui remue : ces choses & milles autres de même nature où les sens ont besoin d'être redressés, me font voir que c'est par quelque autre faculté que je conçois la vérité, & que je la discerne de la fausseté.

Et cela ne se trouve pas seulement dans les sensibles que nous avons appelés communs ; mais encore dans ceux qu'on appelle propres. Il m'arrive souvent de voir sur certains objets certaines couleurs, ou certaines taches qui ne proviennent point des objets mêmes, mais du milieu à travers lequel je les regarde, ou de l'altération de mon organe. Ainsi des yeux remplis de bile font voir tout jaune, & eux-mêmes éblouis pour avoir été trop arrêté sur le Soleil, font voir

après cela divers couleurs, ou en l'air, ou sur les objets, que l'on n'y verroit nullement sans cette altération. Souvent je sens dans l'oreille des bruits semblables à ceux que me cause l'air agité par certains corps, sans néanmoins qu'il le soit. Telle odeur paroît bonne à l'un & désagréable à l'autre. Les goûts sont différens, & un autre trouvera toujours amer ce que je trouve toujours doux. Moi-même je ne m'accorde pas toujours avec moi-même, & je sens que le goût varie en moi autant par la propre disposition de ma langue, que par celle des objets mêmes. C'est à la raison à juger de ses illusions des sens, & c'est à elle par conséquent à connoître la vérité.

De plus, les sens ne m'apprennent pas ce qui se fait dans leurs organes. Quand je regarde, ou que j'écoute, je ne sens ni l'ébranlement qui se fait dans le tympan que j'ai dans l'oreille, ni celui des nerfs optiques qui répondent au fond de l'œil. Lorsqu'ayant les yeux blessés, ou le goût malade, je sens tout amer, & je vois tout jaune, je ne sçais point par la vue ni par le goût l'indisposition de mes yeux, ou de ma langue. J'apprens tout cela par les réflexions que je fais sur les organes corporels, dont mon seul entendement me fait connoître les usages naturels avec leurs dispositions bonnes ou mauvaises.

Les sens ne me disent non plus ce qu'il y a dans leurs objets capable d'exciter en moi les sensations. Ce que je sens, quand je dis, J'ai chaud, ou je brûle, sans doute n'est pas la même chose que ce que je conçois dans le feu, quand je l'appelle chaud & brûlant. Ce qui me fait dire, J'ai chaud, c'est un certain sentiment que le feu, qui ne sent pas, ne peut avoir, & ce sentiment, augmenté jusqu'à la douleur, me fait dire que je brûle.

Quoique le feu n'ait en lui-même ni le sentiment, ni la douleur qu'il excite en moi, il faut bien qu'il ait en lui quelque chose capable de l'exciter. Mais ce quelque chose que j'appelle la chaleur du feu, n'est point connu par les sens, & si j'en ai quelque idée, elle me vient d'ailleurs.

Ainsi les sens ne nous apportent que leurs propres sensations, & laissent à l'entendement à juger des dispositions qu'ils marquent dans les objets. L'ouïe m'apporte seulement les sons, & le goût l'amer & le doux; comment il faut

que l'air soit ému pour causer du bruit: ce qu'il y a dans les viandes qui me les fait trouver ameres ou douces, sera toujours ignoré, si l'entendement ne le découvre.

Ce qui se dit des sens, s'entend aussi de l'imagination, qui, comme nous avons dit, ne nous apporte autre chose que des images de la sensation, qu'elle ne surpasse que dans la durée.

Et tout ce que l'imagination ajoute à la sensation, est une pure illusion, qui a besoin d'être corrigée, comme quand, ou dans les songes, ou par quelque trouble, j'imagine les choses autrement que je ne les vois.

Ainsi tant en dormant qu'en veillant, nous nous trouvons souvent remplis de fausses imaginations, dont le seul entendement peut juger. C'est pourquoi tous les Philosophes sont d'accord qu'il n'appartient qu'à lui seul de connoître le vrai & le faux, & de discerner l'un d'avec l'autre.

C'est aussi lui seul qui remarque la nature des choses. Par la vue nous sommes touchés de ce qui est étendu, & de ce qui est en mouvement. Le seul entendement recherche & conçoit ce que c'est que d'être étendu, & ce que c'est d'être en mouvement.

Par la même raison, il n'y a que l'entendement qui puisse errer. A proprement parler, il n'y a point d'erreur dans le sens, qui fait toujours ce qu'il doit, puisqu'il est fait pour opérer selon les dispositions non seulement des objets, mais des organes. C'est à l'entendement, qui doit juger des organes mêmes, à tirer des sensations les conséquences nécessaires, & s'il se laisse surprendre, c'est lui qui se trompe.

Ainsi il demeure pour constant que le vrai effet de l'intelligence, c'est de connoître le vrai & le faux, & de les discerner l'un de l'autre.

C'est ce qui ne convient qu'à l'entendement, & ce qui montre en quoi il diffère tant des sens, que de l'imagination.

Mais il y a des actes de l'entendement qui suivent de si près les sensations, que nous les confondons avec elles à moins d'y prendre garde fort exactement.

Les jugemens que nous faisons naturellement des proportions & de l'ordre qui en résulte, est de cette sorte.

Connoître les proportions & l'ordre, est l'ouvrage de la raison qui compare une chose avec une autre, & en découvre les rapports.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

VIII.

De certains actes de l'entendement qui sont joints aux sensations, & comment on en connoît la différence.

Le rapport de la raison & de l'ordre est extrême. L'ordre ne peut être remis dans les choses que par la raison, ni être entendu que par elle. Il est ami de la raison, & son propre objet. Ainsi on ne peut nier qu'apercevoir les proportions, appercevoir l'ordre, & en juger, ne soit une chose qui passe les sens.

Par la même raison appercevoir la beauté, & en juger, est un ouvrage de l'esprit, puisque la beauté ne consiste que dans l'ordre, c'est-à-dire, dans l'arrangement & la proportion.

De-là vient que les choses, qui sont les moins belles en elles-mêmes, reçoivent une certaine beauté, quand elles sont arrangées avec de justes proportions, & un rapport mutuel.

Ainsi il appartient à l'esprit, c'est-à-dire à l'entendement de juger de la beauté, parce que juger de la beauté, c'est juger de l'ordre, de la proportion & de la justesse, choses que l'esprit seul peut appercevoir.

Ces choses présumées, il sera aisé de comprendre qu'il nous arrive souvent d'attribuer aux sens ce qui appartient à l'esprit.

Lorsque nous regardons une longue allée, quoique tous les arbres décroissent à nos yeux à mesure qu'ils s'en éloignent, nous les jugeons tous égaux. Ce jugement n'appartient point à l'œil, à l'égard duquel ces arbres sont diminués. Il se forme par une secrète réflexion de l'esprit, qui connoissant naturellement la diminution que cause l'éloignement dans les objets, juge égales toutes les choses qui décroissent également à la vue, à mesure qu'elles s'éloignent.

Mais encore que ce jugement appartienne à l'esprit; à cause qu'il est fondé sur la sensation, & qu'il la suit de près, ou plutôt qu'il naît avec elle, nous l'attribuons au sens, & nous disons qu'on voit à l'œil l'égalité de ces arbres, & la juste proportion de cette allée.

C'est aussi par-là qu'elle nous plaît, & qu'elle nous semble belle, & nous croyons voir par les yeux, plutôt qu'entendre par l'esprit cette beauté, parce qu'elle se présente à nous, aussitôt que nous jettons les yeux sur cet agréable objet.

Mais nous savons d'ailleurs que la beauté, c'est-à-dire, la justesse, la proportion & l'ordre, ne s'aperçoit que par l'esprit, dont il ne faut pas confondre l'opération avec celle du sens, sous prétexte qu'elle l'accompagne.

Ainsi

Ainsi quand nous trouvons un bâtiment beau, c'est un jugement que nous faisons sur la justesse & la proportion de toutes les parties, en les rapportant les unes aux autres, & il y a dans ce jugement un raisonnement caché que nous n'apercevons pas à cause qu'il se fait fort vite.

Nous avons donc beau dire que cette beauté se voit à l'œil, ou que c'est un objet agréable aux yeux; ce jugement nous vient par ces sortes de réflexions secrètes, qui pour être vives & promptes, & pour suivre de près les sensations, sont confondues avec elles.

Il en est de même de toutes les choses dont la beauté nous frappe d'abord. Ce qui nous fait trouver une couleur belle, c'est un jugement secret que nous portons en nous-mêmes de sa proportion avec notre œil qu'elle divertit. Les beaux tons, les beaux chants, les belles cadences ont la même proportion avec notre oreille. En appercevoir la justesse aussi promptement que l'on touche l'ouïe, c'est ce qu'on appelle avoir l'oreille bonne, quoique, pour parler exactement, il fallût attribuer ce jugement à l'esprit.

Et une marque que cette justesse qu'on attribue à l'oreille, est un ouvrage de raisonnement & de réflexion, c'est qu'elle s'acquiert, ou se perfectionne par l'art. Il y a certaines règles qui étant une fois connues, font sentir plus promptement la beauté de certains accords. L'usage même fait cela tout seul; parce qu'en multipliant les réflexions, il les rend plus aisées & plus promptes. Et on dit qu'il raffine l'oreille, parce qu'il allie plus vite, avec les sons qui la frappent, le jugement que porte l'esprit sur la beauté des accords.

Les jugemens que nous faisons en trouvant les choses grandes ou petites par le rapport des unes aux autres, sont encore de même nature. C'est par-là que le dernier arbre d'une longue allée, quelque petit qu'il vienne à nos yeux, nous paroît naturellement aussi grand que le premier, & nous ne jugerions pas aussi sûrement de sa grandeur, si le même arbre, étant seul dans une vaste campagne, ne pouvoit pas être comparé à d'autres.

Il y a donc en nous une Géométrie naturelle; c'est-à-dire, une science des proportions, qui nous fait mesurer les grandeurs en les comparant les unes aux autres, & concilie la vérité avec les apparences.

C'est ce qui donne moien aux Peintres de nous tromper dans leurs perspectives. En imitant l'effet de l'éloignement & la diminution qu'elle cause proportionnellement dans les objets, ils nous font paroître enfoncé ou relevé ce qui est uni, éloigné ce qui est proche, & grand ce qui est petit.

C'est ainsi que sur un Théâtre de 20 ou 30 pieds, on nous fait paroître des allées immenses. Et alors si quelque homme vient à se montrer au-dessus d'un dernier arbre de cette allée imaginaire, il nous paroît un Géant, comme surpassant en grandeur cet arbre que la justesse des proportions nous fait évaluer au premier.

Et par la même raison, les Peintres donnent souvent une figure à leurs objets pour nous en faire paroître une autre. Ils tournent en losenge les pavés d'une chambre, qui doivent paroître carrés, parce que dans une certaine distance les carreaux effectifs prennent à nos yeux cette figure. Et nous voyons ces carreaux peints si bien carrés, que nous avons peine à croire qu'ils soient si étroits, ou tournés si obliquement, tant est forte l'habitude que notre esprit a prise de former ses jugemens sur les proportions, & de juger toujours de même, pourvu qu'on ait trouvé l'art de ne rien changer dans les apparences.

Et quand nous découvrons par raisonnement ces tromperies de la perspective, nous disons que le jugement redresse les sens; au lieu qu'il faudroit dire, pour parler avec une entière exactitude, que le jugement se redresse lui-même; c'est-à-dire, qu'un jugement qui suit l'apparence, est redressé par un jugement qui se fonde en vérité connue, & un jugement d'habitude par un jugement de réflexion expresse.

IX.
Différences de l'imagination & de l'entendement.

Voilà ce qu'il faut entendre pour apprendre à ne pas confondre avec les sensations, des choses de raisonnement. Mais comme il est beaucoup plus à craindre qu'on ne confonde l'imagination avec l'intelligence, il faut encore marquer les caractères propres de l'une & de l'autre.

La chose sera aisée, en faisant un peu de réflexion sur ce qui a été dit.

Nous avons dit premierement, que l'entendement connoît la nature des choses, que l'imagination ne peut pas faire.

Il y a, par exemple, grande différence entre imaginer le triangle, & entendre le triangle. Imaginer le triangle, c'est

s'en représenter un d'une mesure déterminée, & avec une certaine grandeur de ses angles & de ses côtés; au lieu que l'entendre, c'est en connoître la nature, & sçavoir en général que c'est une figure à trois côtés sans déterminer aucune grandeur, ni proportion particulière. Ainsi quand on entend un triangle, l'idée qu'on en a, convient à tous les triangles équilatéraux, isocèles, ou autre de quelque grandeur ou proportion qu'ils soient. Au lieu que le triangle qu'on imagine, est restreint à une certaine espèce de triangle, & à une grandeur déterminée.

Il faut juger de la même sorte des autres choses qu'on peut imaginer & entendre. Par exemple, imaginer l'homme, c'est s'en représenter un de grande ou de petite taille, blanc ou basané, sain ou malade: & l'entendre, c'est concevoir seulement que c'est un animal raisonnable, sans s'arrêter à aucune de ces qualités particulières.

Il y a encore une autre différence entre imaginer & entendre. C'est qu'entendre s'étend beaucoup plus loin qu'imaginer. Car on ne peut imaginer que les choses corporelles & sensibles; au lieu que l'on peut entendre les choses tant corporelles que spirituelles: celles qui sont sensibles & celles qui ne le sont pas: Par exemple, Dieu & l'ame.

Ainsi ceux qui veulent imaginer Dieu & l'ame, tombent dans une grande erreur, parce qu'ils veulent imaginer ce qui n'est pas imaginable, c'est-à-dire, ce qui n'a ni corps, ni figure, ni enfin rien de sensible.

A cela il faut rapporter les idées que nous avons de la bonté, de la vérité, de la justice, de la sainteté, & les autres semblables, dans lesquelles il n'entre rien de corporel, & qui aussi conviennent, ou principalement, ou seulement aux choses spirituelles, telles que sont Dieu & l'ame; de sorte qu'elles ne peuvent pas être imaginées, mais seulement entendues.

Comme donc toutes les choses qui n'ont point de corps ne peuvent être conçues que par la seule intelligence, il s'ensuit que l'entendement s'étend plus loin que l'imagination.

Mais la différence essentielle entre imaginer & entendre, est celle qui est exprimée par la définition. C'est qu'entendre n'est autre chose que connoître & discerner le vrai & le faux, ce que l'imagination, qui suit simplement le sens, ne peut avoir.

X.

Comment l'imagination & l'intelligence s'unissent & s'aident, ou s'embarrassent mutuellement.

Encore que ces deux actes d'imaginer & d'entendre soient si distingués, ils se mêlent toujours ensemble. L'entendement ne définit point le triangle ni le cercle, que l'imagination ne s'en figure un. Il se mêle des images sensibles dans la considération des choses les plus spirituelles : Par exemple, de Dieu & des âmes ; & quoique nous les rejettons de notre pensée comme chose fort éloignée de l'objet que nous contemplons, elles ne laissent pas de le suivre.

Il se forme souvent aussi dans notre imagination des figures bizarres & capricieuses, qu'elle ne peut pas forger toute seule, & où il faut qu'elle soit aidée par l'entendement. Les Centaures, les chimères & les autres compositions de cette nature que nous faisons & défaisons, quand il nous plaît, supposent quelque réflexion sur les choses différentes dont elles se forment, & quelque comparaison des unes avec les autres, ce qui appartient à l'entendement. Mais ce même entendement qui donne occasion à la fantaisie de former & de lui présenter ces assemblages monstrueux, en connoît la vanité.

L'imagination, selon qu'on en use, peut servir, ou nuire à l'intelligence.

Le bon usage de l'imagination, est de s'en servir seulement pour rendre l'esprit attentif. Par exemple, quand en discutant de la nature du cercle & du carré, & des proportions de l'un avec l'autre, je m'en figure un dans l'esprit, cette image me sert beaucoup à empêcher les distractions, & à fixer ma pensée sur ce sujet.

Le mauvais usage de l'imagination, est de la laisser décider ; ce qui arrive principalement à ceux qui ne croient rien de véritable que ce qui est imaginable & sensible. Erreur grossière, qui confond l'imagination & le sens avec l'entendement.

Aussi l'expérience fait-elle voir qu'une imagination trop vive étouffe le raisonnement & le jugement.

Il faut donc employer l'imagination & les images sensibles seulement pour nous recueillir en nous-mêmes, en sorte que la raison préside toujours.

XI.

Différence d'un homme d'esprit & d'un homme d'imagination : l'homme de mémoire.

Par-là se peut remarquer la différence entre les gens d'imagination, & les gens d'esprit, ou d'entendement. Mais il faut auparavant démêler l'équivoque de ce terme, esprit.

L'esprit s'étend quelquefois tant à l'imagination qu'à l'entendement, & en un mot à tout ce qui agit au-dedans de nous.

Ainsi quand nous avons dit qu'on se figuroit dans l'esprit un cercle ou un carré, le mot d'esprit signifioit-là l'imagination.

Mais la signification la plus ordinaire du mot d'esprit, est de le prendre pour entendement : ainsi un homme d'esprit, & un homme d'entendement, est à peu près la même chose, quoique le mot d'entendement marque un peu plus ici le bon jugement.

Cela supposé, la différence des gens d'imagination & des gens d'esprit, est évidente. Ceux-là sont propres à retenir & à se représenter vivement les choses qui frappent les sens. Ceux-ci savent démêler le vrai d'avec le faux, & juger de l'un & de l'autre.

Ces deux qualités des hommes se remarquent dans leurs discours & dans leur conduite.

Les premiers sont féconds en descriptions, en peintures vives, en comparaisons, & autres choses semblables que les sens fournissent. Le bon esprit donne aux autres un fort raisonnement, avec un discernement exact & juste, qui produit des paroles propres & précises.

Les premiers sont passionnés & emportés, parce que l'imagination qui prévaut en eux, excite naturellement & nourrit les passions. Les autres sont réglés & modérés, parce qu'ils sont plus disposés à écouter la raison, & à la suivre.

Un homme d'imagination est fécond en expédients, parce que la mémoire qu'il a fort vive, & les passions fort ardentes, donnent beaucoup de mouvement à son esprit. Un homme d'entendement sait mieux prendre son parti, & agit avec plus de suite. Ainsi l'on trouve ordinairement plus de moïens pour arriver à une fin, l'autre en fait un meilleur choix & se soutient mieux.

Comme nous avons remarqué que l'imagination aide beaucoup l'intelligence, il est clair que pour faire un habile homme, il faut de l'un & de l'autre. Mais dans ce tempérament, il faut que l'intelligence & le raisonnement prévalent.

Et quand nous avons distingué les gens d'imagination d'avec les gens d'esprit, ce n'est pas que les premiers soient tout-à-fait destitués de raisonnement, ni les autres d'imagination. Ces deux choses vont toujours ensemble; mais on définit les hommes par la partie qui domine en eux.

Il faudroit parler ici des gens de mémoire; qui est comme

un troisième caractère, entre les gens de raisonnement, & les gens d'imagination. La mémoire fournit beaucoup au raisonnement, mais elle appartient à l'imagination; quoique dans l'usage ordinaire on appelle gens d'imagination ceux qui sont inventifs, & gens de mémoire ceux qui retiennent ce qui est inventé par les autres.

Après avoir séparé l'intelligence d'avec les sens & l'imagination, il faut maintenant considérer quels sont les actes particuliers de l'intelligence.

XII.
Les actes particuliers de l'intelligence.

C'est autre chose d'entendre la première fois une vérité, autre chose de la rappeler à notre esprit après l'avoir sçue. L'entendre la première fois, s'appelle entendre simplement, concevoir, apprendre: & la rappeler dans son esprit, s'appelle se ressouvenir.

On distingue la mémoire qui s'appelle imaginative, où se retiennent les choses sensibles, & les sensations, d'avec la mémoire intellectuelle par laquelle se retiennent les vérités & les choses de raisonnement & d'intelligence.

On distingue aussi entre les pensées de l'ame qui tendent directement aux objets & celle où elle retourne sur elle-même & sur ses propres opérations, par cette manière de penser qu'on appelle réflexion,

Cette expression est tirée des corps, lorsque repoussés par d'autres corps qui s'opposent à leur mouvement, ils retournent, pour ainsi dire, sur eux-mêmes.

Par la réflexion, l'esprit juge des objets, des sensations, enfin de lui-même & de ses propres jugemens; qu'il redresse ou qu'il confirme. Ainsi il y a des réflexions qui se font sur les objets & les sensations simplement, & d'autres qui se font sur les actes même de l'intelligence, & celles-là sont les plus sûres & les meilleures.

Mais ce qu'il y a de principal en cette matière, est de bien entendre les trois opérations de l'esprit.

XIII.
Les trois opérations de l'esprit.

Dans une proposition, c'est autre chose d'entendre les termes dont elle est composée, autre chose de les assembler, ou de les disjoindre: par exemple, dans ces deux propositions: *Dieu est éternel, l'homme n'est pas éternel*. C'est autre chose d'entendre ces termes; *Dieu, homme, éternel*, autre chose de les assembler, ou de les disjoindre, en disant: *Dieu est éternel, ou l'homme n'est pas éternel*.

Entendre les termes : Par exemple , entendre que Dieu veut dire la premiere cause , qu'homme veut dire animal raisonnable , qu'éternel veut dire ce qui n'a ni commencement ni fin , c'est ce qui s'appelle conception , simple appréhension , & c'est la premiere opération de l'esprit.

Elle ne se fait peut-être jamais toute seule , & c'est ce qui fait dire à quelques-uns qu'elle n'est pas. Mais ils ne prennent pas garde qu'entendre les termes , est chose qui précède naturellement les assembler : autrement on ne sçait ce qu'on assemble.

Assembler ou disjoindre les termes , c'est en assurer un de l'autre , ou en nier un de l'autre , en disant , Dieu est éternel , l'homme n'est pas éternel. C'est ce qui s'appelle proposition ou jugement ; qui consiste à affirmer ou nier , c'est la seconde opération de l'esprit.

A cette opération appartient encore de suspendre son jugement quand la chose ne paroît pas claire , & c'est ce qui s'appelle douter.

Que si nous nous servons d'une chose claire pour en rechercher une obscure , cela s'appelle raisonner , & c'est la troisième opération de l'esprit.

Raisonner , c'est prouver une chose par une autre. Par exemple , prouver une proposition d'Euclide par une autre , prouver que Dieu hait le péché , parce qu'il est saint , ou qu'il ne change jamais ses résolutions , parce qu'il est éternel & immuable dans tout ce qu'il est.

Toutes les fois que nous trouvons dans le discours ces particules *parce que , car , puisque , donc* , & les autres qu'on nomme causales , c'est la marque indubitable du raisonnement.

Mais sa construction naturelle , & celle qui découvre toute sa force , est d'arranger trois propositions , dont la dernière suit des deux autres : Par exemple , pour réduire en forme les deux raisonnemens que nous venons de proposer sur Dieu , il faut dire ainsi :

Ce qui est saint hait le péché ?

Dieu est saint ,

Donc Dieu hait le péché.

Ce qui est éternel & immuable dans tout ce qu'il est , ne change jamais ses résolutions.

Dieu est éternel & immuable dans tout ce qu'il est. Donc Dieu ne change jamais ses résolutions.

Nous entendons naturellement, que si les deux premières propositions qu'on appelle majeure & mineure, sont bien prouvées, la troisième qu'on appelle conclusion ou conséquence, est indubitable.

Nous ne nous astreignons guères à construire le raisonnement de cette sorte, parce que cela rendroit le discours trop long, & que d'ailleurs un raisonnement s'entend très-bien sans cela. Car on dit, par exemple, en très-peu de mots : *Dieu qui est bon doit être bienfaisant envers les hommes, & on entend facilement que parce qu'il est bon de sa nature, on doit croire qu'il est bienfaisant envers la nôtre.*

Un raisonnement est, ou seulement probable, vraisemblable & conjectural, ou certain & démonstratif. Le premier genre de raisonnement se fait en matière douteuse ou particulière & contingente. Le second se fait en matière certaine, universelle & nécessaire. Par exemple, j'entreprends de prouver que César est un ennemi de sa Patrie, qui a toujours eu le dessein d'en opprimer la liberté, comme il a fait à la fin, & que Brutus qui l'a tué, n'a jamais eu d'autre dessein que celui de rétablir la forme légitime de la République, c'est raisonner en matière douteuse, particulière & contingente, & tous les raisonnemens que je fais sont du genre conjectural. Et au contraire, quand je trouve que tous les angles au sommet, & les angles alternes sont égaux, & que les trois angles de tout triangle sont égaux à deux droits, c'est raisonner en matière certaine, universelle & nécessaire. Le raisonnement que je fais est démonstratif, & s'appelle démonstration.

Le fruit de la démonstration est la science. Tout ce qui est démontré ne peut pas être autrement qu'il est démontré. Ainsi toute vérité démontrée est nécessaire, éternelle & immuable. Car en quelque point de l'éternité qu'on suppose un entendement humain, il sera capable de l'entendre. Et comme cet entendement ne la fait pas, mais la suppose, il s'en suit qu'elle est éternelle; & par là indépendante de tout entendement créé.

Il faut soigneusement remarquer qu'il y a des propositions qui s'entendent par elles-mêmes, & dont il ne faut point demander.

demander de preuve ; par exemple , dans les Mathématiques, *Le tout est plus grand que sa partie. Deux lignes parallèles ne se rencontrent jamais à quelque étendue qu'on les prolonge. De tout point donné on peut tirer une ligne à un autre point.* Et dans la Morale , *Il faut suivre la raison , l'ordre vaut mieux que la confusion.* Et autres de cette nature.

De telles propositions sont claires par elles-mêmes , parce que quiconque les considère , & en a entendu les termes , ne peut leur refuser sa croiance.

Ainsi nous n'en cherchons point de preuves ; mais nous les faisons servir de preuves aux autres qui sont plus obscures. Par exemple , de ce que l'ordre est meilleur que la confusion , je conclus qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que d'être gouverné selon les Loix , & qu'il n'y a rien de pire que l'Anarchie , c'est-à-dire , de vivre sans gouvernement & sans Loix.

Ces propositions claires & intelligibles par elles-mêmes ; & dont on se sert pour démontrer la vérité des autres , s'appellent axiomes , ou premiers principes. Elles sont d'éternelle vérité , parce qu'ainsi qu'il a été dit , toute vérité certaine en matière universelle , est éternelle ; & si les vérités démontrées le sont , à plus forte raison celles qui servent de fondement à la démonstration.

Voilà ce qui s'appelle les trois opérations de l'esprit. La première ne juge de rien , & ne discerne pas tant le vrai d'avec le faux , qu'elle prépare la voie au discernement en démêlant les idées. La seconde commence à juger , car elle reçoit , comme vrai ou faux , ce qui est évidemment tel , & n'a pas besoin de discussion. Quand elle ne voit pas clair , elle doute , & laisse la chose à examiner au raisonnement , où se fait le discernement parfait du vrai & du faux.

Mais on peut douter en deux manières. Car on doute premièrement d'une chose , avant que de l'avoir examinée , & on en doute quelquefois encore plus , après l'avoir examinée. Le premier doute peut être appelé un simple doute , le second peut être appelé un doute raisonné , qui tient beaucoup du jugement , parce que , tout considéré , on prononce avec connoissance de cause que la chose est douteuse.

Quand par le raisonnement on entend certainement quelque chose , qu'on en comprend les raisons , & qu'on a acquis

la facilité de s'en ressouvenir, c'est ce qui s'appelle science. Le contraire s'appelle ignorance.

Il y a de la différence entre ignorance & erreur. Errer, c'est croire ce qui n'est pas; ignorer, c'est simplement ne le sçavoir pas.

Parmi les choses qu'on ne sçait pas, il y en a qu'on croit sur le témoignage d'autrui, c'est ce qui s'appelle foi. Il y en a sur lesquelles on suspend son jugement, & avant & après l'examen, c'est ce qui s'appelle doute. Et quand dans le doute on penche d'un côté plutôt que d'un autre, sans pourtant rien déterminer absolument, cela s'appelle opinion.

Lorsque l'on croit quelque chose sur le témoignage d'autrui, ou c'est Dieu qu'on en croit, & alors c'est la foi divine; ou c'est l'homme, & alors c'est la foi humaine.

La foi divine n'est sujette à aucune erreur, parce qu'elle s'appuie sur le témoignage de Dieu, qui ne peut tromper, ni être trompé.

La foi humaine en certains cas peut aussi être indubitable, quand ce que les hommes rapportent passe pour constant dans tout le genre humain, sans que personne le contredise; par exemple, qu'il y a une Ville nommée Alep, & un Fleuve nommé Euphrate, & une montagne nommée Caucaze, & ainsi du reste; ou quand nous sommes très-assurés que ceux qui nous rapportent quelque chose qu'ils ont vu, n'ont aucune raison de nous tromper, tels que sont, par exemple, les Apôtres, qui dans les maux que leur attiroit le témoignage qu'ils rendoient à Jesus-Christ ressuscité, ne pouvoient être portés à le rendre constamment jusqu'à la mort, que par l'amour de la vérité.

Hors de là, ce qui n'est certifié que par les hommes, peut être cru comme plus vraisemblable, mais non pas comme certain.

Il en est de même toutes les fois que nous croions quelque chose par des raisons seulement probables, & non tout-à-fait convaincantes. Car alors nous n'avons pas la science, mais seulement une opinion, qui encore qu'elle penche d'un certain côté, ainsi qu'il a été dit, n'ose pas s'y appuyer tout-à-fait, & n'est jamais sans quelque crainte.

Ainsi nous avons entendu ce que c'est que science, ignorance, erreur, foi divine & humaine, opinion & doute.

Toutes les sciences sont comprises dans la Philosophie. Ce

mot signifie l'amour de la sagesse, à laquelle l'homme parvient en cultivant son esprit par les Sciences.

Parmi les Sciences, les unes s'attachent à la seule contemplation de la vérité, & pour cela sont appellées spéculatives : les autres tendent à l'action, & sont appellées pratiques.

Les Sciences spéculatives sont, la Métaphysique qui traite des choses les plus générales, & les plus immatérielles, comme de l'Etre en général; & en particulier, de Dieu & des Etres intellectuels faits à son image. La Physique qui étudie la nature. La Géométrie qui démontre l'essence & les propriétés des grandeurs, comme l'Arithmétique celle des nombres. L'Astronomie qui apprend le cours des astres, & par-là le système universel du Monde, c'est-à-dire, la disposition de ses principales parties, chose qui peut être aussi rapportée à la Physique.

Les Sciences Pratiques sont la Logique & la Morale, dont l'une nous enseigne à bien raisonner, & l'autre à bien vouloir.

Des Sciences sont nées les Arts, qui ont apporté tant d'ornement, & tant d'utilité à la vie humaine.

Les Arts diffèrent d'avec les Sciences, en ce que premièrement, ils nous font produire quelque ouvrage sensible; au lieu que les Sciences exercent seulement, ou reglent les opérations intellectuelles; & secondement, que les Arts travaillent en matiere contingente. La Rhétorique s'accommode aux passions & aux affaires présentes. La Grammaire, au génie des langues, & à leur usage variable. L'architecture, aux diverses situations; mais les Sciences s'occupent d'un objet éternel & invariable, ainsi qu'il a été dit.

Quelques-uns mettent la Logique & la Morale parmi les Arts, parce qu'elles tendent à l'action. Mais leur action est purement intellectuelle, & il semble que ce doit être quelque chose de plus qu'un Art, qui nous apprenne par où le raisonnement & la volonté est droite, chose immuable & supérieure à tous les changemens de la nature & de l'usage.

Il est pourtant vrai qu'à prendre le mot d'Art pour industrie & pour méthode, on peut dire qu'il y a beaucoup d'Art dans les moïens qu'emploient la Logique & la Morale, à nous faire bien raisonner, & bien vivre; joint aussi que dans l'ap-

Xxx ij

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU &c.

plication il peut y avoir certains préceptes, qui changent selon les personnes.

Les principaux Arts, sont la Grammaire, qui fait parler correctement; la Rhétorique, qui fait parler éloquemment; la Poétique, qui fait parler divinement, & comme si on étoit inspiré; la Musique, qui, par la juste proportion des tons, donne à la voix une force secrète pour délecter & pour émouvoir. La Médecine & ses dépendances, qui tiennent le corps humain en bon état. L'Arithmétique-Pratique, qui apprend à calculer sûrement & facilement. L'Architecture, qui donne la commodité & la beauté aux Edifices publics & particuliers, qui orne les Villes & les fortifie, qui bâtit des Palais aux Rois, & des Temples à Dieu. La Mécanique, qui fait jouer les ressorts, & transporter aisément les corps pesans, comme les pierres pour élever les Edifices, & les eaux pour le plaisir, ou pour la commodité de la vie.

La Sculpture & la Peinture, qui, en imitant le naturel, reconnoissent qu'ils demeurent beaucoup au-dessous; & autres semblables.

Ces Arts sont appellés libéraux, parce qu'ils sont dignes d'un homme libre, à la différence des Arts, qui ont quelque chose de servile, que notre Langue appelle Métiers & Arts Mécaniques, quoique le nom de Mécanique ait une plus noble signification, lorsqu'il exprime ce bel Art qui apprend l'usage des ressorts, & la construction des machines. Mais les métiers serviles usent seulement de machines, sans en connoître la force & la construction.

Les Arts régulent les Métiers. L'Architecture commande aux Maçons, aux Menuisiers & aux autres. L'Art de manier les chevaux dirige ceux qui font les mors, les fers, les brides, & les autres choses semblables.

Les Arts libéraux & mécaniques sont distingués, en ce que les premiers travaillent de l'esprit plutôt que de la main, & les autres dont le succès dépend de la routine & de l'usage plutôt que de la science, travaillent plus de la main que de l'esprit.

La Peinture qui travaille de la main plus que les autres Arts libéraux, s'est acquis rang parmi eux, à cause que le dessein qui est l'ame de la Peinture, est un des plus excellens ouvrages de l'esprit; & que d'ailleurs le Peintre qui imite tout, doit sçavoir de tout. J'en dis autant de la Sculpture, qui a sur la

Peinture l'avantage du relief, comme la Peinture a sur elle celui des couleurs.

Les Sciences & les Arts font voir combien l'homme est ingénieux & inventif, en pénétrant par les Sciences les œuvres de Dieu, en les ornant par les Arts, il se montre vraiment fait à son image, & capable d'entrer, quoique foiblement, dans ses desseins.

Il n'y a donc rien que l'homme doive plus cultiver que son entendement, qui le rend semblable à son Auteur. Il le cultive en le remplissant de bonnes maximes, de jugemens droits, & de connoissances utiles.

La vraie perfection de l'entendement est de bien juger.

Juger, c'est prononcer au-dedans de soi sur le vrai & sur le faux ; & bien juger, c'est y prononcer avec raison & connoissance.

C'est une partie de bien juger que de douter quand il faut. Celui qui juge certain ce qui est certain, & douteux ce qui est douteux, est un bon Juge.

Par le bon jugement on se peut exempter de toute erreur. Car on évite l'erreur, non seulement en embrassant la vérité, quand elle est claire, mais encore en se retenant quand elle ne l'est pas.

Ainsi la vraie règle de bien juger, est de ne juger que quand on voit clair, & le moien de le faire, est de juger après une grande considération.

Considérer une chose, c'est arrêter son esprit à la regarder en elle-même, en peser toutes les raisons, toutes les difficultés & tous les inconvéniens.

C'est ce qui s'appelle attention. C'est elle qui rend les hommes graves, sérieux, prudents, capables de grandes affaires, & de hautes spéculations.

Être attentif à un objet, c'est l'envisager de tous les côtés ; & celui qui ne le regarde que du côté qui le flatte, quelque long que soit le tems qu'il emploie à le considérer n'est pas vraiment attentif.

C'est autre chose d'être attaché à un objet, autre chose d'y être attentif. Y être attaché, c'est vouloir, à quelque prix que ce soit, lui donner ses pensées & ses desirs, ce qui fait qu'on ne le regarde que du côté agréable ; mais y être attentif, c'est vouloir le considérer pour en bien juger, & pour cela connoître le pour & le contre.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

XVII.
Ce que c'est que
bien juger, quels
en sont les moiens,
& quels en sont les
empêchemens.

Il y a une forte d'attention après que la vérité est connue; & c'est plutôt une attention d'amour & de complaisance, que d'examen & de recherche.

La cause de mal juger est l'inconsidération qu'on appelle autrement précipitation.

Précipiter son jugement, c'est croire ou juger, avant que d'avoir connu.

Cela nous arrive, ou par orgueil, ou par impatience, ou par prévention, qu'on appelle autrement préoccupation.

Par orgueil, parce que l'orgueil nous fait présumer que nous connoissons aisément les choses les plus difficiles, & presque sans examen. Ainsi nous jugeons trop vite, & nous nous attachons à notre sens, sans vouloir jamais revenir, de peur d'être forcés à reconnoître que nous nous sommes trompés.

Par impatience, lorsqu'étant las de considérer, nous jugeons avant que d'avoir tout vu.

Par prévention en deux manières, ou par le dehors, ou par le dedans.

Par le dehors, quand nous croions trop facilement sur le rapport d'autrui, sans songer qu'il peut nous tromper, ou être trompé lui-même.

Par le dedans, quand nous nous trouvons portés sans raison, à croire une chose plutôt qu'une autre.

Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses, parce qu'on veut qu'elles soient; & non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet.

C'est la faute où nos passions nous font tomber. Nous sommes portés à croire ce que nous desirons, & ce que nous espérons, soit qu'il soit vrai, soit qu'il ne le soit pas.

Quand nous craignons quelque chose, souvent nous ne voulons pas croire qu'elle arrive; & souvent aussi par foiblesse, nous croions trop facilement qu'elle arrivera.

Celui qui est en colere en croit toujours les causes justes, sans même vouloir les examiner, & par-là il est hors d'état de porter un jugement droit.

Cette séduction des passions s'étend bien loin dans la vie, tant à cause que les objets qui se présentent sans cesse, nous en causent toujours quelques-unes, qu'à cause que notre humeur même nous attache naturellement à de certaines passions particulières, que nous trouverions par-tout dans notre conduite, si nous scävions nous observer.

Et comme nous voulons toujours plier la raison à nos desirs, nous appellons raison ce qui est conforme à notre humeur naturelle, c'est-à-dire, à une passion secrète qui se fait d'autant moins sentir, qu'elle fait comme le fond de notre nature.

C'est pour cela que nous avons dit que le plus grand mal des passions, c'est qu'elles nous empêchent de bien raisonner; & par conséquent de bien juger, parce que le bon jugement est l'effet du bon raisonnement.

Nous voions aussi clairement par les choses qui ont été dites, que la paresse qui craint la peine de considérer, est le plus grand obstacle à bien juger.

Ce défaut se rapporte à l'impatience. Car la paresse, toujours impatiente, quand il faut peiner tant soit peu, fait qu'on aime mieux croire que d'examiner, parce que le premier est bientôt fait, & que le second demande une recherche plus longue & plus pénible.

Les conseils semblent toujours trop longs au paresseux, c'est pourquoi il abandonne tout, & s'accoutume à croire quelqu'un qui le mène comme un enfant, & comme un aveugle.

Par toutes les causes que nous avons dites, notre esprit est tellement séduit, qu'il croit sçavoir ce qu'il ne sçait pas, & bien juger des choses, dans lesquelles il se trompe. Non qu'il ne distingue très-bien entre sçavoir & ignorer, ou se tromper; car il sçait que l'un n'est pas l'autre; & au contraire qu'il n'y a rien de plus opposé; mais c'est que faute de considérer, il veut croire qu'il sçait ce qu'il ne sçait pas.

Et notre ignorance va si loin, que souvent même nous ignorons nos propres dispositions. Un homme ne veut point croire qu'il soit orgueilleux, ni lache, ni paresseux, ni emporté: il veut croire qu'il a raison, & quoique sa conscience lui reproche souvent ses fautes, il aime mieux étourdir lui-même le sentiment qu'il a, que d'avoir le chagrin de les connoître.

Le vice qui nous empêche de connoître nos défauts, s'appelle amour propre, & c'est celui qui donne tant de crédit aux flatteurs.

On ne peut surmonter tant de difficultés, qui nous empêchent de bien juger, c'est-à-dire, de reconnoître la vérité; que par un amour extrême qu'on aura pour elle, & un grand desir de l'entendre.

De tout cela, il paroît que mal juger, vient très-souvent d'un vice de volonté.

L'entendement de soi est fait pour entendre; & toutes les fois qu'il entend, il juge bien. Car s'il juge mal, il n'a pas assez entendu; & n'entendre pas assez, c'est-à-dire, n'entendre pas tout dans une matière, dont il faut juger, à vrai dire, ce n'est rien entendre, parce que le jugement se fait sur le tout.

Ainsi tout ce qu'on entend est vrai. Quand on se trompe, c'est qu'on n'entend pas, & le faux qui n'est rien de soi, n'est ni entendu, ni intelligible.

Le vrai, c'est ce qui est. Le faux, c'est ce qui n'est pas.

On peut bien ne pas entendre ce qui est : mais jamais on ne peut entendre ce qui n'est pas.

On croit quelquefois l'entendre, & c'est ce qui fait l'erreur; mais en effet, on ne l'entend pas, puisqu'il n'est pas.

Et ce qui fait qu'on croit entendre ce que l'on n'entend pas, c'est que par les raisons, ou plutôt par les faiblesses que nous avons dites, on ne veut pas considérer. On veut juger cependant, & on juge précipitamment; & enfin, on veut croire qu'on a entendu, & on s'impose à soi-même.

Nul homme ne veut se tromper, & nul homme aussi ne se tromperoit, s'il ne vouloit des choses, qui font qu'il se trompe, parce qu'il en veut qui l'empêchent de considérer, & de chercher la vérité sérieusement.

De cette sorte, celui qui se trompe, premièrement, n'entend pas son objet, & secondement ne s'entend pas lui-même, parce qu'il ne veut considérer ni son objet, ni lui-même, ni la précipitation, ni l'orgueil, ni l'impatience, ni la paresse, ni les passions & les préventions qui la causent.

Et il demeure pour certain, que l'entendement purgé de ces vices, & vraiment attentif à son objet, ne se trompera jamais; parce qu'alors ou il verra clair, & ce qu'il verra sera certain, ou il ne verra pas clair, & il tiendra pour certain qu'il doit douter, jusqu'à ce que la lumière paroisse.

Par les choses qui ont été dites, il se voit de combien l'entendement est élevé au-dessus des sens.

Premièrement, le sens est forcé à se tromper à la manière qu'il le peut être. La vue ne peut pas voir un bâton, quelque droit qu'il soit, à travers de l'eau, qu'elle ne le voie tortu, ou plutôt brisé. Et elle a beau s'attacher à cet objet, jamais par elle-même

elle-même, elle ne découvrira son illusion. L'entendement, au contraire, n'est jamais forcé à errer; jamais il n'erre que faute d'attention, & s'il juge mal en suivant trop vite les sens, ou les passions qui en naissent, il redressera son jugement, pourvu qu'une droite volonté le rende attentif à son objet & à lui-même.

Secondement, le sens est blessé & affoibli par les objets les plus sensibles : le bruit, à force de devenir grand, étourdit & assourdit les oreilles. L'aigre & le doux extrême offensent le goût, que le seul mélange de l'un & de l'autre satisfait. Les odeurs ont besoin aussi d'une certaine médiocrité pour être agréables, & les meilleures portées à l'excès, choquent autant, ou plus que les mauvaises. Plus le chaud & le froid sont sensibles, plus ils incommode nos sens. Tout ce qui nous touche trop violemment nous blesse. Les yeux trop fixement arrêtés sur le Soleil, c'est-à-dire, sur le plus visible de tous les objets, & par qui les autres se voyent, y souffrent beaucoup, & à la fin s'y aveugleroient. Au contraire, plus un objet est clair & intelligible, plus il est connu comme vrai, plus il contente l'entendement, & plus il le fortifie. La recherche en peut être laborieuse, mais la contemplation en est toujours douce. C'est ce qui a fait dire à Aristote, que le sensible le plus fort offense le sens : mais que le parfait intelligible recrée l'entendement, & le fortifie. D'où ce Philosophe conclut, que l'entendement de soi n'est point attaché à un organe corporel, & qu'il est par sa nature séparable du corps, ce que nous considérerons dans la suite.

Troisièmement, le sens n'est jamais touché de ce qui se passe, c'est-à-dire, de ce qui se fait & se défait journellement, & ces choses mêmes qui se passent, dans le peu de tems qu'elles demeurent, il ne les sent pas toujours de même. La même chose qui chatouille aujourd'hui mon goût, ou ne lui plaît pas toujours, ou lui plaît moins. Les objets de la vue lui paroissent autres au grand jour, au jour médiocre, dans l'obscurité, de loin ou de près d'un certain point, ou d'un autre. Au contraire ce qui a été une fois entendu ou démontré, paroît toujours le même à l'entendement. S'il nous arrive de varier sur cela, c'est que les sens & les passions s'en mêlent : mais l'objet de l'entendement, ainsi qu'il a été dit, est immuable & éternel, ce qui lui montre qu'au-dessus de lui, il y a une Vérité éter-

nellement subsistante, comme nous avons déjà dit, & que nous le verrons ailleurs plus clairement.

Ces trois grandes perfections de l'intelligence nous feront voir en leur tems, qu'Aristote a parlé divinement, quand il a dit de l'entendement, & de sa séparation d'avec les organes, ce que nous venons de rapporter.

Quand nous avons entendu les choses, nous sommes en état de vouloir & de choisir. Car on ne veut jamais, qu'on ne connoisse auparavant.

Vouloir, est une action par laquelle nous poursuivons le bien, & fuyons le mal; & choisissons les moiens, pour parvenir à l'un, & éviter l'autre.

Par exemple, nous desirons la santé, & fuyons la maladie; & pour cela nous choisissons les remèdes propres, & nous nous faisons saigner, ou nous nous abstenons des choses nuisibles, quelque agréables qu'elles soient, & ainsi du reste. Nous voulons être sages, & nous choisissons pour cela ou de lire, ou de conserver, ou d'étudier, ou de méditer en nous-mêmes, ou enfin quelques autres choses utiles pour cette fin.

Ce qui est désiré pour l'amour de soi-même, & à cause de sa propre bonté s'appelle fin, par exemple, la santé de l'ame & du corps, & ce qui sert pour y arriver, s'appelle moien; par exemple, se faire instruire, & prendre une médecine.

Nous sommes déterminés par notre nature à vouloir le bien en général; mais nous avons la liberté de notre choix à l'égard de tous les biens particuliers. Par exemple, tous les hommes veulent être heureux, & c'est le bien général que la nature demande. Mais les uns mettent leur bonheur dans une chose, les autres dans une autre: les uns dans la retraite, les autres dans la vie commune, les uns dans les plaisirs & dans les richesses, les autres dans la vertu.

C'est à l'égard de ces biens particuliers que nous avons la liberté de choisir, & c'est ce qui s'appelle le Franc-arbitre, ou le Libre-arbitre,

Avoir son Franc-arbitre, c'est pouvoir choisir une certaine chose plutôt qu'une autre, exercer son Franc-arbitre, c'est la choisir en effet.

Ainsi le Libre-arbitre est la puissance que nous avons de faire, ou de ne pas faire quelque chose; par exemple, je puis parler ou ne parler pas, remuer ma main, ou ne la remuer pas, la remuer d'un côté plutôt que d'un autre.

C'est par-là que j'ai mon Franc-Arbitre, & je l'exerce quand je prens parti entre les choses que Dieu a mises à mon pouvoir.

Avant que de prendre son parti, on raisonne en soi-même sur ce qu'on a à faire; c'est-à-dire, qu'on délibère, & qui délibère, sent que c'est à lui à choisir.

Ainsi un homme qui n'a pas l'esprit gâté, n'a pas besoin qu'on lui prouve son Franc-Arbitre, car il le sent, & il ne sent pas plus clairement qu'il voit, ou qu'il reçoit les sons, ou qu'il raisonne, qu'il se sent capable de délibérer, & de choisir.

De ce que nous avons notre Libre-Arbitre pour faire, ou ne pas faire quelque chose, il arrive que selon que nous faisons bien ou mal, nous sommes dignes de blâme ou de louange; de récompense ou de châtiment; & c'est ce qui s'appelle mérite, ou démérite.

On ne blâme ni on ne châtie un enfant d'être boiteux, ou d'être laid; mais on le blâme & on le châtie d'être opiniâtre, parce que l'un dépend de sa volonté, & que l'autre n'en dépend pas.

Un homme à qui il arrive un mal inévitable, s'en plaint comme d'un malheur; mais s'il a pu l'éviter, il sent qu'il y a de sa faute, il se l'impute, & il se fache de l'avoir commise.

Cette tristesse que nos fautes nous causent, a un nom particulier, & s'appelle repentir. On ne se repent pas d'être mal-fait, ou d'être mal-sin; mais on se repent d'avoir mal fait.

De-là vient aussi le remors; & la notion si claire que nous avons de nos fautes, est une marque certaine de la liberté que nous avons eue à les commettre.

La liberté est un grand bien, mais il paroît par les choses qui ont été dites, que nous en pouvons bien & mal user. Le bon usage de la liberté, quand il se tourne en habitude, s'appelle vertu, & le mauvais usage de la liberté, quand il se tourne en habitude, s'appelle vice.

Les principales vertus sont, la prudence, qui nous apprend ce qui est bon ou mauvais: la justice, qui nous inspire une volonté invincible de rendre à chacun ce qui lui appartient, & de donner à chacun selon son mérite, par où sont réglés les devoirs de la libéralité, de la civilité, & de la bonté: la force, qui nous fait vaincre les difficultés qui accompagnent les gran-

Y y y j

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

XIX.
La vertu & les vices, la droite raison, & la raison corrompue.

des entreprises ; & la tempérance , qui nous enseigne à être modérés en tout , principalement dans ce qui regarde les plaisirs des sens. Qui connoitra ces vertus , connoitra aisément les vices qui leur sont opposés , tant par excès que par défaut.

Les causes principales qui nous portent au vice , sont nos passions , qui , comme nous avons dit , nous empêchent de bien juger du vrai & du faux , & nous préviennent trop violemment en faveur du bien sensible , d'où il paroît que le principal devoir de la vertu doit être de les réprimer , c'est-à-dire , de les réduire aux termes de la raison.

Le plaisir & la douleur , qui , comme nous avons dit , sont naître nos passions , ne viennent pas en nous par raison & par connoissance , mais par sentiment. Par exemple , le plaisir que je ressens dans le boire & le manger , se fait en moi indépendamment de toute sorte de raisonnement , & comme ces sentimens naissent en nous sans raison , il ne faut point s'étonner qu'ils nous portent aussi très-souvent à des choses déraisonnables. Le plaisir de manger fait qu'un malade se tue , le plaisir de se venger fait souvent commettre des injustices effroyables , & dont nous-mêmes nous ressentons les mauvais effets.

Ainsi les passions n'étant inspirées que par le plaisir & par la douleur , qui sont des sentimens où la raison n'a point de part , il s'ensuit qu'elle n'en a non plus dans les passions. Qui est en colere se veut venger , soit qu'il soit raisonnable de le faire , ou non. Qui aime veut posséder , soit que la raison le permette , ou le défende ; le plaisir est son guide , & non la raison.

Mais la volonté qui choisit , est toujours précédée par la connoissance , & étant née pour écouter la raison , elle doit se rendre plus forte que les passions , qui ne l'écoutent pas.

Par-là les Philosophes ont distingué en nous deux appétits , l'un que le plaisir sensible emporte , qu'ils ont appelé sensitif , irraisonnable & inférieur : l'autre qui est né pour suivre la raison , qu'ils appellent aussi pour cela raisonnable & supérieur , & c'est celui que nous appellons proprement la volonté.

Il faut pourtant remarquer , pour ne rien confondre , que le raisonnement peut servir à faire naître les passions. Nous connoissons par la raison le péril qui nous fait craindre , & l'injure qui nous met en colere ; mais au fond , ce n'est pas cette raison qui fait naître cet appétit violent de fuir ou de

se venger ; c'est le plaisir ou la douleur que nous causent les objets , & la raison au contraire , d'elle-même tend à réprimer ces mouvemens impétueux.

J'entens la droite raison. Car il y a une raison déjà gagnée par les sens , & par leurs plaisirs , qui , bien loin de réprimer les passions , les nourrit & les irrite. Un homme s'échauffe lui-même par de faux raisonnemens , qui rendent plus violent le desir qu'il a de se venger ; mais ces raisonnemens qui ne procèdent point par les vrais principes , ne sont pas tant des raisonnemens , que des égaremens d'un esprit prévenu & aveuglé.

C'est pour cela que nous avons dit , que la raison qui suit les sens , n'est pas une véritable raison ; mais une raison corrompue , qui au fond n'est non plus raison , qu'un homme mort est un homme.

Les choses qui ont été expliquées , nous ont fait connoître l'ame dans toutes ces facultés. Les facultés sensitives nous ont paru dans les opérations des sens intérieurs , & extérieurs , & dans les passions qui en naissent , & les facultés intellectuelles nous ont aussi paru dans les opérations de l'entendement , & de la volonté.

Quoique nous donnions à ces facultés des noms différens par rapport à leurs diverses opérations ; cela ne nous oblige pas à les regarder comme des choses différentes. Car l'entendement n'est autre chose que l'ame , en tant qu'elle conçoit : la mémoire n'est autre chose que l'ame , en tant qu'elle retient , & se ressouvient : la volonté n'est autre chose que l'ame , en tant qu'elle veut , & qu'elle choisit.

De même , l'imagination n'est autre chose que l'ame , en tant qu'elle imagine , & se représente les choses à la manière qui a été dite. La faculté visive n'est autre chose que l'ame , en tant qu'elle voit , & ainsi des autres. De sorte qu'on peut entendre que toutes ces facultés ne sont au fond que la même ame , qui reçoit divers noms , à cause de ses différentes opérations.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU , &c.

XX.
Récapitulation.



CHAPITRE II.

Du Corps.

I.
Ce que c'est que
le corps organi-
que.

LA premiere chose qui paroît dans notre corps, c'est qu'il est organique, c'est-à-dire, composé de parties de différente nature, qui ont différentes fonctions.

Ces organes lui sont donnés pour exercer certains mouvemens.

Il y a de trois sortes de mouvemens. Celui du haut en bas, qui nous est commun avec toutes les choses pesantes : celui de nourriture & d'accroissement, qui nous est commun avec les plantes : celui qui est excité par certains objets, qui nous est commun avec les animaux.

L'animal s'abandonne quelquefois à ce mouvement de pesanteur, comme quand il s'asseoit, ou qu'il se couche ; mais le plus souvent il lui résiste, comme quand il se tient droit, ou qu'il marche. L'aliment est distribué dans toutes les parties du corps, au préjudice du cours qu'ont naturellement les choses pesantes ; de sorte qu'on peut dire que les deux derniers mouvemens résistent au premier, & que c'est une des différences des plantes & des animaux d'avec les autres corps pesans.

Pour donner des noms à ces trois mouvemens divers, nous pouvons nommer le premier, mouvement naturel ; le second, mouvement vital ; le troisième, mouvement animal. Ce qui n'empêchera pas que le mouvement animal ne soit vital, & que l'un & l'autre ne soient naturels.

Ce mouvement que nous appellons animal, est le même qu'on nomme progressif, comme avancer, reculer, marcher de côté & d'autre.

Au reste, il vaut mieux, ce semble, appeller ce mouvement animal, que volontaire, à cause que les animaux, qui n'ont ni raison, ni volonté, le font comme nous.

Nous pourrions ajouter à ces mouvemens, le mouvement violent, qui arrive à l'animal, quand on le traîne, ou quand on le pousse, & le mouvement convulsif. Mais il a été bon de considérer avant toutes choses, les trois genres de mou-

vemens, qui sont, pour ainsi parler, de la première intention de la nature.

Le premier n'a pas besoin d'organes, & c'est pourquoi nous l'appellons purement naturel, quoique les Médecins réservent ce nom au mouvement du cœur. Les deux autres ont besoin d'organes, & il a fallu, pour les exercer, que le corps fut composé de plusieurs parties.

Elles sont extérieures & intérieures.

Entre les parties extérieures, la principale est la tête, qui au-dedans enferme le cerveau, & au-dehors sur le devant fait paroître le visage, la plus belle partie du corps, où sont toutes les ouvertures, par où les objets frappent les sens, c'est-à-dire, les yeux, les oreilles & les autres de même nature.

On y voit entr'autres l'ouverture par où entrent les viandes, & par où sortent les paroles, c'est-à-dire la bouche. Elle renferme la langue, qui avec les lèvres cause toutes les articulations de la voix par ses divers battemens contre le palais & contre les dents.

La langue est aussi l'organe du goût, c'est par elle qu'on goûte les viandes. Outre qu'elle nous les fait goûter, elle les humecte & les amollit, elle les porte sous les dents pour être mâchées, & aide à les avaler.

On voit ensuite le cou, sur lequel la tête est posée, & qui paroît comme un pivot sur lequel elle tourne.

Après viennent les épaules, où les bras sont attachés, & qui sont propres à porter les grands fardeaux.

Les bras sont destinés à serrer & à repousser, à remuer, ou à transporter, selon nos besoins, les choses qui nous accommodent, ou nous embarrassent. Les mains nous servent aux ouvrages les plus forts & les plus délicats. Par elles nous nous faisons des instrumens pour faire les ouvrages qu'elles ne peuvent faire elles-mêmes. Par exemple, les mains ne peuvent ni couper, ni scier; mais elles font des couteaux, des scies, & d'autres instrumens semblables, qu'elles appliquent chacun à leur usage. Les bras & les mains sont en divers endroits divisés par plusieurs articulations, qui jointes à la fermeté des os leur servent pour faciliter le mouvement, & pour serrer les corps grands & petits. Les doigts, inégaux entr'eux, s'égalent pour embrasser ce qu'ils tiennent. Le petit

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU &c.

I J.
Division des parties du corps, & descriptions des extérieures,

doigt & le pouce servent à fermer fortement & exactement la main. Les mains nous sont données pour nous défendre, & pour éloigner du corps ce qui lui nuit. C'est pourquoi il n'y a endroit où elles ne puissent atteindre.

On voit ensuite la poitrine, qui contient le cœur & le poulmon, les côtes en font & en soutiennent la cavité. Entre la poitrine & le ventre se trouve le Diaphragme qui est une cloison charnue dans son tour, & membraneuse à son centre, dont l'usage est d'allonger la concavité de la poitrine en se bandant, & d'accourcir la même concavité en se relâchant & se voutant de bas en haut, ce qui fait la meilleure partie de la respiration tranquille.

Au-dessous du Diaphragme est le ventre, qui enferme l'estomac, le foie, la rate, les intestins ou les boyaux, par où les excréments se séparent & se déchargent.

Toute cette masse est posée sur les cuisses & sur les jambes, brisées en divers endroits, comme les bras, pour la facilité du mouvement & du repos.

Les pieds soutiennent le tout; & quoiqu'ils paroissent petits à comparaison de tout le corps, les proportions en sont si bien prises, qu'ils portent sans peine un si grand fardeau. Les doigts des pieds y contribuent, parce qu'ils serrent & appliquent le pied contre la terre ou le pavé.

Le corps aide aussi à se soutenir par la manière dont il se situe, parce qu'il se pose naturellement sur un certain centre de pesanteur, qui fait que les parties se contrebalancent mutuellement, & que le tout se soutient sans peine par ce contre-poids.

Les chairs & la peau couvrent tout le corps, & servent à le défendre contre les injures de l'air.

Les chairs sont cette substance molle & tendre, qui couvre les os de tous côtés. Elles sont composées de divers filets qu'on appelle fibres tors en différens sens, qui peuvent s'allonger & se raccourcir, & par-là tirer, retirer, étendre, fléchir, remuer en diverses sortes les parties du corps, ou les tenir en état. C'est ce qui s'appelle muscles, & de-là vient la distinction des muscles extenseurs, ou fléchisseurs.

Les muscles ont leur origine à certains endroits des os; où on les voit attachés, excepté quelques-uns, qui servent à l'éjection des excréments, & dont la composition est fort différente des autres.

La

La partie du muscle qui fort de l'os, s'appelle la tête: l'autre extrémité s'appelle la queue, & c'est le tendon. Le milieu s'appelle le ventre, & c'est la plus molle, comme la plus grosse. Les deux extrémités ont plus de force, parce que l'une soutient le muscle, & que par l'autre, c'est-à-dire, par le tendon, qui est aussi le plus fort, s'exerce immédiatement le mouvement.

Il y a des muscles qui se meuvent ensemble, en concours, & en même sens, pour s'aider les uns les autres, on les peut appeler concurrents. Il y en a d'autres opposés, & dont le jeu est contraire, c'est-à-dire, que pendant que les uns se retirent, les autres s'allongent, on les appelle antagonistes. C'est par-là que se font les mouvemens des parties, & le transport de tout le corps.

On ne peut assez admirer cette prodigieuse quantité de muscles, qui se voient dans le corps humain, ni leur jeu si aisé & si commode, non plus que le tissu de la peau qui les enveloppe, si fort & si délicat tout ensemble.

Parmi les parties intérieures, celle qu'il faut considérer la première, c'est le cœur. Il est situé au milieu de la poitrine, couché pourtant de manière que la pointe en est tournée & un peu avancée du côté gauche. Il y a deux cavités, à chacune desquelles est jointe un artère & une veine, qui de-là se répandent par tout le corps. Ces deux cavités que les Anatomistes appellent les deux ventricules du cœur, sont séparées par une substance solide & charnue; à qui notre Langue n'a point donné de nom, & que les Latins appellent *septum medium*.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le cœur est, son battement continuel, par lequel il se resserre & se dilate. C'est ce qui s'appelle systole & diastole. Systole, quand il se resserre; & diastole, quand il se dilate. Dans la diastole il s'enfle & s'arrondit: dans la systole, il s'appetisse & s'allonge. Mais l'expérience a appris que, lorsqu'il s'enfle au-dehors, il se resserre au-dedans; & au contraire, qu'il se dilate au-dedans, quand il s'appetisse & s'amenuise au-dehors. Ceux qui, pour connoître mieux la nature des parties, ont fait des dissections d'animaux vivans, assurent qu'après avoir fait une ouverture dans leur cœur, quand il bat encore, si on y enfonce le doigt, on se sent plus pressé dans la diastole, & ils

III.
Descriptions de
parties intérieures
& premierement
de celles qui sont
enfermées dans la
poitrine.

ajoutent que la chose doit nécessairement arriver ainsi, par la seule disposition des parties.

A considérer la composition de toute la masse du cœur, les fibres & les filets dont il est tissu, & la manière dont ils sont tors, on le reconnoît pour un muscle, à qui les esprits venus du cerveau, causent son battement continuel. Et on prétend que ces fibres ne sont pas mues selon leur longueur prise en droite ligne; mais comme torfes de côté, ce qui fait que le cœur se ramenant sur lui-même, s'enfle en rond; & en même-tems que les parties, qui environnent les cavités, se compriment au-dedans avec grande force.

Cette compression fait deux grands effets sur le sang, l'un qu'elle le bat fortement, & par la même raison elle l'échauffe: l'autre, qu'elle repousse avec force dans les artères, après que le cœur, en se dilatant, l'a reçu par les veines.

Ainsi par une continuelle circulation, « le sang doit couler » nécessairement des artères dans les veines, des veines dans le cœur; du cœur dans le poumon, où il reprend de l'air » & avec l'air une nouvelle vie, du poumon dans le cœur, » du cœur dans les artères de la tête, & dans celles de tout » le corps.

» C'est à l'occasion de cette distribution du sang artériel » dans la tête, que les esprits animaux ou plutôt la liqueur » animale y est formée pour être distribuée par les nerfs dans » toutes les parties du corps, où elle porte par les nerfs le » sentiment, & à l'occasion des nerfs distribue dans les muscles le mouvement. »

Il y a beaucoup de chaleur dans le cœur. Mais ceux qui ont ouvert des animaux vivans, assurent qu'ils ne la ressentent guères moins grande dans les autres parties.

Le poumon est une partie molle & vésiculaire, qui en se dilatant & se resserrant à la manière d'un soufflet, reçoit & rend l'air que nous respirons. Ce mouvement s'appelle inspiration, & expiration, en général respiration.

Les mouvemens du poumon se font par le moyen des muscles insérés en divers endroits au-dedans du corps, & par lesquels la partie est comprimée & dilatée.

Cette compression & dilatation se fait aussi sentir dans le bas ventre, qui s'enfle & s'abaisse au mouvement du Dia-

phragme, par le moien de certains muscles, qui font la communication de l'une & de l'autre partie.

Le poumon se répand de part & d'autre dans toute la capacité de la poitrine. Il est autour du cœur, pour le rafraîchir par l'air qu'il attire. En rejetant cet air, on dit qu'il pousse au-dehors les fumés que le cœur excite par sa chaleur, & qui les suffoqueroient, si elles n'étoient évaporées. Cette même fraîcheur de l'air, sert aussi à épaissir le sang, & à corriger sa trop grande subtilité. Le poumon a encore beaucoup d'autres usages, qui s'entendront beaucoup mieux par la suite.

C'est une chose admirable, comme l'animal, qui n'a pas besoin de respirer dans le ventre de sa mere, aussitôt qu'il en est dehors, ne peut plus vivre sans respiration. Ce qui vient de la différente maniere dont il se nourrit dans l'un & dans l'autre état.

Sa mere mange, digere & respire pour lui, &, par les vaisseaux disposés à cet effet, lui envoie le sang tout préparé & conditionné comme il faut, pour circuler dans son corps, & le nourrir.

Le dedans de la poitrine est tendu d'une peau assez délicate, qu'on appelle *pleure*. Elle est fort sensible, & c'est de l'inflammation de cette membrane que nous viennent les douleurs de la pleurésie.

Au-dessous du poumon est l'estomac, qui est un grand sac en forme d'une bourse, ou d'une cornemuse, & c'est-là que se fait la digestion des viandes.

Du côté droit, est le foie. Il envelope un côté de l'estomac, & aide à la digestion par sa chaleur. Il fait la séparation de la bile d'avec le sang. De-là vient qu'il a par-dessous un petit vaisseau, comme une petite bouteille, qu'on appelle la vésicule du fiel, où la bile se ramasse, & d'où elle se décharge dans les intestins. Cette humeur âcre en les picotant les agite, & leur sert comme d'une espèce de lavement naturel, pour leur faire jeter les excréments.

La rate est à l'opposite du foie, c'est une espèce de sac spongieux, où le sang est apporté par une grosse artere, & rapporté par les veines, comme dans toutes les autres parties, sans qu'on puisse remarquer dans ce sang aucune différence d'avec celui qui passe par les autres arteres, quoique l'an-

Zzz ij

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

IV.
Les parties qui
sont au-dessous de
la poitrine.

tiquité trompée par la couleur brune de ce sac , l'ait cru le réservoir de l'humeur mélancolique , & lui ait , par cette raison , attribué ces noirs chagrins , dont on ne peut dire le sujet.

Derrière le foie & la rate , & un peu au-dessous , sont les deux reins : un de chaque côté , où sont les deux reins , où se séparent & s'amassent les sérosités , qui tombent dans la vessie par deux petits tuyaux , qu'on appelle les uretères , & sont les urines.

Au-dessous de toutes ces parties sont les intestins , où par diverses détours les excréments se séparent , & tombent dans les lieux où la nature s'en décharge.

Les intestins sont attachés & comme cousus aux extrémités du mésentère , aussi ce mot signifie-t-il le milieu des entrailles.

Le mésentère est la partie qui s'appelle fraise dans les animaux , par le rapport qu'elle a aux fraises qu'on portoit autrefois au cou.

C'est une grande membrane étendue à peu près en rond ; mais repliée plusieurs fois sur elle-même , ce qui fait que les intestins qui la bordent dans toute sa circonférence , se relient de la même sorte.

On voit sur le mésentère une infinité de petites veines plus déliées que des cheveux , qu'on appelle des veines lactées , à causer qu'elles contiennent une liqueur semblable au lait , blanche & douce comme lui , dont on verra dans la suite la génération.

Au reste , les veines lactées sont si petites , qu'on ne peut les appercevoir dans l'animal qu'en l'ouvrant un peu après qu'il a mangé , parce que c'est alors , comme il sera dit , qu'elles se remplissent de ce suc blanc , & qu'elles en prennent la couleur.

Au milieu du mésentère est une glande assez grande. Les veines lactées sortent toutes des intestins , & aboutissent à cette glande comme à leur centre.

Il paroît par la seule situation , que la liqueur dont ces veines sont remplies , leur doit venir des entrailles ; & qu'elle est portée à cette glande , d'où elle est conduite en d'autres parties , qui seront marquées dans la suite.

Tous les intestins ont leur pellicule commune qu'on ap-

pelle le *péritoine*, qui les envelope, & qui contient divers vaisseaux, entr'autres, les ombilicaux, appelés ainsi, parce qu'ils se terminent au nombril. Ce sont ceux par où le sang & la nourriture sont portés au cœur de l'enfant, tant qu'il est dans le ventre de sa mere. Ensuite ils n'ont plus d'usage, & aussi se resserrent-ils tellement, qu'à peine les peut-on appercevoir dans la dissection.

Toute cette basse région, qui commence à l'estomac, est séparée de la poitrine par une grande membrane musculeuse, ou, pour mieux dire, par un muscle qui s'appelle le diaphragme. Il s'étend d'un côté à l'autre dans toute la circonférence des côtes.

Son principal usage est de servir à la respiration. Pour l'aider, il se hausse & se baisse par un mouvement continuel, qui peut être hâté ou ralenti par diverses causes.

En se baissant, il appui sur les intestins & les presse, ce qui a de grands usages, qu'il faudra considérer en leur lieu.

Le diaphragme est percé pour donner passage aux vaisseaux qui doivent s'étendre dans les parties inférieures.

Le foie & la rate y sont attachés. Quand il est secoué violemment, ce qui arrive quand nous rions avec éclat, la rate secouée en même-tems, se purge des humeurs qui la surchargent. D'où vient qu'en certains états on se sent beaucoup soulagé par un ris éclatant.

Voilà les parties principales, qui sont renfermées dans la capacité de la poitrine, & dans le bas ventre. Outre cela, il y en a d'autres qui servent de passage pour conduire à celles-là.

A l'entrée de la gorge sont attachés l'œsophage, autrement le gosier & la trachée artère. Œsophage signifie en Grec ce qui porte la nourriture. Trachée artère, & âpre artère, c'est la même chose. Elle est ainsi appelée, à cause qu'étant composée de divers anneaux, le passage n'en est pas uni.

L'œsophage, selon son nom, est le conduit par où les viandes sont portées à l'estomac, qui n'est qu'un allongement, ou, comme parle la Medecine, une dilatation de l'extrémité inférieure de l'œsophage. La situation & l'usage de ce conduit sont voir qu'il doit traverser le diaphragme,

V.
Les passages qui conduisent aux parties ci-dessus décrites, c'est-à-dire, l'œsophage, & la Trachée artère.

La Trachée artère est le conduit par où l'air qu'on respire est porté dans le poulmon, où elle se répand en une infinité de petites branches, qui à la fin deviennent imperceptibles, ce qui fait que le poulmon s'enfle tout entier par la respiration.

Le poulmon repoussant l'air par la Trachée artère avec effort, forme la voix, de la même sorte qu'il se forme un son par un tuyau d'orgue. Avec l'air sont aussi poussées au-dehors les humidités superflues, qui s'engendrent dans le poulmon, & que nous crachons.

La Trachée artère a dans son entrée une petite languette, qui s'ouvre pour donner passage aux choses qui doivent sortir par cet endroit-là. Elle s'ouvre plus ou moins, ce qui sert à former la voix, & diversifier les tons.

La même languette se ferme exactement quand on avale, de sorte que les viandes passent par-dessus, pour aller dans l'œsophage, sans entrer dans la Trachée artère, qu'il faut laisser libre à la respiration. Car si l'aliment passoit de ce côté-là, on étoufferait. Ce qui paroît par la violence qu'on souffre, & par l'effort qu'on fait, l'orsque la Trachée artère étant un peu entr'ouverte, il y entre quelque goutte d'eau qu'on veut repousser.

La disposition de cette languette étant telle qu'on la vient de voir, il s'ensuit qu'on ne peut jamais parler & avaler tout ensemble.

Au bas de l'estomac, & à l'ouverture qui est dans son fond, il y a une languette à peu près semblable, qui ne s'ouvre qu'en-dehors. Pressée par l'aliment qui sort de l'estomac, elle s'ouvre, mais en sorte qu'elle empêche le retour aux viandes; qui continuent leur chemin le long d'un gros boyau, où commence à se faire la séparation des excréments d'avec la bonne nourriture.

V I.

Le cerveau & les
organes des sens.

Au-dessus & dans la partie la plus haute de tout le corps, c'est-à-dire, dans la tête est le cerveau, destiné à recevoir les impressions des objets, & tout ensemble à donner au corps les mouvemens nécessaires pour les suivre, ou les fuir.

Par la liaison qui se trouve entre les objets & le mouvement progressif: il a fallu qu'où se termine l'impression des objets, là se trouvât le principe & la cause de ce mouvement.

Le cerveau a été formé , pour réunir ensemble ces deux fonctions.

L'impression des objets se fait par les nerfs qui servent aux sentimens , & il se trouve que ces nerfs aboutissent tous au cerveau.

Les esprits coulés dans les muscles par les nerfs répandus dans tous les membres , font le mouvement progressif. Et on croit premièrement , que les esprits sont portés d'abord du cœur au cerveau où ils prennent leur dernière forme. Et secondement , que les nerfs par où s'en fait la conduite , ont leur origine dans le cerveau , comme les autres.

Il ne faut donc point douter que la direction des esprits , & par-là tout le mouvement progressif , n'ait sa cause dans le cerveau. Et en effet , il est constant que le cerveau est attaqué dans les maladies où le corps est entrepris ; telle que sont l'apoplexie & la paralysie , & dans celles qui causent ces mouvemens irréguliers , qu'on appelle convulsions.

Comme l'action des objets sur les organes des sens , & l'impression qu'ils font , devoit être continuée jusqu'au cerveau , il a fallu que la substance en fût tout ensemble assez molle , pour recevoir les impressions , & assez ferme pour les conserver. Et en effet , elle a tout ensemble ces deux qualités.

Le cerveau a divers sinus & anfractuosités. Outre cela diverses cavités qu'on appelle ventricules , choses que les Médecins & anatomistes démontrent plus aisément , qu'ils n'en expliquent les usages.

Il est divisé en grand & petit , appelé aussi cervelet. Le premier vers la partie antérieure , & l'autre vers la partie postérieure de la tête.

La communication de ces deux parties du cerveau est visible par leur structure ; mais les dernières observations semblent faire voir que la partie antérieure du cerveau est destinée aux opérations des sens ; c'est aussi-là , que se trouvent les nerfs qui servent à la vue , à l'ouïe , au goût , & à l'odorat : au lieu que du cervelet naissent les nerfs qui servent au toucher , & aux mouvemens , principalement à celui du cœur. Aussi les blessures & les autres maux , qui attaquent cette partie , sont-ils plus mortels , parce qu'ils vont directement au principe de la vie.

Le cerveau dans toute sa masse est enveloppé de deux tuniques délicées & transparentes, dont l'une, appelée *pie-mere*, est l'enveloppe immédiate qui s'insinue aussi dans tous les détours du cerveau, & l'autre est nommée *dure-mere*, à cause de son épaisseur & de sa consistance.

La *dure-mere* par les arteres dont elle est remplie, est en battement continuel, & bat aussi sans cesse le cerveau, dont les parties étant fort pressées, il s'ensuit que le sang & les esprits qui y sont contenus, sont aussi fort pressés & fort battus. Ce qui est une des causes de la distribution, & peut-être aussi du raffinement des esprits.

C'est ce battement de la *dure-mere*, qu'on ressent si fort dans les maux de tête, & qui cause des douleurs si violentes.

L'artifice de la Nature est inexplicable, à faire que le cerveau reçoive tant d'impressions, sans en être trop ébranlé. La disposition de cette partie y contribue, parce que par sa mollesse il ralentit le coup, & s'en laisse imprimer fort doucement.

La délicatesse extrême des organes des sens, aide aussi à produire un si bon effet, parce qu'ils ne pesent point sur le cerveau, & y font une impression fort tendre & fort douce.

Cela veut dire que le cerveau n'en n'est point blessé. Car au reste, cette impression ne laisse pas d'être forte à sa manière; & de causer des mouvemens assez grands, mais tellement proportionnés à la nature du cerveau, qu'il n'en est point offensé.

Ce seroit ici le lieu de considérer les parties qui composent l'œil, ses pellicules appelées tuniques, ses humeurs de différente nature, par lesquelles se font diverses réfractions des rayons, les muscles qui tournent l'œil, & le présentent diversément aux objets comme un miroir: les nerfs optiques qui se terminent en cette membrane délicate qu'on nomme rétine, qui est tendue sur le fond de l'œil, comme un velouté délicat & mince, & qui embrasse l'humeur vitrée au-devant de laquelle est enchassée la partie de l'œil qu'on nomme le cristallin, à cause qu'elle ressemble à un beau cristal.

Il faudroit aussi remarquer la construction tant extérieure qu'intérieure

qu'intérieure de l'oreille, & entr'autres choses ce petit tambour appelé *tympa*n, c'est-à-dire, cette pellicule si mince & si bien tendue, qui par un petit marteau d'une fabrique extraordinairement délicate, reçoit le battement de l'air, & le fait passer par ses nerfs jusqu'audedans du cerveau. Mais cette description, aussi-bien que celle des autres organes des sens, seroit trop longue, & n'est pas nécessaire pour notre sujet.

Outre ces parties, qui ont leur région séparée, il y en a d'autres qui s'étendent & regnent par tous les corps, comme sont les os, les artères, les veines, & les nerfs.

VII.
Les parties qui
regnent par tout le
corps, & premie-
rement des os.

La plupart des os sont d'une substance sèche & dure, incapable de se courber, & qui peut être cassée plutôt que fléchie. Mais, quand ils sont cassés, ils peuvent être facilement remis, & la nature y jette une glaire, comme une espèce de soudure, qui fait qu'ils se reprennent plus solidement que jamais. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les os. C'est leurs jointures, leurs ligamens, & les divers emboîtemens des uns dans les autres, par le moien desquels ils jouent & se meuvent.

Les emboîtemens les plus remarquables sont ceux de l'épine du dos, qui regne depuis le chignon du cou jusqu'au croupion. C'est un enchaînement de petits os, emboîtés les uns dans les autres, en forme de double charniere, & ouverts au milieu pour donner entrée aux vaisseaux qui doivent y avoir leur passage. Il a fallu faire l'épine du dos de plusieurs pièces, afin qu'on pût courber & dresser le corps, qui seroit trop roide, si l'épine étoit d'un seul os.

Le propre des os est de tenir le corps en état, & de lui servir d'appui. Ils sont dans l'architecture du corps humain, ce que sont les pièces de bois dans un bâtiment de charpente. Sans les os, tout le corps s'abattroit, & on verroit tomber par pièces toutes les parties. Ils en renferment les unes, comme le crane, c'est-à-dire, l'os de la tête renferme le cerveau, & les côtes le poumon & le cœur. Ils en soutiennent les autres, comme les os des bras & des cuisses soutiennent les chairs qui y sont attachées.

Le cerveau est contenu dans plusieurs os joints ensemble, de maniere qu'ils ne font qu'une boîte continue. Mais s'il en eût été de même du poumon, cet os auroit été trop

grand, par conséquent ou trop fragile, ou trop solide, pour se remuer au mouvement des muscles qui devoient dilater ou resserrer la poitrine. C'est pourquoi il a fallu faire ce coffre de la poitrine de plusieurs pièces, qu'on appelle côtes. Elles tiennent ensemble par les peaux qui leur sont communes, & sont plus pliantes que les autres os, pour être capables d'obéir aux mouvemens, que leurs muscles leur devoient donner.

Le crâne a beaucoup de choses qui lui sont particulières. Il a en haut ses sutures, où il est un peu entr'ouvert, pour laisser évaporer les fumées du cerveau, & servir à l'insertion de l'une de ses enveloppes, c'est-à-dire, de la *dure-mère*. Il a aussi ses deux tables, étant composé de deux couches d'os posées l'une sur l'autre avec un artifice admirable, entre lesquelles s'insinuent les artères & les veines qui leur portent la nourriture.

VIII.

Les artères, les
veines, & les nerfs.

Les artères, les veines, & les nerfs sont joints ensemble, & se répandent par tout le corps jusques aux moindres parties.

Les artères & les veines sont des vaisseaux, qui portent par tout le corps, pour en nourrir toutes les parties, cette liqueur qu'on appelle sang : de sorte qu'elles-mêmes, pour être nourries, sont pleines d'autres petites artères & d'autres petites veines, & celles-là d'autres encore, jusques au terme que Dieu seul peut sçavoir. Et toutes ces veines & ces artères composent avec les nerfs, qui se subdivisent de la même sorte, un tissu vraiment merveilleux & inimitable.

Il y a aux extrémités des artères & des veines, de secrètes communications, par où le sang passe continuellement des unes dans les autres.

Les artères le reçoivent du cœur, & les veines l'y reportent. C'est pourquoi, à l'ouverture des artères, & à l'embouchure des veines du côté du cœur, il y a des valvules, ou soupapes, qui ne s'ouvrent qu'en un sens, & qui selon le sens dont elles sont tournées, donnent le passage, ou empêchent le retour. Celles des artères se trouvent disposées, de sorte qu'elles peuvent recevoir le sang en sortant du cœur : & celles des veines au contraire, de sorte qu'elles ne peuvent que le rendre au cœur sans le pouvoir jamais recevoir immédiatement du cœur. Et il y a par intervalles le long des

arteres & des veines, des valvules de même nature, qui ne permettent pas au sang, une fois passé, de remonter au lieu d'où il est venu : tellement qu'il est forcé par le nouveau sang qui survient sans cesse, d'aller toujours en avant, & de rouler sans fin par tout le corps.

Mais ce qui aide le plus à cette circulation, c'est que les arteres ont un battement continu, & semblable à celui du cœur, & qui le suit. C'est ce qui s'appelle le pouls.

Et il est aisé d'entendre que les arteres doivent s'enfler au battement du cœur, qui jette du sang dedans. Mais outre cela, on a remarqué que par leur composition elles ont, comme le cœur, un battement qui leur est propre.

On peut entendre ce battement, ou en supposant que leurs fibres une fois enflées par le sang que le cœur y jette, font sur elles-mêmes une espèce de ressort, ou qu'elles sont tournées de sorte, qu'elles se remuent comme le cœur même à la maniere des muscles.

Quoi qu'il en soit, l'artere peut être considérée, comme un cœur répandu par tout, pour battre le sang & le pousser en avant, & comme un ressort, ou un muscle monté; pour ainsi parler, sur le mouvement du cœur, & qui doit battre en même cadence.

Il paroît donc, que par la structure & le battement de l'artere, le sang doit toujours avancer dans ce vaisseau, & d'ailleurs l'artere battant sans relâche sur la veine qui lui est jointe, y doit faire le même effet que sur elle-même, quoique non de même force; c'est-à-dire, qu'elle y doit battre le sang, & le pousser continuellement de valvule en valvule, sans le laisser reposer un seul moment.

Et par-là il a fallu que l'artere qui devoit avoir un battement si continuel & si ferme, fût d'une consistance plus solide & plus dure que la veine, joint que l'artere qui reçoit le sang, comme il vient du cœur, c'est-à-dire, plus échauffé & plus vis, a dû encore, pour cette raison, être d'une structure plus forte, pour empêcher que cette liqueur n'échapât en abondance par son extrême subtilité, & ne rompit les vaisseaux, à la maniere d'un vin fumeux.

Il n'est pas possible de s'empêcher d'admirer la sagesse de la nature, qui ici, comme par tout ailleurs, forme les

parties de la maniere qu'il faut, pour les effets auxquels on les voit manifestement destinés.

Il y a à la base du cœur deux arteres & deux principales veines, d'où naissent toutes les autres. La plus grande artere s'appelle l'*aorte* : la plus grande veine s'appelle la *veine-cave*. « L'*aorte* porte le sang par tout le corps, excepté le cœur » & le poumon; la *veine-cave* le reporte de tout le corps, » excepté du cœur & du poumon : l'*aorte* sort du ventricule gauche, la *cave* aboutit au ventricule droit; du même ventricule sort l'artere du poumon moindre dans les adultes que l'*aorte*, aussi ne porte-t-elle que la portion du sang venal destiné au poumon. La veine du poumon aboutit au ventricule gauche, aussi ne rapporte-t-elle que le sang venal destiné au poumon, & par lui rendu artériel par le mélange de l'air respiré dans cette partie.

« Le cœur est nourri par une artere particuliere qui n'a » nulle communication immédiate avec l'*aorte* & reçoit le » sang du ventricule gauche; & le reste du sang destiné à la » nourriture est rapporté par une veine particuliere qui n'a » nulle communication immédiate avec le cœur, & rend son » sang dans le ventricule droit. »

Immédiatement en sortant du cœur, l'*aorte*, & la grande veine envoient une de leurs branches dans le cerveau, & c'est par-là que s'y fait ce transport soudain des esprits, dont il a été parlé.

Les nerfs sont comme de petites cordes, ou plutôt comme de petits filers, qui commencent par le cerveau, & s'étendent par tout le corps, jusqu'aux dernieres extrémités.

Par tout où il y a des nerfs, il y a quelque sentiment, & par tout où il y a du sentiment, il s'y rencontre des nerfs, comme le propre organe des sens.

La cavité des nerfs est remplie d'une certaine moëlle, qu'on dit être de même nature que le cerveau, à travers de laquelle les esprits peuvent aisément continuer leur cours.

Par-là se voient deux usages principaux des nerfs. Ils sont premierement les organes propres du sentiment. C'est pour-quoi à chaque partie qui est le siège de quelqu'un des sens, il y a des nerfs destinés pour servir au sentiment. Par exem-

ple, il y a aux yeux les nerfs optiques : les auditifs aux oreilles : les olfactifs aux narines, & les gustatifs à la langue. Ces nerfs servent aux sens situés dans ces parties ; & comme le toucher se trouve par tout le corps, il y a aussi des nerfs répandus par tout le corps.

Ceux qui vont ainsi par tout le corps en sortant du cerveau, passent le long de l'épine du dos, d'où ils se partagent & s'étendent dans toutes les parties.

Le second usage des nerfs n'est guères moins important. C'est de porter par tout le corps les esprits qui font agir les muscles, & causent tous les mouvemens.

Ces mêmes nerfs répandus par-tout, qui servent au toucher, servent aussi à cette conduite des esprits dans tous les muscles. Mais les nerfs que nous avons considérés comme les propres organes des quatre autres sens, n'ont point cet usage.

Et il est à remarquer que les nerfs qui servent au toucher, se trouvent même dans les parties qui servent aux autres sens, dont la raison est que ces parties-là ont avec leur sentiment propre celui du toucher. Les yeux, les oreilles, les narines & la langue, peuvent recevoir des impressions qui ne dépendent que du toucher seul, & d'où naissent les douleurs auxquelles ni les couleurs, ni les sons, ni les odeurs, ni le goût n'ont aucune part.

Ces parties ont aussi des mouvemens, qui demandent d'autres nerfs que ceux qui servent immédiatement à leurs sensations particulières. Par exemple, les mouvemens des yeux qui se tournent de tant de côtés, & ceux de la langue qui paroissent si divers dans la parole, ne dépendent en aucune sorte des nerfs qui servent au goût & à la vue. Et aussi y en trouve-t-on beaucoup d'autres : Par exemple, dans les yeux, les nerfs moteurs, & les autres que démontre l'Anatomic.

Les parties que nous venons de décrire ont toutes, ou presque toutes, de petits passages qu'on appelle pores, par où s'échappent & s'évaporent les matieres les plus légères & les plus subtiles, par un mouvement qu'on appelle transpiration.

Après avoir parlé des parties qui ont de la consistance, il faut parler maintenant des liqueurs & des esprits.

Il y a une liqueur qui arrose tout le corps, & qu'on appelle sang.

Cette liqueur est mêlée dans toute la masse de beaucoup

IX.
Le sang, & les
esprits.

d'autres liqueurs, telles que sont la bile & les sérosités. Celle qui est rouge qu'on voit à la fin se figer dans une palette, & qui en occupe le fond, est celle qu'on appelle proprement le sang.

C'est par cette liqueur que la chaleur se répand & s'entretient. C'est d'elle que se nourrissent toutes les parties; & si l'animal ne se réparoit continuellement par cette nourriture, il périroit.

C'est un grand secret de la nature, de sçavoir comment le sang s'échauffe dans le cœur.

Et d'abord on peut penser que le cœur étant extrêmement chaud, le sang s'y échauffe & s'y dilate, comme l'eau dans un vaisseau déjà échauffé.

Et si la chaleur du cœur, qu'on ne trouve guères plus grande que celle des autres parties, ne suffit pas pour cela, on y peut ajouter deux choses: l'une, que le sang soit composé, ou en son tout, ou en partie d'une matiere de la nature de celles qui s'échauffent par le mouvement. Et déjà on le voit fort mêlé de bile, matiere si aisée à échauffer, & peut-être que le sang même dans sa propre substance tient de cette qualité. De sorte qu'étant, comme il est, continuellement battu, premierement par le cœur, & ensuite par les arteres, il vient à un degré de chaleur considérable.

L'autre chose qu'on peut dire, est qu'il se fait dans le cœur une fermentation du sang.

On appelle fermentation, lorsqu'une matiere s'enfle par une espèce de bouillonnement, c'est-à-dire, par la dilatation de ses parties intérieures. Ce bouillonnement se fait par le mélange d'une autre matiere, qui se répand & s'insinue entre les parties de celle qui est fermentée, & qui les poussant du dedans au dehors, leur donne une plus grande circonférence. C'est ainsi que le levain enfle la pâte.

On peut donc penser que le cœur mêle dans le sang une matiere quelle qu'elle soit, capable de le fermenter, ou même sans chercher plus loin, qu'après que l'artere a reçu le sang que le cœur y pousse, quelque partie restée dans le cœur, sert de ferment au nouveau sang que la veine y décharge aussitôt après, comme un peu de vieille pâte aigrie fermente & enfle la nouvelle.

Soit donc qu'une de ces causes suffise, soit qu'il faille les joindre toutes ensemble, ou que la nature ait encore quel-

qu'autre secret inconnu aux hommes, il est certain que le sang s'échauffe beaucoup dans le cœur, & que cette chaleur entretient la vie.

Car d'un sang refroidi, il ne s'engendre plus d'esprits; ainsi le mouvement cesse, & l'animal meurt.

Le sang doit avoir une certaine consistance médiocre, & quand il est, ou trop subtil, ou trop épais, il en arrive divers maux à tout le corps.

Il bouillonne quelquefois extraordinairement, & souvent il s'épaissit avec excès, ce qui lui doit arriver par le mélange de quelque liqueur.

Et il ne faut pas croire que cette liqueur qui peut, ou épaissir tout le sang, ou le faire bouillonner, soit toujours en grande quantité. L'expérience faisant voir combien peu il faut de levain pour enfler beaucoup de pâte, & que souvent une seule goutte d'une certaine liqueur, agite & fait bouillir une quantité beaucoup plus grande d'une autre.

C'est par là qu'une goutte de venin entrée dans le sang, en fige toute la masse, & nous cause une mort certaine. Et on peut croire de même qu'une goutte de liqueur d'une autre nature, fera bouillonner tout le sang. Ainsi ce n'est pas toujours la trop grande quantité de sang, mais c'est souvent son bouillonnement qui le fait sortir des veines, & qui cause le saignement de nez, ou les autres accidens semblables, qu'on ne guérit pas toujours en tirant du sang, mais en trouvant ce qui est capable de le rafraichir & de le calmer.

Nous avons déjà dit du sang, qu'il y a un cours perpétuel du cœur dans les artères, des artères dans les veines, & des veines encore dans le cœur, d'où il est jetté de nouveau dans les artères, & toujours de même tant que l'animal est vivant.

Ainsi c'est le même sang qui est dans les artères & dans les veines, avec cette différence que le sang artériel sortant immédiatement du cœur, doit être plus chaud, plus subtil & plus vif; au lieu que celui des veines est plus tempéré & plus épais. Il ne laisse pas d'avoir sa chaleur, mais plus modérée, & se figeroit tout-à-fait, s'il croupissoit dans les veines, & s'il ne venoit bientôt se réchauffer dans le cœur.

Le sang artériel a encore cela de particulier, que quand l'artère est piquée, on le voit saillir comme par bouillons,

& à diverses reprises, ce qui est causé par le battement de l'artere.

Toutes les humeurs, comme la bile, la lymphe ou sérosité, coulent avec le sang dans les mêmes vaisseaux, & en sont aussi séparées en certaines parties du corps, ainsi qu'il a été dit. Ces humeurs sont de différentes qualités, par leur propre nature, que selon qu'elles sont diversement préparées; &, pour ainsi dire, criblées. C'est de cette masse commune que sont empreintes & formées la salive, les urines, les sueurs, les eaux continues dans les vaisseaux lymphatiques qu'on trouve auprès des veines : celles qui remplissent les glandes de l'estomac, par exemple, qui servent tant à la digestion; ces larmes enfin que la nature fournit à certains tuyaux auprès des yeux, pour les humecter.

Les esprits sont la partie la plus vive & la plus agitée du sang & mettent en action toutes les parties.

X. Quand les esprits sont épuisés à force d'agir, les nerfs se détendent, tout se relâche; & l'animal s'endort, & se délasse du travail & de l'action où il est sans cesse, pendant qu'il veille.

Le sang & les esprits se dissipent continuellement, & ont aussi besoin d'être réparés.

Pour ce qui est des esprits, il est aisé de concevoir, qu'étant si subtils & si agités, ils passent à travers les pores, & se dissipent d'eux-mêmes par leur propre agitation.

On peut aussi aisément comprendre que le sang, à force de passer & de repasser dans le cœur, s'évaporerait à la fin. Mais il y a une raison particulière de la dissipation du sang, tirée de la nourriture.

Les parties de notre corps doivent bien avoir quelque consistance. Mais si elles n'avoient aussi quelque mollesse, elles ne seroient pas assez maniables, ni assez pliantes pour faciliter le mouvement. Etant donc, comme elles sont, assez tendres, elles se dissipent & se consomment facilement, tant par leur propre chaleur, que par la perpétuelle agitation des corps qui l'environnent. C'est pour cela qu'un corps mort, par la seule agitation de l'air auquel il est exposé, se corrompt & se pourrit. Car l'air ainsi agité, ébranlant ce corps mort par le dehors, & s'insinuant dans les pores par sa subtilité, à la fin l'altère & le dissout. Le même arriveroit à un corps vivant, s'il n'étoit réparé par la nourriture.

Ce

Ce renouvellement des chairs & des autres parties du corps, paroît principalement dans la guérison des blessures, qu'on voit se former, & en même tems les chairs revenir par une assez prompte régénération.

Cette réparation se fait par le moien du sang qui coule dans les arteres, dont les plus subtiles parties s'échappant par les pores, dégouttent sur tous les membres, où elles se prennent, s'y attachent, & les renouvellent. C'est par là que le corps croît & s'entretient, comme on voit les plantes & les fleurs croître & s'entretenir par l'eau de la pluie. Ainsi le sang toujours employé à nourrir & à réparer l'animal, s'épuiserait aisément s'il n'étoit lui-même réparé, & la source en seroit bientôt tarie.

La nature y a pourvu par les alimens qu'elle nous a préparés, & par les organes qu'elle a disposés pour renouveler le sang, & par le sang tout le corps.

L'aliment commence premièrement à s'amollir dans la bouche par le moien de certaines eaux épreintes des glandes qui y aboutissent. Ces eaux détrempent les viandes, & font qu'elles peuvent plus facilement être brisées & broyées par les machoires, ce qui est un commencement de digestion.

De-là elles sont portées par l'œsophage dans l'estomac, où il coule dessus d'autres sortes d'eaux épreintes d'autres glandes, qui se voient en nombre infini dans l'estomac même. Par le moien de ces eaux, & à la faveur de la chaleur du foie, les viandes se cuisent dans l'estomac, à peu près comme elles feroient dans une marmite mise sur le feu. Ce qui se fait d'autant plus facilement, que ces eaux de l'estomac sont de la nature des eaux fortes, car elles ont la vertu d'inciser les viandes, & les coupent si menues, qu'il n'y a plus rien de l'ancienne forme.

C'est ce qui s'appelle la digestion, qui n'est autre chose que l'altération que souffre l'aliment dans l'estomac, pour être disposé à s'incorporer à l'animal.

Cette matiere digérée blanchit & devient comme liquide. C'est ce qui s'appelle le chyle.

Il est porté de l'estomac au boyau qui est au-dessous, & où se commence la séparation du pur & de l'impur, laquelle se continue tout le long des intestins.

Elle se fait par le pressement continuel que cause la respiration, & le mouvement du diaphragme sur les boyaux. Car étant ainsi pressés, la matiere dont ils sont pleins, est contrainte de couler dans toutes les ouvertures qu'elle trouve dans son passage ; en sorte que les veines lactées, qui sont attachées aux boyaux, ne peuvent manquer d'être remplies par ce mouvement.

Mais comme elles sont fort minces, elles ne peuvent recevoir que les parties les plus délicates, qui, exprimées par le pressement des intestins, se jettent dans ces veines, & y forment cette liqueur blanche, qui les remplit & les colore, pendant que le plus grossier par la forme du même pressement, continue son chemin dans les intestins, jusqu'à ce que le corps en soit déchargé.

Car il y a quelques valvules disposées d'espace en espace dans les gros boyaux, qui empêchent également la matiere de remonter, & de descendre trop vite, & on remarque outre cela, un mouvement vermiculaire de haut en bas, qui détermine la matiere à prendre un certain cours.

La liqueur des veines lactées est celle, que la nature prépare pour la nourriture de l'animal. Le reste est le superflu, & comme le marc qu'elle rejette, qu'on appelle aussi par cette raison excrément.

Ainsi se fait la séparation du liquide d'avec le grossier, & du pur d'avec l'impur, à peu près de la même sorte que le vin & l'huile s'expriment du raisin & de l'olive pressée, ou comme la fleur de farine par un sas plutôt que le son, ou que certaines liqueurs passées par une chausse, se clarifient ; & y laissent ce qu'elles ont de plus grossier.

Les détours des boyaux, repliés les uns sur les autres, sont que la matiere, digérée dans l'estomac, séjourne plus long-tems dans les boyaux, & donne tout le loisir nécessaire à la respiration, pour exprimer tout le bon suc, en sorte qu'il ne s'en perd aucune partie.

Il arrive aussi par ces détours, & par la disposition intérieure des boyaux, que l'animal ayant une fois pris nourriture, peut demeurer long-tems sans en prendre de nouvelle, parce que le suc épuré qui le nourrit est long-tems à s'exprimer, ce qui fait durer la distribution, & empêche la faim de revenir si-tôt.

Et on remarque que les animaux qu'on voit presque toujours affamés, comme, par exemple, les loups ont les intestins fort droits. D'où il arrive que l'aliment digéré y séjourne peu, & que le besoin de manger est pressant, & revient souvent.

Comme les entrailles pressées par la respiration, jettent dans les veines lactées la liqueur dont nous venons de parler, ces veines pressées par la même force, la poussent au milieu du mésentère, dans la glande où nous avons dit qu'elles aboutissent, d'où le même pressement les porte dans un certain réservoir, nommé *le réservoir de Pequet*, du nom d'un fameux Anatomiste de nos jours, qui l'a découvert.

De-là il passe dans un long vaisseau, qui, par la même raison, est appelé le canal ou *le conduit de Pequet*: Ce vaisseau, étendu le long de l'épine du dos, aboutit un peu au-dessus du cou, à une des veines qu'on appelle sous-clavières, d'où il est porté dans le cœur, & là il prend tout-à-fait la forme de sang.

Il sera aisé de comprendre comme le chyle est élevé à cette veine, si on considère que le long de *ce vaisseau de Pequet*, il y a des valvules disposées par intervalles, qui empêchent cette liqueur de descendre, & que d'ailleurs elle est continuellement poussée en haut, tant par la matière qui vient en abondance des veines lactées, que par le mouvement du poumon, qui fait monter ce suc en pressant le vaisseau où il est contenu.

Il n'est pas croyable à combien de choses sert la respiration. Elle rafraîchit le cœur & le sang : elle entraîne avec elle, & pousse dehors les fumées qu'excite la chaleur du cœur : elle fournit l'air dont se forme la voix & la parole : elle aide par l'air qu'elle attire à la génération des esprits, elle pousse le chyle des entrailles dans les veines lactées, de-là dans la glande du mésentère, ensuite dans le *réservoir & dans le canal de Pequet*, & enfin dans la sous-clavière, & en même tems elle facilite l'éjection des excréments, toujours en pressant les intestins.

Voilà quelle est à peu près la disposition du corps, & l'usage de ses parties, parmi lesquelles il paroît que le cœur & le cerveau sont les principales, & celles, pour ainsi dire, qui menent toutes les autres.

Bbbb ij

X I.

Le cœur & le cer-
veau sont les deux
maîtresses parties.

Ces deux maîtresses parties influent dans tout le corps. Le cœur y renvoie par tout le sang dont il est nourri, & le cerveau y distribue de tous côtés les esprits, par lesquels il est remué.

Au premier la nature a donné les arteres & les veines pour la distribution du sang, & elle a donné les nerfs au second pour l'administration des esprits.

Nous avons vu que la fabrique des esprits se commence par le cœur, lorsque battant le sang & l'échauffant, il en élève les parties les plus subtiles au cerveau, qui les perfectionne, & qui ensuite en renvoie au cœur ce qui est nécessaire, pour produire son battement.

Ainsi ces deux maîtresses parties, qui mettent, pour ainsi dire, tout le corps en action, s'aident mutuellement dans leurs fonctions, puisque sans le sang que le cœur envoie au cerveau, le cerveau n'auroit pas de quoi former les esprits, & que le cœur aussi n'auroit point de mouvement, sans les esprits que le cerveau lui renvoie.

Dans ce secours nécessaire que se donnent ces deux parties, laquelle des deux commence ? c'est ce qu'il est mal-aisé de déterminer, & il faudroit pour cela avoir recours à la première formation de l'animal.

Pour entendre ce qu'il y a ici de plus constant, il faut penser, avant toutes choses, que le fœtus, ou l'embryon, c'est-à-dire, l'animal qui se forme, est engendré d'autres animaux déjà formés & vivans, où il y a par conséquent du sang & des esprits déjà tous faits, qui peuvent se communiquer à l'animal qui commence.

On voit en effet que l'embryon est nourri du sang de la mere qui le porte. On peut donc penser que ce sang étant conduit dans le cœur de ce petit animal qui commence d'être, s'y échauffe & s'y dilate par la chaleur naturelle à cette partie ; que de-là passe au cerveau ce sang si subtil qui achève de s'y former en esprits, en la maniere qui a été dite ; que ces esprits revenus au cœur par les nerfs, causent son premier battement, qui se continue ensuite à peu près comme celui d'une pendule, après une premiere vibration.

On peut penser aussi, & peut-être plus vraisemblablement que l'animal étant tiré des semences pleines d'esprits, le cerveau, par sa premiere conformation, en peut avoir ce qui

lui en fait, pour exciter dans le cœur cette première pulsation, d'où suivent toutes les autres.

Quoi qu'il en soit, l'animal qui se forme, venant d'un animal déjà formé, on peut aisément comprendre que le mouvement se continue de l'un à l'autre; & que le premier ressort dont Dieu a voulu que tout dépendit, étant une fois ébranlé, ce même mouvement s'entretient toujours.

Au reste, outre les parties que nous venons de considérer dans le corps, il y en a beaucoup d'autres connues & inconnues à l'esprit humain; mais ceci suffit pour entendre l'admirable économie de ce corps, si sagement & si délicatement organisé, & les principaux ressorts par lesquels s'exercent les opérations.

Quand le corps est en bon état, & dans sa disposition naturelle, c'est ce qui s'appelle santé. La maladie au contraire est la mauvaise disposition du tout, ou de ses parties. Que si l'économie du corps est tellement troublée, que les fonctions naturelles cessent tout-à-fait, la mort de l'animal s'ensuit.

Cela doit arriver précisément, quand les deux maîtresses pièces, c'est-à-dire, le cerveau & le cœur, sont hors d'état d'agir, c'est-à-dire, quand le cœur cesse de battre, & que le cerveau ne peut plus exercer cette action, quelle qu'elle soit, qui envoie les esprits au cœur.

Car encore que le concours des autres parties soit nécessaire pour nous faire vivre, la cessation de leur action nous fait languir, mais ne nous tue pas tout-à-coup, au lieu que quand l'action du cerveau ou du cœur cesse tout-à-fait, on meurt à l'instant.

Or, on peut en général concevoir trois choses capables de causer dans ces deux parties cette cessation. La première, si elles sont, ou altérées dans leur substance, ou dérangées dans leur composition. La seconde, si les esprits qui sont, pour ainsi dire, l'âme du ressort, viennent à manquer. La troisième, si ne manquant pas, & se trouvant préparés, ils sont empêchés par quelque autre cause, de couler, ou du cerveau dans le cœur, ou du cœur dans le cerveau.

Et il semble que toute machine doive cesser par une de ces causes. Car, ou le ressort se rompt, comme les tuyaux dans un orgue, & les roues ou les meules dans un mou-

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

XII.
La santé, la maladie, la mort, & à propos des maladies, les passions, en tant qu'elles regardent le corps.

lin, ou le moteur cesse, comme si la riviere qui fait aller les roues, est détournée, ou que le soufflet qui pousse l'air dans l'orgue, soit brisé ; ou le moteur, ou le mobile étant en état, l'action de l'un sur l'autre est empêchée par quelqu'autre corps, comme si quelque chose au-dedans de l'orgue empêche le vent d'y entrer, ou que l'eau & toutes les roues étant comme il faut, quelque corps interposé en un endroit principal, empêche le jeu,

Appliquant ceci au corps de l'homme, machine sans comparaison plus composée & plus délicate, mais, en ce que l'homme a de corporel, pure machine : on peut concevoir qu'il meurt, si les ressorts principaux se corrompent, si les esprits, qui sont le moteur s'éloignent, ou si les ressorts étant en état, & les esprits prêts, le jeu en est empêché par quelque autre cause.

S'il arrive par quelque coup que le cerveau ou le cœur soient entamés, & que la continuité des filets soit interrompue ; & sans entâmer la substance, si le cerveau, ou se ramollir, ou se dessèche excessivement, ou que par un accident semblable, les fibres du cœur se roidissent, ou se relâchent tout-à-fait, alors l'action de ces deux ressorts, d'où dépend tout le mouvement, ne subsiste plus, & toute la machine est arrêtée.

Mais quand le cerveau & le cœur demeureroient en leur entier, dès-là que les esprits manquent, les ressorts cessent, faute de moteur. Et quand il se formeroit des esprits conditionnés comme il faut, si les tuyaux par où ils doivent passer, ou resserrés, ou remplis de quelque autre chose, leur ferment l'entrée, ou le passage, c'est de même que s'ils n'étoient plus. Ainsi le cerveau & le cœur, dont l'action & la communication nous font vivre, restent sans force, le mouvement cesse dans son principe, toute la machine demeure, & ne se peut plus rétablir.

Voilà ce qu'on appelle mort, & les dispositions à cet état s'appellent maladies.

Ainsi toute altération dans le sang, qui l'empêche de fournir pour les esprits une matiere louable, rend le corps malade. Et si la chaleur naturelle, ou étouffée par la trop grande épaisseur du sang, ou dissipée par son excessive subtilité, n'envoie plus d'esprits, il faut mourir ; tellement qu'on peut dé-

finir la mort, la cessation du mouvement dans le sang & dans le cœur.

Outre les altérations qui arrivent dans le corps par les maladies, il y en a qui sont causées par les passions, qui, à vrai dire, sont une espèce de maladie. Il seroit trop long d'expliquer ici toutes ces altérations, & il suffit d'observer en général qu'il n'y a point de passion qui ne fasse quelque changement dans les esprits, & par les esprits dans le cœur & dans le sang. Et c'est une suite nécessaire de l'impression violente que certains objets font dans le cerveau.

De-là il arrive nécessairement que quelques-unes des passions les y excitent, & les y agitent avec violence, & que les autres les y ralentissent. Les unes par conséquent les font couler plus abondamment dans le cœur, & les autres moins. Celles qui les font abonder, comme la colere & l'audace, les répandent avec profusion, & les poussent de tous côtés au dedans & au dehors. Celles qui tendent à les supprimer & à les retenir, telles que sont la tristesse & le désespoir, les retiennent serrés au dedans, comme pour les ménager.

De-là naissent dans le cœur & dans le poulx des battemens les uns plus lents, & les autres plus vites, les uns incertains & inégaux, & les autres plus mesurés, d'où il arrive dans le sang divers changemens, & de-là conséquemment de nouvelles altérations dans les esprits. Les membres extérieurs reçoivent aussi de différentes dispositions. Quand on est attaqué, le cerveau envoie plus d'esprits aux bras & aux mains, & c'est ce qui fait qu'on est plus fort dans la colere. Dans cette passion, les muscles s'affermissent, les nerfs se bandent, les poings se ferment, tout se tourne à l'ennemi pour l'écraser, & le corps est disposé à se ruer sur lui de tout son poids. Quand il s'agit de poursuivre un bien, ou de fuir un mal pressant, les esprits accourent avec abondance aux cuisses & aux jambes pour hâter la course, tout le corps soutenu par leur extrême vivacité devient plus léger : ce qui a fait dire au Poëte, parlant d'Apollon & de Daphné : *Hic spe celer, illa timore*. Si un bruit un peu extraordinaire menace de quelque coup, on s'éloigne naturellement de l'endroit d'où vient le bruit, en y jettant l'œil, afin d'esquiver plus facilement, & quand le coup est reçu, la main se porte aussitôt aux parties blessées, pour ôter, s'il se peut, la cause du

mal, tant les esprits sont disposés dans les passions, à se cacher promptement les membres, qui ont besoin de se mouvoir.

Par l'agitation du dedans, la disposition du dehors est toute changée. Selon que le sang accourt au visage, ou s'en retire, il y paroît, ou rougeur, ou pâleur. Ainsi on voit dans la colere les yeux allumés, on y voit rougir le visage, qui au contraire pâlit dans la crainte. La joie & l'espérance en adoucissent les traits, ce qui répand sur le front une image de sérénité. La colere & la tristesse, au contraire, les rendent plus rudes, & leur donnent un air, ou plus farouche, ou plus sombre. La voix change aussi en diverses sortes. Car selon que le sang ou les esprits coulent plus ou moins dans le poumon, dans les muscles qui l'agitent, & dans la trachée-artère par où il respire l'air, ces parties, ou dilatées, ou pressées diversement, poussent tantôt des sons éclatans, tantôt des cris aigus, tantôt des voix confuses, tantôt de longs gémissemens, tantôt des soupirs entre-coupés. Les larmes accompagnent de tels états, lorsque les tuyaux qui en sont la source, sont dilatés, ou pressés à une certaine mesure, si le sang refroidi, & par-là épaissi, se porte lentement au cerveau, & lui fournit moins de matière d'esprits qu'il ne faut; ou si au contraire étant ému & échauffé plus qu'à l'ordinaire, il en fournit trop, il arrivera tantôt des tremblemens & des convulsions, tantôt des langueurs & des défaillances. Les muscles se relâcheront, & on se sentira prêts à tomber. Ou bien les fibres même de la peau qui couvre la tête, faisant alors l'effet des muscles & se resserrant excessivement, la peau se retirant sur elle-même fera dresser les cheveux, dont elle enferme la racine, & causera ce mouvement qu'on appelle horreur. Les Physiciens expliquent en particulier toutes ces altérations; mais c'est assez pour notre dessein d'en avoir remarqué en général la nature, les causes, les effets, & les signes.

Les passions, à les regarder seulement dans le corps, semblent n'être autre chose qu'une agitation extraordinaire des esprits, ou du sang, à l'occasion de certains objets qu'il faut fuir ou poursuivre.

Ainsi la cause des passions doit être l'impression & le mouvement, qu'un objet de grande force fait dans le cerveau.

De-là

De-là suit l'agitation & des esprits & du sang, dont l'effet naturel doit être de disposer le corps de la manière qu'il faut pour fuir l'objet ou le suivre; mais cet effet est souvent empêché par accident.

Les signes des passions, qui en sont aussi de effets, mais moins principaux, c'est ce qui en paroît au dehors, tels sont les larmes, les cris, & les autres changemens, tant de la voix, que des yeux & du visage.

Car comme il est de l'institution de la nature, que les passions des uns fassent impression sur les autres, par exemple, que la tristesse de l'un excite la pitié de l'autre, que lorsque l'un est disposé à faire du mal par la colère, l'autre soit disposé en même tems, ou à la défense, ou à la retraite, & ainsi du reste; il a fallu que les passions n'eussent pas seulement de certains effets au dedans, mais qu'elles eussent encore au dehors chacune son propre caractère, dont les autres hommes pussent être frappés.

Et cela paroît tellement du dessein de la nature, qu'on trouve sur le visage une infinité de nerfs & de muscles, dont on ne reconnoît point d'autre usage, que d'en tirer en divers sens toutes les parties, & d'y peindre les passions, par la secrète correspondance de leurs mouvemens avec les mouvemens intérieurs.

Il nous reste encore à considérer le consentement de toutes les parties du corps, pour s'entraider mutuellement, & pour la défense du tout. Quand on tombe d'un côté, la tête, le cou & tout le corps se tournent à l'opposite. De peur que la tête ne se heurte, les mains se jettent devant elle & s'exposent aux coups qui la briseroient. Dans la lutte on voit le coude se présenter comme un bouclier devant le visage, les paupières se ferment pour garantir l'œil. Si on est fortement penché d'un côté, le corps se porte de l'autre, pour faire le contre-poids, & se balance lui-même en diverses manières, pour prévenir une chute, ou pour la rendre moins incommode. Par la même raison, si on porte un grand poids d'un des côtés, on se sert de l'autre pour contrepeser. Une femme qui porte un seau d'eau pendu à la droite, étend le bras gauche & se penche de ce côté-là. Celui qui porte sur le dos, se penche en avant, & au contraire quand on porte sur la tête, le corps naturellement se tient droit. Enfin il ne

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

XIII.
La correspondance de toutes les parties.

manque jamais de se situer de la maniere la plus convenable pour se soutenir, en sorte que les parties ont toujours un même centre de gravité, qu'on prend au juste, comme si on sçavoit la mécanique. A cela on peut rapporter certains effets des passions que nous avons remarqués. Enfin, il est visible que les parties du corps sont disposées, à se prêter un secours mutuel, & à concourir ensemble à la conservation de leur tout.

Tant de mouvemens si bien ordonnés, & si forts, selon les règles de la mécanique, se font en nous sans science, sans raisonnement, & sans réflexion : au contraire la réflexion ne feroit ordinairement qu'embarrasser. Nous verrons dans la suite qu'il se fait en nous, sans que nous le sçachions, ou que nous le sentions, une infinité de mouvemens semblables. La prunelle s'élargit, ou se rétrécit de la maniere la plus convenable à nous donner plus ou moins de jour, l'œil s'applatit & s'allonge selon que nous avons besoin de voir de loin, ou de près. La glotte s'élargit ou se s'étrecit selon les tons qu'elle doit former. La bouche se dispose, & la langue se remue, comme il faut, pour les différentes articulations. Un petit enfant, pour tirer des mammelles de sa nourrice la liqueur dont il se nourrit, ajuste aussi-bien ses lèvres & sa langue, que s'il sçavoit l'art des pompes aspirantes, ce qu'il fait même en dormant, tant le nature a voulu nous faire voir que ces choses n'avoient pas besoin de notre attention.

Mais moins il y a d'adresse & d'art de notre côté dans des mouvemens si proportionnés & si justes, plus il en paroît dans celui qui a si bien disposé toutes les parties de notre corps.

XIV.
Récapitulation où
sont ramassées les
propriétés de l'a-
me & du corps.

Par les choses qui ont été dites, il est aisé de comprendre la différence de l'ame & du corps ; & il n'y a qu'à considérer les diverses propriétés que nous y avons remarquées.

Les propriétés de l'ame sont, voir, ouïr, goûter, sentir, imaginer, avoir du plaisir ou de la douleur, de l'amour ou de la haine, de la joie ou de la tristesse, de la crainte ou de l'espérance, assurer, nier, douter, raisonner, réfléchir & considérer, comprendre, délibérer, se résoudre, vouloir, ou ne vouloir pas. Toutes choses qui dépendent du même principe, & que nous avons entendues très-distinctement sans nommer le corps, si ce

n'est comme l'objet que l'ame aperçoit, ou comme l'organe dont elle se sert.

La marque que nous entendons distinctement ces opérations de notre ame, c'est que jamais nous ne prenons l'une pour l'autre. Nous ne prenons point le doute pour l'assurance, ni affirmer pour nier, ni raisonner pour sentir : nous ne confondons pas l'espérance avec le désespoir, ni la crainte avec la colere, ni la volonté de vivre selon la raison, avec celle de vivre selon les sens & les passions.

Ainsi nous connoissons distinctement les propriétés de l'ame. Voyons maintenant celles du corps.

Les propriétés du corps, c'est-à-dire, des parties qui le composent, sont d'être étendues plus ou moins, d'être agitées plus vite ou plus lentement, d'être ouvertes ou d'être fermées, dilatées ou pressées, tendues ou relâchées, jointes ou séparées les unes des autres, épaisses ou déliées, capables d'être insinuées en certains endroits plutôt qu'en d'autres. Choses qui appartiennent au corps, & qui en sont manifestement la nourriture, l'augmentation, la diminution, le mouvement & le repos.

En voilà assez pour connoître la nature de l'ame & du corps, & l'extrême différence de l'un & de l'autre.

CHAPITRE III.

De l'union de l'Ame & du Corps.

La plu néanmoins à Dieu, que des natures si différentes fussent étroitement unies. Et il étoit convenable, afin qu'il y eût de toutes sortes d'Eures dans le monde, qu'il s'y trouvât, & des corps qui ne fussent unis à aucun esprit, telles que sont la Terre & l'Eau, & les autres de cette nature ; & des esprits, qui comme Dieu même, ne fussent unis à aucun corps, tels que sont les Anges, & aussi des esprits unis à un corps, telle qu'est l'ame raisonnable, à qui comme à la dernière de toutes les créatures intelligentes, il devoit échoir en partage, ou plutôt convenir naturellement, de faire un même tout avec le corps qui lui est uni.

Ce corps, à le regarder comme organique, est un par la

Cccc ij

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

I.
L'ame est naturellement unie au corps.

I I.

Deux effets principaux de cette union, & deux genres d'opérations dans l'ame.

proportion & la correspondance de ses parties : de sorte qu'on peut l'appeller un même organe, de même & à plus forte raison qu'un luth, ou un orgue, est appelé un seul instrument. D'où il résulte que l'ame lui doit être unie en tout, parce qu'elle lui est unie comme à un seul organe parfait dans sa totalité.

C'est cette union admirable de notre corps & de notre ame que nous avons à considérer. Et quoiqu'il soit difficile, & peut-être impossible à l'esprit humain d'en pénétrer le secret, nous en voyons pourtant quelque fondement dans les choses qui ont été dites.

Nous avons distingué dans l'ame deux sortes d'opérations : les opérations sensitives, & les opérations intellectuelles ; les unes attachées à l'altération, & au mouvement des organes corporels, les autres supérieures au corps, & nées pour le gouverner.

Car il est visible que l'ame se trouve assujettie par ses sensations aux dispositions corporelles, & il n'est pas moins clair que par le commandement de la volonté, guidée par l'intelligence, elle remue les bras, les jambes, la tête, & enfin transporte tout le corps.

Que si l'ame n'étoit simplement qu'intellectuelle, elle seroit tellement au dessus du corps, qu'on ne sçauroit pas où elle y devoit tenir ; mais parce qu'elle est sensitive, c'est-à-dire jointe à un corps & par-là chargée de veiller à sa conservation & à sa défense ; elle a dû être unie au corps par cet endroit-là, ou, pour mieux dire, par toute la substance, puisqu'elle est indivisible, & qu'on peut bien en distinguer les opérations, mais non pas la partager dans son fond.

Dès-là que l'ame est sensitive, elle est sujette au corps de ce côté-là, puisqu'elle souffre de ses mouvemens, & que les sensations, les unes fâcheuses, & les autres agréables, y sont attachées.

De-là suit que l'ame qui remue les membres & tout le corps par sa volonté, le gouverne comme une chose qui lui est intimement unie, qui la fait souffrir elle-même, lui cause des plaisirs & des douleurs extrêmement vives.

« Or l'ame ne peut mouvoir le corps que par sa volonté, qui naturellement n'a nul pouvoir sur le corps, comme le

« corps ne peut naturellement rien sur l'ame, pour la rendre
 « heureuse ou malheureuse. Les deux substances étant de na-
 « ture si différente que l'une ne pourroit rien sur l'autre, si
 « Dieu, Créateur de l'une & de l'autre, n'avoit par sa volonté
 « souveraine joint ces deux substances par la dépendance mu-
 « tuelle de l'une à l'égard de l'autre ; ce qui est une espèce
 « de miracle perpétuel, général & subsistant, qui paroît dans
 « toutes les sensations de l'ame & dans tous les mouvemens
 « volontaires du corps. »

Voilà ce que nous pouvons entendre de l'union de l'ame avec le corps, & elle se fait remarquer principalement par deux effets.

Le premier, est que de certains mouvemens du corps suivent certaines pensées, ou sentimens dans l'ame, le second réciproquement, qu'à une certaine pensée, ou sentiment qui arrive à l'ame, sont attachés certains mouvemens qui se font en même-tems dans le corps, par exemple, de ce que les chairs sont coupées, c'est-à-dire, séparées les unes des autres, ce qui est un mouvement dans le corps, il arrive que je sens en moi la douleur, que nous avons vue être un sentiment de l'ame : & de ce que j'ai dans l'ame la volonté que ma main soit remuée, il arrive qu'elle l'est en effet au même moment.

Le premier de ces deux effets paroît dans les opérations où l'ame est assujettie au corps, qui sont les opérations sensibles : & le second paroît dans les opérations où l'ame préside au corps, qui sont les opérations intellectuelles.

Considérons ces deux effets, l'un après l'autre. Voyons avant toutes choses ce qui se fait dans l'ame ensuite des mouvemens du corps, & nous verrons après ce qui arrive dans le corps ensuite des pensées de l'ame.

Et d'abord il est clair que tout ce qu'on appelle sentiment, ou sensation, je veux dire la perception des couleurs, des sons, du bon & du mauvais goût, du chaud & du froid, de la faim & de la soif, du plaisir & de la douleur, suivent les mouvemens & l'impression que font les objets sensibles sur nos organes corporels.

Mais pour entendre plus distinctement, par quels moïens cela s'exécute, il faut supposer plusieurs choses constantes.

La première, qu'en toute sensation, il se fait un contact

TRAITÉ
 DE LA
 CONNOISSANCE
 DE DIEU, &c.

III.

Les sensations sont attachées à des mouvemens corporels qui se font en nous.

& une impression réelle & matérielle sur nos organes, qui vient, ou immédiatement, ou originairement de l'objet.

Et déjà pour le toucher & le goût, le contact y est palpable & immédiat. Nous ne goûtons que ce qui est immédiatement appliqué à notre langue, & à l'égard du toucher, le mot l'emporte, puisque toucher & contact c'est la même chose.

Et encore que le soleil & le feu nous échauffent étant éloignés, il est clair qu'ils ne font impression sur notre corps qu'en la faisant sur l'air qui le touche. Le même se doit dire du froid; & ainsi ces deux sensations appartenantes au toucher, se font par l'application & l'attouchement de quelque corps.

On doit croire que si le goût & le toucher demandent un contact réel, il ne sera pas moins dans les autres sens, quoi qu'il y soit plus délicat.

Et l'expérience le fait voir même dans la vue, où le contact des objets, & l'ébranlement de l'organe corporel, paroît le moins, car on peut aisément sentir, en regardant le Soleil, combien ses rayons directs sont capables de nous blesser. ce qui ne peut venir que d'une trop violente agitation des parties qui composent l'œil. Cette agitation causée par l'union des rayons dans le crySTALLIN a un point brulant qui aveugleroit, c'est-à-dire, bruleroit l'organe de la vision, si on s'opiniâtroit à regarder fixement le Soleil.

Mais encore que ces rayons nous blessent moins étant réfléchis, le coup en est souvent très-fort, & le seul effet du blanc nous fait sentir que les couleurs ont plus de force que nous ne pensons pour nous émouvoir. Car il est certain que le blanc frappe fortement les nerfs optiques. C'est pourquoi cette couleur blesse la vue, ce qui paroît tellement à ceux qui voyagent parmi les neiges, pendant que la campagne en est couverte, qu'ils sont contraints de se défendre contre l'effort que cette blancheur fait sur les yeux, en les couvrant de quelque verre, sans quoi ils perdroient la vue; les ténébres qui font sur nous le même effet que le noir, nous font perdre la vue d'une autre sorte, lorsque les nerfs optiques, par une longue désaccoutumance de souffrir la lumière même réfléchie, sont exposés tout-à-coup à une grande lumière, dans un lieu où tout est blanc, ou lorsqu'après une longue capti-

vité dans un lieu parfaitement ténébreux, faute d'exercice, ils s'affaiblissent & se flétrissent, & par-là deviennent immobiles & incapables d'être ébranlés par les objets. On sent aussi à la longue qu'un noir trop enfoncé fait beaucoup de mal; & par l'effet sensible de ces deux couleurs principales, on peut juger de celui de toutes les autres.

Quant aux sons, l'agitation de l'air, & le coup qui en vient à notre oreille, sont choses trop sensibles, pour être révoquées en doute. On se sert du son des cloches pour dissiper les nuées. Souvent de grands cris ont tellement fendu l'air, que les oiseaux en sont tombés: d'autres ont été jetés par terre par le seul vent d'un boulet. Et peut-on avoir peine à croire que les oreilles soient agitées par le bruit, puisque même les bâtimens en sont ébranlés, & qu'on les en voit trembler? On peut juger par-là de ce que fait une plus douce agitation sur des parties plus délicates.

Cette agitation de l'air est si palpable, qu'elle se fait même sentir en d'autres parties du corps. Chacun peut remarquer ce que certains sons, comme celui d'un orgue, ou d'une basse de viole font sur son corps. Les paroles se font sentir aux extrémités des doigts situés d'une certaine façon: & on peut croire que les oreilles formées pour recevoir cette impression, la recevront aussi beaucoup plus forte.

L'effet des senteurs nous paroît par l'impression qu'elles font sur la tête. De plus, on ne verroit pas les chiens suivre le gibier, en flairant les endroits où il a passé, s'il ne restoit quelques vapeurs sorties de l'animal poursuivi. Et quand on brûle des parfums, on en voit la fumée se répandre dans toute une chambre, & l'odeur se fait sentir, en même-tems que la vapeur vient à nous. On doit croire qu'il sort des fumées à peu-près de même nature, quoiqu'imperceptibles, de tous les corps odoriférans, & que c'est ce qui cause tant de bons & de mauvais effets dans le cerveau. Car il faut apprendre à juger des choses qui ne se voient pas, par celles qui se voient.

Il est donc vrai qu'il se fait dans toutes nos sensations une impression réelle & corporelle sur nos organes; mais nous avons ajouté qu'elle vient immédiatement, ou originairement de l'objet.

Elle en vient immédiatement dans le toucher & dans le

IV.
Les mouvemens corporels qui se font en nous dans ses sensations, viennent des objets par le milieu.

gôût, où l'on voit les corps appliqués par eux-mêmes à nos organes. Elle en vient originairement dans les autres sensations, où l'application de l'objet n'est pas immédiat ; mais où le mouvement qui se fait en vient jusqu'à nous à travers de l'air par une parfaite continuité.

C'est ce que l'expérience nous découvre aussi certainement que tout le reste que nous avons dit. Un corps interposé m'empêche de voir le tableau que je regardois : quand le milieu est transparent, selon la nature dont il est, l'objet vient à moi différemment ; l'eau qui rompt la ligne droite, le courbe à mes yeux. Les verres, selon qu'ils sont colorés, ou taillés, en changent les couleurs, les grandeurs & les figures. L'objet, ou se grossit, ou s'appetisse, ou se renverse, ou se redresse, ou se multiplie. Il faut donc premièrement, qu'il se commence quelque chose sur l'objet même, & c'est ; par exemple, à l'égard de la vue, la réflexion de quelque rayon du soleil, ou d'un autre corps lumineux ; il faut secondement, que cette réflexion qui se commence à l'objet, se continue tout à travers de l'air jusqu'à mes yeux, ce qui montre que l'impression qui se fait sur moi, vient originairement de l'objet même.

Il en est de même de l'agitation qui cause les sons, & de la vapeur qui excite les senteurs. Dans l'ouïe, le corps résonnant qui cause le bruit, doit être agité, & on y sent au doigt par un attachement très léger, tant que le bruit dure, un tremoussissement qui cesse, quand la main presse davantage. Dans l'odorat, une vapeur doit s'exhaler du corps odoriférant, & dans l'un & dans l'autre sens, si le corps qui agite l'air rompt le coup qui venoit à nous, nous ne sentons rien.

Ainsi dans les sensations, à n'y regarder seulement que ce qu'il y a dans le corps ; nous trouvons trois choses à considérer, l'objet, le milieu, & l'organe même. Par exemple, les yeux & les oreilles.

V.

Les mouvemens de nos corps, auxquels les sensations sont attachées sont les mouvemens des nerfs.

Mais comme ces organes sont composés de plusieurs parties, pour sçavoir précisément quelle est celle qui est le propre instrument destiné par la nature pour les sensations, il ne faut que se souvenir qu'il y a en nous certains petits filets qu'on appelle nerfs, qui prennent leur origine dans le cerveau, & qui de-là se répandent dans tout le corps.

Souvenons-nous aussi qu'il y a des nerfs particuliers attribués par la nature à chaque sens. Il y en a pour les yeux, pour les oreilles,

oreilles, pour l'odorat, pour le goût : & comme le toucher se répand par tout le corps , il y a aussi des nerfs répandus par tout dans les chairs. Enfin, il n'y a point de sentiment où il n'y a point de nerfs , & les parties nerveuses sont les plus sensibles. C'est pourquoi tous les Philosophes sont d'accord que les nerfs sont le propre organe des sens.

Nous avons vu outre cela que les nerfs aboutissent tous au cerveau , & qu'ils sont pleins des esprits qu'il y envoie continuellement ; ce qui doit les tenir toujours tendus en quelque maniere , pendant que l'animal veille. Tout cela supposé , il sera facile de déterminer le mouvement précis auquel la sensation est attachée , & enfin tout ce qui regarde , tant la nature , que l'usage des sensations , en tant qu'elles servent au corps & à l'ame.

C'est ce qui sera expliqué en douze Propositions , dont les six premières seront voir les sensations attachées à l'ébranlement des nerfs , & les six autres expliqueront l'usage que l'ame fait des sensations , & l'instruction qu'elle en reçoit , tant pour le corps , que pour elle-même.

I. Proposition. *Les nerfs sont ébranlés par les objets du dehors qui frappent les sens.* C'est de quoi on ne peut douter dans le toucher , où l'on voit des corps appliqués immédiatement sur le nôtre , qui étant en mouvement ne peuvent manquer d'ébranler les nerfs qu'ils trouvent répandus par tout. L'air chaud ou froid qui nous environne doit avoir un effet semblable. Il est clair que l'un dilate les parties du corps , & que l'autre les resserre , ce qui ne peut être , sans quelque ébranlement des nerfs. Le même doit arriver dans les autres sens , où nous avons vu que l'altération de l'organe n'est pas moins réelle. Ainsi les nerfs de la langue seront touchés & ébranlés par le suc exprimé des viandes : les nerfs auditifs , par l'air qui s'agit au mouvement des corps résonnans : les nerfs de l'odorat , par les vapeurs qui sortent des corps : les nerfs optiques , par les rayons ou directs ou réfléchis du Soleil , ou d'un autre corps lumineux ; autrement les coups que nous recevons , non seulement du Soleil trop fixement regardé , mais encore du blanc , ne seroient pas aussi forts que nous les avons remarqués. Enfin , généralement dans toutes les sensations , les nerfs sont frappés par quelque objet , & il est aisé d'entendre que des filets si dé-

V I.

Six propositions
qui expliquent
comment les sensa-
tions sont attachées
à l'ébranlement
des nerfs.

liés & si bien tendus ne peuvent manquer d'être ébranlés ; aussi-tôt qu'ils sont touchés avec quelque force.

II. Proposition. *Cet ébranlement des nerfs frappés par les objets se continue jusqu'au dedans de la tête & du cerveau.* La raison est que les nerfs sont continués jusques-là, ce qui fait qu'ils portent au dedans le mouvement & les impressions qu'ils reçoivent du dehors.

Cela s'entend en quelque maniere par le mouvement d'une corde, ou d'un filet bien tendu, qu'on ne peut mouvoir à une de ses extrémités, sans que l'autre soit ébranlée à l'instant, à moins qu'on n'arrête le mouvement au milieu.

Les nerfs sont semblables à cette corde ou à ce filet, avec cette différence qu'ils sont sans comparaison plus déliés, & pleins outre cela d'un esprit très-vif & très-vite, c'est-à-dire, d'une subtile vapeur qui coule sans cesse au dedans, & les tient tendus, de sorte qu'ils sont remués par les moindres impressions du dehors & les porte fort promptement au dedans de la tête où est leur racine.

III. Proposition. *Le sentiment est attaché à cet ébranlement des nerfs.* Il n'y a point en cela de difficulté. Et puisque les nerfs sont le propre organe des sens, il est clair que c'est à l'impression qui se fait dans cette partie, que la sensation doit être attachée.

De-là il doit arriver qu'elle s'excite toutes les fois que les nerfs sont ébranlés, qu'elle dure autant que dure l'ébranlement des nerfs ; & au contraire que les mouvemens qui n'ébranlent point les nerfs, ne sont point sentis ; & l'expérience fait voir que la chose arrive ainsi.

Premierement, nous avons vu qu'il y a toujours quelque contact de l'objet, & par-là quelque ébranlement dans les nerfs, lorsque la sensation s'excite.

Et sans même qu'aucun objet extérieur frappe nos oreilles ; nous y sentons certains bruits qui ne peuvent guères arriver, que de ce que par quelque cause interne que ce soit le tympan est ébranlé, ce qui fait sentir des tintemens plus ou moins clairs, ou des bourdonnemens plus ou moins graves, selon que les nerfs sont diversement touchés.

Par une raison semblable, on voit des étincelles de lumieres s'exciter au mouvement de l'œil frappé, ou de la tête heur-

tée, & rien ne les fait paroître que l'ébranlement causé par ces coups dans les nerfs, semblable à celui auquel la perception de la lumière est naturellement attachée.

Et ce qui le justifie, ce sont ces couleurs changeantes que nous continuons de voir, même après avoir fermé les yeux, lorsque nous les avons tenus quelque tems arrêtés sur une grande lumière, ou sur un objet mêlé de différentes couleurs, sur tout quand elles sont éclatantes.

Comme alors l'ébranlement des nerfs optiques a dû être fort violent, il doit durer quelque tems, quoique plus foible, après que l'objet est disparu. C'est ce qui fait que la perception d'une grande & vive lumière se tourne en couleurs plus douces, & que l'objet qui nous avoit éblouis par ses couleurs variées, nous laisse, en se retirant, quelques restes d'une semblable vision.

Si ces couleurs semblent vaguer au milieu de l'air, si elles s'affoiblissent peu à peu, si enfin elles se dissipent, c'est que le coup que donnoit l'objet présent ayant cessé, le mouvement qui reste dans le nerf est moins fixe, qu'il se rallentit, & enfin qu'il cesse tout-à-fait.

La même chose arrive à l'oreille, lorsqu'étonnée par un grand bruit, elle en conserve quelque sentiment, après même que l'agitation a cessé dans l'air.

C'est par la même raison que nous continuons quelque tems à avoir chaud dans un air froid, & à avoir froid dans un air chaud; parce que l'impression causée dans les nerfs, par la présence de l'objet, subsiste encore.

Supposé, par exemple, que l'altération que cause le feu dans ma main & dans les nerfs qu'il y rencontre, soit une grande agitation de toutes les parties, qui iroit enfin à les dissoudre & à les réduire en cendres: & au contraire que l'impression qu'y fait le froid, soit d'arrêter le mouvement des parties, en les tenant pressées les unes contre les autres, ce qui causeroit à la fin un entier engourdissement, il est clair que, tant que dure cette altération, le sentiment du froid & du chaud doit durer aussi, quoique je me sois retiré de l'air glacé, & de l'air brulant.

Mais comme après qu'on a éloigné les objets qui faisoient cette impression sur les organes, elle s'affoiblit, & que ces organes reviennent peu à peu à leur naturel, il doit aussi arri-

ver que la sensation diminue, & la chose ne manque pas de se faire ainsi.

Ce qui fait durer si long-tems la douleur de la goutte, ou de la colique, c'est la continuelle régénération de l'humeur mordicante qui la fait naître, & qui ne cesse de picoter, ou de tirailler les parties que la présence des nerfs rend sensibles.

La douleur de la faim & de la soif vient d'une cause semblable. Ou le gosier desséché se resserre & tire les nerfs, ou le dissolvant que l'estomac rend par les glandes, dont il est comme pavé dans son fond, pour y faire la digestion des viandes, se tourne contre lui, & pique les nerfs jusqu'à ce qu'on leur ait donné en mangeant une matière plus propre à recevoir son action.

Pour la douleur d'une plaie, si elle se fait sentir long-tems après le coup donné, c'est à cause de l'impression violente qu'il a fait sur la partie, & à cause de l'inflammation & des accidens qui surviennent, par lesquels le picotement des nerfs est continué.

Il est donc vrai que le sentiment s'élève par le mouvement du nerf, par tout où le nerf est ébranlé, & dure par la continuation de cet ébranlement. Et il est vrai aussi que les mouvemens qui n'ébranlent pas les nerfs ne sont point sentis. Ce qui fait que l'on ne se sent point croître, & qu'on ne sent non plus comment l'aliment s'incorpore à toutes les parties, parce qu'il ne se fait dans ce mouvement aucun ébranlement des nerfs, comme on l'entendra aisément, si on considère combien est lente & insensible l'insinuation de l'aliment dans les parties qui le recoivent.

Ce qui vient d'être expliqué dans cette troisième Proposition sera confirmé par les suivantes.

IV. Proposition. *L'ébranlement des nerfs, auquel le sentiment est attaché, doit être considéré dans toute son étendue, c'est-à-dire, en tant qu'il se communique d'une extrémité à l'autre, des parties du nerf qui sont frappées au dehors jusqu'à l'endroit où il sort du cerveau.* L'expérience le fait voir. C'est pour cela qu'on bande les nerfs au-dessus, quand on veut couper au-dessous, afin que le mouvement se porte plus languissamment dans le cerveau, & que la douleur soit moins vive. Que si on pouvoit tout-à-fait arrêter le mouvement du nerf au milieu, il n'y auroit point du tout de sentiment.

On voit aussi que dans le sommeil, on ne sent pas quand on est touché légèrement, parce que les nerfs étant détendus, ou il ne s'y fait aucun mouvement, ou il est trop léger pour se communiquer jusqu'au dedans de la tête.

V. Proposition. *Quoique le sentiment soit principalement uni à l'ébranlement du nerf au dedans du cerveau, l'Ame qui est présente à tout le corps, rapporte le sentiment qu'elle reçoit à l'extrémité où l'objet frappe.* Par exemple, j'attribue la vue d'un objet à l'œil tout seul, le goût à la seule langue, ou au seul gosier, & si je suis blessé au bout du doigt, je dis que j'ai mal au doigt, sans songer seulement si j'ai un cerveau, ni s'il s'y fait quelque impression.

De-là vient qu'on voit souvent que ceux qui ont la jambe coupée, ne laissent pas de sentir du mal au bout du pied, de dire qu'il leur demange, & de grater leur jambe de bois, parce que le nerf qui répondoit au pied, & à la jambe, étant ébranlé dans le cerveau, il se fait un sentiment que l'Ame rapporte à la partie coupée, comme si elle subsistoit encore.

Et il falloit nécessairement que la chose arrivât ainsi. Car encore que la jambe soit emportée avec les bouts des nerfs qui y étoient, le reste qui demeure continu avec le cerveau, est capable des mêmes mouvemens qu'il avoit auparavant, & le cerveau capable d'en recevoir le contre-coup, tant à cause qu'il a été formé pour cela, qu'à cause que l'ame est accoutumée à rapporter à certaines parties semblables mouvemens. S'il arrive donc que le nerf qui répondoit à la jambe, ébranlé par les esprits, ou par les humeurs, vienne à faire le mouvement qu'il faisoit, lorsque la jambe étoit encore unie au corps, il est clair qu'il se doit exciter en nous un sentiment semblable, & que nous le rapportons encore à la partie, à laquelle la Nature avoit coûtume de le rapporter.

Néanmoins cette partie du nerf, issue du cerveau, n'étant plus frappée des objets accoutumés, doit perdre insensiblement & avec le tems, la disposition qu'elle avoit à son mouvement ordinaire; & c'est pourquoi ces douleurs, qu'on sent aux parties blessées, cessent à la fin : à quoi sert aussi beaucoup la réflexion que nous faisons que nous n'avons plus ces parties.

Quoi qu'il en soit, cette expérience confirme que le sentiment de l'Ame est attaché à l'ébranlement du nerf, en tant qu'il se

communiqué au cerveau, & fait voir aussi que ce sentiment est rapporté naturellement à l'endroit extérieur du corps, où se faisoit autrefois le contact du nerf & de l'objet.

VI. Proposition. *Quelques-unes de nos sensations se terminent à un objet, & les autres non.* Cette différence des sensations déjà touchée dans le Chapitre de l'Ame, mérite par son importance encore un peu d'explication. Nous n'aurons pour bien entendre la chose, qu'à écouter nos expériences.

Toutes les fois que l'ébranlement des nerfs vient du dedans : par exemple, lorsque quelque humeur formée au dedans de nous se jette sur quelque partie, & y cause de la douleur, nous ne rapportons cette sensation à aucun objet, & nous ne savons d'où elle vient.

La goutte nous prend à la main ; une humeur âcre nous pique nos yeux ; le sentiment douloureux qui suit de ces mouvements n'a aucun objet.

C'est pourquoi généralement dans toutes les sensations que nous rapportons aux parties intérieures de notre corps, nous n'apercevons aucun objet qui les cause : par exemple, les douleurs de tête, ou d'estomac, ou d'entrailles : dans la faim & dans la soif nous sentons simplement de la douleur en certaines parties ; mais une sensation si vive ne nous fait pas regarder un objet, parce que tout l'ébranlement vient du dedans.

Au contraire, quand l'ébranlement des nerfs vient du dehors, notre sensation ne manque jamais de se terminer à quelque objet qui est au dehors de nous. Les corps qui nous environnent, nous paroissent dans la vision, comme tapissés par les couleurs : nous attribuons aux viandes le bon, ou le mauvais goût : celui qui est arrêté, se sent arrêté par quelque chose : celui qui est battu, sent venir les coups de quelque chose qui le frappe. On sent pareillement & les sons & les odeurs, comme venus du dehors, & ainsi du reste.

Mais encore que cela s'observe dans toutes ces sensations, ce n'est pas avec la même netteté. Car, par exemple, on ne sent pas si distinctement d'où viennent les sons & les odeurs, qu'on sent d'où viennent les couleurs, ou la lumière regardée directement. Donc, la raison est que la vision se fait en ligne droite, & que les objets ne viennent à l'œil que du côté où il est tourné ; au lieu que les sons & les

odeurs viennent de tous côtés indifféremment , & par des lignes souvent rompues au milieu de l'air , qui ne peuvent par conséquent se rapporter à un endroit fixe.

Il faut aussi remarquer , touchant les objets , qu'ordinairement on n'en voit qu'un , quoique le sens ait un double organe. Je dis ordinairement , parce qu'il arrive quelquefois que les deux yeux doublent les objets , & voici , sur ce sujet , quelle est la règle.

Quand on change la situation naturelle des organes , par exemple , quand on presse l'œil , en sorte que les nerfs optiques ne sont point frappés en même sens , alors l'objet paroît double en des lieux différens , quoiqu'en l'un plus obscure qu'en l'autre : de sorte que visiblement il excite deux sensations. Mais quand les deux yeux demeurent dans leur situation , comme deux cordes semblables montées sur un même ton , & touchées en même tems , ne rendent qu'un même son à notre oreille ; ainsi les nerfs des deux yeux , touchés de la même sorte , ne présentent à l'ame qu'un seul objet , & ne lui font remarquer qu'une sensation. La raison en est évidente , puisque les deux nerfs touchés de même ont un même rapport à l'objet , ils le doivent par conséquent faire voir tout-à-fait à un , sans aucune diversité , ni de couleur , ni de situation , ni de figure.

Il est donc absolument impossible que nous ayons en ce cas deux sensations qui nous paroissent distinctes , parce que leur parfaite ressemblance , & leur rapport uniforme au même objet , ne permet pas à l'ame de les distinguer ; au contraire , elles doivent s'y unir ensemble , comme choses qui conviennent en tout point. Et ce qui doit résulter de leur union ; c'est qu'elles soient plus fortes étant unies , que séparées ; en sorte qu'on voye un peu mieux de deux yeux que d'un , comme l'expérience le montre.

Voilà ce qu'il y avoit à considérer sur la nature , & les différences des sensations , en tant qu'elles appartiennent au corps & à l'ame , & qu'elles dépendent de leur concours. Avant que de passer à l'usage que l'ame en fait pour le corps , & pour elle-même , il est bon de recueillir ce qui vient d'être expliqué , & d'y faire un peu de réflexion.

Si nous l'avons bien compris , nous avons vu qu'il se fait en toutes les sensations , un mouvement enchaîné qui com-

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU , &c.

VII.

Réflexions sur la
Doctrine précé-
dente.

mence à l'objet , & se termine au dedans du cerveau.

Il n'est pas besoin de parler, ni du toucher, ni du goût, où l'application de l'objet est immédiate, & trop palpable pour être niée. A l'égard des trois autres sens, nous avons dit que dans la vue le rayon doit se réfléchir de dessus l'objet; que dans l'ouïe le corps résonnant doit être agité; enfin, que dans l'odorat une vapeur doit s'exhaler du corps odoriférant.

Voilà donc un mouvement qui se commence à l'objet; mais ce n'est rien, s'il ne continue dans tout le milieu, qui est entre l'objet & nous.

C'est ici que nous avons remarqué ce que peuvent les vents & l'eau, & les autres corps interposés, opaques & non-transparens, pour empêcher les objets, & leur effet naturel.

Mais posons qu'il n'y a rien dans le milieu qui empêche le mouvement de se continuer jusqu'à moi, ce n'est pas assez. Si je ferme les yeux, ou que je bouche les oreilles & les narines; les rayons réfléchis, & l'air agité, & la vapeur exhalée viendront à moi inutilement. Il faut donc que ce mouvement qui a commencé à l'objet, & s'est étendu dans le milieu, se continue encore dans les organes. Et nous avons reconnu qu'il se pousse le long des nerfs jusques au dedans du cerveau:

Toute cette suite de mouvemens enchaînés & continués, est nécessaire pour la sensation, & c'est après tout cela qu'elle s'excite dans l'ame.

Mais le secret de la nature, ou pour mieux parler, celui de Dieu est d'exciter la sensation: où l'enchaînement finit, c'est-à-dire, où le nerf ébranlé aboutit au cerveau, & de faire qu'elle soit rapportée à l'endroit où l'enchaînement commence, c'est-à-dire, à l'objet même, comme nous l'avons expliqué.

Par-là, il sera aisé d'entendre de quoi nous instruisent les sensations, & à quoi nous sert cette instruction, tant pour le corps, que pour l'ame:

Pour cela remettons-nous bien dans l'esprit les quatre choses que nous venons d'observer dans les sensations, c'est-à-dire, ce qui se fait dans l'objet, ce qui se fait dans le milieu, ce qui se fait dans nos organes, ce qui se fait dans notre
ame,

ame, c'est-à-dire, la sensation elle-même, dont tout le reste a été la préparation.

I. Proposition. *Ce qui se fait dans les nerfs, c'est-à-dire, l'ébranlement auquel le sentiment est attaché, n'est ni senti, ni connu.* Quand nous voyons, quand nous écoutons, ou que nous goûtons, nous ne sentons, ni ne connoissons en aucune manière ce qui se fait dans notre corps, ou dans nos nerfs, & dans notre cerveau, ni même si nous avons un cerveau & des nerfs. Tout ce que nous appercevons, c'est qu'à la présence de certains objets, il s'excite en nous divers sentimens; par exemple, ou un sentiment de plaisir, ou un sentiment de douleur, ou un bon, ou un mauvais goût, & ainsi du reste. « Ce bon & ce mauvais goût se trouve attaché à » certains mouvemens des organes, c'est-à-dire, des nerfs; » mais ce bon & ce mauvais goût ne nous fait rien sentir, ni » appercevoir de ce qui se fait dans les nerfs ». Tout ce que nous en sçavons nous vient du raisonnement, qui n'appartient pas à la sensation, & n'y sert de rien.

II. Proposition. *Non seulement nous ne sentons pas ce qui se fait dans nos nerfs, c'est-à-dire, leur ébranlement; mais nous ne sentons non plus ce qu'il y a dans l'objet qui le rend capable de les ébranler, ni ce qui se fait dans le milieu par où l'impression de l'objet vient jusqu'à nous.* Cela est constant par l'expérience. La vue ne nous rapporte pas les diverses réflexions de la lumière qui se font dans les objets, & dont nos yeux sont frappés, ni comme il faut que l'objet, ou le milieu soient faits pour être opaques ou transparens, pour causer les réflexions, ou les réfractions, & les autres accidens semblables, ni pourquoi le blanc ébranle si fortement nos nerfs, & ainsi des autres couleurs. L'ouïe ne nous fait sentir ni l'agitation de l'air, ni celle des corps résonnans, que nous pourrions ignorer si nous ne la sçavions d'ailleurs, ou par les réflexions de notre esprit, ou même par l'ébranlement de tout le corps, & par la douleur de l'oreille, comme on le prouve au moment d'un coup de canon tiré de près; mais alors c'est par le toucher qu'on reçoit cette impression. L'odorat ne nous dit rien des vapeurs qui nous affectent, ni le goût des sucs exprimés sur notre langue, ni comment ils doivent être faits pour nous causer du plaisir, ou de la douleur, de la douceur, ou de l'aigreur, ou de l'amertume. Enfin, le tou-

Tom. X.

Eccc

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

VIII.

Six propositions
qui font voir de
quoi l'ame est in-
struite par les sen-
sations, & l'usage
qu'elle en fait, tant
pour le corps, que
pour elle-même.

cher ne nous apprend pas ce qui fait que l'air chaud ou froid dilate ou ferme nos pores, & cause à tout notre corps, principalement à nos nerfs, des agitations si différentes.

Lorsque nous sentons enfoncer dans l'eau, & dans les corps mols, ce qui nous fait sentir cet enfoncement, c'est que le froid ou le chaud que nous ne sentions qu'à une partie, s'étend plus avant; mais pour sçavoir ce qui fait que ce corps nous cède, le sens ne nous en dir mot.

Il ne nous dit non plus pourquoi les corps nous résistent, & à regarder la chose de près, ce que nous sentons alors, c'est seulement la douleur qui s'excite, ou qui se commence par la rencontre des corps durs & mal polis, dont la dureté blesse le nôtre plus tendre.

Si l'eau & les corps humides s'attachent à notre peau, & s'y font sentir, le sens ne découvre pas la délicatesse de leurs parties, qui les rend capables de mouiller notre peau, & de s'y tenir attachées, ni pourquoi les corps secs n'en font autant, qu'étant réduits en poussière; ni d'où vient la différence que nous sentons entre la poudre & les gouttes d'eau qui s'attachent à notre main. Tout cela n'est point apperçu précisément par le toucher, & enfin aucun de nos sens ne peut seulement soupçonner pourquoi il est touché par ces objets.

Toutes les choses que je viens de remarquer, n'ont besoin, pour être entendues, que d'une simple exposition. Mais on ne peut se la faire à soi-même trop claire, ni trop précise, si on veut comprendre la différence du sens & de l'entendement, dont on est sujet à confondre les opérations.

III. Proposition. *En sentant, nous appercevons seulement la sensation elle-même; mais quelquefois terminée à quelque chose que nous appellons objet.* Pour ce qui est de la sensation, il n'est pas besoin de prouver qu'elle est apperçue en sentant. Chacun en est à soi-même un bon témoin, & celui qui sent n'a pas besoin d'en être averti.

C'est pourtant par quelque autre chose que la sensation que nous connoissons la sensation. Car elle ne peut pas réfléchir sur elle-même, & se tourne toute à l'objet, auquel elle est terminée.

Ainsi le vrai effet de la sensation, est de nous aider à discerner les objets. En effet, nous distinguons les choses qui nous touchent, ou nous environnent, par les sensations qu'elles

nous excitent , & c'est comme une enseigne que la nature nous a donnée pour les connoître.

Mais avec tout cela , il paroît par les choses qui ont été dites , qu'en vertu de la sensation précisément prise , nous ne connoissons rien du tout du fond de l'objet. Nous ne sçavons , ni de quelles parties il est composé , ni quel en est l'arrangement , ni pourquoi il est propre à nous renvoyer les rayons , ou à exhiler certaines vapeurs , ou à exciter dans l'air tant de divers mouvemens qui font la diversité des sons , & ainsi du reste. Nous remarquons seulement que nos sensations se terminent à quelque chose hors de nous , dont pourtant nous ne sçavons rien , sinon qu'à sa présence , il se fait en nous un certain effet , qui est la sensation.

Il sembleroit qu'une perception de cette nature , ne seroit gueres capable de nous instruire. Nous recevons pourtant de grandes instructions par le moien de nos sens , & voici comment.

IV. Proposition. *Les sensations servent à l'ame à s'instruire de ce qu'elle doit ou rechercher , ou fuir , pour la conservation du corps qui lui est uni.* L'expérience justifie cet usage des sensations , & c'est peut-être la premiere fin que la nature se propose en nous les donnant ; mais à cela il faut ajouter ce qui suit.

V. Proposition. *L'instruction que nous recevons par les sensations seroit imparfaite , ou plutôt nulle , si nous n'y joignons la raison.* Ces deux propositions seront éclaircies toutes deux ensemble , & il ne faut que s'observer soi-même pour les entendre.

La douleur nous fait connoître que tout le corps , ou quelque une de ces parties est mal disposée , afin que l'ame soit sollicitée à fuir ce qui cause le mal , & à y donner remède.

C'est pourquoi il a fallu que la douleur se rapportât , ainsi qu'il a été dit , à la cause externe , & à la partie offensée , parce que l'ame est instruite , par ce moien , à appliquer le remède où est le mal.

Il en est de même du plaisir ; celui que nous avons à manger & à boire , nous sollicite à donner au corps les alimens nécessaires , & nous fait employer à cet usage les parties où nous ressentons le plaisir du goût.

Car les choses sont tellement disposées , que ce qui est con-

Eccc ij

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU , &c.

venable au corps, est accompagné de plaisir, comme ce qui lui est nuisible est accompagné de douleur. De sorte que le plaisir & la douleur servent à intéresser l'ame dans ce qui regarde le corps, & l'obligent à chercher les choses qui en font la conservation.

Ainsi, quand le corps a besoin de nourriture, ou de rafraîchissement, il se fait en l'ame une douleur qu'on appelle faim & soif, & cette douleur nous sollicite à manger & à boire.

Le plaisir s'y mêle aussi pour nous y engager plus doucement. Car outre que nous sentons du plaisir à faire cesser la douleur de la faim & de la soif, le manger & le boire nous causent d'eux-mêmes un plaisir particulier, qui nous pousse encore davantage à donner au corps les choses dont il a besoin.

C'est en cette sorte que le plaisir & la douleur servent à l'ame d'instruction, pour lui apprendre ce qu'elle doit au corps, & cette instruction est utile, pourvu que la raison y préside. Car le plaisir de lui-même est un trompeur, & quand l'ame s'y abandonne sans raison, il ne manque jamais de l'égarer, non seulement en ce qui la touche, comme quand il lui fait abandonner la vertu, mais encore en ce qui regarde le corps, puisque souvent la douceur du goût nous porte à manger & à boire tellement à contre-tems, que l'économie du corps en est troublée.

Il y a aussi des choses qui nous causent beaucoup de douleur, & toutefois qui ne laissent pas d'être dans la suite un grand remède à nos maux.

Enfin, toutes les autres sensations qui se font en nous, servent à nous instruire. Car chaque sensation différente présuppose naturellement quelque diversité dans les objets. Ainsi ce que je vois jaune est autre que ce que je vois verd; ce qui est amer au goût est autre que ce qui est doux; ce que je sens chaud est autre que ce que je sens froid. Et si un objet qui me causoit une sensation, commence à m'en causer une autre, je connois par-là qu'il y est arrivé quelque changement. Si l'eau qui me sembloit froide, commence à me sembler chaude, c'est que depuis, elle aura été mise sur le feu. Et cela, c'est discerner les objets, non point en eux-mêmes, mais par les effets qu'ils font sur nos sens, comme par une marque posée au de-

hors. A cette marque l'ame distingue les choses qui sont autour d'elle, & juge par quel endroit elles peuvent faire du bien ou du mal au corps.

Mais il faut encore en cela que la raison nous dirige, sans quoi nos sens pourroient nous tromper. Car le même objet, vu à même distance, me paroît grand, dès que je l'estime plus éloigné, & me paroît moindre, dès que je l'estime plus près: Par exemple, la Lune me paroît plus grande, vue à l'horizon; & plus petite quand elle est fort élevée, quoiqu'en l'une & en l'autre position, elle doit être précisément sous le même angle, c'est-à-dire, à même distance. Le même baton qui me paroît droit dans l'air, me paroît courbe dans l'eau: la même eau, quand elle est tiède, si j'ai la main chaude, me paroît froide, & si je l'ai froide, me paroît chaude. Tout me paroît verd à travers un verre de cette couleur, & par la même raison, tout me paroît jaune, lorsque la bile jaune elle-même s'est répandue sur mes yeux: quand la même humeur se jette sur la langue, tout me paroît amer. Lorsque les nerfs qui servent à la vue & à l'ouïe sont agités au dedans, il se forme des étincelles, des couleurs, des bruits confus, ou des tintemens qui ne sont attachés à aucun objet sensible: les illusions de cette sorte sont infipies.

L'ame seroit donc souvent trompée, si elle se fioit à ses sens, sans consulter la raison; mais elle peut profiter de leur erreur: & toujours, quoi qu'il arrive, lorsque nous avons des sensations nouvelles, nous sommes avertis par-là qu'il s'est fait quelque changement, ou dans les objets qui nous paroissent, ou dans le milieu par où nous les appercevons, ou même dans les organes de nos sens. Dans les objets, quand ils sont changés, comme quand de l'eau froide devient chaude, ou que des feuilles auparavant vertes, deviennent pâles étant desséchées. Dans le milieu, quand il est tel qu'il empêche ou qu'il altere l'action de l'objet, comme quand l'eau rompt la ligne du rayon qu'un bâton renvoie à nos yeux. Dans l'organe des sens, quand ils sont notablement altérés par les humeurs qui s'y jettent, ou par d'autres causes semblables.

Au reste, quand quelqu'un de nos sens nous trompe, nous pouvons aisément rectifier ce mauvais jugement par le rapport des autres sens, & par la raison. Par exemple, quand un bâton paroît courbé à nos yeux étant dans l'eau, outre que si on ne le

retire, la vue se corrigera elle-même, le toucher que nous sentons affecté, comme il a accoutumé de l'être, quand les corps sont droits, & la raison seule qui nous fera voir que l'eau ne peut pas tout d'un coup l'avoir rompue, nous peut redresser. Si tout me paroît amer au goût, ou que tout semble jaune à ma vue, la raison me fera connoître que cette uniformité ne peut pas être venue tout-à-coup aux choses, où auparavant j'ai senti tant de différence; & ainsi je reconnoîtrai l'altération de mes organes, que je tâcherai de remettre en leur naturel.

Ainsi nos sensations ne manquent jamais de nous instruire, je dis même quand elles nous trompent, & nos deux Propositions demeurent constantes.

VI. Proposition. *Outre les secours que donnent les sens à notre raison pour entendre les besoins du corps, ils l'aident aussi beaucoup à connoître toute la nature.* Car notre ame a en elle-même des principes de vérité éternelle, & un esprit de rapport, c'est-à-dire, des regles de raisonnement, & un art de tirer des conséquences. Cette ame ainsi formée, & pleine de ces lumieres, se trouve unie à un corps si petit à la vérité, qu'il est moins que rien à l'égard de cet Univers immense: mais qui pourtant a ses rapports avec ce grand Tout, dont il est une si petite partie. Et il se trouve composé de sorte, qu'on diroit qu'il n'est qu'un tissu de petites fibres infiniment délicates, disposées d'ailleurs avec tant d'art, que des mouvemens très-forts, ne les blessent pas, & que toutefois les plus délicats ne laissent pas d'y faire leurs impressions, en sorte qu'il lui en vient de très-remarquables & de la Lune & du Soleil, & même, au moins à l'égard de la vue, des Spheres les plus hautes, quoiqu'éloignées de nous, par des espaces incompréhensibles. Or l'union de l'ame & du corps se trouve faire de si bonne main, ensq l'ordre y est si bon, & la correspondance si bien établie, que l'ame qui doit présider, est avertie par ses sensations de ce qui se passe dans ce corps, & aux environs jusqu'à des distances infinies. Car comme ses sensations ont leur rapport à certaines dispositions de l'objet, ou du milieu, ou de l'organe, ainsi qu'il a été dit, à chaque sensation, l'ame apprend des choses nouvelles, dont quelques-unes regardent la substance du corps qui lui est uni, & la plupart n'y serve de rien. Car que sert, par exemple, au

corps humain la vue de ce nombre prodigieux d'étoiles qui se découvrent à nos yeux pendant la nuit ? Et même en considérant ce qui profite au corps, l'ame découvre par occasion une infinité d'autres choses, en sorte que du petit corps où elle est enfermée, elle tient à tout, & voit tout, l'Univers se venir, pour ainsi dire, marquer sur ce corps, comme le cours du Soleil se marque sur un cadran. Elle apprend donc par ce moien des particularités considérables, comme le cours du Soleil, le flux & le reflux de la mer, la naissance, l'accroissement, les propriétés différentes des animaux, des plantes, des minéraux, & autres choses innombrables, les unes plus grandes, les autres plus petites, mais toutes enchaînées entre elles, & toutes même en particulier, capables d'annoncer leur Créateur à quiconque le sçait bien considérer. De ces particularités elle compose l'histoire de la Nature, dont les faits sont toutes les choses qui frappent nos sens. Et par un esprit de rapport, elle a bientôt remarqué combien ces faits sont suivis. Ainsi elle rapporte l'une à l'autre ; elle compte, elle mesure, elle observe les oppositions & le concours, les effets du mouvement & du repos, l'ordre, les proportions, les correspondances, les causes particulières & universelles, celles qui sont aller les parties, & celle qui tient tout en état. Ainsi joignant ensemble les principes universels qu'elle a dans l'esprit, & les faits particuliers qu'elle apprend par le moien des sens, elle voit beaucoup dans la nature, & en sçait assez pour juger que ce qu'elle n'y voit pas encore, est le plus beau, tant il a été utile de faire des nerfs qui puissent être touchés de si loin, & d'y joindre des sensations par lesquelles l'ame est avertie de si grandes choses.

Voilà ce que nous avions à considérer sur l'union naturelle des sensations avec le mouvement des nerfs. Il faut maintenant entendre à quels mouvemens du corps l'imagination & les passions sont attachées.

Mais il faut, premièrement, remarquer que les imaginations & les passions s'excitent en nous, ou simplement par les sens, ou parce que la raison & la volonté s'en mêlent.

Car souvent nous nous appliquons expressément à imaginer quelque chose, & souvent aussi il nous arrive d'exciter exprès & de fortifier quelque passion en nous-mêmes, par exemple, ou l'audace ou la colère, à force de nous repré-

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

IX.

De l'imagination
& des passions, &c.
de quelle sorte il
les faut considérer.

senter , ou nous laisser représenter par les autres , les motifs qui nous les peuvent causer.

Comme nos imaginations & nos passions peuvent être excitées & fortifiées par notre choix , elles peuvent aussi par là être ralenties. Nous pouvons fixer par une attention volontaire , les pensées confuses de notre imagination dissipée , & arrêter par vive force de raisonnement & de volonté , le cours emporté de nos passions.

Si nous regardions cet état mêlé d'imagination , de passion ; de raisonnement , & de choix , nous confondrions ensemble les opérations sensitives & les intellectuelles , & nous n'entendrions jamais l'effet parfait des unes & des autres. Faisons-en donc la séparation. Et comme pour mieux entendre ce que feroient par eux-mêmes des chevaux fougueux , il faut les considérer sans bride , & sans conducteur qui les pousse , ou qui les retienne ; considérons l'imagination & les passions purement abandonnées aux sens , & à elles-mêmes , sans que l'empire de la volonté , ou aucun raisonnement s'y mêle , ou pour les exciter ou pour les calmer. Au contraire , comme il arrive toujours que la partie supérieure est sollicitée à suivre l'imagination , & la passion , mettons encore avec elles , & regardons comme une partie de leur effet naturel , tout ce que la partie supérieure leur donne par nécessité , avant qu'elle ait pris sa dernière résolution ou pour , ou contre. Ainsi nous découvrirons ce que peuvent par elle-même l'imagination & les passions , & à quelles dispositions du corps elles s'excitent.

X.

De l'imagination en particulier , & à quel mouvement de corps elle est attachée.

Et pour commencer par l'imagination , comme elle suit naturellement la sensation , il faut que l'impression que le corps reçoit dans l'une , soit attachée à celle qu'il reçoit dans l'autre ; & quoique la seule construction des organes du cerveau ne nous apprenne rien du détail de ce qui se passe à cette occasion , nous sommes bien fondés à croire qu'il s'y passe quelque chose à l'occasion de quoi , l'ame avertie , reçoit de son Créateur telle ou telle idée ; il ne faut que se souvenir que le cerveau , est l'origine de tous les nerfs , & que l'ébranlement des nerfs par les objets sensibles aboutit au cerveau.

La chose sera encore moins difficile à entendre , si on regarde toute la substance du cerveau , ou quelques-unes de ses parties principales , comme composées de petits filets qui

qui tiennent aux nerfs, quoiqu'ils soient d'une autre nature, à quoi l'anatomie ne répugne pas, & au contraire l'analogie des autres parties du corps nous porte à le croire.

Car les chairs, & les muscles qui ne paroissent à nos yeux, au premier aspect, qu'une masse uniforme & inarticulée, paroissent dans une dissection délicate, un écheveau de petits cordons, nommés fibres, qui sont elles-mêmes des écheveaux de petits filets parallèles. La peau & les autres membranes sont aussi un composé de filets très-fins, dont le tissu est fait de la manière qui convient à chacune pour son usage, pour donner à tout ce genre de parties, la souplesse & la consistance que demande les besoins du corps.

On peut bien croire que la nature n'auroit pas été moins soigneuse du cerveau qui est l'instrument principal des fonctions animales, & que la composition n'en sera pas moins industrieuse.

On comprendra donc aisément qu'il sera composé d'une infinité de petits filets que l'affluence des esprits à cette partie, & leur continuel mouvement, tiendront toujours en état : en sorte qu'ils pourront être aisément mus & pliés à l'ébranlement des nerfs en autant de manières qu'il faudra.

Que si on n'observe pas cette distinction de petits filets dans le cerveau d'un animal mort, il est aisé de concevoir que la mollesse de cette partie, & l'extinction de la chaleur naturelle, d'où suit celle des esprits, en est la cause : joint que dans les autres parties du corps, quoique plus grossières, plus consistantes, & plus différentes, le tissu n'est apperçu qu'avec beaucoup de travail, & jamais dans toute sa délicatesse.

Car la nature travaille avec tant d'adresse, & réduit les corps à des parties si fines & si déliées, que ni l'art ne la peut imiter, ni la vue la plus perçante la suivre dans des divisions si délicates, quelque secours qu'elle cherche dans les microscopes.

Ces choses présupposées, il est clair que l'impression, ou le coup que les nerfs reçoivent de l'objet, portera nécessairement sur le cerveau, & comme la sensation se trouve conjointe à l'ébranlement du nerf, l'imagination le fera à l'ébranlement qui se fera sur le cerveau même.

Selon cela, l'imagination doit suivre, mais de fort près

la sensation, comme le mouvement du cerveau doit suivre celui du nerf.

Et comme l'impression qui se fait dans le cerveau doit imiter celle du nerf, aussi avons-nous vu que l'imagination n'est autre chose que l'image de la sensation.

De même aussi que le nerf est d'une nature à recevoir un mouvement plus vite & plus ferme que le cerveau, la sensation aussi est plus vive que l'imagination.

L'imagination dure plus que la sensation; il faut donc qu'il y ait une cause de cette durée, mais si cette cause subsiste dans le cerveau, où, & de quelle manière? ou si elle consiste dans la puissance obéissante de l'ame une fois touchée de cette idée, & de l'institution de son Créateur tout-puissant, c'est ce qu'il seroit inutile de chercher, puisqu'il paroît impossible de parvenir à cette connoissance.

On dit sur cela que le cerveau ayant tout ensemble assez de mollesse pour recevoir facilement les impressions, & assez de consistance pour les retenir, il y peut demeurer, à peu près comme sur la cire, des marques fixes & durables, qui servent à rappeler les objets, & donnent lieu au souvenir; mais il ne faut qu'approfondir cette idée, pour voir combien elle est superficielle, téméraire, insuffisante, même en général, & encore infiniment plus en détail.

On peut aisément comprendre que les coups qui viennent ensemble par divers sens, portent à peu près au même endroit du cerveau, ce qui fait que divers objets n'en font qu'un seul, quand ils viennent dans le même tems.

J'aurai, par exemple, rencontré un lion en passant par les déserts de la Libye, & j'en aurai vu l'affreuse figure, mes oreilles auront été frappées de son rugissement terrible; j'aurai senti, si vous voulez, quelqu'atteinte de ses griffes, dont une main secourable m'aura arraché. Il se fait dans mon cerveau par trois sens divers, trois fortes impressions de ce que c'est qu'un lion: mais, parce que ces trois impressions qui viennent à peu près ensemble, ont porté au même endroit, une seule remuera le tout, & ainsi il arrivera qu'au seul aspect du lion, à la seule ouïe de son cri, ce furieux animal reviendra tout entier à mon imagination.

Et cela ne s'étend pas seulement à tout l'animal, mais encore

au lieu où j'ai été frappé la première fois d'un objet si effroiable. Je ne reverrai jamais le vallon désert, où j'en aurai fait la rencontre, sans qu'il me prenne quelque émotion, ou même quelque fraieur.

Ainsi de tout ce qui frappe en même tems le sens, il ne s'en compose qu'un seul objet, qui fait son impression dans le même endroit du cerveau, & y a son caractère particulier. Et c'est pourquoi, en passant, il ne faut pas s'étonner, si un chat frappé d'un bâton au bruit d'un grelot qui y étoit attaché, est ému après par le grelot seul, qui a fait son impression avec le bâton au même endroit du cerveau.

Toutes les fois que les endroits du cerveau, où les marques des objets restent imprimées, sont agités, ou par les vapeurs qui montent continuellement à la tête, ou par le cours des esprits, ou par quelque autre cause que ce soit, les objets doivent revenir à l'esprit, ce qui nous cause en veillant tant de différentes pensées qui n'ont point de suite, & en dormant tant de vaines imaginations que nous prenons pour des vérités.

Et parce que le cerveau composé, comme il a été dit, de tant de parties si délicates, & plein d'esprits si vifs & si prompts, est dans un mouvement continuel, & que d'ailleurs il est agité à secousses inégales & irrégulières, selon que les vapeurs & les esprits montent à la tête, il arrive de-là que notre esprit est plein de pensées si vagues, si nous ne le retenons, & ne le fixons par l'attention.

Ce qui fait qu'il y a pourtant quelque suite dans ces pensées, c'est que les marques des objets gardent un certain ordre dans le cerveau.

Et il y a une grande utilité dans cette agitation qui ramène tant de pensées vagues, parce qu'elle fait que tous les objets, dont notre cerveau retient les traces, se représentent devant nous de tems en tems par une espèce de circuit, d'où il arrive que les traces s'en rafraichissent, & que l'ame choisit l'objet qui lui plaît, pour en faire le sujet de son attention.

Souvent aussi les esprits prennent leur cours si impétueusement & avec un si grand concours vers un endroit du cerveau, que les autres demeurent sans mouvement, faute d'esprits qui les agitent, ce qui fait qu'un certain objet déterminé s'empare de notre pensée, & qu'une seule imagination fait cesser toutes les autres.

C'est ce que nous voyons arriver dans les grandes passions ; & lorsque nous avons l'imagination échauffée, c'est-à-dire, qu'à force de nous attacher à un objet, nous ne pouvons plus nous en arracher, comme nous voyons arriver aux Peintres & aux personnes qui composent, sur tout aux Poètes, dont l'ouvrage dépend tout entier d'une certaine chaleur d'imagination.

Cette chaleur qu'on attribue à l'imagination, est en effet une affection du cerveau, lorsque les esprits naturellement ardens, accourus en abondance, l'échauffent en l'agitant avec violence. Et comme il ne prend pas feu tout-à-coup, son ardeur ne s'éteint aussi qu'avec le tems.

X L.

Des passions, &
à quelle disposition
du corps elles sont
unies.

De cette agitation du cerveau & des pensées qui l'accompagnent, naissent les passions avec tous les mouvemens qu'elles causent dans le corps, & tous les desirs qu'elles excitent dans l'ame.

Pour ce qui est des mouvemens corporels, il y en a de deux sortes dans les passions, les intérieurs, c'est-à-dire, ceux des esprits, & du sang ; & les extérieurs, c'est-à-dire, ceux des pieds, des mains & de tout le corps, pour s'unir à l'objet, ou s'en éloigner, qui est le propre effet des passions.

La liaison de ces mouvemens intérieurs, & extérieurs, c'est-à-dire, du mouvement des esprits avec celui des membres externes, est manifeste, puisque les membres ne se remuent qu'au mouvement des muscles, ni les muscles qu'au mouvement & à la direction des esprits.

Et il faut en général, que les mouvemens des animaux suivent l'impression des objets dans le cerveau, puisque la fin naturelle de leur mouvement, est de les approcher, ou de les éloigner des objets mêmes.

C'est pourquoi nous avons vu que pour lier ces deux choses, c'est-à-dire, l'impression des objets & le mouvement, la nature a voulu qu'au même endroit où aboutit le dernier coup de l'objet, c'est-à-dire, dans le cerveau, commençât le premier branle du mouvement, & pour la même raison elle a conduit jusqu'au cerveau les nerfs qui sont tout ensemble, & les organes par où les objets nous frappent, & les tuyaux par où les esprits sont portés dans les muscles, & les font jouer.

Ainsi par la liaison qui se trouve naturellement entre l'impression des objets , & les mouvemens par lesquels le corps est transporté d'un lieu à un autre, il est aisé de comprendre qu'un objet qui fait son impression forte , par-là dispose le corps à de certains mouvemens , & l'ébranle pour les exercer.

En effet , il ne faut que songer ce que c'est que le cerveau frappé , agité , imprimé , pour ainsi parler , par les objets , pour entendre qu'à ces mouvemens quelques passages seront ouverts & d'autres fermés , & que de-là il arrivera que les esprits qui tournent sans cesse avec grande impétuosité dans le cerveau , prendront leur cours à certains endroits plutôt qu'en d'autres , qu'ils rempliront par conséquent certains nerfs plutôt que d'autres , & qu'ensuite le cœur , les muscles , enfin toute la machine mue & ébranlée en conformité , sera poussée en certains objets , ou à l'opposite , selon la convenance ou l'opposition que la nature aura mise entre nos corps & ces objets.

En cela la sagesse de celui qui a réglé tous ces mouvemens consistera seulement à construire le cerveau , de sorte que le corps soit ébranlé vers les objets convenables , & détourné des objets contraires.

Après cela , il est clair que s'il veut joindre une ame à un corps , afin que tout se rapporte , il doit joindre les desirs de l'ame à cette secrète disposition , qui ébranle le corps d'un certain côté , puisque même nous avons vu que les desirs sont à l'ame , ce que le mouvement progressif est au corps , & que c'est par-là qu'elle s'approche , ou qu'elle s'éloigne à sa manière.

Voilà donc entre l'ame & le corps une proportion admirable. Les sensations répondent à l'ébranlement des nerfs , les imaginations aux impressions du cerveau , & les desirs , ou les aversions , à ce branle secret que reçoit le corps dans les passions , pour s'approcher ou s'éloigner de certains objets.

Et pour entendre ce dernier effet de correspondance , il ne faut que considérer en quelle disposition entre le corps dans les grandes passions , & en même-tems combien l'ame est sollicitée à y accommoder ses desirs.

Dans une grande colere , le corps se trouve plus prêt à in-

sulter l'ennemi & à l'abattre, & se tourne tout à cette insulte : & l'ame qui se sent aussi vivement pressée, tourne toutes ses pensées au même dessein.

Au contraire la crainte se tourne à l'éloignement, & à la fuite qu'elle rend vire & précipitée, plus qu'elle ne le feroit naturellement, si ce n'est qu'elle devienne si extrême, qu'elle dégénere en langueur & en défaillance. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que l'ame entre aussi-tôt dans des sentimens convenables à cet état ; elle a autant de desir de fuir, que le corps y a de disposition. Que si la frayeur nous saisit ; de sorte que le sang se glace si fort, que le corps tombe en défaillance, l'ame semble s'affoiblir en même-tems, le courage tombe avec les forces, & il n'en reste pas même assez pour pouvoir prendre la fuite.

Il étoit convenable à l'union de l'ame & du corps, que la difficulté du mouvement, aussi-bien que la disposition à le faire, eût quelque chose dans l'ame qui lui répondit, & c'est aussi ce qui fait naître le découragement, la profonde mélancolie & le désespoir.

Contre de si tristes passions, & au défaut de la joie qu'on a rarement bien pure, l'espérance nous est donnée comme une espèce de charme, qui nous empêche de sentir nos maux. Dans l'espérance les esprits ont de la vigueur, le courage se soutient aussi, & même il s'excite. Quand elle manque, tout tombe, & on se sent comme enfoncé dans un abyme.

« Selon ce qui a été dit, on pourra définir la passion, à la prendre en ce qu'elle est dans l'ame, en ce qui regarde les choses corporelles, un desir ou une aversion qui naît dans elle à proportion que le corps est capable au dedans de concourir avec l'ame à poursuivre ou à fuir certains objets : & dans les corps une disposition, par laquelle il est capable d'exciter dans l'ame des desirs, ou des aversions pour certains objets. »

Ainsi le concours de l'ame & du corps est visible dans les passions. Mais il est clair que le premier mobile est tantôt dans la pensée de l'ame, tantôt dans le mouvement commencé par la disposition du corps.

Car comme les passions suivent les sensations, & que les sensations suivent les dispositions du corps, dont elles doivent avertir l'ame, il paroît que les passions les doivent suivre aussi ;

en sorte que le corps doit être ébranlé par certain mouvement, avant que l'ame soit sollicitée à s'y joindre par son desir.

En un mot, en ce qui regarde les sensations, les imaginations & les passions, elle est purement patiente, & il faut toujours penser, que comme la sensation suit l'ébranlement du nerf, & que l'imagination suit l'impression du cerveau, le desir ou l'aversion suivent aussi la disposition où le corps est mis par les objets qu'il faut ou fuir, ou chercher.

La raison est que les sensations, & tout ce qui en dépend est donné à l'ame pour l'exciter à pourvoir aux besoins du corps, & que tout cela, par conséquent, devoit être accommodé à ce qu'il souffre.

Il ne faut, pour nous en convaincre, que nous observer nous-mêmes dans un de nos appétits les plus naturels, qui est celui de manger. Le corps vuide de nourriture en a besoin, & l'ame aussi la desir : le corps est altéré par ce besoin, & l'ame ressent aussi la douleur pressante de la faim. Les viandes frappent l'œil, ou l'odorat, & en ébranlent les nerfs, les sensations conformes s'excitent, c'est-à-dire, que nous voyons & sentons les viandes par l'ébranlement des nerfs, cet objet est imprimé dans le cerveau, & le plaisir de manger remplit l'imagination. A l'occasion de l'impression que les viandes font dans le même cerveau; les esprits coulent dans tous les endroits qui servent à la nutrition, l'eau vient à la bouche, & on sçait que cette eau est propre à ramollir les viandes, à en exprimer le suc, à nous les faire avaler; d'autres eaux s'appêtent dans l'estomac, & déjà elles le picotent, tout se prépare à la digestion, & l'ame dévore déjà les viandes par la pensée.

C'est ce qui fait dire ordinairement que l'appétit facilite la digestion, non qu'un desir puisse de soi-même inciser les viandes, les cuire & les digérer; mais c'est que ce desir vient dans le tems que tout est prêt dans le corps à la digestion.

Et qui verroit un homme affamé en présence de la nourriture offerte après un long tems, verroit ce que peut l'objet présent, & comme tout le corps se tourne à le saisir & à l'engloutir.

Il en est donc de notre corps dans les passions : Par exemple, dans une faim ou dans une colere violente, comme d'un arc bandé, dont toute la disposition tend à décocher le trait,

& on peut dire qu'un arc en cet état ne tend pas plus à tirer, que le corps d'un homme en colere tend à fraper l'ennemi. Car, & le cerveau, & les nerfs, & les muscles, le tournent tout entier à cette action, comme les autres passions le tournent aux actions qui leur sont conformes.

Et encore qu'en même tems que le corps est en cet état, il s'éleve dans notre ame mille imaginations & mille desirs, ce n'est pas tant ces pensées qu'il faut regarder, que les mouvemens du cerveau auxquels elles se trouvent jointes, puisque c'est par ces mouvemens que les passages sont ouverts, que les esprits coulent, que les nerfs, & par eux les muscles, en sont remplis, & que tout le corps est tendu à un certain mouvement.

Et ce qui fait croire que dans cet état, il faut moins regarder les pensées de l'ame, que les mouvemens du cerveau, c'est que dans les passions, comme nous les considérons, l'ame est patiente, & qu'elle ne préside pas aux dispositions du corps; mais qu'elle y sert.

C'est pourquoi il n'entre dans les passions ainsi regardées, aucune sorte de raisonnement, ou de réflexion. Car nous y considérons ce qui prévient tout raisonnement & toute réflexion, & ce qui suit naturellement la direction des esprits pour causer certains mouvemens.

Chap. L. n. VI.

Et encore que nous avons vû ci-dessus que les passions se diversifient à la présence, ou à l'absence des objets, & par la facilité ou par la difficulté de les acquérir, ce n'est pas qu'il intervienne une réflexion, par laquelle nous concevions l'objet présent ou absent, facile ou difficile à acquérir; mais c'est que l'éloignement, aussi-bien que la présence de l'objet, ont leurs caractères propres qui se marquent dans les organes & dans le cerveau, d'où suivent dans tout le corps les dispositions convenables, & dans l'ame aussi des sentimens & des desirs proportionnés.

Au reste, il est bien certain que les réflexions qui suivent après augmentent ou ralentissent les passions; mais ce n'est pas encore de quoi il s'agit. Je ne regarde ici que le premier coup que porte la passion au corps & à l'ame. Et il me suffit d'avoir observé, comme une chose indubitable, que le corps est disposé par les passions à de certains mouvemens, & que l'ame est en même tems puissamment portée à y consentir. De-là
viennent.

viennent les efforts qu'elle fait, quand il faut par vertu s'éloigner des choses, où le corps est disposé. Elle s'aperçoit alors, combien elle y tient, & que la correspondance n'est que trop grande.

Jusques ici nous avons regardé dans l'ame, ce qui suit les mouvemens du corps. Voions maintenant dans le corps, ce qui suit les pensées de l'ame.

C'est ici le bel endroit de l'homme : Dans ce que nous venons de voir, c'est-à-dire, dans les opérations sensuelles, l'ame est assujettie au corps ; mais dans les opérations intellectuelles que nous allons considérer, non seulement elle est libre, mais elle commande.

Et il lui convenoit d'être la maîtresse, parce qu'elle est la plus noble, & qu'elle est née par conséquent pour commander.

Nous voions en effet comme nos membres se meuvent à son commandement, & comme le corps se transporte promptement où elle veut.

Un aussi prompt effet du commandement de l'ame, ne nous donne plus d'admiration, parce que nous y sommes accoutumés ; mais nous en demeurons étonnés, pour peu que nous y fassions de réflexion.

Pour remuer la main, nous avons vu qu'il faut faire agir premièrement le cerveau, & ensuite les esprits, les nerfs & les muscles, & cependant de toutes ces parties, il n'y a souvent que la main qui nous soit connue. Sans connoître toutes les autres, ni les ressorts intérieurs qui font mouvoir notre main, il ne laisse pas d'agir, pourvu que nous voulions seulement la remuer.

Il en est de même des autres membres qui obéissent à la volonté. Je veux exprimer ma pensée, les paroles convenables me sortent aussitôt de la bouche, sans que je sache aucun des mouvemens que doivent faire pour les former la langue ou les lèvres, encore moins ceux du cerveau, du poumon & de la trachée-artère, puisque je ne sçais pas même naturellement, si j'ai de telles parties, & que j'ai eu besoin de m'étudier moi-même, pour le sçavoir.

Que je veuille avaler, la trachée-artère se ferme infailliblement, sans que je songe à la fermer, & sans que je la connoisse, ni que je la sente agir.

Tome X.

G g g g

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

XII.
Second effet de
l'union de l'ame &
du corps, où se
voient les mouve-
mens du corps affu-
jettis aux actions
de l'ame.

Que je veuille regarder loin, la prunelle de l'œil se dilate, & au contraire elle se resserre quand je veux regarder de près, sans que je sçache qu'elle soit capable de ce mouvement, ou en quelle partie précisément il se fait. Il y a une infinité d'autres mouvemens semblables qui se font dans notre seule volonté, sans que nous sçachions comment, ni pourquoi, ni même s'ils se font.

Celui de la respiration est admirable, en ce que nous le suspendons & l'avancons quand il nous plaît, ce qui étoit nécessaire pour avoir le libre usage de la patole, & cependant quand nous dormons, elle se fait sans que notre volonté y ait part.

Ainsi par un secret merveilleux, le mouvement de tant de parties, dont nous n'avons nulle connoissance, ne laisse pas de dépendre de notre volonté. Nous n'avons qu'à nous proposer un certain effet connu ; Par exemple, de regarder, de parler, ou de marcher, aussitôt mille ressorts inconnus des esprits, des nerfs, des muscles, & le cerveau même qui mène tous ces mouvemens, se remuent pour le produire, sans que nous connoissions autre chose, sinon, que nous le voulons, & qu'aussitôt que nous le voulons, l'effet s'ensuit.

Outre tous ces mouvemens qui dépendent du cerveau, il faut que nous exercions sur le cerveau même un pouvoir immédiat, puisque nous pouvons être attentifs, quand nous le voulons, ce qui ne se fait pas sans quelque tension du cerveau, comme l'expérience le fait voir.

Par cette même attention, nous mettons volontairement certaines choses dans notre mémoire, que nous rappellons aussi quand il nous plaît, avec plus ou moins de peine, suivant que le cerveau est bien ou mal disposé.

Car il en est de cette partie comme des autres, qui, pour être en état d'obéir à l'ame, demande certaines dispositions, ce qui montre, en passant, que le pouvoir de l'ame sur le corps a ses limites.

Afin donc que l'ame commande avec effet, il faut toujours supposer que les parties soient bien disposées, & que le corps soit en bon état. Car quelquefois on a beau vouloir marcher, il se fera jetté telle humeur sur les jambes, ou tout le corps se trouvera si foible par l'épuisement des esprits, que cette volonté sera inutile.

Il y a pourtant certains empêchemens dans les parties qu'une forte volonté peut surmonter, & c'est un grand effet du pouvoir de l'ame sur le corps, qu'elle puisse même délier des organes, qui, jusques-là, avoient été empêchés d'agir, comme on dit du fils de Crésus, qui ayant perdu l'usage de la parole, la recouvra, quand il vit qu'on alloit tuer son pere, & s'écria qu'on se gardât bien de touchet à la Personne du Roi. L'empêchement de sa langue pouvoit être surmonté par un grand effort que la volonté de sauver son pere lui fir faire.

Il est donc indubitable qu'il y a une infinité de mouvemens dans le corps, qui suivent les pensées de l'ame, & ainsi les deux effets de l'union restent parfaitement établis.

Mais afin que rien ne passe sans réflexion, voyons ce que fait le corps. & à quoi il sert dans les opérations intellectuelles, c'est-à-dire, tant dans celles de l'entendement, que dans celles de la volonté.

Et d'abord il faut reconnoître que l'intelligence, c'est-à-dire, la connoissance de la vérité, n'est pas comme la sensation & l'imagination, une suite de l'ébranlement de quelque nerf, ou de quelque partie du cerveau.

Nous en serons convaincus, en considérant les trois propriétés de l'entendement, par lesquelles nous avons vu dans le Chap. 1. n. 17. qu'il est élevé au dessus des sens & de toutes ses dépendances.

Car il y paroît que la sensation ne dépend pas seulement de la vérité de l'objet, mais qu'elle suit tellement des dispositions & du milieu de l'organe, que par-là l'objet vient à nous tout autre qu'il n'est. Un bâton droit devient courbe à nos yeux au milieu de l'eau; le Soleil & les autres Astres y viennent infiniment plus petits qu'ils ne sont en eux-mêmes. Nous avons beau être convaincus de toutes les raisons par lesquelles on sçait, & que l'eau n'a pas tout d'un coup rompu ce bâton, & que tel Astre qui ne nous paroît qu'un point dans le Ciel, surpasse sans proportion toute la grandeur de la terre: ni le bâton pour cela n'en vient plus droit à nos yeux, ni les Etoiles plus grandes. Ce qui montre que la vérité ne s'imprime pas sur le sens, mais que routes les sensations sont une suite nécessaire des dispositions du corps, sans qu'elles puissent jamais s'élever au dessus d'elles.

Que s'il en étoit autant de l'entendement, il pourroit être

XIII.
L'intelligence
n'est attachée par
elle-même à aucun
organe, ni à aucun
mouvement du
corps.

de même forcé à l'erreur. Or est-il que nous n'y tombons que par notre faute, & pour ne vouloir pas apporter l'attention nécessaire à l'objet, dont il faut juger. Car dès-lors que l'ame se tourne directement à la vérité, résolue de ne céder qu'à elle seule, elle ne reçoit d'impression que de la vérité même ; en sorte qu'elle s'y attache, quand elle paroît, & demeure en suspend, si elle ne paroît pas ; toujours exemte d'erreur en l'un & en l'autre état, ou parce qu'elle connoît la vérité, ou parce qu'elle connoît du moins qu'elle ne peut pas encore la connoître.

Par le même principe, il paroît qu'au lieu que les objets les plus sensibles sont pénibles & insupportables ; la vérité, au contraire, plus elle est intelligible, plus elle plaît. Car la sensation n'étant qu'une suite d'un organe corporel, la plus forte doit nécessairement devenir pénible par le coup violent que l'organe aura reçu, tel qu'est celui que recoivent les yeux par le Soleil, & les oreilles par un grand bruit, en sorte qu'on est forcé de détourner les yeux & de boucher les oreilles. De même une forte imagination nous travaille ordinairement, parce qu'elle ne peut pas être sans une commotion trop violente du cerveau. Et si l'entendement avoit la même dépendance du corps, le corps ne pourroit manquer d'être blessé par la vérité la plus forte, c'est-à-dire, la plus certaine & la plus connue : si donc cette vérité, loin de blesser, plaît & soulage, c'est qu'il n'y a aucune partie qu'elle doive rudement frapper, ou émouvoir ; car ce qui peut être blessé de cette sorte, est un corps, mais qu'elle s'unit paisiblement à l'entendement, en qui elle trouve une entière correspondance, pourvu qu'il ne se soit point gâté lui-même par les mauvaises dispositions que nous avons marquées ailleurs.

Que si cependant nous éprouvons que la recherche de la vérité soit laborieuse, nous découvrirons bientôt de quel côté nous vient ce travail : mais en attendant, nous voyons qu'il n'y a point de vérité qui nous blesse par elle-même étant connue, & que plus une ame droite la regarde, plus elle en est contente.

De-là vient encore que tant que l'ame s'attache à la vérité, sans écouter les passions & les imaginations, elle la voit toujours la même, ce qui ne pourroit pas être, si la connoissance suivoit le mouvement du cerveau toujours agité, & du corps toujours changeant.

C'est de-là aussi qu'il arrive que le sens varie souvent, ainsi que nous l'avons dit au lieu allégué. Car ce n'est point la vérité seule qui agit en lui, mais il s'excite à l'agitation qui arrive dans son organe : au lieu que l'entendement, qui agissant en son naturel, ne reçoit d'impression que de la seule vérité, la voit aussi toujours uniforme.

Car posons, par exemple quelque vérité clairement connue, comme seroit, que rien ne se donne l'être à soi-même, ou qu'il faut suivre la raison en tout, & toutes les autres qui suivent de ces beaux principes : nous pouvons bien n'y penser pas, mais tant que nous y serons véritablement attentifs, nous les verrons toujours de même, jamais altérées ni diminuées. Ce qui montre que la connoissance de ces vérités ne dépend d'aucune disposition changeante, & n'est pas, comme la sensation, attachée à un organe altérable.

C'est pourquoi au lieu que la sensation, qui s'élève au concours momentané de l'objet & de l'organe aussi vite qu'une étincelle au choc de la pierre & du fer, ne nous fait rien appercevoir qui ne passe presque à l'instant : l'entendement au contraire voit des choses qui ne passent pas, parce qu'il n'est attaché qu'à la vérité, dont la substance est éternelle.

Ainsi il n'est pas possible de regarder l'intelligence, comme une suite de l'altération qui se fera faite dans le corps, ni par conséquent l'entendement, comme attaché à un organe corporel, dont il suive le mouvement.

Il faut pourtant reconnoître qu'on n'entend point, sans imaginer, ni sans avoir senti ; car il est vrai que par un certain accord entre toutes les parties qui composent l'homme, l'ame n'agit pas, c'est-à-dire, ne pense & ne connoît pas sans le corps, ni la partie intellectuelle, sans la partie sensitive.

Et déjà à l'égard de la connoissance des corps, il est certain que nous ne pouvons entendre qu'il y en ait d'existans dans la Nature que par le moi des sens. Car en cherchant d'où nous viennent nos sensations, nous trouvons toujours quelque corps qui a affecté nos organes, & ce nous est une preuve que ces corps existent.

Et en effet, s'il y a des corps dans l'Univers, c'est chose de fait, dont nous sommes avertis par nos sens, comme des autres faits. Et sans le secours des sens, je ne pourrois non

XIV.
L'intelligence par sa liaison avec le sens, dépend en quelque sorte du corps, mais par accident.

plus deviner s'il y a un Soleil, que s'il y a un tel homme dans le monde.

Bien plus, l'esprit occupé de choses incorporelles, par exemple, de Dieu & de ses perfections, s'y est senti excité par la considération de ses œuvres, ou par sa parole, ou enfin par quelque autre chose, dont les sens ont été frappés.

Et notre vie ayant commencé par de pures sensations, avec peu, ou point d'intelligence, indépendante du corps, nous avons dès l'enfance contracté une si grande habitude de sentir & d'imaginer, que ces choses nous suivent toujours, sans que nous en puissions être entièrement séparés.

De-là vient que nous ne pensons jamais, ou presque jamais, à quelque objet que ce soit, que le nom dont nous l'appellons ne nous revienne, ce qui marque la liaison des choses qui frappent nos sens, tels que sont les noms avec nos opérations intellectuelles.

On met en question, s'il peut y avoir en cette vie un pur acte d'intelligence dégagé de toute image sensible. Et il n'est pas incroyable que cela puisse être durant de certains momens dans les esprits élevés à une haute contemplation, & exercés durant un long tems à se mettre au dessus des sens : mais cet état est fort rare, & il faut parler ici de ce qui est ordinaire à l'entendement.

L'expérience fait voir qu'il se mêle toujours, ou presque toujours à ces opérations quelque chose de sensible, dont même il se sert, pour s'élever aux objets les plus intellectuels.

Aussi avons-nous reconnu que l'imagination, pourvu qu'on ne la laisse pas dominer, & qu'on sçache la retenir en certaines bornes, aidé naturellement l'intelligence.

Nous avons vu aussi que notre esprit averti de cette suite de faits que nous apprenons par nos sens, s'élève au dessus, admirant en lui-même & la nature des choses, & l'ordre du monde. Mais les règles & les principes par lesquels il aperçoit de si belles vérités dans les objets sensibles, sont supérieurs aux sens, & il en est à peu près des sens & de l'entendement, comme de celui qui propose simplement les faits, & de celui qui en juge.

Il y a donc déjà en notre ame une opération, & c'est celle de l'entendement, qui précisément & en elle-même, n'est

point attachée au corps, encore qu'elle en dépende indirectement, en tant qu'elle se sert des sensations & des images sensibles.

La volonté n'est pas moins indépendante, & je le reconnois par l'empire qu'elle a sur les membres extérieurs & sur tout le corps.

Je sens que je puis vouloir, ou tenir ma main immobile, ou lui donner du mouvement : & cela en haut ou en bas, à droite ou à gauche, avec une égale facilité : de sorte qu'il n'y a rien qui me détermine que ma seule volonté.

Car je suppose que je n'ai dessein, en remuant ma main, de m'en servir, ni pour prendre, ni pour soutenir, ni pour approcher, ni pour éloigner quoi que ce soit : mais seulement de la mouvoir du côté que je voudrai, ou si je veux, de la tenir en repos.

Je fais en cet état une pleine expérience de ma liberté, & du pouvoir que j'ai sur mes membres, que je tourne où je veux, & comme je veux, seulement parce que je le veux.

Et parce que j'ai connu que les mouvemens de ces membres dépendent tous du cerveau, il faut par nécessité que ce pouvoir que j'ai sur mes membres, je l'aye principalement sur le cerveau même.

Il faut donc que ma volonté le domine, tant s'en faut qu'elle puisse être une suite de ses mouvemens, & de ses impressions.

Un corps ne choisit pas où il se meut, mais il va comme il est poussé, & s'il n'y avoit en moi que le corps, ou que ma volonté fût, comme les sensations, attachée à quelqu'un des mouvemens du corps, bien loin d'avoir quelque empire, je n'aurois pas même de liberté.

Aussi ne suis-je pas libre à sentir, ou ne sentir pas, quand l'objet est présent. Je puis bien fermer les yeux ou les détourner, & en cela je suis libre : mais je ne puis, en ouvrant les yeux, empêcher la sensation attachée nécessairement aux impressions corporelles, où la liberté ne peut pas être.

Ainsi l'empire si libre que j'exerce sur mes membres, me fait voir que je tiens le cerveau en mon pouvoir, & que c'est-là le siège principal de l'ame.

Car encore qu'elle soit unie à tous les membres, & qu'elle

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

X V.
La volonté n'est attachée à aucun organe corporel, & loin de suivre les mouvemens du corps, elle y préside.

les doit tenir tous en sujétion, son empire s'exerce immédiatement sur la partie, d'où dépendent tous les mouvemens progressifs, c'est-à-dire, sur le cerveau.

En dominant cette partie, où aboutissent les nerfs, elle se rend arbitre des mouvemens, & tient en main, pour ainsi dire, les rénes par où tout le corps est poussé, ou retenu.

Soit donc qu'elle ait le cerveau entier immédiatement sous sa puissance, soit qu'elle y ait quelque maîtresse pièce, par où elle contienne les autres parties; comme un pilote conduit tout le vaisseau par le gouvernail, il est certain que le cerveau est son siège principal, & que c'est de-là qu'elle préside à tous les mouvemens du corps.

Et ce qu'il y a ici de merveilleux, c'est qu'elle ne sent point naturellement, ni ce cerveau qu'elle meut, ni les mouvemens qu'elle y fait, pour contenir, ou pour ébranler le reste du corps, ni d'où lui vient un pouvoir qu'elle exerce si absolument. Nous connoissons seulement qu'un empire est donné à l'ame, & qu'une loi est donnée au corps, en vertu de laquelle il obéit.

XVI.

L'empire que la volonté exerce sur les mouvemens extérieurs, la rend indirectement maîtresse des passions.

Cet empire de la volonté sur les membres d'où dépendent les mouvemens extérieurs, est d'une extrême conséquence. Car c'est par-là que l'homme se rend maître de beaucoup de choses, qui par elles-mêmes sembloient n'être point soumises à ses volontés.

Il n'y a rien qui paroisse moins soumis à la volonté, que la nutrition, & cependant elle se réduit à l'empire de la volonté, en tant que l'ame, maîtresse des membres extérieurs, donne à l'estomac ce qu'elle veut, & dans la mesure que la raison prescrit, en sorte que la nutrition est rangée sous cette règle.

Et l'estomac même en reçoit la loi, la nature l'ayant fait propre à se laisser plier par l'accoutumance.

Par ces mêmes moyens l'ame règle aussi le sommeil, & le fait servir à la raison.

En commandant aux membres des exercices pénibles, elle les fortifie, elle les durcit aux travaux, & se fait un plaisir de les assujettir à ses loix.

Ainsi elle se fait un corps plus souple, & plus propre aux opérations intellectuelles. La vie des Saints Religieux en est une preuve.

Elle

Elle étend aussi son empire sur l'imagination & les passions, c'est-à-dire, sur ce qu'elle a de plus indocile.

L'imagination & les passions naissent des objets, & par le pouvoir que nous avons sur les mouvemens extérieurs, nous pouvons, ou nous approcher, ou nous éloigner des objets.

Les passions dans l'exécution dépendent des mouvemens extérieurs, il faut fraper pour achever ce qu'a commencé la colere, il faut fuir pour achever ce qu'a commencé la crainte; mais la volonté peut empêcher la main de fraper, & les pieds de fuir.

Nous avons vu dans la colere tout le corps rendu à fraper, comme un arc à tirer son coup. L'objet a fait son impression, les esprits coulent, le cœur bat plus violemment qu'à l'ordinaire, le sang coule avec vitesse, & envoie des esprits & plus abondans & plus vifs, les nerfs & les muscles en sont remplis, ils sont tendus, les poings sont fermés, & le bras affermi & prêt à fraper; mais il faut encore lâcher la corde, il faut que la volonté laisse aller le corps, autrement le mouvement ne s'acheve pas.

Ce qui se dit de la colere, se dit de la crainte & des autres passions, qui disposent tellement le corps aux mouvemens qui lui conviennent, que nous ne les retenons que par vive force de raison & de volonté.

On peut dire que ces derniers mouvemens, auxquels le corps est si disposé, par exemple, celui de fraper, s'achèveroit tout-à-fait par la force de cette disposition, s'il n'étoit réservé à l'ame de lâcher ce dernier coup.

Et il en arriveroit à peu près de même que dans la respiration, que nous pouvons suspendre par la volonté quand nous veillons, mais qui s'achève, pour ainsi dire, toute seule par la simple disposition du corps, quand l'ame le laisse agir naturellement, par exemple, dans le sommeil.

En effet, il arrive quelque chose de semblable dans les premiers mouvemens des passions : & les esprits & le sang s'émeuvent quelquefois si vite dans la colere, que le bras se trouve lâché, avant qu'on ait le loisir d'y faire réflexion. Alors la disposition du corps a prévalu, & il ne reste plus à la volonté prévenue, qu'à regretter le mal qui s'est fait sans elle.

XVII.

La nature de l'attention, & ses effets immédiats sur le cerveau, par où paroit l'empire de la volonté.

Mais ces mouvemens sont rares, & ils n'arrivent guères à ceux qui s'acoutument de bonne heure à se maîtriser eux-mêmes.

Outre la force donnée à la volonté pour empêcher le dernier effet des passions, elle peut encore en prenant la chose de plus haut, les arrêter & les modérer dans leur principe, & cela par le moien de l'attention qu'elle fera volontairement à certains objets, ou dans le tems des passions, pour les calmer, ou devant les passions, pour les prévenir.

Cette force de l'attention, & l'effet qu'elle a sur le cerveau, & par le cerveau sur tout le corps, & même sur la partie imaginative de l'ame, & par-là sur les passions & sur les appétits, est digne d'une grande considération.

Nous avons déjà observé que la contention de la tête se ressent fort grande dans l'attention, & par-là il est sensible qu'elle a un grand effet dans le cerveau.

On éprouve d'ailleurs que cette attention dépend de la volonté, en sorte que le cerveau doit être sous son empire, en tant qu'il sert à l'attention.

Pour entendre tout ceci, il faut remarquer que les pensées naissent dans notre ame quelquefois à l'agitation naturelle du cerveau, & quelquefois par une attention volontaire.

pour ce qui est de l'agitation du cerveau, nous avons observé qu'elle passe quelquefois d'une partie à une autre. Alors nos pensées sont vagues comme le cours des esprits; mais quelquefois aussi elle se fait en un seul endroit, & alors nos pensées sont fixes, & l'ame est plus attachée, comme le cerveau est aussi plus fortement & plus uniformement tendu.

Par-là nous observons en nous-mêmes une attention forcée, ce n'est pas-là toutefois ce que nous appellons attention, nous donnons ce nom seulement à l'attention, où nous choisissons notre objet, pour y penser volontairement.

Que si nous n'étions capables d'une telle attention, nous ne serions jamais maîtres de nos considérations & de nos pensées, qui ne seroient qu'une suite de l'agitation du cerveau: nous serions sans liberté, & l'esprit seroit en tout asservi au corps, toutes choses contraires à la raison, & même à l'expérience.

Par ces choses on peut comprendre la nature de l'atten-

tion, & que c'est une application volontaire de notre esprit sur un objet.

Mais il faut encore ajouter, que nous voulions considérer cet objet par l'entendement, c'est-à-dire, raisonner dessus, ou enfin y contempler la vérité. Car s'abandonner volontairement à quelque imagination qui nous plaise, sans vouloir nous en détourner, ce n'est pas attention, il faut vouloir, entendre, & raisonner.

C'est donc proprement par l'attention que commence le raisonnement & les réflexions, & l'attention commence elle-même par la volonté de considérer & d'entendre.

Et il paroît clairement que pour se rendre attentif, la première chose qu'il faut faire, c'est d'ôter l'empêchement naturel de l'attention, c'est-à-dire, la dissipation & ces pensées vagues qui s'élèvent dans notre esprit, car il ne peut être tout ensemble dissipé & attentif.

Pour faire taire ces pensées qui nous dissipent, il faut que l'agitation naturelle du cerveau soit en quelque sorte calmée. Car, tant qu'elle durera, nous ne serons jamais assez maîtres de nos pensées, pour avoir de l'attention.

Ainsi, le premier effet du commandement de l'ame, est que voulant être attentive, elle apaise l'agitation naturelle du cerveau.

Et nous avons déjà vu que pour cela il n'est pas besoin qu'elle connoisse le cerveau, ou qu'elle ait intention d'agir sur lui, il suffit qu'elle veuille faire ce qui dépend d'elle immédiatement, c'est-à-dire, être attentive. Le cerveau, s'il n'est prévenu par quelque agitation trop violente, obéit naturellement, & se calme par la seule subordination du corps à l'ame.

Mais comme les esprits qui tournoient dans le cerveau, tendent toujours à l'agiter à leur ordinaire, son mouvement ne peut être arrêté sans quelque effort. C'est ce qui fait que l'attention à quelque chose de pénible, & veut être relâchée de tems en tems.

Aussi le cerveau abandonné aux esprits & aux vapeurs qui le poussent sans cesse, souffriroit un mouvement trop irrégulier, les pensées seroient trop dissipées, & cette dissipation, outre qu'elle tourneroit à une espèce d'extravagance, d'elle-même est fatigante. C'est pourquoi il faut nécessaire-

Hhhh ij

ment, même pour son propre repos, brider ces mouvemens irréguliers du cerveau.

Voilà donc l'empêchement levé, c'est-à-dire, la dissipation ôtée. L'ame se trouve tranquille, & ses imaginations confuses sont disposées à tourner en raisonnement & en considération.

XVIII.

L'ame attentive à raisonner se sert du cerveau, par le besoin qu'elle a des images sensibles.

Il ne faut pourtant pas penser qu'elle doive rejeter alors toute imagination, & toute image sensible, puisque nous avons reconnu qu'elle s'en aide pour raisonner.

Ainsi, loin de rejeter toute sorte d'images sensibles, elle songe seulement à rappeler celles qui sont convenables à son sujet, & qui peuvent aider son raisonnement.

Mais d'autant que ces images sensibles sont attachées aux impressions ou aux marques qui demeurent dans le cerveau, & qu'ainsi elles ne peuvent revenir, sans que le cerveau soit ému dans les endroits où sont les marques, comme il a déjà été remarqué, il faut conclure que l'ame peut, quand elle veut, non seulement calmer le cerveau, mais encore l'exciter en tel endroit qu'il lui plaît, pour rappeler les objets selon ses besoins. L'expérience nous fait voir aussi que nous sommes maîtres de rappeler, comme nous voulons, les choses confiées à notre mémoire. Et encore que ce pouvoir ait ses bornes, & qu'il soit plus grand dans les uns que dans les autres, il n'y auroit aucun raisonnement, si nous ne pouvions l'exercer jusqu'à un certain point. Et c'est une nouvelle raison de l'immobilité de l'ame, pour montrer combien le cerveau doit être en repos quand il s'agit de raisonner. Car, agité & déjà ému, il seroit peu en état d'obéir à l'ame, & de faire, à point nommé, les mouvemens nécessaires pour lui présenter les images sensibles dont elle a besoin.

C'est ici que le cerveau peine en tous ceux qui n'ont pas acquis cette heureuse immobilité; car au lieu que son naturel est d'avoir un mouvement libre & incertain, comme le cours des esprits, il est réduit premièrement à un repos violent, & puis à des mouvemens suivis & réguliers, qui le travaillent beaucoup.

Car lorsqu'il est détendu & abandonné au cours naturel des esprits, le mouvement en peu de tems erre en plus de parties, mais il est aussi moins rapide, & moins violent, au

lieu qu'on a besoin en raisonnant, de se représenter fort vivement les objets, ce qui ne se peut, sans que le cerveau soit fortement remué.

Et il faut, pour faire un raisonnement, tant rappeler d'images sensibles, par conséquent remuer le cerveau fortement en tant d'endroits, qu'il n'y auroit rien à la longue de plus fatigant.

D'autant plus qu'en rappelant ces objets divers, qui servent au raisonnement, l'esprit demeure toujours attaché à l'objet qui en fait le sujet principal : de sorte que le cerveau est en même tems calmé à l'égard de son agitation universelle, tendu & dressé à un point fixe par la considération de l'objet principal, & remué fortement en divers endroits pour rappeler les objets seconds & subsidiaires.

Il faut pour des mouvemens si réguliers & si forts, beaucoup d'esprits, & la tête aussi en reçoit tant dans ses opérations, quand elles sont longues, qu'elle épuise le reste du corps.

De-là suit une lassitude universelle, & une nécessité indispensable de relâcher son attention.

Mais la nature y a pourvu, en nous donnant le sommeil, sur-tout de la nuit, où les nerfs sont dérendus, où les sensations sont éteintes, où le cerveau & tout le corps se repose. Comme donc c'est-là le vrai tems du relâchement, le jour doit être donné à l'attention, qui peut être plus ou moins forte, & par-là, tantôt tendre le cerveau, & tantôt le soulager.

Voilà ce qui doit se faire dans le cerveau durant le raisonnement, c'est-à-dire, durant la recherche de la vérité : recherche que nous avons dit devoir être laborieuse ; & on apperçoit maintenant que ce travail ne vient pas précisément de l'acte d'entendre, mais des imaginations qui doivent aller en concours, & qui présupposent dans le cerveau un grand mouvement.

Au reste, quand la vérité est trouvée, tout le travail cesse, & l'ame ravie de la découverte, comme les yeux le seroient d'un beau spectacle, voudroit n'en être jamais arrachée, parce que la vérité ne cause par elle-même aucune altération.

Et lorsqu'elle demeure clairement connue, l'imagination agit peu, ou point du tout : de-là vient qu'on ne ressent que peu, ou point de travail.

Car dans la recherche de la vérité, où nous procédons par comparaisons, par oppositions, par proportions, par autres choses semblables, pour lesquelles il faut appeler beaucoup d'images sensibles, l'imagination agit beaucoup. Mais quand la chose est trouvée, l'ame fait taire l'imagination autant qu'elle peut, & ne fait plus que tourner vers la vérité un simple regard, en quoi consiste l'acte d'entendre.

Et plus cet acte est démêlé de toute image sensible, plus il est tranquille, ce qui montre que l'acte d'entendre de soi-même ne fait point de peine.

Il en fait pourtant par accident, parce que pour y demeurer, il faut arrêter l'imagination, & par conséquent tenir en bride le cerveau contre le cours des esprits.

Ainsi la contemplation, quelque douce qu'elle soit par elle-même, ne peut pas durer long-tems par le défaut du corps continuellement agité.

Et les seuls besoins du corps qui sont si fréquens & si grands, font diverses impressions, & rappellent diverses pensées, auxquelles il est nécessaire de prêter l'oreille, de sorte que l'ame est forcée de quitter la contemplation de la vérité.

Par les choses qui ont été dites, on entend le premier effet de l'attention sur le corps. Il regarde le cerveau, qui au lieu d'une agitation universelle, est fixé à un certain point au commandement de l'ame, quand elle veut être attentive, & au reste, demeure en état d'être excitée subsidiairement, où elle veut.

Il y a un second effet de l'attention qui s'étend sur les passions : nous allons le considérer. Mais avant que de passer outre, il ne faut pas oublier une chose considérable, qui regarde l'attention prise en elle-même. C'est qu'un objet qui a commencé de nous occuper par une attention volontaire, nous tient dans la suite long-tems attachés, même malgré nous, parce que les esprits qui ont pris un certain cours, ne peuvent pas aisément être détournés.

Ainsi notre attention est mêlée de volontaire & d'involontaire. Un objet qui nous a occupés par force, nous flatte souvent, de sorte que la volonté s'y donne, de même qu'un objet choisi par une forte application, nous devient une occupation inévitable.

Et comme l'agitation naturelle de notre cerveau rappelle

beaucoup de pensées qui nous viennent malgré nous , l'attention volontaire de notre ame fait de son côté de grands effets sur le cerveau même. Les traces que les objets y avoient laissées , en deviennent plus profondes ; & le cerveau est disposé à s'ébranler plus aisément dans ces endroits-là.

Et par l'accord établi entre le corps & l'ame , il se fait naturellement une telle liaison entre les impressions du cerveau ; & les pensées de l'ame , que l'un ne manque jamais de ramener l'autre. Et ainsi , quand une forte imagination a causé , par l'attention que l'ame y apporte , un grand mouvement dans le cerveau , en quelque forte que ce mouvement soit renouvelé , il fait revivre , & souvent dans toute leur force , les pensées qui l'avoient causé la première fois.

C'est pourquoi il faut beaucoup prendre garde de quelles imaginations on se remplit volontairement , & se souvenir que dans la suite elles reviendront souvent malgré nous , par l'agitation naturelle du cerveau & des esprits.

Mais il faut aussi conclure qu'en prenant les choses de loin , & ménageant bien notre attention , dont nous sommes maîtres , nous pouvons gagner beaucoup sur les impressions de notre cerveau , & le plier à l'obéissance.

Par cet empire sur notre cerveau , nous pouvons aussi tenir en bride les passions qui en dépendent toutes , & c'est le plus bel effet de l'attention.

Pour l'entendre , il faut observer quelle sorte d'empire nous pouvons avoir sur nos passions.

Premièrement , il est certain que nous ne leur commandons pas directement , comme à nos bras & à nos mains. Nous ne pouvons pas élever ou apaiser notre colère , comme nous pouvons ou remuer le bras , ou le tenir sans action.

2. Il n'est pas moins clair , & nous l'avons déjà dit , que par le pouvoir que nous avons sur les membres extérieurs , nous en avons aussi un très-grand sur les passions , mais indirectement , puisque nous pouvons par-là , & nous éloigner des objets qui les font naître , & en empêcher l'effet. Ainsi je puis m'éloigner d'un objet odieux qui m'irrite ; & lorsque ma colère est excitée , je lui puis refuser mon bras , dont elle a besoin pour se satisfaire.

Mais pour cela , il le faut vouloir , & le vouloir fortement. Et la grande difficulté est de vouloir autre chose que ce que la

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

X I X .

L'effet de l'attention sur les passions , & comment l'ame les peut tenir en sujétion dans leur principe , où il est parlé de l'extravagance , de la folie & des songes.

passion nous inspire; parce que dans les passions, l'ame se trouve tellement portée à s'unir aux dispositions du corps, qu'elle ne peut presque se résoudre à s'y opposer.

Il faut donc chercher un moyen de calmer, ou de modérer, ou même de prévenir les passions dans leur principe, & ce moyen est l'attention bien gouvernée.

Car le principe de la passion, c'est l'impression puissante d'un objet dans le cerveau, l'effet de cette impression ne peut être mieux empêchée, qu'en se rendant attentif à d'autres objets.

En effet, nous avons vu que l'ame attentive fixe le cerveau en un certain état, dans lequel elle détermine d'une certaine manière le cours des esprits, & par-là elle rompt le coup de la passion, qui les portant à un autre endroit, causoit de mauvais effets dans tout le corps.

C'est pourquoi on dit, & il est vrai, que le remède le plus naturel des passions, c'est de détourner l'esprit autant qu'on peut des objets qu'elles lui présentent, & il n'y a rien pour cela de plus efficace, que de s'attacher à d'autres objets.

Et il faut ici observer qu'il en est des esprits émus & poussés d'un certain côté, à peu près comme d'une rivière qu'on peut plus aisément détourner, que l'arrêter de droit fil. Ce qui fait qu'on réussit mieux dans la passion en pensant à d'autres choses, qu'en s'opposant directement à son cours.

Et de-là vient qu'une passion violente a souvent servi de frein ou de remède aux autres: Par exemple; l'ambition, ou la passion de la guerre, à l'amour.

Et il est quelquefois utile de s'abandonner à des passions innocentes, pour détourner, ou pour empêcher des passions criminelles.

Il sert aussi beaucoup de faire un grand choix des personnes avec qui on converse. Ce qui est en mouvement, répand aisément son agitation autour de soi, & rien n'émeut plus les passions que les discours & les actions des hommes passionnés.

Au contraire, une ame tranquille nous tire en quelque façon hors de l'agitation, & semble nous communiquer son repos; pourvu toutefois que cette tranquillité ne soit pas insensible & fade. Il faut quelque chose de vif qui s'accorde un peu avec notre mouvement, mais où dans le fond il se trouve de la consistance.

Enfin,

Enfin , dans les passions il faut calmer les esprits par une espèce de diversion , & se jeter , pour ainsi dire , à côté , plutôt que de combattre de front ; c'est-à-dire , qu'il n'est plus tems d'opposer des raisons à une passion déjà émue. Car en raisonnant sur la passion même pour l'attaquer , on en rappelle l'objet , on en imprime plus fortement les traces , & on irrite plutôt les esprits , qu'on ne les calme. Où les sages réflexions font de grand effet , c'est à prévenir les passions. Il faut donc nourrir son esprit de considérations sages , & lui donner de bonne heure des attachemens honnêtes , afin que les objets des passions trouvent la place déjà prise , les esprits déterminés à un certain cours , & le cerveau affermi.

Car la nature ayant formé cette partie capable d'être occupée par les objets , & aussi d'obéir à la volonté , il est clair que la disposition qui prévient , doit l'emporter.

Si donc l'ame s'accoutume de bonne heure à être maîtresse de son attention , & qu'elle l'attache à de bons objets , elle fera par ce moien maîtresse , premièrement du cerveau , par-là , du cours des esprits , & par-là enfin , des émotions que les passions excitent.

Mais il faut se souvenir que l'attention véritable , est celle qui considère l'objet tout entier. Ce n'est qu'être à demi attentif à un objet , comme seroit une femme tendrement aimée , que de n'y considérer que le plaisir dont on est flaté en l'aimant , sans songer aux suites honteuses d'un semblable engagement.

Il est donc nécessaire d'y bien penser , & d'y penser de bonne heure , parce que si on laisse le tems à la passion de faire toute son impression dans le cerveau , l'attention viendra trop tard.

Car en considérant le pouvoir de l'ame sur le corps , il faut observer soigneusement que ses forces sont bornées & restreintes , de sorte qu'elle ne peut pas faire tout ce qu'elle veut des bras & des mains , & encore moins du cerveau.

C'est pourquoi nous venons de voir qu'elle le perdrait en le poussant trop , & qu'elle est obligée à le ménager.

Par la même raison il s'y fait souvent des agitations si violentes , que l'ame n'en est plus maîtresse , non plus qu'un cocher de chevaux fougueux qui ont pris le frein aux dents.

Quand cette disposition est fixe & perpétuelle , c'est ce qui

s'appelle folie : quand elle a une cause qui finit avec le tems ; comme un mouvement de fièvre , cela s'appelle délire & réverie.

Dans la folie & dans le délire , il arrive de deux choses l'une , ou le cerveau est agité tout entier avec un égal dérèglement , alors il s'est fait une parfaite extravagance , & il ne paroît aucune suite dans les pensées , ni dans les paroles : ou le cerveau n'est blessé que dans un certain endroit , alors la folie ne s'attache aussi qu'à un objet déterminé. Tels sont ceux qui s'imaginent être toujours à la Comédie & à la Chasse , & tant d'autres frappés d'un certain objet , parlent raisonnablement de tous les autres , & assez conséquemment de celui-là même qui fait leur erreur.

La raison est que n'y ayant qu'un seul endroit du cerveau marqué d'une impression invincible à l'ame , elle demeure maîtresse de tout le reste , & peut exercer ses fonctions sur tout autre objet.

Et l'agitation du cerveau dans la folie est si violente , qu'elle paroît même au dehors par le trouble qui paroît dans tout le visage , & principalement par l'égaré des yeux.

De-là sensuit que toutes les passions violentes sont une espèce de folie , parce qu'elles causent des agitations dans le cerveau , dont l'ame n'est pas maîtresse. Aussi n'y a-t-il point de cause plus ordinaire de la folie , que les passions portées à un certain excès.

Par-là aussi s'expliquent les songes , qui sont une espèce d'extravagance.

Dans le sommeil , le cerveau est abandonné à lui-même , & il n'y a point d'attention , car la veille consiste précisément dans l'attention de l'esprit , qui se rend maître de ses pensées.

Nous avons vu que l'attention cause le plus grand travail du cerveau , & que c'est principalement ce travail que le sommeil vient relâcher :

De-là il doit arriver deux choses : l'une , que l'imagination doit dominer dans les songes , & qu'il se doit présenter à nous une grande variété d'objets , souvent même avec quelque suite , pour les raisons qui ont été dites en parlant de l'imagination. L'autre , que ce qui se passe dans notre imagination , nous paroît réel & véritable , parce qu'alors il n'y a point d'attention , par conséquent point de discernement.

De tout cela il résulte, que la vraie assiette de l'ame, est lorsqu'elle est maîtresse des mouvemens du cerveau, & que comme c'est par l'attention qu'elle le contient, c'est aussi de son attention qu'elle doit principalement se rendre la maîtresse. Mais qu'il s'y faut prendre de bonne heure, & ne pas laisser occuper le cerveau à des impressions trop fortes que le tems rendroit invincibles.

Et nous avons vu en général que l'ame, en se servant bien de sa volonté, & de ce qui est soumis naturellement à la volonté, peut régler & discipliner tout le reste.

Enfin, des méditations sérieuses, des conversations honnêtes, une nourriture modérée, un sage ménagement de ses forces, rendent l'homme maître de lui-même, autant que cet état de mortalité le peut souffrir.

Après les réflexions que nous avons faites sur l'ame, sur le corps, sur l'union, nous pouvons maintenant nous bien connoître.

Car si nous ne voyons pas dans le fond de l'ame ce qui lui fait comme demander naturellement d'être unie à un corps, & sur-tout leur union, il ne faut pas s'en étonner, puisque nous connoissons si peu le fond des substances. Mais si cette union ne nous est pas connue dans son fond, nous la connoissons suffisamment par les deux effets que nous venons d'expliquer, & par le bel ordre qui en résulte.

Car premièrement, nous voyons la parfaite société de l'ame & du corps.

Nous voyons secondement, que dans cette société, la partie principale, c'est-à-dire, l'ame est aussi celle qui préside, & que le corps lui est soumis, les bras, les jambes, tous les autres membres, & enfin tout le corps est remué & transporté d'un lieu à un autre au commandement de l'ame. Les yeux & les oreilles se tournent où il lui plaît, les mains exécutent ce qu'elle ordonne, la langue explique ce qu'elle pense & ce qu'elle veut, les sens lui présentent les objets dont elle doit juger & se servir, les parties qui digerent & distribuent la nourriture, celles qui forment les esprits, & qui les envoient où il faut, tiennent les membres extérieurs & tout le corps en état pour lui obéir.

C'est en cela que consiste la bonne disposition du corps. En effet, nous nous trouvons le corps sain, quand il peut exé-

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

XX.
L'homme qui a
médité la Doctrine
précédente, se con-
noît lui-même.

cuter ce que l'ame lui prescrit : Au contraire, nous sommes malades, quand le corps foible & abattu ne peut plus se tenir debout, ni se mouvoir comme nous le souhaitons.

Ainsi on peut dire que le corps est un instrument dont l'ame se sert à sa volonté, & c'est pourquoi Platon définissoit l'homme en cette sorte. L'homme, dit-il, est une ame se servant du corps.

C'est de-là qu'il concluoit l'extrême différence du corps & de l'ame, parce qu'il n'y a rien de plus différent de celui qui se sert de quelque chose, que la chose même dont il se sert.

L'ame donc qui se sert du bras & de la main comme il lui plaît, qui se sert de tout le corps, qu'elle transporte où elle trouve bon, qui l'expose à tels périls qu'il lui plaît, & à sa ruine certaine, est sans doute d'une nature de beaucoup supérieure à ce corps, qu'elle fait servir en tant de manières & si impérieusement à ses desseins.

Ainsi on ne se trompe pas, quand on dit que le corps est comme l'instrument de l'ame. Et il ne faut pas s'étonner si le corps étant mal disposé, l'ame en fait moins bien ses fonctions. La meilleure main du monde avec une mauvaise plume, écrira mal. Si vous ôtez à un ouvrier ses instrumens, son adresse naturelle ou acquise ne lui servira de rien.

Il y a pourtant une extrême différence entre les instrumens ordinaires & le corps humain. Qu'on brise le pinceau d'un Peintre, ou le ciseau d'un Sculpteur, il ne sent point les coups dont ils ont été frappés : mais l'ame sent tous ceux qui blessent le corps; & au contraire elle a du plaisir quand on lui donne ce qu'il faut pour s'entretenir.

Le corps n'est donc pas un simple instrument appliqué par le dehors, ni un vaisseau que l'ame gouverne à la manière d'un Pilote. Il en seroit ainsi si elle n'étoit simplement qu'intellectuelle; mais parce qu'elle est sensitive, elle est forcée de s'intéresser d'une façon plus particulière à ce qui le touche, & de le gouverner, non comme une chose étrangère, mais comme une chose naturelle & intimement unie.

En un mot, l'ame & le corps ne font ensemble qu'un tout naturel, & il y a entre les parties une parfaite & nécessaire communication.

Aussi avons-nous trouvé dans toutes les opérations animales, quelque chose de l'ame, & quelque chose du corps;

de sorte que pour se connoître soi-même, il faut sçavoir distinguer dans chaque action, ce qui appartient à l'une d'avec ce qui appartient à l'autre, & remarquer tout ensemble comment deux parties de si différente nature s'entraident mutuellement.

Pour ce qui regarde le discernement, on se le rend facile par de fréquentes réflexions. Et comme on ne sçauroit trop s'exercer dans une méditation si importante, ni trop distinguer son ame d'avec son corps, il sera bon de parcourir dans ce dessein toutes les opérations que nous avons considérées.

Ce qu'il y a du corps quand nous mouvons, c'est un premier branle dans le cerveau, suivi du mouvement & des esprits, & des muscles, & enfin du transport, ou de tout le corps, ou de quelqu'une de ses parties, par exemple, du bras ou de la main. Ce qu'il y a du côté de l'ame, c'est la volonté de se mouvoir, & le dessein d'aller d'un côté plutôt que d'un autre.

Dans la parole, ce qu'il y a du côté du corps, outre l'action du cerveau qui commence tout, c'est le mouvement du poumon & de la trachée-artère, pour pousser l'air & le battement du même air, par la langue & par les lèvres. Et ce qu'il y a du côté de l'ame, c'est l'intention de parler & d'exprimer sa pensée.

Tous ces mouvemens, si l'on y prend garde, quoiqu'ils se fassent au commandement de la volonté humaine, pourroient absolument se faire sans elle, de même que la respiration qui dépend d'elle en quelque sorte, se fait tout-à-fait sans elle, quand nous dormons. Et il nous arrive souvent de proférer, en dormant, certaines paroles, ou de faire d'autres mouvemens qu'on peut regarder comme un pur effet de l'agitation du cerveau, sans que la volonté y ait part. On peut aussi concevoir qu'il se forme certaines paroles par le battement seul de l'air, comme on voit dans les échos; & c'est ainsi que le Poëte faisoit parler ce phantôme; *Dat inania verba, dat sine mente sonum.*

Cette considération nous peut servir à observer dans les mouvemens, & sur-tout dans la parole, ce qui appartient à l'ame, & ce qui appartient au corps. Mais continuons à marquer cette différence dans les autres opérations.

Dans la vue, ce qu'il y a du côté du corps, c'est que les

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

XXI.

Pour se bien connoître soi-même, il faut s'accoutumer par de fréquentes réflexions à discerner en chaque action ce qu'il y a du corps d'avec ce qu'il y a de l'ame.

yeux soient ouverts, que les rayons du Soleil soient réfléchis de dessus la superficie de l'objet à notre œil en droite ligne; qu'ils y souffrent certaines réfractions dans les humeurs, qu'ils peignent & qu'ils impriment l'objet en petit dans le fond de l'œil, que les nerfs optiques soient ébranlés; enfin que le mouvement se communique jusqu'au dedans du cerveau. Ce qu'il y a du côté de l'ame, c'est la sensation, c'est-à-dire, la perception de la lumière & des couleurs, & le plaisir que nous ressentons dans les unes plutôt que dans les autres, ou dans certaines vues agréables, plutôt qu'en d'autres.

Dans l'ouïe, ce qu'il y a du côté du corps, c'est que l'air agité d'une certaine façon frappe le tympan & ébranle les nerfs jusqu'au cerveau. Du côté de l'ame, c'est la perception du son, le plaisir de l'harmonie, la peine que nous donnent des voix fausses & d'un son désagréable, & des tons discordans, & les diverses pensées qui naissent en nous par la parole.

Dans le goût & dans l'odorat, un certain suc tiré des viandes & mêlé avec la salive, ébranle les nerfs de la langue; une vapeur qui sort des fleurs ou des autres corps, frappe les nerfs des narines: tout ce mouvement se communique à la racine des nerfs, & voilà ce qu'il y a du côté du corps. Il y a du côté de l'ame, la perception du bon & du mauvais goût, des bonnes & des mauvaises odeurs.

Dans le toucher, les parties du corps sont, ou agitées par le chaud, ou resserrées par le froid. Les corps que nous touchons, ou s'attachent à nous par leur humidité, ou s'en séparent aisément par leur sécheresse. Notre chair est, ou écorchée par quelque chose de rude, ou percée par quelque chose d'aigu. Une humeur âcre & maligne se jette sur quelque partie nerveuse, la picote, la presse, la déchire par ses divers mouvemens, les nerfs sont ébranlés dans toute leur longueur & jusqu'au cerveau: voilà ce qu'il y a du côté du corps. Et il y a du côté de l'ame, le sentiment du chaud & du froid, celui de la douleur, ou du plaisir.

Dans la douleur, nous poussons des cris violens, notre visage se défigure les larmes nous coulent des yeux. Ni ces cris, ni ces larmes, ni ce changement qui paroît sur notre visage, ne sont la douleur. Elle est dans l'ame, à qui elle apporte un sentiment fâcheux & contraire.

Dans la faim & dans la soif, nous remarquons du côté du corps, ces eaux fortes qui picotent l'estomac, & les vapeurs qui dessèchent le gosier, & du côté de l'ame, la douleur que nous cause cette mauvaise disposition des parties, & le desir de la réparer par le manger & le boire.

Dans l'imagination & dans la mémoire, nous avons du côté du corps les impressions du cerveau, les marques qu'il en conserve, l'agitation des esprits, qui l'ébranlent en divers endroits: & nous avons du côté de l'ame, ces pensées vagues & confuses qui s'effacent les unes les autres, & les actes de la volonté, qui recommandent certaines choses à la mémoire, & puis les lui redemande, & les lui fait rendre à propos.

Pour ce qui est des passions, quand vous concevez les esprits émus, le cœur agité par un battement redoublé, le sang échauffé, les muscles tendus, les bras & tout le corps tourné à l'attaque, vous n'avez pas encore compris la colere, parce vous n'avez dit que ce qui se trouve dans le corps, & il faut encore y considérer du côté de l'ame le desir de la vengeance. De même, ni le sang retiré, ni les extrémités froides, ni la pâleur sur le visage, ni les jambes & les pieds disposés à une fuite précipitée, ne sont pas ce qu'on appelle proprement la crainte, c'est ce qu'elle fait dans le corps. Dans l'ame, c'est un sentiment par lequel elle s'efforce d'éviter le péril connu; & il en est de même de toutes les autres passions.

En méditant ces choses, & se les rendant familières, on se forme une habitude de distinguer les sensations, les imaginations, & les passions, ou appétits naturels, d'avec les dispositions & les mouvemens corporels. Et cela fait, on a plus de peine à en démêler les opérations intellectuelles, qui loin d'être assujetties au corps, président à ses mouvemens, & ne communiquent avec lui que par la liaison qu'elles ont avec le sens, auquel néanmoins nous les avons vus si supérieures.

Sur ce qui a été dit de la distinction qu'il faut faire des mouvemens corporels d'avec les sensations & les passions, on demandera peut-être comment on peut distinguer des choses qui se suivent de si près, & qui semblent inséparables. Par exemple, comment distinguer la colere d'avec l'agitation des esprits & du sang? Comment distinguer le sentiment d'avec le mouvement des nerfs, ou si l'on veut, des esprits, puisque ce

XXII.

Comment on peut distinguer les opérations sensitives d'avec les mouvemens corporels, qui en sont inséparables.

mouvement étant posé, le sentiment suit aussitôt, & que jamais on n'a le sentiment, que ce mouvement ne précède.

On demandera encore comment le plaisir & la douleur peuvent appartenir à l'ame, puisqu'on les sent dans le corps ? n'est-ce pas dans mon doigt coupé que je sens la douleur de la blessure ? Et n'est-ce pas dans le palais que je sens le plaisir du goût ? On en dira autant de toutes les autres sensations.

A cela il est aisé de répondre, que le mouvement dont il s'agit, qui n'est qu'un changement de place, & le sentiment qui est la perception de quelque chose, sont fort différens l'un de l'autre.

On distingue donc ces choses par leur idée naturelle, qui n'ont rien de commun ensemble, & ne peuvent être confondues que par erreur.

La séparation des parties du bras, ou de la main dans une blessure, n'est pas d'une autre nature que celle qui se feroit dans un corps mort. Cette séparation ne peut donc pas être la douleur.

Il faut raisonner de même de tous les autres mouvemens du corps. L'agitation du sang n'est pas d'une autre nature que celle d'une autre liqueur. Le branlement du nerf n'est pas d'une autre nature que celui d'une corde, ni le mouvement du cerveau, que celui d'un autre corps ; & pour venir aux esprits, leur cours n'est pas aussi d'une nature différente de celui d'une autre vapeur ; puisque les esprits & les nerfs, & les filets dont on dit que le cerveau est composé, pour être déliés, n'en sont pas moins corps, & que leur mouvement si vite, si délicat & si subtil qu'on se l'imagine, n'est après-tout qu'un simple changement de place, ce qui est très-éloigné de sentir & de désirer.

Et cela se reconnoitra dans les sensations, en reprenant la chose jusqu'au principe.

Nous y avons remarqué un mouvement enchaîné, qui se commence à l'objet, se continue dans le milieu, se communique à l'organe, aboutit enfin au cerveau, & y fait son impression.

Il est aisé de comprendre, que tel que le mouvement se commence auprès de l'objet, tel il dure dans le milieu, & tel il se continue dans les organes du corps extérieurs & intérieurs, la proportion toujours gardée.

Je

Je veux dire que, selon les diverses dispositions du milieu & de l'organe, ce mouvement pourra quelque peu changer, comme il arrive dans les réfractions; comme il arrive, lorsque l'air, par-où doit se communiquer le mouvement du corps résonnant, est agité par le vent; mais cette diversité se fait toujours à proportion du coup qui vient de l'objet, & c'est selon cette proportion que les organes, tant extérieurs qu'intérieurs, sont frappés.

Ainsi la disposition des organes corporels, est au fond de même nature, que celle qui se trouve dans les objets mêmes, au moment que nous en sommes touchés, comme l'impression se fait dans la cire, telle & de même nature qu'elle a été faite dans le cachet.

En effet, cette impression, qu'est-ce autre chose qu'un mouvement dans la cire, par lequel elle est forcée de s'accommoder au cachet, qui se met sur elle? Et de même l'impression dans nos organes, qu'est-ce autre chose qu'un mouvement qui se fait en eux, ensuite du mouvement qui se commence à l'objet?

Je vois que ma main pressée par un corps pesant & rude, cède & baisse en conformité du mouvement de ce corps qui pèse sur elle, & le même mouvement se continue sur toutes les parties qui sont disposées à le recevoir. Il n'y a personne qui n'entende que si l'agitation qui cause le bruit, est un certain tremoussement du corps résonnant, par exemple, d'une corde de luth, une pareille trépidation se doit continuer dans l'air, & quand ensuite le tympan viendra à être ébranlé, & le nerf auditif avec lui, & le cerveau même ensuite, cet ébranlement après-tout ne sera pas d'une autre nature qu'a été celui de la corde, & au contraire, ce n'en sera que la continuation.

Toutes ces impressions étant de même nature, ou plutôt tout cela n'étant qu'une suite du même ébranlement, qui a commencé à l'objet, il n'est pas moins ridicule de dire que l'agitation du tympan, & l'ébranlement du nerf, ou de quelque autre partie, puisse être la sensation, que de dire que l'ébranlement de l'air ou celui du corps résonnant la soit.

Il faut donc, pour bien raisonner, regarder toute cette suite d'impression corporelle depuis l'objet, jusques au cerveau, comme chose qui tient à l'objet, & par la même raison qu'on distingue les sensations d'avec l'objet, il faut les distinguer

d'avec les impressions & les mouvemens qui le suivent.

Ainsi la sensation est une chose qui s'élève après tout cela, & dans un autre sujet, c'est-à-dire, non plus dans le corps, mais dans l'ame seule.

Il en faut dire autant & de l'imagination & des desirs qui en naissent. En un mot, tant qu'on ne fera que remuer des corps, c'est-à-dire, des choses étendues en longueur, largeur & profondeur, quelque vîtes & quelque subtils qu'on fasse ces corps, & dût-on les réduire à l'indivisible, si leur nature le pouvoit permettre, jamais on ne fera une sensation, ni un desir.

Car enfin, qu'un corps soit plus vîte, il arrivera plutôt : qu'il soit plus mince, il pourra passer par une plus petite ouverture, mais que cela fasse sentir ou desirer, c'est ce qui n'a aucune suite & ne s'enrend pas.

De-là vient que l'ame qui connoît si bien & si distinctement ses sensations, ses imaginations & ses desirs, ne connoît la délicatesse & les mouvemens, ni du cerveau, ni des nerfs, ni des esprits, ni même si ces choses sont dans la nature. Je sçais bien que je sens la douleur de la migraine, ou de la colique, & que je sens du plaisir en buvant & en mangeant, & je connois très-distinctement ce plaisir & cette douleur ; mais si j'ai une membrane autour du cerveau, dont les nerfs soient picotés par une humeur âcre ; si j'ai des nerfs à la langue que le suc des viandes remue, c'est ce qu'on ne sçait pas. Je ne sçais non plus, si j'ai des esprits qui errent dans le cerveau, & se jettent dans les nerfs, tant pour les tenir tendus, que pour se répandre de-là dans les muscles. Ce qui montre qu'il n'y a rien de plus distingué que le sentiment, & toutes ces dispositions des organes corporels, puisque l'un est si clairement apperçu, & que l'autre ne l'est point du tout.

Ainsi il se trouvera que nous connoissons beaucoup plus de choses de notre ame, que de notre corps, puisqu'il se fait dans notre corps tant de mouvemens que nous ignorons, & que nous n'avons aucun sentiment que notre esprit n'apperçoive.

Concluons donc que le mouvement des nerfs. ne peut pas être un sentiment, que l'agitation du sang ne peut pas être un desir, que le froid qui est dans le sang, quand les esprits, dont il est plein, se retirent vers le cœur, ne peut pas être la haine. En un mot, qu'on se trompe en confondant les dispositions &

altérations corporelles, avec les sensations, les imaginations, & les passions.

Ces choses sont unies; mais elles ne sont point les mêmes; puisque leurs natures sont si différentes. Et comme se mouvoir n'est pas sentir, sentir n'est pas se mouvoir.

Ainsi quand on dit qu'une partie du corps est sensible, ce n'est pas que le sentiment puisse être dans le corps; mais c'est que cette partie étant toute nerveuse, elle ne peut être blessée sans un grand ébranlement de nerfs, auquel la nature a joint un vif sentiment de douleur.

Et si elle nous fait rapporter ce sentiment à la partie offensée, si, par exemple, quand nous avons la main blessée, nous y ressentons de la douleur, c'est un avertissement que la blessure qui cause de la douleur, est dans la main; mais ce n'est pas une preuve que le sentiment qui ne peut convenir qu'à l'ame, se puisse attribuer au corps.

En effet, quand un homme, qui a la jambe emportée, croit y ressentir autant de douleur qu'auparavant, ce n'est pas que la douleur soit reçue dans une jambe qui n'est plus; mais c'est que l'ame qui la ressent seule, la rapporte au même endroit qu'elle avoit accoutumé de la rapporter.

Ainsi de quelque maniere qu'on tourne, & qu'on remue le corps, que se soit vite ou lentement, circulairement ou en ligne droite, en masse ou en parcelle séparée, cela ne le fera jamais sentir, encore moins imaginer, encore moins raisonner & entendre la nature de chaque chose, & la sienne propre: encore moins délibérer & choisir, résister à ses passions, se commander à soi-même, aimer enfin quelque chose jusques à lui sacrifier sa propre vie.

Il y a donc dans le corps humain une vertu supérieure à toute la masse du corps, aux esprits qui l'agitent, aux mouvemens & aux impressions qu'il en reçoit. Cette vertu est dans l'ame, ou plutôt elle est l'ame même, qui, quoique d'une nature élevée au dessus du corps, lui est unie toutefois par la puissance suprême qui a créé l'une & l'autre.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.



TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

CHAPITRE IV.

*De Dieu, Créateur de l'Ame & du Corps, & Auteur
de leur union.*

I.
L'homme est un
ouvrage d'un grand
dessein, & d'une
sagesse profonde.

DIEU qui a créé l'ame & le corps, & qui les a unis l'une à l'autre d'une façon si intime, se fait connoître lui-même dans ce bel ouvrage.

Quiconque connoîtra l'homme, verra que c'est un ouvrage de grand dessein, qui ne pouvoit être ni conçu, ni exécuté que par une sagesse profonde.

Tout ce qui montre de l'ordre, des proportions bien prises, & des moïens propres à faire de certains effets, montre aussi une fin expresse; par conséquent un dessein formé, une intelligence réglée, & un art parfait.

C'est ce qui se remarque dans toute la Nature. Nous voions tant de justesse dans ses mouvemens, & tant de convenance entre ses parties, que nous ne pouvons nier qu'il n'y ait de l'art. Car s'il en faut pour remarquer ce concert & cette justesse; à plus forte raison pour l'établir. C'est pourquoi nous ne voions rien dans l'Univers que nous ne soions portés à demander pourquoi il se fait, tant nous sentons naturellement que tout a la convenance & la fin.

Aussi voions-nous que les Philosophes, qui ont le mieux observé la nature, nous ont donné pour maxime, qu'elle ne fait rien en vain, & qu'elle va toujours à ses fins par les moïens les plus courts & les plus faciles: & il y a tant d'art dans la Nature, que l'art même ne consiste qu'à la bien entendre & à l'imiter. Et plus l'on entre dans ses secrets, plus on la trouve pleine de proportions cachées, qui font tout aller par ordre, & font la marque certaine d'un ouvrage bien entendu, & d'un artifice profond.

Ainsi sous le nom de Nature, nous entendons une Sagesse profonde, qui développe avec ordre & selon les justes règles, tous les mouvemens que nous voions.

Mais de tous les ouvrages de la Nature, celui où le dessein est le plus suivi, c'est sans doute l'homme.

Et déjà il est d'un beau dessein d'avoir voulu faire de toute

sorte d'Être : des Êtres qui n'eussent que l'étendue avec tout ce qui leur appartient, figure, mouvement, repos, tout ce qui dépend de la proportion ou disproportion de ces choses; des Êtres qui n'eussent que l'intelligence, & tout ce qui convient à une si noble opération, sagesse, raison, prévoyance, volonté, liberté, vertu; enfin des Êtres où tout fut uni, & où une ame intelligente se trouvât jointe à un corps.

L'homme étant formé par un tel dessein, nous pouvons définir l'ame raisonnable, substance intelligente, née pour vivre dans un corps, & lui être intimement unie.

L'homme tout entier est compris dans cette définition, qui commence par ce qu'il y a de meilleur, sans oublier ce qu'il a de moindre, & fait voir l'union de l'un & de l'autre.

A ce premier trait qui figure l'homme, tout le reste est accommodé avec un ordre admirable.

Nous avons vu que pour l'union, il falloit qu'il se trouvât dans l'ame, outre les opérations intellectuelles supérieures au corps, des opérations sensibles naturellement engagées dans le corps & assujetties à ses organes. Aussi voions-nous dans l'ame ces opérations sensibles.

Mais les opérations intellectuelles n'étoient pas moins nécessaires à l'ame, puisqu'elle devoit, comme la plus noble partie du composé, gouverner le corps & y présider. En effet, Dieu lui a donné ces opérations intellectuelles, & leur a attribué le commandement.

Il falloit qu'il y eut un certain concours entre toutes les opérations de l'ame, & que la partie raisonnable pût tirer quelque utilité de la partie sensitive. La chose a été ainsi réglée. Nous avons vu que l'ame avertie, & excitée par les sensations, apprend & remarque ce qui se passe autour d'elle, pour ensuite pourvoir aux besoins du corps, & faire ces réflexions sur les merveilles de la Nature.

Peut-être que la chose s'entendra mieux en la reprenant d'un peu plus haut.

La nature intelligente aspire à être heureuse. Elle a l'idée du bonheur, elle le cherche; elle a l'idée du malheur, elle l'évite. C'est à cela qu'elle rapporte tout ce qu'elle fait, & il semble que c'est-là son fond. Mais sur quoi doit être fondée la vie heureuse, si ce n'est sur la connoissance de la vérité? Mais on n'est pas heureux simplement pour la connoître, il faut l'ai-

mer, il faut la vouloir. Il y a de la contradiction de dire qu'on soit heureux sans aimer son bonheur & ce qui le fait. Il faut donc pour être heureux, & connoître le bien & l'aimer, & le bien de la Nature intelligente, c'est la vérité, c'est-la ce qui la nourrit & la vivifie. Et si je concevois une Nature purement intelligente, il me semble que je n'y mettrois qu'entendre & aimer la vérité, & que cela seul la rendroit heureuse. Mais comme l'homme n'est pas une Nature purement intelligente, & qu'il est, ainsi qu'il a été dit, une Nature intelligente unie à un corps, il lui faut autre chose, il lui faut les sens. Et cela se déduit du même principe, car puisqu'elle est unie à un corps, le bon état de ce corps, doit faire une partie de son bonheur, & pour achever l'union, il faut que la partie intelligente pourvoie au corps qui lui est uni, la principale à l'inférieure. Ainsi une des vérités que doit connoître l'ame unie à un corps, est ce qui regarde les besoins du corps, & les moyens d'y pourvoir. C'est à quoi servent les sensations, comme nous venons de le dire, & comme nous l'avons établi ailleurs. Et notre ame étant de telle nature, que ses idées intellectuelles sont universelles, abstraites, séparées de toute matiere particuliere, elle avoit besoin d'être avertie par quelque autre chose, de ce qui regarde ce corps particulier à qui elle est unie, & les autres corps qui peuvent ou le secourir, ou lui nuire, & nous avons vu que les sensations lui sont données pour cela; par la vue par l'ouïe, & par les autres sens, elle discerne par les objets ce qui est propre ou contraire au corps. Le plaisir & la douleur la rendent attentive à ses besoins, & ne l'invitent pas seulement, mais la forcent à y pourvoir.

Voilà quelle devoit être l'ame. Et de-là il est aisé de déterminer quel devoit être le corps.

Il falloit premierement, qu'il fût capable de servir aux sensations, & par conséquent qu'il pût recevoir des impressions de tous côtés; puisque c'étoit à ces impressions que les sensations devoient être unies.

Mais si le corps n'étoit en état de prêter ses mouvemens aux desseins de l'ame, en vain apprendroit-elle par les sensations ce qui est à rechercher & à fuir.

Il a donc fallu que ce corps, si propre à recevoir les impressions, le fût aussi à exercer mille mouvemens divers.

Pour tout cela il falloit le composer d'une infinité de par-

ties délicates , & de plus les unir ensemble , enforte qu'elles pussent agir en concours pour le bien commun.

En un mot, il falloit à l'ame un corps organique , & Dieu lui en a fait un capable des mouvemens les plus forts , aussi bien que des plus délicats & des plus industrieux.

Ainsi tout l'homme est construit avec un dessein suivi , & avec un art admirable. Mais si la sagesse de son auteur éclate dans le tout , elle ne paroît pas moins dans chaque partie.

Nous venons de voir que notre corps devoit être composé de beaucoup d'organes , capables de recevoir les impressions des objets , & d'exercer des mouvemens proportionnés à ces impressions.

Ce dessein est parfaitement exécuté. Tout est ménagé dans le corps humain avec un artifice merveilleux. Le corps reçoit de tous côtés les impressions des objets sans être blessé. On lui a donné des organes , pour éviter ce qui l'offense ou le détruit , & les corps environnans qui font sur lui ce mauvais effet , font encore celui de lui causer de l'éloignement. La délicatesse des parties , quoiqu'elle aille à une finesse inconcevable , s'accorde avec la force & avec la solidité. Le jeu des ressorts n'est pas moins aisé que ferme , à peine sentons-nous battre notre cœur , nous qui sentons les moindres mouvemens du dehors , si peu qu'ils viennent à nous , les artères vont , le sang circule , les esprits coulent , toutes les parties s'incorporent leur nourriture sans troubler notre sommeil , sans distraire nos pensées , sans exciter tant soit peu notre sentiment , tant Dieu a mis de règle & de proportion , de délicatesse & de douceur dans de si grands mouvemens.

Ainsi nous pouvons dire avec assurance , que de toutes les proportions qui se trouvent dans les corps , celles du corps organique sont les plus parfaites & les plus palpables.

Tant de parties si bien arrangées , & si propres aux usages , pour lesquelles elles sont faites , la disposition des valvules , le battement du cœur , & des artères , la délicatesse des parties du cerveau , & la variété de ses mouvemens d'où dépendent tous les autres : la distribution du sang & des esprits , les effets différens de la respiration qui ont un si grand usage dans le corps : tout cela est d'une économie , & s'il est permis d'user de ce mot , d'une mécanique si admirable , qu'on ne

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU , &c.

II.
Le corps humain
est l'ouvrage d'un
dessein profond &
admirable.

la peut voir sans ravissement , ni assez admirer la sagesse qui en a établi les règles.

Il n'y a genre de machine qu'on ne trouve dans le corps humain. Pour sucer quelque liqueur , les levres servent de tuyau , & la langue sert de piston. Au poumon est attachée la trachée-artère , comme une espèce de flute douce d'une fabrique particuliere , qui s'ouvrant plus ou moins , modifie l'air & diversifie les tons. La langue est un archet , qui battant sur les dents & sur le palais , en tire des sons exquis. L'œil a ses humeurs & son cristallin , les réfractions se ménagent avec plus d'art , que dans les verres les mieux taillés. Il a aussi la prunelle qui se dilate & se resserre , tout s'englobe , s'allonge ou s'applatit selon l'axe de la vision , pour s'ajuster aux distances , comme les lunettes à longue vue. L'oreille a son tambour , ou une peau aussi délicate que bien tendue , raisonne au mouvement d'un petit marteau que le moindre bruit agite ; elle a dans un os fort dur , des cavités pratiquées , pour faire retentir la voix de la même sorte , qu'elle retentit parmi les rochers & dans les échos. Les vaisseaux ont leurs soupapes , ou valvules tournées en tous sens , les os & les muscles ont leurs poulies & leurs leviers : les proportions qui font & les équilibres , & la multiplication des forces mouvantes , y sont observées dans une justesse , où rien ne manque. Toutes les machines sont simples , le jeu en est si aisé , & la structure si délicate , que toute autre machine est grossiere à comparaison.

A rechercher de près les parties , on y voit de toute sorte de tissus , rien n'est mieux filé , rien n'est mieux passé , rien n'est ferré plus exactement.

Nul ciseau , nul tour , nul pinceau ne peut approcher de la tendresse avec laquelle la nature tourne & arrondit ses sujets.

Tout ce que peut faire la séparation & le mélange des liqueurs , leur précipitation , leur digestion , leur fermentation , & le reste est pratiqué si habilement dans le corps humain , qu'après ces opérations la chymie la plus fine n'est qu'une ignorance très-grossiere.

On voit à quel dessein chaque chose a été faite. Pourquoi le cœur , pourquoi le cerveau , pourquoi les esprits , pourquoi la bile , pourquoi le sang , pourquoi les autres humeurs.

Qui

Qui voudra dire que le sang n'est pas fait pour nourrir l'animal, que l'estomac, & les eaux qu'il jette par ses glandes, ne sont pas faites pour préparer par la digestion la formation du sang, que les artères & les veines ne sont pas faites de la manière qu'il faut pour le contenir, pour le porter par tout, pour le faire circuler continuellement, que le cœur n'est pas fait pour donner le branle à cette circulation : qui voudra dire que la langue & les lèvres, avec leur prodigieuse mobilité, ne sont pas faites pour former la voix en mille sortes d'articulations, ou que la bouche n'a pas été mise à la place la plus convenable, pour transmettre la nourriture à l'estomac, que les dents n'y sont pas placées pour rompre cette nourriture, & la rendre capable d'entrer, que les eaux qui coulent dessus ne sont pas propres à la ramollir, & ne viennent pas pour cela à point nommé, ou que ce n'est pas pour ménager les organes & la place, que la bouche est pratiquée de manière que tout y sert également à la nourriture & à la parole : qui voudra dire ces choses, fera mieux de dire encore qu'un bâtiment n'est pas fait pour loger, & que ses appartemens, ou engagés, ou dégagés, ne sont pas construits pour la commodité de la vie, ou pour faciliter les ministères nécessaires ; en un mot, il sera un insensé qui ne mérite pas qu'on lui parle..

Si ce n'est peut-être qu'il faille dire que le corps humain n'a point d'architecture, parce qu'on n'en voit pas l'architecte avec les yeux, & qu'il ne suffit pas de trouver tant de raison, & tant de dessein dans sa disposition, pour entendre qu'il n'est pas fait sans raison & sans dessein.

Plusieurs choses font remarquer combien est grand & profond l'artifice dont il est construit.

Les sçavans & les ignorans, s'ils ne sont tout-à-fait stupides, sont également saisis d'admiration, en le voiant. Tout homme qui le considère par lui-même, trouve foible tout ce qu'il a ouï-dire, & un seul regard lui en dit plus que tous les discours, & tous les livres.

Depuis tant de tems qu'on regarde & qu'on étudie curieusement le corps humain, quoiqu'on sente que tout y a sa raison, on n'a pu encore parvenir à en pénétrer le fond. Plus on considère, plus on trouve de choses nouvelles, plus belles que les premières, qu'on avoit tant admirées : & qu'on

qu'on trouve très-grand ce qu'on a déjà découvert, on voit que ce n'est rien, à comparaison de ce qui reste à chercher.

Par exemple, qu'on voie les muscles si forts & si tendres, si unis pour agir au concours, si dégagés pour ne se point mutuellement embarrasser, avec des filets si artistement tiffus, & si bien tors, comme il faut, pour faire leur jeu; au reste, si bien tendus, si bien soutenus, si proprement placés, si bien insérés où il faut, assurément on est ravi, & on ne peut quitter un si beau spectacle, & malgré qu'on en ait, un si grand ouvrage parle de son Artisan. Et cependant tout cela est mort, faute de voir par où les esprits s'insinuent, comment ils tirent, comment ils relâchent, comment le cerveau les forme, & comment il les envoie avec leur adresse fixe. Toutes choses qu'on voit bien qui sont, mais dont le secret principe, & le maniment n'est pas connu.

Et parmi tant de spéculations faites par une curieuse anatomie, s'il est arrivé quelquefois à ceux qui s'y sont occupés, de désirer que, pour plus de commodité, les choses fussent autrement qu'ils ne les voioient, ils ont trouvé qu'ils ne faisoient un si vain desir, que faute d'avoir tout vu : & personne n'a encore trouvé qu'un seul os dût être figuré autrement qu'il n'est, ni être articulé autre part, ni être emboîté plus commodément, ni être percé en d'autres endroits, ni donner aux muscles, dont il est l'appui, une place plus propre à s'y enclaver, ni enfin qu'il n'y eût aucune partie dans tout le corps, à qui on pût seulement désirer, ou une autre constitution, ou une autre place.

Il ne reste donc rien à désirer dans une si belle machine, sinon qu'elle aille toujours sans être jamais troublée, & sans finir. Mais qui l'a bien entendue, en voit assez pour juger que son Auteur ne pouvoit pas manquer de moyen pour la réparer toujours, & enfin la rendre immortelle, & que maître de lui donner l'immortalité, il a voulu que nous connussions, qu'il la peut donner par grace, l'ôter par châtiment, & la rendre par récompense. La Religion qui vient là-dessus, nous apprend qu'en effet, c'est ainsi qu'il en a usé, & nous apprend tout ensemble à le louer, & à le craindre.

En attendant l'immortalité qu'il nous promer, jouissons du beau spectacle des principes qui nous conservent si longtemps, & connoissons que tant de parties où nous ne voions

qu'une impétuosité aveugle , ne pourroient pas concourir à cette fin , si elles n'étoient tout ensemble , & dirigées , & formées par une cause intelligente.

Le secours mutuel que se prêtent ces parties les unes aux autres , quand la main , par exemple , se présente pour sauver la tête , qu'un côté sert de contre-poids à l'autre , que la pente & la pesanteur entraîne , & que le corps se situe naturellement de la maniere la plus propre à se soutenir : ces actions & les autres de cette nature , qui sont si propres & si convenables à la conservation du corps , dès-là qu'elles se font sans que notre raison y ait part , nous montrent qu'elles sont conduites , & les parties disposées par une raison supérieure.

La même chose paroît par cette augmentation de forces qui nous arrivent dans les grandes passions. Nous avons vu ce que fait & la colere & la crainte , comme elles nous changent , comme l'une nous encourage & nous arme , & comme l'autre fait de notre corps , pour ainsi dire , un instrument propre à fuir. C'est sans doute un grand secret de la nature , (c'est-à-dire de Dieu ,) d'avoir premierement proportionné les forces du corps à ses besoins ordinaires ; mais d'avoir trouvé le moien de doubler les forces dans les besoins extraordinairement pressans , & de dissiper tellement le cerveau , le cœur & le sang , que les esprits d'où dépend toute l'action du corps , devinssent dans les grands périls plus abondans , ou plus vifs , & en même tems fussent portés , sans que nous le scussions , aux parties où ils peuvent rendre la défense plus vigoureuse , ou la fuite plus légère , c'est l'effet d'une sagesse infinie.

Et cette augmentation de forces proportionnées à nos besoins , nous fait voir que les passions dans leur fond , & dans la premiere institution de la nature , étoient faites pour nous aider , & que si maintenant elles nous nuisent aussi souvent qu'elles font , il faut qu'il soit arrivé depuis quelque désordre.

En effet , l'opération des passions dans le corps des animaux , loin de les embarrasser , les aident à ce que leur état demande , (j'excepte certains cas qui ont des causes particulières ,) & le contraire n'arriveroit pas à l'homme , s'il n'avoit mérité par quelque faute , qu'il se fit en lui quelque espèce de renversement.

Que si avec tant de moïens que Dieu nous a préparés pour la conservation de notre corps , il faut que chaque homme meure, l'Univers n'y perd rien, puisque dans les mêmes principes qui conservent l'homme durant tant d'années , il se trouve encore de quoi en produire d'autres jusqu'à l'infini.

Ce qui le nourrit le rend fécond, & rend l'espèce immortelle. Un seul homme , un seul animal , une seule plante ; suffit pour peupler toute la Terre , le dessein de Dieu est si suivi, qu'une infinité de générations ne sont que l'effet d'un seul mouvement continué sur les mêmes règles , & en conformité du premier branle, que la nature a reçu au commencement.

Quel Architecte est celui , qui faisant un bâtiment caduc , y met un principe pour se relever dans ses ruines : & qui sçait immortaliser par tels moïens son ouvrage en général, ne pourra-t-il pas immortaliser quelque ouvrage qu'il lui plaira en particulier?

Si nous considérons une plante qui porte en elle-même la graine , d'où il se forme une autre plante , nous serons forcés d'avouer qu'il y a dans cette graine un principe secret d'ordre & d'arrangement, puisqu'on voit les branches , les feuilles , les fleurs & les fruits s'expliquer & se développer de-là avec une telle régularité , & nous verrons en même tems, qu'il n'y a qu'une profonde sagesse qui ait pu renfermer toute une grande plante dans une si petite graine , & l'en faire sortir par des mouvemens si réglés.

Mais la formation de nos corps est beaucoup plus admirable , puisqu'il y a sans comparaison plus de justesse , plus de variété , & plus de rapports entre toutes leurs parties.

Il n'y a rien certainement de plus merveilleux , que de considérer tout un grand ouvrage dans ses premiers principes , où il est comme ramassé & où il se trouve tout entier en petit.

On admire avec raison la beauté & l'artifice d'un moule ; où la matiere étant jettée , il s'en forme un visage fait au naturel , ou quelqu'autre figure régulière. Mais tout cela est grossier à comparaison des principes d'où viennent nos corps par lesquels une si belle structure se forme de si petits commencemens , se conserve d'une manière si aisée , se répare dans sa chute & se perpétue par un ordre si immuable.

Les plantes & les animaux , en se perpétuant sans dessein les uns les autres avec une exacte ressemblance , font voir qu'ils ont été une fois formés avec dessein , sur un modèle immuable , sur une idée éternelle.

Ainsi , nos corps dans leur formation & dans leur conservation , portent la marque d'une invention , d'un dessein , d'une industrie explicable. Tout y a sa raison , tout y a sa fin , tout y a sa proportion & sa mesure , & par conséquent tout est fait par art.

Mais que serviroit à l'ame d'avoir un corps si sagement construit , si elle qui le doit conduire n'étoit avertie de ses besoins ? Aussi l'est-elle admirablement par les sensations , qui lui servent à discerner les objets qui peuvent détruire , ou entretenir en bon état le corps qui lui est uni.

Bien plus il a fallu qu'elle fût obligée à en prendre soin par quelque chose de fort ; c'est ce que font le plaisir & la douleur , qui lui venant à l'occasion des besoins du corps , ou de ses bonnes dispositions , l'engagent à pourvoir à ce qui le touche.

Au reste , nous avons assez observé la juste proportion qui se trouve entre l'ébranlement passager des nerfs & les sensations ; entre les impressions permanentes du cerveau , & les imaginations qui devoient durer & se renouveler de tems en tems , enfin entre ces secretes dispositions du corps qui l'ébranlent pour s'approcher ou s'éloigner de certains objets , & les desirs ou les aversions , par lesquelles l'ame s'y unit , ou s'en éloigne par la pensée.

Par-là s'entend admirablement bien l'ordre que tiennent la sensation , l'imagination , & la passion , tant entre elles qu'à l'égard des mouvemens corporels , d'où elles dépendent. Et ce qui acheve de faire voir la beauté d'une proportion si juste , est que la même suite qui se trouve entre trois dispositions du corps , se trouve aussi entre trois dispositions de l'ame. Je veux dire , que comme la disposition qu'a le corps dans les passions , à s'avancer , ou se reculer , dépend des impressions du cerveau , & les impressions du cerveau de l'ébranlement des nerfs , ainsi le desir & les aversions dépendent naturellement des imaginations , comme celles-ci dépendent des sensations.

Mais quoique l'ame soit avertie des besoins du corps , &

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU , &c.

III.
Dessein merveilleux dans les sensations & dans les choses qui en dépendent.

IV.
La raison nécessaire.

de la diversité des objets par les sensations & les passions ; elle ne profiteroit pas de ces avertissemens sans ce principe secret de raisonnement , par le quel elle comprend les rapports des choses , & juge de ce qu'elles lui font expérimenter.

faire pour juger des sensations , & régler les mouvemens extérieurs , devoit nous être donnée , & ne l'a pas été sans un grand dessein.

Ce même principe de raisonnement la fait sortir de son corps pour étendre ses regards sur le reste de la nature , & comprendre l'enchaînement des parties qui composent un si grand tout.

A ces connoissances devoit être jointe une volonté maîtresse d'elle-même , & capable d'user selon la raison , des organes , des sentimens , & des connoissances mêmes.

Et c'étoit de cette volonté qu'il falloit faire dépendre les membres du corps , afin que la partie principale eût l'empire qui lui convenoit sur la moindre.

Aussi voyons-nous qu'il est ainsi. Nos muscles agissent ; nos membres remuent ; & notre corps est transporté à l'instant que nous le voulons. Cet empire est une image du pouvoir absolu de Dieu , qui remue tout l'Univers par sa volonté , & y fait tout ce qu'il lui plaît.

Et il a tellement voulu que tous ces mouvemens de notre corps servissent à la volonté , que même les involontaires , par où se fait la distribution des esprits & des alimens , tendent naturellement à rendre le corps plus obéissant , puisque jamais il n'obéit mieux que lorsqu'il est sain , c'est-à-dire , quand ces mouvemens naturels & intérieurs vont selon leur règle.

Ainsi les mouvemens intérieurs , qui sont naturels & nécessaires , servent à faciliter les mouvemens extérieurs qui sont volontaires.

Mais en même tems que Dieu a soumis à la volonté les mouvemens extérieurs , il nous a laissé deux marques sensibles que cet empire dépendoit d'une autre puissance. La première est , que le pouvoir de la volonté a des bornes , que l'effet en est empêché par la mauvaise disposition des membres , qui devoient être soumis. La seconde , que nous remuons notre corps sans sçavoir comment , sans connoître aucun des efforts qui servent à le remuer , & souvent même , sans discerner les mouvemens que nous faisons , comme il se voit principalement dans la parole.

Il paroît donc que ce corps est un instrument fabriqué & soumis à notre volonté, par une puissance qui est hors de nous, & toutes les fois que nous nous en servons, soit pour parler, ou pour respirer, ou pour nous mouvoir en quelque façon que ce soit, nous devrions toujours sentir Dieu présent.

Mais rien ne sert tant à l'ame pour s'élever à son auteur, que la connoissance qu'elle a d'elle-même, & de ses sublimes opérations, que nous avons appellées intellectuelles.

Nous avons déjà remarqué, que l'entendement a pour objet des vérités éternelles.

Les règles des proportions, par lesquelles nous mesurons toutes choses, sont éternelles & invariables.

Nous connoissons clairement que tout se fait dans l'Univers par la proportion du plus grand au plus petit, & du plus fort au plus foible, & nous en sçavons assez pour connoître que ces proportions se rapportent à des principes d'éternelle vérité.

Tout ce qui se démontre en Mathématique, & en quelque autre science que ce soit, est éternel & immuable, puisque l'effet de la démonstration est de faire voir que la chose ne peut être autrement qu'elle est démontrée.

Aussi pour entendre la nature & les propriétés des choses que je connois, par exemple, ou d'un triangle, ou d'un carré, ou d'un cercle, ou les proportions de ces figures, & de toutes autres figures entr'elles, je n'ai pas besoin de sçavoir qu'il y en ait de telles dans la nature, & je suis assuré de n'en avoir jamais ni tracé, ni vu de parfaites. Je n'ai pas besoin non plus de songer qu'il y ait quelques mouvemens dans le monde, pour entendre la nature du mouvement même, ou celles des lignes que chaque mouvement décrit, les suites de ce mouvement & les proportions, selon lesquelles il augmente ou diminue dans les graves & les choses jettées. Dès que l'idée de ces choses s'est une fois réveillée dans mon esprit, je connois que, soit qu'elles soient, ou qu'elles ne soient pas actuellement, c'est ainsi qu'elles doivent être, & qu'il est impossible qu'elles soient d'une autre nature, ou se fassent d'une autre façon.

Et pour venir à quelque chose qui nous touche de plus près, j'entens par ces principes de vérité éternelle, que

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

V.

L'intelligence a pour objets des vérités éternelles, qui ne sont autre chose que Dieu même, où elles sont toujours subsistantes, & toujours parfaitement entendues.

quand aucun autre Etre que l'homme, & moi-même ne serions pas actuellement, quand Dieu auroit résolu de n'en créer aucun autre, le devoir essentiel de l'homme, dès-là qu'il est capable de raisonner, est de vivre selon la raison, & de chercher son Auteur, de peur de lui manquer de reconnaissance, si faute de le chercher, il l'ignoroit.

Toutes ces vérités, & toutes celles que j'en déduis par un raisonnement certain, subsistent indépendamment de tous les tems, en quelque tems que je mette un entendement humain, il les connoitra, mais en les connoissant, il les trouvera vérités, il ne les fera pas telles; car ce ne sont pas nos connoissances qui sont leurs objets, elles les supposent. Ainsi ces vérités subsistent devant tous les siècles, & devant qu'il y ait eu un entendement humain; & quand tout ce qui se fait par les règles des proportions, c'est-à-dire, tout ce que je vois dans la nature, seroit détruit, excepté moi, ces règles se conserveroient dans ma pensée, & je verrois clairement qu'elles seroient toujours bonnes & toujours véritables, quand moi-même je serois détruit, & quand il n'y auroit personne qui fût capable de les comprendre.

Si je cherche maintenant où, & en quel sujet elles subsistent éternelles & immuables, comme elles sont, je suis obligé d'avouer un Etre, où la vérité est éternellement subsistante, & où elle est toujours entendue, & cet Etre doit être la vérité même, & doit être toute vérité, & c'est de lui que la vérité dérive dans tout ce qui est, & ce qui entend hors de lui.

C'est donc en lui, d'une certaine manière qui m'est incompréhensible; c'est en lui, dis-je, que je vois ces vérités éternelles, & les voire, c'est me tourner à celui qui est immuablement toute vérité, & recevoir ses lumières.

Cet objet éternel, c'est Dieu éternellement subsistant, éternellement véritable, éternellement la vérité même.

Et en effet, parmi ces vérités éternelles que je connois, une des plus certaines est celle-ci, qu'il y a quelque chose au monde qui existe d'elle-même, par conséquent qui est éternelle & immuable.

Qu'il y ait un seul moment où rien ne soit, éternellement rien ne fera. Ainsi le Néant sera à jamais toute vérité, & rien ne sera vrai que le Néant, chose absurde & contradictoire.

Il y a donc nécessairement quelque chose, qui est avant tous les tems, & de toute éternité, & c'est dans cet éternel, que ces vérités éternelles subsistent.

C'est-là aussi que je les vois. Tous les autres hommes les voient, comme moi, ces vérités éternelles, & tous, nous les voyons toujours les mêmes, & nous les voyons être devant nous; car nous avons commencé, & nous le sçavons, & nous sçavons que ces vérités ont toujours été.

Ainsi nous les voyons dans une lumière supérieure à nous-mêmes, & c'est dans cette lumière supérieure que nous voyons aussi, si nous faisons bien, ou mal, c'est-à-dire, si nous agissons, ou non, selon ces principes constitutifs de notre Être.

Là donc nous voyons avec toutes les autres vérités, les règles invariables de nos mœurs, & nous voyons qu'il y a des choses d'un devoir indispensable, & que dans celles qui sont naturellement indifférentes, le vrai devoir est de s'accommoder au plus grand bien de la société humaine.

Ainsi un homme de bien laisse régler l'ordre des successions & de la police aux Loix civiles, comme il laisse régler le langage & la forme des habits à la coutume; mais il écoute en lui-même une loi inviolable qui lui dit, qu'il ne faut faire tort à personne, & qu'il vaut mieux qu'on nous en fasse, que d'en faire à qui que ce soit.

En ces règles invariables, un sujet qui se sent partie d'un Etat, voit qu'il doit l'obéissance au Prince qui est chargé de la conduite du tout, autrement la paix du monde seroit renversée. Et un Prince y voit aussi qu'il gouverne mal, s'il regarde ses plaisirs & ses passions, plutôt que la raison, & le bien des Peuples qui lui sont commis.

L'homme qui voit ces vérités, par ces vérités se juge lui-même, & se condamne quand il s'en écarte. Ou plutôt, ce sont ces vérités qui le jugent, puisque ce ne sont pas elles qui s'accommodent aux jugemens humains, mais les jugemens humains qui s'accommodent à elles.

Et l'homme juge droitement, lorsque sentant ses jugemens variables de leur nature, il leur donne pour règle ces vérités éternelles,

Ces vérités éternelles que tout entendement apperçoit toujours les mêmes, par lesquelles tout entendement est ré-

glé, sont quelque chose de Dieu, ou plutôt sont Dieu même.

Car toutes ces vérités éternelles ne sont au fond qu'une seule vérité. En effet, je m'apperçois en raisonnant, que ces vérités sont suivies. La même vérité qui me fait voir que les mouvemens ont certaines règles, me fait voir que les actions de ma volonté doivent aussi avoir les leurs. Et je vois ces deux vérités dans cette vérité commune, qui me dit que tout a sa loi, que tout a son ordre, ainsi la vérité est une de soi, qui la connoît en partie, en voit plusieurs, qui les verroit parfaitement n'en verroit qu'une.

Et il faut nécessairement que la vérité soit quelque part très-parfaitement entendue, & l'homme en est à lui-même une preuve indubitable.

Car soit qu'il la considère lui-même, ou qu'il étende sa vue sur tous les Êtres qui l'environnent, il voit tout soumis à des Loix certaines, & aux règles immuables de la vérité. Il voit qu'il entend ces Loix du moins en partie, lui qui n'a fait ni lui-même, ni aucune autre partie de l'Univers, quelque petite qu'elle soit; il voit bien que rien n'auroit été fait, si ces Loix n'étoient ailleurs parfaitement entendues, & il voit qu'il faut reconnoître une Sagesse éternelle, où toute Loi, tout ordre, toute proportion ait sa raison primitive.

Car il est absurde qu'il y ait tant de suite dans les vérités, tant de proportion dans les choses, tant d'économie dans leur assemblage, c'est-à-dire dans le monde, & que cette suite, cette proportion, cette économie ne soit nulle part bien entendue : & l'homme qui n'a rien fait, la connoissant véritablement, quoique non pas pleinement, doit juger qu'il y a quelqu'un qui la connoît dans sa perfection & que ce sera celui-là même qui aura tout fait.

Nous n'avons donc qu'à réfléchir sur nos propres opérations, pour entendre que nous venons d'un plus haut principe.

VI.

L'ame connoît par l'imperfection de son intelligence, qu'il y a ailleurs une intelligence parfaite.

Car dès-là que notre ame se sent capable d'entendre, d'affirmer & de nier, & que d'ailleurs, elle sent qu'elle ignore beaucoup de choses, qu'elle se trompe souvent, & que souvent aussi pour s'empêcher d'être trompée, elle est forcée à suspendre son jugement, & à se tenir dans le doute : elle voit

à la vérité qu'elle a en elle un bon principe , mais elle voit aussi qu'il est imparfait , & qu'il y a une sagesse plus haute à qui elle doit son Etre.

En effet, le parfait est plutôt que l'imparfait , & l'imparfait le suppose , comme le moins suppose le plus , dont il est la diminution : comme le mal suppose le bien , dont il est la privation ; ainsi il est naturel que l'imparfait suppose le parfait , dont il est , pour ainsi dire , déchu , & si une sagesse imparfaite , telle que la nôtre , qui peut douter , ignorer , se tromper , ne laisse pas d'être , à plus forte raison devons-nous croire que la sagesse parfaite est & subsiste , & que la nôtre n'en est qu'une étincelle.

Car si nous étions tous seuls intelligens dans le monde ; nous seuls , nous vaudrions mieux avec notre intelligence imparfaite , que tout le reste qui seroit tout-à-fait brute & stupide , & on ne pourroit comprendre d'où viendrait dans ce tout qui n'entend pas , cette partie qui entend , l'intelligence ne pouvant pas naître d'une chose brute & insensée. Il faudroit donc que notre ame , avec son intelligence imparfaite , ne laissât pas d'être par elle-même , par conséquent d'être éternelle & indépendante de toute autre chose ; ce que nul homme , quelque fou qu'il soit , n'osant penser de soi-même , il reste qu'il connoisse au dessus de lui une intelligence parfaite , dont toute autre reçoive la faculté & la mesure d'entendre.

Nous connoissons donc par nous-mêmes , & par notre propre imperfection , qu'il y a une sagesse infinie , qui ne se trompe jamais , qui ne doute de rien , qui n'ignore de rien , parce qu'elle a une pleine compréhension de la vérité , ou plutôt qu'elle est la vérité même.

Cette sagesse est elle-même sa règle , de sorte qu'elle ne peut jamais faillir , & c'est à elle à régler toutes choses.

Par la même raison , nous connoissons qu'il y a une souveraine bonté qui ne peut jamais faire aucun mal , au lieu que notre volonté imparfaite , si elle peut faire le bien , peut aussi s'en détourner.

De-là nous devons conclure , que la perfection de Dieu est infinie , car il a tout en lui-même ; sa puissance l'est aussi , de sorte qu'il n'a qu'à vouloir pour faire tout ce qu'il lui plaît.

M m m m ij

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU , &c.

C'est pourquoi il n'a eu besoin d'aucune matiere précédente pour créer le Monde. Comme il en trouve le plan & le dessein dans sa sagesse, & la source dans sa bonté; il ne lui faut aussi pour l'exécution que sa seule volonté toute-puissante.

Mais quoiqu'il fasse de si grandes choses, il n'en a aucun besoin, & il est heureux en se possédant lui-même.

L'idée même du bonheur nous mene à Dieu, car si nous avons l'idée du bonheur, puisque d'ailleurs nous n'en pouvons voir la vérité en nous-mêmes, il faut qu'elle nous vienne d'ailleurs, il faut, dis-je, qu'il y ait ailleurs une nature vraiment bienheureuse, que si elle est bienheureuse, elle n'a rien à désirer, elle est parfaite, & cette nature bienheureuse, parfaite, pleine de tout bien, qu'est-ce autre chose que Dieu?

Il n'y a rien de plus existant, ni de plus vivant que lui, parce qu'il est, & qu'il vit éternellement. Il ne peut pas qu'il ne soit, lui qui possède la plénitude de l'Etre, ou plutôt qui est l'Etre même, selon ce qu'il dit, parlant à Moïse: Je suis celui qui suis, celui qui est, m'envoie à vous.*

En la présence d'un Etre si grand & si parfait, l'ame se trouve elle-même un pur néant, & ne voit rien en elle qui mérite d'être estimé, si ce n'est qu'elle est capable de connoître d'aimer Dieu.

Elle sent par-là qu'elle est née pour lui. Car si l'intelligence est pour le vrai, & que l'amour soit pour le bien, le premier vrai a droit d'occuper toute notre intelligence, & le souverain bien a droit de posséder tout notre amour.

Mais nul ne connoît Dieu que celui que Dieu éclaire, & nul n'aime Dieu que celui à qui il inspire son amour. Car c'est à lui de donner à sa Créature tout le bien qu'elle possède, & par conséquent le plus excellent de tous les biens, qui est de le connoître & de l'aimer.

Ainsi le même qui a donné l'Etre à la Créature raisonnable, lui a donné le bien-Etre. Il lui donne la vie, il lui donne la bonne vie, il lui donne d'être juste, il lui donne d'être sainte, il lui donne enfin d'être bienheureuse.

* On voit par une Note sur le Manuscrit de M. de Meaux, que son dessein étoit de donner à cet Article un peu d'étendue, voici ce qu'on y lit: *Quelques personnes marquent la démonstration de ce qui est, de ce qui est immuable, de ce qui est*

éternel, de ce qui est parfait, intérieur à ce qui n'est pas, à ce qui n'est pas toujours la même, à ce qui n'est pas parfait. Saint Augustin, Boèce, S. Thomas.

VII.
L'ame qui connoît Dieu, & se sent capable de l'aimer, sent dès-là qu'elle est faite pour lui, & qu'elle le voit tout de lui.

Je commence ici à me connoître mieux que je n'avois jamais fait, en me considérant par rapport à celui dont je tiens l'Etre.

Moÿse qui m'a dit que j'étois fait à l'image & ressemblance de Dieu, en ce seul mot, m'a mieux appris quelle est ma nature, que ne peuvent faire tous les livres & tous les discours des Philosophes.

J'entens & Dieu entend. Dieu entend qu'il est, j'entens que Dieu est, & j'entens que je suis. Voilà déjà un trait de cette divine ressemblance. Mais il faut ici considérer ce que c'est qu'entendre à Dieu, & ce que c'est qu'entendre à moi.

Dieu est la vérité même & l'intelligence même, vérité infinie, intelligence infinie. Ainsi dans le rapport mutuel qu'ont ensemble la vérité & l'intelligence, l'une & l'autre trouvent en Dieu leur perfection, puisque l'intelligence qui est infinie, comprend la vérité toute entière, & que la vérité infinie, trouve une intelligence égale à elle.

Par-là donc la vérité & l'intelligence ne font qu'un, & il se trouve une intelligence, c'est-à-dire, Dieu, qui étant aussi la vérité même, est elle-même son unique objet.

Il n'en est pas ainsi des autres choses qui entendent. Car quand j'entens cette vérité, Dieu est, cette vérité n'est pas mon intelligence. Ainsi l'intelligence & l'objet en moi peuvent être deux, en Dieu ce n'est jamais qu'un. Car il n'entend que lui-même, & il entend tout en lui-même, parce que tout ce qui est, & n'est pas lui, est en lui comme dans sa cause.

Mais c'est une cause intelligente qui fait tout par raison & par art, qui par conséquent a en elle-même, ou plutôt qui est elle-même, l'idée & la raison primitive de tout ce qui est.

Et les choses qui sont hors de lui, n'ont leur Etre, ni leur vérité, que par rapport à cette idée éternelle & primitive.

Car les ouvrages de l'art n'ont leur Etre & leur vérité parfaite, que par le rapport qu'ils ont avec l'idée de l'Artisan.

L'Architecte a désigné dans son esprit un Palais ou un Temple, avant que d'en avoir mis le plan sur le papier & cette idée intérieure de l'Architecte est le vrai plan & le vrai modèle de ce palais ou de ce Temple.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

VIII.
L'ame connoît
sa nature, en con-
noissant qu'elle est
faite à l'image de
Dieu.

Ce Palais ou ce Temple seront le vrai Palais ou le vrai Temple que l'Architecte a voulu faire , quand ils répondront parfaitement à cette idée intérieure qu'il en a formée.

S'ils n'y répondent pas, l'Architecte dira , Ce n'est pas-là l'ouvrage que j'ai médité. Si la chose est parfaitement exécutée selon son projet , il dira , Voilà mon dessein au vrai , voilà le vrai Temple que je voulois construire.

Ainsi tout est vrai dans les créatures de Dieu , parce que tout répond à l'idée de cet Architecte éternel , qui fait tout ce qu'il veut , & comme il veut.

C'est pourquoi Moïse l'introduit dans le monde qu'il venoit de faire , & il dit qu'après avoir vu son ouvrage , il le trouva bon ; c'est-à-dire , qu'il le trouva conforme à son dessein , & il vit bon , vrai & parfait , où il avoit vu qu'il le falloit faire tel , c'est-à-dire , dans son idée éternelle.

Mais ce Dieu qui avoit fait un ouvrage si bien entendu , & si capable de satisfaire tout ce qui entend , a voulu qu'il y eût parmi ses ouvrages quelque chose qui entendît & son ouvrage , & lui-même.

Il a donc fait des natures intelligentes , & je me trouve être de ce nombre. Car j'entens & que je suis , & que Dieu est , & que beaucoup d'autres choses sont , & que moi & les autres choses ne serions pas , si Dieu n'avoit voulu que nous fussions.

Dès-là j'entens les choses comme elles sont , ma pensée leur devient conforme , car je les pense telles qu'elles sont , & elles se trouvent conformes à ma pensée , car elles sont comme je les pense.

Voilà donc quelle est ma nature , pouvoir être conforme à tout , c'est-à-dire , pouvoir recevoir l'impression de la vérité ; en un mot , pouvoir l'entendre.

J'ai trouvé cela en Dieu , car il entend tout , il sçait tout. Les choses sont comme il les voit , mais ce n'est pas comme moi , qui , pour bien penser , doit rendre ma pensée conforme aux choses qui sont hors de moi. Dieu ne rend pas sa pensée conforme aux choses qui sont hors de lui : au contraire il rend les choses qui sont hors de lui , conformes à sa pensée éternelle. Enfin , il est la règle , il ne reçoit pas de dehors l'impression de la vérité , il est la vérité même ; il est la vérité qui s'entend parfaitement elle-même.

En cela donc je me reconnois fait à son image ; non son image parfaite, car je serois comme lui la vérité même ; mais fait à son image, capable de recevoir l'impression de la vérité.

Et quand je reçois actuellement cette impression, quand j'entens actuellement la vérité que j'étois capable d'entendre, que m'arrive-t-il, sinon d'être actuellement éclairé de Dieu, & rendu conforme à lui ?

D'où me pourroit venir l'impression de la vérité ? Me vient-elle des choses mêmes ? Est-ce le Soleil qui s'imprime en moi, pour me faire connoître ce qu'il est, lui que je vois si petit, malgré sa grandeur immense ? Que fait-il en moi, ce Soleil si grand & si vaste, par le prodigieux épanchement de ses rayons ? Que fait-il, que d'exciter dans mes nerfs quelque léger tremblement, d'imprimer quelque petite marque dans mon cerveau ? N'ai-je pas vu que la sensation, qui s'élève ensuite, ne me représente rien de ce qui se fait, ni dans le Soleil, ni dans mes organes ; & que si j'entens que le Soleil est si grand, que ses rayons sont si vifs, & traversent en moins d'un clin d'œil un espace immense, je vois ces vérités dans une lumière intérieure, c'est-à-dire, dans ma raison, par laquelle je juge & des sens, & de leurs organes, & de leurs objets.

Et d'où vient à mon esprit cette impression si pure de la vérité ? D'où lui viennent ces règles immuables qui dirigent le raisonnement, qui forment les mœurs, par lesquelles il découvre les proportions secrètes des figures & des mouvemens ? D'où lui viennent en un mot ces vérités éternelles que j'ai tant considérées ? Sont-ce les triangles, & les quarrés, & les cercles que je trace grossièrement sur le papier, qui impriment dans mon esprit leurs proportions & leurs rapports ? Ou bien y en a-t-il d'autres, dont la parfaite justesse fasse cet effet ? Où les ai-je vus ces cercles & ces triangles si justes, moi qui suis assuré de n'avoir jamais vu aucune figure parfaitement régulière, & qui entens néanmoins si parfaitement cette régularité ? Y a-t-il quelque part, ou dans le monde, ou hors du monde, des triangles ou des cercles, subsistans dans cette parfaite régularité, d'où elle seroit imprimée dans mon esprit ? Et ces règles du raisonnement & des mœurs subsistent-elles aussi en quelque part, d'où elles me

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

IX.
L'ame qui entend
la vérité, reçoit en
elle-même une im-
pression divine,
qui la rend confor-
me à Dieu.

communiquent leur vérité immuable? Ou bien n'est-ce pas plutôt que celui qui a répandu par-tout la mesure, la proportion, la vérité même, en imprime en mon esprit l'idée certaine?

Mais qu'est-ce que cette idée? Est-ce lui-même qui me montre en sa vérité tout ce qui lui plaît que j'entende, ou quelque impression de lui-même, ou les deux ensemble?

Et que seroit-ce que cette impression? Quoi, quelque chose de semblable à la marque d'un cachet gravé sur la cire? Grossière imagination qui seroit l'ame corporelle, & la cire intelligente.

Il faut donc entendre que l'ame faite à l'image de Dieu, capable d'entendre la vérité, qui est Dieu même, se tourne actuellement vers son original, c'est-à-dire, vers Dieu, où la vérité lui paroît autant que Dieu la lui veut faire paroître. Car il est maître de se montrer autant qu'il veut, & quand il se montre pleinement, l'homme est heureux.

C'est une chose étonnante que l'homme entende tant de vérités, sans entendre en même-tems que toute vérité vient de Dieu, qu'elle est en Dieu, qu'elle est Dieu même. Mais c'est qu'il est enchanté par ses sens & par ses passions trompeuses, & il ressemble à celui, qui, renfermé dans son cabinet, où il s'occupe de ses affaires, se sert de la lumière sans se mettre en peine d'où elle lui vient.

Enfin donc, il est certain qu'en Dieu est la raison primitive de tout ce qui est, de tout ce qui s'entend dans l'Univers; qu'il est la vérité originale, & que tout est vrai par rapport à son idée éternelle, que cherchant la vérité nous le cherchons, que la trouvant nous le trouvons, & lui devenons conformes.

Nous avons vu que l'ame qui cherche & qui trouve en Dieu la vérité, se tourne vers lui pour la concevoir. Qu'est-ce donc que se tourner vers Dieu? Est-ce que l'ame se remue comme un corps, & quitte une place pour en prendre une autre? Mais certes un tel mouvement n'a rien de commun avec entendre. Ce n'est pas être transporté d'un lieu à un autre, que de commencer à entendre ce qu'on n'entendoit pas. On ne s'approche pas, comme on fait d'un corps, de Dieu qui est toujours, & par-tout invisiblement présent. L'ame l'a toujours en elle-même, car c'est par lui qu'elle subsiste.

X.

L'image de Dieu s'acheve en l'ame par une volonté droite.

subsiste. Mais pour voir, ce n'est pas assez d'avoir la lumière présente, il faut se tourner vers elle, il lui faut ouvrir les yeux; l'ame a aussi sa maniere de se tourner vers Dieu, qui est sa lumière, parce qu'il est la vérité, & se tourner à cette lumière, c'est-à-dire, à la vérité, c'est en un mot vouloir l'entendre.

L'ame est droite par cette volonté, parce qu'elle s'attache à la règle de toutes ses pensées, qui n'est autre que la vérité.

Là s'acheve aussi la conformité de l'ame avec Dieu. Car l'ame qui veut entendre la vérité, aime dès-là cette vérité que Dieu aime éternellement, & l'effet de cet amour de la vérité, est de nous la faire chercher avec une ardeur insatiable, de nous y attacher immuablement, quand elle nous est connue, & de la faire regner sur tous nos desirs.

Mais l'amour de la vérité en suppose quelque connoissance; Dieu donc qui nous a faits à son image, c'est-à-dire, qui nous a faits pour entendre & pour aimer la vérité à son exemple, commence d'abord à nous en donner l'idée générale, par laquelle il nous sollicite à en rechercher la pleine possession, où nous avançons à mesure que l'amour de la vérité s'épure & s'enflamme en nous.

Au reste, la vérité & le bien ne sont que la même chose. Car le souverain bien est la vérité entendue & aimée parfaitement. Dieu donc toujours entendu & toujours aimé de lui-même, est sans doute le souverain bien, dès-là il est parfait, & se possédant lui-même, il est heureux.

Il est donc heureux & parfait, parce qu'il entend, & aime sans fin le plus digne de tous les objets, c'est-à-dire, lui-même.

Il n'appartient qu'à celui qui seul est de soi, d'être lui-même sa félicité. L'homme qui n'est rien de soi, n'a rien de soi; son bonheur & sa perfection est de s'attacher à connoître & à aimer son Auteur.

Malheur à la connoissance stérile qui ne se tourne point à aimer, & se trahit elle-même.

C'est donc là mon exercice, c'est-là ma vie, c'est-là ma perfection, & tout ensemble ma béatitude, de connoître & d'aimer celui qui m'a fait.

Par-là je reconnois que tout néant que je suis de moi-

XI

L'ame attentive à Dieu se connoit supérieure au corps, & apprend que c'est par punition qu'elle en est devenue captive.

même devant Dieu, je suis fait toutefois à son image, puisque je trouve ma perfection & mon bonheur dans le même objet que lui, c'est-à-dire, dans lui-même, & dans de semblables opérations, c'est-à-dire, en connoissant & en aimant.

C'est donc en vain que je tâche quelquefois de m'imaginer comment est faite mon ame, & de me la représenter sous quelque figure corporelle. Ce n'est point au corps qu'elle ressemble, puisqu'elle peut connoître & aimer Dieu qui est un esprit si pur, & c'est à Dieu même qu'elle est semblable.

Quand je cherche en moi-même ce que je connois de Dieu, ma raison me répond, que c'est une pure intelligence, qui n'est ni étendue par les lieux, ni renfermée dans les tems. Alors s'il se présente à mon esprit quelque idée, ou quelque image de corps, je la rejette & je m'élève au dessus. Par où je vois de combien la meilleure partie de moi-même; qui est faite pour connoître Dieu, est élevée par sa nature au dessus du corps.

C'est aussi par-là que j'entens qu'étant unie à un corps, elle devoit avoir le commandement que Dieu en effet lui a donné, & j'ai remarqué en moi-même une force supérieure au corps, par laquelle je puis l'exposer à sa ruine certaine, malgré la douleur & la violence que je souffre en l'y exposant.

Que si ce corps pèse si fort à mon esprit, si ces besoins m'embarassent & me gênent, si les plaisirs & les douleurs qui me viennent de son côté me captivent & m'accablent, si les sens qui dépendent tout-à-fait des organes corporels prennent le dessus sur la raison même avec tant de facilité; enfin si je suis captif de ce corps que je devois gouverner, ma religion m'apprend, & ma raison me confirme, que cet état malheureux ne peut être qu'une peine envoyée à l'homme, pour la punition de quelque péché, & de quelque désobéissance.

Mais je nais dans ce malheur, c'est au moment de ma naissance, dans tout le cours de mon enfance ignorante, que les sens prennent cet empire, & que la raison, qui vient & trop tardive & trop foible, se trouve établie. Tous les hommes naissent comme moi dans cette servitude, & ce nous est à tous un sujet de croire, ce que d'ailleurs la Foi nous a enseigné, qu'il y a quelque chose de dépravé dans la source commune de notre naissance.

La nature même commence en nous ce sentiment, je ne sçais quoi est exprimé dans le cœur de l'homme, pour lui faire reconnoître une justice qui punit les peres criminels sur leurs enfans, comme étant une portion de leur Etre.

De-là ces discours des Poëtes, qui regardant Rome défolée par tant de Guerres Civiles, ont dit qu'elle payoit bien les parjures de Laomedon & des Troyens, dont les Romains étoient descendus, & le parricide commis par Romulus leur Auteur, en la personne de son frere.

Les Poëtes imitateurs de la nature, & dont le propre est de rechercher dans le fond du cœur humain les sentimens qu'elle y exprime, ont apperçu que les hommes recherchent naturellement les causes de leurs désastres dans les crimes de leurs ancêtres. Et par-là, ils ont ressenti quelque chose de cette vengeance qui poursuit le crime du premier homme sur ses descendans.

*Eurip. dans Thé-
sée.
Hesiod. prom.*

Nous voions même des Historiens païens, qui, considérant la mort d'Alexandre au milieu de ses victoires, & dans ses plus belles années, & ce qui est bien plus étrange, les sanglantes divisions des Macédoniens, dont la fureur fit périr par des morts tragiques son frere, ses sœurs & ses enfans, attribuent tous ces malheurs à la vengeance divine, qui punissoit les impiétés & les parjures de Philippe sur sa famille.

Pausan.

Ainsi nous portons au fond du cœur une impression de cette justice qui punit les peres dans les enfans. En effet, Dieu, l'auteur de l'Etre, aiant voulu le donner aux enfans, dépendamment de leurs parens, les a mis par ce moyen sous leur puissance, & a voulu qu'ils fussent & par leur naissance, & par leur éducation, le premier bien qui leur appartient. Sur ce fondement, il paroît que punir les peres dans leurs enfans, c'est les punir dans leur bien le plus réel: c'est les punir dans une partie d'eux-mêmes, que la nature leur a rendu plus chere que leurs propres membres, & même que leur propre vie. En sorte qu'il n'est pas moins juste de punir un homme dans ses enfans, que de le punir dans ses membres & dans sa personne. Et il faut chercher le fondement de cette justice dans la Loi primitive de la nature, qui veut que le fils tienne l'Etre de son pere, & que le pere revive dans son fils, comme dans un autre lui-même.

Les Loix Civiles ont imité cette Loi primordiale, puisque
Nnn ij

selon leurs dispositions, celui qui perd la liberté, ou le droit de Citoyen, ou celui de la noblesse, les perd pour toute sa race: tant les hommes ont trouvé juste que ces droits se transmissent avec le sang, & se perdissent de même.

Et cela, qu'est-ce autre chose qu'une suite de la Loi naturelle, qui fait regarder les familles, comme un même corps, dont le pere est le chef, qui peut être justement puni, aussi bien que récompensé dans ses membres.

Bien plus, parce que les hommes naturellement sociables composent des corps politiques, qu'on appelle des Nations & des Royaumes, & se font des Chefs & des Rois, tous les hommes, unis en cette sorte, sont un même tout, & Dieu ne juge pas indigne de sa Justice de punir les Rois sur leurs Peuples, & d'imputer à tout le corps le crime du Chef.

Combien plus cette unité se trouvera-t-elle dans les familles, où elle est fondée sur la Nature, & qui sont le fondement & la source de toute société.

Reconnoissons donc cette Justice qui venge les crimes des peres sur les enfans, & adorons ce Dieu puissant & juste, qui ayant gravé dans nos cœurs naturellement quelque idée d'une vengeance si terrible, nous en développe le secret dans son Ecriture.

Que si par la secrète, mais puissante impression de cette Justice, un Poète tragique introduit Thésée, qui, troublé de l'attentat dont il croyoit son fils coupable, & ne sentant rien en sa conscience qui méritât que les Dieux permissent que sa maison fût deshonorée par une telle infamie, remonte jusques à ses ancêtres. Qui de mes peres, dit-il, a commis un crime digne de m'attirer un si grand opprobre? Nous qui sommes instruits de la vérité, ne demandons plus, en considérant les malheurs & la honte de notre naissance: Qui de nos peres a péché? mais confessons que Dieu ayant fait naître tous les hommes d'un seul pour établir la société humaine sur un fondement plus naturel, ce pere de tous les hommes, créé aussi heureux que juste, a manqué volontairement à son Auteur, qui ensuite a vengé, tant sur lui que sur ses enfans, une rébellion si horrible, afin que le genre humain reconnût ce qu'il doit à Dieu, & ce que méritent ceux qui l'abandonnent.

Et ce n'est pas sans raison que Dieu a voulu imputer aux hommes, non le crime de tous leurs peres, quoiqu'il le pût,

mais le crime du seul premier pere , qui contenant en lui-même tout le genre humain , avoit reçu la Grace pour tous ses enfans , & devoit être puni , aussi-bien que récompensé en eux tous.

Car s'il eût été fidèle à Dieu , il eût vu sa fidélité honorée dans ses enfans , qui seroient nés aussi saints , & aussi heureux que lui.

Mais aussi dès-là que ce premier homme , aussi indigne-ment que volontairement rebelle , a perdu la Grace de Dieu , il l'a perdue pour lui-même , & pour toute sa postérité , c'est-à-dire , pour tout le genre humain , qui avec ce premier homme d'où il est sorti , n'est plus que comme un seul homme justement maudit de Dieu , & chargé de toute la haine que mérite le crime de son premier pere.

Ainsi les malheurs qui nous accablent , & tant d'indignes foiblesses que nous ressentons en nous-mêmes , ne sont pas de la premiere institution de notre nature , puisqu'en effet nous voyons dans les Livres saints , que Dieu qui nous avoit donné une ame immortelle , lui avoit aussi uni un corps immortel ; si bien assorti avec elle , qu'elle n'étoit , ni inquiétée par aucun besoin , ni tourmentée par aucune douleur , ni tyrannisée par aucune passion.

Mais il étoit juste que l'homme qui n'avoit pas voulu se soumettre à son Auteur , ne fût plus maître de soi-même , & que ses passions révoltées contre sa raison lui fissent sentir le tort qu'il avoit de s'être révolté contre Dieu.

Ainsi tout ce qu'il y a en moi-même me sert à connoître Dieu. Ce qui me reste de fort & de réglé me fait connoître sa Sagesse ; ce que j'ai de foible & de dérégulé me fait connoître sa justice. Si mes bras & mes pieds obéissent à mon ame quand elle commande , cela est réglé , & me montre que Dieu , Auteur d'un si bel ordre , est sage. Si je ne puis pas gouverner comme je voudrois mon corps & les desirs qui en suivent les dispositions , c'est en moi un dérèglement qui me montre que Dieu , qui l'a ainsi permis pour me punir , est souverainement juste.

Que si mon ame connoît la grandeur de Dieu , la connoissance de Dieu m'apprend aussi à juger de la dignité de mon ame , que je ne vois élevée que par le pouvoir qu'elle a de s'unir à son Auteur , avec le secours de sa Grace.

XII.
Conclusion de ce
Chapitre.

C'est donc cette partie spirituelle & divine, capable de posséder Dieu, que je dois principalement estimer & cultiver en moi-même. Je dois par un amour sincère attacher immuablement mon esprit au Père de tous les esprits, c'est-à-dire, à Dieu.

Je dois aussi aimer, pour l'amour de lui, ceux à qui il a donné une âme semblable à la mienne, & qu'il a fait, comme moi, capable de le connoître & de l'aimer.

Car le lien de société le plus étroit qui puisse être entre les hommes, c'est qu'ils peuvent tous en commun posséder le même bien, qui est Dieu.

Je dois aussi considérer que les autres hommes ont, comme moi, un corps infirme, sujet à mille besoins & à mille travaux, ce qui m'oblige à compatir à leurs misères.

Ainsi je me rends semblable à celui qui m'a fait à son image, en imitant sa bonté. A quoi les Princes sont d'autant plus obligés, que Dieu qui les a établis, pour le représenter sur la Terre, leur demandera compte des hommes qu'il leur a confiés.

CHAPITRE V.

De la différence entre l'Homme & la Bête.

I.

Pourquoi les hommes veulent donner du raisonnement aux animaux.

Deux Arguments en faveur de cette opinion.

NOUS avons vu l'âme raisonnable dégradée par le péché, & par-là presque tout-à-fait assujettie aux dispositions du corps; nous l'avons vue attachée à la vie sensuelle, par où elle commence, & par-là, captive du corps & des objets corporels, d'où lui viennent les voluptés & les douleurs. Elle croit n'avoir à chercher ni à éviter que les corps, elle ne pense, pour ainsi dire, qu'au corps, & se mêlant tout-à-fait avec ce corps qu'elle anime, à la fin elle a peine à s'en distinguer. Enfin, elle s'oublie & se méconnoît elle-même.

Son ignorance est si grande, qu'elle a peine à connoître combien elle est au dessus des animaux. Elle leur voit un corps semblable au sien, de mêmes organes, & de mêmes mouvements, elle les voit vivre & mourir, être malades & se porter bien, à peu près comme font les hommes, manger, boire, aller & venir à propos, & selon que les besoins du corps le

demandent, éviter les périls, chercher les commodités, attaquer & se défendre aussi industrieusement qu'on le puisse imaginer, ruser même, & ce qui est plus fin encore, prévenir les finesses, comme il se voit tous les jours à la chasse où les animaux semblent montrer une subtilité exquise.

D'ailleurs, on les dresse, on les instruit; ils s'instruisent les uns les autres. Les oiseaux apprennent à voler, en voyant voler leurs meres. Nous apprenons aux perroquets à parler, & à la plupart des animaux mille choses que la nature ne leur apprend pas.

Ils semblent même se parler les uns aux autres. Les poules, animal d'ailleurs simple & niais, semblent appeler leurs petits égarés, & avertir leurs compagnes par un certain cri, du grain qu'elles ont trouvé. Un chien nous pousse quand nous ne lui donnons rien, & on diroit qu'il nous reproche notre oubli. On entend grater ces animaux à une porte qui leur est fermée: ils gémissent, ou crient d'une manière à nous faire connoître leurs besoins, & il semble qu'on ne puisse leur refuser quelque espèce de langage. Cette ressemblance des actions des bêtes aux actions humaines trompe les hommes; ils veulent, à quelque prix que ce soit, que les animaux raisonnent, & tout ce qu'ils peuvent accorder à la nature humaine, c'est d'avoir peut-être un peu plus de raisonnement.

Encore y en a-t-il qui trouvent que ce que nous en avons de plus, ne sert qu'à nous inquiéter, & qu'à nous rendre plus malicieux. Ils s'estimeroient plus tranquilles & plus heureux, s'ils étoient comme les bêtes.

C'est qu'en effet les hommes mettent ordinairement leur félicité dans les choses qui flattent leurs sens, & cela même les lie au corps, d'où dépendent les sensations. Ils voudroient se persuader qu'ils ne sont que corps, & ils envient la condition des bêtes, qui n'ont que leur corps à soigner. Enfin, ils semblent vouloir élever les animaux jusques à eux-mêmes, afin d'avoir droit de s'abaisser jusques aux animaux, & de pouvoir vivre comme eux.

Ils trouvent des Philosophes qui les flattent dans ces pensées. Plutarque, qui paroît si grave en certains endroits, a fait des Traités entiers du raisonnement des animaux, qu'il élève, ou peu s'en faut, au dessus des hommes. C'est un plaisir de voir Montagne faire raisonner son Oie, qui se promenant

dans sa basse-cour, se dit à elle-même que tout est fait pour elle : que c'est pour elle que le Soleil se leve & se couche, que la terre ne produit ses fruits que pour la nourrir : que la maison n'est faite que pour la loger, que l'homme même est fait pour prendre soin d'elle, & que si enfin il égorge quelquefois des Oies, aussi fait-il bien son semblable.

Par ces beaux discours, il se rit des hommes qui pensent que tout est fait pour leur service. Celle qui a tant écrit contre le Christianisme est plein de semblables raisonnemens. Les grenouilles, dit-il, & les rats, discourent dans leurs marais, & dans leurs trous, disant que Dieu a tout fait pour eux, & qu'il est venu en personne, pour les secourir. Il veut dire que les hommes devant Dieu ne sont que rats & vermineux, & que la différence entre eux & les animaux est petite.

Ces raisonnemens plaisent par leur nouveauté. On aime à raffiner sur cette matière, & c'est un jeu à l'homme de plaider contre lui-même la cause des bêtes.

Ce jeu seroit supportable, s'il n'y entroit pas trop de sérieux ; mais comme nous avons dit, l'homme cherche dans ces jeux des excuses à ses desirs sensuels, & ressemble à quelqu'un de grande naissance, qui ayant le courage bas, ne voudroit point se souvenir de sa dignité, de peur d'être obligé à vivre dans les exercices qu'elle demande.

C'est ce qui fait dire à David : *L'homme étant en honneur ne l'a pas connu, il s'est comparé lui-même aux animaux insensés, & s'est fait semblable à eux.*

Tous les raisonnemens qu'on fait ici en faveur des animaux se réduisent à deux, dont le premier est : les animaux sont toutes choses convenablement, aussi-bien que l'homme : donc ils raisonnent comme l'homme. Le second est : les animaux sont semblables aux hommes à l'extérieur, tant dans leurs organes, que dans la plupart de leurs actions : donc ils agissent par le même principe intérieur, & ils ont du raisonnement.

II.
Réponse au premier Argument.

Le premier argument a un défaut manifeste. C'est autre chose de faire tout convenablement, autre chose de connoître la convenance. L'un convient non seulement aux animaux, mais à tout ce qui est dans l'Univers : l'autre est le véritable effet du raisonnement & de l'intelligence.

Dès-là que tout le Monde est fait par raison, tout s'y doit faire :

faire convenablement. Car le propre d'une cause intelligente, est de mettre de la convenance & de l'ordre dans tous les ouvrages.

Au-dessus de notre foible raison restreinte à certains objets, nous avons reconnu une raison première & universelle, qui a tout conçu, avant qu'il fût, qui a tout tiré du néant, qui rappelle tout à ses principes, qui forme tout sur la même idée, & fait tout mouvoir en concours.

Cette raison est en Dieu, ou plutôt cette raison, c'est Dieu même. Il n'est forcé en rien, il est le maître de sa matière, & la tourne comme il lui plaît. Le hazard n'a point de part à ses ouvrages, il n'est dominé par aucune nécessité, enfin, sa raison seule est sa loi. Ainsi tout ce qu'il fait est suivi, & la raison y paroît par-tout.

Il y a une raison qui subordonne les causes les unes aux autres, & cette raison fait, que le plus grand poids emporte le moindre, qu'une pierre enfonce dans l'eau plutôt que du bois; qu'un arbre croît en un lieu plutôt qu'en un autre, & que chaque arbre tire de la terre parmi une infinité de sucs, celui qui est propre pour le nourrir. Mais cette raison n'est pas dans toutes ces choses, elle est en celui qui les a faites, & qui les a ordonnées.

Si les arbres poussent leurs racines autant qu'il est convenable, pour les soutenir, s'ils étendent leurs branches à proportion, & se couvrent d'une écorce si propre à les défendre contre les injures de l'air: Si la vigne, le lierre & les autres plantes, qui sont faites pour s'attacher aux grands arbres, ou aux rochers, en choisissent si bien les petits creux, & s'entortillent si proprement aux endroits qui sont capables de les appuyer: si les feuilles & les fruits de toutes les plantes se réduisent à des figures si régulières, & s'ils prennent au juste avec la figure, le goût & les autres qualités qui suivent de la nature de la plante: tout cela se fait par raison, mais certes, cette raison n'est pas dans les arbres.

On a beau exalter l'adresse de l'hirondelle, qui se fait un nid si propre, ou des abeilles qui ajustent avec tant de symétrie leurs petites niches. Les grains d'une grenade ne sont pas ajustés moins proprement, & toutefois on ne s'avise pas de dire que les grenades ont de la raison.

Tout se fait, dit-on, à propos dans les animaux; mais tout

se fait peut-être encore plus à propos dans les plantes. Leurs fleurs tendres & délicates, & durant l'hiver enveloppées comme dans un petit coton, se déploient dans la saison la plus bénigne, les feuilles les environnent comme pour les garder, elles se tournent en fruits dans leur saison, & ces fruits servent d'envelopes aux grains, d'où doivent sortir de nouvelles plantes. Chaque arbre porte des semences propres à engendrer son semblable, en sorte que d'un orme il vient toujours un orme, & d'un chêne toujours un chêne. La nature agit en cela comme sûre de son effet. Ces semences, tant qu'elles sont vertes & crues, demeurent attachées à l'arbre pour prendre leur maturité: elles se détachent d'elles-mêmes quand elles sont mures, elles tombent au pied de leurs arbres & les feuilles tombent dessus. Les pluies viennent, les feuilles pourrissent & se mêlent avec la terre, qui, ramollie par les eaux, ouvre son sein aux semences, que la chaleur du Soleil, jointe à l'humidité, fera germer en son temps. Certains arbres, comme les ormeaux & une infinité d'autres, renferment leurs semences dans les matières légères que le vent emporte, la race s'étend bien loin par ce moyen, & peuple les montagnes voisines. Il ne faut donc plus s'étonner si tout se fait à propos dans les animaux, cela est commun à toute la nature, & il ne sert de rien de prouver que leurs mouvemens ont de la suite, de la convenance, & de la raison, mais s'ils connoissent cette convenance & cette suite, si cette raison est en eux, ou dans celui qui les a faits, c'est ce qu'il falloit examiner.

Ceux qui trouvent que les animaux ont de la raison, parce qu'ils prennent, pour se nourrir & se bien porter, les moyens convenables, devroient dire aussi que c'est par raisonnement que se fait la digestion: qu'il y a un principe de discernement qui sépare les escrémens d'avec la bonne nourriture, & qui fait que l'estomac rejette souvent les viandes qui lui répugnent, pendant qu'il retient les autres pour les digérer.

En un mot, toute la nature est pleine de convenances & de disconvenances, de proportions & de disproportions, selon lesquelles les choses, ou s'ajustent ensemble, ou se repoussent l'une l'autre, ce qui montre à la vérité que tout est fait par intelligence, mais non pas que tout soit intelligent.

Il n'y a aucun animal qui s'ajuste si proprement à quoi que

ce soit, que l'aimant s'ajuste lui-même aux deux pôles. Il en suit l'un, il évite l'autre ? Une aiguille-aimantée fuit un côté de l'aimant : & s'attache à l'autre avec une plus apparente avidité , que celle que les animaux témoignent pour leur nourriture. Tout cela est fondé sans doute sur des convenances & des disconvenances cachées. Une secrète raison dirige tous ces mouvemens , mais cette raison est en Dieu , ou plutôt cette raison , c'est Dieu même , qui , parce qu'il est toute raison , ne peut rien qui ne soit suivi.

C'est pourquoi , quand les animaux montrent dans leurs actions tant d'industrie , S. Thomas a raison de les comparer à des horloges & aux autres machines ingénieuses , où toutefois l'industrie réside , non dans l'ouvrage , mais dans l'Artisan.

Car enfin , quelque industrie qui paroisse dans ce que font les animaux , elle n'approche pas de celle qui paroît dans leur formation , où toutefois il est certain que nulle autre raison n'agit que celle de Dieu. Et il est aisé de penser que ce même Dieu qui a formé les semences , & qui a mis ce secret principe d'arrangement , d'où se dévelopent , par des mouvemens si réglés , les parties dont l'animal est composé , a mis aussi dans ce tout si industrieusement formé , le principe qui le fait mouvoir convenablement à ses besoins , & à sa nature.

On nous arrête pourtant ici , & voici ce qu'on nous objecte. Nous voyons les animaux émus comme nous , par certains objets , où ils se portent , non moins que les hommes par les moiens les plus convenables. C'est donc mal à propos que l'on compare leurs actions avec celles des plantes & des autres corps , qui n'agissent point , comme touchés de certains objets , mais comme de simples causes naturelles , dont l'effet ne dépend pas de la connoissance.

Mais il faudroit considérer que les objets sont eux-mêmes des causes naturelles , qui , comme toutes les autres , font leurs effets par les moiens les plus convenables.

Car , qu'est-ce que les objets , si ce n'est les corps qui nous environnent , à qui la nature a préparé dans les animaux certains organes délicats , capables de recevoir & de porter au dedans du cerveau les moindres agitations du dehors ? Nous avons vu que l'air agité agit sur l'oreille , les vapeurs des corps odoriférans sur les narines , les rayons du Soleil sur les

O o o i j

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

III.
Second Argu-
ment en faveur des
animaux , en quoi
ils nous sont sem-
blables , & si c'est
dans le raisonne-
ment.

yeux, & ainsi du reste, aussi naturellement que le feu agit sur l'eau, & par une impression aussi réelle.

Et pour montrer combien il y a loin entre agir par l'impression des objets, & agir par raisonnement, il ne faut que considérer ce qui se passe en nous-mêmes.

Cette considération nous fera remarquer dans les objets, premièrement, l'impression qu'ils font sur nos organes corporels. Secondement, les Sensations qui suivent immédiatement ces impressions. Troisièmement, le raisonnement que nous faisons sur les objets, & le choix que nous faisons de l'un plutôt que de l'autre.

Les deux premières choses se font en nous, avant que nous aions fait la troisième, c'est-à-dire, de raisonner. Notre chair a été percée, & nous avons senti de la douleur, avant que nous aions réfléchi & raisonné sur ce qui nous vient d'arriver. Il en est de même de tous les autres objets. Mais quoique notre raison ne se mêle pas dans ces deux choses, c'est-à-dire, dans l'altération corporelle de l'organe, & dans la sensation qui s'excite immédiatement après, ces deux choses ne laissent pas de se faire convenablement, par la raison supérieure qui gouverne tout.

Qu'ainsi ne soit, nous n'avons qu'à considérer ce que la lumière fait dans notre œil, ce que l'air agité fait sur notre oreille, en un mot, de quelle sorte le mouvement se communique depuis le dehors jusqu'au dedans, nous verrons qu'il n'y a rien de plus convenable, ni de plus suivi.

Nous avons même observé que les objets disposent le corps de la manière qu'il faut pour le mettre en état de les poursuivre, ou de les fuir selon le besoin.

De-là vient que nous devenons plus robustes dans la colère, & plus vites dans la crainte, chose qui certainement a sa raison, mais une raison qui n'est point en nous.

Et on ne peut assez admirer le secours que donne la crainte à la foiblesse; car outre qu'étant pressée, elle précipite la fuite, elle fait que l'animal se cache & se tapit, qui est la chose la plus convenable à la foiblesse attaquée.

Souvent même il lui est utile de tomber absolument en défaillance, parce que la défaillance supprime la voix & en quelque sorte l'haleine, & empêche tous les mouvemens qui attireroient l'ennemi.

Ondit ordinairement que certains animaux font les morts pour empêcher qu'on ne les tue. C'est en effet que la crainte les jette dans la défaillance. Cette adresse qu'on leur attribue est la suite naturelle d'une crainte extrême, mais une suite très-convenable aux besoins & aux périls d'un animal foible.

La nature qui a donné dans la crainte un secours si proportionné aux animaux infirmes, a donné la colere aux autres, & y a mis tout ce qu'il faut pour rendre la défense ferme & l'attaque vigoureuse, sans qu'il soit besoin pour cela de raisonner.

Nous l'éprouvons en nous mêmes dans les premiers mouvemens de la colere, & lorsque sa violence nous ôte toute réflexion, nous ne laissons pas toutefois de nous mieux situer, & souvent même de frapper plus juste dans l'emporement, que si nous y avions bien pensé.

Et généralement quand notre corps se situe de la maniere la plus convenable à se soutenir, quand en tombant nous éloignons naturellement la tête, & que nous parons le coup avec la main, quand sans y penser nous nous ajustons avec les corps qui nous environnent de la maniere la plus commode pour nous empêcher d'en être blessés, tout cela se fait convenablement, & ne se fait pas sans raison, mais nous avons vu que cette raison n'est pas la nôtre.

C'est sans raisonner qu'un enfant qui tette, ajuste ses lèvres & sa langue de la maniere la plus propre à tirer le lait qui est dans la mamelle; en quoi il y a si peu de discernement, qu'il fera le même mouvement sur le doigt qu'on lui mettra dans la bouche, par la seule conformité de la figure du doigt avec celle de la mamelle: c'est sans raisonner que notre prunelle s'élargit pour les objets éloignés, & se resserre pour les autres: c'est sans raisonner que nos lèvres & notre langue font les mouvemens diverses qui causent l'articulation, & nous n'en connoissons aucun à moins que d'y faire beaucoup de réflexion: ceux enfin qui les ont connus, n'ont pas besoin de se servir de cette connoissance pour les produire, elle les embarrasseroit.

Toutes ces choses, & une infinité d'autres, se font si raisonnablement, que la raison en excède notre pouvoir & en surpasse notre industrie.

Il est bon d'appuyer un peu sur la parole. Il est vrai que

c'est le raisonnement qui fait que nous voulons parler & exprimer nos pensées ; mais les paroles qui viennent ensuite ne dépendent plus du raisonnement : elles sont une suite naturelle de la disposition des organes.

Bien plus, après avoir commencé les choses que nous savons par cœur : nous voyons que notre langue les achève toute seule long-tems après que la réflexion que nous y faisons est éteinte tout-à-fait ; au contraire la réflexion , quand elle revient , ne fait que nous interrompre , & nous ne récitons plus si sûrement.

Combien de fortes de mouvemens doivent s'ajuster ensemble pour opérer cet effet ? Ceux du cerveau , ceux du poumon , ceux de la trachée-artère ; ceux de la langue , ceux des lèvres , ceux de la mâchoire , qui doit tant de fois s'ouvrir & se fermer à propos. Nous n'apportons point en naissant l'habileté à faire ces choses , elle s'est faite dans notre cerveau , & ensuite dans toutes les autres parties par l'impression profonde de certains objets dont nous avons été souvent frappés , & tout cela s'arrange en nous avec une justesse inconcevable , sans que notre raison y ait part.

Nous écrivons , sans savoir comment , après avoir une fois appris. La science en est dans les doigts , & les lettres souvent regardées ont fait une telle impression sur le cerveau , que la figure en passe sur le papier , sans qu'il soit besoin d'y avoir de l'attention.

Les choses prodigieuses que certains hommes font dans le sommeil , montrent ce que peut la disposition du corps indépendamment de nos réflexions & de nos raisonnemens.

Si maintenant nous venons aux sensations , que nous trouvons jointes avec les impressions des objets sur notre corps , nous avons vu combien tout cela est convenable. Car il n'y a rien de mieux pensé que d'avoir joint le plaisir aux objets qui sont convenables à notre corps , & la douleur à ceux qui lui sont contraires. Mais ce n'est pas notre raison qui a si bien ajusté ces choses , c'est une raison plus haute & plus profonde.

Cette raison souveraine a proportionné avec les objets , les impressions qui se font dans notre corps. Cette même raison a unis nos appétits naturels avec nos besoins , elle nous

a forcé par le plaisir & par la douleur, à desirer la nourriture, sans la quelle nos corps périroient, elle a mis dans les alimens qui nous sont propres, une force pour nous attirer; le bois n'excite pas notre appétit comme le pain, d'autres objets nous causent des aversions souvent invincibles : tout cela se fait en nous par des proportions & des disproportions cachées, & notre raison n'a aucune part ni aux dispositions qui sont dans l'objet, ni à celles qui naissent en nous à sa présence.

Supposons donc que la nature veuille faire aux animaux des choses utiles pour leur conservation. Avant que d'être forcée à leur donner pour cela du raisonnement, elle a, pour ainsi parler, deux choses à tenter.

L'une, de proportionner les objets avec les organes, & d'ajuster les mouvemens qui naissent des uns avec ceux qui doivent suivre naturellement dans les autres. Un concert admirable résultera de cet assemblage, & chaque animal se trouvera attaché à son objet aussi sûrement que l'aimant l'est à son pôle. Mais alors ce qui semblera finesse & discernement dans les animaux, au fond sera seulement un effet de la sagesse & de l'art profond de celui qui aura construit toute la machine.

Et si l'on veut qu'il y ait quelque sensation jointe à l'impression des objets, il n'y aura qu'à s'imaginer que la nature aura attaché le plaisir & la douleur aux choses convenables & contraires, les appétits suivront naturellement, & si les actions y sont attachées, tout se fera convenablement dans les animaux, sans que la nature soit obligée à leur donner pour cela du raisonnement.

Ces deux moyens, dont nous supposons que la nature se peut servir, ne sont point des choses inventées à plaisir, car nous les trouvons en nous-mêmes. Nous y trouvons des mouvemens ajustés naturellement avec les objets. Nous y trouvons des plaisirs & des douleurs attachés naturellement aux objets convenables, ou contraires. Notre raison n'a pas fait ces proportions, elle les a trouvées faites par une raison plus haute, & nous ne nous trompons pas d'attribuer seulement aux animaux, ce que nous trouvons dans cette partie de nous-mêmes qui est animale.

Il n'y a donc rien de meilleur pour bien juger des animaux,

que de s'étudier soi-même auparavant. Car encore que nous ayons quelque chose au dessus de l'animal, nous sommes animaux, & nous avons l'expérience tant de ce que fait en nous l'animal, que de ce qu'y fait le raisonnement & la réflexion. C'est donc en nous étudiant nous-mêmes, & en observant ce que nous sentons, que nous devenons juges compétens de ce qui est hors de nous, & dont nous n'avons pas d'expérience. Et quand nous aurons trouvé dans les animaux ce qui est en nous d'animal, ce ne sera pas une conséquence, que nous devions leur attribuer ce qu'il y a en nous de supérieur.

Or l'animal, touché de certains objets, fait en nous, naturellement & sans réflexion, des choses très-convenables. Nous devons donc être convaincus par notre propre expérience que ces actions convenables ne sont pas une preuve de raisonnement.

Il faut pourtant lever ici une difficulté, qui vient de ne pas penser à ce que fait en nous la raison.

On dit que cette partie, qui agit en nous sans raisonnement, commence seulement les choses, mais que la raison les achève; par exemple, l'objet présent excite en nous l'appétit ou de manger, ou de la vengeance; mais nous n'en venons à l'exécution que par un raisonnement qui nous détermine; ce qui est si véritable, que nous ne pouvons même résister à nos appétits naturels, & aux dispositions les plus violentes de notre corps, & de nos organes. Il semble donc, dira-t-on, que la raison doit intervenir dans les fonctions animales, sans quoi elles n'auroient jamais qu'un commencement imparfait.

Mais cette difficulté s'évanouit en un moment, si on considère ce qui se fait en nous-mêmes, dans les premiers mouvemens qui précèdent la réflexion. Nous avons vu comme alors la colère nous fait frapper juste; nous éprouvons tous les jours comme un coup qui vient, nous fait promptement détourner le corps, avant que nous y ayons seulement pensé. Qui de nous peut s'empêcher de fermer les yeux, ou de détourner la tête, quand on feint seulement de nous y vouloir fraper. Alors si notre raison avoit quelque force, elle nous rassureroit contre un ami qui se joue, mais bon gré malgré, il faut fermer l'œil, il faut détourner la tête; & la
seule

seule impression de l'objet opere invinciblement en nous cette action. La même cause dans les chutes, fait jeter promptement les mains devant la tête ; plus un excellent joueur de luth laisse agir sa main sans y faire de réflexion, plus il touche juste ; & nous voyons tous les jours des expériences qui doivent nous avoir appris que les actions animales, c'est-à-dire, celles qui dépendent des objets, s'achèvent par la seule force de l'objet, même plus sûrement qu'elles ne feroient si la réflexion s'y venoit mêler.

On dira qu'en toutes ces choses il y a un raisonnement caché, sans doute ; mais c'est le raisonnement, ou plutôt l'intelligence de celui qui a tout fait, & non pas la nôtre.

Et il a été de sa providence de faire que la nature s'aidât elle-même, sans attendre nos réflexions trop lentes & trop douteuses, que le coup auroit prévenu.

Il faut donc penser que les actions, qui dépendent des objets, & de la disposition des organes, s'achèveront en nous naturellement comme d'elles-mêmes, s'il n'avoit plu à Dieu de nous donner quelque chose de supérieur au corps, & qui devoit présider à ses mouvemens.

Il a fallu pour cela que cette partie raisonnable pût contenir dans certaines bornes les mouvemens corporels, & aussi les laisser aller, quand il faudroit.

C'est ainsi que dans une colere violente la raison retient le corps, tout disposé à fraper par le rapide mouvement des esprits, & prêt à lâcher le coup.

Otez le raisonnement, c'est-à-dire, otez l'obstacle, l'objet nous entraînera, & nous déterminera à fraper.

Il en seroit de même de tous les autres mouvemens, si la partie raisonnable ne se servoit pas du pouvoir qu'elle a d'arrêter le corps.

Ainsi loin que la raison fasse l'action, il ne faut que la retirer pour faire que l'objet l'emporte, & achève le mouvement.

Je ne nie pas que la raison ne fasse souvent mouvoir le corps plus industrieusement qu'il ne feroit de lui-même ; mais il y a aussi des mouvemens prompts, qui pour cela n'en sont pas moins justes, & où la réflexion deviendroit embarrassante.

Ce sont de tels mouvemens qu'il faut donner aux animaux, & ce qui fait qu'en beaucoup de choses ils agissent plus sûrement, & adressent plus juste que nous, c'est qu'ils ne raisonnent pas, c'est à-dire, qu'ils n'agissent pas par une raison particulière, tardive & trompeuse, mais par la raison universelle, dont le coup est sûr.

Ainsi pour montrer qu'ils raisonnent, il ne s'agit pas de prouver qu'ils se meuvent raisonnablement par rapport à certains objets, puisqu'on trouve cette convenance dans les mouvemens les plus brutes; il faut prouver qu'ils entendent cette convenance, & qu'ils la choisissent.

IV.
Si les animaux
apprennent.

Et comment, dira quelqu'un, le peut-on nier? Ne voyons-nous pas tous les jours qu'on leur fait entendre raison? Ils sont capables comme nous de discipline. On les châtie: on les récompense: ils s'en souviennent, & on les mène par-là comme les hommes. Témoin les chiens qu'on corrige en les battant, & dont on anime le courage pour la chasse d'un animal, en leur donnant leur curée.

On ajoute qu'ils se font des signes les uns aux autres, qu'ils en reçoivent de nous, qu'ils entendent notre langage, & nous font entendre le leur. Témoin les cris qu'on fait aux chevaux & aux chiens pour les animer, les paroles qu'on leur dit, & les noms qu'on leur donne, auxquels ils répondent à leur manière aussi promptement que les hommes.

Pour entendre le fond de ces choses, & n'être point trompé par les apparences, il faut aller à des distinctions, qui, quoique claires & intelligibles, ne sont pas ordinairement considérées.

Par exemple, pour ce qui regarde l'instruction & la discipline qu'on attribue aux animaux, c'est autre chose d'apprendre, autre chose d'être plié & forcé à certains effets contre ses premières dispositions.

L'estomac, qui sans doute ne raisonne pas, quand il digère les viandes, s'accoutume à la fin à celles qui auparavant lui répugnoient, & les digère comme les autres. Tous les efforts s'ajustent d'eux mêmes, & facilitent leur jeu par leur exercice, au lieu qu'ils semblent s'engourdir & devenir paresseux quand on cesse de s'en servir. L'eau se facilite son passage, & à force de couler, elle ajuste elle-même son lit de la manière la plus convenable à sa nature.

Le bois se plie peu-à-peu, & semble s'accoutumer à la situation qu'on veut lui donner. Le fer même s'adoucit dans le feu, & sous le marteau, & corrige son aigreur naturelle. En général tous les corps sont capables de recevoir certaines impressions contraires à celles que la nature leur avoit données.

Il est donc aisé d'entendre que le cerveau, dont la nature a été si bien mêlée de mollesse & de consistance, est capable de se plier en une infinité de façons nouvelles, d'où par la correspondance qu'il a avec les nerfs & les muscles, il arrivera aussi mille sortes de différens mouvemens.

Toutes les autres parties se forment de la même sorte à certaines choses, & acquièrent la facilité d'exercer les mouvemens qu'elles exercent souvent.

Et comme tous les objets font une grande impression sur le cerveau, il est aisé de comprendre qu'en changeant les objets aux animaux, on changera naturellement les impressions de leur cerveau, & qu'à force de leur présenter les mêmes objets, on en rendra les impressions & plus fortes, & plus durables.

Le cours des esprits suivra pour les causes que nous avons vues en leur lieu, & par la même raison, que l'eau facilite son cours en coulant, les esprits se feront aussi à eux-mêmes des ouvertures plus commodes, en sorte que ce qui étoit auparavant difficile, deviendra aisé dans la suite.

Nous ne devons avoir aucune peine d'entendre ceci dans les animaux, puisque nous l'éprouvons en nous-mêmes.

C'est ainsi que se forment les habitudes, & la raison a si peu de part dans leur exercice, qu'on distingue agir par raison, d'avec agir par habitude.

C'est ainsi que la main se rompt à écrire, ou à jouer d'un instrument, c'est-à-dire, qu'elle corrige une roideur qui tenoit les doigts comme engourdis.

Nous n'avions pas naturellement cette sottise. Nous n'avions pas naturellement dans notre cerveau les vers que nous récitons sans y penser. Nous les y mettons peu-à-peu à force de les répéter, & nous sentons que pour faire cette impression, il sert beaucoup de parler haut, parce que l'oreille frappée porte au cerveau un coup plus ferme.

Si pendant que nous dormons, cette partie du cerveau où

résident ces impressions, vient à être fortement frappée par quelque épaisse vapeur, ou par le cours des esprits, il nous arrivera souvent de réciter ces vers dont nous nous ferons entêtés.

Puisque les animaux ont un cerveau comme nous, un sang comme le nôtre fécond en esprits, & des muscles de même nature, il faut bien qu'ils soient capables de ce côté-là des mêmes impressions.

Celles qu'ils apportent en naissant se pourront fortifier par l'usage, & il en pourra naître d'autres par le moyen des nouveaux objets.

De cette sorte on verra en eux une espèce de mémoire, qui ne sera autre chose qu'une impression durable des objets, & une disposition dans le cerveau, qui le rendra capable d'être réveillé à la présence des choses, dont il a accoutumé d'être frappé.

Ainsi la curée donnée aux chiens, fortifiera naturellement la disposition qu'ils ont à la chasse, & par la même raison les coups qu'on leur donnera à propos, à force de les retenir, les rendront immobiles à certains objets, qui naturellement les auroient émus.

Car nous avons vu par l'anatomie que les coups vont au cerveau, quelque part qu'ils donnent, & quand on frappe les animaux en certains tems, & à la présence de certains objets, on unit dans le cerveau l'impression qu'y fait le coup avec celle qu'y fait l'objet, & par-là on en change la disposition.

Par exemple, si on bat un chien à la présence d'une perdrix qu'il alloit manger, il se fait dans le cerveau une autre impression que celle que la perdrix y avoit fait naturellement. Car le cerveau est formé de sorte, que des corps qui agissent sur lui en concours, comme la perdrix & le bâton, il ne s'en fait qu'un seul objet total, qui a son caractère particulier, par conséquent son impression propre, d'où suivent des actions convenables.

C'est ainsi que les coups retiennent & poussent les animaux, sans qu'il soit besoin qu'ils raisonnent, & par la même raison ils s'accoutument à certaines voix, & à certains sons. Car la voix a sa manière de frapper, le coup donne à l'oreille, & le contre-coup au cerveau.

Il n'y a personne qui puisse penser que cette maniere d'apprendre, ou d'être touché du langage, demande de l'entendement. Et on ne voit rien dans les animaux qui oblige à y reconnoître quelque chose de plus excellent.

Bien plus, si nous venons à considérer ce que c'est qu'apprendre, nous découvrirons bientôt que les animaux en sont incapables.

Apprendre, suppose qu'on puisse sçavoir, & sçavoir, suppose, qu'on puisse avoir des idées universelles, & des principes universels, qui, une fois pénétrés, nous fassent toujours tirer de semblables conséquences.

J'ai en mon esprit l'idée d'une horloge, ou de quelque autre machine. Pour la faire je ne me propose aucune matiere déterminée, je la ferai également de bois, ou d'ivoire, de cuivre, ou d'argent. Voilà ce qui s'appelle une idée universelle, qui n'est assreinte à aucune matiere particuliere.

J'ai mes règles pour faire mon horloge. Je la ferai également bien sur quelque matiere que ce soit. Aujourd'hui, demain, dans dix ans, je la ferai toujours de même. C'est-là avoir un principe universel, que je puis également appliquer à tous les faits particuliers, parce que je sçais tirer de ce principe des conséquences toujours uniformes.

Loin d'avoir besoin pour mes desseins d'une matiere particuliere & déterminée, j'imagine souvent une machine, que je ne puis exécuter, faute d'avoir une matiere assez propre, & je vais tâtant toute la Nature, & remuant toutes les inventions de l'art, pour voir si je trouverai la matiere que je cherche.

Voyons si les animaux ont quelque chose de semblable, & si la conformité qui se trouve dans leurs actions, leur vient de regarder intérieurement un seul & même modèle.

Le contraire paroît manifestement. Car faire la même chose parce qu'on reçoit toujours, & à chaque fois la même impression, ce n'est pas ce que nous cherchons.

Je regarde cent fois le même objet, & toujours il fait dans ma vue un effet semblable. Cette perpétuelle uniformité ne vient nullement d'une idée intérieure à laquelle je m'étudie de me conformer, c'est que je suis toujours frappé du même objet matériel, c'est que mon organe est toujours également ému, & que la Nature a uni la même sensation à cette émotion, sans que je puisse en empêcher l'effet.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

V.

Suite où on montre encore plus particulièrement ce que c'est que dresser les animaux, & que leur parler.

Il en est de même des choses convenables, ou contraires à la vie. Elles ont toutes leur caractère particulier, qui fait son impression sur mon corps. A cela sont attachés naturellement la volupté & la douleur, l'appétit & la répugnance.

Or il me semble que tout le mieux qu'on puisse faire pour les animaux, c'est de leur accorder des sensations. Du moins est-il assuré qu'on ne leur met rien dans la tête que par des impressions palpables. Un homme peut être touché des idées immatérielles, de celles de la vérité, de celles de la vertu, de celles de l'ordre & des proportions, & des règles immuables qui les entretiennent, choses manifestement incorporelles. Au contraire, qui dresse un chien lui présente du pain à manger, prend un bâton à la main, lui enfonce, pour ainsi parler, les objets matériels sur tous ses organes, & le dresse à coups de bâton, comme on forge le fer à coups de marteau.

Qui veut entendre ce que c'est véritablement qu'apprendre, & la différence qu'il y a entre enseigner un homme, & dresser un animal, n'a qu'à regarder de quel instrument on se sert pour l'un & pour l'autre.

Pour l'homme, on emploie la parole, dont la force ne dépend point de l'impression corporelle. Car ce n'est point par cette impression qu'un homme en entend un autre. S'il n'est averti, s'il n'est convenu, en un mot, s'il n'entend la langue, la parole ne lui fait rien, & au contraire, s'il entend dix langues, dix sortes d'impressions sur les oreilles & sur son cerveau n'exciteront en lui que la même idée, & ce qu'on lui explique par tant de langues, on le peut encore expliquer en autant de sortes d'écritures. Et on peut substituer à la parole & à l'écriture, mille autres sortes de signes. Car quelle chose dans la Nature ne peut pas servir de signal? En un mot, tout est bon pour avertir l'homme, pourvu qu'on s'entende avec lui. Mais à l'animal, avec qui on ne s'entend pas, rien ne sert que les impressions réelles & corporelles, il faut les coups & le bâton. Et si on emploie la parole, c'est toujours la même qu'on inculque aux oreilles de l'animal, comme son, & non comme signe. Car on ne veut pas s'entendre avec lui, mais le faire venir à son point.

Avec un homme avec qui nous parlons, ou que nous avons à instruire, nous ne cessons pas jusques à ce que nous sentions qu'il entre dans notre pensée. Il n'en est pas ainsi des animaux.

A proprement parler, nous nous en servons, comme d'instrumens : des chiens, comme d'instrumens à chasser, des chevaux, comme d'instrumens à nous porter, à nous servir à la guerre, & ainsi du reste. Comme en accordant un instrument, nous tâtons la corde à diverses fois, jusques à ce que nous l'ayons mise à notre point, ainsi nous tâtons un chien que nous dressons à la chasse jusques à ce qu'il fasse ce que nous voulons, sans songer à le faire entrer en notre pensée, non plus que la corde, car nous ne lui sentons point de pensée ni de réflexion qui répondent aux nôtres.

Que si les animaux sont incapables de rien apprendre des hommes, qui s'appliquent expressément à les dresser, à plus forte raison, ne faut-il pas croire qu'ils apprennent les uns des autres.

Il est vrai qu'ils reçoivent les uns des autres de nouvelles impressions & dispositions ; mais si cela étoit apprendre, toute la Nature apprendroit, & rien ne seroit plus docile que la cire, qui retient si bien tous les traits du cachet qu'on appuie sur elle.

C'est ainsi qu'un oiseau reçoit dans le cerveau une impression du vol de sa mere, & cette impression se trouvant semblable à celle qui est dans la mere, elle fait nécessairement la même chose.

Les hommes appellent cela apprendre, parce que, lorsqu'ils apprennent, il se fait quelque chose de pareil en eux. Car ils ont un cerveau de même nature que celui des animaux ; & ils font plus facilement les mouvemens qui se font souvent en leur présence, sans doute, parce que leur cerveau imprimé du caractère de ce mouvement, est disposé par-là à en produire un semblable. Mais cela n'est pas apprendre, c'est recevoir une impression, dont on ne sçait ni les raisons, ni les causes, ni les convenances.

C'est ce qui paroît clairement dans le chant, & même dans la parole. Laissons-nous aller à nous-mêmes, nous parlerons du même ton dont on nous parle. Un écho en fait bien autant. Qu'on mette deux cordes de luth à l'unisson, l'une sonne quand on touche l'autre. Il se fait quelque chose de semblable en nous, quand nous chantons sur le même ton, dont on commence. Un Maître de musique nous le fait faire ; mais ce n'est pas lui qui nous l'apprend, la Nature nous l'a appris avant lui, quand elle a mis une si grande correspondance entre l'o-

reille qui reçoit les sons , & la trachée-artère qui les forme : Ceux qui savent l'anatomie connoissent les nerfs & les muscles qui font cette correspondance , & elle ne dépend point du raisonnement.

C'est ce qui fait que les rossignols se répondent les uns aux autres , que les fanfonnets & les perroquets répètent les paroles dont ils sont frappés. Ce sont comme des échos , ou plutôt ce sont de ces cordes montées sur un même ton , qui se répondent nécessairement l'une à l'autre.

Nous ne sommes pas seulement disposés à chanter sur le même ton que nous écoutons , mais encore tout notre corps s'ébranle en cadence , pour peu que nous ayons l'oreille juste , & cela dépend si peu de notre choix , qu'il faudroit nous forcer pour faire autrement , tant il y a de proportion entre les mouvemens de l'oreille , & ceux des autres parties.

Il est maintenant aisé de connoître la différence qu'il y a entre imiter naturellement , & apprendre par art. Quand nous chantons simplement après un autre , nous l'imitons naturellement ; mais nous apprenons à chanter , quand nous nous rendons attentifs aux règles de l'art , aux mesures , aux tems , aux différences des tons , à leurs accords , & aux autres choses semblables.

Et pour recueillir en deux mots tout ce qui vient d'être dit , il y a dans l'instruction quelque chose qui ne dépend que de la conformation des organes , & de cela les animaux en sont capables comme nous , & il y a ce qui dépend de la réflexion & de l'art , dont nous ne voyons en eux aucune marque.

Par-là demeure expliqué tout ce qui se dit de leur langage. C'est autre chose d'être frappé du son ou de la parole , en tant qu'elle agit l'air , & ensuite les oreilles & le cerveau : autre chose de la regarder comme un signe , dont les hommes sont convenus , & rappeler en son esprit les choses qu'elle signifie. Ce dernier , c'est ce qui s'appelle entendre le langage , & il n'y en a dans les animaux aucun vestige.

C'est aussi une fausse imagination qui nous persuade qu'ils nous font des signes. C'est autre chose de faire un signe pour se faire entendre , autre chose d'être mû de telle manière , qu'un autre puisse entendre nos dispositions.

La fumée nous est un signe du feu , & nous fait prévenir les embrasemens.

embrasemens. Les mouvemens d'une aiguille nous marquent les heures ; & reglent notre journée. Le rouge au visage & le feu aux yeux , sont un signe de la colere , & comme l'éclair qui nous avertit d'éviter ce foudre. Les cris d'un enfant nous sont un signe qu'il souffre , & par-là il nous invite , sans y penser , à le soulager. Mais de dire que pour cela ou le feu , ou une montre , ou un enfant , & même un homme en colere , nous fassent signe de quelque chose , c'est s'abuser trop visiblement.

Cependant sur ces légères ressemblances, les hommes se comparent aux animaux. Ils leur voient un corps comme à eux , & des mouvemens corporels semblables aux leurs. Ils sont d'ailleurs attachés à leurs sens , & par leurs sens à leurs corps. Tout ce qui n'est point corps , leur paroît un rien , ils oublient leur dignité , & contens de ce qu'ils ont de commun avec les bêtes , ils menent aussi une vie toute bestiale.

C'est une chose étrange , qu'ils aient besoin d'être réveillés sur cela. L'homme , animal , superbe , qui veut s'attribuer à lui-même tout ce qu'il connoît d'excellent , & qui ne veut rien céder à son semblable , fait des efforts pour trouver que les bêtes le valent bien , ou qu'il y a peu de différence entre lui & elles.

Une si étrange dépravation , qui nous fait voir d'un côté combien notre orgueil nous enfle , & de l'autre , combien notre sensualité nous ravilit , ne peut être corrigée , que par une sérieuse considération des avantages de notre nature. Voici donc ce qu'elle a de grand , & dont nous ne voyons dans les animaux aucune apparence.

La nature humaine connoît Dieu , & voilà déjà par ce seul mot les animaux au dessous d'elle jusques à l'infini. Car qui seroit assez insensé pour dire qu'ils aient seulement le moindre soupçon de cette excellente Nature , qui a fait toutes les autres , ou que cette connoissance ne fasse pas la plus grande de toutes les différences.

La nature humaine , en connoissant Dieu , a l'idée du bien ; & du vrai , d'une sagesse infinie , d'une puissance absolue , d'une droiture infaillible , en un mot de la perfection.

La nature humaine connoît l'immutabilité & l'éternité , & fait que ce qui est toujours & ce qui est toujours de même , doit précéder tout ce qui change , & qu'à comparaison de ce qui est toujours , ce qui change ne mérite pas qu'on le compte parmi les Etres.

La nature humaine connoît des vérités éternelles, & elle ne cesse de les chercher au milieu de tout ce qui change, puisque son génie est de rappeler tous les changemens à des règles immuables.

Car elle sçait que tous les changemens qui se voient dans l'Univers se font avec mesure, & par des proportions cachées, en sorte qu'à prendre l'ouvrage dans son tout, on n'y peut rien trouver d'irrégulier.

C'est-là qu'elle apperçoit l'ordre du Monde, la beauté incomparable des Astres, la régularité de leurs mouvemens, les grands effets du cours du Soleil, qui ramene les saisons, & donne à la Terre tant de différentes parures. Notre raison se promène par tous les ouvrages de Dieu, où voyant, & dans le détail & dans le tout, une sagesse d'un côté si éclatante, & de l'autre si profonde & si cachée, elle est ravie & se perd dans cette contemplation.

Alors s'apparoît à elle la belle & véritable idée d'une vie hors de cette vie, d'une vie qui se passe toute dans la contemplation de la vérité, & elle voit que la vérité éternelle par elle-même, doit mesurer un telle vie par l'éternité qui lui est propre.

La nature humaine connoît que le hazard n'est qu'un nom inventé par l'ignorance, & qu'il n'y en a point dans le monde. Car elle sçait que la raison s'abandonne le moins qu'elle peut au hazard, & que plus il y a de raison dans une entreprise, ou dans un ouvrage, moins il y a de hazard; de sorte qu'où préside une raison infinie, le hazard ne peut y avoir lieu.

La nature humaine connoît que ce Dieu qui préside à tous les corps, & qui les meut à sa volonté, ne peut pas être un corps: autrement il seroit changeant, mobile, altérable, & ne seroit point la raison éternelle & immuable par qui tout est fait.

La nature humaine connoît la force de la raison, & comment une chose doit suivre d'une autre. Elle apperçoit en elle-même cette force invincible de la raison. Elle connoît les règles certaines par lesquelles il faut qu'elle arrange toutes ses pensées. Elle voit dans tout bon raisonnement une lumière éternelle de vérité, & voit dans la suite enchaînée des vérités, que dans le fond il n'y en a qu'une seule, où toutes les autres sont comprises.

Elle voit que la vérité, qui est une, ne demande naturelle-

ment qu'une seule pensée pour la bien entendre, & dans la multiplicité des pensées qu'elle sent naître en elle-même, elle sent aussi qu'elle n'est qu'un léger écoulement de celui, qui comprenant toute vérité dans une seule pensée, pense aussi éternellement la même chose.

Ainsi elle connoît qu'elle est une image & une étincelle de cette raison première, qu'elle doit s'y conformer & vivre pour elle.

Pour imiter la simplicité de celui qui pense toujours la même chose, elle voit qu'elle doit réduire toutes ses pensées à une seule, qui est celle de servir fidèlement ce Dieu, dont elle est l'image.

Mais en même-tems elle voit qu'elle doit aimer, pour l'amour de lui, tout ce qu'elle trouve honoré de cette divine ressemblance, c'est-à-dire, tous les hommes.

Là elle découvre les règles de la justice, de la bien-séance, de la société, ou, pour mieux parler, de la fraternité humaine, & sçait que, si dans tout le monde, parce qu'il est fait par raison, rien ne se fait que de convenable, elle qui entend la raison, doit bien plus se gouverner par les loix de la convenance.

Elle sçait que, qui s'éloigne volontairement de ces loix, est digne d'être réprimé, & châtié par leur autorité toute-puissante, & que, qui fait du mal, en doit souffrir.

Elle sçait que le châtiment répare l'ordre du monde blessé par l'injustice, & qu'une action injuste, qui n'est point réparée par l'amendement, ne le peut être que par le supplice.

Elle voit donc que tout est juste dans le monde, & par conséquent que tout y est beau, parce qu'il n'y a rien de plus beau que la justice.

Par ces règles, elle connoît que l'état de cette vie, où il y a tant de maux & de défordres, doit être un état pénal, auquel doit succéder un autre état, où la vertu soit toujours avec le bonheur, & où le vice soit toujours avec la souffrance.

Elle connoît donc par des principes certains, ce que c'est que châtiment & récompense, & voit comment elle doit s'en servir pour les autres, & en profiter pour elle-même.

C'est sur cela qu'elle fonde les Sociétés & les Républi-

ques, & qu'elle réprime l'inhumanité & la barbarie.

Dire que les animaux aient le moindre soupçon de toutes ces choses, c'est s'aveugler volontairement, & renoncer au bon sens.

Après cela concluons que l'homme qui se compare aux animaux, ou les animaux à lui, s'est tout-à-fait oublié, & ne peut tomber dans cette erreur, que par le peu de soin qu'il prend de cultiver en lui-même ce qui raisonne & ce qui entend.

VII.
Les animaux n'in-
ventent rien.

Qui verra seulement que les animaux n'ont rien inventé de nouveau depuis l'origine du monde, & qui considérera d'eux tant d'inventions, tant d'arts & tant de machines, par lesquelles la nature humaine a changé la face de la Terre, verra aisément par-là combien il y a de grossièreté d'un côté, & combien de génie de l'autre.

Ne doit-on pas être étonné que ces animaux, à qui on veut attribuer tant de ruses, n'aient encore rien inventé; pas une arme pour se défendre, pas un signal pour se rallier & s'entendre contre les hommes, qui les font tomber dans tant de pièges? S'ils pensent, s'ils raisonnent, s'ils réfléchissent, comment ne font-ils pas encore convenus entr'eux du moindre signe? Les sourds & les muets trouvent l'invention de se parler par leurs doigts. Les plus stupides le font parmi les hommes; & si on voit que les animaux en sont incapables, on peut voir combien ils sont au dessous du dernier degré de stupidité, & que ce n'est pas connoître la raison, que de leur en donner la moindre étincelle.

Quand on entend dire à Montagne qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme, à telle bête, on a pitié d'un si bel esprit, soit qu'il dise sérieusement une chose si ridicule, soit qu'il raille sur une matière, qui d'elle-même est si sérieuse.

Y a-t-il un homme si stupide qui n'invente du moins quelque signe pour se faire entendre; Y a-t-il une bête si rusée qui ait jamais rien trouvé? Et qui ne sçait que la moindre des inventions est d'un ordre supérieur à tout ce qui ne fait que suivre?

Et à propos du raisonnement qui compare les hommes stupides avec les animaux, il y a deux choses à remarquer,

L'une, que les hommes les plus stupides ont des choses d'un ordre supérieur au plus parfait des animaux : l'autre, que tous les hommes étant sans contestation de même nature, la perfection de l'ame humaine doit être considérée dans toute la capacité où l'espèce se peut étendre ; & qu'au contraire ce qu'on ne voit dans aucun des animaux, n'a son principe ni dans aucune des especes, ni dans tout le genre.

Et parce que la marque la plus convaincante que les animaux sont poussés par une aveugle impétuosité, est l'uniformité de leurs actions, entrons dans cette matiere, & recherchons les causes profondes qui ont introduit une telle variété dans la vie humaine.

Représentons-nous donc que les corps vont naturellement un même train, selon les dispositions où on les a mis.

Ainsi tant que notre corps demeure dans la même disposition, ses mouvemens vont toujours de même.

Il en faut dire autant des sensations, qui, comme nous avons dit, sont attachées nécessairement aux dispositions des organes corporels.

Car encore que nous aions vu que nos sensations demandent nécessairement un principe distingué du corps, c'est-à-dire, une ame, nous avons vue en même-tems que cette ame en tant qu'elle sent, est assujettie au corps, en sorte que les sensations en suivent le mouvement.

Jamais donc nous n'inventerons rien par les sensations, qui vont toujours à la suite des mouvemens corporels, & ne forment jamais de cette ligne.

Et ce qu'on dit des sensations, se doit dire des imaginations, qui ne sont que des sensations continuées.

Ainsi quand on attribue les inventions à l'imagination, c'est en tant qu'il s'y mêle des réflexions & du raisonnement, comme nous verrons tout-à-l'heure. Mais de soi l'imagination ne produiroit rien, puisqu'elle n'ajoute rien aux sensations, que la durée.

Il en est de même de ces appétits ou aversions naturelles que nous appellons passions. Car elles suivent les sensations, & suivent principalement le plaisir & la douleur.

Si donc nous n'avions qu'un corps & des sensations, ou ce qui les suit, nous n'aurions rien d'inventif ; mais deux choses font naître les inventions. 1. Nos réflexions. 2. Notre liberté.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

VIII.
De la premiere
cause des inven-
tions, & de la va-
riété de la vie hu-
maine, qui est la
réflexion.

Car au-dessus des sensations, des imaginations, & des appétits naturels, il commence à s'élever en nous ce qui s'appelle réflexion, c'est-à-dire, que nous remarquons nos sensations, nous les comparons avec leurs objets, nous recherchons les causes de ce qui se fait en nous, & hors de nous, en un mot, nous entendons & nous raisonnons, c'est-à-dire, que nous connoissons la vérité, & que d'une vérité nous allons à l'autre.

De-là donc nous commençons à nous élever au dessus des dispositions corporelles, & il faut ici remarquer que dès que dans ce chemin nous avons fait un premier pas, nos progrès n'ont plus de bornes. Car le propre des réflexions, c'est de s'élever les unes sur les autres, de sorte qu'on réfléchit sur ces réflexions jusqu'à l'infini.

Au reste, quand nous parlons de ces retours sur nous-mêmes, il n'est plus besoin d'avertir, que ce retour ne se fait pas à la manière de celui des corps. Réfléchir, n'est pas exercer un mouvement circulaire, autrement tout corps qui tourne, s'entendrait lui-même & son mouvement. Réfléchir, c'est recevoir au dessus des mouvemens corporels, & au dessus même des sensations, une lumière qui nous rend capables de chercher la vérité jusques dans sa source.

C'est pourquoi en passant, ceux-là s'abusent, qui voulant donner aux bêtes du raisonnement, croient pouvoir le renfermer dans de certaines bornes. Car au contraire une réflexion en attire une autre, & la nature des animaux pourra s'élever à tous, dès qu'elle pourra sortir de la ligne droite.

C'est ainsi que d'observations en observations, les inventions humaines se sont perfectionnées. L'homme, attentif à la vérité, a connu ce qui étoit propre, ou mal-propre à ses desseins, & s'est trouvé l'imagination remplie par les sensations d'une infinité d'images. Par cette force qu'il a de réfléchir, il les a assemblées, il les a disjointe; il s'est en cette manière formé des desseins, il a cherché des matieres propres à l'exécution. Il a vu qu'en fondant le bas, il pouvoit élever le haut. Il a bâti, il a occupé de grands espaces dans l'air, & a étendu sa demeure naturelle. En étudiant la nature, il a trouvé des moiens de lui donner de nouvelles formes. Il s'est fait des instrumens: il s'est fait des armes: il a élevé les caux qu'il ne pouvoit pas aller puiser dans le fond où elles

étoient, il a changé toute la face de la terre, il en a creusé, il en a fouillé les entrailles, & il y a trouvé de nouveaux secours : ce qu'il n'a pas pu atteindre, de si loin qu'il a pu l'apercevoir, il l'a tourné à son usage. Ainsi les Astres le dirigent dans ses navigations, & dans ses voyages. Ils lui marquent & les saisons & les heures. Après six mille ans d'observations, l'esprit humain n'est pas épuisé, il cherche & il trouve encore, afin qu'il connoisse qu'il peut trouver jusqu'à l'infini, & que la seule paresse peut donner des bornes à ses connoissances, & à ses inventions.

Qu'on me montre maintenant que les animaux aient ajouté quelque chose depuis l'origine du monde, à ce que la nature leur avoit donné. J'y reconnoîtrai de la réflexion & de l'invention. Que s'ils vont toujours un même train comme les eaux & comme les arbres, c'est folie de leur donner un principe, dont on ne voit parmi eux aucun effet.

Et il faut ici remarquer que les animaux à qui nous voions faire les ouvrages les plus industrieux, ne sont pas ceux où d'ailleurs nous nous imaginons le plus d'esprit. Ce que nous voions de plus ingénieux parmi les animaux, sont les réservoirs des fourmis, si l'observation en est véritable, les toiles des araignées, & les filets qu'elles tendent aux mouches, les rayons de miel des abeilles, la coque des vers à soie, les coquillages des limaçons, & des autres animaux semblables, dont la bave forme autour d'eux des bâtimens si ornés, & d'une architecture si bien entendue. Et toutefois ces animaux n'ont d'ailleurs aucune marque d'esprit, & ce seroit une erreur de les estimer plus ingénieux que les autres, puisqu'on voit que leurs ouvrages ont en effet tant d'esprit, qu'ils les passent, & doivent sortir d'un principe supérieur.

Aussi la raison nous persuade que ce que les animaux font de plus industrieux, se fait de la même sorte que les fleurs, les arbres, & les animaux eux-mêmes, c'est-à-dire ; avec art du côté de Dieu, & sans art qui réside en eux.

Mais du principe de réflexion qui agit en nous, naît une seconde chose ; c'est la liberté, nouveau principe d'invention & de variété parmi les hommes. Car l'ame élevée par la réflexion au dessus du corps, & au dessus des objets, n'est point entraînée par leurs impressions, & demeure libre & maîtresse des objets & d'elle-même. Ainsi elle s'attache à ce qu'il lui

I X.
Seconde cause
des inventions &
de la variété de la
vie humaine, la li-
berté.

plaît, & considère ce qu'elle veut pour s'en servir selon les fins qu'elle se propose.

Cette liberté va si loin, que l'ame s'y abandonnant, fort quelquefois des limites que la raison lui prescrit, & ainsi parmi les mouvemens, qui diversifient en tant de manières la vie humaine; il faut compter les égaremens & les fautes.

De-là sont nées mille inventions. Les loix, les instructions, les récompenses, les châtimens & les autres moïens qu'on a inventés pour contenir, ou pour redresser la liberté égarée.

Les animaux ne s'égarent pas en cette sorte. C'est pourquoi on ne les blâme jamais. On les frappe bien de nouveau, par la même raison, qui fait qu'on retouche souvent à la corde qu'on veut monter sur un certain ton. Mais les blâmer ou se fâcher contre eux, c'est comme quand de colère on rompt sa plume qui ne marque pas, ou qu'on jette à terre un couteau qui refuse de couper.

Ainsi la nature humaine a une étendue en bien & en mal, qu'on ne trouve point dans la nature animale; & c'est pourquoi les passions dans les animaux, ont un effet plus simple & plus certain. Car les nôtres se compliquent par nos réflexions; & s'embarrassent mutuellement. Trop de vues, par exemple, mêleront la crainte avec la colère, ou la tristesse avec la joie. Mais comme les animaux, qui n'ont point de réflexion, n'ont que les objets naturels, leurs mouvemens sont moins détournés.

Joint que l'ame, par sa liberté, est capable de s'opposer aux passions avec une telle force, qu'elle en empêche l'effet.

Ce qui étant une marque de raison dans l'homme, le contraire est une marque que les animaux n'ont point de raison.

Car par tout où la passion domine sans résistance, le corps & ses mouvemens y sont & y peuvent tout, & ainsi la raison n'y peut pas être.

Mais le grand pouvoir de la volonté sur le corps consiste dans ce prodigieux effet que nous avons remarqué, que l'homme est tellement maître de son corps, qu'il peut même le sacrifier à un plus grand bien qu'il se propose. Se jeter au milieu des coups, & s'enfoncer dans les traits par une impétuosité aveugle, comme il arrive aux animaux, ne marque rien au dessus du corps. Car un verre se brisse bien en tombant d'en-haut de son propre poids; mais se déterminer à mourir avec connoissance

&

& par raison, malgré toute la disposition du corps qui s'oppose à ce dessein, marque un principe supérieur au corps, & parmi tous les animaux, l'homme est le seul où se trouve ce principe.

La pensée d'Aristote est belle ici, que l'homme seul a la raison, parce que seul il peut vaincre & la nature & la coutume.

Par les choses qui ont été dites, il paroît manifestement qu'il n'y a dans les animaux, ni art, ni réflexion, ni invention, ni liberté. Mais moins il y a de raison en eux, plus il y en a dans celui qui les a faits.

Et certainement c'est l'effet d'un art admirable, d'avoir si industrieusement travaillé la matière, qu'on soit tenté de croire qu'elle agit par elle-même, & par une industrie qui lui est propre.

Les Sculpteurs & les Peintres semblent animer les pierres, & faire parler les couleurs, tant ils représentent vivement les actions extérieures qui marquent la vie. On peut dire à peu près dans le même sens, que Dieu fait raisonner les animaux, parce qu'il imprime dans leurs actions une image si vive de raison, qu'ils semblent d'abord qu'ils raisonnent.

Il semble en effet que Dieu ait voulu nous donner dans les animaux une image de raisonnement, une image de finesse, bien plus, une image de vertu, & une image de vice : une image de piété dans le soin qu'ils montrent tous pour leurs petits, & quelques-uns pour leurs peres : une image de prévoyance, une image de fidélité, une image de flatterie, une image de jalousie & d'orgueil, une image de cruauté, une image de fierté & de courage. Ainsi les animaux nous sont un spectacle, où nous voyons nos devoirs & nos manquemens dépeints. Chaque animal est chargé de sa représentation. Il étale, comme un tableau, la ressemblance qu'on lui a donnée, mais il n'ajoute, non plus qu'un tableau, rien à ses traits. Il ne montre d'autre invention que celle de son Auteur, & il est fait, non pour être ce qu'il nous paroît, mais pour nous en rappeler le souvenir.

Admirons donc dans les animaux, non point leur finesse & leur industrie ; car il n'y a point d'industrie, où il n'y a point d'in-

Tome X.

Rrrr

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

X.
Combien la fa-
gelle de Dieu pa-
roît dans les ani-
maux.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

X I.

Les animaux sont
soumis à l'homme,
& n'ont pas même
le dernier degré de
raisonnement.

vention ; mais la sagesse de celui qui les a construits avec tant d'art, qu'ils semblent même agir avec art.

Il n'a pas voulu toutefois que nous fussions déçus par cette apparence de raisonnement que nous voyons dans les animaux. Il a voulu, au contraire, que les animaux fussent des instrumens dont nous nous servons, & que cela même fût un jeu pour nous.

Nous domtons les animaux les plus forts, & venons à bout de ceux qu'on imagine les plus rusés. Et il est bon de remarquer que les hommes les plus grossiers, sont ceux que nous employons à conduire les animaux, ce qui montre combien ils sont au dessous du raisonnement, puisque le dernier degré de raisonnement suffit pour les conduire comme on veut.

Une autre chose nous fait voir encore combien les bêtes sont loin de raisonner. Car on n'en a jamais vu qui fussent touchées de la beauté des objets qui se présentent à leurs yeux, ni de la douceur des accords, ni des autres choses semblables, qui consistent en proportions & en mesures, c'est-à-dire, qu'elles n'ont pas même cette espèce de raisonnement qui accompagne toujours en nous la sensation, & qui est le premier effet de la réflexion.

Qui considérera toutes ces choses, s'apercevra aisément que c'est l'effet d'une ignorance grossière, ou de peu de réflexion, de confondre les animaux avec l'homme, ou de croire qu'ils ne diffèrent que du plus ou moins, car on doit avoir aperçu combien il y a d'objets, dont les animaux ne peuvent être touchés, & qu'il n'y en a aucun, dont on puisse juger vraisemblablement qu'ils entendent la nature, & les convenances.

X II.

Réponse à l'objection tirée de la ressemblance des organes.

Et quand on croit pouvoir prouver la ressemblance du principe intérieur par celle des organes, on se trompe doublement. Premièrement, en ce qu'on croit l'intelligence absolument attachée aux organes corporels, ce que nous avons vu être très-faux. Et le principe dont se servent les défenseurs des animaux, devrait leur faire tirer une conséquence opposée à celle qu'ils tirent. Car s'ils soutiennent d'un côté que les organes sont communs entre les hommes & les bêtes, comme d'ailleurs il est clair que les hommes entendent des

objets , dont on ne peut pas même soupçonner que les animaux ayent la moindre lumière , il faudroit conclure nécessairement que l'intelligence de ces objets n'est point attachée aux organes , & qu'elle dépend d'un autre principe.

Mais secondement , on se trompe quand on assure qu'il n'y a point de différence d'organe entre les hommes & les animaux. Car les organes ne consistent pas dans cette masse grossière que nous voyons , & que nous touchons. Elles dépendent de l'arrangement des parties délicates & imperceptibles , dont on apperçoit quelque chose en y regardant de près , mais dont toute la finesse ne peut être sentie que par l'esprit.

Or personne ne peut sçavoir jusques où va dans le cerveau cette délicatesse d'organes. On dit seulement que l'homme , à proportion de sa grandeur , contient dans sa tête , sans comparaison , plus de cervelle qu'aucun animal , quel qu'il soit.

Et nous pouvons juger de la délicatesse des parties de notre cerveau par celle de notre langue. Car la langue de la plupart des animaux , quelque semblable qu'elle paroisse à la nôtre dans sa masse extérieure est incapable d'articulation. Et pour faire que la nôtre puisse articuler distinctement tant de sons divers , il est aisé de juger de combien de muscles délicats elle a dû être composée.

Maintenant il est certain que l'organisation du cerveau doit être d'autant plus délicate , qu'il y a sans comparaison plus d'objets , dont il peut recevoir les impressions , qu'il n'y a de sons que la langue puisse articuler.

Mais au fond , c'est une méchante preuve de raisonnement que celle qu'on tire des organes , puisque nous avons vu si clairement , combien il est impossible que le raisonnement y soit attaché , & assujéti de lui-même.

Ce qui fait raisonner l'homme , n'est pas l'arrangement des organes , c'est un rayon & une image de l'esprit divin ; c'est une impression , non point des objets , mais des vérités éternelles , qui résident en Dieu comme dans leur source ; de sorte que de vouloir voir les marques du raisonnement dans les organes , c'est chercher à mettre tout l'esprit dans le corps.

Et il n'y a rien assurément de plus mauvais sens, que de conclure, qu'à cause que Dieu nous a donné un corps semblable aux animaux, il ne nous a rien donné de meilleur qu'à eux. Car sous les mêmes apparences, il a pu cacher divers trésors, & ainsi il en faut croire autre chose que les apparences.

Ce n'est pas en effet par la nature, ou par l'arrangement de nos organes, que nous connoissons notre raisonnement. Nous le connoissons par expérience, en ce que nous nous sentons capables de réflexion: nous connoissons un pareil talent dans les hommes nos semblables, parce que nous voyons par mille preuves, & sur tout par le langage, qu'ils pensent & qu'ils réfléchissent comme nous; & comme nous n'apercevons dans les animaux aucune marque de réflexion, nous devons conclure qu'il n'y a en eux aucune étincelle de raisonnement.

Je ne veux point ici exagérer ce que la figure humaine a de singulier, de noble, de grand, d'adroit & de commode au dessus de tous les animaux, ceux qui l'étudieront, le découvriront aisément, & ce n'est pas cette différence de l'homme d'avec la bête, que j'ai eu dessein d'expliquer.

Mais après avoir prouvé que les bêtes n'agissent point par raisonnement, examinons par quel principe on doit croire qu'elles agissent. Car il faut bien que Dieu ait mis quelque chose en elles pour les faire agir convenablement comme elles font, & pour les pousser aux fins auxquelles il les a destinées. Cela s'appelle ordinairement instinct. Mais comme il n'est pas bon de s'accoutumer à dire des mots qu'on n'entende pas, il faut voir ce qu'on peut entendre par celui-ci.

Le mot d'Instinct en général, signifie impulsion. Il est opposé à choix, & on a raison de dire que les animaux agissent par impulsion plutôt que par choix.

Mais qu'est-ce que cette impulsion & cet instinct? Il y a sur cela deux opinions qu'il est bon de rapporter en peu de paroles.

La première veut que l'instinct des animaux soit un sentiment. La seconde n'y reconnoît autre chose qu'un mouvement semblable à celui des horloges, & autres machines.

XIII.

Ce que c'est que l'instinct qu'on attribue ordinairement aux animaux.

Deux opinions sur ce point.

Ce dernier sentiment est presque né dans nos jours. Car, quoique Diogène le Cynique eût dit, au rapport de Plutarque, que les bêtes ne sentoient pas à cause de la grossièreté de leurs organes, il n'avoit point eu de Sectateurs. Du tems de nos Peres, un Médecin Espagnol * a enseigné la même Doctrine au Siècle passé, sans être suivi, à ce qu'il paroît, de qui que ce soit. Mais depuis peu, M. Descartes a donné un peu plus de vogue à cette opinion qu'il a aussi expliqué par de meilleurs principes que tous les autres.

La premiere opinion, qui donne le sentiment pour instinct, remarque, 1° que notre ame a deux parties, la sensitive & la raisonnable. Elle remarque, 2° que puisque ces deux parties ont en nous des opérations si distinctes, on peut les séparer entierement, c'est-à-dire, que comme on comprend qu'il y a des substances purement intelligentes, comme sont les Anges, il y en aura de purement sensitives, comme sont les bêtes.

Ils y mettent donc tout ce qu'il y a en nous qui ne raisonne pas, c'est-à-dire, non seulement le corps & les organes, mais encore les sensations, les imaginations, les passions, enfin tout ce qui suit les dispositions corporels, & qui est dominé par les objets.

Mais comme nos imaginations & nos passions ont souvent beaucoup de raisonnement mêlé, ils retranchent tout cela aux bêtes, & en un mot, ils n'y mettent que ce qui se peut faire sans réflexion.

Il est maintenant aisé de déterminer ce qui s'appelle instinct dans cette opinion car, en donnant aux bêtes tout ce qu'il y a en nous de sensitif, on leur donne par conséquent le plaisir & la douleur, les appétits ou les aversions qui les suivent, car tout cela ne dépend point du raisonnement.

L'instinct des animaux ne sera donc autre chose que le plaisir & la douleur, que la nature aura attachés en eux comme en nous, à certains objets, & aux impressions qu'ils font dans le corps.

Et il semble que le Poëte ait voulu expliquer cela, lorsque parlant des abeilles, il dit qu'elles ont soin de leurs petits, touchées par une certaine douceur.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU, &c.

* Gomeſius Perci-
ra, dans l'Ouvrage
intitulé du nom de
ſon pere & de ſa
mere, *Antoniana
Marguerita.*

Ce sera donc par le plaisir & par la douleur, que Dieu poussera & incitera les animaux aux fins qu'il s'est proposées. Car à ces deux sensations sont joints naturellement les appétits convenables.

A ces appétits seront jointes, par un ordre de la nature, les actions extérieures, comme s'approcher ou s'éloigner, & c'est ainsi, disent-ils, que poussés par le sentiment d'une douleur violente, nous retirons promptement, & avant toute réflexion, notre main du feu.

Et si la nature a pu attacher les mouvemens extérieurs du corps à la volonté raisonnable, elle a pu aussi les attacher à ces appétits brutaux, dont nous venons de parler.

Telle est la première opinion touchant l'instinct. Elle paroît d'autant plus vraisemblable, qu'en donnant aux animaux le sentiment & ses suites, elle ne leur donne rien, dont nous n'ayons l'expérience en nous-mêmes, & que d'ailleurs elle sauve parfaitement la dignité de la nature humaine, en lui réservant le raisonnement.

Elle a pourtant ses inconvéniens, comme toutes les opinions humaines. Le premier est, que la sensation, par toutes les choses qui ont été dites, & par beaucoup d'autres, ne peut pas être une affection des corps. On peut bien les subtiliser, les rendre plus déliés, les réduire en vapeurs & en esprits, par-là ils deviendront plus vites, plus mobiles, plus insinuans, mais cela ne les fera pas sentir.

Toute l'Ecole en est d'accord. Et aussi en donnant la sensation aux animaux, elle leur donne une ame sensitive distincte du corps.

Cette ame n'a point d'étendue, autrement elle ne pourroit pas pénétrer tout le corps, ni lui être unie, comme l'Ecole le suppose.

Cette ame est indivisible selon saint Thomas, toute dans le tout, & toute dans chaque partie. Toute l'Ecole le suit en cela, du moins à l'égard des animaux parfaits; car à l'égard des reptiles, & des insectes, dont les parties séparées ne laissent pas de vivre, c'est une difficulté à part, sur laquelle l'Ecole même est fort partagée, & qu'il ne s'agit pas ici de traiter.

Que si l'ame qu'on donne aux bêtes est distincte du corps,

si elle est sans étendue & indivisible, il semble qu'on ne peut pas s'empêcher de la reconnoître pour spirituelle.

Et de-là naît un autre inconvénient. Car si cette ame est distincte du corps, si elle a son Etre à part, la dissolution du corps ne doit point la faire périr, & nous retombons par-là dans l'erreur des Platoniciens qui mettoient toutes les ames immortelles, tant celles des hommes, que celles des animaux.

Voilà deux grands inconvénients, & voici par où on en sort.

Et premierement, Saint Thomas & les autres Docteurs de l'Ecole ne croient pas que l'ame soit spirituelle précisément pour être distincte du corps, ou pour être indivisible.

Pour cela, il faut entendre ce qu'on appelle proprement spirituel.

Spirituel, c'est immatériel. Et S. Thomas appelle immatériel ce qui, non seulement n'est pas matiere, mais qui de soi est indépendant de la matiere.

Cela même, selon lui, est intellectuel. Il n'y a que l'intelligence, qui d'elle-même soit indépendante de la matiere, & qui ne tienne à aucun organe corporel.

Il n'y a donc proprement en nous d'opération spirituelle, que l'opération intellectuelle. Les opérations sensibles ne s'appellent point de ce nom, parce qu'en effet nous les avons vues tout-à-fait assujetties à la matiere & au corps. Elles servent la partie spirituelle, mais elles ne sont pas spirituelles, & aucun Auteur, que je sçache, ne leur a donné ce nom.

Tous les Philosophes, même les Païens, ont distingué en l'homme deux parties, l'une raisonnable, qu'ils appellent *mens*, en notre Langue, esprit, intelligence; l'autre qu'ils appellent sensitive & irraisonnable.

Ce que les philosophes Païens ont appelé *mens*, partie raisonnable & intelligente, c'est à quoi les SS. PP. ont donné le nom de spirituel: en sorte que dans leur langage, nature spirituelle & nature intellectuelle, c'est la même chose.

Ainsi le premier de tous les esprits, c'est Dieu, souverainement intelligent.

La Créature spirituelle est celle qui est faite à son image, qui est née pour entendre, & encore pour entendre Dieu selon sa portée.

Tout ce qui n'est point intellectuel, n'est ni l'image de Dieu, ni capable de Dieu. Dès-là il n'est pas spirituel.

De cette sorte l'intellectuel & le spirituel, c'est la même chose.

Notre langue s'est conformée à cette notion. Un esprit, selon nous, est toujours quelque chose d'intelligent, nous n'avons point de mot plus propre pour expliquer celui de *res*, & de *mens*, que celui d'esprit.

En cela, nous suivons l'idée du mot d'esprit & de spirituel qui nous est donné dans l'Ecriture, où tout ce qui s'appelle esprit, au sens dont il s'agit, est intelligent, & où les seules opérations qui sont nommées spirituelles, sont les intellectuelles.

C'est en ce sens que S. Paul appelle Dieu, le Pere de tous les esprits, c'est-à-dire, de toutes les Créatures intellectuelles, capables de s'unir à lui.

Dieu est esprit dit notre Seigneur, & ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit & en vérité: c'est-à-dire, que cette suprême Intelligence doit être adorée par l'intelligence.

Selon cette notion, les sens n'appartiennent pas à l'esprit.

Quand l'Apôtre distingue l'homme animal d'avec l'homme spirituel, il distingue celui qui agit par les sens, d'avec celui qui agit par l'entendement, & s'unir à Dieu.

Quand le même Apôtre dit que la chair convoite contre l'esprit, & l'esprit contre la chair, il entend que la partie intelligente combat la partie sensitive, que l'esprit, capable de s'unir à Dieu, est combattu par le plaisir sensible attaché aux dispositions corporelles.

Le même Apôtre, en séparant les fruits de la chair d'avec les fruits de l'esprit, par ceux-ci entend les vertus intellectuelles; & par ceux-là entend les vices, qui nous attachent aux sens, & à leurs objets.

Et encore que parmi les fruits de la chair, il range beaucoup de vices qui semblent n'appartenir qu'à l'esprit, tels que sont l'orgueil & la jalousie, il faut remarquer que ces sentimens vicieux, s'excitent principalement par les marques sensibles de préférence que nous désirons pour nous même, & que nous envions aux autres, ce qui donne lieu de les ranger parmi les vices, qui tirent leur origine des objets sensibles.

Il se voit donc que les sensations d'elles-mêmes, ne sont point partie de la nature spirituelle, parce qu'en effet elles sont totalement assujetties aux objets corporels, & aux dispositions corporelles.

Ainsi la spiritualité commence en l'homme, où la lumière de l'intelligence & de la réflexion commence à poindre, parce que c'est là que l'ame commence à s'élever au-dessus du corps, & non seulement à s'élever au-dessus, mais encore à le dominer, & à s'attacher à Dieu, c'est-à-dire, au plus spirituel, & au plus parfait de tous les objets.

Quand donc on aura donné les sensations aux animaux, il paroît qu'on ne leur aura rien donné de spirituel. Leur ame sera de même nature que leurs opérations, lesquelles en nous-mêmes, quoiqu'elles viennent d'un principe qui n'est pas un corps, passent pourtant pour charnelles & corporelles, par leur assujettissement total aux dispositions du corps.

De cette sorte, ceux qui donnent aux bêtes des sensations, & une ame qui en soit capable, interrogés si cette ame est un esprit, ou un corps, répondront qu'elle n'est ni l'un ni l'autre. C'est une nature mitoyenne, qui n'est pas un corps, parce qu'elle n'est pas étendue en longueur, largeur, & profondeur; qui n'est pas un esprit, parce qu'elle est sans intelligence, incapable de posséder Dieu, & d'être heureuse.

Ils résoudreont par le même principe l'objection de l'immortalité. Car encore que l'ame des bêtes soit distincte du corps, il n'y a point d'apparence qu'elle puisse être conservée séparément, parce qu'elle n'a point d'opération qui ne soit totalement absorbée par le corps & par la matière. Et il n'y a rien de plus injuste, ni de plus absurde aux Platoniciens, que d'avoir égalé l'ame des bêtes, où il n'y a rien qui ne soit dominé absolument par le corps, à l'ame humaine, où l'on voit un principe qui s'élève au dessus de lui, qui le pousse jusques à sa ruine pour contenter la raison, & qui s'élève jusques à la plus haute vérité, c'est-à-dire, jusques à Dieu même.

C'est ainsi que la première opinion sort de deux inconvéniens que nous avons remarqués. Mais la seconde croit se tirer encore plus nettement d'affaire. Car elle n'est point en peine d'expliquer comment l'ame des animaux n'est, ni spirituelle, ni immortelle, puisqu'elle ne leur donne pour toute ame que le sang & les esprits.

Elle dit donc que les mouvemens des animaux ne sont point administrés par les sensations, & qu'il suffit pour les expliquer de supposer seulement l'organisation des parties, l'impression des objets sur le cerveau, & la direction des esprits, pour faire jouer les muscles.

C'est en cela que consiste l'instinct selon cette opinion, & ce ne sera autre chose que cette force mouvante, par laquelle les muscles sont ébranlés & agités.

Au reste, ceux qui suivent cette opinion, observent que les esprits peuvent changer de nature par diverses causes. Plus de bile mêlée dans le sang, les rendra plus impétueux & plus vifs. Le mélange d'autres liqueurs les fera plus tempérés. Autres seront les esprits d'un animal repu, autres ceux d'un animal affamé. Il y aura aussi de la différence entre les esprits d'un animal qui aura sa vigueur entière, & ceux d'un animal déjà épuisé & recré. Les esprits pourront être plus ou moins abondans, plus ou moins vifs, plus grossiers ou plus atténués, & ces Philosophes prétendent qu'il n'en faut pas davantage pour expliquer tout ce qui se fait dans les animaux, & les différens états où ils se trouvent.

Avec ce raisonnement, cette opinion jusqu'ici entre peu dans l'esprit des hommes. Ceux qui la combattent, concluent de-là qu'elle est contraire au sens commun, & ceux qui la défendent, répondent que peu de personnes les entendent à cause que peu de personnes prennent la peine de s'élever au dessus des préventions des sens, & de l'enfance.

Il est aisé de comprendre, par ce qui vient d'être dit, que ces derniers conviennent avec l'École, non seulement que le raisonnement, mais encore que la sensation, ne peut jamais précisément venir du corps, mais ils ne mettent la sensation qu'où ils mettent le raisonnement, parce que la sensation, qui d'elle-même ne connoît point la vérité, selon eux n'a aucun usage que d'exciter la partie qui la connoît.

Et ils soutiennent que les sensations ne servent de rien à expliquer, ni à faire les mouvemens corporels, parce que loin de les causer, elles les suivent; en sorte que pour bien raisonner, il faut dire tel mouvement est, donc telle sensation s'ensuit, & non pas telle sensation est, donc tel mouvement s'ensuit.

Pour ce qui est de l'immortalité de l'ame humaine, elle

n'a aucune difficulté selon leurs principes. Car dès-là qu'ils ont établi avec toute l'Ecole qu'elle est distincte du corps, parce qu'elle sent, parce qu'elle entend, parce qu'elle veut, en un mot, parce qu'elle pense, ils disent qu'il n'y a plus qu'à considérer, que Dieu qui aime ses ouvrages, conserve généralement à chaque chose l'Etre qu'il lui a une fois donné. Les corps peuvent bien être dissous, leurs parcelles peuvent bien être séparées & jetées de-çà & de-là, mais pour cela ils ne sont point anéantis. Si donc l'ame est une substance distincte du corps, par la même raison, ou à plus forte raison, Dieu lui conservera son Etre, & n'ayant point de parties, elle doit subsister éternellement dans toute son intégrité.

Voilà les deux opinions que soutiennent, touchant les bêtes, ceux qui ont aperçu qu'on ne peut sans absurdité, ni leur donner du raisonnement, ni faire sentir la matiere. Mais laissant à part les opinions, rappelons à notre mémoire les choses que nous avons constamment trouvées & observées dans l'ame raisonnable.

XIV.
Conclusion de ce
Traité, où l'excellence de la nature humaine est de nouveau démontrée.

Premièrement, outre les opérations sensitives, toutes engagées dans la chair, & dans la matiere, nous y avons trouvé les opérations intellectuelles, si supérieures au corps, & si peu comprises dans ses dispositions, qu'au contraire elles le dominant, le font obéir, le dévouent à la mort, & le sacrifient.

Nous avons vu aussi que, par notre entendement, nous appercevons des vérités éternelles, claires & incontestables. Nous savons qu'elles sont toujours les mêmes, & nous sommes toujours les mêmes à leur égard, toujours également ravis de leur beauté, & convaincus de leur certitude, marque que notre ame est faite pour les choses qui ne changent pas, & qu'elle a en elle un fond, qui aussi ne doit pas changer.

Car il faut ici observer que ces vérités éternelles sont l'objet naturel de notre entendement. C'est par elles qu'il rapporte naturellement toutes les actions humaines à leur règle; tous les raisonnemens aux premiers principes connus par eux-mêmes, comme éternels & invariables; tous les ouvrages de l'art & de la nature, toutes les figures, tous les mouvemens aux proportions cachés, qui en font la beauté & la force. Enfin, toutes choses généralement aux décrets de la sagesse de Dieu, & à l'ordre immuable qui les fait aller en concours.

Sffij

Que si ces vérités éternelles sont l'objet naturel de l'entendement humain, par la convenance qui se trouve entre les objets & les puissances, on voit quelle est sa nature, & qu'étant né conforme à des choses qui ne changent point, il a en lui un principe de vie immortelle.

Et parmi ces vérités éternelles, qui sont l'objet naturel de l'entendement, celle qu'il apperçoit comme la première, en laquelle toutes les autres subsistent & se réunissent, c'est qu'il y a un premier Être qui entend tout avec certitude, qui fait tout ce qu'il veut, qui est lui-même sa règle, dont la volonté est notre Loi, dont la vérité est notre vie.

Nous savons qu'il n'y a rien de plus impossible que le contraire de ces vérités, & qu'on ne peut jamais supposer, sans avoir le sens renversé, ou que ce premier Être ne soit pas, ou qu'il puisse changer, ou qu'il puisse y avoir une créature intelligente, qui ne soit pas faite pour entendre, & pour aimer ce principe de son Être.

C'est par-là que nous avons vu que la nature de l'ame est d'être formée à l'image de son Auteur, & cette conformité nous y fait entendre un principe divin & immortel.

Car s'il y a quelque chose parmi les créatures, qui mérite de durer éternellement, c'est sans doute la connoissance & l'amour de Dieu, & ce qui est né pour exercer ces divines opérations.

Quiconque les exerce, les voit si justes & si parfaites, qu'il voudroit les exercer à jamais, & nous avons dans cet exercice l'idée d'une vie éternelle & bienheureuse.

Les histoires anciennes & modernes font foi que cette idée de vie immortelle, se trouve confusément dans toutes les Nations qui ne sont pas tout-à-fait brutes; mais ceux qui connoissent Dieu, l'ont très-claire & très-distincte. Car ils voient que la créature raisonnable peut vivre éternellement heureuse, en admirant les grandeurs de Dieu, les conseils de sa sagesse, & la beauté de ses ouvrages.

Et nous avons quelque expérience de cette vie, lorsque quelque vérité illustre nous apparoit, & que contemplant la nature, nous admirons la sagesse, qui a tout fait dans un si bel ordre.

Là nous goutons un plaisir si pur, que tout autre plaisir ne nous paroît rien à comparaison. C'est ce plaisir qui a trans-

porté les Philosophes , & qui leur a fait souhaiter que la nature n'eût donné aux hommes aucunes voluptés sensuelles, parce que ces voluptés troublent en nous le plaisir de goûter la vérité toute pure.

Qui voit Pythagore, ravi d'avoir trouvé les quarrés des côtés d'un certain triangle, avec le quarré de sa base, sacrifier une Hécatombe en action de grâces : qui voit Archimède, attentif à quelque nouvelle découverte, en oublier le boire & le manger : qui voit Platon célébrer la félicité de ceux qui contemplent le beau & le bon ; premierement, dans les arts ; secondement, dans la nature ; & enfin, dans leur source, & dans leur principe, qui est Dieu : qui voit Aristote louer ces heureux momens, où l'ame n'est possédée que de l'intelligence de la vérité, & juger une telle vie seule digne d'être éternelle, & d'être la vie de Dieu ; mais qui voit les Saints, tellement ravis de ce divin exercice, de connoître, d'aimer & de louer Dieu, qu'ils ne le quittent jamais, & qu'ils éteignent, pour le continuer durant tout le cours de leur vie, tous les desirs sensuels : qui voit, dis-je, toutes ces choses, reconnoît dans les opérations intellectuelles, un principe & un exercice de vie éternellement heureuse.

Et le desir d'une telle vie s'élève & se fortifie d'autant plus en nous, que nous méprisons davantage la vie sensuelle, & que nous cultivons avec plus de soin la vie de l'intelligence.

Et l'ame qui entend cette vie, & qui la desire, ne peut comprendre que Dieu qui lui a donné cette idée, & lui a inspiré ce desir, l'ait fait pour une autre fin.

Et il ne faut pas s'imaginer qu'elle perde cette vie en perdant son corps, car nous avons vu que les opérations intellectuelles, ne sont pas à la maniere des sensations, attachées à des organes corporels. Et encore que par la correspondance qui se doit trouver entre toutes les opérations de l'ame, l'entendement se serve des sens, & des images sensibles, ce n'est pas en se tournant de ce côté-là qu'il se remplit de la vérité, mais en se tournant vers la vérité éternelle.

Les sens n'apportent pas à l'ame la connoissance de la vérité, il s l'excitent, ils la réveillent, ils l'avertissent de certainseffets : elle est sollicitée à chercher les causes, mais elle ne les découvre, elle n'en voit les liaisons, ni les prin-

cipes qui font tout mouvoir, que dans une lumière supérieure, qui vient de Dieu, ou qui est Dieu même.

Dieu donc est la vérité, d'elle-même toujours présente à tous les esprits, & la vraie source de l'intelligence. C'est de ce côté qu'elle voit le jour, c'est par-là qu'elle respire & qu'elle vit.

Ainsi, autant que Dieu restera à l'ame, (& de lui-même jamais il ne manque à ceux qu'il a faits pour lui, & sa dernière bienfaisance ne se retire jamais que de ceux qui s'en détournent volontairement), autant, dis-je, que Dieu restera à l'ame, autant vivra notre intelligence, & quoi qu'il arrive de nos sens & de notre corps, la vie de notre raison est en sûreté.

Que s'il faut un corps à notre ame qui est née pour lui être unie, la Loi de la Providence veut que le plus digne l'emporte, & Dieu rendra à l'ame son corps immortel, plutôt que de laisser l'ame, faite de corps, dans un état imparfait.

Mais réduisons ces raisonnemens en peu de paroles. L'ame née pour considérer ces vérités immuables, & Dieu, où se réunit toute vérité, par-là se trouve conforme à ce qui est éternel.

En connoissant, & en aimant Dieu, elle exerce les opérations qui méritent le mieux de durer toujours.

Dans ces opérations, elle a l'idée d'une vie éternellement bienheureuse, & elle en conçoit le desir. Elle s'unit à Dieu, qui est le vrai principe de l'intelligence, & ne craint point de le perdre en perdant le corps, d'autant plus que sa sagesse éternelle, qui fait servir le moindre au plus digne, si l'ame a besoin d'un corps, pour vivre dans sa naturelle perfection, lui rendra plutôt le sien, que de laisser défaillir son intelligence par ce manquement.

C'est ainsi que l'ame connoît qu'elle est née pour être heureuse à jamais, & aussi que renonçant à ce bonheur éternel, un malheur éternel sera son supplice.

Il n'y a donc plus de néant pour elle, depuis que son Auteur l'a une fois tirée du néant pour jouir de sa vérité & de sa bonté. Car, comme qui s'attache à cette vérité, & à cette bonté, mérite plus que jamais de vivre dans cet exercice, & de le voir durer éternellement, celui aussi qui s'en prive

& qui s'en éloigne , mérite de voir durer dans l'éternité la peine de sa défection.

Ces raisons sont solides & inébranlables à qui les sçait pénétrer ; mais le Chrétien a d'autres raisons qui sont le vrai fondement de son espérance , c'est la parole de Dieu , & ses promesses immuables. Il promet la vie éternelle à ceux qui le servent , & condamne les rebelles à un supplice éternel. Il est fidèle à sa parole , & ne change point ; & comme il a accompli aux yeux de toute la Terre , ce qu'il a promis de son Fils & de son Eglise , l'accomplissement de ses promesses nous assure la vérité de celle de la vie future.

Vivons donc dans cette attente , passons dans le Monde sans nous y attacher. Ne regardons pas ce qui se voit , mais ce qui ne se voit pas , parce que , comme dit l'Apôtre , ce qui se voit est passager , & ce qui ne se voit pas dure toujours.

TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE
DE DIEU , &c.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.



581514







